



HAL
open science

La migration des silences (Bulgarie-France) : de la mise en récit du non-dit de l'histoire communiste à son impossible transmission familiale

Sophia Salabaschew

► To cite this version:

Sophia Salabaschew. La migration des silences (Bulgarie-France) : de la mise en récit du non-dit de l'histoire communiste à son impossible transmission familiale. Linguistique. Université Sorbonne Paris Cité, 2017. Français. NNT : 2017USPCB242 . tel-02295318

HAL Id: tel-02295318

<https://theses.hal.science/tel-02295318v1>

Submitted on 24 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRES Sorbonne Paris Cité
UNIVERSITÉ PARIS-DESCARTES
Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Sorbonne
UMR 8070 CERLIS – Centre de Recherche sur les Liens Sociaux
École Doctorale 180 – Sciences humaines et sociales : cultures, individus, sociétés

THÈSE

présentée pour l'obtention du grade de
Docteur de l'Université Paris-Descartes
Discipline : Sciences du Langage

La migration des silences (Bulgarie-France)

De la mise en récit du non-dit de l'histoire communiste à son impossible
transmission familiale

Soutenue publiquement par
Sophia Salabaschew

Le 30 novembre 2017

JURY

Directrice de thèse	Mme Cécile CANUT Professeure des Universités, Université Paris-Descartes
Rapporteur	M. Salih AKIN Maître de conférences – HDR, Université de Rouen
Rapporteur	M. Antony TODOROV Professor, Nouvelle Université Bulgare de Sofia
Examineur	Mme Cécile LEGUY Professeure des Universités, Université Sorbonne Nouvelle
Examineur	Mme Světa MOUSSAKOVA Maître de conférences – HDR, Université Sorbonne Nouvelle
Examineur	Mme Marie VRINAT NIKOLOV Professeure des Universités, INALCO

“Words like violence
Break the silence
Come crashing in
Into my little world
Painful to me
Pierce right through me
Can’t you understand
Oh my little girl
(...)
Vows are spoken
To be broken
Feelings are intense
Words are trivial
Pleasures remain
So does the pain
Words are meaningless
And forgettable”
Depeche Mode, *Enjoy the silence*

Remerciements

Ces quelques mots qui seront lus en premier et qui ont été écrits au dernier instant, juste avant de mettre un point final à ce travail de plusieurs années, me font réaliser tout le chemin parcouru qui n'aurait pas été possible sans les rencontres merveilleuses et le soutien précieux d'un certain nombre de personnes à qui je veux exprimer ici ma plus profonde gratitude :

A ma directrice de thèse, Cécile Canut, qui m'a donné la force et la liberté de mener à bien cette recherche qui me tenait à cœur depuis de si nombreuses années. Merci pour les encouragements, les conseils, l'encadrement et les *coups de fouet* qui ont été nécessaires pour me faire avancer sur ce chemin périlleux de la thèse. Merci encore pour la confiance et la compréhension accordées ainsi que le temps si précieux consacré à l'élaboration de ce projet. Cette thèse est l'accomplissement d'une belle collaboration, et j'espère le début de beaux et futurs projets en commun.

A Salih Akin, Antony Todorov, Cécile Leguy, Svétla Moussakova et Marie Vrinat Nikolov, pour l'honneur qu'ils me font en acceptant de s'intéresser à mon travail et de participer à mon jury de thèse. Merci à chacun des membres de mon jury, à ceux que je n'ai pas eu encore le plaisir de rencontrer et qui vont me découvrir à travers ces quelques pages, ainsi qu'à ceux que je connais déjà et que je remercie sincèrement pour l'aide particulière qu'ils ont pu m'apporter durant mon parcours.

Aux familles qui font l'essence même de ma recherche. Merci à chacun d'entre vous pour le temps et la confiance que vous m'avez accordés. J'espère que le travail que j'ai fourni est à la hauteur de vos attentes et de votre générosité, et que j'ai réussi la mission de retranscrire au plus juste les paroles que vous m'avez offertes. Merci encore plus particulièrement à Al, Alex, Anna,

Caroline, Inana, Elizabeth et Nicole pour votre hospitalité et l'amitié que nous partageons encore aujourd'hui et pour longtemps.

A l'ensemble des enseignants et étudiants de l'Inalco de la licence de bulgare. Merci pour ces trois années de réel bonheur à vos côtés, merci pour tout le savoir que j'ai acquis grâce à vous dans cette *petite famille* si accueillante et conviviale.

A mes amis doctorants eux aussi sous la direction de Cécile Canut, pour tous les bons moments partagés. Merci de votre écoute et de vos précieux conseils qui m'ont permis de rebondir dynamiquement sur de nouvelles idées et perspectives.

A mes très chers relecteurs. Merci à Félix et un merci inconditionnel à ma très chère Caroline Panis, qui a su me donner de ses journées et de ses nuits pour harmoniser un travail éparpillé sur plusieurs années.

A ma famille et mes proches, qui m'ont encouragée et soutenue durant toutes ces années sans parfois comprendre comment une thèse pouvait être si longue et si prenante. Merci en particulier à ma famille et à mes parents sans qui cette idée et cette recherche n'auraient pas eu de sens. Merci pour ces silences et ces non-dits qui ont su se transformer en richesse créative par l'écriture de cette thèse qui m'a passionnée et me passionne encore aujourd'hui.

Enfin, merci à tous ceux qui font partie de ma vie et qui savent si bien m'accompagner dans mon quotidien un tant soit peu original de touche-à-tout avide de connaissances et de découvertes. Merci à Dragan, Eva, Liza, Chouquette, Liliane, Jacques, Dimiter, Alex, Laura et Tony...

Sommaire

INTRODUCTION	11
PARTIE I - CONTEXTUALISATION DE L'ETUDE.....	19
Chapitre 1 : De la grande à la petite Histoire	21
1. Contexte historique et social de la Bulgarie communiste	21
2. La stratégie du silence dans l'idéologie communiste.....	29
3. Des microhistoires silencieuses	40
Chapitre 2 : Présentation du terrain de recherche	53
1. Posture adoptée	53
2. La <i>famille Inalco</i> : trois ans d'observation participante.....	59
3. Les entretiens	76
Chapitre 3 : Présentation des familles	99
1. Al et sa famille	100
2. Alex et sa famille	104
3. Anna et sa famille.....	110
4. Caroline et sa famille	123
5. Elizabeth et sa famille	133
6. Inana et sa famille.....	142
7. Nicole et sa famille	150
8. Arnaud et sa famille.....	160
9. Cyril et sa famille.....	163
10. Nicolas R. et sa famille	164
11. Nicolas Y. et sa famille.....	166
12. Sylvie et sa famille	167
PARTIE II - LA POLYSEMIE DES SILENCES	169
Chapitre 4 : Le vécu du silence des parents	171
1. Mettre en mots la période silencieuse communiste	171

2. La nécessité du silence ?	173
3. Parler de choses qui ne devaient pas être dites	181
4. Une réflexivité sur la période communiste	189
5. La temporalité	193
Chapitre 5 : L'invention dans le récit de vie	199
1. Un vide générationnel dans les histoires de familles	199
2. Le silence, un moteur pour créer et inventer une nouvelle parole	202
3. Mise en scène de soi dans les récits de vie	204
4. Une réinvention de soi ?	208
Chapitre 6 : La répétition d'un récit figé	219
1. Les récits figés	220
2. Faire table rase du passé	234
3. Le rapport à l'histoire et au pays	240
4. Ne pas déranger le présent	255
PARTIE III - LES EFFETS DU SILENCE SUR LES ENFANTS	261
Chapitre 7 : Le rapport au récit de vie parental	265
1. Le passé des parents mythifié	265
2. Les manques dans l'histoire	286
3. Une histoire écrasante	293
Chapitre 8 : Mise à distance du mythe parental	297
1. Comment le silence est-il énoncé par les enfants ?	297
2. Mise en doute des récits parentaux	310
Chapitre 9 : Le <i>non passage à l'acte</i>	319
1. Un patrimoine matériel	319
2. Les photos comme preuves du passé	321
3. Des lettres laissées en héritage	326
4. Une envie de <i>croire ensemble</i>	349
PARTIE IV - LA TRANSMISSION DU SILENCE AU-DELA DE LA PAROLE	353
Chapitre 10 : Un héritage oral et extra-oral	357
1. Les confins du vouloir dire	357
2. Perception au-delà de la parole	360
3. Les autres modalités cachées par la suprématie de la parole	373
Chapitre 11 : Stratégies individuelles face aux silences parentaux	377

1. L'idée du traumatisme comme allant de soi	378
2. Stratégies individuelles au sein des unités familiales.....	381
3. Les <i>bougés</i> dans la relation parent/enfant	395
Chapitre 12 : Une recherche de la <i>bulgarité</i>	403
1. Noms et prénoms portés	404
2. Une culture imaginée	417
3. Le « goût bulgare »	430
CONCLUSION	437
Bibliographie	449
Tables des matières	463
Annexes : volume II	

INTRODUCTION

Cette recherche se propose d'examiner la transmission des silences et des non-dits au sein de familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste.

À travers les histoires familiales, des silences et des non-dits sont légués par une génération élevée dans la censure et l'autocensure d'un régime totalitaire. Ce père ou cette mère ayant grandi dans le silence forcé de l'Histoire, renvoie à ses enfants, à travers notamment des récits de vie, bien plus que des mots et des paroles. Les premières questions de recherche se sont élaborées à partir de ce constat : quels effets ces histoires produisent-elles sur la seconde génération née en France ? Comment ces enfants ayant grandi au cœur de ce *double bind* perçoivent-ils les histoires de leurs parents ? Ces effets peuvent-ils transformer le poids d'un héritage marqué par le refoulement en une quête personnelle ?

Ce travail a pour but d'éclairer la façon dont les événements historiques vécus subjectivement conditionnent les récits de vie familiaux mais plus encore déterminent bien des manières de faire et de dire des enfants, constituant une seconde génération du silence qui n'a rien à perdre à le mettre en mots, ni même à le crier haut et fort.

Du 9 septembre 1944 au 10 novembre 1989, la Bulgarie était sous un régime totalitaire communiste. A l'intérieur de ce parti unique, la terreur de la dénonciation régnait entre les personnes, mais aussi dans certaines familles. Un silence s'est installé pendant plusieurs décennies entre les générations, et la peur, la censure et l'autocensure ont empêché la transmission orale des histoires familiales. Parmi ces enfants ayant grandi dans les non-dits imposés par un régime totalitaire, certains sont partis en exil de l'autre côté du mur de fer. Sans passé matériel, du fait de leur départ complexe du bloc de l'Est, et en manque de liens familiaux, ces hommes et ces femmes se sont construit une nouvelle vie à l'Ouest.

Arrivés en France avant 1989, ces exilés ont emmené avec eux, à défaut de biens matériels, des peurs retransmises malgré eux à leurs enfants. Les mariages souvent mixtes n'ont rien changé à cette constitution d'une mémoire trouée, volontairement refoulée, de l'enfance à l'Est.

L'étude porte sur la migration des silences de la Bulgarie vers la France, sur la mise en récits du non-dit et du non dicible de l'histoire communiste à son impossible transmission familiale.

Je m'intéresserai, au plus près des subjectivités, à comprendre en quoi l'absence de paroles peut provoquer des effets déterminants sur chacun des membres d'une famille bulgaro-française ?

Et comment, paradoxalement, le silence peut-il aussi jouer un rôle dans la transmission familiale ?

Toute cette recherche part d'un constat personnel. Comme Michèle Leclerc-Olive l'exprime dans son introduction biographique : « Le choix d'un thème de recherche ou d'un objet de thèse n'est jamais complètement indépendant des interrogations qui taraudent le chercheur sur sa propre existence » (Leclerc-Olive, 1997 : 15).

Étant moi-même issue d'un mariage bulgare-français, je me suis rendue compte que ma trajectoire personnelle s'était construite par et avec les silences que mon père bulgare m'a transmis, parfois malgré lui. Silence d'une langue, d'un pays où je ne suis jamais allée ; en même temps ce père aime à raconter des histoires où réalité et imaginaire se télescopent pour devenir une épopée fantastique. C'est en confrontant cette observation personnelle avec d'autres cas de personnes ayant la même structure familiale que la mienne que m'est venue la curiosité de comprendre et de rendre compte de ces pratiques.

Ce travail s'inscrit dans le cadre disciplinaire de l'anthropologie et plus particulièrement de l'anthropologie de la parole et de l'analyse discursive des récits de vie, avec quelques incursions dans le champ de l'histoire. Grâce à ces cadres théoriques, ces outils et méthodes, le statut du silence sera questionné, selon le courant de l'anthropologie de la parole, en tant que praxis sociale, pour essayer de démêler le nœud apparent qui entoure la notion de parole et de non parole au sein de familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste.

Le corpus de cette recherche est constitué d'un ensemble de récits de vie enregistrés entre 2011 et 2016 lors de conversations que j'ai eues avec des membres spécifiques de douze familles dans lesquelles au moins un des parents a émigré en France avant 1989. Bien qu'étant en relation avec la majeure partie des membres de ces familles, ma recherche s'est focalisée sur le point de vue émique des enfants de la seconde génération, 12 enfants ayant entre 25 et 70 ans. Ces études de cas permettent de prendre en considération les trajectoires personnelles faites de subjectivité, d'hétérogénéité des stratégies et d'expériences singulières.

En plus des entretiens qualitatifs, une période de trois années d'immersion ethnographique et d'observation participante dans une classe de licence de bulgare à l'Inalco, m'a permis d'acquérir

des connaissances ethnographiques plurielles qui viendront étayer les interprétations de mes corpus.

Ainsi ce travail est le fruit d'une enquête multisituée impliquant des ressources très diverses, allant des enregistrements d'interactions parents-enfants aux récits d'enfants, en passant par des résultats d'observations (consignés dans un journal de bord), des documents écrits (certaines lettres de parents), ou des objets divers entourant la vie de ces familles. L'objectif étant de proposer une analyse complète et complexe des relations familiales à propos des silences d'un des parents et de ses effets langagiers sur les existences individuelles des enfants. L'ensemble de ces matériaux d'enquête constitue la base de la recherche.

Les analyses de ces différents matériaux verbaux et non-verbaux s'organisent autour de trois axes de réflexion : les liens entre l'histoire socio-politique traversée et les histoires particulières vécues ; ceux entre la transmission et la réception d'une parole marquée par le silence ; ceux entre l'intégration d'un héritage oral et silencieux et l'extériorisation d'une performativité singulière.

Le texte se compose de quatre parties, consacrée chacune à une approche distincte mais complémentaire de mon objet. Dans la PREMIÈRE PARTIE, une contextualisation historique de l'étude retrace la stratégie du silence dans l'idéologie communiste comme étant à l'origine de la difficulté à inscrire une histoire individuelle dans la grande Histoire. La DEUXIÈME PARTIE fait état de l'impact de l'expérience subjective du communisme bulgare sur le vécu du silence des parents dans leurs énonciations. Dans la TROISIÈME PARTIE, l'étude se concentre sur les effets de ce silence parental sur la seconde génération qui perçoit des failles et des dissimulations dans les histoires reproduites elles-mêmes comme une épopée mythique familiale. Ce constat amène à la QUATRIÈME PARTIE qui démontre que pour répondre à ce silence, certains enfants vont agir dans leurs discours mais aussi au-delà de la parole, dans leur vie quotidienne. Enfin, une RÉFLEXION CONCLUSIVE ouvre cette étude au travail de certains enfants de cette seconde génération qui tentent ainsi de performer ces silences pour transformer, par l'art et la création notamment, le poids d'un héritage oral et silencieux en richesse personnelle.

Ces approches successives permettront peu à peu de montrer comment les événements historiques vécus subjectivement conditionnent les récits de vie familiaux, mais aussi comment ce passé particulier produit une seconde génération du silence, déterminant les manières de faire, de dire et d'agir des enfants.

Le PREMIER CHAPITRE de la **PREMIÈRE PARTIE** contextualise l'origine de l'étude d'un point de vue historique et social. Après un aperçu des différentes phases de la période communiste bulgare, la place du silence comme stratégie de l'idéologie communiste est avancée à travers, principalement, le travail de Tzvetan Todorov. À l'intérieur du système totalitaire établi, la parole et les silences ont forgé les rouages d'une stratégie du maintien de la répression, de la peur, de la censure et de l'autocensure. Pour clore ce chapitre, les effets produits par le communisme sur les histoires personnelles sont présentés : les microhistoires ont, encore aujourd'hui dans la Bulgarie contemporaine, du mal à s'exprimer, à se mettre en mot et à contrebalancer la grande Histoire du communisme apprise alors comme unique et immuable. Dans le DEUXIÈME CHAPITRE, j'explicité le cadre théorique et méthodologique de mon travail. Après avoir défini ma position de chercheur, je justifie le choix d'une approche discursive et interactionnelle des récits de vie. Le terrain et le corpus de recherche sont présentés à travers une description des trois années d'observation participante que j'ai réalisées au sein de l'institution de langues Inalco, ainsi que par la description des méthodes et des expériences rencontrées lors des interactions et conversations que j'ai eu avec les personnes choisies pour ma recherche. Enfin le TROISIÈME CHAPITRE présente le corpus de l'étude à travers la présentation individuelle des douze personnes issues de la seconde génération et de leurs familles que j'ai suivies tout au long de ma recherche. Organisée en deux catégories que sont les familles principales et les familles secondaires, chaque présentation commence par ma rencontre et mon histoire avec l'interlocuteur central, puis la biographie de sa famille est racontée dans ses grandes lignes, enfin seulement pour les sept enfants principaux choisis pour élaborer l'analyse principale, j'ai sélectionné différents extraits des corpus pour rendre compte de quelques instants de notre discussion dont les thèmes abordés reflètent comme un « résumé » le contenu de notre interaction.

La **DEUXIÈME PARTIE** propose l'analyse du vécu de cette période silencieuse bulgare de la première génération dans leurs énonciations. Le CHAPITRE QUATRE est consacré aux relations existantes entre le récit et le silence, ainsi qu'à la mise en place de certaines conditions pour vaincre la difficulté de mettre en mot ce passé bulgare censuré et autocensuré. Le CHAPITRE CINQ traite quant à lui de l'invention dans le récit de vie, liée à l'impact de l'expérience subjective du communisme bulgare, par l'utilisation du silence qui est aussi un moteur créateur d'une nouvelle parole. Le CHAPITRE SIX interroge la façon dont les récits de vie sont transmis par la première génération de manière répétée et figée. Les types d'interaction qui se reproduisent y sont examinés mais aussi le rapport qu'ont les personnes de la première génération avec les notions de mémoire et de volonté d'oubli par le prisme d'une approche politique vis-à-vis de l'histoire. Enfin, l'attention est portée sur les effets escomptés de ceux qui racontent ces récits figés envers leurs enfants.

La **TROISIÈME PARTIE** se concentre sur les effets de ce silence parental sur la seconde génération. Le CHAPITRE SEPT s'intéresse à la perception du silence par les enfants dans les récits de vie parentaux, comment ils se réapproprient et racontent l'histoire de leurs parents en la mythifiant comme une épopée familiale fondatrice, mais aussi comment ces récits peuvent être parfois ressentis comme écrasants pour ces intermédiaires de l'histoire familiale. Le CHAPITRE HUIT examine quant à lui l'autre face de ces récits entendus. Les histoires parentales sont aussi mises en doute et mises à distance dans les discours de la seconde génération. Des failles, des dissimulations, des mystères et tricheries sont perçus et mis en mot, remettant en question la véracité des histoires entendues depuis l'enfance. Le CHAPITRE NEUF tente de comprendre, dans la continuité du chapitre précédent, le désir et la curiosité qu'ont les enfants de la seconde génération d'aller voir ce qui se cacherait derrière les silences et les non-dits des récits parentaux. Une dynamique va conduire ces enfants au désir de déchiffrer les marques d'une vérité supposée absolue, sans pour autant aller jusqu'au bout de leurs entreprises, réalisant ce que j'appelle un *non passage à l'acte* pour continuer à croire malgré tout à la magie des histoires transmises en héritage.

La **QUATRIÈME PARTIE** de cette thèse enfin, est consacrée aux effets et à la transmission des silences au-delà de la parole. Le CHAPITRE DIX vise à mettre en évidence les héritages

non-verbaux légués, en plus des héritages matériels et oraux. Après avoir atteint les confins du vouloir dire, une perception au-delà de la parole se met en place, que ce soit par le relais du corps ou bien par le biais des émotions et des sensations. Dans le CHAPITRE ONZE les stratégies individuelles mises en place face aux silences parentaux au sein d'une même unité familiale sont étudiées au cas par cas. Le silence familial n'est pas perçu de la même façon par les individus et plus particulièrement par les membres d'une même fratrie selon la place au sein de la famille. Chacun établit une sorte de stratégie qui lui est propre, en fonction de ses besoins de s'appropriier ou non ce passé familial. Le travail de compréhension du passé parental bulgare orchestré par certains enfants aspire à un changement de place au sein des relations de pouvoir établies avec leurs parents. L'interprétation des silences et le malentendu sont un moteur dynamique dans la construction de la seconde génération, mais tous ces essais pour renouer un dialogue vertical ne vont pas pour autant engendrer un impact et provoquer des « bougés » dans les relations de pouvoir instaurées entre les membres d'une même famille. Le CHAPITRE DOUZE présente les actions que les enfants de la seconde génération ont mis en place dans leur quotidien afin de répondre et de matérialiser leur désir. Ce dernier chapitre est l'occasion d'une analyse sur l'appropriation par les enfants de ce que j'ai nommé une « bulgarité », qui est une interprétation subjective de ce que ces héritiers estiment être leur côté bulgare. Il s'agit surtout d'une culture immatérielle pour ces enfants n'ayant qu'une relation distancée à la Bulgarie, celle-ci se revendique essentiellement à travers la cuisine bulgare qui reste le moyen de reconnaissance le plus évident entre les membres de cette communauté silencieuse.

En conclusion, une réflexion ouvre cette étude au travail de certains enfants qui tentent de transcender le poids du silence familial en richesse personnelle par leurs performances à travers leurs expressions créatives dans l'art et l'écriture.

PARTIE I

CONTEXTUALISATION DE L'ETUDE

Chapitre 1 :

De la grande à la petite Histoire

1. Contexte historique et social de la Bulgarie communiste

Avant de rendre compte de la place du silence comme stratégie dans l'idéologie communiste, il semble important de restituer le contexte historique et social de la Bulgarie dans sa période communiste, période qui a marqué par la suite une micro-histoire en construction contre un silence imposé.

Du 9 septembre 1944 au 10 novembre 1989, la Bulgarie était sous la coupe d'un régime totalitaire communiste. Plusieurs perspectives d'analyse rendent compte de ces 45 années d'histoire bulgare. Elles apparaissent le plus souvent dans les livres d'histoires¹ comme un tout, une unité temporelle où ce satellite de l'URSS agissait à l'unisson avec son grand frère de l'Est. Mais la période communiste peut aussi être analysée dans une perspective différente que celle d'un bloc monolithique. Elle se composerait ainsi de plusieurs périodes plus ou moins restrictives². Ce qui ne varie pas pourtant dans ces différents travaux et recherches historiques, c'est l'utilisation du silence comme rouage au bon maintien du fonctionnement du système.

¹ Aslanian, Dimitrina, 2003, *Histoire de la Bulgarie de l'antiquité à nos jours*, Trimontium, Versailles. Castellan, Georges, Vrinat-Nikolov, Marie, 2007, *Histoire de la Bulgarie. Aux pays des roses*, Armeline, Paris. Garlatti, Ghislain, 2012, *Histoires bulgares*, Garlatti, Chambéry.

² Lory, Bernard, 1998, *L'Europe Balkanique. De 1945 à nos jours*, Ellipses, Paris.

Selon Bernard Lory³, les différentes phases de l'histoire communiste bulgare pourraient se découper par décennie⁴ :

Dans les années 40, une mainmise progressive du parti communiste bulgare s'est mise en place : le 9 septembre 1944, l'armée soviétique pénètre en Bulgarie et un coup d'Etat perpétré par la force politique « le Front de la Patrie » (*Otetchectven Front*) est orchestré. Dans cette coalition, les communistes se sont octroyés uniquement 4 ministères, dont celui de l'intérieur et de la justice, et c'est justement par ces pouvoirs qu'ils vont agir sur la société. Au fur et à mesure, et de manière subtile et discrète, les communistes se sont arrangés pour avoir les postes les plus importants. Peu à peu, la dictature est instaurée. S'ensuit une période de répression, d'arrestations, de condamnations à mort. Un tribunal populaire est mis en place dès décembre 1944, il fonctionnera jusqu'en avril 1945. La justice est appliquée de manière expéditive et brutale, à l'image de son peloton d'exécution. Durant cette courte période, 11 024 personnes sont jugées, dont 9 191 condamnées, 2 730 condamnées à mort et 1 305 à perpétuité.

En janvier 1945, le parti communiste, appelé à ce moment « le Parti Ouvrier », comptait 254 000 membres. Dès l'automne 1944, le Parti Ouvrier fit de gros efforts pour recruter des adhérents, et fin 1948, 500 000 membres étaient inscrits. La prise de pouvoir est facilitée par la présence de l'Armée rouge en Bulgarie, et également, par le fait que l'opposition politique est très divisée. A l'intérieur du Front de la Patrie, les alliés n'ont pas une politique claire pour imposer leur vision au parti communiste.

Le 15 septembre 1946, la République Populaire de Bulgarie est proclamée. Un nouveau gouvernement est formé avec comme Premier ministre, une figure va marquer l'histoire de la Bulgarie : Georgi Dimitrov. Cet ancien typographe est le bulgare le plus connu dans les années 30⁵. Très proche de Staline, il est de 1935 à 1943 Secrétaire Général du Komintern à Moscou. Puis après 22 ans d'absence, il revient en Bulgarie en automne 1945 la veille des élections

³ Lory, Bernard, *ibid.*

⁴ Ce petit résumé des 45 années de l'histoire bulgare communiste a comme sources :

Castellan, Georges, Vrinat-Nikolov, Marie, 2007, *Histoire de la Bulgarie. Au pays des roses*, Armeline, Paris.
Lory, Bernard, *ibid.*

⁵ Après l'incendie du Reichstag à Berlin en 1933, il est arrêté et accusé. Il assure sa défense seul en allemand face à Goering, les nazis l'acquittent.

législatives. Il meurt le 2 juillet 1949 à Moscou et un mausolée dans le centre de Sofia est construit en 6 jours, cette construction servit de prototype pour l'édification de celui de Staline.

En ce qui concerne la vie culturelle et littéraire bulgare, avec l'installation du Réalisme Socialiste comme seule méthode créatrice tolérée, la liberté de parole écrite ou orale est fragilisée.

La notion de Réalisme Socialisme est née en Union Soviétique au début des années 30. En Bulgarie le terme est importé à partir de 1948. Les critiques officiels communistes ont fait du poète prolétarien révolutionnaire Christo Smirnenski le père du Réalisme Socialiste bulgare. Entre 1944 et 1946, le mot d'ordre est à la liquidation de la littérature profasciste et réactionnaire, à l'édification d'une littérature et culture proches du peuple et au service du peuple, et à l'engagement de l'écrivain qui se devait de mieux connaître la vie politique et sociale bulgare pour mieux la décrire.

A partir d'octobre 1948, lorsque se profile le cinquième Congrès du Parti, le terme de Réalisme Socialiste devint la seule méthode officiellement reconnue et acceptée par le Parti. Le Réalisme Socialiste, unique méthode artistique, est rejointe cependant par un appel à la propagande du marxisme-léninisme, une meilleure utilisation des média, un rapprochement avec l'Union Soviétique, et l'utilisation récurrente de l'injonctif tel que « il faut », « on doit ». Selon Marie Vrinat-Nikolov, « c'est une doctrine pauvre du point de vue du contenu esthétique, qui existe principalement par sa fonction exemplaire et éducatrice » (Castellan, Vrinat-Nikolov, 2007 : 249). Au nom du réalisme socialiste, du culte de la personnalité et de l'hymne de l'époque, naît une littérature de conjoncture qui n'a de littérature que le nom.

Les revues littéraires, les maisons d'édition sont nationalisées, et dans toute réunion un représentant du parti est présent. Des postes administratifs sont créés pour institutionnaliser progressivement la vie littéraire et ainsi mieux museler les écrivains, qui représenteraient les porte-paroles de l'individualité et de la contestation singulière.

De 1948 à 1955, le culte de la personnalité est installé. La première tâche des écrivains est ainsi de composer des poèmes à la gloire de Staline, de Dimitrov ou de son gendre, Tchervenkov. L'édification du socialisme, la lutte des classes, le plan quinquennal, le TKZC (les fermes

coopératives de travail agricole), les partisans qui ont combattu le fascisme sont portés à l'honneur. L'histoire de la Bulgarie et la littérature bulgare sont révisées.

C'est une période de Réalisme Socialiste triomphant. La littérature a une fonction idéologique utilitaire, qui doit éduquer le peuple, lui inculquer une conscience socialiste et démasquer la nature vicieuse de l'Ouest qui est considéré comme l'ennemi.

La période comprise entre 1956 et 1963, communément appelée « dégel », oscille entre espoir et déception.

Dès la mort de Staline en 1953, mais surtout après le rapport secret lu par Khrouchev en février 1956 qui dénonçait les crimes de Staline et son culte de la personnalité, a commencé une période de relative libéralisation du régime, connue sous le nom de « dégel »⁶. La déstalinisation devient la nouvelle ligne officielle du parti. En avril 1956, le « Plénum d'avril » a certes autorisé une ouverture, mais surtout a permis à Todor Živkov d'asseoir son pouvoir pour devenir le dictateur qu'il fut jusqu'à la fin de la période communiste⁷. Le Réalisme Socialiste commence à être critiqué et une période fébrile de discussion se met en place, sans qu'il soit possible de parler d'une dissidence réelle en Bulgarie. Des personnalités dissidentes agissant de l'intérieur, comme Soljenitsyne en URSS, n'ont pas d'équivalent en Bulgarie. Le système de Živkov, pour éviter tout débordement, joue à la « carotte » avec les éventuels dissidents, en favorisant une cour ayant des contacts directs avec le pouvoir et son représentant direct, Todor Živkov lui-même.

Dans les années 60, arrive une nouvelle phase liée à un effet de génération : le national-communisme.

Les jeunes de la nouvelle génération sont moins enjoués et le nationalisme va aider à créer un nouveau dynamisme. Pour garder l'allure révolutionnaire des années 1950, le nationalisme, illusion socialiste de l'internationalisme prolétarien va être appuyé. Dans les manuels scolaires, au début des années 1950, la classe ouvrière était mise en avant et le héros était le prolétaire ; mais dans la seconde partie des années 1960, c'est le peuple qui est porté au-devant ainsi que les héros antiques tels que Spartacus et les Thraces. Cela plait aux élites mais aussi à la masse.

⁶ D'après le titre de l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg, paru en 1954.

⁷ Živkov dirigea la Bulgarie de 1956 à 1989.

Le discours national occupe une place fondamentale. Ce national-communisme va recourir à différents arguments. Le premier est la course aux ancêtres, la protochronie, qui représente ce désir de s'ancrer dans la longue durée historique.

Comme le roman, *Les 100 frères de Manol*⁸, où l'exaltation de la résistance nationale bulgare envers l'Empire Ottoman est à son comble. Ces romans sont destinés à susciter une fierté nationale. Le thème sur l'arrivée des Proto-Bulgares exalte la collectivité nationale. Le cinéma va également adopter cette mode⁹.

Le récit des origines dans une démarche téléologique, vise ainsi à montrer l'aboutissement d'un résultat. L'histoire et le passé vont servir le présent et asseoir la justification du pouvoir en place de manière prédéterminée. Le désir est à la valorisation de l'histoire bulgare et de son peuple. L'accent se porte sur les origines thraces des Bulgares qui seraient aussi – voire plus anciennes – que celles de leurs voisins grecs ; sur Cyrille et Méthode¹⁰ ; sur leur culture byzantine ; sur l'importance de Sofia comme berceau de la Renaissance.

Au cours des années 1960, un infléchissement de la vie en Bulgarie se fait ressentir. Les derniers camps ferment entre 1962 et 1964. Progressivement, se met en place une sortie d'un système répressif avec une vision plus douce du socialisme. Le niveau de vie augmente, un début de consommation apparaît. La Bulgarie s'ouvre aux touristes internationaux, et même si ceux-ci sont « parqués », des contacts se créent, le trafic devient possible, une économie parallèle s'installe.

Les années 1980 sont marquées quant à elles par l'émergence d'une transparence et d'une réorganisation : la *glasnost* et *perestroïka*.

A partir de 1985, la nouvelle politique sociale, économique et culturelle décrétée par Gorbatchev pénètre dans les pays du bloc communiste, et prend de court le dirigeant bulgare Živkov. Le gouvernement de Živkov connaît une crise après l'entreprise d'une croisade contre les

⁸ Dontchev, Anton, 1964 (2002), *Les cents frères de Manol*, Actes-Sud, Paris.

⁹ Dakovski, Dako, 1952, *Sous le joug (pod igoto)*

Korabov, Nikola, 1962, *Le tabac (Tjutjun)*

¹⁰ Querelle entre Bulgares et Macédoniens pour savoir à quel peuple appartiennent Cyrille et Méthode, les « apôtres des Slaves » originaires de Thessalonique, qui ont créé et répandu l'écriture cyrillique et évangélisé les peuples slaves d'Europe centrale et orientale.

Turcs de Bulgarie, connue sous le nom de « processus de renaissance »¹¹. Cette campagne effectuée avec violence a débouché sur l'exode, durant l'été 1989, de plus de trois cents cinquante mille Turcs vers la Turquie, abandonnant villages et cultures¹². « La grande excursion » a contribué à aggraver la crise du régime Živkov et à isoler le pays sur le plan international. En 1988, des comités et cercles protestataires voient le jour, même s'ils ne s'affichent pas toujours directement comme des cercles de dissidence politique. Ainsi, *Ecoglasnost*, officiellement une organisation environnementale indépendante, établie en 1989, est un club de soutien à la *glasnost* et *pérestroïka*, dont de nombreux intellectuels et écrivains font partie. En 1989, le président François Mitterrand en visite à Sofia invite à un petit-déjeuner à l'ambassade de France douze opposants au régime. Parmi eux, on note un grand nombre d'écrivains et de journalistes dont Ivaïlo Petrov, Raditchkov, Blaga Dimitrova, Jeliou Jelev¹³.

Fin 1988, avant d'émigrer à Paris où il demande l'asile politique, le poète Petar Manolov entreprend une grève de la faim qui a un large retentissement. Il protestait, ainsi que d'autres collègues, contre l'arrestation et la condamnation de l'écrivain Nikolaï Kolev qui avait participé à la création d'un comité non officiel de défense des droits des intellectuels dans la ville de Plovdiv.

Cette dernière décennie est une époque d'ouverture progressive à la liberté, mais en même temps de manque d'espoir en un futur pouvant être différent et un manque de prise d'initiative dynamique. Personne ne s'imaginait que le régime puisse disparaître aussi rapidement.

La 10 novembre 1989, Živkov est écarté du pouvoir. Le remaniement sera dicté sous la pression de la rue, notamment des étudiants. Commence alors un long apprentissage de la démocratie appelé « transition ».

Ce rapide aperçu des différentes périodes de l'histoire communiste bulgare montre que, même si des faits révèlent la spécificité de l'histoire bulgare, la majeure partie des événements répond en miroir à l'histoire commune du bloc soviétique.

Nous retrouvons ainsi dans les pays du bloc communiste la même chronologie des événements du système soviétique. Nous avons dans les années 50 la mise en place d'une

¹¹ Il s'agissait d'obliger les Turcs à changer de nom pour adopter des noms et prénoms slaves.

¹² Bodourova, Diiana, 2009, Positionnement subjectifs, mise en scène discursive et pluralité langagière dans les Rodhopes de l'Est (Bulgarie) Approches sociolinguistiques, Thèse.

¹³ Futur premier président de la Bulgarie démocratique.

création d'un homme nouveau, et l'éradication du passé ; puis dans les années 60 une mécanisation des habitudes, et l'installation d'un processus de *décroyance*, car le rituel de l'homme nouveau ne tient plus, il s'opère donc une retouche des convictions avec le national-communisme ; puis la fin des années 70 et les années 80 sont des années de « no future », de perte d'espoir, de crises économiques, la natalité est en baisse, il se produit beaucoup d'avortements et de suicides, mais toujours pas de révolte, ni de dissidence.

Alors pourquoi n'y a-t-il pas eu de soulèvement de la population face à ce régime oppressant ?

La réponse est inévitablement multiple, mais on peut se recentrer sur certains points importants comme celui d'une militarisation du comportement et ce, dès le plus jeune âge¹⁴ ; une jeunesse « no future » où la lutte n'aurait pas de finalité ; l'unité et l'individualité apprises et acquises comme l'ennemi du collectif et du groupe ; et surtout le comportement de censure et d'autocensure rentré dans les habitudes de chacun par le système de la peur maintenue par le silence.

Vaclav Havel, en 1975, futur président de Tchécoslovaquie, s'interroge sur les raisons de cette peur, et donne une analyse dissidente de l'intérieur, qui énonce les rouages dans lequel « les gens » se retrouvent objets et non plus sujets :

« La question fondamentale qu'il convient de se poser est : pourquoi les gens se comportent-ils comme ils le font ? Pourquoi accomplissent-ils tout ce qui globalement donne cette impression imposante d'une société totalement unie, soutenant son gouvernement ? Je pense que la réponse est évidente pour tout observateur impartial, c'est parce qu'ils ont peur.

Par crainte de perdre sa place, l'instituteur enseigne à ses élèves des choses auxquelles il ne croit pas : par crainte pour leur avenir, ses élèves le répètent après lui : de peur de ne pas pouvoir continuer leurs études, les jeunes adhèrent à l'Union de la jeunesse et ils font ce qu'il faut : de peur que son enfant n'obtienne pas, lors des examens d'admission à l'université, le nombre de points requis par le monstrueux système de la notation politique, le père accepte les fonctions les plus diverses et fait "volontairement" ce qui est exigé. Par crainte de suites éventuelles, les gens participent aux élections, y votent pour les candidats proposés et font semblant de prendre cette liturgie

¹⁴ Lane, Kristel 1981, *The rites of the rulers : ritual in industrial society – the Soviet case*, Cambridge university press, Cambridge.

pour de véritables élections ; par crainte pour leur existence, leur situation leur carrière, ils vont aux réunions, y votent tout ce qu'on leur demande ou à la rigueur se taisent. Par peur, ils procèdent à des autocritiques avilissantes et remplissent mensongèrement un tas de questionnaires humiliants. De peur d'être dénoncés, ils n'expriment pas en public, ni même parfois en privé, leur véritable opinion. De peur d'atteintes possibles à leurs conditions de vie, par désir d'améliorer leur situation et de se faire bien voir des organes supérieurs, les travailleurs, dans la plupart des cas, affichent des objectifs de travail ; les mêmes raisons les poussent à former des brigades de travail socialiste, car ils savent bien, à l'avance, que le principal avantage de leur initiative sera d'être immédiatement rapporté aux organes supérieurs appropriés. Par crainte les gens assistent aux commémorations, manifestations et défilés. De peur d'être empêchés de poursuivre leur travail, nombre de savants et d'artistes se réclament d'idées auxquelles en fait il n'adhèrent pas, écrivent des choses qu'ils ne pensent pas ou dont ils savent qu'elles sont fausses, rejoignent les organisations officielles, participent à des travaux dont ils ont la pire opinion ou bien amputent ou déforment eux-mêmes leurs propres ouvrages. Pour leur salut personnel, certaines gens vont jusqu'à en dénoncer d'autres pour des actes qu'ils ont commis ensemble.

Il ne faut pas prendre la peur dont je parle dans le sens psychologique courant, à savoir comme une espèce d'émotion concrète : en général, nous ne voyons pas autour de nous des gens tremblants de peur, mais des citoyens à l'allure satisfaite et confiante. Il s'agit d'une peur plus profonde, qui a un sens éthique : une participation plus ou moins consciente à la conscience collective d'un danger permanent et omniprésent, un souci pour ce qui est ou pourrait être menacé, une accoutumance à la menace comme composante essentielle du monde naturel, une assimilation toujours plus complète, évidente et habile des diverses formes d'adaptation au monde extérieur comme seul système de défense efficace.

La peur n'est évidemment pas le seul matériau de construction de notre structure sociale actuelle. Elle en reste cependant le matériau essentiel. Sans elle, l'unité apparente, la discipline, l'unanimité partout affichées, qui servent de preuves de la consolidation dans les documents officiels, n'auraient même pas une ombre de réalité.

Se pose alors la question : de quoi en fait les gens ont-ils peur ? Des procès ? De la torture ? De la perte de leurs biens ? De la déportation ? Des exécutions ? Bien sûr que non. Ces formes brutales d'oppression du citoyen par le pouvoir social ont été — du moins dans nos conditions — emportées par l'histoire. La pression, aujourd'hui, revêt des formes plus fines, mieux choisies : même si les procès politiques existent toujours (et leur manipulation par le pouvoir est connue de tous), ils ne représentent qu'une menace extrême alors que le poids principal de cette pression s'est déplacé dans la sphère des conditions d'existence. Ce qui ne change pas grand-chose quant au fond : on sait que ce qui compte n'est jamais tant le poids absolu d'une menace matérielle que sa valeur relative. Plutôt que ce que l'homme perd objectivement, il s'agit de savoir quelle importance subjective cela revêt pour lui, dans l'horizon du monde dans lequel il vit, avec son échelle des valeurs. La crainte pour l'homme d'aujourd'hui, par exemple, de perdre la possibilité de travailler dans sa spécialité peut être aussi efficace et le conduire aux mêmes actes que lorsque, dans d'autres conditions historiques, il était menacé de perdre ses biens. La méthode de pression sur les conditions d'existence est même, dans un certain sens, plus universelle : en effet, il n'y a pas chez nous de citoyen dont l'existence (au sens le plus large du mot) ne pourrait être atteinte : chacun peut perdre quelque chose, aussi chacun a-t-il des raisons d'avoir peur. La gamme des choses que l'homme peut perdre est variée : depuis les privilèges les plus divers de la couche au pouvoir en passant par la possibilité d'avoir un travail tranquille, d'obtenir

de l'avancement, de bien gagner sa vie, de pouvoir travailler dans sa branche, de faire des études, jusqu'à la possibilité, au moins, de vivre, avec le niveau de sécurité juridique – limité au demeurant – de Monsieur-Tout-le-Monde. Bref, de ne pas se compter parmi cette couche particulière pour laquelle ne sont même pas valables les lois qui le sont pour les autres, autrement dit parmi les victimes de l'apartheid politique tchécoslovaque. Oui, chacun peut perdre quelque chose : même le plus humble des manœuvres peut être déclassé, affecté à un travail plus pénible, gagner moins : même lui peut regretter amèrement d'avoir, dans une réunion ou un café, dit ouvertement ce qu'il pensait. »¹⁵

2. La stratégie du silence dans l'idéologie communiste

Pourquoi est-il pertinent de lier l'histoire communiste bulgare avec les notions de parole et de silence ?

Malgré toutes ces différentes phases subsiste un réel nœud autour de la parole et du silence, autour de la censure instaurée au départ et de l'autocensure qui a pris le dessus et s'impose à l'individu par lui-même. En même temps, le système communiste s'est maintenu en se remettant en cause et ce sans toucher à la doctrine, à l'idéologie de départ qui était instaurée¹⁶, et en formatant les convictions que le peuple doit avoir.

Dans un premier temps je m'intéresserai à la stratégie du silence dans l'idéologie communiste. Comment à l'intérieur d'un système totalitaire, la parole et les silences ont forgé les rouages d'une stratégie du maintien de la répression, de la peur, de la censure et de l'autocensure.

Tout d'abord je demanderai quelle place la parole et les silences ont pu avoir sur la construction d'un système totalitaire tel que l'idéologie communiste.

C'est en me rendant au Cambodge en décembre 2013 que m'est venue l'idée que le silence faisait partie de la machine de l'idéologie communiste, comme une stratégie liée à la notion de peur, mais aussi comme un élément indispensable pour maintenir une telle pression si longtemps. Je discutais avec un ami cambodgien de la période des Khmers rouges et du parti communiste de

¹⁵ Havel, Vaclav, 1975, « Lettre ouverte à Gustav Husak », *Essais politiques*, Calmann-Lévy, p. 7 à 40.

¹⁶ Garo, Isabelle, 2009, *L'idéologie ou la pensée embarquée*, Paris, La fabrique.

Kampuchea. A partir d'avril 1975 lorsque l'armée de Pol Pot et les Khmers rouges envahissent Phnom Penh, s'installe au Cambodge un régime autoritaire maoïste. L'organisation des Khmers rouges applique une politique plus extrémiste encore que celle des soviétiques et des maoïstes, visant notamment à purifier le pays de la civilisation urbaine et bourgeoise. Mon ami Martel me disait que dans sa famille on ne parlait plus, que la communication avait été rompue pendant des années. Le silence était devenu un moyen de défense, de protection contre le régime qui s'était infiltré partout et même au plus près, dans les familles. N'importe qui dans la famille pouvait être un espion, un traître ou membre du parti. De cette confusion régnant au sein des familles, une des armes pour se défendre face à l'autre ou défendre les siens était le silence.

Cette similitude avec mon sujet de recherche, qui lui concerne les silences familiaux en relation avec l'histoire communiste bulgare, élargissait ma réflexion à une stratégie de « mise en silence » touchant l'ensemble de l'idéologie et de la doctrine communiste. Quelle relation un pouvoir totalitaire entretient-il avec le maintien des individus par l'utilisation de la peur ? Et comment le silence se retrouve-t-il être un moyen pour l'opresseur et pour l'oppressé en même temps, soit pour maintenir l'ordre établi, soit pour se protéger contre lui ?

Le totalitarisme et le communisme sont des sujets en corrélation qui ont suscités de nombreux ouvrages et réflexions tant par les historiens que par les philosophes et autres sciences. L'ouvrage le plus éloquent est sans doute celui de Hannah Arendt, *Le système totalitaire. Les origines du totalitarisme*¹⁷. Nombre de chercheurs bulgares habitant aujourd'hui en France se sont aussi intéressés à ces thématiques, comme c'est le cas de Julia Kristeva¹⁸ ou bien de Tzvetan Todorov. J'ai voulu développer plus précisément les travaux élaborés par ce dernier dans ce chapitre de rappel et contextualisation historique, ayant fait du totalitarisme et du communisme bulgare son sujet récurrent de ses dernières trente années.

Tzvetan Todorov, directeur de recherche honoraire au CNRS, est un essayiste, philosophe et historien, né en Bulgarie en 1939, vivant en France depuis 1963 et décédé en février 2017. Il est

¹⁷ ARENDT, Hannah, 1972, *Le système totalitaire. Les origines du totalitarisme*, Seuil, Paris.

¹⁸ KRISTEVA, Julia, 2005, *La haine et le pardon*, Fayard, Paris.

l'auteur d'une trentaine de livres consacrés à l'étude d'œuvres littéraires et picturales, à l'analyse de la société et à l'histoire des idées.

Dans *Le siècle des totalitarismes*¹⁹, il raconte justement le temps qu'il lui a fallu pour interroger professionnellement la question du totalitarisme dans sa recherche. Son intérêt tardif pour le sujet s'explique selon lui « d'abord par des considérations de prudence. La police politique bulgare suivait de près toutes les manifestations d'hostilité à l'égard du régime. Son zèle allait jusqu'à surveiller en dehors du pays les groupes d'opposants, par ailleurs infiltrés par ses agents. » (Todorov, 2010 : 5)

« Il a fallu que le communisme s'effondre pour que je puisse le voir comme un tout dont je ne faisais plus partie, et commencer à l'analyser. Tant que je vivais l'expérience, il m'était impossible de l'écrire. Et je me suis surpris moi-même de constater que, même si je vivais en dehors du système totalitaire, il continuait à me marquer intérieurement, au point d'orienter mes choix de thèmes de réflexion. » (*ibid.*)

Depuis la chute du mur jusqu'à aujourd'hui, Tzvetan Todorov consacre ses principaux écrits à une réflexion sur le totalitarisme. Il tente ainsi de mettre en lumière les rouages d'une mécanique idéologique de ce type d'Etat qui a réussi à durer sur un temps long : 44 ans dans les « démocraties populaires », et 74 ans en Russie.

Dans la préface du livre *Au nom du peuple, témoignages sur les camps communistes*²⁰, Todorov fait part dès 1992, d'une théorie/conceptualisation du régime totalitaire.

Selon Todorov, même si le projet est difficilement détectable car il est en interaction constante avec le principe de réalité, il existe bien un projet de la société totalitaire. Todorov veut décrire le totalitarisme en se plaçant « à l'intérieur de la conscience des sujets d'un Etat totalitaire, et évoquer l'image qu'ils se font du régime dans lequel ils vivent » (Todorov, 1992 : 13)

A travers son expérience, mais aussi à partir de nombreux autres témoignages et récits, Todorov développe, pour établir le plan d'un vécu psychopolitique, les 3 grandes caractéristiques du régime totalitaire : 1) il se réclame d'une idéologie communiste ; 2) il use de la terreur pour

¹⁹ Todorov, Tzvetan, 2010, *Le siècle des totalitarismes*, Paris, Robert Laffont.

²⁰ Todorov, Tzvetan, 1992, *Au nom du peuple. Témoignages sur les camps communistes*, éditions de l'aube, Paris.

déterminer la conduite de la population ; 3) la règle de vie générale est la défense de l'intérêt personnel et le règne illimité de la volonté de puissance.

1) L'idéologie communiste

C'est chez Karl Marx, fondateur du mouvement communiste, que l'on trouve les principaux ingrédients de la doctrine, tant économiques que sociaux. Selon Todorov, l'importance de l'idéologie est souvent sous-estimée dans une société totalitaire où les slogans et la langue de bois semblent sans le moindre rapport avec la vie réelle. Cependant, certains domaines sont bien régis par des principes qui en sont dérivés, comme la vie économique. « Mais surtout, le recours à la doctrine est indispensable en tant qu'évocation rituelle. Les pays totalitaires sont peut-être soumis au pouvoir d'une personne ou à celui d'une caste, mais ce pouvoir ne doit jamais s'avouer tel, sous peine de disparaître. La référence idéologique est comme une coquille vide ; mais sans la coquille l'Etat ne tient plus. » (*ibid.* : 15)

2) La terreur

Au commencement de ce second point, Todorov, pose la question suivante : « Qui a découvert que la terreur pouvait devenir le moyen pour diriger un Etat au quotidien et contraindre la population à faire ce qu'on voulait ? » (*ibid.* : 16)

Selon lui, Hobbes « prépare le terrain en identifiant la peur de la mort comme première et principale passion humaine » (*ibid.*). On peut voir ainsi que la Révolution française pratique une forme de terreur d'Etat.

Ernest Renan, dans ses *Dialogues philosophiques*²¹, « s'approche singulièrement de ce trait de l'Etat totalitaire : il pense que, pour s'assurer du pouvoir absolu en ce siècle d'athées, il ne suffit plus de menacer les insoumis des feux d'un enfer mythologique, mais il faut bien instituer un « enfer réel », un camp de concentration, qui servirait à briser les révoltés et à intimider tous les autres » (*ibid.*). Il ajoute aussi qu'il serait nécessaire de constituer une police spéciale.

Todorov décrit Lénine comme le fondateur du premier Etat totalitaire, qui systématise les idées de Hobbes et Renon et les met en pratique, articulant « ces quelques principes simples : tous ceux qui refusent de se soumettre seront considérés comme des ennemis ; les ennemis ne méritent qu'un sort : l'élimination ; celle-ci aura un effet secondaire bénéfique : l'intimidation de

²¹ Renan, Ernest, 1876, *Dialogues et fragments philosophiques*, Calmann-Levy, Paris.

la population dans son ensemble ; cette fonction de terreur sera confiée à un organisme particulier, la Tchéka. » (*ibid.* : 16-17)

Pour Todorov, « l'ennemi est la grande justification de la terreur ; l'Etat totalitaire ne peut vivre sans ennemis. S'il en manque, il en inventera » (*ibid.*). Et pour commencer, il faut le déshumaniser en le dénommant « vermine » ou « parasite ». Etre ennemi est une tare inguérissable, héréditaire et contagieuse. « Une fois la terreur installée dans la société, celle-ci subit une transformation en profondeur » (*ibid.*).

La notion de *Schadenfreude* dont parle Montaigne est la « “ volupté maligne à voir souffrir autrui ” ». Mais dans la société totalitaire, le moyen de faire souffrir autrui – la terreur – est mise à disposition de tous » (*ibid.* : 18), voire louée et encouragée. « Le mal extrême mis à la disposition de tous, voilà l'innovation du système totalitaire. » (*ibid.*)

Il faut aussi ajouter l'omniprésence de ceux qui jouent ce rôle de contrôle de l'autre. Todorov prend pour cela l'exemple de la Stasi. Sur une population active de 10 millions de personnes, « l'Allemagne de l'Est comptait environ cent milles agents permanents, deux cents milles contractuels et près d'un million de collaborateurs occasionnels » (*ibid.* : 19). C'est-à-dire que plus d'une personne sur dix dans la population jouait ce lien entre l'Etat et la population, rendant la terreur incarnée par un membre de l'intérieur, présent dans l'entourage et pourtant anonyme.

Dans un régime totalitaire, selon l'historien et philosophe, il est irréalisable de vivre hors du système. L'Etat étant devenu l'unique employeur du pays, il est obligatoire de faire appel à lui pour pouvoir vivre. Son appareil de contrôle est tentaculaire, et personne ne peut échapper à sa surveillance. Personne ne peut non plus rester entièrement maître de son comportement, même si l'on se sait surveillé : on peut se contrôler tout le temps devant certains, ou un certain temps devant tous, mais non les deux à la fois. Vivre en société implique la communication, or toute communication est une prise de risque. La peur de cette surveillance omniprésente inclut donc le silence comme arme offensive et défensive.

3) Le règne de l'intérêt

Encore selon l'analyse de Todorov, pour l'habitant du pays totalitaire, « c'est un combat sans merci pour s'emparer d'une meilleure part du gâteau. C'est le cynisme intéressé et la volonté de

puissance qui règnent sur la vie dans cette société » (*ibid.*). Ce trait de volonté de puissance et de désir d'étendre son pouvoir se met en place surtout à partir de la prise de pouvoir de Staline.

Comment cette mise en place du règne de l'intérêt fonctionne-t-elle ? Ce système trouve des similitudes avec la pyramide de Ponzi²². « Il cherchera à entrer dans le Parti, en se mettant à la disposition de ceux qui détiennent déjà le pouvoir, en donnant les signes d'une soumission totale et d'une application zélée » (*ibid.* : 20). En se plaçant ainsi à l'intérieur du système, plus il montera sur l'échelle de la hiérarchie plus il aura accès à des privilèges matériels, mais surtout symboliques et « augmentera sa puissance sur les autres ».

La société totalitaire est donc une *dictature pseudo idéologique* qui répartit la population en trois groupes : d'un côté les membres de l'appareil et les privilégiés ; à l'extrémité les ennemis, manifestes ou latents ; et enfin la majorité, « les masses, ceux qui subissent “seulement” les inconvénients communs à tous » (*ibid.* : 21).

L'idéologie communiste repose aussi sur une société sans classes, or, bien qu'elle se différencie des classes des sociétés capitalistes du XIXe siècle, Todorov la rapproche des définitions de « caste » de certaines sociétés traditionnelles. La différence n'est pas tant dans le statut économique puisque l'Etat est quasiment le seul employeur, mais dans la division en castes politiques en relation avec l'attribution d'un certain nombre de droits et de privilèges. « Le principe d'égalité est constamment battu en brèche dans ces pays qui s'en réclament » (*ibid.*). Que cela concerne le logement, l'éducation, le choix de l'école ou de l'université ou encore les magasins d'approvisionnement, le droit au privilège dépend de la « caste » à laquelle on appartient. Mais en plus des trois grandes castes, Todorov distingue aussi des sous-castes qui se répartiraient au sein d'une hiérarchie minutieuse et complexe :

- De membre du Parti il est possible de progresser vers le Comité central, puis vers le Bureau politique.
- Etre policier n'assure qu'un très faible pouvoir, mais être membre de la Sécurité d'Etat, la police politique bulgare s'avère bien plus confortable. Puis fut créé l'UBO²³ que Todorov

²² Le système de Ponzi est un montage financier, considéré comme frauduleux, qui consiste à rémunérer les investissements des clients essentiellement par les fonds procurés par les nouveaux entrants.

²³ UBO : *upravlenie za bezopasnost i orhana* : direction pour la sûreté et la protection.

décrit comme l'aristocratie de la répression, ayant pour tâche, entre autres, de surveiller les membres de la Sécurité.

Todorov fait une comparaison du système communiste avec les castes traditionnelles. Cette comparaison avec les castes en Inde renvoie à la notion *jati*, qui se rapprocherait de la définition classique que l'on donne habituellement à la caste, à savoir des groupes dont un statut est hérité par la naissance, qui sont endogames et connaissent une spécialisation professionnelle. Mais le fondement même de la hiérarchie au sein du système des *jati* qui repose sur l'opposition le pur/impur, n'est pas pris en compte par Todorov. Selon les indianistes, il conviendrait de ne pas transposer le terme de « caste » hors de l'Inde, car le système des *jati* renvoie avant tout à une organisation sociale et à une vision du monde spécifique.²⁴

Mais Todorov pour illustrer ces propos se sert de cette comparaison, et selon lui, l'appartenance aussi serait héréditaire : les enfants de privilégiés seraient automatiquement privilégiés. Une pratique de l'endogamie et donc une transmission de privilèges et de pouvoir se perpétueraient à l'intérieur de celles-ci. Cela se retrouverait au plus haut de l'Etat, par exemple avec l'épouse de Ceausescu, Helena Ceausescu, le fils et le petit-fils de Kim Il-Sung, ou la fille de Živkov, ou le principe monarchique lui-même, tous seraient désignés pour succéder au chef de l'Etat.

Mais ce qui différencie cependant ce système de « castes » du système traditionnel selon Todorov, réside dans la possibilité de pouvoir monter en classe ou se déclasser. Pour gravir les échelons du système, il faut comprendre les règles du jeu de ce monde concurrentiel qui attise les ambitions personnelles. La délation est pour cela un facteur structurel de la société totalitaire. Puisqu'il faut surveiller la population entière, il faut que ce soit la population qui se surveille elle-même. Pour monter sur l'échelle des pouvoirs, le fait de dire du mal de son prochain, que cela soit avéré ou calomnié, permet d'éliminer un rival potentiel. Comme la délation est accessible à tous, elle est aussi à double tranchant, et l'on peut aussi en devenir l'objet.

La hiérarchie imposée par le système crée une servilité envers tous les supérieurs, dont le « culte de la personnalité » est un élément récurrent, reproduit dans tous les pays communistes.

²⁴ Géraud, M.O., Leservoisier, O., Pottier, R., *Les notions clés de l'ethnologie*, Armand colin, Paris, 2004.

Mais, selon Todorov, toutes ces sociétés reposeraient sur une opposition à l'autonomie de l'individu, et donc à l'exercice de sa dignité. Or tout dans la société totalitaire vise à empêcher cette autonomie. « La vertu la plus grande, et la mieux récompensée, est la docilité ; le principe le moins toléré, la liberté » (*ibid.* : 25).

Cette privation de liberté touche aussi l'autonomie économique. Dès les premières années, l'Etat s'est lancé dans un processus de collectivisation des terres et une attaque envers les propriétés privées. De plus, la vie quotidienne des habitants était rythmée par le manque, comme par exemple le manque d'argent pour empêcher les économies, les appartements en nombre insuffisants, le manque de ravitaillement symbolisé par les queues (*opachkite*) interminables devant les commerces.

Pour que cet échafaudage puisse fonctionner, il a fallu casser les codes de la famille nucléaire, déstructurer le pouvoir de la solidarité familiale. Par l'endoctrinement des enfants dès leur plus jeune âge à travers l'école et les organisations parascolaires, ont été reconstruits de nouveaux groupes générationnels, tel que les *Pioneer* ou les *Komsomol*²⁵, prépondérant au pouvoir de la structure familiale passée.

Dans la société propre aux pays d'Europe de l'Est, l'adhésion à l'idéologie communiste joua de plus en plus le rôle de simple rituel : chacun s'en réclame, personne – ou presque – n'y croit ; en revanche la soumission inconditionnelle au chef reste indispensable. Le communiste moyen n'est nullement un fanatique, il est selon Todorov, un carriériste cynique qui fait ce qu'il faut pour accéder à une position privilégiée et s'assurer une vie de qualité supérieure. Le moteur de la vie sociale n'est pas la foi en un idéal mais la volonté de puissance. En revanche, la police politique, appelée Sécurité d'Etat, n'est guère une forme creuse, son action est absolument indispensable au fonctionnement du régime qui, en l'absence d'un appareil de répression, s'écroulerait du jour au lendemain. Son rôle, contrairement à ses intentions affichées, n'est pas de combattre les ennemis ou de frapper les coupables, la cible de la Sécurité sont les innocents, dont

²⁵ Les pionniers étaient une organisation de jeunesse communiste réunissant les jeunes de 9 à 14 ans et symbolisée par l'uniforme du foulard rouge autour du cou, préparant à l'entrée du Komsomol (*Kommunistitseski soïouz molodioji* (Коммунистический союз молодежи) : union de la jeunesse communiste) embrigadement de 15 ans à l'âge adulte.

il faut entretenir constamment la peur afin qu'ils collaborent avec elle et l'aident à atteindre cet autre idéal : une société entièrement transparente, sous surveillance permanente, où l'appareil de contrôle détiendrait un savoir total sur toute la population.

Todorov soumet l'hypothèse que si l'Etat soviétique fut efficace incontestablement durant des décennies et plusieurs générations, c'est peut-être aussi parce que les êtres humains reculent devant la terreur et se plient aux contraintes. En Bulgarie par exemple, pendant 30 ans il n'y eut aucune « dissidence », pourtant en deux années à peine, ces régimes totalitaristes ont disparu de la carte de l'Europe. L'Empire soviétique se serait gangrené de l'intérieur, jusqu'à mourir subitement en 1989. Ce « cancer » serait dû non au fait que le système n'était pas juste mais parce qu'il reposait sur des hypothèses concernant la nature de l'homme et de la société, qui se révélèrent inexactes (Todorov, 1992 : 27).

Cependant, avant son essoufflement, la société totalitaire a formé un ensemble cohérent et viable. Sa durabilité peut s'expliquer par son respect entre les principes fondateurs institués et les actions dans la société. La légitimité du système du régime soviétique reposait sur l'égalité sociale et la justice, et non la liberté. Si ce système s'est effondré, ce n'est pas vraiment pour des raisons de liberté, celles-ci étant annexes, mais bien parce que le système n'était plus cohérent, le principe central d'égalité n'étant plus respecté. Aujourd'hui par exemple, l'opinion publique a été choquée par les écoutes aux Etats-Unis, parce que le régime américain est justement fondé sur la liberté individuelle. De même pour le régime mussolinien, qui promettait la grandeur de la nation italienne, et qui s'est ensuite plié face à Hitler, le système était devenu incohérent. L'Etat soviétique n'a pas explosé à l'époque où la vie y était très dure, puisque que Staline et les élites donnaient l'impression de vivre raisonnablement, en revanche, sous Brejnev, les gens vivant mieux, et les personnes en haut du système incomparablement mieux, celui-ci a perdu de sa cohérence et ce fut le commencement de sa déchéance.

Un autre élément qui fut une institution clef et emblématique des régimes totalitaires ne doit pas être minimisé : l'importance des camps. Pour Todorov, ils servirent de fondement à la terreur. Ici, l'enfermement et l'envoi au camp sont décidés par l'administration, donc la police et non la justice. Les détenus des camps s'y retrouvent sans jamais avoir été condamnés, par simple

décision de la police, le but des camps n'étant pas de punir les coupables mais de terroriser la population en frappant les innocents. Les camps imposent des travaux forcés (à Lovetch par exemple, on casse et charge des pierres dans une carrière), mais pour Todorov, « le pire n'est pas là », il se trouve dans l'arbitraire du non jugement, puisque le condamné n'a pas eu de procès, et ne sait pas pour combien de temps il se trouve dans le camp (Todorov, 1992 : 30).

L'Etat totalitaire a besoin d'ennemi, mais comme la dissidence ou l'adversaire réel n'existent pas, il faut inventer l'ennemi. Seront donc présentés comme ennemis : les adversaires, les rivaux, les non-conformistes :

- Les adversaires sont ceux qui expriment des opinions politiques différentes de celles que défend la ligne officielle du Parti-Etat. Mais on ne peut plus parler de cette opposition après 1950, puisque celle-ci s'est tarie par la méthode mise en place pour la vaincre.

- La catégorie des rivaux est la conséquence de la mise à la disposition de tous de la machine répressive. Elle est constituée de simples rivaux de personnages plus importants qu'eux.

- La catégorie des non-conformistes, quant à elle, fournit l'essentiel de la population des camps. « Ses membres ne combattent pas la ligne officielle de façon frontale, mais ne s'y soumettent pas avec suffisamment d'empressement et font preuve d'un certain degré d'autonomie » (*ibid.* : 33). En font partie tous ceux qui refusent de devenir fonctionnaires d'Etat, les paysans qui ne veulent pas adhérer aux nouvelles coopératives, les jeunes gens qui aiment trop la bagarre, les jeunes qui affectionnent une mode trop à l'occidentale, ou bien ceux qui fréquentent des étrangers.

Toute forme d'autonomie – économique, sociale, morale – doit donc être brisée.

« Une fois le futur “ennemi” sélectionné, et s'il ne se met pas, après un avertissement, à pratiquer avec empressement la servilité et la délation, il est envoyé dans un des nombreux “Foyers de redressements par le travail” (nom officiel des camps en Bulgarie) » (*ibid.*).

L'effet d'intimidation ne s'étend pas seulement au détenu, mais aussi et surtout à la famille, aux autres de l'extérieur. La peur et le silence s'imbriquent l'un dans l'autre. La répression est si brutale que personne ne se risque à se plaindre de peur d'en devenir la prochaine victime. Todorov relate que bien après la chute du système, un magistrat témoignait du fait que les

plaintes étaient orales, jamais écrites. Trente ans plus tard, les anciens détenus hésitent toujours à en parler : « J'ai des enfants... Demandez à un autre. » (*ibid.* : 40)

Les camps sont tenus secrets et personne, en dehors des individus directement impliqués, ne sait vraiment ce qui s'y passe. En même temps, la rumeur des camps doit se répandre, c'est un rappel du principe de terreur, l'idée de camps est au pays ce que le gourdin est au détenu des camps.

Todorov insiste sur le fait que le camp est une mise en abîme du pays dans lequel on est enfermé et duquel on ne peut sortir.

Dans ce système pourtant, personne ne se sent coupable : le Kapo-tueur parce qu'il a été un instrument entre les mains de ses supérieurs ; les responsables du camp, parce qu'ils appliquaient scrupuleusement le règlement et les directives, et ce, jusqu'au Bureau politique et au Conseil de ministres ou au Chef suprême, qui n'ont eux-mêmes tué personne. La responsabilité monte de degré en degré, du bas de l'échelle au plus haut, jusqu'à ce qu'elle redescende de nouveau au plus bas, sans que personne ne se sente coupable.

Ce système de défense ne doit rien au hasard, c'est selon Todorov, le reflet fidèle de la structure même de ce que l'on peut appeler le crime totalitaire. On n'agit jamais seul. Il y a une séparation radicale entre décideurs et exécutants ; ainsi les uns gardent les mains propres, les autres la conscience tranquille.

« L'expérience totalitaire – avec son paroxysme les camps – est un traumatisme collectif pour les peuples qui l'ont vécue, et on ne se guérit pas d'un traumatisme de cette ampleur du jour au lendemain (...) la tumeur est aujourd'hui extirpée, mais le corps porte encore les stigmates de sa présence. » (*ibid.* : 48)

Vaclav Havel a fait remarquer que le propre des dictatures totalitaires, à la différence des tyrannies traditionnelles, est qu'il n'y a pas une minorité qui opprime une majorité, mais que chacun se trouve pris, par des facettes différentes de son être, dans le mécanisme de la répression : tous ont été, au moins à un faible degré, son sujet et son objet, bourreaux et victimes simultanément.

Todorov pose la question, lors de l'introduction, de la transmission de ces histoires ? « Certains détenus ont eu le courage, disent-ils, et la sagesse de ne pas partager avec leurs enfants la totalité de leur expérience traumatisante. Sinon les enfants auraient mené la vie des parents au lieu de la leur ; ceux-ci ont jugé préférable une certaine ignorance. Ils n'ont pas oublié pour autant et, le moment venu, ont su parler ; mais ils n'ont pas laissé le passé se confondre avec le présent et le déterminer de part en part. » (*ibid.* : 52)

« La population d'un demi-continent souffre de troubles physiques et mentaux, dont il n'est pas sûr qu'ils puissent être guéris. » (*ibid.* : 53)

Ces différents témoignages qui évoquent les difficultés de mise en paroles/en mots, sont la preuves que la question du silence se pose comme problématique majeure, que ce soit durant la période totalitaire, ou bien au sortir de celle-ci par les acteurs qui en ont composé malgré eux le système. Mais aussi, et c'est là le début de la réflexion de ma recherche, ce silence qui résulte de ce passé historique, a encore des effets dans le présent et sur l'action des personnes qui agissent « hors contexte », dans une société où une génération après, la parole reste timide face à ce silence historique imposé.

3. Des microhistoires silencieuses

La problématique de cette thèse interroge les liens entre les microhistoires et la macrohistoire : comment s'inscrire individuellement dans l'Histoire ? Comment mettre des mots sur les silences d'une histoire contrôlée et imposée ? Comment ceux qui ont vécu le socialisme ou le communisme arrivent-ils à se raconter à travers leurs histoires individuelles, alors que celles-ci se devaient d'être collectives ? D'autant que ces trajectoires subjectives sont ancrées dans des contextes historiques, socio-économiques et politiques. Comment donc cette grande histoire a-t-elle produit des effets dans les microhistoires personnelles ? Comment ces histoires singulières s'articulent-elles avec l'histoire géo-sociopolitique traversée ?

La parole, encore aujourd'hui, 25 ans après la chute du système, reste timide, presque muette, entre l'impossibilité de dire et la peur de taire.

L'idéologie communiste a créé des effets sur le dire des personnes qui l'ont vécu mais aussi sur les personnes qui l'ont approchée d'une manière détournée. En Bulgarie, aujourd'hui, les microhistoires ont encore du mal à se frayer un passage dans la bouche des gens. Une réelle difficulté à raconter dans cette période communiste continue de hanter les mémoires.

Et cette histoire immense et figée du socialisme a encore des effets sur le présent et sur les acteurs qui ont grandi à l'intérieur de celle-ci. Pas uniquement sur les enfants nés de double culture bulgare et française et vivant en France comme ceux qui font partie de mon étude, mais aussi ceux habitant en Bulgarie aujourd'hui. Les histoires personnelles de chacun, l'individualité a encore du mal à s'exprimer et à contrebalancer la grande histoire, apprise comme unique et immuable, du communisme.

En 2004, l'écrivain bulgare Georgui Gospodinov a voulu mener une table ronde avec des personnes de la même génération que lui, celle des années 60, deux journalistes et un psychothérapeute, pour tenter de briser le silence de l'histoire communiste par leurs propres petites histoires. Et c'est à ce moment-là, qu'il réalisa qu'il y avait un réel problème, car aucun des membres de cette rencontre n'arrivait à mettre des mots sur cette période de leur enfance.

« Nous avons décidé que chacun d'entre nous raconterait devant les autres son histoire personnelle de ce temps-là. Et nous nous sommes rendu compte que nous avons tous un problème pour faire sortir ces souvenirs et les intégrer dans un récit personnel. Nous avons tu trop longtemps ce sujet et cette époque. Nous avons trop longtemps pensé le socialisme comme quelque chose d'immense, de monumental, comme pure idéologie avec ses symboles : drapeaux, étoiles rouges, prolétariats, spectre qui hante le monde, articles parus dans *La cause du travailleur* etc. Ou bien en tant que "belle idée qui a connu une mauvaise réalisation" »²⁶.

²⁶ Gospodinov, Guéorgui, 2006, *Аз живях социализма. 171 Лични истории* (*J'ai vécu le socialisme. 171 histoires personnelles*), Жанет 45 (Janet 45), Sofia.
Traduction de l'introduction du livre faite par Marie Vrinat Nikolov sur le site litbg.eu.

Un silence s'était installé en eux et Gospodinov en conclut que ce passé, que tout le monde taisait, n'avait pas encore été apprivoisé. Il décida donc de créer un espace pour permettre aux personnes qui le désireraient d'ajouter leurs petites histoires à l'édifice du souvenir.

« Le point de départ était l'idée, ou plutôt la crainte, que, tant d'années après 1989, le dialogue sur le socialisme n'avait pas eu lieu. Peu à peu, notre passé inconfortable avait été balayé, méthodiquement et systématiquement d'ailleurs, sous le tapis de l'oubli. » (Gospodinov, 2006 : Introduction)

Il créa ainsi un site internet, lieu d'expression, d'anonymat et de facilité moderne : *spomeniteni.org* (nos souvenirs). Ce pari de créer un espace libre pour récolter des souvenirs fut un énorme succès. Entre avril 2004 et 2005, environ 450 récits furent envoyés par des Bulgares du monde entier. Du petit village de la Stara Planina, de Chicago ou Madrid, chacun, d'une manière anonyme ou non, put raconter son souvenir propre dans le décor de la grande histoire du communisme bulgare. De la simple anecdote de prénom, aux récits nostalgiques ou critiques de cette période, Gospodinov a décidé de publier 171 histoires, qu'il sélectionna en choisissant trois souvenirs par semaine parmi ceux qui arrivaient sur le site, en un livre : *J'ai vécu le socialisme. 171 histoires personnelles* (Аз живях социализма. 171 Лични истории).

« Ce sont des histoires et des souvenirs individuels de cette époque. Nous avons été éduqués dans l'idée que l'histoire nationale était quelque chose d'extrêmement sérieux, aussi sacré que la matière avec laquelle on fabrique les drapeaux, et qu'on ne pouvait pas y intégrer comme on voulait notre petite parcelle d'histoire, surtout si elle était différente de l'histoire officielle. Or notre idée, c'était de faire justement ça. Car le grand récit de ce qui se passe *hic et nunc* ne saurait être assemblé uniquement à partir d'explications historico-politiques globales. » (*ibid.*)

Pour pallier le silence de l'homme de la rue et son histoire, pris « dans ce sandwich entre répresseurs et réprimés » (*ibid.*), Gospodinov a ouvert un nouveau chemin combinant le « micro-temps du quotidien et le macro-temps de l'idéologie » (*ibid.*). Il a structuré par la suite les histoires envoyées en décennies selon les événements rapportés.

J'ai choisi quelques histoires pour montrer justement l'impact qu'a eu le passé communiste sur les souvenirs des personnes s'étant prêtées au jeu de l'écriture sur le site :

Noms (1950)

Nous sommes trois sœurs.

L'ainée s'appelle Lutte.

La cadette Victoire.

La benjamine est Espérance.

Nous sommes nées sous le socialisme.

Cela se voit terriblement.

Borba Guéorguieva Brambachka, 50 ans, médecin, village de Tarnava, commune de Biala Slatina

1983 – 1984. Je discute avec une amie au téléphone (on est des gamines).

« Qu'est-ce que tu fais ? »

« Je regarde la télé. »

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Todor Jivkov raconte des conneries... »

Ma mère a pâli et a failli me battre : elle savait que le téléphone était sur écoute.

Mariana Akhrianova, 30 ans, broker, Sofia

Pourquoi les vaches n'ont pas de lait (1970)

Je travaillais comme vétérinaire en chef des APK (complexes agro-industriels). En cette qualité, j'ai été convoqué à une réunion restreinte du parti. J'étais le seul sans-parti. Tous les principaux spécialistes des APK y assistaient. Le secrétaire régional du Parti m'a posé la question suivante : « Je voudrais que vous nous expliquiez pourquoi les vaches donnent peu de lait. *Mais...* vous ne vous en tirerez pas en invoquant les problèmes suivants : que le fourrage manque et que les vaches ont faim, je le sais ; qu'elles n'ont pas d'eau, ça aussi, je le sais ; que les éleveurs sont des Tziganes qui soignent les bêtes à la va-comme-je-te-pousse, je le sais aussi ; et je sais que nous n'avons pas assez d'étables. Donnez-moi d'autres raisons pour lesquelles les vaches ne donnent pas de LAIT » Tout le monde se taisait. J'étais inexpérimenté, et j'ai dit que les autres raisons n'étaient pas pertinentes. Quelques jours plus tard, le secrétaire du Parti m'a informé que puisque je n'étais pas membre du Parti, et bien que je fusse un bon spécialiste, je ne pouvais pas occuper le poste que j'avais.

Velisar Boumbarov, 48 ans, vétérinaire, Bat Yam, Israël

« Le bon vieux temps » (1970)

Tous les samedis matins, nous allions, mon père, ma sœur et moi, au « gastronom », où la queue était déjà énorme. Je me mettais à la queue devant la caisse, et les autres aux queues devant le fromage et la viande. Nous attendions toujours au moins une heure et demie et je mourais de peur d'arriver à la caisse avant que mon père soit revenu avec les achats et l'argent, auquel cas je risquais de me faire insulter par les autres personnes qui attendaient et de perdre mon tour.

D'autres souvenirs : nous portions à ma grand-mère des saucisses et de la charcuterie, car au village, il y en avait rarement, et Guéna, la vendeuse, les distribuait à la tête du client. Les femmes séchaient des heures de travail pour aller à la chasse dans les « magasins exemplaires » et voir ce qu'on avait « lâché ». Après de longues années d'errance en location, notre tour est enfin venu et nous avons reçu un appartement de fonction tout neuf dans lequel il n'y avait pas un seul angle droit, et que mon père et ma mère ont eu toutes les peines du monde à payer, tout ingénieur et juriste qu'ils soient. Ce qui fait que ce que je retiens par-dessus tout du socialisme, ce sont les tracasseries incessantes et humiliantes du quotidien et le manque permanent de produits de base. Comme disait mon professeur à l'Institut des bibliothécaires, madame Lenkova, constatant qu'on avait « lâché » des filets d'oignon au magasin de fruits et légumes, « quand y a pas d'oignons, y en a pas ; quand y en a, y a rien d'autre ». C'était comme ça. Et je m'étonne que certains oublient si vite, et que des gens par ailleurs intelligents commencent à appeler ce temps-là « le bon vieux temps ».

Despina Popova, 38 ans, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, Sofia

Satisfaction (1950)

Après le 9 septembre 1944, de manière générale, ma vie m'a procuré un sentiment de satisfaction. Mon salaire de professeur nommé avec un contrat à durée déterminée au village Fourène, m'a permis de surmonter la disette jusqu'en juin 1946 où j'ai repris mes études à l'Institut de formation des maîtres de Choumène. Pendant les deux années de crise – 1946-48, j'étais nourri et logé gratuitement dans le bâtiment de l'Institut, en ma qualité de personne disposant de faibles revenus. Je garde toujours le souvenir de cette satisfaction. Après avoir obtenu le diplôme d'aptitude de professeur titulaire à l'école élémentaire, j'ai été nommé directeur de l'école dans mon village natal de Fourène.

Le socialisme apportait ses fruits à tout le peuple : amélioration du niveau de la culture, soins médicaux gratuits non seulement pour moi, on arrivait à joindre les deux bouts dans sa vie personnelle, construction accélérée de

logements accessibles. En 1959, mes réussites musicales m'ont assuré un poste de professeur de musique et de chant à l'école « Dimitar Blagoev », à Vratza. Au bout de trois ans de logement gratuit, j'ai économisé 2000 leva sur mon salaire et je me suis acheté un appartement pour 4600 leva avec un crédit bancaire de 2600 leva que j'ai remboursé sans difficultés. Après l'installation du chauffage central en 1964, même si j'étais solitaire et célibataire, j'ai pu me permettre d'allumer mes trois radiateurs, car le prix était très bas. Ma vie sous le socialisme était à un niveau satisfaisant, sans pénurie.

Cependant je ne voudrais pas donner la primauté à ma satisfaction sous le socialisme, car la démocratie a aussi ses bons côtés.

Tzviatko Mladenov, 82 ans, retraité, Vratza

Ces 5 extraits que j'ai sélectionnés tentent de montrer des aspects divers du travail de Gospodinov. J'ai tout d'abord choisi ces exemples pour leur brièveté, les histoires racontées pouvant faire plusieurs pages, mais aussi car ils montrent bien la multiplicité des thèmes qui sont abordés dans ce travail.

Dans « nom », ces quelques phrases sont une sorte de poème, de haïku. Les trois sœurs portent le socialisme et ne peuvent s'en défaire comme si celui-ci était immuable à travers leurs prénoms. Le fait de se nommer par des symboles du communisme marque l'omniprésence de l'idéologie dans toutes les strates de la société, jusqu'à la dénomination de la personne.

Dans « 1983-1984 », on comprend le décalage entre d'une part la modernité de la jeune génération, le désir de liberté et de communication, et d'autre part l'apprentissage de l'autocensure parentale qui reflète la peur intergénérationnelle des écoutes et de la délation.

« Pourquoi les vaches n'ont pas de lait » est un exemple de l'importance du monde paysan en Bulgarie et de la dénonciation de cet employé du système économique par l'absurde. Cette histoire a tous les caractères d'une histoire drôle qui aurait pu se raconter sous le manteau à l'époque communiste comme critique de la situation économique du pays.

« Le bon vieux temps » décrit l'organisation des gens dans l'économie quotidienne du ravitaillement. Le souvenir de queue est récurrent dans les récits récoltés, le plus souvent pour des denrées déficitaires. On voit ici la débrouille et l'adaptation des gens à n'importe quelle situation pour subsister.

« Satisfaction » donne quant à lui une vision positive du système économique qui comblait toutes les nécessités premières. On retrouve ici un thème de la nostalgie dans le monde post-communiste, surtout des personnes plus âgées et démunies : « lors du communisme on vivait mieux ».

Il réside dans tous les récits récoltés une grande diversité de forme, de fond et de souvenir. L'analyse des textes reçus montre que environ 65% ont été écrits par des personnes ayant entre 25 et 40 ans. Cela est dû, comme le souligne l'auteur lors de son introduction, à l'utilisation récurrente d'internet par ces générations, principal média utilisé pour récolter ces récits. Mais toutes les générations ont participé malgré tout à ces témoignages de récits intimes. De Tsviatko Mladenov âgé de 82 ans au jeune Apostol Dianko, 21 ans. Ce qui est frappant dans ces bribes de récits, c'est qu'ils ne sont pas du tout anonymes. Ils sont signés, identifiés, revendiqués par les auteurs. Cette première constatation va à l'encontre de la peur de dire et le devoir de taire. Comme si ce sentiment était révolu pour ces 450 témoins par l'écrit, bien que la peur soit aussi le thème principal de ces récits.

« Le plus important, pour nous, c'était l'acte consistant à amener à la parole la personne privée ayant vécu le socialisme. L'amener à oser extérioriser des silences et traumatismes personnels ou familiaux accumulés au fil des ans. [...] Dans un grand nombre de ces récits, la peur est en filigrane le thème principal. Peur de l'Assemblée des enfants (Elèna Stoïlova), peur de la milice-police (Nikolaï Ignatov), peur des camps de pionniers (Ivélina Dimitrova) et autres camps de vacances, peur de trahir ses parents en dévoilant qu'ils écoutent en secret la radio « Europe libre », le soir dans la cuisine, peur de la bombe atomique (Yordanka Koléva), peur de se faire enrôler par la Sécurité d'État (Boyane Damianov). Pour le jeune lecteur d'aujourd'hui, la liste de ces peurs peut paraître absurde. Mais, dans une société absurde, l'absurde est la chose la plus normale, bien plus : il devient la norme. »

« La première [crainte], comme je l'ai dit, tenait à l'incertitude dans laquelle nous étions : est-ce que les gens allaient se mettre à raconter, écrire et envoyer leurs histoires ? Ce sont là trois actions qui supposent que l'on surmonte pas mal de tendances. Beaucoup de ceux qui ont vécu le socialisme souffrent de ce que l'on appelle « le syndrome du témoin » qui préfère refouler de sa mémoire ce qu'il a vécu et vu du fait d'un sentiment confus de culpabilité d'avoir fait partie de ce

contexte, d'avoir participé, même passivement, à tout cela. En outre, une chose est de raconter ses souvenirs autour d'une table, dans un cercle restreint, autre chose est de les écrire, de les transformer en texte et de décider de les partager publiquement »²⁷.

Gospodinov met en mots ce déplacement de la peur qui s'est inscrite dans toutes les strates de la vie de ces citoyens. Et dans une société post communiste, le fait d'avoir grandi avant ou même après 1989 en Bulgarie, implique qu'il réside encore des effets de censure et d'autocensure instaurées par la peur omniprésente et transmise d'une génération à l'autre.

Cette expérience mise en place par Gospodinov pour donner un espace de parole pour raconter ces silences, est un des exemples montrant que la jeune génération, impulsée par le milieu intellectuel et littéraire, se dynamise dorénavant pour résoudre ce mutisme individuel historique.

Le travail de Marie Vrinat-Nikolov questionne souvent la place de la mémoire individuelle dans la littérature post-communiste. Dans plusieurs articles²⁸, elle fait l'état des lieux de ce vide littéraire en Europe de l'Est, et en Bulgarie plus particulièrement. Elle reprend l'expression employée par l'écrivain Alain Fleisher dans *L'amant en culotte courte*²⁹, « l'indécent fracas d'un silence de l'histoire » pour évoquer les silences de l'histoire qui pèsent sur cette Europe médiane et que la littérature tente avec peine de briser par ces histoires.

En 2005, soit 15 ans après la chute du régime communiste, Marie Vrinat-Nikolov constatait qu'il existait encore « un silence fracassant : le manque d'œuvre marquante sur cette période, et le manque d'un "Grand Roman" bulgare sur le socialisme ». Comme elle le souligne, Paul

²⁷ Gospodinov, Guéorgui, 2006, *Аз живях социализма. 171 Лични истории* (*J'ai vécu le socialisme. 171 histoires personnelles*), Жанет 45 (Janet 45), Sofia.

Traduction de l'introduction du livre faite par Marie Vrinat Nikolov sur le site litbg.eu.

²⁸ - Vrinat-Nikolov, Marie, « Mémoire de 1989 et littérature postcommuniste. Couvrir le silence fracassant de l'histoire », *Revue des études slaves*, Tome 81 (2010), fascicule 2-3, p.193-202.

- Vrinat-Nikolov, Marie, « La littérature post-communiste : quand les histoires viennent briser les silences de l'Histoire », in *Histoire vraie, histoire fausse, écrire l'histoire des dictatures*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

²⁹ Fleisher, Alain, 2006, *L'amant en culotte courte*, Seuil, Paris.

Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*³⁰ « relie le trop peu de mémoire au trop de mémoire, qui ont, dit-il, la même origine : le déficit de critique. Or, l'appel à une analyse critique du passé totalitaire est récurrent, depuis quelques années, sous la plume de critiques littéraires bulgares, comme Angel Igov, qui s'inquiète de la mythologisation du passé qui le rend facilement instrumentalisable »³¹ :

« Or, nous avons justement besoin d'une analyse de notre passé totalitaire. Pas de la peur, pas de la politique de l'autruche. Une analyse sérieuse et réfléchie. Afin de régler enfin nos comptes avec ce passé. Pour moi, il est étonnant de constater, par exemple, qu'il n'existe pas une seule œuvre importante qui problématise l'époque du totalitarisme. [...] La place du passé totalitaire n'est pas dans l'inconnu mais au musée. L'inconnu mythologise, poétise, glorifie. Tandis que le passé remisé au musée est un passé apprivoisé. Il ne mord pas. Ne griffe pas. Il reste bien tranquille à sa place derrière la vitre. C'est justement pour cette raison qu'à mon avis, notre transition n'est pas achevée. Car l'héritage du totalitarisme n'est pas derrière la vitrine, il est dans nos têtes. Nous n'avons pas encore apprivoisé notre passé. Et si nous ne le faisons pas, ce sont encore des sacrées migraines qui nous attendent. »³²

Pour Angel Igov, ce passé totalitaire, par ce silence, par le fait de ne pas le nommer, continuerait à agir dans le présent comme une action encore vivante. Comme l'a expliqué Paul Siblot, le fait de nommer correspondrait à classer l'événement dans la mémoire collective, et l'absence de nomination serait quant à elle un déni de réalité. Le silence répondrait au présent, au manque de dynamique de la désignation verbale dans son contexte de production.³³

³⁰ Ricœur, Paul, 2003, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris.

³¹ Vrinat-Nikolov, Marie, « Mémoire de 1989 et littérature postcommuniste. Couvrir le silence fracassant de l'histoire », *Revue des études slaves*, Tome 81 (2010), fascicule 2-3, p.193-202.

³² Igov, Angel, 2004, « мавзолейно и музейно » (de mausolée et de musée), *култура*, n°11.

Литературата и смъртта, Труд.; cité dans Vrinat-Nikolov, Marie, « Mémoire de 1989 et littérature postcommuniste. Couvrir le silence fracassant de l'histoire », *Revue des études slaves*, Tome 81 (2010), fascicule 2-3, p.193-202.

³³ Siblot, Paul, 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* n° 127, Paris, p.38-55.

Siblot, Paul, 1994, « L'éloquence des silences », *Cahiers de praxématique*, N°23.

Gueorgui Gospodinov, dans son introduction au recueil *J'ai vécu le socialisme*, fait une distinction entre mémoire collective et mémoire individuelle, histoire monumentale et histoire personnelle, et il souligne le paradoxe suivant : après 89, le marché du livre a été envahi par des mémoires, souvenirs, autobiographies, histoires du régime précédent, écrits pour la plupart par l'ancienne nomenklatura, ce que Ivajlo Znepolski, ancien ministre de la culture dans le premier gouvernement démocratique et homme universitaire, a qualifié de « blanchiment de biographies ». Marie Vrinat-Nikolov opère un rapprochement de ce surplus de biographies avec le cas du trop de mémoire évoqué par Ricœur, d'une mémoire commandée par des stratégies personnelles, mais aussi dans un certain refus de la responsabilité individuelle, ou d'un camouflage de la responsabilité individuelle derrière la responsabilité collective : elle oppose un « moi-victime » innocent à un « eux » responsables.

Depuis 15 ans, en réponse à ce manque de recherches sur ce passé totalitaire, beaucoup de travaux ont été entrepris par des historiens et des anthropologues (notamment Ivajlo Znepolski) dans le cadre de la Maison des sciences de l'homme et de la société, et de l'Institut d'étude du passé proche, qu'Ivajlo Znepolski a créé en 2005, soit 16 ans après la chute du totalitarisme. Il se donne pour mission de « remplir un manque de plus en plus tangible dans le monde académique aussi bien que dans notre vie publique. Nous avons tourné le dos à notre passé communiste mais nous ne l'avons pas repensé dans son ensemble ni dépassé. [...] Sur le fond du silence public sur le communisme et de la confrontation de différentes mémoires privées et stratégies de manipulation de ces mémoires naissent des générations sans mémoire historique. L'institut se donne pour objectif d'encourager et d'aider les publications dans le domaine de l'histoire bulgare contemporaine, ainsi que de contribuer au renouvellement et l'enrichissement méthodologique de ses recherches. »³⁴

Ce message est inscrit par Ivajlo Znepolski en 4^e de couverture des ouvrages qu'il publie dans le cadre de sa collection « *minalo nesvarseno* » (passé non fini). Marie Vrinat-Nikolov explique que ce travail servirait à la fois à briser le silence sur le passé communiste mais aussi à enrayer une inflation mémorielle difficilement contrôlable et facilement manipulable.

³⁴ <http://minaloto.org>; cité dans : Vrinat-Nikolov, Marie, « Mémoire de 1989 et littérature postcommuniste. Couvrir le silence fracassant de l'histoire », *Revue des études slaves*, Tome 81 (2010), fascicule 2-3, p.193-202.

Les paroles et les écrits seraient donc une réponse aux silences de la terreur, et cela mettrait en évidence le rapport entre l'institution créée et le silence. Dans la 4^e de couverture, Ivajlo Znepolski souligne bien que contre le silence public sur le communisme, c'est bien l'individu et le privé qui ont pris en charge les stratégies de réponses.

Comme l'énumère Marie Vrinat-Nikolov : « depuis son existence, l'Institut a donc publié des ouvrages qui sont venus briser de lourds silences (sur des destins individuels sous le communisme, les structures du pouvoir du Parti communiste bulgare, la Sécurité d'Etat, le communisme bulgare, le processus de renaissance, le front de la culture etc.). Quant à la Maison des sciences de l'homme et de la société (...) elle ne cesse d'organiser un grand nombre de colloques internationaux et de conférences (...) auxquels ont été invités des chercheurs étrangers connus (Paul Ricœur, Jürgen Habermas, Umberto Eco, Reinhart Koselleck etc.) » (Vrinat, 2010 : 196)

Comme le souligne Marie Vrinat-Nikolov, c'est aussi aux alentours de 2005 que plusieurs romans paraissent dans la littérature bulgare, qui sont autant de tentatives d'évoquer simplement le passé communiste ou de réfléchir, avec la distance relative du temps sur cette période totalitaire : *La maison du parti* de Gueorgui Tenev (2006) ; *Bitume* de Vladislav Todorov (2006) ; *L'heure de la sorcière* de Maïa Dineva (2006) ; *Romans socialistes* de Dimitar Sumnaliev (2007) ; *Le plan de Paris* de Christine Jurukova (2007) ; *Comme une luciole errant dans l'obscurité* de Maïa Ostoic (2008). Sans compter les écrivains bulgares vivant dans l'émigration qui ont écrit sur le totalitarisme dans la langue de leur pays d'accueil comme *Mausolées* (2009) de Rouja Lazarova qui vient d'être traduit en bulgare, les romans de Dimitar Dinev et de Ilia Troianov, qui écrivent en allemand et sont traduits en bulgare, ou encore *Apostoloff* de l'écrivaine allemande Sibylle Lewitscharoff (2009) qui vient également d'être traduit et publié en Bulgarie. Marie Vrinat-Nikolov signale cependant que ces derniers ne sont pas très bien acceptés en Bulgarie.

Sans oublier les nombreux ouvrages sur les camps mais aussi les productions cinématographiques que ce soit des documentaires ou bien des films de fiction comme *The world*

*is big and salvation lurks around the corner*³⁵, inspiré du roman écrit en allemand de l'écrivain d'origine bulgare Ilija Trojanow (1996) dans lequel est racontée son expérience familiale de réfugié.

Pourquoi tout à coup ce déferlement de mémoire alors que la littérature des années 90 était beaucoup plus préoccupée par les innovations formelles et les problèmes sociaux de la « transition » ?

Marie Vrinat-Nikolov voit trois éléments d'explication à ce phénomène : d'une part l'air du temps et l'interaction, pas toujours consciente, entre sciences humaines et littératures ; d'autre part le projet *spomenite ni* (nos souvenirs) mis en place par Gospodinov qui aboutit à la parution en 2006 du recueil *J'ai vécu le socialisme* ; enfin après l'accès à leurs « dossiers », un journaliste et metteur en scène de cinéma et un universitaire et critique littéraire ont fait paraître en 2007 et 2008 deux œuvres hybrides sur la base des archives de la Sécurité d'Etat.

En 2006 sort aussi un livre de photos intitulé *Inventaire du socialisme*³⁶, que Marie Vrinat-Nikolov décrit comme une sorte de livre-musée du socialisme, d'archéologie du matériel contenant un grand nombre d'objets appartenant au quotidien communiste, de la pâte dentifrice aux passeports, en passant par les téléviseurs soviétiques et les foulards rouges éclatant des petits pionniers. Les auteurs Jana Genova et Georgi Gospodinov s'en expliquent dans un numéro de la revue culturelle *Altéra* :

« Vous souvenez-vous du temps où la boîte de crème *Nivea* était le summum du luxe cosmétique et où les savonnettes *Palmolive* étaient rapportées de l'étranger comme cadeau particulièrement précieux afin d'être conservées des années durant entre les vêtements dans les placards ? [...] Vous souvenez-vous de l'odeur inimitable du produit de vaisselle, et du goût des barres chocolatées « Baïkal », de la *boza* à 6 *stotinki* ? [...] L'histoire du socialisme bulgare n'est pas seulement celle des congrès du Parti et des camps. Le socialisme est aussi dans les objets,

³⁵ Komandarev, Stefan, 2008, *The world is big and salvation lurks around the corner (Le Monde est grand et le salut nous guette partout : ветът е голям и спасение дебне отвсякъде : Svetăt e goljam i spasenie debne otvsjakăde)*, coproduit par l'Allemagne, la Slovénie et la Hongrie.

³⁶ Gospodinov Georgi, Jana Genova, 2006, *Инвентарна книга на социализма*, ИК прозорец, Sofia.

dans le *lifestyle* spécifiquement socialiste. Nous [...] pouvons les identifier et identifier à travers eux une part de notre passé individuel. »³⁷

Marie Vrinat-Nikolov conclut par ce postulat que c'est en narrant l'histoire individuelle que l'on peut approcher une certaine « vérité » de l'Histoire, peut-être surtout lorsqu'il s'agit d'un régime annihilant la personne en tant qu'individu, laminant toute prétention à l'expression et à la réalisation individuelle.

A travers cette présentation historique de l'instrumentalisation du silence par le pouvoir en place, et les stratégies individuelles que les personnes ont dû trouver pour surmonter l'incapacité de dire et se libérer du poids de l'histoire, il est intéressant de voir par la suite cette lutte entre deux histoires, celle imposée, apprise et collective contre la microhistoire, celle de l'individu, des personnes singulières. Se réapproprier l'histoire par les histoires personnelles, c'est affirmer par la parole son existence propre.

Du collectif historique imposé, pour arriver à la mémoire collective contrôlée, il a fallu au citoyen bulgare un temps de récupération et d'inscription des histoires personnelles dans la grande histoire. Par l'écriture, la liberté qu'offre un site internet, par le cinéma et autres media de communication, la parole s'est peu à peu libérée pour mettre des mots sur la peur de la sortie du collectif. Cette parole reste pourtant encore fragile et en pleine construction. L'interaction créée par le silence et le vide aurait alors aussi un pouvoir sur la construction personnelle.

³⁷ Altera, n°2, mars 2005, p.71.

Chapitre 2 :

Présentation du terrain de recherche

1. Posture adoptée

1.1. Position initiale

Après une contextualisation historique et sociale, je trouve important de resituer l'origine de cette recherche. Comment en suis-je arrivée en effet à centrer mon questionnement jusqu'à déterminer une étude de cas d'une dizaine de personnes, une observation participante de trois années dans un institut de langues, une problématique réduite à quelques points et un titre circonscrit ?

Cette recherche part d'un constat personnel. Tout a débuté d'une curiosité que j'avais à propos de ma famille, au sein de ma propre expérience de vie. Comme Michèle Leclerc-Olive l'exprime dans son introduction biographique : « Le choix d'un thème de recherche ou d'un objet de thèse n'est jamais complètement indépendant des interrogations qui taraudent le chercheur sur sa propre existence » (Leclerc-Olive, 1997 : 15).

En effet je suis issue d'un mariage bulgare-français, ma mère est française et mon père d'origine bulgare. Celui-ci est parti du bloc communiste en 1971 à l'âge de 26 ans pour venir s'installer à l'Ouest, d'abord en Allemagne, puis en France. Du pays de naissance de mon père, je porte une trace évidente avec mon prénom, Sophia, qui n'est pas sans rappeler la capitale de la Bulgarie. Mais à part un goût développé pour la cuisine balkanique, ma connaissance de la Bulgarie et du bulgare s'arrêtait là. Je ne suis jamais allée en Bulgarie, et on ne m'a pas appris la langue bulgare. Ce pays où mon père n'est pas retourné, n'était pour moi que des histoires que je

connaissais à travers la bouche paternelle à l'accent prononcé contant ses propres souvenirs romancés de jeunesse.

J'ai tenté par différentes stratégies de me rattacher à ce pays et ce passé paternel que je ressentais comme interdit. Tout d'abord en essayant d'apprendre toute seule la langue, grâce à la méthode *Assimil*. A trois reprises, trois années de suite, je m'y suis attelée et après deux échecs (où je m'arrêtais à chaque fois à la leçon 30 sur 100), j'ai enfin réussi à finir d'apprendre toute seule cette langue que je ne pratiquais qu'avec moi-même et qui n'était donc pas vivante. J'ai voulu, en parallèle de cela, entreprendre l'écriture d'un livre, un roman, inspiré des trente premières années de mon père. J'ai essayé de mettre par écrit les histoires orales, et de créer, sans jamais l'avoir aperçu, un pays et des habitants qui ne résident plus aujourd'hui que dans les souvenirs de mon père. Après 150 pages et une première partie achevée, j'ai remis le projet à plus tard, car j'avais développé un urticaire de stress à force de me confronter à un passé paternel qui était encore pour lui effectif dans le présent. Ces histoires qu'il nous racontait, à moi et au cercle familial, n'avaient pas leur place, selon lui, dans la sphère publique.

De cette constatation personnelle qu'il y avait un nœud autour de la question du silence, d'une autocensure de ma part dans la transmission de récits de vie au monde extérieur, je me suis rendu compte que je n'étais pas un phénomène isolé. C'est en confrontant cette observation particulière avec d'autres cas de personnes ayant la même structure familiale que la mienne que m'est venue la curiosité de comprendre et de rendre compte de ces pratiques.

Dans l'entourage de ma famille, beaucoup d'amis de mes parents étaient aussi des couples mixtes bulgare-français, et la langue bulgare n'avait pas pour la plupart été transmise à leurs enfants. J'avais observé qu'à un moment donné, ces mêmes enfants faisaient à leur manière un travail pour se rapprocher ou renier cette autre culture qui avait été mise de côté. Les personnes bulgares que ma famille côtoyait, étaient parties à l'Ouest avant 1989, dans les années 70 dans la majorité, et avaient été durant une période « réfugiés politiques naturalisés français ». Ces personnes avaient dû tout laisser derrière elles pour venir s'installer de l'autre côté du mur et reconstruire une vie, une famille. Ayant quitté le système, cette première génération continuait cependant à agir avec des effets du communisme même dans leur nouvelle terre d'accueil : la peur de l'autre, des espions, ne pas aimer se raconter à des inconnus, ne pas vouloir se figer sur le papier, la censure, l'autocensure, tous ces petits détails de la vie sous le communisme en Bulgarie

ont transpiré dans leur nouvelle vie à l'Ouest, mais aussi dans leurs familles et dans l'éducation de leurs enfants.

Lorsque j'ai commencé ma recherche, je suis donc partie de ma propre expérience pour former ce que je pensais être tout d'abord un terrain exploratoire, pour mettre en place des prénotions de départ et des problématiques posées. J'ai voulu par la suite transposer mon questionnement à un terrain anthropologique par deux pistes de recherche ethnographiques distinctes :

Je me suis d'abord servie de mon réseau personnel après avoir délimité brièvement les caractéristiques des familles qui composeraient mon étude. Il fallait qu'au moins un membre de la famille soit issu de la migration de la Bulgarie d'avant 1989 ; qu'il y ait des enfants de cette union avec un partenaire de l'Europe de l'Ouest (je pensais tout d'abord à la France, mais j'imaginai aussi qu'il était pertinent de s'ouvrir à des familles dont un membre était d'origine allemande, américaine, anglaise ou suédoise, ces quatre pays étant prisés par l'immigration bulgare d'avant 1989). Je connaissais dans mon entourage quelques familles (une petite dizaine) qui répondaient ainsi à ma recherche. J'ouvrais par la suite mon terrain à deux autres situations familiales : les familles dont les deux parents étaient d'origine bulgare, et les familles étant parties après la chute de Živkov. En effet, la majorité des personnes n'avait pas réussi à sortir du bloc et je rencontrais par mes recherches de nouvelles personnes qui faisaient ainsi le lien entre la vie sous le communisme et l'émigration post 89.

La deuxième piste pour trouver les personnes avec lesquelles j'allais converser s'est concrétisée en me rendant dans un institut de langue pour apprendre le bulgare. Pendant 3 ans, je me suis rendue à l'Inalco pour suivre une licence de bulgare. Cette classe a été mon terrain d'observation participante, et chaque semaine pendant 15 heures j'ai pu observer et participer à la vie de ce cours de langue particulier que j'ai nommé « famille Inalco ».

Pour pouvoir justement comprendre comment se transmettent les histoires de parcours de vie et les silences qu'ils impliquent, j'ai décidé d'aborder ces interrogations premières par l'étude des discours et des récits de vie, recueillis à l'aide de conversations enregistrées auprès des émigrés de la Bulgarie communiste, mais surtout auprès de leurs enfants. J'ai rencontré et suivi donc des

personnes issues de ces groupes de migrants bulgares résidants aujourd'hui en France, qui ont construit une famille culturellement mixte dans leur pays d'accueil.

Une étude de cas qualitative de sept familles principales tente ainsi d'analyser en profondeur la question de la transmission des silences et des non-dits dans les histoires de parcours de vie. L'étude de cas permet de rendre compte des expériences singulières, des stratégies et des trajectoires personnelles liées à chacun, sans vouloir amener à des généralisations.

Par les analyses qualitatives, les études de cas et les connaissances ethnographiques plurielles, j'ai pu focaliser ma recherche sur le point de vue émique de 12 enfants de la seconde génération ayant entre 25 et 70 ans, ainsi que les membres de leurs familles. Cela m'a permis de dégager les fluctuations pour traiter le discours dans ses interactions et analyser une parole vivante et dynamique.

Les premières questions de recherche se sont donc élaborées à partir de ces constatations. Tout d'abord j'avais une curiosité vis-à-vis de la première génération : de ce passé vide amplifié par les non-dits, que lèguent-ils à leurs enfants nés d'une double culture ? Une langue ? Des souvenirs ? Des histoires ? Comment raconter ce passé impalpable pour les autres ? Vit-on avec son passé ou le passe-t-on sous silence pour soi et pour les autres ? Comment parle-t-on, se confie-t-on à l'intérieur et à l'extérieur d'un cercle familial ? Comment enfin, outre les histoires de parcours de vie, migrent aussi des silences et des peurs qui sont aujourd'hui décontextualisés dans le temps et l'espace ?

Par la suite, mon attention s'est concentrée sur la réception par la seconde génération de cette mise en mots des silences et des non-dits : en quoi l'absence de paroles peut-elle provoquer des effets déterminants sur chacun des membres d'une famille bulgaro-française ? Et comment, paradoxalement, le silence peut-il aussi jouer un rôle dans la transmission familiale ? Quels effets ces histoires produisent-elles sur la seconde génération née en France ? Comment ces enfants ayant grandi au cœur de ce *double bind* perçoivent-ils les histoires de leurs parents ? Et comment ces effets peuvent-ils transformer le poids d'un héritage marqué par le refoulement en une quête personnelle ?

En fait la problématique qui guide ma recherche sur la migration des silences de la Bulgarie vers la France, sur la mise en récits du non-dit et du non dicible de l’histoire communiste à son impossible transmission familiale, se condense à :

Comment se transmettent les silences et les non-dits dans les histoires de parcours de vie au sein de familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste ?

1.2. Approche discursive et interactionnelle des récits de vie

Une fois la posture initiale de l’étude établie, je voulais expliciter plus particulièrement la position adoptée ainsi que le cadre théorique et méthodologique de mon travail. J’ai fait le choix d’une approche discursive et interactionnelle des récits de vie.

Les récits de vie de par leur subjectivité et la contingence de leur apparition en interaction sont un objet d’étude et une méthode de recueil de données précieuse pour éclairer entre autre des expériences de migration telles que celle que j’étudie.

Le travail de deux sociologues, Didier Demazière et Claude Dubar, illustre bien ce que peut être une analyse de récits de vie à partir de leur matérialité langagière : mettre au jour « la forme symbolique et d’abord langagière – dans laquelle [les sujets] se racontent, argumentent et s’expliquent » (Demazière, Dubar, 1997 : 304).

La prise en compte de l’entretien comme « événement communicationnel » (Mondada, 2001 : 197) dans l’étude des récits de vie recueillis implique une reconnaissance du chercheur comme « une des composantes inévitables » de cette interaction en co-construction (*ibid.* : 198). L’entretien de recherche est ainsi appréhendé comme une interaction au cours de laquelle « les interlocuteurs, y compris l’enquêteur, construisent collectivement une version du monde » (*ibid.* : 197).

Cette recherche se définit tout d’abord par son sujet et son terrain particulier soutenu par son cadre théorique qui plaide pour l’ouverture disciplinaire. Venant moi-même de l’anthropologie c’est à partir de ses outils et méthodes que j’ai construit cette étude. Par la suite et en relation à

mon parcours universitaire, j'ai ouvert mes champs disciplinaires à l'anthropologie de la parole et l'analyse discursive dont l'utilisation me paraît pertinente dans la construction de ma réflexion.

Ce travail, qui est le fruit d'une enquête multisituée, s'inscrit donc dans le cadre disciplinaire de l'anthropologie de la parole, l'analyse discursive des récits de vie mais aussi l'anthropologie et l'histoire. Le statut du silence est questionné en tant que pratique sociale, l'objectif étant de proposer une analyse complète et complexe des relations familiales à propos des silences d'un des parents et de ses effets langagiers sur les existences individuelles des enfants.

1.3. Ma place de chercheur

Je tenais aussi à faire part dans cette présentation de ma place particulière au sein de cette recherche. Faisant partie intégrante par mon rôle tant dans les conversations que dans les observations participantes de la construction de cet objet d'étude, il me semblait épistémologiquement impératif de me prendre en compte dans l'objet étudié. Sans vouloir basculer du côté d'une méta-thèse introspective, je dois cependant expliciter ce choix de m'inclure pleinement dans cette recherche.

La question de la place du chercheur a été d'une grande complexité méthodologique pour moi : à quelle distance devais-je me positionner par rapport à mon sujet ?

J'ai effectivement construit cette recherche à partir de ma propre expérience et des questionnements qui ont émergé sur de nombreuses années de terrains et d'observations. Par la suite, lors de mon étude, j'ai tissé des liens forts avec la plupart des personnes que je connaissais déjà ou que je découvrais grâce à la recherche.

Cette co-construction est cependant singulière, je partage en effet avec les enfants de la seconde génération de nombreux points communs. Je me suis souvent retrouvée dans les mêmes problématiques qu'eux et c'est aussi parce que je fais partie de leur terrain que j'ai réussi à avoir des interactions aussi personnelles ainsi qu'un point de vue original sur l'objet de ma recherche. Mon rôle de l'intérieur par la dimension autobiographique diffère de celui d'un autre chercheur qui aurait eu un regard plus distancé avec le sujet. Cela démontre une fois de plus que les données recueillies ne sont en rien la vérité d'une parole qui serait absolue.

Je n'ai pas juste un regard extérieur, je fais aussi partie de mon sujet de thèse et de mon terrain. Johannes Fabian (1983) soulève justement la question de la distance existante entre l'anthropologue et son sujet/objet. Pour ma part, faisant partie de mon sujet et de mon objet, la vision de l'analyse de ce que je nomme « du dedans » dans la même temporalité se pose. Je suis, selon son hypothèse, dans le présent et dans les autres tout en devant m'y extraire pour les observer et donc m'observer.

Au départ par exemple, je ne voulais pas intégrer ma famille dans ma recherche, je pensais me servir des conversations et des observations par imprégnation que nous avons eues comme d'un terrain exploratoire. Mais après réflexion en me basant sur le travail de Johannes Fabian, je pense que faire partie intégrante de son étude ne pose pas de problème déontologique à partir du moment où les données sont bien explicitées et prises en compte. Je considère que l'anthropologie apporte suffisamment de recul par ses outils et ses méthodes pour explorer n'importe quelle curiosité, ne serait-ce aussi sur des phénomènes de proximité. En effet, c'est souvent ce qui peut sembler le plus proche et le plus anodin qui se révèle être le plus mystérieux, et le plus inconnu.

2. La famille Inalco : trois ans d'observation participante

Chaque recherche peut se construire avec ses méthodes et ses outils propres. Pour ma part, il me semblait évident compte tenu de ma problématique, que l'observation participante, en plus des entretiens, apporterait de la matérialité et de la concrétisation à mon sujet. Ma recherche anthropologique a rencontré un terrain pragmatique : une licence de bulgare dans une institution de langues. Durant trois années, j'ai suivi et vécu semaine après semaine à l'intérieur d'une classe universitaire de bulgare à l'Inalco.

L'observation participante est une partie importante de ma méthode. En effet en tant qu'étudiante de bulgare à l'Inalco, j'ai pu observer « de l'intérieur » mon objet d'étude en ayant un rôle actif comme Jean Peneff³⁸ dans les urgences de l'hôpital en tant que brancardier. Lors de

³⁸ Peneff, Jean, 1992, *L'hôpital en urgence*, Métailié, Paris.

ces 3 années d'observation, j'ai pu analyser avec une grille anthropologique, la structure dans laquelle j'évoluais, en tant que pièce active et participante.

De plus, je disposais d'une autre source de données d'observation participante. Etant moi-même enfant d'un père bulgare et d'une mère française, et évoluant dans cette culture mixte, mon expérience du quotidien sur de nombreuses années par imprégnation, me permet de rendre compte dans ma recherche de certaines praxis et de certaines problématiques vécues. Appliquant la technique de Maurice Leenhardt³⁹, tout ce que j'ai vu, entendu, observé durant ces années se retrouvent dans ma « boîte noire »⁴⁰ et je peux *a posteriori* me servir de ces observations pour ensuite les structurer, les confronter et les interpréter à l'heure de ma recherche.

Par données d'imprégnation ou données de corpus, l'observation participante sera donc une méthode majeure de mon enquête.

2.1. L'institution Inalco

Le fait de faire cette observation participante en continu sur plusieurs années à l'intérieur d'une classe universitaire de bulgare à l'Inalco, m'a permis de vérifier sur le terrain le déplacement qui s'opère chez certaines personnes de la recherche d'une langue vers la rencontre d'une parole. En effet, j'ai pu constater que des étudiants étant inscrits à l'Inalco pour apprendre à parler une langue, rencontrent aussi une « parole » dans leur interaction avec les autres étudiants ou professeurs.

Créé par Colbert en 1669, l'Institut des Langues et Civilisations Orientales (l'Inalco) est devenu au fil des siècles un établissement unique au monde, enseignant les langues de l'Europe centrale à l'Afrique, de l'Asie à l'Amérique en passant par l'Océanie. 125 langues sont aujourd'hui enseignées dans un cursus universitaire avec plus de 9 000 étudiants et plus de 3 000

³⁹ Leenhardt, Maurice, *Do Kamo*, Gallimard, Paris, 1947.

⁴⁰ Olivier de Sardan, Jean-Pierre, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête* n°1, 1995, pp. 71-109.

enseignements. Depuis 2010, l'Inalco est membre fondateur de Sorbonne Paris Cité, l'institut a un budget annuel de 13 581 000 € (pour l'année 2012).

De la licence au doctorat, l'enseignement adossé à la recherche s'adresse à tous les publics : jeunes bacheliers, étudiants, actifs en reprise d'études ou même retraités. Les personnes venant à l'Inalco pour apprendre une langue sont ainsi d'âges et de profils très différents. Dans ce nombre important d'étudiants, la poursuite des études résulte de différentes motivations : la majorité des inscrits viennent pour suivre des études de langues à l'université dans l'optique de déboucher sur un travail lié aux langues, dans la filière du commerce international, des relations internationales, des métiers de langues, de la culture ou encore du tourisme. D'autres s'inscrivent pour apprendre ou s'améliorer dans une langue spécifique pour progresser ou se réorienter dans leur vie professionnelle. D'autres encore viennent à l'Inalco par curiosité, sans optique réellement professionnelle.

Dominique Rolland, enseignant-chercheur à l'Inalco, s'est interrogée sur les motivations de certains de ces étudiants inscrits pour apprendre la langue de leur origine. Dans la revue transculturelle *l'Autre*⁴¹, elle soulève un phénomène assez peu analysé : « étudier à l'Inalco la langue de ses origines, une stratégie de reconstruction identitaire ». Elle tente de mettre en lumière ces étudiants qui ont choisi d'étudier une langue avec laquelle ils ont une histoire personnelle, familiale ou affective.

Il s'agit d'enfants ou de petits-enfants d'émigrés (du Maghreb, de Turquie, d'Asie du Sud-Est, d'Europe de l'Est ou d'Afrique subsaharienne) ou issus de couples mixtes, ou bien encore d'étudiants nés à l'étranger et qui y ont passé leur jeune âge. Souvent mal perçus car soupçonnés d'avoir choisi ce cursus par facilité, et de faire une concurrence déloyale aux étudiants « français de souche »⁴², leur choix, pour Dominique Rolland, n'est pas une facilité comme on pourrait le penser, mais au contraire, relève d'un désir de combler un manque identitaire, de renouer des liens par le biais d'une formation académique, linguistique et culturelle.

Dominique Rolland met en exergue le fait que « le profil de ces étudiants est bien plus complexe, notamment si l'on s'intéresse à ceux qui, de nationalité française, ont une origine étrangère ». Elle explique ainsi la présence forte de ce *type* d'étudiants dans les enseignements

⁴¹ Rolland, Dominique, 2011/2, « Etudier à l'Inalco la langue de ses origines, une stratégie de reconstruction identitaire », *l'Autre*, vol. 12, p. 197 à 199.

⁴² Entre guillemet dans le texte

d'arménien ou de kurde par exemple par un désir chez les jeunes générations de se réapproprier une langue et une culture. Après sa recherche, Dominique Rolland définit que « le sentiment qui domine est que l'on a été spolié de quelque chose, que l'on est en manque, bancal dans sa construction identitaire, et que l'on ne saurait être complet, sans rétablir en soi une égalité entre les deux composantes : la culture française (...) et celle des origines, qui fait défaut. » « La légitimation par l'université est aussi un motif de fierté ; à travers l'Inalco, beaucoup ont le sentiment que la France reconnaît la valeur de ces cultures et ils sont sensibles au fait que les *Français de souche* puissent y avoir accès »

Dominique Rolland sous-catégorise dans ce groupe d'étudiants, des étudiants issus de couple mixtes, ou qui ont un lien plus distant avec la langue qu'ils apprennent : une ascendance lointaine, le souvenir d'une enfance passée à l'étranger. Leur connaissance de la langue qu'ils viennent apprendre est faible, voire inexistante, et leur motivation est essentiellement affective.

La spécificité de tous ces étudiants est que leur demande dépasse celle de l'obtention d'un diplôme.

2.2. Les cours de bulgare

Ce que Dominique Rolland pointe d'une manière générale dans l'institution Inalco, se retrouve exemplairement à l'intérieur des classes de cours de bulgare. Pour décrire cela, je m'appuierai sur mon expérience lors de mes trois années de licence, de fin septembre 2011 à juin 2014.

Ce fut une véritable immersion dans une classe de l'Inalco avec les personnes qui la composent, professeurs et étudiants. Et bien plus qu'une langue, en suivant d'une manière soutenue 15 heures de cours hebdomadaire, c'est aussi une initiation continue à la culture, la littérature, l'histoire et la géographie. Il est vrai que le cursus suivi n'aborde pas uniquement la question de la langue bulgare, celle-ci tient évidemment une place importante, mais elle est très largement complétée par des matières d'approfondissement de culture générale⁴³.

⁴³ cf. annexe

Pour donner un aperçu de la diversité du cursus, voici les matières que j'ai étudiées en première année :

- Grammaire bulgare
- Exercices d'application
- Compréhension et expression orale bulgare
- Expression écrite et thème bulgare
- Pratique de la langue bulgare : prononciation
- Les mots pour le dire : lexique bulgare
- Histoire de la Bulgarie
- Géographie de la Bulgarie
- Histoire de la littérature bulgare
- Introduction aux études balkaniques
- Méthodologie
- Anglais
- Cinéma d'Europe de l'Est

Lors de la deuxième et de la troisième année, les enseignements fondamentaux que sont la langue, la littérature et la civilisation bulgares sont maintenus, mais le cursus s'est densifié par des enseignements transversaux et disciplinaires, des enseignements d'approfondissement disciplinaire ou de langue, ainsi que des enseignements d'ouverture. Dans les centaines d'ouvertures proposées, j'ai quant à moi choisi :

- Les Balkans sous l'Empire ottoman
- Les Balkans à l'époque des nationalismes
- La linguistique
- La méthodologie de l'histoire
- Les voyageurs dans les Balkans
- L'histoire de la Yougoslavie
- La littérature russe et européenne
- Le roman européen au XXe siècle
- La littérature du moi
- La transition des régimes communistes

On peut donc remarquer que la licence de bulgare à l’Inalco n’est pas uniquement centrée sur l’apprentissage de la langue, on peut même observer que le rapport du volume horaire entre la langue et la culture se déséquilibre de manière croissante avec le temps :

	1 ^{re} année <i>1^{er} et 2^e semestre</i> <i>identiques</i>	2 ^e année <i>1^{er} et 2^e semestre</i> <i>identiques</i>	3 ^e année <i>1^{er} semestre</i>	3 ^e année <i>2^e semestre</i>
Total du volume horaire	221	260	234	247
Volume horaire langue	110,5	117	97,5	97,5
Volume horaire culture	110,5	143	136	149,5

2.3. Les classes de bulgare

Au-delà du cursus et des matières, les classes de bulgare s’incarnent dans les personnes qui les composent. Il y a les professeurs et les élèves, et même si au début de cette expérience, la place de chacun était délimitée, les barrières séparant les passeurs des receveurs se sont effacées au fur et à mesure du parcours pour devenir une entité aux contours flous.

Le premier jour de la première année de la licence, à la fin du mois de septembre 2011, a été réalisé un tour de table des étudiants et enseignants de cette nouvelle année. Se trouvaient présents 13 étudiants et 4 professeurs :

Les enseignants sont composés de 2 hommes et 2 femmes :

La responsable des études bulgares, d’origine française, est professeur des universités et s’occupe d’enseigner la langue et la littérature bulgares ainsi que la théorie de la traduction littéraire. C’est avec elle qu’est étudiée l’histoire de la littérature bulgare ainsi que les exercices de traduction de texte littéraire du bulgare au français.

Le responsable de l'enseignement de la grammaire et langue bulgares ainsi que de la linguistique est d'origine bulgare. C'est avec lui principalement que sont apprises les structures grammaticales et le travail de traduction de la presse du bulgare au français.

La responsable chargée d'enseigner la grammaire et la langue bulgares et la linguistique est d'origine bulgare. C'est avec elle que sont travaillées l'expression orale et la traduction du français au bulgare.

Spécialiste des Balkans, un professeur des universités d'origine française enseigne l'histoire et la géographie de la Bulgarie, ainsi que de nombreux cours transversaux tels que les Balkans sous l'Empire ottoman ou l'introduction aux études balkaniques.

Quant aux étudiants, sur les 13 présents la première semaine, 3 ne sont jamais revenus, il s'agissait d'une professeure de littérature de lycée, une jeune femme bulgare vivant en France et une professeure d'espagnol.

Sur les 10 restants :

3 étaient des Bulgares venus étudier en France,

4 avaient une origine bulgare (Anna dont la mère est bulgare ; Nicole dont la mère est bulgare ; Mélanie dont le père est bulgare ; et moi-même dont le père est bulgare),

1 était d'origine française mais avec des attaches en Bulgarie (Christian est en couple avec Valeri, bulgare),

1 était venu par amitié avec un autre étudiant (Colette, amie de Christian),

1 était d'origine grecque mais faisant un doctorat en littérature comparée avec une thématique dans les Balkans (Maria).

Cette année de licence avait un nombre d'étudiants assez important en comparaison avec les autres années. Mais l'exception de cette année ne résidait pas tant dans le nombre d'inscrits, les effectifs demeurant constants d'une année sur l'autre d'une manière administrative, que dans l'assiduité et le suivi des cours par un groupe des 10 étudiants de l'année 2011, exceptionnels dans ce cursus de bulgare à l'Inalco. Si l'on compare notre année aux autres, suivaient d'une

manière assidue 5 étudiants en année supérieure (inscrits en 2010) et 4 étudiants en année inférieure (inscrits en 2012).

Ce groupe s'est retrouvé au cours de la licence enrichi par de nouveaux étudiants soit de l'année supérieure, car le cursus de la licence s'est effectué pour beaucoup en 4 ou 5 ans, soit de l'année inférieure, par manque d'effectifs et commodité des cours.

C'est le cas de Michèle, médecin française à la retraite qui a une belle-fille bulgare, qui nous a retrouvés en deuxième année ; du couple de Nicole et Nicolas, tous les deux aussi à la retraite, Nicolas ayant un père d'origine bulgare ; mais aussi Inana, artiste peintre née en Bulgarie, et ayant grandi depuis l'âge de 4 ans en France et voulant être traductrice ; Caroline, dont le père est bulgare, elle était une année au-dessus de nous, mais s'est arrêtée en deuxième année pour monter une startup de chaussettes en bambou ; Maximilien, étudiant en russe et spécialisé en slavon, il a suivi avec nous toute la deuxième année de licence pour comprendre les mécanismes du slavon ;

Nous ont rejoints aussi, pour quelques cours par commodité car en sous-effectif, des étudiants de l'année inférieure comme Michel, ancien ingénieur nucléaire à la retraite ayant une maison secondaire en Bulgarie ; et Al. qui a un père bulgare et a vécu son enfance en Bulgarie.

Ce groupe dans l'absolu de 18 personnes, avait un *noyau dur* et quelques électrons libres. Je me permets de définir ce groupe ainsi par les critères de présence, mais aussi d'affinités intérieures et extérieures au cours, et à la motivation et entraide des personnes entre elles.

Lors de la première année, le *noyau dur* était assez important, seuls les Bulgares pouvaient être considérés comme des électrons libres car ne se mêlant que peu aux conversations et ne restant pas aux temps de pause avec les 7 autres étudiants.

Lors de la deuxième année, le noyau dur de la classe s'est retrouvé à 4 : Mélanie qui faisait un double cursus avec un LEA d'anglais, n'arrivait plus à suivre le rythme et a arrêté de venir aux cours ; Christian est parti vivre en Bulgarie ; et Colette en tant qu'avocate exerçante et mère de famille a espacé de plus en plus ses venues.

Lors de la troisième année Michèle qui était une année au-dessus de nous, nous a rejoints et a fait parti du *noyau dur* restant, Anna ayant déménagé hors de la région parisienne et ne venant plus qu'aux examens.

On constate donc que lors des deux dernières années de licence, le *noyau dur* des étudiants de la classe était de 4 personnes : Nicole, Maria, Anna, moi ; puis Nicole, Maria, Michèle, moi.

2.4. Les membres de la *famille Inalco*

Il ne faut pas omettre le corps enseignant qui a permis de souder toutes ces personnes pendant plus de trois ans, 18 heures durant. Cette classe de bulgare était assez particulière, voire « unique en son genre » selon Inana. S'est créée une véritable « petite famille » où chacun venait avant tout pour retrouver les autres. Comme je l'insinuais plus tôt, le corps enseignant et le corps étudiant se sont mêlés au cours du temps pour former une entité originale et unie pour un lieu d'apprentissage d'une langue. Les prédispositions étaient nombreuses pour que cette symbiose se produise. Tout d'abord une petite entité d'une dizaine de personnes a permis à chacun de se connaître. Bien qu'enseignants et étudiants gardaient leur place, par le vouvoiement ou le respect de l'écoute et le respect de l'entendement, la sphère personnelle de chacun a déplacé les frontières du cadre de l'enseignement pour se rapprocher d'une relation, voire d'amitié.

Les relations que les élèves créent avec les professeurs sont aussi marquées de sentiments. Il y a une affection qui se met en place entre corps enseignant et corps étudiant. Une sorte de transfert affectif s'opère entre la langue et les institutions, comme si on ne pouvait pas apprendre une langue de ses origines sans mettre de l'affectif à l'intérieur de cette relation cathartique tierce que représente l'Inalco. La situation s'y prête car comme nous l'avons souligné précédemment, les petits effectifs des classes de bulgare contribuent à la création d'une certaine intimité. Le bulgare pour une grande partie des étudiants est une « langue sentimentale », et les liens qui se nouent à l'intérieur de cette classe entre les élèves eux-mêmes, et entre les élèves et les professeurs aussi, sont de l'ordre du familier et de l'intime, et dépassent largement la relation enseignant/étudiant.

Ces classes de bulgare sont devenues, avec le temps, une famille de personnes ayant une passion commune qu'est la Bulgarie, et il était possible d'observer que se retrouver à l'Inalco prenait parfois le dessus sur l'apprentissage de la langue. Dans ce cursus de bulgare, « aller en cours » correspondait à se rendre matériellement à l'Inalco, dans la classe du bâtiment, soit au troisième soit au quatrième étage, pour retrouver les personnes présentes.

L'étudiant, que j'étais aussi par mon terrain d'observation participante, ne se rendait pas aux cours comme à un rendez-vous premier avec une institution concrétisée par un enseignant venu lui apprendre une langue, mais comme un rendez-vous avec des personnes ayant comme excuse la langue pour venir se retrouver de semaine en semaine. Parfois, les cours avaient même lieu sans professeurs. Même avec des professeurs absents, les étudiants continuaient à venir dans la classe pour se retrouver ensemble. Bien sûr, pendant ces temps morts ou libres, il n'était pas question de travailler la matière en question, mais la classe servait de lieu de discussion pour diverses conversations renforçant ainsi les liens entre les membres présents. Cela prouve bien que les personnes ne venaient pas seulement pour un apprentissage d'une langue mais aussi pour se retrouver entre personnes ayant un point commun, le bulgare.

Il est intéressant de constater que la motivation et le dynamisme de cette classe étaient avant tout liés à la mobilité et au déplacement dans les locaux de l'Inalco pour se retrouver dans ces « réunions » de personnes ayant une attache avec la Bulgarie. Le déroulement de l'apprentissage où même les enseignants n'ont pas besoin d'être représentés sans que cela ne pose d'incidence pour le bon fonctionnement de la classe, organise un tri entre les élèves qui viendraient pour découvrir une parole et les autres qui viendraient pour apprendre une langue. Cette petite communauté prend ainsi corps dans la mobilité et la matérialité que représente l'Inalco. Les personnes se retrouvent « là », quittant leurs habitudes quotidiennes pour opérer une sorte de voyage dans un lieu et une recherche commune de *bulgarité*.

2.5. L'expérience ethnographique

Ces trois années d'observation participante à l'Inalco dans une classe de langue bulgare m'ont permis de rendre compte de ce phénomène qui se crée entre les membres. Une véritable « petite famille » se compose avec des personnes qui ont le même problème de silence, le même « trou noir » familial. Au-delà de la langue, il y a une dimension de parole et de compréhension entre personnes qui sont venues combler un manque de langue bulgare et qui ont découvert, en plus de cela, une parole entre personnes qui se posent les mêmes questions. Cette création d'une autre famille défait même le temps universitaire, puisque les étudiants, tous d'âges divers, d'horizons et d'intérêts différents reviennent fidèlement chaque année, dépassant même la licence

(tous ceux qui ont eu leur licence l'année dernière, même s'ils ont validé leurs acquis depuis plus de 3 ans, reviennent encore suivre les cours) pour participer en candidat libre au cours de troisième année, non plus vraiment pour apprendre la langue, mais pour retrouver les professeurs et les élèves quotidiennement.

Il y a effectivement une dimension émotionnelle dans la relation des étudiants de bulgare de l'Inalco, à ce qu'ils vont faire porter aux langues et précisément à la langue bulgare. On peut constater qu'à l'Inalco, des valeurs vont être données aux langues. C'est un discours qui peut être analysé comme culturaliste ou essentialiste, la langue est chargée des valeurs émotionnelles pour certains des étudiants. Les personnes vont faire la démarche d'apprendre le bulgare, non pas pour la langue elle-même, mais pour tout ce qu'ils émettent comme valeurs à travers celle-ci.

Nicolas est venu, en plus d'apprendre la langue de son père, dans un but précis à l'Inalco, traduire des actes de propriétés qui lui ont été transmis en héritage. Notre enseignante de langue appliquée me parlait de la motivation qu'il avait au début de la licence et de l'impossibilité au fur et à mesure de comprendre la langue de son père :

S. : il est venu avec une carte de son père écrite à l'ancienne avec les *e* à la fin etcetera et il m'a dit voilà j'ai ça je veux apprendre c'est la langue de mon père / il était très très motivé / mais après au bout de d'un an il a / je sais pas il s'est rendu compte que c'est très difficile pour lui ou je sais pas / c'est aussi un cas d'un silence assez particulier / il savait pas du tout des choses pendant jusqu'à ce que Nicole (*sa femme*) venait en fait ils étaient tous les ans / il me disait cette année on va en Bulgarie cette année on va en Bulgarie et quand leur fils a commencé les grandes écoles en fait je sais pas / Nicole m'a dit en fait maintenant Nicolas me dit peut-être que si papa nous avait rien dit peut-être qu'il avait des choses qui n'étaient pas très agréables et il voulait pas qu'on sache / faut pas aller déterrer comme ça donc oui

Sophia : et les lettres / ils les ont jamais traduites alors ?

S. : c'était juste une carte et après il a pas ramené je sais pas⁴⁴

A travers son analyse, on comprend toute la difficulté affective que Nicolas met dans l'apprentissage du bulgare. La langue est mêlée à l'héritage écrit de son père, à cette histoire

⁴⁴ Interactions avec Nicole, tours de parole de 438 à 440 dans les annexes.

cachée d'un départ qu'il n'a pas mis en mots de son vivant. Nicolas est venu à l'âge de la retraite à l'Inalco, après une carrière à la RATP, accompagnée de sa femme Nicole, comme un archéologue qui essaierait de déterrer un trésor dans les énigmes familiales laissées et dont il se sent dépositaire. On comprend bien à travers ce récit le changement de motivation entre les premiers temps où Nicolas est stimulé par cette nouvelle quête qu'il s'accorde à l'âge de la retraite lorsqu'il peut avoir du temps pour lui, et l'abandon de cette recherche comme si au plus proche de l'éclairage qu'il pourrait faire sur ce mystère familial, il se résout à ne pas désobéir au silence laissé par son père.

Nicole est venue quant à elle apprendre la langue de sa mère avec comme objectif concret de traduire des lettres que celle-ci lui a transmis en héritage. Mais malgré plus de 4 ans à l'Inalco, elle ne s'est attelée qu'à une seule lettre, et ce, avant même de commencer les cours à l'Inalco :

Nicole : j'en ai une partie {des lettres} chez moi mais l'autre partie elle est chez mon père / j'ai pas osé tout prendre / XXX tout piquer

Sophia : et tu as essayé d'en traduire une ou deux

Nicole : ouais / non y en a une je l'ai traduite avec quelqu'un qui parlait le bulgare

S. : ça doit être touchant / je trouve ça tellement touchant parce que maintenant on reçoit plus les lettres / prendre le temps d'écrire

Nicole : la seule / y en a en français en allemand aussi / mais la majorité sont en bulgare / donc tu vois il faudrait que j'arrive vraiment à prendre du temps et à le faire pour déjà comprendre chaque mot // non y en a une seule qu'on m'a aidé / qui est très longue / c'était enfin c'était pas très rigolo comme lettre hein / mais c'est deux oncles dont celui qui a fait 13 ans de prison / qui demandaient à maman de faire venir sa mère / c'était en 62- 63 parce qu'elle était / comment on dit / maniaco dépressive / ils avaient donc été déplacés / ils étaient à Troyan

S. : ce sont des choses / tu sais pas ce que tu vas trouver

Nicole : enfin les lettres elles sont plutôt comme ça tu vois

Sophia : c'est des demandes / des choses comme ça

Nicole : bah cette lettre là en tout cas

Sophia : c'est la seule que tu as traduite ? / t'es tombée sur une pas sympa, si ça se trouve après il y a plein de lettres sympas

Nicole : ouais / faut que je traduise / il faut vraiment que je traduise

Sophia : et tu penses que tu vas le faire ou pas ?

Nicole : un jour ouais / enfin oui un jour // bah tiens il faudrait que je les prenne pendant les vacances // tiens ça c'est une bonne idée // faut que je les photocopie XXX

Sophia : c'est marrant / par ce que tu voudrais / enfin / c'est toi qui veux les traduire sinon tu peux les passer à Sneji et en deux secondes elle te les traduit/

Nicole : ah ouais ça c'est sur

Sophia : tu vois ce que je veux dire/ et là tu fais un travail de ///

S. : je peux te dire Nicole / ça tu lis pas ça tu peux

(on rigole)

Nicole : ah bah tu sais il y a plein de choses je pense où c'est rien de spécial

S. : non mais parfois même rien de spécial

Nicole : ouais c'est sympa / d'abord les dates et puis le ///

(...)

S. : c'est marrant / mais bon après c'est vrai que les trucs du passé ça peut te traumatiser / après tu sais pas comment les

Sophia : les interpréter

S. : oui // après si tu as un regard un peu plus distancé //c'est toujours difficile

Nicole : ah en tout cas moi je trouve que c'est pas anodin que ma mère nous les ait laissées

Sophia : bien sûr

Nicole : ma mère je trouve que c'est pas anodin qu'elle nous les ait laissées ces lettres // enfin //⁴⁵

Aujourd'hui, après toutes ces démarches d'apprentissage de langue, Nicole n'a toujours pas poursuivi la traduction de ses messages. Elle prend ces lettres laissées en héritage comme une mission qu'elle doit accomplir : « faut que je traduise / il faut vraiment que je traduise ». Nicole, par l'emploi et la répétition du verbe falloir, se met comme acteur de l'action de la traduction de ces lettres, d'où tout son cheminement pour arriver à cet éclaircissement par l'apprentissage du bulgare à l'Inalco. Elle met en place tout un processus avec plusieurs étapes pour s'atteler à ce travail, tout d'abord trouver du temps : « il faudrait que je les prenne pendant les vacances » ; puis ne pas travailler sur les lettres originales, mais sur des reproductions : « tiens ça c'est une bonne idée // faut que je les photocopie » ; et enfin s'atteler à la tâche comme un Champollion et traduire chaque mot pour ensuite construire les phrases puis le sens de cette correspondance

⁴⁵ Interactions avec Nicole, tours de parole de 442 à 467 dans les annexes.

maternelle : « il faudrait que j'arrive vraiment à prendre du temps et à le faire pour déjà comprendre chaque mot ».

La langue devient un moyen inclus dans un processus pour accomplir une fonction au-delà de la langue. La langue n'est pas une finalité en soi, elle est, que ce soit pour Nicole, Nicolas ou tous les autres membres de cette famille bulgare de l'Inalco, une méthode, un outil pour arriver à concrétiser un objectif personnel.

Et c'est peut-être aussi pour cette raison que la langue bulgare paraît si compliquée à apprendre, pour ceux qui sont venus chercher un moyen et non une finalité.

Il faut reconnaître l'aspect de blocage dans l'apprentissage du bulgare pour ces personnes. Par exemple, au bout de 3 années, ceux qui ne parlaient pas bulgare au début du processus d'apprentissage sont incapables de parler avec fluidité la langue. Personne n'est devenu « bilingue » à l'issue de la licence. Ce blocage est renforcé par l'institution et les modes d'apprentissages proches de ceux d'une langue morte. Vu le niveau et le « blocage » de certains élèves, les professeurs se sont adaptés, et le français reste la langue principalement utilisée pour faire cours. Il y a un vrai rapport compliqué à la langue au-delà du prétexte de la langue comme l'explique Nicole lors d'une conversation sur le sujet :

Nicole : oui mais moi je trouve que finalement il y a un truc qui s'ouvre pas / tu vois j'arrive pas à apprendre cette langue

Sophia : mais moi non plus

Nicole : toi non plus ?

Sophia : mais non qu'est-ce que tu crois / j'étais très fière de t'envoyer un message en bulgare

(...)

Nicole : j'ai un blocage / mais ça se débloque toi ?

Sophia : non pas encore / mais je sens que c'est pas loin

(...)

Sophia : mais voilà ouais j'ai un blocage mais ça va se débloquer / mais j'ai mis moins longtemps à comprendre l'italien ou l'anglais que le bulgare // mais c'est très compliqué comme langue

Nicole : le bulgare ? ah ouais / c'est vachement compliqué / la grammaire est vachement compliquée et les verbes c'est HA moi j'ai compris que c'est plus compliqué pour les verbes que le russe / mais moi aussi je sens que j'ai un blocage

(...)

Nicole : moi j'ai ouais ouais un sacré blocage / j'arrive pas à ///⁴⁶

En l'espace de moins d'une minute le terme « blocage » a été employé 6 fois dans notre conversation. Le bulgare est pour Nicole ou les autres étudiants dans le même cas incarné par une dimension émotionnelle que chacun met derrière la langue. Il y a un aspect de blocage dans l'apprentissage des étudiants. Et toute cette émiqne sous-entendue par la langue bulgare ne la rend pas neutre et donc chargée de valeur qui parfois prennent le dessus et peuvent desservir l'apprentissage par rapport à la rapidité et à la facilité d'imprégnation de cette langue. C'est le cas de cette « famille de l'Inalco » qui progresse à un rythme particulier par rapport à l'avancement d'autres cours de langues suivis dans l'institution Inalco.

Il y a aussi un aspect divin dans le rapport à la langue bulgare, comme si celle-ci était cachée au sein même de la personne et pouvait se révéler comme par enchantement, sans travail puisqu'elle devrait être un dû, un héritage :

Sophia : et j'attends toujours le dé clic

Caroline : oui où tu comprends tout / CA Y EST

Sophia : OUI et bin je l'ai toujours pas eu

Caroline : ça va peut-être venir ne perd pas espoir⁴⁷

Ce « dé clic » tant attendu par les personnes entoure de magie le rapport au bulgare, comme si le travail, l'apprentissage et le temps passé à étudier, étaient parallèles à la recherche de cette langue dans quelque chose d'entier, de fini. Se rendre à l'Inalco pour apprendre le bulgare devrait être sans corrélation au travail d'apprentissage de la langue, comme si cette « bulgarité » était inscrite en stigmaté et attendrait en silence, à l'intérieur de ceux venus chercher une langue, de surgir instantanément et totalement.

⁴⁶ Interactions avec Nicole, tours de parole de 315 à 327 dans les annexes.

⁴⁷ Interactions avec Caroline, tours de parole de 438 à 441 dans les annexes.

Ces trois années d'observation participante à l'Inalco m'ont permises de rendre compte mais aussi de rentrer et de faire partie de cette famille. C'est toute l'ambiguïté de ma place en tant que chercheur mais aussi participant et membre à part entière de ce groupe. Je suis arrivée dans cette institution avec moi aussi la langue comme « excuse » pour parvenir à concrétiser mon objectif personnel qu'est ma recherche doctorale. Les membres de cette famille sont devenus de manière volontaire, avec intérêt et curiosité, les membres de la famille de ma thèse. Dès le premier jour, lors de la présentation de chacun, j'ai décidé d'insister sur deux points, tout d'abord que j'avais un père d'origine bulgare et une mère d'origine française, que je ne parlais pas le bulgare ni même étais allée en Bulgarie et avais un réel désir de découvrir et d'apprendre le bulgare, mais aussi que je commençais une thèse dont le sujet intéresserait sûrement certaines personnes inscrites, puisqu'elles-mêmes étaient dans ce processus de questionnement.

Assez naturellement la classe entière (étudiants et professeurs) m'a acceptée avec cette double casquette d'acteur/observateur, et le système de la famille de bulgare Inalco s'est ainsi ouvert à moi sans appréhension. S'est mis en place un jeu d'échange de don et contre-don⁴⁸ entre les membres intéressés et moi-même. Ma recherche allait en effet aussi pouvoir les éclairer sur des interrogations qui leur faisaient sens, et ce travail de construction que j'ai mis en place allait prendre vie dans une dynamique de curiosité mutuelle.

Je bénéficiais d'une bienveillance sur mon travail que je ressentais au quotidien. Cela s'observait par un intérêt lorsque je lançais une discussion portant sur une de mes problématiques, ou bien par leur prise de nouvelles sur l'avancement de mon travail, ou encore sur leur ouverture quant à mes propositions de rendez-vous pour des conversations plus formelles. J'étais donc acceptée entièrement par le groupe avec ma requête qui aurait pu déranger dans un autre contexte, mais ici, dans cette communauté particulière, comme chacun venait avec ces propres « dossiers » à résoudre, ma recherche se mesurait aux mêmes niveaux que celles des autres.

L'Inalco est bien une institution tierce d'un apprentissage cathartique. Il aurait pu être demandé à un membre de la famille de nous apprendre le bulgare, j'aurais pu aller voir mon père

⁴⁸ Mauss, Marcel, 1925 (2007), *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Presse Universitaire de France, Paris.

pour qu'il m'apprenne sa langue maternelle, mais cette démarche n'a été effectuée par aucun de ceux qui se sont retrouvés en classe de bulgare à l'Inalco. Comme s'il fallait, pour trouver cette langue inconnue mais trop proche, passer par une institution tierce, *dés-émotionalisée*, qui servirait de tampon cathartique entre ce que la personne assigne comme valeur à la langue d'une origine et à soi-même.

Mais est-ce qu'apprendre la langue bulgare est vraiment un essai pour briser le silence ? J'émets pour ma part qu'apprendre une « langue proche » est une stratégie, peut être la première, pour briser un silence. Comme nous avons vu auparavant avec Nicole et Nicolas qui tentent d'apprendre le bulgare pour traduire leurs lettres, il subsiste beaucoup de blocage chez ces personnes « en quête de », et la langue reste l'élément le plus visible et évident aux premiers abords. La langue semble être le code, le cryptogramme qui permettrait par la suite de comprendre une culture mais aussi tout ce qu'on lui fait porter à travers elle.

Même si la recherche de la langue est souvent la première démarche, elle ne résout pas les enjeux sous entendus. On « va » à l'Inalco pour exprimer un problème, un silence qu'il faudrait résoudre par la langue. Mais au bout de trois années d'apprentissage, personne ne parle parfaitement le bulgare et chacun attend ce fameux déclic divin.

Et pourquoi cette langue première ne marche pas ? Pourquoi faut-il trouver en finalité une parole ? Et pourquoi cette parole doit-elle être tierce, à l'extérieur du cercle familial ? Les béquilles sont trouvées ailleurs, avec d'autres personnes qui se posent les mêmes questions. On retourne à l'Inalco pour retrouver cette petite famille qui s'est créée par elle-même.

En définitive, la langue semblerait être une piste utopique par rapport à mon questionnement qui s'interroge sur ce que les enfants font de ce silence légué par leurs parents. Ils cherchent une réponse à celui-ci par la langue mais le cheminement les mène, par déviation, à la parole qui est vivante et dynamique.

Comme la déviation de la langue à la parole, mon idée de recherche par itération au terrain s'est développée à travers la famille Inalco pour m'amener concrètement aux entretiens et aux

corpus par un jeu d'interaction entre le chercheur, la recherche, la petite famille de bulgare à l'Inalco et les paroles émises lors des échanges.

3. Les entretiens

3.1. Ethnographie d'une rencontre

L'observation participante, bien qu'importante dans ma recherche, ne doit pas exclure l'entretien, mais se combiner avec cette autre grande forme de production de données. Comme le souligne Jean-Pierre Olivier de Sardan dans « La politique du terrain »⁴⁹, l'entretien permet d'accéder à de nombreuses informations qui ne peuvent être approchées par l'observation seule. Les entretiens sont une donnée primordiale pour se rendre compte des personnes qui forment ma recherche, et les transcriptions de ceux-ci constituent bien sûr la plus grande part de mes corpus de données. Les représentations émiqes, leur point de vue par rapport à leur implication ou non dans une quête de langue, de parole ou de « bulgarité », sont des éléments indispensables à l'analyse de ma recherche.

Pour former cette étude, il a fallu tout d'abord que je pose un cadre pour délimiter le « terrain » des personnes qui sont rentrées dans la construction de la problématique que j'ai élaborée. J'ai, pour cela, pris en compte plusieurs critères qui semblaient cohérents avec le contexte de mon étude et avec mes problématiques.

Pour pouvoir justement comprendre comment se transmettent les histoires de parcours de vie et les silences qu'ils impliquent, j'ai décidé d'aborder ces interrogations premières par l'étude des discours et des récits de vie, recueillis à l'aide d'entretiens auprès de familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste.

⁴⁹ Olivier de Sardan, Jean-Pierre, « la politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête* n°1, 1995, pp. 71-109.

Les personnes qui constituent donc mon corpus sont les « enfants », devenus grands et souvent adultes, d'une famille dans laquelle un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste, ayant émigré de ce fait en France avant 1989, et ayant construit une famille culturellement mixte avec un époux français ou une épouse française. Il s'agit donc des enfants ayant grandi en France et dont un des parents, d'origine bulgare, est sorti du territoire bulgare communiste avant 1989.

J'ai rencontré, suivi et discuté avec ces « enfants » et leurs familles sur une période de plus de 3 années. Les récits de vie des enfants seront la base de mes corpus et serviront de données principales pour le déroulement de ma recherche.

Une étude de cas qualitative de 7 familles principales et de 5 familles secondaires tente d'analyser en profondeur la question de la transmission des silences et des non-dits dans les parcours de vie.

Mais comment, d'une délimitation de terrain, en suis-je venue à me focaliser sur ces 7 familles ? Pourquoi, tout au long de la construction de mon étude, ma recherche s'est-elle concentrée sur ces quelques familles particulièrement ?

Mon corpus est multisitué, composé de familles rencontrées de manières diverses : d'un terrain exploratoire, d'un terrain « formel », de connaissances personnelles de longue date, ainsi que de rencontres que j'ai pu effectuer par l'institution Inalco.

3.2. Prise de contact

Au départ de ma réflexion, je ne connaissais qu'une partie des familles que j'allais suivre tout au long de ma thèse, mais par mes recherches et recoupements, grâce aux relations que j'ai tissées à l'Inalco ou bien en questionnant mes connaissances personnelles de longue date, j'ai réussi à établir un contact soutenu avec 12 familles distinctes répondant aux critères de ma recherche.

Il ne m'a pas été difficile de trouver des familles correspondant aux catégories élaborées dans mon approche : une famille aux parents de culture mixte ayant un membre issu de la migration de

la Bulgarie communiste. J'ai vite trouvé les familles qui font parti de ma recherche, car j'ai eu l'opportunité de chercher au bon endroit ces personnes.

Ces familles se trouvent pourtant à un âge intermédiaire. La génération de parents a entre 60 et 70 ans, et les enfants entre 25 et 60 ans. Ces personnes sont installées dans la vie et sont des entités solitaires n'ayant pas forcément de contact avec une communauté bulgare institutionnelle. Isolées, ces familles ne peuvent être contactées à travers des réseaux administratifs ou culturels. Il existe bien une ambassade bulgare ou une maison de la culture bulgare, ou même des écoles bulgares à Paris, pourtant ce ne sont pas par ces biais que j'ai procédé pour trouver les personnes qui m'intéressaient. En effet, je savais par expérience que les membres de ces familles redoutent et ont l'habitude de « fuir » tout rendez-vous communautaire ou protocolaire d'une migration bulgare post 89.

3.2.1. Les anciennes connaissances et la filière Inalco

Le corpus de ma recherche se compose de deux « filières », celle d'anciennes connaissances personnelles, et celle rencontrée à travers l'institution de l'Inalco.

J'ai pu aborder ce terrain « invisible » dans un premier temps par des recoupements de données personnelles. Je me suis effectivement servie de mes connaissances familiales pour établir un certain nombre de contact faisant partie de mon corpus de recherche. Ce sont des amis de ma famille, ou bien des amis d'amis. Après l'instauration d'un cadre théorique sur le rôle de ma place en tant que chercheur du « dedans », j'ai fait le choix de prendre en compte ma propre famille à travers les données discursives de mon frère et de moi-même. J'ai donc choisi 5 familles qui viennent de mes connaissances personnelles, dont une qui fait partie de mes familles principales.

L'autre filière par laquelle j'ai pris contact avec les personnes faisant parti de mon corpus est l'institut de l'Inalco. Cette licence de bulgare est un lieu qui ne fait pas peur, en effet, le bulgare est ici une langue parmi d'autres, et non pas un lieu conventionné par une représentation quelconque du pays. L'Inalco, pour ceux avec qui j'ai eu l'occasion de discuter, représente un

endroit « neutre » contrairement à d'autres lieux plus symboliques comme, par exemple, l'ambassade de Bulgarie.

Cet institut universitaire de langue est un « aimant », attirant individuellement des personnes recherchant justement un héritage linguistique oublié dans la légation silencieuse générationnelle.

Dans cette ancienne migration éparse, les réseaux et connexions ne sont pas évidents, et si je n'avais pas intégré mon terrain par l'observation participante et l'imprégnation à l'Inalco, j'ai la certitude que je n'aurais pas réussi à rencontrer les familles et les personnes de mon corpus. J'ai donc 6 familles dans mes corpus qui viennent des liens que j'ai pu nouer grâce aux classes de bulgare à l'Inalco.

J'ai de plus ajouté la famille d'Elizabeth. J'ai rencontré cette comédienne et dramaturge tout d'abord sur la scène lors d'une représentation qu'elle donnait en lien avec ma recherche : *Les tribulations d'une étrangère d'origine*. Puis je l'ai contacté par mail et par message à l'aide de facebook. Cette interlocutrice a donc été rencontrée de façon différente des 11 autres.

Il est important de souligner que, même si j'ai réussi à avoir comme interlocuteur un membre d'une famille à l'intérieur de la structure Inalco (personne qui est donc dans une recherche d'une langue non transmise et dans une stratégie de reconquête de son histoire silencieuse), les autres membres de sa famille, que j'ai rencontré aussi, peuvent avoir d'autres stratégies, qui leur sont propres pour combler ou entendre ces silences et ces paroles, et qui ne passent pas obligatoirement par la recherche de la langue bulgare.

Il ne s'agit pas seulement d'une personne qui serait en lien avec ma recherche, mais bien de chaque membre de ces familles. Bien que dans celles-ci, un seul membre soit la personne principale avec laquelle j'échange, j'ai tenté d'établir des rencontres avec toutes les autres personnes de la famille. J'ai essayé d'avoir un moment avec chacun d'entre eux, parents et enfants, de manière séparée à travers plusieurs entrevues dans le temps. Je me suis aussi invitée au sein de ces foyers pour pouvoir faire de l'observation participante dans les familles en interaction.

3.2.2. Le choix des familles

En définitive, après avoir rencontré de nombreuses personnes pendant la période de construction de ma recherche, j'ai choisi de porter mon attention sur 12 familles, dont 7 plus particulièrement. Ces « informateurs » se sont retrouvés dans ma recherche pour différents critères. Tout d'abord, l'intérêt réciproque porté sur les problématiques : il faut effectivement que les personnes avec lesquelles j'ai des conversations trouvent aussi une curiosité dans cet échange d'informations et de récits. Le bon sens et le facteur temps ont rendu les personnes de mes corpus légitimes pour une analyse qualitative.

Dans les 12 familles qui sont inscrites dans ma recherche, j'ai cependant effectué une différenciation entre deux groupes :

- les familles principales qui sont au nombre de 7. Elles sont la base de mes corpus sur lesquelles mon analyse se reportera essentiellement.

Je veux distinguer cependant les familles d'Inana et d'Elizabeth des autres familles subsidiaires (Arnaud, Nicolas, Nicolas, Cyrille et Sylvie), puisque même si les critères premiers n'étaient pas entièrement respectés (leurs deux parents étant bulgares et Inana étant née en Bulgarie), leurs corpus sont d'une grande richesse et leurs parcours et réflexions sont proches de ma problématique.

- Et les familles complémentaires, celles qui serviront évidemment à la réflexion générale, mais qui ont une place plus modeste dans le développement analytique.

3.2.3. Modes de rencontre

A travers ce tableau, je présente les 12 familles de mon corpus, ainsi de le mode de rencontre et de prise de contact :

Enfant qui est mon contact principal	Membre de la famille	Père/mère bulgare	Mode de rencontre
Familles			

principales :			
Al.	Frères et sœurs : Marc ; Léa Enfants : / Epoux/épouse : /	Père	Inalco
Alex	Parents : Teko ; Alexandra Frères et sœurs : Sophia Enfants : / Epoux/épouse : /	père	Ancienne connaissance
Anna	Parents : ? ; Ludmilla Frères et sœurs : Sophia, Alexandre Enfants : Théodore Epoux/épouse : Rodolphe (français)	Mère	Inalco
Caroline	Parents : Mladen ; Gisèle Frères et sœurs : Julie Enfants : / Epoux/épouse : /	Père	Inalco
Nicole	Parents : ? ; ? Frères et sœurs : Solange ; Anne ; François Enfants : Aliocha Epoux/épouse : /	Mère	Inalco
Elizabeth	Parents : Ange ; Maria Frères et sœurs : 1 frère Enfants : Lazare ; Mathilde Epoux/épouse : Pierre-Yves	Père/Mère	Connaissance extérieure
Inana	Parents : Ivan et ? Frères et sœurs : Slav Enfants : / Epoux/épouse : /	Père/Mère	Inalco
Familles complémentaires :			
Arnaud	Parents : Joro ; Lili Frères et sœurs : / Enfants : / Epoux/épouse : /	Père	Ancienne connaissance
Cyril	Parents : Timmy, Corine	Père	Ancienne

	Frères et sœurs : Karine (qui a deux enfants : Lucas et Emilie) Enfants : Maximilien, Benjamin Epoux/épouse :		connaissance
Nicolas R.	Parents : Koky ; Laurence Frères et sœurs : Olivia, Emilie Enfants : / Epoux/épouse : /	Père	Ancienne connaissance
Nicolas Y.	Parents : ? ; ? Frères et sœurs : / Enfants : Constatin Epoux/épouse : Nicole	Père	Inalco
Sylvie	Parents : Henrey ; Sveta Frères et sœurs : Katia Enfants : / Epoux/épouse :	Père/mère	Ancienne connaissance

Tableau des 12 familles et du mode de prise de contact

Les conventions de transcription utilisées sont les suivantes :

/	Pause intonative courte
//	Pause intonative longue
///	Silence prolongé
?	Intonation interrogative
OUI	Insistance sur une syllabe ou un mot
XXX	Parole inaudible
<i>(il rigole)</i>	Indication paraverbale
<i>njama drugi</i>	Passage dans une autre langue que le français
36.	Numérotation des tours de parole

3.3. Construction des entretiens

3.3.1. Les interactions

Pour mener à bien mes entretiens j'ai essayé de me rapprocher d'une situation d'interaction banale quotidienne, à savoir, la conversation.

J'emploierai par la suite les termes « conversation », « entrevue », « discussion », « échange » plus qu' « entretien », ceci en raison de la distance et du côté désincarné que le terme « entretien » sous-entend. Les moments d'échanges que j'ai pu connaître lors de ma recherche approchaient d'autres dimensions plus interactives que de simples entretiens.

Comme le souligne Olivier de Sardan, « l'entretien de recherche est une interaction : son déroulement dépend évidemment aussi bien des stratégies des deux partenaires de l'interaction, que du contexte dans lequel celle-ci se situe (...). La prise en compte du contexte métacommunicationnel est indispensable pour maximiser les divers niveaux d'information recherchés »⁵⁰.

De plus, comme j'étais un chercheur en immersion, l'interaction n'en était que plus soutenue. Tout d'abord, je connaissais les enjeux et les problématiques d'un point de vue personnel. Ceci a permis un niveau de confiance et de proximité de discours élevé. Comme lors de n'importe quels échanges, les personnes avec lesquelles je discutais construisaient pour moi, et il faut prendre en compte le fait que les corpus que j'ai pu récolter étaient propres à cette interaction. A l'inverse, les données qui auraient été recueillies avec un chercheur plus « extérieur » à ce milieu, auraient été totalement différentes.

Partageant beaucoup de points communs, je me servais de ces compétences ou de ces connaissances pour créer naturellement du « lien » avec mon interlocuteur. Avec Caroline, par exemple, avec qui je me rattachais à notre relation commune, un de nos professeurs de bulgare, pour tenter de créer un rapport de confiance par celui qui nous a mis en relation.

⁵⁰ Olivier de Sardan, Jean-Pierre, « la politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête* n°1, 1995, pp. 71-109.

3.3.2. Une négociation perpétuelle

Lors de chaque discussion, je n'hésitais pas à faire allusion à mon histoire familiale, à l'intérieur des différents corpus. Je partageais mon sujet avec les personnes que je rencontrais, mais à la lecture des corpus retranscrits, il est possible de remarquer que le chercheur que je suis ne posait pas simplement des questions. J'étais présente dans chaque entretien et je me livrais aussi beaucoup, les rôles du « questionneur » et du « questionné » pouvant parfois s'intervertir.

Pour illustrer ce propos, je vais prendre l'exemple du début de la discussion que j'avais mis en place avec Nicole, le 5 février 2013. Le début de cet échange était quelque peu inversé. Nicole a commencé tout de suite par une question : « Nicole : C'est que un enregistreur ça ? », elle n'a pas arrêté ensuite de me questionner pendant toute la première partie de l'entretien, m'interrompant même alors que je voulais poser ma première question :

Sophia : c'est incroyable quand même de se dire ça / c'est (*Nicole m'interrompt*)

Nicole : ton père il est parti en quelle année ?⁵¹

Cette discussion où celui qui devrait répondre aux questions interroge celui qui devrait poser des questions, peut être analysé comme un phénomène d'échange de don et de contredon. Je l'ai invitée à ce rendez-vous pour qu'elle me raconte son histoire, ses sentiments sur l'histoire de sa famille, et c'est comme si, en premier lieu, je devais lui déposer mes armes à ses pieds. Il fallait que je réussisse le « rite de passage » pour bien lui indiquer que je me situais de son côté. De plus, comme la conversation était enregistrée, je sentais que Nicole insistait pour que je raconte mes histoires privées sur la bande avant qu'elle se livre à son tour.

Il faut ajouter que nous nous connaissions à ce moment depuis plus d'un an, et nous avions déjà échangé, sur le mode de la confiance, sur les questions de silence de nos familles. Et lors de ce début d'enregistrement, on pourrait croire que Nicole joue de son savoir en me faisant dire des secrets de famille sur l'enregistrement. Elle me poussait dans mes retranchements, et à un moment donné, j'hésitais même à raconter certaines données vraiment personnelles. L'enregistreur me posait problème, et j'avoue que si cela n'avait pas été le mien, je n'aurais peut-être pas répondu à certaines de ses questions.

⁵¹ Interactions avec Nicole, tours de parole 10 et 11 dans les annexes.

Selon Oliver de Sardan, l'entretien est une négociation invisible. « L'enquêté n'a pas les mêmes "intérêts" que l'enquêteur ni les mêmes représentations de ce qu'est l'entretien. Chacun, en un certain sens, essaye de "manipuler l'autre" » (*ibid.*). Pour l'anthropologue, l'enquêté « ne se prive pas d'utiliser des stratégies actives visant à tirer profit de l'entretien ou des stratégies défensives visant à minimiser les risques de la parole. Le problème du chercheur, et c'est un dilemme qui relève du *double bind*, c'est qu'il doit à la fois garder le contrôle de l'interview tout en laissant son interlocuteur s'exprimer comme il l'entend et à sa façon » (*ibid.*)

Après avoir mis en œuvre cette négociation invisible, Nicole s'est enfin autorisée à se livrer et à répondre à mes questions ouvertes :

Nicole : c'est fou ces histoires HEIN

Sophia : oui c'est fou / oui c'est deux vies quoi et elles se construisent l'une sur l'autre // mais ta mère elle est partie beaucoup plus jeune toi ?⁵²

Il se dégage donc de tous ces échanges un corpus de données me concernant à travers toutes les différentes rencontres que j'ai enregistrées. Ces interactions seront aussi prises en compte dans ma recherche.

En anthropologie l'enregistrement audio n'est pas une obligation, la prise de note peut être aussi un mode de transcription complémentaire et pertinent.

Voyant quotidiennement les principales personnes, chaque rencontre n'était pas sujette à mes recherches. Il m'arrivait cependant, lors d'une discussion, de commencer l'enregistrement en cours de conversation, lorsque le sujet premier déviait vers un thème qui pouvait me sembler pertinent pour mon étude.

Les entretiens réalisés étaient ouverts, sans questionnaires préétablis, juste des grandes lignes de réflexions organisées comme un canevas, permettant une situation conversationnelle lors des échanges. Le mode d'entretien en forme de conversation était très important pour l'avancement

⁵² Interactions avec Nicole, tours de parole 19 et 20 dans les annexes.

de mes rencontres. Il m'a permis d'éloigner les membres de ces familles de leur appréhension de l'interrogatoire d'une enquête par questionnaire. En orientant l'entretien vers le mode de la conversation, du dialogue, de la discussion, j'ai tenté d'effacer les prénotions néfastes qu'ils pouvaient avoir pour les conversations enregistrées.

Sophia : *(en parlant de Teko, mon père)* mais il noie le poisson / car il n'aime pas parler de lui tu vois / donc il va dire / je suis serbe / il s'invente / à chaque fois qu'on lui dit / il a tellement peur je pense des choses qui sont vraies et qui peuvent être mises dans un rapport un truc comme ça que il va dire / oui je suis serbe / et il s'invente des vies⁵³

3.3.3. Les lieux de rendez-vous

Je tentais, lorsque cela était pertinent, de prolonger les rencontres dans le temps, par une série de rendez-vous pour chaque personne avec lesquelles j'échangeais. Olivier de Sardan exprime que ces rencontres diachroniques permettent une récursivité d'une entrevue à l'autre. La pluralité des entretiens permet d'approfondir les thèmes, les idées, les interrogations soulevées, mais aussi de formuler de nouvelles questions. Les entretiens se sont poursuivis ainsi sur toute ma période de recherche, jusqu'à saturation des informations par rapports aux thématiques abordées.

Lors des rencontres que j'ai arrangées de par ma recherche avec le membre principal de chaque famille, j'ai voulu créer une situation d'interaction ordinaire, comme lors d'un premier rendez-vous avec une connaissance avec qui j'aurais des points communs. Je convenais souvent au préalable par conversation téléphonique du lieu du rendez-vous, et je laissais à mon interlocuteur la liberté de choisir l'endroit, la date et l'heure de la rencontre. Pour que la personne que j'allais rencontrer se sente « à l'aise », je me déplaçais le plus souvent vers le lieu où celle-ci se trouvait, que ce soit près de leur lieu d'habitation ou près de leur lieu de travail (Al., Alex, Anna, Caroline, Arnaud, Elizabeth, Nicole, Nicolas Y., Nicolas R.), ou bien un lieu commun de rencontre comme l'Inalco (Nicole, Inana).

En grande majorité, le lieu de rendez-vous premier où nous nous retrouvions était un café ou un restaurant (9 personnes), Anna m'a reçue quant à elle chez elle pour l'entrevue enregistrée,

⁵³ Interactions avec Nicole, tour de parole 185 dans les annexes.

j'ai discuté avec Nicolas Y. dans les couloirs et les classes de cours de bulgare, et je n'ai pu avoir Cyril, car il habite en Bulgarie, qu'au téléphone.

3.3.4. Les questions posées

Lors des préparatifs avant les entrevues, je relisais mon plan détaillé et mon rapport d'avancement, ainsi que les éléments que j'avais déjà sur la personne que j'allais rencontrer. Je réalisais un canevas de questions ouvertes qui tenait sur une page. Pendant la conversation, j'avais la feuille devant moi, mais je ne la regardais pas, laissant l'échange aller à son rythme et à ses rebondissements. Par la suite, quand je sentais que la conversation arrivait à sa fin, je relançais l'échange en montrant justement la feuille des questions ouvertes, et c'était l'occasion de revenir ensemble sur des points abordés ou d'autres qui auraient été oubliés.

Voici par exemple, deux canevas de questions que j'avais élaborés avant les rencontres avec Nicole et Al :

Questions à aborder avec Nicole :

Comment se transmettent les silences et les non-dits dans les histoires de parcours de vie dans les familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste ?

- d'abord ce qu'elle pense de mon sujet, est-ce qu'il lui parle aussi
- sa situation familiale, frère sœur etc.
- sa mère, son histoire, ce qu'elle connaît de son parcours, de l'histoire de sa famille, des camps...
- la vie de sa mère et de son père
- sa recherche de sa « bulgarité » => langue, le pays
- les répercussions de l'histoire de sa mère sur sa vie
- son fils avec cette histoire
- son rapport à la Bulgarie aujourd'hui, est-ce qu'elle y est allée, sa première fois, après 89...
- ses peurs transmises, anachroniques

- ce qu'elle a envie de me dire en plus
- ce qu'elle pense pertinent pour le sujet de ma thèse
- sa connaissance de ces histoires/parcours par rapport au reste de sa famille
- est-ce qu'ils en parlent entre eux
- est-ce que ça les rapproche ?
- pourquoi « Nicole » le choix de son prénom, de celui de son fils
- question religion, baptême, croyance...
- ce qu'elle pense de ces histoires et de l'histoire en général de cette période
- est-ce qu'elle met en avant sa *bulgarité*, la renie
- ses rapports aux autres bulgares à Paris, en France, aux administrations bulgares
- l'Inalco
- la vision de la France

Questions à aborder avec Al :

Comment se transmettent les silences et les non-dits dans les histoires de parcours de vie dans les familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste ?

- d'abord ce qu'il pense de mon sujet, qu'est-ce que ça lui évoque, est-ce qu'il lui parle aussi
- sa situation familiale
- son père, son histoire, ce qu'il connaît de son parcours, de l'histoire de sa famille paternelle
- comment son père a appris le français
- sa mère, l'histoire de sa famille, est ce qu'il la connaît mieux ou moins bien ?
- son rapport à la langue, quelle langue il parlait quand il était petit, avec son père, sa mère, ses frères et sœurs et aujourd'hui
- la vie de sa mère et de son père, comment ils se sont rencontrés...
- sa recherche de la *bulgarité* : langue, pays, histoire, prénom
- son prénom, son nom, comment il s'affirme bulgare ou pas
- est-ce qu'il a toujours été en Bulgarie, son rapport au pays aujourd'hui
- le rapport que son père avait avec la Bulgarie avant 89 et après

- les « peurs » transmises, détenteur d'un silence, secret, d'une façon anachronique
- sa connaissance sur ces histoires/parcours de vie par rapport au reste des membres de sa famille
- est-ce qu'ils en parlent entre eux ? et à l'extérieur du cercle ? est ce que ça les rapproche ?
- est-ce qu'il a des amis bulgares, ses parents en France, quels amis ?
- la cuisine
- son prénom, son surnom, qu'est-ce qu'il donnera à ses enfants
- quelle religion baptême, croyance, rituel, superstition
- ce qu'il pense de ces histoires et de l'histoire générale de cette période
- est-ce qu'il met en avant sa *bulgarité* ? la renie ?
- Inalco pourquoi ?
- comment voit-il son avenir
- la vision de la France
- le rapport de son père à la Bulgarie ? amour ? haine ? nostalgie ?
- les attaches matérielles
- ce qu'il a envie de me dire en plus
- les répercussions de l'histoire de son père sur sa vie
- se sent-il investi d'une mission familiale, d'un héritage

Cette trame de questions me permettait d'avoir un fil conducteur pendant la discussion tout en laissant à mon interlocuteur une liberté de thèmes et de parole. Pour composer un corpus, la trame avait aussi l'avantage de pouvoir adapter la conversation à de nouveaux éléments imprévus et parfois même déroutants.

3.4. Expériences de terrain

3.4.1. Les *ratés*

Lors de mes différentes entrevues, il m'est arrivé d'avoir des « ratés ». J'entends par cela que l'échange qui s'est mis en place lors des discussions, ne correspondait pas forcément à ce à quoi je pouvais m'attendre en premier lieu.

J'ai vécu un réel quiproquo lors de ma discussion avec Al en janvier 2014. Je croisais souvent Al dans les couloirs de l'Inalco, et nous discutons de sujets variés en compagnie d'autres étudiants. J'avais connaissance du fait que son père était un écrivain bulgare et que celui-ci était décédé en 2009. Mais je ne savais pas qu'Al n'avait jamais vu son père, et que les seules histoires qu'il connaissait lui venaient soit de sa mère soit des livres que son père avait écrits.

Sophia : raconte-moi un peu ta vie / non mais franchement ça m'intéresse énormément par ce que on a voilà moi aussi mon père est bulgare mais moi il ne m'a pas parlé bulgare

Al : vous vous êtes jamais vu du coup ?

Sophia : quoi ? ah si si si bien sûr

{...}

Sophia : est-ce que tu connais les histoires de tes parents / de ton père surtout / euh et en plus ton père c'est un peut particulier parce qu'il a écrit aussi un livre sur son histoire

Al : oui oui /

Sophia : donc est-ce que

Al : je l'ai lu

Sophia : tu l'as lu ? et est-ce qu'il t'a raconté aussi ces choses-là ? enfin il te racontait ces histoires ou tu l'as juste lu ?

Al : non je l'ai lu parce que je l'ai jamais vu en fait

Sophia : comment ça ?

Al : j'ai jamais vu mon père

Sophia : t'as jamais vu ton père ? ah je savais pas

{...}

Sophia : ah je ne savais pas que tu n'avais jamais vu ton père

Al : non je ne l'avais jamais vu⁵⁴

Ce léger malaise provoqué par cette situation délicate prouve l'importance de se confronter aux sources premières que sont les personnes qui composent la recherche. Ce récit de vie que m'a apporté Al lors de cette entrevue fut quant à lui encore plus riche que ce que je m'étais figurée. Il faut savoir admettre, comme le souligne Olivier de Sardan, « les détours et les digressions de

⁵⁴ Interactions avec Al, tours de parole 13 à 42 dans les annexes.

l'interlocuteur, comme ses hésitations ou ses contradictions. (...) Et loin de dédaigner l'anecdote, il (*le chercheur*) la sollicitera, car c'est elle qui "parle", en ouvrant de nouvelles pistes »⁵⁵.

Mais la richesse des informations recueillies ne s'est pas avérée toujours convaincante lors de mes entrevues.

Bien qu'Arnaud corresponde à ma recherche et m'ait déjà apporté des éléments pertinents à d'autres moments d'imprégnation, lors mes échanges enregistrés en mai 2015, la discussion sur mon sujet de recherche n'arrivait pas « à prendre », et je n'ai pas réussi à récolter de données profitables.

Les ratés peuvent aussi survenir par les moyens de collecte. La technologie peut être le meilleur allié du chercheur mais aussi sa plus grande frustration. J'étais très contente d'avoir pris la décision de commencer à enregistrer les moments de conversations sur l'enregistreur intégré de mon téléphone. Je réalisais avec Al le premier entretien sur mon téléphone. Lors d'une synchronisation sur mon ordinateur, j'ai ainsi perdu cet enregistrement sans être allée au bout de la transcription. J'ai donc perdu la moitié de l'entretien d'Al. Cette erreur de manipulation m'a permis par la suite de redoubler de prudence, et je m'envoyais par mail les entretiens avant de sauvegarder le tout sur d'autres supports.

3.4.2. Les échanges de longue durée

J'ai connu aussi à l'inverse de celles réalisées avec Arnaud ou de Nicolas R., des entrevues qui se sont prolongées dans le temps, comme si elles n'arriveraient pas à saturation. Ce fut le cas avec Caroline. Notre échange enregistré a duré plus de 7 heures. D'un simple rendez-vous pour un café le matin, nous sommes restées à discuter jusqu'à la fin de l'après-midi. Le thème principal de la conversation restait le même, à savoir celui de mon sujet de recherche, mais les lieux et les activités se modifiaient. Du café-brasserie, nous nous sommes promenées dans la rue, puis avons fait les courses au supermarché pour le déjeuner, puis la conversation a continué dans la cuisine pendant la préparation d'un plat typique bulgare : le *tarator* (sorte de soupe froide au

⁵⁵ Olivier de Sardan, Jean-Pierre, « la politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête* n°1, 1995, pp. 71-109.

yaourt, concombres et noix), pour se transformer en thé dans le salon en fin de journée. Je passais donc la journée entière avec Caroline, sans que le sujet ne se tarisse. Cette entrevue prolongée a permis d'aborder plusieurs fois les mêmes questions pour obtenir des informations nouvelles ou complémentaires. Je ne suis partie de chez elle que lorsque nous avons convenu, elle et moi, « avoir fait le tour » de la problématique et être arrivées au principe de saturation, comme le nomme Olivier de Sardan.

3.4.3. La question de l'anonymisation

Tout au long de ma recherche, les questions de l'anonymisation et de la confidentialité m'ont préoccupée. En effet, le sujet même de ma thèse repose sur l'ambiguïté existant entre parole et silence, entre autocensure et transmission de la part de ceux avec qui je conversais. Cependant, le fait de me donner leur autorisation d'enregistrer nos conversations était dans le même temps une permission tacite pour retranscrire la parole donnée hors de l'instant échangé. Jamais lors de toutes mes rencontres, on ne m'a demandé de ne pas restituer leurs propos ou bien jamais on ne m'a questionnée pour savoir ce que j'allais faire de ces enregistrements. Par moments quand le récit de vie raconté était trop intime, on m'a conviée à ne pas retranscrire une partie de la conversation, comme c'était le cas avec Anna sur un sujet particulier : « ça par contre tu le garderas pour toi // ».

J'ai fait le choix de « nettoyer » les corpus proposés en annexe – s'ils n'étaient pas pertinents au sein de ma recherche – des passages que j'estimais relever de l'intime et de la confiance. J'espère avoir ainsi livré les interactions dans leur essence tout en respectant la vie privée de mes interlocuteurs.

Il en est de même avec la question de l'anonymisation. Le choix des prénoms reçus et l'onomastique sont des données importantes dans mon étude. J'ai décidé pour cela de garder les prénoms des enfants de la seconde génération car ce thème avait été abordé à de nombreuses reprises lors de nos échanges et correspond même à une de mes sous-parties (Partie 4, chapitre 12.1). Cependant, je voulais respecter aussi le souhait de certaines personnes à vouloir rester dans l'anonymat, étant donné leur malaise vis-à-vis de l'extériorisation de leur vie privée. J'ai pour cela changé les prénoms ou surnoms des parents de la première génération avec des pseudonymes

proches ou similaires pour ne pas non plus déformer l'origine et la vraisemblance des nominations (le prénom Desislav n'aurait pas été modifié par exemple en Jean-Michel, mais en Svetoslav). Néanmoins pour les personnes qui sont aussi des personnalités connues, leur nom de famille n'a pas été retiré car leurs œuvres publiques ont aussi leur importance dans ma recherche, comme c'est le cas de la comédienne Elizabeth Mazev.

3.5. Une ouverture du terrain

3.5.1. Des parents aux enfants

Lors de ma troisième année de recherche, je me suis rendu compte que mon attention, ainsi que les personnes que je rencontrais et que je suivais, étaient les « enfants » plus que les « parents ». Mon objet se focalisait de plus en plus sur la réception des enfants et non plus, comme je l'avais imaginé en premier lieu, sur les histoires de parcours de vie de la première génération de migration. Concrètement, je me suis aperçue que les personnes principales, avec lesquelles j'échangeais, étaient de la seconde génération, celle que je catégorise comme « enfant ». J'ai récolté des histoires de parcours de vie issues directement des « parents » d'Alex, d'Al, de Cyril ou d'Arnaud, et ces récits de vie rentrent dans mes corpus, mais la majeure partie de mes corpus et des entrevues que j'ai réalisées concerne le témoignage des « enfants ».

On peut parler ici d'une itération abstraite, comme le souligne Olivier de Sardan dans son article « La politique de terrain ». S'opère « un va-et-vient entre problématique et données, interprétation et résultats. Chaque entretien, chaque observation, chaque interaction sont autant d'occasions de trouver de nouvelles pistes de recherche, de modifier des hypothèses, d'en élaborer de nouvelles. (...) La phase de production des données peut être ainsi analysée comme une restructuration incessante de la problématique au contact de celles-ci, et comme un réaménagement permanent du cadre interprétatif au fur et à mesure que les éléments empiriques s'accumulent » (Sardan, 95).

En définitive, par itération, ce qui ressort de mon travail de recherche et de mon terrain s'axe principalement sur l'interprétation et l'acceptation de cette parole ou de cette non parole par ceux qui la reçoivent. Il y a une mise en abîme d'une histoire familiale silencieuse et il m'intéresse de comprendre comment les enfants s'approprient l'histoire de leurs parents.

3.5.2. De l'exil au départ

Au cours de cette dernière année, après avoir réalisé et rencontré l'ensemble des personnes qui composent ma recherche, je me suis rendu compte de la diversité de leurs parcours de vie. Même si les enfants correspondent toujours aux critères de sélection établis au début, à savoir venant d'une famille dont un membre est issu la migration de la Bulgarie communiste (donc ayant émigré en France avant 1989, et ayant construit une famille culturellement mixte avec un époux français ou une épouse française), il m'a fallu cependant prendre en compte certaines différences de parcours déterminantes dans les analyses.

J'ai focalisé principalement ma recherche sur les récits et les parcours de vie de personnes ayant quitté la Bulgarie dans un exil politique. C'est-à-dire, les familles de Nicole, d'Arnaud, d'Alex, de Nicolas R., d'Elizabeth, de Sylvie ou de Cyril. Les familles de Caroline et d'Anna se sont avérées quant à elles avoir des parcours un peu différents que ceux que j'avais préétabli. J'avais comme idée préconçue que les Bulgares venus à l'Ouest avant 1989, le faisaient uniquement pour raison politique. Mais dans mes discussions avec Caroline ou Anna, celles-ci ont surtout expliqué un exil d'un de leur parent, non pas politique mais par sentiment, par amour. Caroline a mis en avant dans la discussion que j'ai eue avec elle en juin 2013, un autre point que je n'avais pas imaginé non plus, celui que sa famille maternelle française était communiste :

Caroline : alors en fait / hum pardon / faut monter à mes grand-parents pour tout comprendre l'histoire / mes grands-parents maternels étaient communistes

Sophia : d'accord

Caroline : fervents / voilà et euh donc dans les années 60 un truc comme ça / ils ont commencé à beaucoup voyager et évidemment ils ont voulu faire les pays communistes / logique / ils ont fait la Chine / la Russie / machin et euh pas de coup de cœur jusqu'à ce qu'ils tombent sur la Bulgarie et là la Bulgarie / ils ont adoré / si bien qu'ils y sont retournés plusieurs fois et quand ma mère a eu son bac ils lui ont offert un voyage en Bulgarie chez une dame qu'ils avaient rencontré là-bas une Bulgare dans un précédent voyage donc ma mère était en Bulgarie et un jour sur une plage elle voit ce bel homme ce beau Bulgare qui était mon père tout simplement⁵⁶

⁵⁶ Interactions avec Caroline, tours de parole de 20 à 22 dans les annexes.

Pour Caroline, comme pour Anna, les rencontres des parents se sont réalisées en Bulgarie et non en France, ce ne sont pas des réfugiés politiques officiellement, mais des réfugiés par sentiment et par mariage. Ces différences de migration sont très intéressantes à prendre en compte puisqu'ils n'ont pas coupé les liens avec leur famille en Bulgarie, et y retournaient même en vacances.

Je tiens tout de même à souligner qu'il était extrêmement compliqué, voir impossible lors de certaines périodes, de sortir de la Bulgarie et du bloc communiste. Deux possibilités cependant : soit l'exil clandestin, par le chemin le plus emprunté qu'était la route de la Yougoslavie (le récit de vie de Joro dans les annexes, raconte bien ce passage et le danger de cette échappée), soit en étant proche du Parti et bénéficiant ainsi de visas pour des études ou des missions professionnelles à l'étranger par exemple.

La mère d'Anna me racontait la procédure pour pouvoir se marier avec un Français. Tous les mardis, elle se rendait au bureau administratif ouvert seulement le mardi matin, en compagnie d'autres femmes qui attendaient aussi dans le couloir. Après plusieurs mois à patienter, elle demanda à une femme qui avait un petit garçon de 3 ans, si cela faisait longtemps qu'elle attendait l'autorisation de se marier avec un étranger, celle-ci lui a répondu que le petit n'était même pas né. Alors elle, qui était en désaccord avec sa mère depuis l'annonce de ce mariage avec un étranger, a « rangé sa fierté » et est allée demander à sa mère d'appeler ses amis de la « résistance » (terme utilisé lors de la conversation), et quelques temps après, elle avait son passeport pour pouvoir partir d'une manière régulière à l'Ouest, à Paris.

Mais même si la raison première de cet exil est, selon Anna ou Caroline, sentimentale, il n'en reste pas moins qu'une vision fantasmée de l'Ouest par rapport à l'économie ou à la politique est moteur aussi pour ce changement de vie considérable :

Caroline : ils ont travaillé en Bulgarie / mon père était ingénieur / ils ont travaillé tous les deux là-bas / au bout d'un moment ils ont voulu venir en France / par ce que la Bulgarie était ce qu'elle était à l'époque c'était pas facile et voilà et ils ont repris l'affaire de / ils ont

complètement changé de métier / ils ont repris l'affaire de mes grands-parents maternels qui étaient biscuitiers⁵⁷

J'ai donc ouvert mon étude à deux autres familles dont le parcours de vie retenue par les « enfants » était autre qu'un exil politique.

Par la suite, j'ai voulu élargir mes échanges avec une nouvelle personne, Nicolas Y., qui suivait aussi les cours de bulgare à l'Inalco de manière plus sporadique. Nicolas Y. a la soixantaine, il est né en France d'une mère française et d'un père bulgare ayant quitté la Bulgarie pour raison politique, mais dans les années 20, donc avant l'arrivée des communistes au pouvoir. J'ai choisi de m'intéresser aussi à Nicolas Y., par rapport à certains aspects qui sont pertinents pour ma recherche. Le père de Nicolas Y. ne lui a jamais parlé en bulgare, ni même de la Bulgarie et Nicolas Y. a tenté, des décennies après la disparition de ce père, de trouver des réponses et des paroles à travers une quête personnelle qui est passée entre autre par l'apprentissage de la langue bulgare à l'Inalco.

J'ai décidé aussi d'ouvrir ma recherche à un autre spectre de parcours de vie, ceux qui n'ont pas réussi à partir avant 1989, mais qui ont quitté leur pays, juste après la chute du régime. Il était en effet très difficile de s'enfuir du bloc communiste, et très peu ont réussi à mener leur volonté d'exil politique à l'action. La famille d'Inana est de ceux-là. Issus de deux parents bulgares et dissidents (son père a passé beaucoup de temps dans un camp en Bulgarie), ils n'ont pas réussi à fuir la Bulgarie sous le régime communiste, mais dès l'ouverture des frontières, ils se sont rendus avec leur fils aîné et leur fille de quatre ans en France. Famille d'artistes et de musiciens, Inana a donc grandi dans cette double culture et parle aussi bien le français que le bulgare. Elle n'est pas à la recherche d'une langue qu'elle maîtrise parfaitement mais d'une parole, celle qu'on devait taire dans son pays d'origine, par peur des répressions, de la censure et de l'autocensure.

Inana fait partie intégrante de mon terrain et éclaire par beaucoup d'aspects mes problématiques et mon sujet, bien que ses parents aient quitté la Bulgarie après 1989.

⁵⁷ Interactions avec Caroline, tour de parole 42 dans les annexes.

Par un jeu de rencontres j'ai ainsi revu mes critères initiaux de choix des familles, en ouvrant le cadre à une nouvelle structuration. Je différencie cependant en quatre catégories les familles, en ce qui concerne les motivations de l'exil du parent bulgare :

Celles de l'exil politique : Alex, Nicole, Arnaud, Nicolas R., Elizabeth, Sylvie, Cyril

Celles de l'exil sentimental en première raison : Anna, Caroline

Celle de l'exil politique pré-communiste : Nicolas Y.

Celle de l'exil politique post-communiste : Inana

3.8. Entretiens principaux

Prénom	Sexe	Age (environ)	Situation familiale	Date	Lieu	Durée	Enregistrement	Transcription
Anna	F	33	Mariée, un enfant	29 janvier 2013	Chez elle, dans le Loiret	2h	Oui	Oui
Al	M	25	Célibataire	25 janvier 2014	Dans un café près de la place de Stalingrad, Paris	1h30	Oui	Partielle
Alex	M	29	Célibataire	4 juillet 2013	Dans un restaurant japonais à Paris	1h30	Oui	Oui
Arnaud	M	28	Célibataire	28 mai 2015	Sur une terrasse de café place d'Auteuil, Paris	1h	Partiel	Partielle
Caroline	F	29	En couple	17 juin 2013	Dans un café place Gambetta, Paris	7h	Oui	Oui
Cyril	M	46	Marié, deux enfants		Au téléphone	20 min	Non	Non
Elizabeth	F	50	En couple, deux enfants	10 juin 2016	Dans un café à Pigalle, Paris	2h	Oui	Oui
Inana	F	30	En couple	6 avril 2016	Dans un restaurant près de l'Inalco	2h	Oui	Oui
Nicole	F	60	Célibataire, un enfant	5 février 2013	Dans un café près de l'Inalco	1h30	Oui	Oui
				3 novembre 2013	Dans un couloir de l'Inalco	5 min		
				1 ^{er} juillet 2015	Dans un restaurant bulgare à Montrouge	36 min		
				11 décembre 2015	Dans un restaurant au Trocadéro, Paris	25 min		
Sylvie	F	36	Mariée	4 mai 2016	Dans un café près du Louvres, Paris	2h	Non	Non
Nicolas R.	M	29	En couple	14 septembre 2013	Dans un café près de Montparnasse, Paris	30 min	Non	Non
Nicolas Y.	M	70	Marié, un enfant	16 octobre 2013	Dans une classe de l'Inalco	15 min	Non	Non
Teko (parent)	M	71	Marié, deux enfants	1 janvier 2011	Dans son salon à Paris	2h	Oui	Oui
				3 mars 2012	Dans sa salle à manger à Paris	5 min		
				28 février 2014	Dans un restaurant à la Madeleine, Paris	15 min		
				9 novembre 2015	Dans sa salle à manger à Paris	40 min		
				27 novembre 2015	Dans sa salle à manger à Paris	45 min		
Joro (parent)	M	75	Marié, un enfant	16 janvier 2015	Lors d'un dîner chez Teko à Paris	1h30	Oui	Oui
				12 avril 2015	Lors d'un déjeuner chez un ami à Versailles	20 min		
Julie (parent)	F	54	Divorcée, trois enfants	11 février 2014	Chez elle dans le 10 ^e arrondissement de Paris	3h	Oui	De notes

Figure 1 Tableau des rendez-vous avec les 12 familles

Chapitre 3 :

Présentation des familles

Il semble, dans un premier temps, important d'incarner la recherche en contextualisant les personnes qui la composent. En effet le cœur de ma réflexion s'appuie sur une étude de cas ethnographique, elle-même composée de personnes. Ces personnes forment l'essence même de cette recherche. C'est avec elles que j'ai commencé à m'interroger et c'est au travers de leurs histoires et de leur générosité que nous avons avancé, elles et moi, ensemble vers une réflexion dynamique sur nos histoires.

Il me paraît donc primordial au commencement de présenter les différentes personnes que j'ai rencontrées tout au long de ma recherche, sur les quatre années de terrain.

Pour réaliser cela, je vais dessiner des portraits de famille. Ces familles seront décrites avec tous les membres qui la composent, puis l'attention se focalisera sur la personne avec laquelle je discutais principalement. Cet enfant, représenté par « Ego » sur le modèle des schémas de parenté anthropologiques, sera le centre de ce groupe familial.

Je vais aussi présenter différents extraits de corpus issus des conversations que j'ai eues avec les personnes principales de ma recherche, c'est-à-dire Al, Alex, Anna, Caroline, Elizabeth, Inana et Nicole. Sans être déjà dans l'interprétation ou l'analyse du discours, je veux rendre compte de quelques instants de nos discussions dont les thèmes abordés reflètent comme un « résumé » le contenu de nos interactions.

Je me base pour écrire ma recherche sur les données recueillies et réactualisées aux derniers mois de l'année 2015.

1. Al et sa famille

1.1. Mon histoire avec Al

La famille d'Al, est la dernière des familles avec laquelle je suis rentrée en contact. Bien que le connaissant depuis plus de 3 ans maintenant, ce n'est que depuis septembre 2013 que je lui ai proposé de faire parti de ma recherche. Demande à laquelle il a répondu positivement.

Lorsque j'ai discuté pour la première fois avec Al plus précisément de mon sujet de recherche, tout en enregistrant notre conversation, il s'est produit un quiproquo. En effet, je ne savais pas qu'il n'avait jamais vu son père, et que les seules histoires qu'il connaissait lui venaient soit de sa mère soit des écrits de son père. Nous nous croisons souvent dans les couloirs de l'Inalco, et il n'est pas rare que nous engagions la conversation sur les actualités de nos vies respectives.

1.2. Histoire d'Al et sa famille

Al est né en 1991. Il est le fils d'un père bulgare écrivain aujourd'hui décédé et d'une mère française. Sa mère, Julie est traductrice de livre. D'un premier mariage avec un Bulgare, elle a eu un fils, Al. Puis, d'un second mariage, elle a eu 2 autres enfants, Marc et Léa. Al, le fils aîné parlait le bulgare quand il était petit, ce fut la première langue qu'il a apprise : « bah en fait c'était même la première langue que j'ai apprise »⁵⁸. Mais même si il a longtemps vécu en Bulgarie, allant à l'école française et parlant français à la maison avec sa mère, ses frère et sœur, il a perdu la langue bulgare : « mais bon après dès que j'ai appris le français / je me suis mis surtout à parler français ou moins le bulgare du coup »⁵⁹. Il s'était inscrit pour réapprendre le bulgare à l'Inalco en première année en 2013. Al continue sa licence de bulgare et est désormais en troisième année.

Al a beaucoup bougé lors de son enfance. Né en France, il part avec sa mère à l'âge de 3 ans en Bulgarie où il suivra le primaire à l'école française de Sofia. A l'âge de 8 ans, ils partent vivre

⁵⁸ Interactions avec Al, tour de parole 8 dans les annexes.

⁵⁹ Interactions avec Al, tour de parole 10 dans les annexes.

en Hongrie pour 4 ans et demi. Puis, ils retournent à Sofia, et ce n'est qu'à l'âge de 14 ans qu'Al et sa famille déménagent à Paris, ville dans laquelle ils vont installer leur foyer jusqu'à aujourd'hui.

Al a un demi-frère et une demi-sœur, tous deux nées d'un père bulgare. Marc aujourd'hui suit des études de commerce et marketing à Londres, il a grandi entre Sofia et Paris. Il parle le bulgare, langue que sa petite sœur, Léa, tente de perfectionner à l'école bulgare de Paris lors de ses cours hebdomadaires du mercredi et du samedi. Elle est inscrite en plus de l'école publique française à une école parisienne qui propose des cours de la maternelle à la terminale suivant le programme du ministère de l'éducation bulgare.

Al a suivi auparavant des études de cinéma. Il se pose des questions sur son avenir et ne sait pas trop encore ce qu'il voudra faire plus tard. Pour l'instant il veut valider sa licence de bulgare : « mais je sais pas trop ce que je vais faire après / euh / je ne sais pas je ne sais pas trop / je vais juste valider ma licence pour le coup ça c'est sur je vais valider ma licence et après on verra »⁶⁰.

1.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations

Sophia : raconte-moi un peu ta vie / non mais franchement ça m'intéresse énormément par ce que on a voilà moi aussi mon père est bulgare mais moi il ne m'a pas parlé bulgare

Al : vous vous êtes jamais vu du coup ?

Sophia : quoi ? ah si si si bien sûr

Al : mais il te parlait pas bulgare

Sophia : oui il m'a pas parlé bulgare en disant que ça servait à rien / mais qu'il y a tellement peu de gens qui parlent le bulgare

Al : c'est dommage quand-même

Sophia : oui j'avoue

Al : et c'est gratuit je veux dire ça reste gratuit

Sophia : exactement non il ne m'a pas fait ce cadeau gratuit donc voilà je me tape l'Inalco et je comprends toujours rien quand je regarde un film je comprend strictement rien⁶¹

⁶⁰ Interactions avec Al, tour de parole 2 dans les annexes.

⁶¹ Interactions avec Al, tours de parole de 13 à 22 dans les annexes.

(...)

Sophia : est-ce que tu connais les histoires de tes parents / de ton père surtout / euh et en plus ton père c'est un peu particulier parce qu'il a écrit aussi un livre sur son histoire

Al : oui oui /

Sophia : donc est-ce que

Al : je l'ai lu

Sophia : tu l'as lu ? et est-ce qu'il t'a raconté aussi ces choses là ? enfin il te racontait ces histoires ou tu l'as juste lu ?

Al : non je l'ai lu parce que je l'ai jamais vu en fait

Sophia : comment ça ?

Al : j'ai jamais vu mon père

Sophia : t'as jamais vu ton père ? ah je savais pas

Al : non je ne l'avais jamais vu

Sophia : parce que il vivait en France un petit peu quand même

Al : euh je crois je crois qu'il enfin je sais qu'il a habité en Allemagne

Sophia : ouais

Al : je sais qu'il a vécu en Bulgarie aussi / et un petit peu en France mais ça je crois que c'est quand il était avec ma mère

Sophia : ouais

Al : je pense que c'est quand il était avec ma mère oui

Sophia : et ensuite il est reparti ou

Al : euh après ils ont divorcé avec ma mère et aucune nouvelle

Sophia : C'est vrai

Al : ouais aucune nouvelle oui

Sophia : mais il était en France ou il était reparti en Allemagne

Al : je crois qu'il est / je crois qu'il est parti en Allemagne ou en Bulgarie // donc si tu veux tout ce que je sais tout ce que je sais de lui c'est juste deux livres / enfin deux trois livres effectivement / euh une petite nouvelle et deux livres

Sophia : ah oui c'est comme ça que tu as appris un peu l'histoire de ton père

Al : et encore un des livres je l'ai lu il y a 10 ans donc euh si tu veux le point de vue que j'ai dessus / il faudrait que je le relise quoi / il faudrait vraiment que je le relise

Sophia : ah je ne savais pas du tout en fait que

Al : je pensais te l'avoir dit en fait

Sophia : non non je ne savais pas du tout ah donc en fait c'est par ta mère que tu as appris

Al : voilà / surtout par ma mère en fait

Sophia : le bulgare et un peu l'histoire

Al : voilà exactement / tout par ma mère⁶²

(...)

Sophia : franchement // et donc toi ton surnom c'est ton nom de famille quoi

Al : voilà après ma mère m'avait dit enfin si tu veux dans la nouvelle de mon père / il aurait soit disant trouvé mon nom en faisant une balade vers le pont Alexandre III et qu'il a trouvé sublime et du coup il s'était dit mon fils s'appellera Alexandre / enfin c'est ce qu'il avait écrit dans la nouvelle que j'avais lu / c'est ce que ma mère m'avait dit

Sophia : c'est beau

Al : ouais c'est pas mal comme histoire⁶³

(...)

Sophia : donc il est parti tu avais quel âge alors ?

Al : j'avais quel âge /// je pense que j'avais 2 ans

Sophia : 2 ans

Al : ouais deux ans deux ans et demi

Sophia : ça fait pas beaucoup de souvenirs effectivement

Al : très peu / un petit flash / un petit flash / quelques petits flashes quand-même

Sophia : une ou deux photos sûrement aussi

Al : non juste un souvenir dans un appartement avec des cartons et du papiers bulles de partout / quasiment vide / donc à mon avis c'est un emménagement

Sophia : oui ça y ressemble

Al : la première voiture enfin la voiture qu'avait ma mère quand j'avais deux ans / une voiture marron / un fois on était garé devant la société générale / des flashes⁶⁴

⁶² Interactions avec Al, tours de parole de 31 à 66 dans les annexes.

⁶³ Interactions avec Al, tours de parole de 139 à 142 dans les annexes.

⁶⁴ Interactions avec Al, tours de parole de 144 à 153 dans les annexes.

2. Alex et sa famille

2.1. Mon histoire avec Alex

Puisqu'il est mon frère, je connais Alex depuis mes cinq ans et sa naissance. Nous nous sommes toujours bien entendus même lorsque nous étions plus jeunes (malgré un passage inévitablement plus difficile à l'âge de l'adolescence). Aujourd'hui, comme il habite aux Etats-Unis, à cause de la distance qui nous sépare, nous ne nous voyons que deux fois par an, lorsqu'il revient en France pour Noël et pendant l'été. Durant les longues périodes d'éloignement, nous ne nous contactons que très rarement par téléphone, message ou Skype. Notre mère Alexandra sert de lien entre nous, elle est le centre de réception des informations de toute la famille. Si l'un de nous veut avoir des nouvelles, il passera plus naturellement par Alexandra plutôt que d'appeler directement l'autre.

Nous ne parlons finalement que peu de ma thèse, de la Bulgarie ou des parcours de vie de nos parents, ces sujets font partie de notre quotidien familial et il n'est pas de nos habitudes de les mettre en mots. Le fait de fixer un rendez-vous pour se retrouver tous les deux et discuter de tout cela n'a pas été très naturel. Comme des frères et sœurs, nous nous croisons ou nous retrouvons avec d'autres membres de la famille ou des amis, mais nous n'avions jamais déjeuné à l'extérieur en tête-à-tête.

Le 4 juillet 2013, nous sommes donc partis de la maison de mes parents tous les deux pour aller déjeuner dans un restaurant japonais à proximité où nous avons l'habitude d'aller. Finalement la conversation s'est orientée assez vite sur l'objet de notre entrevue, mais Alex et moi-même n'étions au départ pas très à l'aise avec cette situation et nous avions du mal à être *naturels* :

Sophia : donc alors / raconte moi un peu / je te dis déjà mon sujet de thèse d'accord / donc la migration des silences et des non-dits dans les histoires de parcours de vie à l'intérieur des familles dont un membre est issu de la migration bulgare communiste

Alex : ok

Sophia : est-ce que ça te parle ?

Alex : ça me parle / ça me parle car je me reconnais dans cette expression / bah si c'est vrai // je suis moi-même fils de (*il prend une voix différente de d'habitude il articule beaucoup et je rigole*) quoi ? c'est vrai attends

Sophia : oui je sais mais c'est la voix

Alex : attends / c'est ma voix d'artiste / je suis moi-même fils de immigré / réfugié politique arrivé dans un pays // donc je suis maintenant conscient que tout ce qui a été dit était pour me protéger⁶⁵

Par la suite, comme le sujet fait sens dans nos histoires, la gêne du début laisse place à une conversation entre les deux adultes que nous sommes devenus. Depuis cette conversation, Alex est plus intéressé par mes préoccupations, il me pose des questions quant à l'avancement de ma thèse et se sent plus concerné par mon travail.

2.2. Histoire d'Alex et sa famille

Alex est né en France en février 1987. Il est le fils d'un père bulgare, Teko, et d'une mère française, Alexandra. A 28 ans aujourd'hui, il vient d'emménager à Los Angeles pour finir un master de réalisation et scénario dans une université américaine. Il a une sœur de 5 ans de plus que lui, Sophia, qui n'est autre que moi-même.

Alex a grandi à Paris. A 23 ans, après des études de commerce à l'université américaine de Paris, ainsi qu'un passage en sciences sociales, il décide de suivre des études de cinéma. Sa licence obtenue, il part suivre une quatrième année à New York pour une maîtrise. Puis, après une année de stage à Manhattan, il décide de refaire un Master dans une université américaine et suit aujourd'hui des cours de scénario et réalisation à Los Angeles, voulant devenir lui-même réalisateur et continuer à vivre aux Etats-Unis. Alex ne parle pas bulgare et n'est jamais allé en Bulgarie.

Portant un nom et un prénom à forte sonorité slave « ouais je suis très fier de mes origines / je les revendique / ça m'écarte / ça ne me fait pas que français »⁶⁶, il est fier de ses origines

⁶⁵ Interactions avec Alex, tours de parole de 1 à 6 dans les annexes.

⁶⁶ Interactions avec Alex, tour de parole 16 dans les annexes.

bulgares, mais n'éprouve pas de curiosité acerbe envers ses racines paternelles. Il connaît de la langue bulgare quelques insultes qu'il entend de son père depuis l'enfance, mais Alex est plutôt attiré par les Etats-Unis et l'univers américain. Toutefois, il a eu comme petite amie récemment pendant plus d'un an, une Américaine d'origine bulgare, née à Plovdiv, mais il ne l'a jamais considérée comme une Bulgare mais plus comme une Américaine.

Teko, notre père, est né à Sofia en Bulgarie en 1945. A 16 ans, il part vivre à Berlin-Est avec sa mère, son frère et son père, après la mutation de celui-ci comme médecin dans un hôpital allemand. Puis au début des années 70, il part vers l'Allemagne de l'Ouest et devient réfugié politique. Au milieu des années 1970, il rencontre Alexandra pendant les vacances dans le sud de la France, alors qu'il devait partir vivre aux Etats-Unis pour le travail. Il change de projet et ils décident de s'installer ensemble à Paris. Docteur en cybernétique et ne parlant pas français, Teko regravit un à un les échelons de la société, aidé par Alexandra. Alexandra est française, originaire de Lille et mannequin. Au début de leur relation tous les deux parlent en anglais pendant une bonne année, puis après ils commencent à intégrer le français dans leurs conversations. Ils fondent tous les deux leur famille dans les années 80 à Paris.

Aujourd'hui, ils continuent à avoir une vie très active, Teko est industriel dans le milieu de l'automobile et de la navigation, et Alexandra est devenue décoratrice d'intérieur. Ils sont très proches de leurs enfants Alex et Sophia et continuent à organiser et passer de nombreux moments ensemble dès que cela leur est possible.

2.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations

Alex : attends / c'est ma voix d'artiste / je suis moi-même fils de immigré / réfugié politique arrivé dans un pays // donc je suis maintenant conscient que que tout ce qui a été dit était pour me protéger

Sophia : ah ouais ? raconte / ça veut dire quoi ?

Alex : sur le silence

Sophia : ouais

Alex : le silence des par exemple quand on était petit

Sophia : ouais

Alex : attends parce que je peux me perdre dans ce que je dis

Sophia : non mais franchement dis-moi ça m'intéresse / un silence de quoi tu penses

Alex : attends j'essaye d'être dans ton sujet attends attends ne me force pas trop je peux parler mais / non c'est pas vraiment c'est pas comme ça que je le ressens

Sophia : vas-y moi je veux savoir de ce que tu ressens / déjà ton côté parce que tu as un nom et un prénom assez fort

Alex : ouais je suis très fier de mes origines / je les revendique / ça m'écarte / ça ne me fait pas que Français

Sophia : et par rapport à qui ?

Alex : à tout à tout le monde à tout ceux / à l'école euh gens que je rencontre / ça permet de / c'est toujours bien / ça permet de discuter sur des sujets souvent de dire des comparaisons d'origine / c'est sympa »

Sophia : ça c'est vrai ça / donc tu le vis d'une manière positive / mais est-ce que par exemple le fait de ne pas parler la langue ça te pose pas ?

Alex : bah moi je m'en fous un peu / je suis un peu un jemenfouiste donc euh / ça aurait été bien non j'aurais bien aimé la parler mais euh c'est beaucoup de temps d'apprendre à mon avis pour bien parler ou alors si on avait été éduqué / enfin si on nous l'avait appris dès qu'on était petit ça aurait été différent / mais est-ce que c'était bien je ne sais pas si / moi je pense que c'était bien de ne pas parler / vis à vis de papa et de respecter parce que c'était lui qui voulait pas / qui veut pas qu'on y aille et qui veut pas enfin y aller surtout lui et qu'on parle il nous a jamais appris quoi enfin il a jamais voulu nous apprendre plus que ça

Sophia : oui parce qu'on l'entendait quand même pas mal mais

Alex : oui mais c'est marrant d'entendre / c'est aussi un parti / pt'être un truc secret / ça te permet de discuter avec enfin de discuter plus librement

Sophia : mais c'est vrai que moi j'aurais bien aimé faire partie de l'autre côté quoi de la partie de ceux qui comprennent le secret / tu vois / mais je comprends aussi cette façon de vouloir respecter

Alex : mais alors quels secrets ?

Sophia : ah bah ça je sais pas

Alex : de quel secret parle-t-on

Sophia : non mais d'avoir une langue secrète tu vois de pouvoir par exemple tous les deux de pouvoir se dire un truc et de parler en bulgare ça aurait été marrant

Alex : oui mais en même temps ouais / ça aurait été il aurait fallu que maman parle bulgare ça aurait été plus facile c'était pas très possible quand il y avait que un surtout c'est pas l'anglais / c'est le bulgare / tu peux pas apprendre ailleurs pratiquement / sauf là où toi tu vas

Sophia : est qu'est-ce que tu connais de l'histoire de papa en fait / tu connais bien tu penses

Alex : bah je connais par ce que j'entends / ce qu'on me raconte depuis que je suis petit donc comme c'est si il y a quelque fois des trucs nouveaux mais en général c'est des trucs on entend toujours un peu les mêmes histoires / mais peut-être que moi je ne les perçois pas à chaque fois de la même manière / euh bon après c'est vague les histoires je pourrais pas les /// (*serveur arrive*)⁶⁷

(...)

Sophia : toi ça te dirait un jour d'aller en Bulgarie

Alex : ah y aller ouais / ouais / ouais j'aimerais bien y aller comme ça tu vois en vacances mais pas pour pas pour retracer / fin si / voir les endroits d'accord mais ouais si si ouais voir les endroits où il a habité // vas-y pose-moi d'autres questions guide-moi vers ce que tu veux savoir

Sophia : d'accord donc des histoires qu'il t'a raconté on va dire par rapport à comment il est parti de la Bulgarie / comment il est allé jusqu'en France / c'était quand même des choses qui / est-ce que tu racontes ça à d'autres personnes ou est-ce que tu sens qu'il faut pas raconter non plus / tu vois ce que je veux dire

Alex : non non je sens pas qu'il faut pas raconter / non non / euh / mes amis mes amis ils savent à mon avis que / fin j'ai déjà dû dire plus ou moins qu'il est parti de Bulgarie enfin je sais pas je suis jamais vraiment rentré dans les détails en même temps // non mais j'ai pas non je pense pas qu'il faut pas pas le dire / après peut-être à des gens ouais aux gens que tu connais pas quoi forcément / moi je raconte pas ma vie aux gens que je connais pas⁶⁸

(...)

Sophia : mais tu as ce souvenir quand on était petit

Alex : mais au téléphone je crains toujours d'être sur écoute / au téléphone je dis moins de truc sur ma famille que / fin je dis jamais de trucs sur ma famille mais je parle pas de la maison par exemple la maison j'en parle pas au téléphone tu vois / qu'elle peut être vendue / genre à toi / j'ai pas envie de laisser des informations comme ça / je me dis plus que c'est pour papa qu'il veulent un truc donc / fin si je suis sur écoute c'est à cause de papa / donc moi je m'en fous totalement

⁶⁷ Interactions avec Alex, tours de parole de 6 à 30 dans les annexes.

⁶⁸ Interactions avec Alex, tours de parole de 37 à 40 dans les annexes.

qu'on sache que je fume / surtout que fumer c'est vraiment le truc qui va devenir déjà légal et c'est un truc exagéré qui n'est pas plus pire que l'alcool⁶⁹

(...)

Alex : ouais mais moi les notions je les ai toujours un peu survolées // donc c'est vrai c'est bien d'être orthodoxe / ouais après je pourrais pas te faire une grande théorie sur ce qu'est l'orthodoxie / je sais deux trois trucs mais pourquoi je suis orthodoxe / pourquoi je ne voudrais pas rester orthodoxe / pourquoi je veux rester orthodoxe

Sophia : par exemple quand toi tu auras des enfants / tu les appellerais comment ?

Alex : je les appellerai

Sophia : June et Alice ?

Alex : ouais sûrement / p'être / si j'ai des jumelles sûrement / vraiment / pas sûr que j'appelle Alice et June si j'ai pas de jumelles / mais par rapport à des trucs heu qui me je sais pas ça sera

Sophia : tu n'appellerai pas ton fils Svetoslav / parce que toi tu garderas le nom tu vois ce que je veux dire

Alex : bah / c'est pas grave j'ai pas un / fin si un nom à moitié / enfin un nom qui peut être pas du tout bulgare

Sophia : il peut être quoi ?

Alex : pas du tout de l'Est mais Américain quoi // tous les Alex aux Etats-Unis c'est Alexander / y en a pas un / fin c'est américain après plutôt en Bulgarie si je m'étais appelé Alexandrov tu vois non mais vraiment

Sophia : non en Bulgarie c'est Alexander aussi / non mais c'est vrai que ça fait américain aussi ; il y a l'ambiguïté qui est jouée aussi / même le w le schew ça joue⁷⁰

⁶⁹ Interactions avec Alex, tours de parole de 53 à 54 dans les annexes.

⁷⁰ Interactions avec Alex, tours de parole de 66 à 75 dans les annexes.

3. Anna et sa famille

3.1. Mon histoire avec Anna

Je connais Anna maintenant depuis plus de quatre ans. Dès le départ, nous nous sommes entendues et parlions pendant des heures de ma recherche, de sa vie, de la mienne. Mais tous ces entretiens continus n'ont pas été enregistrés à l'aide d'un magnétophone. Et c'était bien là toute la difficulté de ma position du chercheur du dedans : le passage de l'imprégnation à l'entretien anthropologique dans un milieu dont je supposais qu'il redoutait les questions et la fixation du discours sur des bandes ou sur du papier.

J'ai toutefois réussi à vaincre mes présuppositions sur le fait d'enregistrer les conversations et au bout de plusieurs mois, je lui ai demandé si elle accepterait de se prêter à cet exercice. A la fin du mois d'août 2012, je lui ai proposé, non sans mal et peur de changement de relation, de bien vouloir faire partie de mon travail, elle et sa famille. Anna a accepté, et ce fût finalement plus moi-même qui avais des réticences à oser franchir le pas de l'entretien, qu'elle-même à me donner son accord.

Ce fût d'abord une observation participante. Anna m'invita à son anniversaire dans la maison de sa mère. Ce fût une soirée très riche pour moi en terme de recueil de données, soit par observation, soit par discussion. J'ai pu la voir évoluer avec ses amis, mais surtout avec sa famille proche qui était présente pour cet évènement.

J'ai pris ainsi contact avec sa mère, avec qui j'ai passé toute la matinée le lendemain, alors que la plupart des invités dormaient encore après la soirée de la veille qui s'était terminée à 4 heures du matin. Elle m'a livré lors de discussions autour de nombreux cafés, des éléments probants de sa jeunesse mais aussi de son arrivée en France. Mais avant qu'elle n'en vienne à parler avec moi, elle semblait avoir quelques réticences quant à ma personne, et elle a commencé tout d'abord à me poser des questions sur moi, mais aussi mes origines ainsi que le nom de mes parents etc. Nous avons cherché des connaissances communes et il s'avérait qu'elle connaissait mon oncle, le frère de mon père, de réputation dans les années 60 à Sofia en Bulgarie. Après

avoir pris ses précautions et sachant à qui elle avait à faire, elle répondit par la suite avec plaisir à mes questionnements et la conversation de plusieurs heures s'est déroulée dans une ambiance d'échange, de confiance et de convivialité.

De même toujours lors d'une conversation informelle dans la cuisine, j'ai eu l'occasion de parler en tête à tête avec sa sœur Sophia, qui elle me connaissait déjà par les dires d'Anna, et savait le sujet de ma recherche. Ce fut l'occasion d'échanger sur divers sujets, et nous avons entamé la discussion sur la singularité du fait que toutes les deux portions le même prénom, qui s'avère être aussi la ville où l'un de nos parents a vécu sa jeunesse.

Lors de cet anniversaire, j'ai également pu échanger avec Alexandre, le petit frère d'Anna et aussi avec leur père qui est arrivé le lendemain en fin de matinée.

En janvier 2014, je me suis rendue à son nouveau domicile à une heure de Paris, à Saint Hilaire les Andresis. Anna m'avait invitée pour le déjeuner. Elle avait déménagé depuis quelques mois à la frontière de l'Ile de France, à une heure de Paris en voiture. Elle m'accueille avec Rodolphe son fiancé. Après la visite de sa nouvelle maison et des travaux qu'ils sont en train d'effectuer tous les deux, nous commençons à préparer le déjeuner. En entrée elle prépare devant mes yeux une *banitsa*. Puis, Rodolphe prépare des filets de canards en sauce avec des petites pommes de terres et de l'ail. En dessert j'avais ramené des gâteaux. Tout ce repas préparé à la « minute » fait que le déjeuner s'est prolongé dans le temps ainsi que la conversation. La conversation enregistrée entre Anna et moi est arrivée après, à l'heure du café, vers 16 heures, pendant ce temps Rodolphe nettoyait dans la partie cuisine et intervenait parfois quand Anna lui posait des questions en rapport avec notre conversation. Toute une après-midi durant, nous avons discuté de sujets que nous avons déjà effleurés à l'époque, mais justement le fait de revenir sur des thèmes déjà évoqués apporta une nouvelle perspective très intéressante pour ma recherche.

Depuis, nous ne nous sommes pas revues, ceci est dû au fait de notre éloignement géographique et donc aussi au fait qu'Anna ne fréquente plus l'Inalco, point de repère pendant des années de nos rencontres. Mais nous nous envoyons des nouvelles régulièrement par message et nous appelons pour faire le point dans nos vies respectives. Comme en février 2015, lorsqu'elle m'annonçait qu'elle et son mari attendaient un enfant, événement désiré de tous les deux. Elle a donné naissance à Théodore en juin 2015 et nous continuons à communiquer via facebook et

Messenger pour ne pas perdre le lien. Facebook est en cela un faux bon ami, car il suffit de regarder la page d'un « ami » pour imaginer avoir créé un lien, alors que celui-ci est entièrement virtuel et à sens unique. Mais il est indéniable que ce moyen de communication maintient, malgré tout, les relations en pouvant regarder tout simplement la page de l'intéressé et permet aussi d'une manière plus directe et moins officielle que le mail de prendre contact avec la personne désirée.

3.2. Histoire d'Anna et sa famille

Anna est une Française née en 1982 (elle a 33 ans), née d'un père français et d'une mère bulgare, Ludmilla. Elle habite dans le Loiret avec son mari Rodolphe et son petit garçon, Théodore, né le 21 juin 2015.

Originaire de Melun, elle a travaillé dans un lycée comme chargé de médiation et assistante scolaire en mathématiques. Elle a une grande sœur Sophia et un petit frère Alexandre. Ses parents se sont connus dans les années 70 en Bulgarie à Sofia lors d'un voyage professionnel du père ; et sa mère a quitté la Bulgarie en se mariant à cet « étranger » pour venir s'installer en France.

Eduquée en France, Anna parle français avec ses parents et ses frère et sœur ; mais elle parle aussi couramment le bulgare, qu'elle a appris pendant ses vacances en Bulgarie avec ses cousins et autres amis d'enfance bulgares. Sa maîtrise de la langue bulgare est parfaite à l'oral, mais elle a beaucoup de lacunes à l'écrit car elle n'a appris la langue que d'une manière orale. Tout en continuant son travail, elle a repris ses études en parallèle (passant au $\frac{3}{4}$) et s'est inscrite en licence de bulgare à l'Inalco en 2011, en vue de changer de voie professionnelle et de devenir interprète.

Ses parents sont aujourd'hui divorcés, mais sont en très bon terme et se voient régulièrement.

Bien que le nom de famille d'Anna soit français, les prénoms choisis par les parents pour leurs enfants sont plus employés en Bulgarie qu'en France (Sophia, Anna, Alexandre). Les parents n'ont pas transmis la langue de la mère à leurs enfants. La mère a été élevée dans une famille francophone, « ma mère nous parlait en français »⁷¹.

⁷¹ Interactions avec Anna, tour de parole 80 dans les annexes.

Anna revendique ses origines bulgares, par ses habits, ses parfums à la rose, ses bijoux de créateurs bulgares, ses goûts pour cette nourriture qui lui est si familière et qu'elle maîtrise au quotidien.

La famille d'Anna vit ainsi dans une double culture moderne où les allers-retours entre les deux pays sont fréquents, et permettent une actualisation permanente des connaissances sur la Bulgarie.

Sophia, l'aînée, parle moins bien le bulgare que sa sœur : « si il y en une des deux qui doit parler c'est moi / et dans le taxi c'est moi qui vais devant c'est elle qui va derrière »⁷².

Sophia me racontait que son parcours linguistique était un aller-retour entre envie et honte. Ses parents lui parlaient en français, mais qu'elle passait ses vacances en Bulgarie dans sa famille maternelle. Quand elle avait 5 ans, elle était en vacances avec ses parents chez ses grands-parents bulgares, son père est tombé malade et sa mère l'a ramené d'urgence en France, laissant Sophia chez ses grands-parents pendant 6 mois. Sophia m'expliquait que c'est à ce moment-là qu'elle a appris le bulgare, elle était même bilingue quand elle est revenue en France. Ses parents continuaient à lui parler en français mais elle leur répondait en bulgare, au grand dam de ses grands-parents paternels se souvient-elle.

Elle a continué à parler le bulgare, mais pas à la maison, en vacances en Bulgarie. Lorsqu'elle fut plus grande, vers 15 ans, elle n'a plus voulu partir en vacances en famille, préférant être avec ses amis et partir avec eux en vacances en France ou ailleurs. Sophia m'expliquait que c'est à ce moment-là que l'écart s'est creusé. Elle savait encore parler mais elle n'avait pas réactualisé son langage, elle avait « un langage de petite fille » alors que ses amis bulgares parlaient une langue plus élaborée. Au fur et à mesure elle s'est tue, et n'a plus voulu parler car elle était « gênée », et avait même honte de parler avec d'autres personnes.

Anna : « Sophia voilà elle a du mal / Sophia tu reconnais qu'elle est pas bulgare / qu'elle est pas à l'aise »⁷³.

Par la suite, elle a eu un petit copain pendant 10 ans, « qui n'était pas fan de la Bulgarie » et elle n'y retournait que rarement et l'écart est devenu encore plus important. Elle comprenait toujours mais ne parlait plus.

⁷² Interactions avec Anna, tour de parole 120 dans les annexes.

⁷³ Interactions avec Anna, tour de parole 116 dans les annexes.

De plus, Anna sa petite sœur, et Alex son petit frère qui allaient chaque année en Bulgarie, s'étaient créés une bande de copains bulgares, et parlaient couramment la langue, cela a découragé Sophia.

« Elle s'y est remise il y a deux ans » me raconte Anna, Sophia comprend le bulgare mais n'ose plus s'exprimer dans cette langue, elle trouve cela « bête » et elle dit qu'elle devrait passer outre sa timidité, mais elle n'a pas encore franchi le cap.

Sophia me donnait l'exemple lorsqu'elle a accompagné sa sœur comme encadrante d'un voyage organisé d'une école bulgare dans un échange scolaire. Sur place elle avait eu peur que les jeunes élèves se moquent d'elle, car elle parlait comme une enfant et pour cette raison, elle n'a pas parlé bulgare du séjour.

Dans la famille, le français reste la langue de communication principale mais le bulgare est quand même présent par des petites expressions ou des mots remplacés du français au bulgare. Lors du petit-déjeuner de l'anniversaire d'Anna par exemple, j'ai entendu la mère d'Anna lui poser une question en français et elle lui a répondu spontanément « *ne znam* » (« je ne sais pas »)

L'utilisation du bulgare reste pourtant sporadique dans la vie de Sophia, même lorsqu'elle retourne en Bulgarie, elle laisse sa sœur Anna parler à sa place aux Bulgares. Car Sophia avait renoué des liens avec la Bulgarie mais pas avec la langue bulgare.

Anna : « du coup il y a quelques années elle s'était remise à venir en Bulgarie on avait une espèce de c'est pas un rite / c'est une espèce de / on partait toutes les deux quelques jours dix jours en Bulgarie l'été où l'hiver mais que toute les deux / ou on se faisait une petite semaine à droite soit on restait et on allait se promener à Vitocha / mais c'était que toutes les deux »⁷⁴.

La grand-mère d'Anna était « une grande couturière » de Sofia dans les années 30, elle avait une maison de couture et était venue vivre en France, et « a travaillé avec les grands de la mode ». Anna me racontait que pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque sa grand-mère était en France, on lui demanda dans un couloir s'il y avait des étrangers dans l'atelier, et elle répondit dans un français parfait qu'il n'y avait que des Français. La grand-mère était très fière de raconter cette histoire, surtout quand on venait à lui parler de son léger accent avec des « r » roulés.

⁷⁴ Interactions avec Anna, tour de parole 126 dans les annexes.

Sophia confirme l'accent de sa grand-mère. En tout cas pour avoir discuter avec la mère, Ludmilla, je n'ai pas entendu le moindre accent, et il est impossible de savoir qu'elle n'est pas française.

Ludmilla m'a raconté sa rencontre avec son mari français. Lors d'un événement international à Sofia, elle servait de « parcmètre » en face d'un hôtel pour étrangers à Sofia, et devait demander de l'argent aux personnes qui se garaient dans son parking. Anna me racontait qu'« elle s'occupait d'accueillir les Français les étrangers / c'est comme ça qu'elle l'a connu »⁷⁵. Un jour elle a vu des étudiants étrangers dont un roux, ils ont argumenté sur les places de parking et comme elle parlait français, ils ont commencé à discuter et finalement elle les a invités à venir dîner chez elle, donc chez sa mère qui était toujours ravie de parler français.

Elle parti en 1971 en France. Le fait qu'elle ait un passeport, et un visa lui permettait d'entrer et de sortir quand elle le voulait de la Bulgarie. Et donc ils pouvaient revenir en famille chaque été en Bulgarie, et c'est comme cela qu'Anna, sa grande sœur et son petit frère ont pu profiter aussi de la culture bulgare sur place.

Le père d'Anna est un amoureux de la Bulgarie, chaque été il allait avec plaisir et même encore plus que Ludmilla en Bulgarie. Il s'est fait des relations et même de très bons amis là-bas. « Il aime beaucoup la Bulgarie et il adore faire de la bouffe bulgare il a des assiettes bulgares chez lui / il écoute de la musique bulgare et a des copains bulgares / il est allé se faire refaire les dents avec maman en Bulgarie »⁷⁶, me confie Anna.

Récemment, il a dit à Ludmilla qu'il voulait s'enfuir, disparaître quelque part, elle lui demanda où, et il dit : « mais à Sofia, BIEN SUR ».

Anna a épousé en aout 2014 Rodolphe qui est français. Il s'occupe d'apprendre à des instructeurs automobiles la conduite de voitures spécifiques. Ensemble depuis 3 ans, Rodolphe accompagne régulièrement Anna en Bulgarie pendant les vacances. Il ne parle pas le bulgare et par exemple lorsqu'ils étaient en Bulgarie dans un marché d'antiquités, Anna qui ne voulait pas

⁷⁵ Interactions avec Anna, tour de parole 24 dans les annexes.

⁷⁶ Interactions avec Anna, tour de parole 152 dans les annexes.

passer pour une touriste et se faire avoir avec des prix d'étrangers, a demandé à Rodolphe de rester silencieux pendant toute la transaction et de se faire passer par l'attitude pour un Bulgare.

Au mois d'août 2014, Anna s'est mariée avec son fiancé Rodolphe en France dans la petite ville où ils résident à une heure de Paris. Le mariage religieux s'est déroulé à l'église catholique et toute la fête qui a suivi s'inscrivait dans les codes d'un mariage français, malgré quelques invités bulgares et une playlist musicale incluant des musiques bulgares, et quelques plats bulgares pour le buffet comme la *chopska salata* « d'ailleurs pour faire une bonne *chopska* au mariage on va devoir remporter des bonnes tomates de Bulgarie »⁷⁷. Je n'ai pu me rendre à son mariage, mais j'ai pu voir les photos de celui-ci et elle m'a raconté par la suite les événements de son mariage. Ce mariage montre bien le fait qu'Anna s'assume en tant que Française et Bulgare, elle n'a pas besoin de rendre compte de ses origines par un folklore, mais elle s'est adaptée pour cet événement au lieu et à la personne qu'elle a épousée, sans renier sa *bulgarité*, puisque celle-ci est intégrée en elle.

En juin 2015, ils ont donné naissance à un petit garçon. Quand j'avais discuté avec Anna et Rodolphe des prénoms éventuels pour leur enfant, il n'y avait pas une volonté particulière de prénommer leur enfant avec un prénom à consonance bulgare. Mais le jour de la naissance quand ils ont présenté leur vœux sur facebook, j'ai pu observer que le prénom donné à leur fils sonnait plus bulgare que français, Théodore, bien que d'origine grec, ce prénom est assez commun en Bulgarie, surtout dans sa forme longue, alors qu'en France, Théo est plus utilisé. Avec le nom de famille de Rodolphe qui est marqué français, le prénom Théodore équilibre la double culture de l'enfant si cher à Anna.

3.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations

Sophia : et toi en fait ton côté / tu te sens Française et Bulgare ou Bulgare et Française tu te sens quoi toi ?

Anna : je me sens / je me sens les deux / et effectivement je pense que d'avoir je trouve qu'effectivement le fait d'avoir ces deux trucs moi je trouve que ça m'a ouvert vachement plus que quand t'as / je trouve que c'est beaucoup plus riche que quand tu as une seule famille au

⁷⁷ Interactions avec Anna, tour de parole 206 dans les annexes.

même endroit / la même nationalité / pour la langue pour les différences // mais / non non les deux // après tu as une manière différente je crois de penser de réfléchir quand t'es là-bas / enfin je suis contente quand je suis en vacances là-bas d'être en vacances si tu veux

Sophia : tu ne te verrais pas habiter là-bas

Anna : bah habiter oui / mais c'est tellement compliqué financièrement / il faut deux boulots et il faut faire les conserves pour avoir du pognon / il faut que tu / enfin les gens se rendent service mais / euh mais / c'est dérisoire / mon oncle avec la mort de ma tante je crois qu'il récupère en plus l'équivalent de 40 € / enfin tu fais rien // moi j'ai toujours honte quand on va faire des grosses courses les premiers jours / quand ma meilleure amie était à la maison

Sophia : oui parce que c'est le salaire

Anna : bah non pas complètement le salaire mais / c en n'est pas loin / donc effectivement si tu veux sortir tu sais que / tu vas lui offrir parce que tu as envie qu'elle profite et tu profites avec elle parce que / mais tout est comme ça // je sais que si tu veux te faire opérer moi je sais qu'avec ma frangine / maman avait donné beaucoup de sous j'avais donné des sous / bon j'ai pas donné 15 000 non plus / mais j'ai donné je sais pas 200 leva / et je pense que mon oncle si ma mère n'était pas derrière depuis des années / il aurait plus rien / il aurait pas de quoi manger

Sophia : et qu'est-ce qu'il fait ton oncle ?

Anna : il était taxi // et c'est un métier qui rapportait très très très bien à une certaine époque / mais qui là ça fait je crois / sauf si là les prix ont changé / mais je crois que ça fait trois ans que le tarif stagne / alors que l'essence a augmenté alors que tout a augmenté

Sophia : donc c'est plus rentable quoi

Anna : non je suis contente d'y aller là / tu vois vendredi je vais y aller / j'ai HATE mais je suis aussi contente quand je rentre

Sophia : et quand tu es là-bas tu penses que les gens te voient un petit peu comme une Française ou comme une Bulgare

Anna : non non non ils ne me voient pas comme une Française / dans la rue quand je me promène on peut plutôt me parler en russe / Rodolphe aussi on peut lui parler en russe⁷⁸

(...)

Anna : tous les étés on allait là-bas et on y restait un mois

Sophia : avant 89 aussi

⁷⁸ Interactions avec Anna, tours de parole de 55 à 66 dans les annexes.

Anna : alors moi j'ai dû / bah ouais mais je devais avoir / je suis de 82 / je sais pas / je devais avoir 7 / 8 ans // et si tu veux ma grand-mère ne nous parlait qu'en français / avec un petit accent mais elle nous parlait en français

Sophia : et ta mère aussi

Anna : ma mère nous parlait en français / on avait beaucoup d'amis de nos parents qui nous parlaient en français / et là-bas en fait tout au début / il y avait une espèce de grande terrasse et je voyais que les gamins ils jouaient en bas / et en face ils étaient en train de construire une grande maison / et les gamins jouaient / et du coup je suis descendue / une première fois / une deuxième fois / une troisième fois

Sophia : et tu comprenais rien alors à ce moment-là

Anna : ah bah au début non je comprenais pas grand-chose / et puis petit à petit / tu sais les gamins quand ils apprennent / tu joues à la dînette et le café et de thé

Sophia : tu avais huit ans

Anna : oui c'est ça / et puis petit à petit tu crée des liens même si au début effectivement tu parles pas la même langue mais enfin tu mets des gamins qui ne se connaissent pas / ils arrivent quand même à communiquer à jouer ensemble / et donc ça a commencé comme ça / et puis petit à petit bah j'ai grandi en apprenant d'autres mots / après ils m'ont appris à écrire et puis à lire et puis

Sophia : franchement je trouve ça fou que tu aies appris comme ça avec des amis de vacances

Anna : c'est ça j'avais un petit carnet dans lequel je mettais les fruits les légumes / on allait faire les courses ensemble et j'achetais comme ça / et comme ça que j'ai fait mes premières boîtes / et du coup je suis passé par la *tchalga* / désolée / parce qu'effectivement à l'époque mes amis écoutaient ce genre de choses mais ça m'a aussi malheureusement appris des / parce que tu apprends aussi à travers les chansons / tu vois que les constructions de phrases / des choses qui restent / et j'ai aussi appris comme ça // maman nous embarquait tous par ce que au début on avait le camping-car et après on y allait avec de gros espaces et on allait dans une plage à l'époque qui était privée et tu payais au nombre de personnes qui avaient dans ta voiture / enfant / grand / et comme à chaque fois maman elle ramenait je ne sais pas combien de gamins / et bien on était quelques-uns dans le coffre cachés / ça permettait que tout le monde ait une glace / un parasol / qu'on fasse du pédalo / on allait dans la piscine et voilà⁷⁹

(...)

Sophia : et ta meilleure amie alors

⁷⁹ Interactions avec Anna, tours de parole de 76 à 86 dans les annexes.

Anna : alors elle est partie / c'est rigolo parce que / par exemple c'est moi qui lui a appris à nager / comme une bonne partie des autres gamins

Sophia : ils t'apprenaient la langue et toi tu leur apprenais à nager

Anna : c'est ça mais je lui ai appris des chansons française / Joe Dassin du Julien Clerc et effectivement à force de nous avoir côtoyé aussi // je me rappelle à l'époque elle rêvait que je lui ramène un *big mac* / c'était le truc de fou pour un ados là-bas / depuis maintenant il y en a à peu près partout / et je m'étais dit attends si j'achète le *big mac* avant de prendre l'avion il sera froid / mais c'était un truc de dingue / on en parlait pendant des heures / du coup elle a fini par / donc elle était championne de tir au pistolet donc à la base elle a grandi à Varna elle était au club de Varna après elle est venue dans un club à Sofia et habitait dans ces baraques d'étudiants qui sont blindés de cafards ou tu n'as pas d'eau chaude tu n'as pas de machin / on s'était retrouvée à la fin de l'été et elle avait une mine décomposée / elle était fatiguée / elle était pas bien / elle me racontait ses histoires de cafards qui avaient mis bas dans ses vêtements / et moi ça me dégoûtait de la voir dans cette situation / du coup j'avais demandé à maman si on pouvait la prendre avec nous une semaine à l'appart pour qu'elle prenne un peu un peu son souffle / et finalement ça s'est transformé en bah dis-lui de rester à la maison / du coup nous on avait quelqu'un la maison / elle elle est en plein centre-ville / euh le truc du loyer s'était surtout pour payer son électricité donc voilà il n'y avait pas d'histoires de loyer réel c'était juste à payer ses consommations et du coup elle est venue habiter à l'appart pendant cinq ans⁸⁰

(...)

Sophia : d'accord et lui aussi il retourne en Bulgarie ?

Anna : oui peut-être pas une fois par an / mais au moins une fois tous les deux ans / c'est-à-dire que depuis qu'il bosse c'est devenu un peu compliqué pour les vacances

Sophia : qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

Anna : il fait la maintenance à Bobigny / il est chef de la maintenance à Bobigny dans un centre commercial / bon à priori c'étaient un peu la misère et personne ne voulait y aller et ça se passe bien / et après Sophia elle est arrivée à une période où ce n'était que des enfants des amis de mes parents mais qui parlaient que français / ce qui fait que Sophia voilà elle a du mal / Sophia tu reconnais qu'elle est pas Bulgare qu'elle est pas à l'aise / et elle s'y est remise il y a deux ans

Sophia : c'est vrai et alors qu'est-ce qu'elle faisait

Anna : bah / elle voulait faire / plus à parler et à se détendre un peu

⁸⁰ Interactions avec Anna, tours de parole de 93 à 96 dans les annexes.

Sophia : et comment elle fait alors ?

Anna : bah je sais pas elle se sort les doigts du cul JE SAIS RIEN MOI / non mais avant si tu veux pour me dire que / si il y en une des deux qui doit parler c'est moi / et dans le taxi c'est moi qui vais devant c'est elle qui va derrière

Sophia : oui c'est ce qu'elle avait dit à ton anniversaire / c'était en gros qu'elle avait un langage de petite fille et qu'à un moment donné avec une timidité elle a plus réussi à parler

Anna : c'est ça oui mais en même temps elle a jamais fait l'effort si tu veux / moi je me suis intéressée à pourquoi comment les voyelles des genres ah OK donc si ça fini en *a* et en *ia* / c'est féminin donc c'est *edna* / si c'est en *o* ou en *e* / c'est neutre et le reste grosso merdo c'est du masculin // si tu veux elle peut te dire un truc genre je grossis mais elle peut dire : *edna golemi rosi* tu vois et non *edna goliama rosa* / il y a plein de choses sur lesquelles j'ai essayé de lui expliquer des choses ou des trucs mais ça ne passait pas toujours

Sophia : et ça devait être dur pour elle qui était l'aînée

Anna : bah oui c'était un peu compliqué / mais parce que moi effectivement j'y vais une à deux fois par an / parce que pour moi c'est important et qu'elle à un moment donné elle a complètement décroché / c'est-à-dire à partir du moment où elle a eu 18 ans bah et elle a décidé qu'elle s'emmerdait / parce qu'ils allaient effectivement dans des hôtels où ils avaient effectivement avec d'autres Français et elle n'avait pas forcément ce lien que moi j'avais / et du coup elle a fait plein d'autres pays / et moi effectivement à part les pays qu'on traversait en bagnole ou voilà quand je suis allée en Russie deux semaines / j'ai pas fait le Cambodge / j'ai pas fait la Tunisie / je suis allée aux États-Unis et je n'ai passé / parce que pour moi j'ai encore besoin voilà / d'aller en Bulgarie j'ai mes repères là-bas j'y suis bien et oui⁸¹

(...)

Sophia : et ton père il aime aussi beaucoup la Bulgarie non ?

Anna : ouais / il aime beaucoup la Bulgarie et il adore faire de la bouffe bulgare il a des assiettes bulgares chez lui / il écoute de la musique bulgare et a des copains bulgares / il est allé se faire refaire les dents avec maman en Bulgarie / il voyait les copains bouffes restos / il a même amené ma belle-mère (...)

Sophia : ton père était prof de

Anna : il était prof de maths

Sophia : hun / alors toi tu es CPE et prof de maths

⁸¹ Interactions avec Anna, tours de parole de 113 à 124 dans les annexes.

Anna : c'est ça

Sophia : tu as un mélange des deux quoi

Anna : c'est ça / et moi quand j'ai voulu être CPE ma mère m'a dit / non non non tu verras les horaires / les machins / c'est vrai qu'elle faisait énormément d'horaires / a ramassé pas mal de gamines et de gamins de son boulot à la maison pour les protéger de leurs parents / enfin elle a souvent enfreint les règles pour protéger les enfants qui en avaient besoin / et les maths je sais pas / je suis la seule des enfants qui aimait les maths⁸²

(...)

Sophia : et ta mère même si elle a eu une désillusion de la France et de l'Occident elle est restée quand même

Anna : ma mère elle est amoureuse de la France / elle aime la France / elle serait incapable de vivre qu'en Bulgarie / parce qu'elle a son jardin / elle a ses amis / là tu vois elle a renoué avec plein de personnes avec qui elle était au collège au lycée à la fac / au sport / après il y a toujours ce noyau d'amis quand on y va avec ma frangine / on disait pas qu'on était là parce que sinon il fallait aller voir à tout le monde et t'as pas le temps et ah tu es là mais tu ne me l'as pas dit / oui enfin si je mets bout à bout toutes les personnes que je devais voir / à un moment j'ai plus de vacances QUOI elle y va l'hiver elle y va l'été / on voit la famille on voit les amis / et elle du coup elle se régale en théâtre en cinéma en culture x et y / mais elle se verrait pas vivre à l'année en Bulgarie / ça lui convient très très bien⁸³

(...)

Sophia : et coté nourriture tu es plus bulgare quand tu cuisines ou les deux ? ta mère cuisine bulgare et ton père aussi cuisine bulgare

Anna : les deux aiment bien cuisiner bulgare maman fait plein de choses bulgares mais elle fait aussi plein de choses françaises / lui il est fan de *banitsa* / après je ramène beaucoup de choses bulgares de Bulgarie du saucisson du fromage / des épices / j'ai plein d'épices bulgares / après oui j'aime beaucoup les plats bulgares et j'en fait / mais si on doit faire une statistique / on a plus de bouffe française mais qui est liée au fait qu'il n'y a pas tous les produits adéquats / et en Bulgarie on mange que bulgare / tu ne me verras pas manger de la pizza / le problème c'est que

⁸² Interactions avec Anna, tours de parole de 151 à 160 dans les annexes.

⁸³ Interactions avec Anna, tours de parole de 171 à 172 dans les annexes.

tout ce qui est cuisine et salade bulgare c'est basé sur de bons produits mais que tu n'en trouves pas forcément ici ou sinon en saison / fait ça avec des tomates l'été / accroche-toi / d'ailleurs pour faire une bonne *chopska* au mariage on va devoir remporter des bonnes tomates de Bulgarie // à la maison tu manges quoi ?

Sophia : moi je fait pas mal de / c'est plus pour les fêtes en fait la nourriture bulgare / mon père cuisine il aime beaucoup cuisiner il cuisine beaucoup mais c'est plus tu vois le week-end ou c'est les vacances ou c'est pour Noël

Anna : c'est parce que ce sont des plats qui demandent plus de temps

Sophia : oui comme le cochon de lait pour le nouvel an ou une *chopska*

Anna : sinon vous ne faites pas là des *sermi* ou je sais pas des *tchouchki* des choses comme ça

Sophia : non / mais sinon j'ai fait un petit livre de recettes où justement j'ai noté / mais alors lui c'est pire que toi / ça c'est ça d'huile // ok / alors niveau cuillère ça fait combien ? / il met pas les quantités

Anna : tu n'as pas le petit livre de cuisine bulgare

Sophia : si si j'en ai aussi mais j'ai fait un livre spécial avec les recettes de mon père / parce que lui il a fait sans recettes mais juste avec le souvenir de ce qu'il a vu ou qu'il a goûté que sa mère ou une amie de sa mère faisait / et puis en France il a essayé de les refaire alors qu'il n'avait jamais cuisiné avant

Anna : donc si ça se trouve il y a des XXX qui n'ont pas du tout le même goût⁸⁴

⁸⁴ Interactions avec Anna, tours de parole de 205 à 214 dans les annexes.

4. Caroline et sa famille

4.1. Mon histoire avec Caroline

Caroline était une année au-dessus de moi à l’Inalco lorsque je l’ai connue. Je n’ai eu l’occasion de parler avec elle que quelques fois lors de nos rencontres pendant un demi-semestre de commun. Par la suite lorsque j’ai voulu prendre contact pour discuter avec elle plus particulièrement de mon sujet de recherche, j’ai réussi à obtenir son numéro de téléphone par un de nos professeurs.

Après s’être parlé au téléphone pour que nous nous présentions un peu mieux chacune, et plus particulièrement moi et le sujet de ma thèse avant une rencontre plus formelle, nous avons convenu d’un rendez-vous. Au mois de juin 2013, nous nous sommes retrouvées dans un café à 10h30 autour d’un petit-déjeuner près de chez elle, dans le 20^e arrondissement de Paris. Puis le sujet ne tarissant pas, Caroline m’a proposé de déjeuner chez elle un *tarator*⁸⁵, sa grande spécialité. Après être allées faire les courses, nous nous sommes attelées à la recette en même temps que la conversation continuait. Nous sommes finalement restées toute la journée ensemble et j’ai pu recueillir de nombreuses données lors de nos 7 heures d’entretiens.

Par la suite, nous sommes devenues « amies » sur Facebook, par son initiative, et gardons le contact en nous envoyant des messages de vœux pour nos anniversaires respectifs et suivons ainsi les actualités de l’une ou de l’autre quotidiennement.

4.2. Histoire de Caroline et sa famille

Caroline a 29 ans (1986). Elle est la fille d’un père bulgare, Mladen, et d’une mère française, Gisèle. Elle est née et a grandi en Bretagne, à Concarneau. Elle a une grande sœur, Julie, avec qui elle a 6 ans d’écart et qui habite à Montpellier.

Après son baccalauréat, Caroline part faire ses études tout d’abord en Angleterre pendant deux ans, puis à Aix-en-Provence (deux ans aussi). Elle habite aujourd’hui à Paris depuis environ

⁸⁵ Le *tarator* est un plat salé bulgare. C’est une soupe au yaourt, concombre et noix. Plat typique estival, il est facile à réaliser et demande très peu de préparation.

7 ans. Avec un master 2 en web marketing obtenu à Sup de pub, elle crée par la suite une startup e-commerce proposant des chaussettes haut de gamme en bambou.

Il y a 5 ans, Caroline entreprend de reprendre des études parallèles pour apprendre à parler le bulgare, langue que son père ne lui a pas parlée lorsqu'elle était petite. Elle s'inscrit ainsi à l'Inalco, tout en continuant son travail de créatrice de marque de vêtements.

En plus d'une démarche personnelle, Caroline avait en vue de pouvoir communiquer facilement pour raison professionnelle. En effet, ses usines de fabrication de chaussettes en bambou se trouvent en Bulgarie, et pour pouvoir avoir une relation d'échange avec ses fournisseurs, il lui fallait maîtriser un minimum le bulgare.

Les parents de Caroline, Mladen et Gisèle, se sont connus en Bulgarie dans le début des années 1970. Comme le dit Caroline, pour comprendre l'histoire, il faut remonter à ses grands-parents maternels. Ceux-ci étaient de « fervents communistes », et lors de leurs vacances ils aimaient visiter les pays de l'Est. Ils découvrent ainsi la Bulgarie, ils ont un « véritable coup de cœur ». Lorsque leur fille, Gisèle, obtient son baccalauréat, ils lui offrent un voyage en Bulgarie. C'est ainsi que Gisèle rencontra Mladen sur la plage en été. Pendant leurs études respectives, 4 ans, ils sont restés ensemble malgré la distance et les frontières les séparant, se retrouvant sporadiquement à Berlin-Est : « ah ouais ils s'accrochaient hein / il y avait pas internet / y avait pas facebook à l'époque »⁸⁶. Le diplôme acquis, Gisèle obtient un poste de professeur de lettres classiques en Bulgarie pour retrouver Mladen qui est devenu ingénieur. Le couple marié va vivre en Bulgarie pendant 3 ans, avant d'émigrer en France pour reprendre l'affaire familiale de Gisèle, une biscuiterie. Ils ont ouvert un commerce, puis deux, puis trois, et se sont spécialisés surtout dans la fabrication artisanale de glaces. Ils continueront à pérenniser l'affaire jusqu'à leur retraite. Maintenant ils partagent leur année entre la Bretagne pendant 6 mois en hiver et la Bulgarie où ils ont acheté une maison à Varna pour les saisons printanières et estivales.

Caroline a décidé d'apprendre le bulgare par elle-même en 2010, à 24 ans, « dans l'espoir de rattraper ce manque / cette erreur de mes parents »⁸⁷. « C'est le grand regret de mes parents / mais

⁸⁶ Interactions avec Caroline, tour de parole 32 dans les annexes.

⁸⁷ Interactions avec Caroline, tour de parole 231 dans les annexes.

maintenant c'est trop tard »⁸⁸ et ce regret reste présent encore aujourd'hui de ne pas lui avoir transmis cette langue. Comme elle me l'a expliqué, sa mère parle couramment le bulgare, et ce fut la première vraie langue de communication dans le couple de ses parents (après l'anglais du départ). Sa grande sœur, Julie, est née en 1981, soit deux ans après l'arrivée de Mladen et Gisèle en France, et le bulgare était encore une langue vivante, mélangé avec le français, ce qui fait que Julie comprend parfaitement le bulgare encore aujourd'hui sans pour autant le parler. Mais Caroline est née 7 ans après 1979, date de l'arrivée de ses parents en France, « en 1986 et là c'était foutu mon père il parlait parfaitement français il avait plus besoin du bulgare »⁸⁹.

Se trouvant seule à Paris pour ses études, elle décida de suivre en plus de son « vrai cursus » des cours de bulgare à l'Inalco. Au départ, elle ne pensait qu'assister à quelques classes « en fait moi j'ai commencé / je suis allée comme ça à des cours en me disant / bon c'est intéressant mais jamais je passerai les partiels »⁹⁰, et finalement elle s'est prise au jeu et a validé sa première année. Mais lors de sa seconde année, elle n'a suivi que le premier semestre, puis pour des raisons de divergences professionnelles, elle a dû arrêter. C'est un échec pour elle, et elle éprouve de la culpabilité vis-à-vis de l'Inalco et des professeurs de bulgare qui la composent : « j'ai très très honte d'avoir arrêté du coup surtout qu'en fait je pensais y retourner je pensais y retourner et du coup je leur ai jamais dit que j'arrêtais et après plus tu attends plus tu te sens mal et du coup je leur ai jamais rien dit et je suis mais mortifiée mortifiée / ouais / j'ai un peu honte enfin j'ai très honte »⁹¹. De même, à l'intérieur de sa famille, cet arrêt soudain a eu des répercussions : « maintenant parce que j'ai arrêté et mon père il était hyper déçu / c'est limite le sujet tabou maintenant »⁹². Elle est également triste de se rendre compte que ses notions de bulgare s'évanouissent avec le temps.

Pourtant, Caroline a un très bon rapport avec la Bulgarie, tous les étés elle part retrouver ses parents dans leur maison de vacances près de Varna. Et même si cette année et demie

⁸⁸ Interactions avec Caroline, tour de parole 14 dans les annexes.

⁸⁹ Interactions avec Caroline, tour de parole 18 dans les annexes.

⁹⁰ Interactions avec Caroline, tour de parole 10 dans les annexes.

⁹¹ Interactions avec Caroline, tour de parole 397 dans les annexes.

⁹² Interactions avec Caroline, tour de parole 237 dans les annexes.

d'apprentissage du bulgare lui a donné des bases, elle ne le parle que très rarement, car, comme elle me l'a dit, entre le nom de famille bulgare, son père bulgare et sa mère qui parle couramment, Caroline est gênée de ne pas s'exprimer parfaitement, de faire des fautes et d'avoir un accent qui la fait passer pour une étrangère, et pour cela, quand elle est là bas, elle parle en anglais ou allemand, mais très rarement bulgare : « je me dis il faut mieux ne pas parler que d'être exposé au fait t'as un sale accent / parce que moi comme j'y vais en Bulgarie / je suis constamment confrontée au fait que j'ai beau m'appeler XXX (nom de famille) / je suis une étrangère // ça c'est pour moi enfin / c'est difficile »⁹³.

Caroline est frustrée que sa *bulgarité* ne se porte pas sur la langue, qu'elle considère comme une « clef » qu'elle ne détient pas. Son physique aussi, selon elle, lui porte défaut : « en plus j'ai vraiment une tête de bretonne / y a rien à faire quoi / là bas, je fais pas couleur locale »⁹⁴.

Caroline est de double culture, mais se sent plus française d'origine bulgare, ou plutôt d'originalité bulgare. Pour elle, elle est avant tout française, sa nationalité est française, son passeport est français, « je suis française / je parle français / j'ai été à l'école en France / mes références / je sais pas mes références culturelles sont françaises littéraires »⁹⁵. Ensuite elle ne nie pas non plus son appartenance à la Bulgarie. Son lien à la culture de son père se trouve principalement dans la nourriture. La cuisine bulgare représente sa cuisine de cœur et de goût, mais aussi sa cuisine familiale. A la maison tout le monde cuisine bulgare : « je sais pas on devait manger 70% bulgare »⁹⁶. Et elle ramène ou fait ramener par ses parents des épices ou ingrédients culinaires bulgares pour perdurer cette tradition à Paris avec son fiancé ou ses amis.

Son prénom ainsi que celui de sa sœur, ont été choisis par Gisèle et Mladen volontairement pour contrebalancer le nom de famille qui « sonnait déjà très étranger ».

Sa sœur, Julie, a eu une période où le bulgare était central dans ses études. Elle est aujourd'hui architecte d'intérieur à Montpellier, mais elle a fait auparavant une maîtrise

⁹³ Interactions avec Caroline, tour de parole 217 dans les annexes.

⁹⁴ Interactions avec Caroline, tour de parole 221 dans les annexes.

⁹⁵ Interactions avec Caroline, tour de parole 459 dans les annexes.

⁹⁶ Interactions avec Caroline, tour de parole 471 dans les annexes.

d'anthropologie, « elle a fait son mémoire sur /// alors / la mort et le deuil chez les gitans en Bulgarie ». Comme le dit Caroline, « elle comprend oui elle refuse de parler je pense qu'elle a honte aussi mais elle comprend oui au moins 90% je pense »⁹⁷.

Les deux sœurs sont très différentes l'une de l'autre. Pour Caroline, sa sœur a le caractère et même le physique de son père : « elle est très nerveuse et très un caractère soucieux / qu'elle a hérité de mon père d'ailleurs c'est une vraie XXX (nom de famille) elle », quant à Caroline, elle est conforme à la personnalité et au physique de sa mère.

Caroline a un fiancé, Sébastien qui est français avec des origines juives. Mais il n'est pas très curieux de ce passé et c'est Caroline qui a fait les recherches pour retrouver des traces de la déportation de son grand-père : « il ne connaît pas l'histoire de sa famille // il sait que ses grands parents / enfin son grand-père a été déporté / mais il ne sait pas pourquoi / donc moi je suis allée sur un truc de la mémorial de la Shoah / j'ai trouvé qu'il était à Buchenwald de telle date à telle date / tu vois / j'ai fait la démarche de savoir / mais lui il ne savait rien du tout quoi / enfin je trouve ça incroyable »⁹⁸.

Ils habitent ensemble dans le 20e arrondissement de Paris, et sont partis ensemble trois fois en Bulgarie pendant la période de l'été. Sébastien « a trop envie d'apprendre le bulgare / il connaît des mots et tout bah des mots quelques-uns quoi il sait dire avion glace petite bêtes les insectes et du coup parce que on a toujours utilisé certains mots bulgares alors que je ne parle pas bulgare encore une fois mais il y a certains mots qui sont des mots de tous les jours quoi // par exemple on se dit bonne nuit en bulgare »⁹⁹.

Pour lui, la Bulgarie représente le pays de Caroline : « justement l'autre jour je lui ai dit (à Sébastien) mais pour toi la Bulgarie c'est quoi // »¹⁰⁰ ; « pour moi (Sébastien) c'est ton pays // ça m'a interpellée // je me suis dit pour toi c'est mon pays // oui / je sais que tu es née en France / que tu as grandi en France et tout ça mais pour moi oui c'est ton pays »¹⁰¹.

⁹⁷ Interactions avec Caroline, tour de parole 229 dans les annexes.

⁹⁸ Interactions avec Caroline, tour de parole 269 dans les annexes.

⁹⁹ Interactions avec Caroline, tour de parole 559 dans les annexes.

¹⁰⁰ Interactions avec Caroline, tour de parole 459 dans les annexes.

¹⁰¹ Interactions avec Caroline, tour de parole 459 dans les annexes.

Ils partagent en plus un lien très fort à la mythologie grecque et à la Turquie et surtout la ville d'Istanbul.

Caroline est passionnée par les années 50, la mode de l'après-guerre et les pin-up, la musique pop américaine. Elle s'habille, se coiffe et se maquille en reprenant les codes des années 50.

4.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations

Sophia : mais pourquoi tu as fait bulgare / ton père ne t'as pas parlé ?

Caroline : bah non c'est ça le problème

Sophia : je pense que c'est pour ça qu'on passe par l'Inalco

Caroline : non / c'est le grand regret de mes parents / mais maintenant c'est trop tard

Sophia : ah oui encore aujourd'hui c'est un regret

Caroline : ah ouais enfin ils en parlent pas énormément / mais quand les gens / parce qu'il y a plein de gens si tu veux qui leur disent bah alors les filles / enfin ma sœur c'est différent parce que / en fait / mon père est arrivé en France euh je ne sais plus / en 79 quelque chose comme ça avec ma mère et euh comment dire et ma mère / ma sœur pardon est née en 81 / donc mon père n'avait pas un français encore parfait et du coup il lui a parlé pas mal / ma mère parle parfaitement bulgare

Sophia : c'est vrai

Caroline : ouais ouais c'est d'autant plus la honte pour moi / donc ma sœur comprend très bien le bulgare / moi je suis née 6 ans plus tard / en 1986 et là c'était foutu mon père il parlait parfaitement français il avait plus besoin du bulgare¹⁰²

(...)

Caroline : mais tu es timide avec le bulgare ?

Sophia : ah oui j'arrive pas / depuis que je sais / j'ai peur / j'ai un peu honte de parler

Caroline : oui moi c'est pareil / je me dis il faut mieux ne pas parler que d'être exposé au fait t'as un sal accent / parce que moi comme j'y vais en Bulgarie / je suis constamment confrontée au fait que j'ai beau m'appeler XXX (nom de famille) / je suis une étrangère // ça c'est pour moi enfin /

¹⁰² Interactions avec Caroline, tours de parole de 11 à 18 dans les annexes.

c'est difficile parce que je me reconnais / parce que chez moi voilà on cuisine bulgare on fait les traditions etc

Sophia : ah oui

Caroline : ah ouais vraiment / j'ai un attachement vraiment fort et j'ai une comment dire une appartenance quelque part et vue qu'il y a pas la langue / c'est la clé

Sophia : et ici ou en Bretagne tu sens pas ça mais là-bas

Caroline : c'est ça en fait c'est quand t'es là-bas tu te prends le truc dans la tête quoi // bah non t'es française ma fille / t'es née en France / t'as grandi en France t'es française / en plus j'ai vraiment une tête de bretonne y a rien à faire quoi // là-bas je fais pas couleur locale // mon père / je sais pas comment est ton père / mon père il est vraiment très brun / la peau mate / bon pas les yeux foncés quand même mais pas comme moi // ma mère elle est châtain foncé mais elle a une peau de rousse voilà hein euh / là-bas je sais que je fais pas couleur locale et en plus quand je me balade avec ma mère ma mère elle est pas rousse mais elle se teint les cheveux en roux et du coup voilà il la prenne pour une anglaise / c'est trop drôle¹⁰³

(...)

Caroline : bah mais moi j'ai l'impression pareil si je parle à mes parents c'est la version édulcorée /// enfin pas forcément édulcorée mais leur version donc en plus je pense que c'est sincère qu'ils sont de bonne foie mais tu sais parfois tu as une version des faits qui correspond qui te va et tu vas pas creuser tu vas pas remettre en question ce qui s'est passé prendre du recul dire ah mais tiens cette situation-là / donc je sais pas si c'est /// parfois je doute de / fin je doute pas de ce qu'il m'a raconté mais après tout c'est loin ils y pensent pas tous les jours / voilà si vraiment j'avais des questions à leur poser faudrait qu'ils soient à table et qui réfléchissent parce que si je pose des questions comme ça vite fait // mais oui ça m'intrigue pas mal / il y a plein de choses que je sais pas et du côté de ma mère aussi en fait // non mais / en fait j'ai l'impression / parce que mes parents quand même parlent / enfin je compare par rapport à mon copain / qui a justement une famille où on ne parle pas // il ne connaît pas l'histoire de sa famille // il sait que ses grands-parents / enfin son grand-père a été déporté / mais il ne sait pas pourquoi / donc moi je suis allée sur un truc de la mémorial de la Shoah / j'ai trouvé qu'il était à Buchenwald de telle date à telle date / tu vois / j'ai fait la démarche de savoir / mais lui il ne savait rien du tout quoi / enfin je trouve ça incroyable // dans ma famille on parle tu vois je connais voilà je connais l'histoire euh mon grand-père était prisonnier en Allemagne / tu vois je connais le truc et j'ai

¹⁰³ Interactions avec Caroline, tours de parole de 215 à 221 dans les annexes.

l'impression que parfois avec le temps on oublie et j'aimerais bien parfois creuser un peu plus / savoir et surtout il faudrait écrire ces choses quelque part parce que c'est important / les enfants plus tard // bah ouais fin / pareil j'ai peur d'oublier l'histoire et c'est intéressant et en plus mes grands-parents ils ont vécu plein de truc et je connais mieux leur histoire je pense que celle de mes grand-parents paternels

Sophia : d'accord tu connais mieux l'histoire maternelle que paternelle

Caroline : ah ouais ouais complètement / COMPLETEMENT je serai incapable de dire /// par exemple ma grand-mère paternelle je connais pas son nom de jeune fille // voilà / je sais pas en quelle année elle est née

Sophia : pourquoi parce que tu as pas posé la question ?

Caroline : j'ai déjà posé une fois parce que je faisais / j'essayais de faire mon arbre généalogique et j'ai oublié depuis /// c'était pas XXX je sais plus / mais tu vois avant de leur demander je sais pas alors que ma grand-mère voilà née à Dieppe le 13 décembre 27 je sais / je connais tous ses frères et sœurs / moi mon grand-père paternel je sais qu'il était jumeaux qu'il avait un sœur jumelle / je sais pas quand elle est morte je sais pas si elle était mariée si elle avait des enfants enfin tu vois je sais pas alors que ma famille / mais bon forcément tu vis pas dans le même pays / y a 3000 kilomètres d'écart on parle pas la même langue surtout / moi mon grand-père paternel / je l'ai vu je sais pas 5-6 fois et il est là / j'ai plus aucun grand-parents / voilà il est décédé en 2006 un truc comme ça et moi j'étais en Angleterre // je suis allée en Bulgarie pour l'enterrement / quand même / euh enfin j'ai tenu à y aller parce que en fait avant ça j'avais perdu mon autre grand-père enfin c'était l'homme de ma vie / tu vois c'est comme mon père et euh donc quand il est décédé j'étais pas là / j'étais en Allemagne / mes parents me l'ont pas dit / un truc lourd tu vois / deuil super dur à faire bon et du coup je me suis dit bon¹⁰⁴

(...)

Sophia : mais en fait toi tu t'appelles Caroline

Caroline : oui ma sœur s'appelle Julie

Sophia : Caroline / Julie c'est quand même des prénoms français / pas trop bulgares

Caroline : alors justement / oui ma mère l'autre jour quand je lui ai dit qu'on allait se voir / je lui ai expliqué / elle me dit / je sais pas pourquoi c'est la première chose qui lui est venue à l'esprit / elle me dit tu sais pourquoi / tu vas lui dire pourquoi on vous a appelé Caroline et Julie ? bah oui il me semble / c'est une histoire d'intégration //elle me dit bah oui / comme vous aviez déjà un

¹⁰⁴ Interactions avec Caroline, tours de parole de 269 à 273 dans les annexes.

nom qui sonnait déjà très étranger on voulait que vous ayez un prénom français // mais toi / Sophia pour le coup

Sophia : oui moi avec mon prénom et mon nom on voit le côté bulgare (*on parle de l'orthographe de mon nom*) quand on m'appelle quelque part / ah mais c'est de quelle origine ? c'est bulgare

Caroline : ah le yaourt ahaha // donc Caroline et toi ton frère

Sophia : Alexander¹⁰⁵

(...)

Sophia : et ton copain alors / il te voit comme une demi-bulgare

Caroline : bah je lui en parlais l'autre jour justement l'autre jour je lui ai dit mais pour toi la Bulgarie c'est quoi / il m'a dit je lui dit il voyait pas trop où je voulais en venir / et je dis par exemple si tu entends parler de la Bulgarie est-ce que ça va t'interpeller un peu plus ou pas du tout // bah si maintenant je fais attention / quand on en parle il me dit moi je suis allé que trois fois mais bon pour moi c'est ton pays // ça m'a interpellée / je me suis dit pour toi c'est mon pays ? oui / je sais que tu es née en France / que tu as grandi en France et tout ça mais pour moi oui c'est ton pays // mais c'est marrant parce que chaque personne a sa vision des origines en fait et avant Sébastien / j'étais avec enfin bien avant je suis restée avec un garçon qui était saoudien et pour qui les origines c'était tout et il me disait je vois pas pourquoi quand tu te présentes tu dis que tu es française // tu veux mon passeport (*on rigole*) parce que en plus moi j'ai que la nationalité française et je suis française / je parle français / j'ai été à l'école en France / mes références / je sais pas mes références culturelles sont françaises littéraires ou tu sais c'est bête mais le cursus scolaire que tu as suivi je pense que ça a une grande importance / c'est comme ça que tu enfin ça te donne des repères et comment dire / tu te reconnais bon / les Français à l'étranger on a toujours tendance à les détester mais voilà tu parles la même langue tu manges à peu près les mêmes plats tu as vu les même film tu as eu le même programme scolaire / plein de choses qui font qu'on se retrouve alors qu'avec la Bulgarie il y a certains trucs très fort dans lequel je me retrouve mais c'est pas voilà et comme je te disais j'ai un sentiment de ce qu'on peut dire d'appartenance qui est quelque chose de très particulier

Sophia : c'est le problème des enfants qui ont des parents qui viennent de pays différents en fait

¹⁰⁵ Interactions avec Caroline, tours de parole de 296 à 302 dans les annexes.

Caroline : et du coup je lui disais ça et Shadi mon ex copain il me disait pour moi tu devrais dire aux gens je suis française et bulgare ou bulgare et française et en plus c'est le pays de mon père donc pour lui très très très patriarcal donc forcément et voilà et donc du coup après je commençais à dire au gens mais tu sais ça faisait des explications de 5 ans / bonjour je m'appelle Caroline je suis française enfin basta quoi / alors je suis française mais mon père est bulgare enfin il est venu habiter en France avec ma mère enfin d'abord ils ont habité ensemble en Bulgarie / ouh tu peux pas t'en sortir au secours // enfin c'est important dans ma vie / mais je ne me définis pas quand je rencontre quelqu'un je lui dis pas que je suis franco-bulgare / après très vite quand on entend mon nom la plus part des gens ils disent donc la discussion arrive mais

Sophia : et ton copain alors

Caroline : bah oui j'ai découvert ça l'autre jour avant hier

Sophia : je comprends parce que c'est la petite originalité qui fait que tu es toi

Caroline : oui parce que il va y avoir des trucs exotiques à ses yeux qui pour moi sont tout à fait naturels parce que j'ai toujours baigné dedans et lui ça lui paraît enfin sans doute / et puis c'est vrai que comme mes parents sont 6 mois de l'année en Bulgarie on en parle tout le temps de la Bulgarie / bah tiens j'ai appelé en Bulgarie il fait beau / là tiens en ce moment il y a ça / donc il est quand même baigné dedans

Sophia : ton père a gardé sa nationalité française

Caroline : mon père a la double nationalité / ma mère est française voilà et nous deux ma sœur et moi on est françaises et euh ça fait drôle de dire ça on est française oui MADAME

Sophia : moi aussi je me sens française mais avec un père bulgare / ayant grandi en France mais aimant la *chopska salata* / mais c'est lié à la nourriture mon côté culturel

Caroline : mais c'est l'essentiel je pense

Sophia : alors ma mère elle cuisine vraiment des plats / mes deux parents cuisinent super bien ma mère c'est vraiment les plats français beurre surtout / plats mijotés en fait ça plait beaucoup à mon père aussi parce que y a beaucoup de plats mijotés aussi en Bulgarie / mon père ce sont plus des plats bulgares / alors c'est plus pour des grandes occasions / tient c'est ton anniversaire je vais faire des plats bulgares sauf l'été où

Caroline : nous c'était toute l'année / je sais pas on devait manger je sais pas 70% bulgare / 60 à 70% // pareil chez ma mamie on mangeait français / elle était normande elle est venue pendant la guerre en Bretagne comment dire elle a toujours ce côté cuisine à la crème / plus beurre breton alors tu imagines // donc deux cuisines¹⁰⁶

¹⁰⁶ Interactions avec Caroline, tours de parole de 458 à 471 dans les annexes.

5. Elizabeth et sa famille

5.1. Mon histoire avec Elizabeth

J'ai connu Elizabeth en plusieurs étapes, à trois échelons différents.

Tout d'abord par ses livres. Au début de ma recherche, j'ai recueilli en tant que sources écrites, trois livres de cette comédienne et dramaturge française « d'origine bulgare » : *Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres*¹⁰⁷ ; *Les drôles. Un mille-phrases*¹⁰⁸ ; et *Mémoire pleine*¹⁰⁹. Elle met à l'écrit ses souvenirs de jeunesse dans la singularité d'être née de deux parents bulgares émigrés. Ces « autofictions » racontent son enfance de petite Française aux parents bulgares dans le sud de la France, jusqu'à son voyage, plein de déceptions, dans la Bulgarie fraîchement capitaliste.

Par la suite, je suis allée voir deux fois une pièce de théâtre qu'Elizabeth a écrite et dont elle est l'unique interprète sur scène, en février 2013 au théâtre ouvert, et en février 2014 au théâtre Lucernaire : *Les tribulations d'une étrangère d'origine*. Cette pièce est une mise en scène de son roman, *Mémoire pleine*. Comme elle résume elle-même cette pièce dans le fascicule donné avant la représentation :

« Élisabeth Mazev raconte l'histoire d'une petite fille née en France de parents réfugiés politiques bulgares. Seule en scène, la comédienne rejoue des scènes de sa vie, de ses trois ans et demi à l'âge adulte : la chanson bulgare chorégraphiée par sa mère pour le spectacle de fin d'année, les longs périodes estivaux en DS break passés à tourner autour de la Bulgarie, sans pouvoir pénétrer “ le plus fidèle satellite de l'Union Soviétique ”, le voyage décevant, plus tard, dans un pays qui s'engouffre dans le capitalisme sauvage, ou elle cherche à retrouver ce que tous les Bulgares tentent de fuir... ».

Son spectacle m'a interpellé par les rapprochements évidents avec mon sujet de recherche. Même si ses deux parents sont bulgares, la question du silence et de la mise en mots (et de la mise en scène) de son histoire illustre que le nœud autour de la transmission et du devoir dire et de taire, fait sens aussi dans cette autre configuration familiale. C'est à la sortie de cette

¹⁰⁷ Mazev, Elizabeth, 1993, *Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres*, Les solitaires intempestifs, Paris.

¹⁰⁸ Mazev, Elizabeth, 2014, *Les drôles. Un mille-phrases*, Les solitaires intempestifs, Paris.

¹⁰⁹ Mazev, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris.

représentation que j'ai voulu ouvrir mon étude à d'autres parcours parallèles en relation directe avec la problématique de ma recherche. Je m'appuie donc sur ses écrits et ses dires pour aborder des thématiques comme, les relations entre l'individu et le souvenir, l'intimité et l'histoire, mais aussi le besoin de se raconter, de se mettre en scène, d'aller puiser dans son histoire privée pour exprimer des interrogations universelles : « parce que j'ai la prétention de vouloir raconter le grand en racontant le tout petit [...] de raconter tout le monde en me racontant moi ».

En juin 2016, j'ai donc réussi à contacter Elizabeth Mazev par l'intermédiaire de Facebook. Je lui ai envoyé un message, sans savoir si j'aurais un retour de sa part :

« Je m'appelle Sophia, j'écris une thèse en anthropologie, j'ai un père bulgare et une mère française, et je me ferai une joie de vous rencontrer

Chère Elizabeth,

Je vous écris sans savoir réellement si ce message vous parviendra, ni même si j'aurais une réponse de votre part, ah la magie de Facebook

Je suis doctorante en anthropologie et je fais une thèse qui, je suis sûre vous intéressera par son sujet :

« La transmission des silences et des non-dits dans les histoires de parcours de vie dans les familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste »

Et oui, quelle idée ? Pourquoi donc me suis-je lancée dans cette histoire de silence et de recherche de parole ?? Peut être car je me pose ces questions d'une manière aussi personnelle, et je tente d'y voir plus clair, non pas comme vous en écrivant une pièce de théâtre (que je suis allée voir deux fois. Formidable merci beaucoup pour ce beau moment très riche pour moi mais aussi ma thèse), mais en faisant une recherche scientifique.

Mon père est d'origine bulgare et ma mère française, mais je ne parle pas le bulgare que je m'efforce d'apprendre (Assimil et j'ai même fait une licence à l'Inalco) pour tenter de répondre à ces silences (de langue, de parole, de non-dit etc.) tant bien que mal

Bref je me disais que ça aurait été un honneur de discuter de tout cela avec vous, soit au téléphone, soit autour d'un café

Je suis sur Paris, vous pouvez me répondre par écrit évidemment, mais je vous laisse aussi mon numéro de téléphone

En espérant vous lire ou vous entendre bientôt

Bonne fin de journée

Cordialement »

Par cette approche, j'exprimais l'envie de la rencontrer ainsi que les connivences qu'elle pouvait avoir avec mon sujet de recherche. Et dès le lendemain, elle me fit part de sa curiosité quant à ma recherche, et nous avons convenu d'un rendez-vous dans la semaine.

Le 10 juin 2016, nous nous sommes retrouvées à la sortie du métro Pigalle, à 14 heures. Cela correspondait finalement à la troisième étape de rapprochement : l'échange direct. Elizabeth m'a proposé de « monter » vers Montmartre. Nous marchons donc jusqu'à la place des Abbesses où nous nous arrêtons à la terrasse d'un café. L'échange que nous avons eu a duré plus de deux heures. Autour d'une eau gazeuse, Elizabeth et moi discutons avec intérêt d'un grand nombre de sujets : le parcours de vie de ses parents, la transmission qu'elle a reçue et qu'elle a donnée à son tour, la création artistique autour de « d'éléments autobiographiques ». Comme elle le souligne elle-même : « c'est quelque chose / un endroit que j'interroge beaucoup celui de la / culture en héritage / de quelle culture / quelle forme de / qu'est-ce qui est à qui / qu'est-ce qui est / à acquérir / qu'est-ce qui est un poids et qu'est-ce qui est un moteur ».

La discussion que j'ai eue avec Elizabeth correspondait à la fin de mon terrain, elle s'est rajoutée à posteriori, alors que je pensais mon corpus clos. Alors que j'avais dans ma réflexion, il me paraissait plus qu'évident qu'Elizabeth avait sa place au sein de ma recherche, et le fait qu'elle accepte de collaborer à cette réflexion a enrichi incontestablement mon étude.

5.2. Histoire d'Elizabeth et sa famille

Elizabeth a 51 ans (elle est née en 1965), elle est la fille de parents bulgares, Anguel et Maria. Née en France, elle a grandi dans la banlieue de Cannes avec ses parents « émigrés bulgares » et son grand frère de 12 ans son aîné.

Elizabeth est comédienne et metteuse en scène. Elle habite aujourd'hui à Paris avec ses deux enfants, Lazare 16 ans et Mathilde 12 ans, ainsi que le père de ses enfants, Pierre-Yves, travaillant aussi dans le milieu de spectacle.

Ses parents ont immigré en France en 1964, en passant par l'Algérie. En effet, des accords existaient entre la Bulgarie communiste et l'Algérie, et la mère d'Elizabeth étant sage-femme, elle a profité de ce passage pour rejoindre l'Algérie d'abord, et la France ensuite en compagnie de son mari et de son fils qui l'avait rejointe. Elizabeth quant à elle est la seule de sa famille à être née en France : « j'ai été conçue sur la route // m'a-t-on raconté »¹¹⁰.

A 10 ans, Elizabeth commence le théâtre en montant et jouant des pièces avec son ami d'enfance Olivier Py (grand metteur en scène, dramaturge et aujourd'hui directeur du festival d'Avignon, il fut son premier mari). Elle poursuit et mène une brillante carrière de comédienne au théâtre mais aussi au cinéma. En tant que dramaturge, Elisabeth met surtout en scène sa vie privée et son enfance dans ce qu'elle nomme « autofiction ». Elle raconte son histoire en espérant que cela touche aussi son public : « je parle aux gens en parlant de moi en espérant que ça va leur parler à eux // et c'est le cas »¹¹¹.

Elizabeth va souvent en Bulgarie depuis ses dix ans pour voir sa famille restée dans « le satellite le plus fidèle de l'URSS ». Ses parents auront la permission d'y retourner, mais après un court séjour de ces « réfugiés politiques naturalisés français », son père décide de ne plus jamais y retourner. Elizabeth a continué à y retourner, même après la chute du mur.

Elle n'a pas parlé le bulgare avec ses enfants, ce n'était pas sa langue maternelle et ça aurait été « un véritable effort » pour elle, mais elle les a tout de même inscrits dans des classes de bulgare pour qu'ils aient des notions et même si sa mère – donc la grand-mère de ses enfants – vit aujourd'hui avec eux et leurs parle parfois en bulgare, ses enfants ne le comprennent pas.

Après une période de déception, elle a enfin, me raconte-t-elle, trouvé un endroit qui la réconcilie avec le pays de ses parents et dans lequel elle retourne souvent avec ses enfants et le père de ses enfants : « je te souhaite que tu découvres la Bulgarie de la découvrir comme ça // mais je t'ai dit va dans ce bled / vas-y avec ton homme / ne dis rien à ton père / va voir c'est / je pense qu'il y a quelque chose de ce que nous racontaient nos pères // »¹¹².

¹¹⁰ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 13 dans les annexes.

¹¹¹ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 151 dans les annexes.

¹¹² Interactions avec Elizabeth, tour de parole 220 dans les annexes.

5.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations

Elizabeth : eux en fait ils l'ont fait / ils me racontaient / cette espèce Bulgarie qu'ils me racontaient été assez extraordinaire // j'étais trop petite pour me dire cette Bulgarie n'existe plus / et c'est vrai en 75 / j'avais 10 ans / ils m'ont amené jusqu'à la frontière parce que ma mère habitait presque

Sophia : oui c'est ce que tu racontes

Elizabeth : oui et ils ont pu rentrer aussi // et ils sont restés juste quelques jours tu vois ils étaient pas rentrés depuis 12 ans ils étaient / comme des fous / et l'année d'après on y est retourné / mon père m'a dit je n'y remettra pas les pieds / et il n'y a pas remis les pieds / parce que parce qu'au fond cette Bulgarie / j'en ai conclu un peu à la fin de mon texte / d'avoir écrit tout ça / c'est que cette Bulgarie elle n'a jamais existé que dans leur tête / et pareil pour ton père //¹¹³

(...)

Elizabeth : il y est jamais retourné jamais jamais encore aujourd'hui ? / ma mère a d'autres / a des amis qui sont maintenant morts tous les deux / et qui se sont enfuis encore plus jeunes / eux ils se sont enfuis /// ils avaient trente ans / et ils se sont servis pareil de d'un / ma mère était sage femme / donc ils avaient des accords avec l'Algérie / ils se sont servis de ça pour partir

Sophia : oui parce que tes parents ils sont partis comment ?

Elizabeth : en VOITURE (*je rigole*) non non ma mère avait / elle a eu une première année un accord avec l'Algérie / ils ont // mon père a réussi à la rejoindre / ce qui était assez rare / parce que en général ils séparaient les familles pour pas qui y ait de tentation / mon père a réussi à la rejoindre / ils sont revenus / ils ont dit au revoir à tout le monde / et là ils ont décidé de partir / et ils sont pas revenus en effet / ils sont partis et ils sont arrivés en France en 64 / je suis née en 65 / j'ai été conçue sur la route // m'a-t-on raconté

Sophia : en Algérie ou // ils sont passés par l'Algérie

Elizabeth : ils se sont arrêtés je ne sais j'ai jamais vraiment su pourquoi dans le sud de la France / ils ont trouvé ça beau / ils aimaient la température / je sais pas quoi ils se sont arrêtés dans le sud de la France donc effectivement comme me le disaient des amis / mais oui / fille d'immigrés mais à Cannes (*je rigole*) on était dans la banlieue / je suis née à Cannes / on était dans la banlieue cannoise à Cannes la Boca / qui était une banlieue populaire maintenant ça doit changer un peu / ensuite ils ont construit leur propre maison plus dans l'arrière-pays entre Cannes et Grasse / mon

¹¹³ Interactions avec Elizabeth, tour de parole de 1 à 3 dans les annexes.

frère / moi j'ai un frère qui a 12 ans de plus / qui est né là-bas qui est parti avec eux / et qui lui a vécu le déracinement / la paranoïa dans la bagnole / le / notre père qui était / un grand grand nerveux et qui lui a jeté l'accordéon en papier sur la route parce que ça alourdi la voiture et il l'avait jeté l'accordéon // des petites anecdotes comme ça // et après au bout d'un an ils ont voulu repartir au Maroc parce que ça leur avait bien plu l'Afrique du Nord et il paraît que j'ai pas supporté le climat donc ils sont revenus dans le sud // et c'est là qu'ils se sont vraiment enracinés¹¹⁴

(...)

Sophia : mais avec ton frère par exemple ils se parlaient tous les 3 en bulgare // Et avec ton frère vous parlez en quelle langue tous les deux

Élisabeth : déjà quand il parlait / on parlait pas beaucoup // quand il me parlait c'était plutôt en français et euh / et euh / c'est resté d'une certaine manière / c'est resté son truc la Bulgarie / ça veut dire / il était pas très content / il était pas très content quand j'y allais tu vois // c'est resté son / c'est un peu un problème / c'est ouais /// on y est allé une fois ensemble / on est allé en bagnole // il fallait pas parler // j'ai jamais pensé à la corrélation avec / il fallait pas parler mais il fallait pas dormir /// donc on a fait la voiture d'une traite / 24 heures de bagnole / et quand je m'endormais il m'enfonçait son doigt dans les côtelettes // mais oui c'est vrai d'une culture du non-dit et du /// mon père est mort 49 ans il était dépressif il a mis fin à ses jours et pendant longtemps bon il y a beaucoup de gens qui ont cru qu'il s'était fait tuer // parce qu'il partait / il partait comme ça en voyage / on ne savait pas trop où il allait / mais moi je pense qu'il tournait autour de la Bulgarie en fait il allait un peu humer l'air du pays

Sophia : une sorte de nostalgie mais sans jamais vouloir aller

Élisabeth : mais il y est entré je te dis c'était avant 75 / après 75 ils sont entrés / ils sont restés une semaine / ils avaient peu de vacances donc il fallait qu'il rentrent // l'année d'après il a organisé tout l'été et au bout d'une semaine on s'est barré / par ce que / parce que parce que / il a pas retrouvé ce qu'il cherchait en fait / par ce que les gens avaient peur par ce que / et alors bizarrement / peut-être que c'est nous qui avons trouvé au fond / qui avons retrouvé quelque chose comme ça / enfin je dis nous / moi les enfants leur père / au fond on a trouvé une espèce de Bulgarie authentique /¹¹⁵

¹¹⁴ Interactions avec Elizabeth, tour de parole de 11 à 15 dans les annexes.

¹¹⁵ Interactions avec Elizabeth, tour de parole de 72 à 75 dans les annexes.

(...)

Élisabeth : c'est parce qu'on a bien raconté

Sophia : ah mais cette phrase c'est exactement ça

Élisabeth : bah oui oui c'est vrai qu'ils ont ça / il y a eu tant de répression / les livres de Rouja pour ça sont vachement bien / et le titre en bulgare c'est pas le muscle de silence / c'est l'organe silence / c'est mieux avec organe / et je sais pas pourquoi elle l'a changé / elle m'a pas donné d'explications convaincantes / parce qu'au fond / l'organe du silence il y a une espèce / y a un organe qui produit du silence / je trouvais ça presque plus fort que le muscle / il y a quelque chose de passif / alors que l'organe il y a vraiment quelque chose d'actif // on est activement silencieux / on a décidé de ne pas parler // et c'est vrai que ma mère je te dis ça fait 50-51-52 ans qu'elle est en France / et elle est toujours la peur du gendarme / le cœur qui s'accélère quand elle voit des flics / alors qu'elle a la ceinture de sécurité machin le truc¹¹⁶

(...)

Élisabeth : en 89 j'ai écrit un premier texte / mon père qui fonctionnait par période culinaire

Sophia : oui oui je l'ai lu ce livre

Élisabeth : j'avais besoin de raconter aussi ouais / c'est de l'autofiction c'est une forme répandue chez les artistes / quelque soit d'ailleurs / théâtre roman / ça se fait / ça a toujours été fait / les histoires personnelles ont toujours été une source d'inspiration /// j'ai eu besoin de le raconter / je l'ai fait et ma mère elle est venue et elle m'a jamais dit / tu n'as pas le droit de nanana / elle m'a dit / c'est la vérité toute crue

Sophia : c'est vrai ?

Élisabeth : et pour celui-là /// je crois qu'ils étaient contents / ça disait aussi des choses je sais pas vraiment / je voyais / j'ai une petite cousine / une cousine germaine qui vit en France depuis dix ans / elle est venue avec ses copines qui sont aussi des femmes qui doivent avoir à peu près ton âge / elles ont au moins vécu avec le communisme jusqu'à leur 10 ans / c'était la fin quoi // et elles sont sorties en larmes /// parce que en fait / c'était une surprise je ne pensais pas que ça les touchait directement / en fait c'était histoire de leurs parents / elles me disaient / ah c'est exactement comme ça / des copines de ma mère pareil // qui pleuraient à chaudes larmes / les gens de l'école de bulgare // et puis là où finalement ça me touchait encore plus / parce que c'était étonnant / c'était des gens qui avaient vécu ça / mais de toutes sortes d'origine / parce que

¹¹⁶ Interactions avec Elizabeth, tour de parole de 91 à 93 dans les annexes.

je trouve que c'est ça la richesse de notre pays // on est beaucoup à avoir des origines / ou des gens d'origine italienne / une femme d'origine yougoslave qui m'est tombée dans les bras / une dame de 70 ans / chic avec du vison et tout / mais qui m'est tombée dans les bras comme ça donc vraiment

Sophia : oui parce que ça raconte des déracinés / plein de gens peuvent se retrouver là-dedans de toute manière

Élisabeth : je pense que c'était le cas / et de toute façon j'ai l'impression aussi que quand on se raconte soi // à part exceptions // quand on se raconte / au fond c'est le meilleur moyen de parler du monde // moi je ne saurais pas parler du monde en parlant du monde / donc je parle du monde et je parle aux gens en parlant de moi en espérant que ça va leur parler à eux // et c'est le cas / donc après évidemment il y a tous les petits arrangements avec la réalité / c'est ce que je dis dans le 4^e de couverture c'est / le petit texte derrière / on arrange sa vie comme on arrange un bouquet // c'est peut-être pas // voilà c'est peut-être pas exactement comme ça que ça s'est passé / mais l'idée elle est là // cela dit / je dis c'est suffisamment proche de la réalité / parce que ma mère me dit / c'est la vérité toute crue donc // et au fond / la vérité toute crue / elle est tellement plus extraordinaire que tout ce qu'on peut inventer

Sophia : mais c'est ça / elle est tellement fantasque

Élisabeth : bah ouais c'est quand même une chose folle / et les gens / moi j'ai encouragé les gens à écrire leur vie / et il y en a au moins deux qui l'ont fait / franchement ça donne des choses je trouve / c'est toujours passionnant les gens qui se racontent // mais bon // après peut-être aussi venant de gens qui ont cultivé le silence et le secret contraint et forcé / peut-être aussi pour elles c'était une revanche / c'est possible // mais je vois / tu vois Rouja c'est pareil / le succès qu'elle a eu ici /// elle a peut-être pas eu aussi fort en Bulgarie / je crois pas // non les deux livres sont parus je crois / le muscle du silence aussi / mais les gens sont pas toujours prêts à entendre là-bas / ils sont pas prêts à entendre tout / c'est pas encore totalement /// il y a toujours un peu d'appréhension / on ne sait jamais si ils revenaient puis c'est les mêmes surtout / ils ont changé le nom mais c'est les mêmes¹¹⁷

(...)

Sophia : mais c'est marrant que toutes ces personnes aient besoin de raconter / de se raconter

Élisabeth : mais parce qu'elles savent bien qu'elles vont trouver un écho // c'est vrai que tu interrogues autour de toi il y a très peu de gens qui ne sont pas passés / où il n'y a pas d'histoires

¹¹⁷ Interactions avec Elizabeth, tour de parole de 145 à 153 dans les annexes.

d'immigration / de migration / d'arrachement / de double culture // il en a énormément //et c'est pour ça que

Sophia : oui d'une particularité ça touche en fait tout le monde

Élisabeth : bah je crois je crois en tout cas aux regards des réactions que j'ai eu / et j'en ai joué d'autres spectacles / mais c'est vrai c'est vrai que tout les spectacles d'autofiction comme ça ont / provoquent des réactions où les gens se livrent / et au fond t'as parlé de toi / du coup ils parlent d'eux // ouais les gens ont envie de parler d'eux / et ça leur ouvre cette porte-là / tu vois j'ai écrit et publié plusieurs textes / y en a trois qui sont de l'autofiction / et ces trois là ont fait que les gens ont réagis comme jamais / et des spectacles j'en ai quelques-uns mon actif mais cette / ces trois là qui ont fait que les gens sont venus parler de //

Sophia : comme un miroir quoi

Élisabeth : oui le théâtre n'est pas autre chose qu'un miroir mais quand le miroir est assumé et quand c'est le sujet même / moi je vois je te raconte ça / et vous / et bien ça ouvre la porte et ça donne lieu à des échanges assez extraordinaires et émouvants des fois / je te dis cette femme qui m'a pleuré dans le gilet alors que je ne la connaissais ni d'Eve ni d'Adam / les gens qui écrivent des mots par Facebook alors tu vois c'est assez drôle¹¹⁸

¹¹⁸ Interactions avec Elizabeth, tour de parole de 201 à 206 dans les annexes.

6. Inana et sa famille

6.1. Mon histoire avec Inana

J'ai connu Inana à l'Inalco. Elle était une année au-dessus de moi et nous nous croisions lors des périodes de partiels. Durant la deuxième année, nous sommes devenues plus proches et nous nous retrouvions pour certains cours que nous suivions ensemble, ou bien autour d'un verre dans un des nombreux cafés entourant l'Inalco.

Le 6 avril 2016 à 21h30, nous nous sommes rendues Inana et moi dans un restaurant près de l'Inalco pour mener à bien l'entretien que nous nous étions fixées. Nous venions d'assister à une projection d'un film documentaire bulgare en présence du réalisateur ainsi que de toute la « famille Inalco » des cours de bulgare. Nous nous sommes éclipsées toutes les deux pour pouvoir aller prendre un verre sans le reste du groupe. Nous ne nous étions pas vues depuis plus de 10 mois, et nous nous retrouvions pour faire le point sur nos évolutions. Au départ, nous parlions de sujets divers, puis la conversation s'est vite focalisée sur la Bulgarie et l'importance du silence dans sa communication familiale. Je n'avais jamais enregistré Inana même si je trouvais qu'elle pouvait apporter des points de vues pertinents et enrichissants quant à mes problématiques.

J'ai longtemps hésité à intégrer Inana et sa famille à ma recherche, puisqu'ils n'étaient pas « exilés », étant arrivés en France après 1989. Mais après réflexion et reconsidération, Inana fait partie intégrante de ma thèse. Elle et sa famille partagent beaucoup de points communs avec mon sujet comme les effets de la censure et de l'autocensure communiste dans leur quotidien, même en France encore aujourd'hui, la transformation par la performativité d'un poids familial en richesse personnelle.

Une réelle amitié nous lie et nous continuons à nous voir avec régularité et plaisir de manière soutenue.

6.2. Histoire d’Inana et sa famille

Inana est née en 1987 à Sofia en Bulgarie. Après la chute du régime, ses parents viennent s’installer en France en 1991 avec leur fils de 14 ans Slav et Inana alors âgée de 4 ans. Elle apprend le français à l’école et suit toute sa scolarité dans un cursus français à Versailles. Après son baccalauréat, elle s’inscrit dans une école d’Arts plastiques et commence à travailler en tant qu’artiste peintre. D’abord par le dessin, puis par l’hybridation des techniques, elle s’éloigne progressivement du figuratif pour s’aventurer dans l’abstrait où ses toiles « tendent à lier le physique et la perception »¹¹⁹. Tout en continuant à vivre de sa passion et en exposant dans de nombreuses exhibitions, mais aussi en donnant des cours d’Arts plastiques, Inana décide de s’intéresser à une autre forme d’expression qui est celle de la langue et de la traduction. Elle s’inscrit à l’Inalco en licence de bulgare, pour perfectionner son écrit et ses connaissances liées à son pays natal, et surtout elle a comme volonté de faire le pont entre ses deux cultures et de devenir traductrice entre le français et le bulgare. Elle fusionne par la suite dans son travail artistique les deux axes majeurs de sa formation « dans un questionnement sur le langage et l’expression »¹²⁰.

Inana habite à Versailles où elle est un personnage important dans les événements culturels de la ville. Artiste peintre reconnue, elle a décidé de diversifier en plus son travail artistique par l’écriture. Son livre, qui est en cours d’écriture, relate le parcours de sa famille à travers l’histoire de la Bulgarie de 1878 à nos jours. Toujours en lien avec la Bulgarie, elle y retourne souvent pendant les vacances pour passer du temps avec sa famille éloignée mais aussi avec ses amis.

Son frère Slav a eu plus de mal, selon Inana, à s’adapter en France et à y trouver sa place. Arrivé à 14 ans sans parler le français, son intégration n’a pas été évidente pour lui et au bout de quelques années, il retourne vivre en Bulgarie chez un oncle. Aujourd’hui il travaille dans une grande agence hôtelière et il habite entre la Suisse, l’Italie et la Bulgarie. Il est marié à une femme bulgare et a une petite fille de trois ans. Inana me faisait part du décalage qu’elle ressentait avec son frère dans leur manière de parler au quotidien les langues française et bulgare :

¹¹⁹ Terme qu’elle utilise pour définir son art sur son site dans la rubrique « à propos ».

¹²⁰ *Ibid.*

Inana : lui il a la langue argotique vraiment de celui / comme moi je parlerais français aujourd'hui enfin le langage de / moi je reste avec une langue assez policée par rapport tu vois il y a des vrais trucs linguistiques quoi

Sophia : et la même chose en français

Inana : et inversement ouais / lui il peut pas parler français comme moi¹²¹

Les parents d'Inana sont tous les deux artistes, sa mère est musicienne et son père est un artiste peintre et sculpteur. Ils sont tous les deux issus de familles de musiciens et de scientifiques.

Ils n'ont pas eu l'opportunité de partir avant 1989, mais ils ont quitté leur pays juste après la chute du régime en 1991. Divorcés aujourd'hui, mais habitant tous les deux encore en France, ils se sont rencontrés à Sofia dans les années soixante-dix.

Son père a été dans un camp (dont Inana a oublié le nom) pendant deux années. Il avait été dénoncé alors qu'il faisait son service militaire car il avait critiqué ouvertement le drapeau russe. Durant son emprisonnement, il devait « casser des pierres » et a vécu des instants traumatisants. Beaucoup de ses amis dans les camps sont morts de la pénibilité de l'épreuve, et « lui il a eu de la chance / parce que à un moment il a été mis aux panneaux signalétiques vu qui dessinait bien et tout ça / donc ça l'a / ça l'a sauvé quoi »¹²²

6.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations

Sophia : ah bon ? je pensais que c'était avant que tu avais ces bonnes femmes et tout

Ina : non mais j'ai toujours fait / sauf que l'affirmation artistique est venue parce que j'ai réussi à retrouver / via le bulgare un // ce // cette expression là aussi / l'expression de la langue maternelle en fait et euh / bah en fait depuis que je suis arrivée / mes émotions j'ai jamais réussi à les dire en français / tu vois j'avais un vrai blocage vis-à-vis de ça

Sophia : c'est marrant ça

Inana : tu vois c'est étrange / j'arrivais enfin / je suis quelqu'un d'hyper communicatif et dès qu'on en arrivait aux émotions / mais par contre je les exprimais que / je pouvais les exprimer en bulgare

¹²¹ Interactions avec Inana, tour de parole 40 dans les annexes.

¹²² Interactions avec Inana, tour de parole 248 dans les annexes.

Sophia : et en peinture aussi ?

Inana : et en peinture du coup / donc c'était / c'est il y avait une logique si tu veux / mais c'était aussi le langage en tant que tel quoi / ça je l'ai complètement conceptualisé avec le travail de trad où justement tu fais que l'intertextualité etc de ce truc // donc euh / donc en gros ça m'a aidé

Sophia : d'accord mais tu allais souvent en Bulgarie quand même ?

Inana : oui j'allais en Bulgarie / oui

Sophia : et quand est-ce que t'as compris qu'il y avait un problème on va dire

Inana : quand je me suis mise à traduire / oui quand je me suis mis à traduire des passages // de voilà de littérature où tu as des moments qui te réfèrent à ton histoire propre / finalement // là tu te reconnais et tu te réidentifies complètement / ça m'a recentré tu vois dans mon identité quoi

Sophia : et donc après dans ton travail artistique aussi

Inana : complètement / tout a enfin oui mais c'est ça / et au moment où j'étais en latence en me disant mais attends / je ne suis pas une littéraire au point de faire ce travail etc / j'ai compris que c'était aussi une affaire de sens quoi / si tu veux les sens les sens que tu développes dans la peinture ou quelques formes artistique que ce soit // ça reste ça reste toi / qui t'exprimes là-dedans quoi que tu fasses même dans une traduction finalement // mais je m'en rendais compte que ça c'était désaxé par rapport au justement / bah tu vois / à l'histoire que j'ai eu et où on m'avait dit de ne pas / d'oublier un peu ce côté-là de moi // enfin mes parents m'avaient imposé ça la réussite de l'immigration tu vois la colère que eux avaient par rapport à la Bulgarie et qui est pas du tout du coup mon histoire en fait / tu vois / c'était super dur à porter

Sophia : oui tu étais petite quand tu es partie

Inana : bah voilà / donc tu portes rien directement / c'est un peu / mais ça reste là ancré et il faut reconstruire tout quoi // je te dirais que c'est ça ouais /// oui faire ce chemin personnel¹²³

(...)

Sophia : et à l'écrit aussi

Inana : non / ah bah non pas du tout / mais du coup tout était hyper oral au final / et euh // et du coup je faisais autre chose et je me suis inscrit là un peu par hasard en me disant c'est peut être pas mal tu vois // de découvrir vraiment / d'une autre façon et de jouer même un rôle entre les deux pays / enfin à la base c'était un peu ça que j'avais / en tête

Sophia : mais quoi artistiquement parlant ou

¹²³ Interactions avec Inana, tours de parole de 4 à 17 dans les annexes.

Inana : non / au début c'était culturellement parce qu'artistiquement parlant j'étais encore tu vois frileuse vis-à-vis de mes de mon histoire // et euh / et plus j'avancerais entre guillemets à l'Inalco plus je réalisais l'ampleur du truc / et plus je m'intéressais à des questions auxquelles je ne me serais pas forcément intéressée toute seule et euh et plus je faisais le lien / c'était la zone tampon si tu veux ce truc entre ce que tu es ici ce que tu es en Bulgarie et cet espace neutre qui se place au milieu où tu peux être / vraiment les deux et où justement ce côté / bilingue où tu peux pas parler de tes émotions avec tes potes français parce que en fait c'est juste un blocage que tu as toi / t'en parles mais ///

Sophia : tu en as parlé à ta psy de ces émotions qui restent en bulgare et pas en français t'as réussi à faire le lien ou pas

Inana : aujourd'hui ouais j'ai fait le lien ouais / mais avec / parce que j'en ai pris conscience et que / au moment où / justement j'avais / j'avais ce / si tu veux j'ai eu le focus là-dessus où je me suis dit ah putain ça vient de là / en traduisant des mots enfin tu vois et du coup ça sonnait dans ma tête d'une certaine façon / c'est à ce moment là que je me suis dit mais euh ton blocage ton blocage il vient aussi de là / il vient aussi de cette identité que tu cherches // enfin qui t'es quoi / t'es hyper et je suis hyper à l'aise dans ce que je suis aujourd'hui là et je suis hyper à l'aise en Bulgarie enfin tu vois / je suis chez moi là-bas / je suis chez moi ici

Sophia : ça doit être hyper perturbant

Inana : et en fait c'est hyper perturbant / parce que là-bas on va me dire mais non mais toi enfin t'es une fille du pays enfin voilà / et ici on va me dire mais évidemment

Sophia : moi je peux pas m'imaginer que tu es Bulgare

Inana : mais tu vois non mais c'est / t'as un tel point que ne fait tu te rends compte que effectivement je me dis souvent j'aurais pu naître ailleurs ça aurait été le même combat etc / mais

Sophia : et ton frère il doit vivre les choses différemment vu qu'il était plus grand

Inana : ouais

Sophia : lui il a un accent en français par exemple ou pas ?

Inana : bah oui complètement

Sophia : ah c'est marrant et vous parlez en bulgare tous les deux ?

Inana : oui // mais du coup il y a même des décalages dans la langue parce que moi j'ai la langue que moi mes parents m'ont toujours / lui il a la langue argotique vraiment de celui / comme moi je parlerais français aujourd'hui enfin le langage de / moi je reste avec une langue assez policée par rapport tu vois il y a des vrais trucs linguistiques quoi

Sophia : et la même chose en français

Inana : et inversement ouais / lui il peut pas parler français comme moi voir euh *uhit* (*elle siffle*)

Sophia : parce que quand il arrive il doit avoir 14 ans un truc comme ça

Inana : (...) les relations pères fils sont une espèce d'histoire horrible / où le père impose des trucs à son fils / qui lui est en plein déchirement hyper jeune etc / il était pas bien enfin il avait besoin de mon père à ce moment-là mais mon père était le mec qui avait vécu dix fois plus de trucs plus durs que / donc de toute façon on pouvait rien dire face à lui / parce que il a connu les cassages de pierres

Sophia : parce qu'il a été au camp ton père

Inana : oui il a été en camp de travail ouais // en camp de travail c'était pas les camps

Sophia : oui tu m'as dit il était pas à Belene il était où ?

Inana : et donc on était toujours sous ce poids-là / et on l'est encore il a beau avoir 40 ans

Sophia : mon père aussi / il y a un poids où t'as pas le droit de / il a vécu des choses / il a pas été dans les camps mais voilà

Inana : ah oui non mais et puis dont le silence // sauf que mon père a quand même œuvré pour la transmission / ça il a été bien avec moi

Sophia : oui oui / il t'a dit des choses et tout il t'a raconté son histoire

Inana : ah oui / au contraire il a eu vachement de transmission / mais ça n'empêchait pas le reste / au niveau familiale // on était toute manière on savait rien et on pouvait pas comprendre les choses et nous on était des fruits post 80 machin enfin mon frère pas tout à fait mais moi en tout cas c'était évident // et donc j'en pouvais plus de ce poids bulgare si tu veux comme ça tous ces trucs de cette entité-là et à 14 15 ans quand j'y allais toute seule déjà enfin tu vois / j'ai commencé à faire ma route là-bas aussi / à découvrir par moi-même plein de choses /

Sophia : hors du poids paternel

Inana : et puis en ayant l'outil de la langue en parlant avec les gens et euh / c'était énorme quoi / c'était énorme / et enfin ouais //¹²⁴

(...)

Sophia : la Bulgarie n'existe pas donc

Inana : non mais la Bulgarie s'annihile elle-même c'est à dire qu'elle est / elle est dans la négation de sa propre existence // je t'assure ///

Sophia : oui le pays il n'existe pas / c'est pas reconnu / personne n'en parle

Inana : oui et personne s'insurge là-bas /

Sophia : oui c'est vraiment

¹²⁴ Interactions avec Inana, tours de parole de 25 à 56 dans les annexes.

Inana : moi j'en parlais avec ma tante qui est prof de littérature / en plus elle vient d'une famille / enfin mon grand-père côté paternel était prof à l'université et son frère aussi / lui en // en scientifique / et son frère en littérature bulgare / et elle me disait un truc / c'était dû aux 5 siècles de l'Empire Ottoman / il y a eu un espèce de statu quo / tu vois / qui a été fait pendant ces 5 siècles et du coup le Bulgare ne sont pas / dans cette envie finalement de revendiquer quoi que ce soit / parce que ils ont eu 5 siècles où leur esprits // a été // c'est vrai que tu peux assister à ça aujourd'hui // les influences américaines / ils sont / enfin tu passes d'une chaîne à une autre en disant // (*je rigole*) non mais enfin // tu passes du folklore le plus complet / au truc le plus putassier de la terre¹²⁵

(...)

Sophia : d'une particularité / tu peux raconter un peu l'humanité / enfin c'est une trajectoire particulière mais ça peut parler à plein de gens

Inana : mais / il y a quelque chose d'universel là-dedans et en même temps il y a l'histoire de la Bulgarie qui est méconnue quoi

Sophia : exactement / comme tu disais tout à l'heure

Inana : ABSOLUMENT méconnue / j'ai l'impression de parler // fin / les Îles Galápagos c'est plus connu

Sophia : non mais c'est VRAI

Inana : non mais franchement

Sophia : alors que c'est l'Europe quoi

Inana : tout à l'heure on m'a dit ouais c'est au nord de l'Ukraine la Bulgarie

Sophia : mais non c'est pas vrai

Inana : je te jure /// non mais j'ai tout le temps ce genre de réflexion // je m'en rends compte de l'inexistence en soi de la Bulgarie qui ne souhaite pas par elle-même exister // putain / avec des parents qui nous / ah mais la Bulgarie de toute façon (*souffle ppprrp*) // ok / je vois que tout le monde

Sophia : ton père l'a dit tout à l'heure / c'est un petit pays

Inana : heureusement que vous soyez nés en France allez (*elle siffle*)

Sophia : c'est un petit pays ça intéresse personne / il l'a redit

Inana : il te l'a dit / et ton père il sort

Sophia : mais tout le temps

¹²⁵ Interactions avec Inana, tours de parole de 113 à 118 dans les annexes.

Inana : mais là il l'a sorti / direct // non mai c'est ///

Sophia : oui cette négation

Inana : négation // identitaire /// c'est fou hein // moi je trouve ça dingue // c'est horrible

Sophia : alors que / et l'histoire est intéressante / il y a de la culture / y a tout quoi

Inana : et puis nous on est là genre // NOUS ça nous intéresse

Sophia : mais c'est vrai que c'est complètement // mais justement c'est pour ça je pense qu'il faut écrire

Inana : ah mais il FAUT parce qu'il y aura personne sinon

Sophia : il faut raconter mais ouais

Inana : sauf si il y a un mec qui s'est perdu là-bas //¹²⁶

(...)

Sophia : attends ton père quand même là-dedans

Inana : bah mon père il a cassé des pierres / toi fin voilà

Sophia : il est resté combien de temps

Inana : deux ans

Sophia : putain deux ans à casser des pierres quoi / c'est pas la prison où tu peux faire des études / non c'est vraiment pour casser les personnes

Inana : ouais ouais mais / lui il a eu de la chance / parce que à un moment il a été mis aux panneaux signalétiques vu qui dessinait bien et tout ça / donc ça l'a / ça l'a sauvé quoi // il a une un peu de crève mais il a vu ses potes // fin morts quoi

Sophia : et qu'est-ce qu'il avait fait pour ça

Inana : il avait /// gueulé quand il était en /// tu sais ils avaient des trucs pendant le service militaire / donc le service militaire durait deux ou trois ans // t'avais des espèces de réunion / et il avait ouvert sa gueule parce que il y avait un // drapeau russe quoi / il avait dit ce drapeau il a rien à faire là et voilà ///

Sophia : ah ouais // c'était la terreur et la peur

Inana : bah il s'est fait dénoncé quoi // par quelqu'un qui devait être //¹²⁷

¹²⁶ Interactions avec Inana, tours de parole de 180 à 203 dans les annexes.

¹²⁷ Interactions avec Inana, tours de parole de 243 à 252 dans les annexes.

7. Nicole et sa famille

7.1. Mon histoire avec Nicole

J'ai connu Nicole à l'Inalco en octobre 2011 et nous nous sommes vues quotidiennement pendant 4 ans. Comme les effectifs de classe de bulgare à l'Inalco étaient assez réduits, nous nous sommes retrouvées, Nicole et moi, dans le « noyau dur » de cette première année avec quelques autres personnes. Et un lien d'amitié est né entre nous. Outre le fait de passer en moyenne 15 heures par semaines ensemble pour assister aux différentes cours de la licence, il n'était pas rare de se retrouver à l'extérieur en petit comité, pour déjeuner ou même dîner ensemble. Nous sommes aussi allées toutes les deux, deux fois au théâtre. En hiver 2014, nous avons assisté à une représentation d'Elizabeth Mazev, *Les tribulations d'une étrangère d'origine*, pièce de théâtre mettant en scène la vie et le ressenti d'une fille d'émigrés bulgares ayant grandi en France. La seconde fois, au mois de juin 2015, nous assistions au *Misanthrope* de Molière au théâtre.

Malgré nos entrevues régulières et continues, je n'ai enregistré Nicole lors de nos conversations que 4 fois : en février 2013, en octobre 2013, en juillet 2015 et en décembre 2015.

Pour l'enregistrement de février 2013, qui fut le plus dense et sur lequel je m'appuierai principalement comme corpus d'analyse, nous nous sommes retrouvées dans un café près de l'Inalco pour 1 heure 33 minutes et 40 secondes de discussion sur son histoire familiale en rapport à mon sujet de recherche. Ce corpus a, par la suite, pu être complété à maintes reprises lors de conversations informelles, dont certaines ont été enregistrées à l'aide de mon téléphone, lorsque j'estimais que les sujets pouvaient être pertinents avec les problématiques que je tente d'aborder dans ma recherche¹²⁸.

Nicole est dans une quête continue des silences légués par sa mère et sa famille. Elle tente de les démêler et d'y répondre en persévérant, allant même ainsi contre ses habitudes, et en arrivant bientôt au bout de sa licence, bien que la langue bulgare lui pose encore quelques problèmes.

¹²⁸ Février 2013 : 1 heure 33 minutes et 40 secondes ; octobre 2013 : 5 minutes ; juillet 2015 : 35 minutes et 59 secondes ; décembre 2015 : 24 minutes et 41 secondes.

Nous nous enrichissions l'une l'autre lors de nos conversations qui abordent le plus souvent nos racines communes avec la Bulgarie.

7.2. Histoire de Nicole et sa famille

Nicole est née en 1955, elle a 60 ans. Elle est la fille d'un père français et d'une mère bulgare. Elle habite à Paris depuis plus de 20 ans, a un fils de 24 ans qu'elle a élevé seule et qui se nomme Aliocha. Après beaucoup d'études et de métiers différents (des études en architecture, de théâtre, guide touristique etc.), Nicole travaille aujourd'hui dans une agence organisant des voyages thématiques.

Inscrite en licence de bulgare en 2011, elle, qui ne pensait suivre que quelques cours pour tenter de comprendre la langue de sa mère, a validé sa première et deuxième années de licence. Elle a décidé de faire sa troisième année en deux ans, et après avoir validé beaucoup d'acquis, elle continue assidument, entre deux pèlerinages, son année pour valider sa licence.

Sa mère est née en 1930 en Bulgarie dans une famille de la bourgeoisie bulgare, bénéficiant d'une grande influence politique et financière de la libération de 1878 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En 1942-43, à l'âge de 12-13 ans, elle est partie avec sa gouvernante en Suisse, pour soigner son asthme officiellement. Elle n'a plus jamais revu ses parents. Le grand-père maternel de Nicole a été déporté dans le camp de Belene de 1949 à 1954, il est mort trois mois après sa sortie du camp. Sa grand-mère maternelle quant à elle, a été déplacée avec toute sa famille dans la ville de Trojan, elle est morte en 1963.

La mère de Nicole, après avoir vécu avec sa gouvernante, est partie vivre chez un cousin éloigné, tout d'abord en Suisse, puis aux Etats-Unis. Elle rencontre son futur mari en Suisse et, après un mariage aux Etats-Unis, ils partent vivre au Maroc où Nicole naîtra en 1955. Ils vivront 3 ans en Afrique du Nord, avant de partir s'installer dans les Vosges. Le père de Nicole avait une usine de textile au Maroc, il a continué à travailler dans le textile par la suite, mais en France.

Nicole est la fille aînée de quatre enfants. Elle est proche en âge de ses deux sœurs, Anne et Solange, et a 9 ans d'écart avec son frère François. Ils ont grandi dans l'Est de la France. Nicole se sentait « une petite fille très sauvage », en révolte contre sa mère, contrairement à ses sœurs et

son frère qui étaient proches de leur parent. Ses deux sœurs étaient très fusionnelles, mais elle et son frère cadet ont vécu une enfance plus solitaire.

Chacun à sa manière a un rapport avec le pays de leur mère. Nicole, qui a comme second prénom Nadejda, va souvent en Bulgarie. Elle y est allée la première fois avec toute sa famille en 1972, puis une autre fois seule avec sa mère quelques années plus tard. Nicole retourne encore souvent en Bulgarie, au moins une fois par an. Il y a 12 ans et 6 ans, elle y est allée avec ses frères et sœurs. Elle y est allée aussi trois fois avec son fils, et part souvent aussi pour les vacances avec une amie d'origine bulgare. Nicole a tenté plusieurs fois d'apprendre le bulgare, elle a fait des stages d'été pour apprendre le bulgare à l'université de Sofia, les cours Assimil, mais sans succès probants. Aujourd'hui elle compte bien aller jusqu'au bout, « pour une fois », comme elle a l'habitude de le rappeler, car Nicole avoue entamer beaucoup de projets sans jamais les finir, et montrer à ses frères et sœurs, qui ne parlent pas bulgare non plus, qu'elle peut enfin finir quelque chose. Nicole est donc la seule à tenter d'apprendre le bulgare, et ce aussi pour une raison, traduire des correspondances que sa mère avait avec sa famille restée en Bulgarie :

Sophia : par contre tu es la seule a essayé d'apprendre le bulgare ?

Nicole : OUAIS (*avec un peu de fierté*)

Sophia : non mais c'est vrai

Nicole : oui oui je sais¹²⁹

Son frère François, qui a comme second prénom Ivan, est parti, sur les conseils de sa mère vivre et travailler à l'étranger :

Nicole : c'est ma mère qui a dû lui dire / barre-toi mon fils / barre-toi surtout va mener ta vie / et sois loin de ton père pour mener ta vie¹³⁰

Il a très bien réussi sa vie professionnelle, travaillant dans les affaires, il est resté 20 ans hors de France. Il s'investit beaucoup sur le plan financier en Bulgarie. Il s'occupe d'une fondation et siège au conseil d'administration de l'université américaine de Sofia. Il est, comme Nicole, à la recherche d'une histoire passée, tentant de traduire des documents, ou allant à la recherche

¹²⁹ Interactions avec Nicole, tours de parole 140 à 143 dans les annexes.

¹³⁰ Interactions avec Nicole, tour de parole 244 dans les annexes.

d'archives concernant la famille, même une fois, il est allé en voiture « jusque devant le pont (de Belene) pour voir où c'était »¹³¹.

Ses deux sœurs commencent elles aussi à s'intéresser à la Bulgarie, en y allant pour les vacances avec leur famille. Anne, qui exerce le métier de tapissière, a divorcé il y a 8 ans, et elle a repris son nom de jeune fille et a ajouté le nom de sa mère administrativement. Solange, quant à elle, reçoit beaucoup dans sa grande maison aux portes de Paris. Elle a l'esprit de famille et c'est chez elle que tout le monde se retrouve pour les fêtes, elle adore recevoir, comme sa mère aimait le faire.

Aliocha, le fils de Nicole, a été élevé par sa mère. Ils sont très proches et habitent même ensemble en ce moment dans l'appartement de Nicole. Après quelques années passées dans le sud de la France en travaillant auprès de chevaux, il veut enfin réaliser son rêve : devenir pilote de chasse. Pour cela, il est remonté à Paris pour reprendre ses études, repasser son baccalauréat section scientifique, pour pouvoir passer le concours de l'aviation civile. Aliocha n'a pas encore de curiosité du pays de sa grand-mère, Nicole ne lui a pas transmis, selon elle, la curiosité de ce passé qui la hante :

Sophia : et ton fils / il a une curiosité ?

Nicole : non / pour le moment non / mais je ne lui ai pas vraiment transmis non plus je pense // je lui ai pas transmis¹³²

Ils sont allés quand même deux ou trois fois ensemble en Bulgarie, à Varna, ville balnéaire pour les vacances.

De toute la famille, Nicole est celle qui est le plus à la « recherche » de ce que sa mère ne lui a pas transmis. Sa mère est décédée en 1992, à l'âge de 62 ans d'un cancer, son père s'est remarié et oscille entre les Vosges où il habite toujours et la Bretagne où ils ont une maison familiale.

¹³¹ Interactions avec Nicole, tour de parole 202 dans les annexes.

¹³² Interactions avec Nicole, tours de parole 259 à 260 dans les annexes.

7.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations

Sophia : donc d'accord / donc il était bourgeois et dans la politique

Nicole : oui / du côté de mon grand-père ils avaient / ils étaient dans la politique les finances et tout ça // mais tu sais à l'université de Sofia / tu as deux statues à l'entrée et on m'a toujours dit que c'était mes oncles

Sophia : ah OUI

Nicole : oui d'origine roumaine / deux grandes statues // quand tu iras tu verras // et du côté de ma grand-mère / c'était enfin une famille assez artiste mais si tu veux ils s'occupaient des roses // quand tu entends XXX parler / bon c'étaient des grands bourgeois / si tu veux j'ai pas envie / enfin lui quand il parle de son grand-père qui fait des chaussures / tu étais là ?

Sophia : oui oui oui exact

Nicole : bon je laisse un peu de poésie à tout ça // mais en même temps ça serait bien d'en parler / mais je ne me sens pas // si tu veux / bah justement ce qui / moi je me cache / je suis quelqu'un qui s'est toujours // tu vois à un moment elle nous a tellement parlé / je pense d'abord qu'elle s'est toujours sentie très coupable ma mère / d'être vivante tu vois / d'avoir une vie / mon père avait de l'argent / elle a eu une vie facile matériellement ma mère / si tu veux je pense qu'elle (*son père*) l'a protégé sur ce plan-là / en même temps je pense qu'elle s'est sentie toujours très coupable / moi j'ai retrouvé une lettre mais j'ai jamais / tu vois / j'ose pas demander les choses hein / j'ai jamais demandé vraiment à mon père / parce que j'ai / si tu veux / enfin c'est idiot / mais je ne supporte pas l'idée de mettre quelqu'un mal à l'aise ou en porte à faux // tu vois ma grand-mère elle était très malade parce que elle était maniaco dépressive / et j'ai trouvé une lettre là / parce que maman / elle achetait beaucoup de choses / elle est morte jeune elle est morte quand elle avait 62-63 ans / mais elle nous a laissé ses lettres en bulgare / ses courriers en bulgares / une partie c'est mon frère qu'il l'a une autre c'est moi qui l'ai / c'est pas très logique pour le moment / en tout cas il y a une lettre qu'une copine m'a traduite et on voit que ma grand-mère et très très très malade et ses frères écrivent une lettre à maman

Sophia : mais donc il se sont revus ?

Nicole : non jamais / c'était avant 89 / ma grand-mère est morte en 63 / enfin mon grand-père en 54 / c'est l'année où je suis née d'ailleurs / euh ma grand-mère est morte en 63

Sophia : ils avaient quand même une correspondance entre ta mère et ses parents ?

Nicole : oui / mais si tu veux ses frères lui demandaient est-ce que tu veux pas prendre ta mère / la faire venir / soigner en France ou en Europe // bon je sais qu'elle est morte très vite après cette lettre // si tu veux elle perdait la tête / bon maman envoyait de l'argent je sais / mais elle perdait

la tête / tu vois quand t'es maniaco dépressive / je ne sais pas quels sont les comportements / mais elle distribuait de l'argent / elle vivait si tu veux / ils vivaient misérablement hein ça c'est sûr / mais après avoir vécu fastueusement

Sophia : mais après avec ton grand-père qui est décédé / mais c'était lié au camp tu penses ?

Nicole : ah oui oui oui / parce que dans les papiers que mon frère a / tu vois que c'est un homme malade donc heu / je pense qu'il est sorti / il est pas mort à Belene / il est mort deux ou trois mois après / il est sorti et il est mort après / mais euh ¹³³

(...)

Sophia : d'accord / mais alors toi tu es allée en Bulgarie ?

Nicole : moi j'étais en Bulgarie 2 fois

Sophia : mais c'était avant 89 ?

Nicole : ah oui oui oui oui / j'ai été en 72 / par ce que maman voulait y retourner mais elle a voulu y retourner à partir du moment où les Bulgares ont reconnu la nationalité française

Sophia : ah oui d'accord / parce que ma question c'est pourquoi elle n'y serait pas retournée aussi avant pour voir ses parents et tout

Nicole : il fallait si tu veux cette preuve / je ne sais pas / comme quoi les Bulgares reconnaissent qu'elle était française et non pas / et donc la première fois qu'on y a été c'était en 72 à mon avis / une fois j'y ai été avec mes parents et mes frères et sœurs / et l'autre fois je crois j'ai en mémoire que j'ai été seule avec maman / on était allé voir cet oncle d'ailleurs

Sophia : ça devait être quelque chose de retourner là-bas en tout cas pour elle et euh ///

Nicole : ouais

Sophia : tu imagines ?

Nicole : ouais // mais je pense que si tu veux maman elle a / oui elle a voulu nous protéger entre guillemets / protéger son mari si tu veux et elle s'est / elle s'est sûrement sentie très coupable maman / jusqu'à la fin de sa vie / puisqu'elle est morte / elle est morte d'ailleurs au même âge que sa mère hein / à l'âge de 62 ans

Sophia : et quoi de maladie ?

Nicole : de cancer

Sophia : ah cancer

Nicole : et mon père il est toujours vivant / maman elle est partie très jeune / mais bon moi j'ai grandi euh moi je ne sais pas / si tu veux moi je /// je me dis c'est un peu pour ça que je viens ici

¹³³ Interactions avec Nicole, tours de parole 70 à 81 dans les annexes.

si tu veux / que ce qu'elle nous a transmis / enfin ce que moi j'ai pris en tout cas parce que moi je suis l'ainée des 4 enfants / si tu veux / c'est t'as pas le droit de vivre // t'as pas le droit de vivre / les autres ils souffrent et t'as pas le droit de vivre / enfin / tu vois c'est les micmac dans la tête des enfants hein euh /

Sophia : par ce que les autres ont souffert toi tu en es sorti que ///

Nicole : de mémoire d'enfant si tu veux / j'ai toujours souvenir que maman justement nous parlait des horreurs / de la prison / de la délation / de la /// d'avoir été déplacé / d'avoir tout perdu / des gens qui était mis à mort / d'autres qui ont été fusillés / d'autres qui ont pu s'échapper / tout ça tu vois tout ce contexte-là j'ai grandi avec ça // j'ai dans / moi j'ai retenu que ça / elle nous a peut-être raconté d'autres choses hein / mais j'ai entendu ça si tu veux mais j'ai sûrement entendu toute sa souffrance vraiment // mais euh / et du coup c'est vrai si tu veux / au-delà de la langue qu'elle nous a jamais appris /¹³⁴

(...)

Nicole : tu sais j'étais une petite fille très sauvage / et euh très enfermée / et euh moi je détestais dire que ma mère était bulgare / ça m'énervait / ça m'énervait / ça m'énervait // et pas du tout mes sœurs

Sophia : pourquoi ça t'énervait ?

Nicole : j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose qui était pas juste / que on trichait / qu'il y avait une tricherie quelque-part

Sophia : par rapport à quoi ?

Nicole : bah que si tu veux / je ne sais pas il y avait un mystère autour de ça si tu veux / mais que la vérité je ne la connaissais pas vraiment / mais ///

Sophia : et dire qu'elle était bulgare / c'était dire que tu ne connaissais pas le reste non plus ?

Nicole : je sais pas si tu veux je sais pas pourquoi ça me mettait mal à l'aise / et tu vois ça ne me met plus du tout mal à l'aise aujourd'hui évidemment / mais quand j'étais petite / tu vois il y avait si tu veux / il y avait un mystère autour de ça et euh

Sophia : et parce que on ne devait pas te raconter tout non ? on te parlait ouvertement de tout / ce parcours de toute cette famille quand tu étais petite aussi ou ///

Nicole : moi j'ai le souvenir que maman nous racontait si tu veux / mais c'était toujours des drames (*on rigole*) c'était des DRAMES / oh la la mais bon tu sais XXX fixe quand on est enfant donc je sais pas // mes sœurs si tu veux / moi j'ai toujours été en conflit avec maman hein / même

¹³⁴ Interactions avec Nicole, tours de parole 84 à 99 dans les annexes.

jusqu'à toute ma vie hein / euh peut-être parce que maman si tu veux / nous on s'arrange tous avec nos vies et moi / commencé pas moi / mais je pense que ma mère elle s'est arrangée avec son histoire / tu vois pour survivre / pour traverser tout ça elle s'est arrangée et que moi / euh / tu sais / quand tu es petite fille t'es toujours en soif d'absolue / de vérité et tout ça / et donc intuitivement je devais le sentir

Sophia : que c'était plus une sorte d'arrangement qu'elle te racontait

Nicole : oui et enfin / d'arrangement / qu'elle s'est arrangée je ne sais pas sur quel plan si tu veux tu vois / mais euh elle a trouvé ses portes de sorties et moi il y a quelque chose qui me mettait mal à l'aise / je ne peux pas te dire quoi en fait¹³⁵

(...)

Sophia : et toi / tu t'appelles Nicole et c'est / enfin pourquoi tu t'appelles Nicole / tu sais pourquoi ?

Nicole : je m'appelle Nicole Nadejda en fait

Sophia : ahhh

Nicole : et ma mère elle voulait Nadejda mais bon /// elle a pas gagné
(on rigole)

Nicole : Nicole alors là c'est pas excitant du tout / c'est la sœur de mon grand-père paternel / qui est la sœur du père de mon père et qui est morte à l'âge de 13 ans qui s'appelait Nicole / donc voilà tu vois

Sophia : um / un peu lourd quand même (on rigole)

Nicole : et Nadejda c'est maman qui avait choisi /

Sophia : oui c'est jolie

Nicole : donc je m'appelle Nicole-Nadejda // à un moment donné / j'ai eu très fort envie de m'appeler Nadejda et j'ai pas eu le courage de le faire / j'ai senti / j'ai senti si tu veux que ça pouvait me donner une force de vie / parce que ce qui me manque / enfin / j'ai beaucoup d'énergie en même temps mais si tu veux il me manque une force de vie / je suis je suis quelqu'un qui se saborde énormément / tu vois / je sais très bien faire pour que les choses ne marchent pas // je fais ça très bien même / non je les vois et je me dis oh là je vais me faire un croche-pied et poum // et euh / j'ai senti et puis je ne sais pas ce qui s'est passé / j'ai pas eu le courage de le faire / ma sœur par contre elle a divorcé il y a pas longtemps / enfin il y a pas

¹³⁵ Interactions avec Nicole, tours de parole 127 à 137 dans les annexes.

longtemps / y a 5-6 ans et elle a pris le nom / repris son nom de jeune fille et elle a ajouté le nom de maman / donc elle s'appelle XXX-XXX ou XXX-XXX j'en sais rien / je ne sais plus dans quel sens elle a mis ça mais //¹³⁶

(...)

Sophia : et tu te sens bien là-bas / comment tu te sens chez toi / tu te sens ///

Nicole : ah ouais ouais / au début / plus maintenant / quand j'atterrissais / j'avais l'impression que je devenais vivante / JE TE JURE jt'e jure / maintenant ça ne me fait plus ça / mais j'atterrissais je me disais je suis une femme libre / je suis une femme vivante / je suis heureuse de vivre / j'atterrissais sur ces terres / maintenant c'est passé / ça a duré très longtemps / ça a duré au moins 10 ans ça / ce sentiment

Sophia : comme si tu ramenait / toi tu étais le côté vivant de ta mère et que tu revenais là-bas et que tu avais réussi à vivre et à survivre à tout ça

Nicole : oui / parce que si tu veux / je pense que maman elle a renié son essence profonde / je pense que c'est pour ça que j'ai toujours été en colère avec elle // elle a renié cette vitalité et puis elle a puisé dans la France / si tu veux sa porte de sortie qui était l'intellect / mais en fait ma mère je pense que c'est pas une pure intellectuelle tu vois / c'est quelqu'un qui aimait la vie qui était gaie / et donc tu vois je pense qu'elle a renié des choses / enfin c'est comme ça que je sens intuitivement / je sais pas je sais pas hein / mais pour aussi peut-être si tu veux elle est pas arrivée à / elle a peut-être eu envie de sauver ses parents / sa mère en tout cas / elle y est pas arrivée tu vois / elle osait peut être pas demandé à mon père et tu vois j'ose même pas demander à mon père si tu veux je sais pas si ce que maman lui a dit ou pas / je sais pas si tu veux quand elle lui a dit euh / tu vois j'ai même pas posé cette question à mon père je suis quand même pas championne hein / et (*elle rigole / je rigole*)¹³⁷

(...)

Nicole : mais moi je me sens coupable de vivre hein / c'est très très fort chez moi / c'est / d'être vivante / c'est très fort et ça m'a pourri la vie hein

¹³⁶ Interactions avec Nicole, tours de parole 156 à 162 dans les annexes.

¹³⁷ Interactions avec Nicole, tours de parole 295 à 298 dans les annexes.

Sophia : par exemple est-ce que tu te sens proche des gens / des enfants issus de parents de la Shoah / tu vois ce que je veux dire ? ce côté survivant / la culpabilité de vivre que peuvent reconnaître

Nicole : oui je peux me sentir proche si tu veux / mais j'ai pas de oui oui oui / je serai à l'écoute si tu veux // mais tu vois par exemple dans ma vie personnelle / enfin il y a plein de / si tu veux je me suis apaisée un peu par rapport à tout ça mais il y a beaucoup de choses que j'arrive pas à réaliser ou à concrétiser ou à /// j'arrive pas à vivre /¹³⁸

¹³⁸ Interactions avec Nicole, tours de parole 339 à 341 dans les annexes.

8. Arnaud et sa famille

8.1. Mon histoire avec Arnaud

Je connais Arnaud depuis toujours, nous avons 6 ans d'écart.

Son père, Joro est un vieil ami de la famille. Meilleur ami de mon père, ils se connaissent depuis leur enfance et se retrouvent quotidiennement dans un café (car ils sont voisins) pour prendre un verre. Nostalgiques, tous deux peuvent parler pendant des heures du passé, du présent et de la vie. Quand ils sont tous les deux, ils parlent en bulgare, mais en présence de leurs femmes françaises, ils varient leurs langues selon les situations.

Je vois très souvent Joro et Lili qui viennent dîner à la maison ou réciproquement au moins une fois par semaine. Ils font quasiment partie de la famille, et il m'est toujours agréable de passer une soirée avec eux pour entendre les histoires du passé de mon père et de Joro.

Je croise Arnaud aussi lors des réunions de famille, mais comme un cousin, je n'ai jamais vraiment passé un moment en tête à tête avec lui.

Le 28 mai 2015, je l'ai retrouvé pour justement discuter de mon sujet de recherche. Nous nous sommes tout d'abord installés dans un bar pour prendre un verre à l'heure de l'apéro, et finalement, nous avons dîné ensemble. Je voulais aborder avec lui des thèmes qui avaient déjà été discutés lors de dîners avec nos deux familles. Il m'avait déjà fait part de ses impressions sur ses origines, les relations de ses parents, et comment il a réussi à se construire une histoire à travers les histoires familiales. Mais lors de cet échange enregistré, les sujets de discussions que je pouvais lancer en rapport à mon sujet de recherche n'arrivaient pas « à prendre ». Arnaud ne rebondissait pas sur les questions que je posais. Nous discutons sur de multitudes autres sujets, mais dès que j'en venais aux questions qui faisaient sens pour ma recherche, la conversation déviait sur autre chose. Il n'en reste pas moins par imprégnation, Arnaud et sa famille m'ont apporté de nombreux éléments significatifs.

Il m'est arrivé, à maintes reprises, d'enregistrer les conversations lors de dîners, où Joro, le père d'Arnaud et Teko, mon père, se mettaient à discuter de leur parcours de vie, de leur passage d'Est en Ouest, ou bien de leur impression par rapport à la Bulgarie d'hier et d'aujourd'hui. Ces récits de vie racontés à la première personne par ces parents sont une donnée importante pour

l'étude des récits mythifiés et de la mise en scène de soi à l'intérieur de ces parcours de vie particuliers.

Au début de ma thèse, j'ai longuement hésité à prendre dans mes corpus la famille d'Arnaud. C'est à travers sa famille et la mienne que j'ai commencé à mettre en place ma réflexion de départ sur mon sujet de recherche. Par les histoires des silences de Joro et de Teko, j'ai élaboré mes hypothèses sur le fait de transmettre ou pas des histoires de familles, des histoires de parcours de vie, des histoires qui ne devaient pas être dites, de la transmission de la langue, de silences ou de non-dits. D'une famille « témoins », ils sont devenus une famille importante pour ma recherche. J'ai pu, à travers eux, faire de l'observation participante, des enregistrements de la vie de tous les jours, revenir sur des questions, avoir plusieurs versions d'une même histoire.

8.2. Histoire d'Arnaud et sa famille

Arnaud a 28 ans. Il est né en Bulgarie, à Sofia en 1988, d'un père bulgare Joro et d'une mère française Lili. Ayant fait ses premières années en Bulgarie, ils reviennent habiter en France en 1993 alors qu'Arnaud a 5 ans. Fils unique, il habite aujourd'hui à Paris avec ses parents et travaille pour une grande marque d'outils professionnels comme commercial. Après son baccalauréat, il poursuit des études de commerce et obtient deux masters de business international en France et en Argentine, ainsi qu'un MBA de business sportif.

Arnaud assume tout a fait ses origines bulgares, il comprend bien cette langue et la parle parfois lorsqu'il retourne en Bulgarie pour les vacances avec des amis qu'il a gardés de ses premières années d'école. Mais le bulgare n'est pas sa langue maternelle, ni même la langue avec laquelle il communique avec son père. Dans sa famille, ils se sont toujours parlés en français.

Son père, communément appelé Joro, a 75 ans. Il est d'origine bulgare, né à Sofia. Habitant en France depuis maintenant plus de 35 ans, il s'est marié à une française, Lili, à la fin des années soixante-dix.

A l'âge de 30 ans, il quitte la Bulgarie en passant, à l'arrière d'une voiture, les frontières jusqu'en Italie par la Yougoslavie pour atteindre par la suite la Suède, qui était une terre d'accueil

reconnue à l'époque (comme l'Australie ou le Canada). Après quelques temps, il part pour l'Allemagne, toujours en tant que réfugié politique. Puis rencontre sa future femme française, Lili, à Munich qu'il suivra plus tard en France. Avec un diplôme d'étude de commerce, il se lance dans le business et développe avec son meilleur ami Teko, bulgare et ingénieur, une société d'informatique. Peu après la chute de 89, il retournera en Bulgarie avec sa femme et son fils pour y travailler pendant 5 ans. Puis il revient en France, et aujourd'hui même si son foyer principal reste la France, il lui arrive de partir au moins 7 fois par an en Bulgarie pour un court séjour (une semaine) afin de s'occuper de sa société sofioite.

Sa mère, Lili, est d'origine bretonne. Après avoir habitée à Munich dans le début des années 70, où elle rencontra Joro, ils déménageront par la suite à Paris où elle travaillera comme gérante de magasin de vêtements. Lorsque Joro a une opportunité professionnelle s'offrant à lui en Bulgarie, elle le suivra là-bas. Ils vivront pendant 5 ans dans ce pays lors des premières années de transition. Elle garde un mauvais souvenir de cette période et de la Bulgarie, même encore aujourd'hui. Elle y retourne avec son mari régulièrement mais se plaint du système politique et surtout économique du pays qui est digne selon elle du Far West.

Lili comprend bien le bulgare, mais elle ne le parle presque jamais répondant en anglais ou en français, même à leurs nombreux amis bulgares.

Arnaud a donc grandi dans cette double culture. Très cultivé et érudit, il connaît bien l'histoire de son père et a grandi avec ces histoires sans pour autant être à la recherche d'une bulgarité particulière. Il a un nom à consonance bulgare et il revendique ses origines puisqu'il peut parler le bulgare et a un rapport décomplexé avec le pays de son père. Arnaud est très proche de ses parents. Bien qu'il soit parti faire une partie de ses études à l'étranger (Bordeaux une année, Buenos Aires une année, et il a travaillé un an à Nancy en 2013-2014), lorsqu'il habite à Paris, comme c'est le cas aujourd'hui, il habite avec et chez ses parents. Et leur relation à trois est assez fusionnelle. Même si Arnaud a 28 ans, ils dînent presque tous les soirs ensemble, ou Arnaud aime bien ramener ses amis chez lui ou même pour les vacances et Joro et Lili font toujours partie de son cercle. Un des futurs projets serait de déménager pour trouver un appartement plus grand pour vivre tous les trois, mais avec une entrée indépendante pour Arnaud.

9. Cyril et sa famille

9.1. Mon histoire avec Cyril

Cyril est le fils d'amis de mes parents, Timmy et Corine. Mon père connaît Timmy depuis l'enfance en Bulgarie, car ils étaient voisins et avaient le même groupe d'amis. Après s'être perdus de vue, ils se sont retrouvés à la fin des années soixante-dix lorsque Teko s'est installé à son tour à Paris. Ce n'est que depuis quelques années qu'ils se retrouvent plus quotidiennement. J'ai rencontré Timmy pour la première fois il y a deux ans chez des amis communs. Nous avons vite sympathisé, mon sujet de thèse l'intéressait ainsi que mon travail dans le cinéma documentaire. J'ai ainsi revu Timmy et Corine à de nombreuses occasions lors de dîners chez mes parents ou au restaurant, nous avons aussi fêté Pâques ensemble chez lui le 12 avril 2015. Leurs deux enfants vivant à l'étranger, je n'ai jamais eu l'occasion de les rencontrer. Mais la semaine du 13 avril 2015, j'ai contacté Cyril par Facebook pour lui proposer un rendez-vous téléphonique. Le 15 dans l'après-midi, je l'ai joint par Skype et nous avons discuté une petite demi-heure pour faire tout d'abord connaissance mais aussi pour aborder les sujets qui touchent ma recherche. Aujourd'hui nous sommes toujours en contact et prenons de nos nouvelles sporadiquement.

9.2. Histoire de Cyril et sa famille

Cyril est né en 1971 à Paris. Après son baccalauréat, il entame des études de commerce et ouvre par la suite un restaurant italien à Paris. Retournant souvent en Bulgarie, il y rencontre sa femme et décide de partir vivre et de travailler à Sofia. Aujourd'hui il gère un restaurant dans le centre-ville qui marche très bien. Il a deux enfants qui s'appellent Maximilien et Benjamin qui sont bilingues comme leur père. Cyril a une petite sœur, Karine, qui est née en 1976, elle aussi à Paris.

Karine part étudier, après son baccalauréat, aux Etats-Unis et fait une brillante carrière à Los Angeles comme productrice de cinéma. Aujourd'hui, après s'être mariée à un Américain, elle fait une pause pour élever ses deux enfants, Lucas et Emilie qui ont moins de dix ans et qui parlent anglais mais aussi français et un peu le bulgare.

Cyril et Karine sont les enfants de Timmy et Corine. Timmy est né en Bulgarie en 1940 à Sofia, il vient dans les années soixante à Paris pour faire des études de cinéma, c'est là qu'il rencontre Corine, d'origine bretonne, elle aussi étudiante en cinéma. Ils montent par la suite tous les deux une société de production de films mais aussi de distribution.

10. Nicolas R. et sa famille

10.1. Mon histoire avec Nicolas R.

Ma connaissance principale dans cette famille est le père, Koky. Je le rencontre souvent, lors de diners ou de rencontres improvisés, je lui ai parlé de mon sujet de recherche et il était à chaque fois enthousiasmé par la thématique et les questions abordées. Depuis, mon sujet s'est surtout focalisé sur les enfants, surtout Nicolas, qui habite à Paris. Il travaille, avec une de ses grandes sœurs Emilie, ensemble avec leur père dans le magasin de sport de celui-ci. Ils mènent chacun une vie très parisienne et ne sont pas vraiment à la recherche d'une langue, d'une parole ou d'une histoire.

Le 14 septembre 2013, j'ai donné rendez-vous à Nicolas, après l'avoir contacté sur facebook. Nous nous connaissons depuis l'enfance mais n'avons jamais été proches, ni même n'avons passé un moment ensemble. Lors de cette rencontre dans un café près de Montparnasse, nous avons discuté de divers sujets pour faire plus ample connaissance. Nous nous sommes raconté nos vies, mais la conversation n'arrivait pas à se diriger vers les problématiques qui intéressent ma recherche. A la fin de notre café, les données recueillies n'étaient pas en nombre suffisant pour que je puisse composer un corpus significatif. La famille de Nicolas s'installe donc dans les familles complémentaires qui appuieront certains points essentiels, sans pour autant composer le « noyau dur » de mon corpus.

10.2. Histoire de Nicolas R. et sa famille

Nicolas a comme père Koky, 70 ans, il est bulgare naturalisé français depuis plus de 40 ans. Ayant quitté la Bulgarie communiste, ce musicien s'installe à Paris en 69 et continue son métier d'artiste. Puis il quitte le monde de la musique pour se lancer dans les affaires et le commerce.

« à un moment donné / je devais choisir entre la musique et les affaires / je suis tombé dans les affaires par hasard et le hasard a bien fait les choses // j'ai été sage et j'ai choisi les affaires / pendant quarante ans / j'ai sacrifié ma vie au travail »¹³⁹

Koky s'est marié dans les années 70 à une Française, Laurence, ils auront trois enfants, deux filles qui ont aujourd'hui 37 et 32 ans, Olivia et Emilie, et un fils de 27 ans, Nicolas. Aujourd'hui divorcé de sa femme, ils restent pourtant très proches et soudés les uns aux autres, malgré la situation familiale et l'âge adulte de ses enfants. Bien que sa fille aînée soit mariée et habite à Bruxelles, Koky, toujours actif, travaille avec ses deux autres enfants. Il n'a pas appris sa langue natale à ses enfants, mais Olivia, la fille aînée, a tenté d'apprendre par elle-même le bulgare lorsqu'elle avait 18 ans.

Ayant récemment entrepris de se relancer dans la musique : « à 66 ans / j'ai décidé de changer de métier et de reprendre mes objectifs d'autrefois ». Lors de ses interviews, il raconte brièvement son parcours de vie de la Bulgarie à la France : « l'adolescence à l'Est est marquée par l'emprise du communisme / je ne vais pas m'attarder là-dessus // c'est beaucoup de privation, d'autorité gouvernementale ».

Nicolas travaille donc avec son père et sa sœur dans l'entreprise familiale de vêtements de sport et matériel sportif. Il vit en couple avec une artiste peintre qui a trois enfants. Il voyage beaucoup à travers le monde et principalement en Afrique.

Koky n'est jamais retourné en Bulgarie, et sa famille n'a jamais voyagé dans ce pays d'origine non plus.

¹³⁹ D'après une interview enregistrée par Gilbert Jouin sur la chaîne AANIL lors de la sortie de son disque.

11. Nicolas Y. et sa famille

11.1. Mon histoire avec Nicolas Y.

J'ai rencontré Nicolas Y. à l'Inalco. Il était une année au-dessus de moi, mais à la deuxième année, lui ainsi que sa femme Nicole, ont rejoint notre groupe. Je croisais donc de manière régulière Nicolas Y. et lorsqu'il a su le sujet de ma recherche, il s'est lui-même empressé de me faire part de son parcours familial et de la connivence de nos histoires.

Nous discutons donc dans les couloirs ou les salles de classes mais je n'ai jamais enregistré nos conversations. L'année suivante, Nicolas Y. n'a pas poursuivi les cours de bulgare à l'Inalco, je n'étais alors en contact qu'avec sa femme, Nicole, qui me donnait des nouvelles de son mari, mais aussi sa propre vision sur la recherche de Nicolas Y.

11.2. Histoire de Nicolas Y. et sa famille

Nicolas Y. est né en France avant 1950 d'une mère française et d'un père bulgare ayant quitté la Bulgarie pour raison politique dans les années 1920, soit avant l'arrivée des communistes au pouvoir.

Après une brillante carrière à la RATP, il est aujourd'hui à la retraite. Il a attendu jusque-là avant d'entamer une recherche qui lui tenait vraiment à cœur : apprendre la langue de son père, le bulgare, pour traduire des actes de propriétés qui lui ont été transmis en héritage.

Nicolas Y. est venu à l'Inalco avec sa femme Nicole, française elle aussi à la retraite. Ils ont eu un fils qui se nomme Constantin. Aujourd'hui la vingtaine, il fait de brillantes études dans une grande école de commerce.

Son père était un homme très silencieux, qui de son vivant ne lui a jamais raconté sa jeunesse en Bulgarie, ni même les raisons de son départ de son pays d'origine pour la France. Il a cependant laissé en héritage des actes de propriété, qui ont motivé Nicolas Y. à l'âge de la retraite pour essayer de comprendre le passé de son père à travers une « quête » qu'il a estimé devoir commencer par la langue.

Le projet de Nicolas Y. fonctionnait par étape : tout d’abord apprendre la langue par le biais de l’Inalco, puis traduire les actes de propriété de son père, et enfin se rendre pour une première fois en Bulgarie en compagnie de sa femme et de son fils.

Mais Nicolas n’a pas réussi à aller au bout du processus, se démotivant peu à peu en exprimant oralement que « si papa nous avait rien dit peut-être qu’il avait des choses qui n’étaient pas très agréables et il voulait pas qu’on sache / faut pas aller déterrer comme ça »¹⁴⁰.

A ce jour, il n’est toujours pas allé en Bulgarie avec sa famille, même si deux années après son essai pour apprendre le bulgare, il avait comme nouveau projet de partir en vacances avec son fils pour faire des excursions dans le pays de son père.

12. Sylvie et sa famille

12.1. Mon histoire avec Sylvie

Le père de Sylvie et le mien sont amis depuis leur enfance en Bulgarie, ils ont ensuite gardé contact en France et se voient épisodiquement quelques fois par an autour d’un déjeuner. Malgré ces liens familiaux, je n’avais croisé Sylvie et sa famille que quelques fois lorsque j’étais petite et ce n’est que cette dernière année que j’ai réellement rencontré Sylvie et ses parents. J’étais tout d’abord conviée à un dîner chez ses parents, tous deux bulgares venus s’installer en France dans les années soixante. Ils voulaient me revoir depuis toutes ces années et étaient très intéressés par mon sujet de thèse. Nous avons beaucoup parlé de leurs parcours de vie de la Bulgarie jusqu’en France, de leurs familles et des souvenirs communs qu’ils partageaient avec mon père. A la fin du dîner nous avons convenu de nous revoir lors d’un goûter avec leur fille, Sylvie, qui habite New York et venait pour une quinzaine de jours en France. Le mercredi 4 mai 2016, nous nous retrouvions dans un café pour un apéritif dinatoire. Je découvrais avec plaisir Sylvie. Nous étions installées l’une en face de l’autre et discussions par moment toutes les deux et à d’autres nous participions aussi à la conversation générale. J’ai pu ainsi lui poser toutes les questions qui me tenaient à cœur en rapport avec ma recherche et Sylvie s’est montrée très intéressée quant à mes

¹⁴⁰ Propos mis en mot par notre enseignante commune de langue appliquée.

Interactions avec Nicole, tour de parole 438 dans les annexes.

problématiques qu'elle partageait elle aussi. Par la suite, nous sommes devenues « amies » sur Facebook et nous nous envoyons souvent des messages de contacts.

12.2. Histoire de Sylvie et sa famille

Sylvie est née en 1981 à Paris. Elle est la fille de Henrey et de Sveta. Henrey est artiste peintre-sculpteur installé en France depuis les années soixante. Né en Bulgarie en 1940, il fait d'abord des études à l'école d'Arts Plastiques de Moscou, puis s'inscrit aux Beaux-Arts à Paris en 1962. Il construit par la suite une belle carrière vivant de son métier et exposant même ses sculptures au château de Versailles. C'est en France qu'il rencontre Sveta, elle aussi bulgare faisant une carrière de mannequin internationale. De par leurs métiers artistiques ils arrivent tous les deux à s'installer France et ne pas revenir en Bulgarie. Ils ont deux filles Katia, née en 1976 et Sylvie.

Les deux sœurs grandissent à Paris et suivent une scolarité à travers l'enseignement français. Elles sont cependant bilingues et parlent à la maison avec leurs deux parents le bulgare, bien que le français soit aussi employé au quotidien. Les deux sœurs ont toujours communiqué entre elles en français.

Katia après son bac est devenue mannequin et a eu une brillante carrière internationale. Elle habite maintenant en Afrique du Sud, s'est mariée à un Sud-Africain et a une petite fille de 5 ans qui se nomme Milla. Elle s'est reconvertie professionnellement et est maintenant créatrice de mode pour enfants. Elle tente de revenir tous les ans en Europe pour retrouver sa famille, soit à Paris où habitent ses parents, soit en Bulgarie au bord de la mer où ils ont une maison familiale.

Sylvie a suivi le chemin professionnel de sa mère et sa sœur et après le bac, elle s'est inscrite dans une agence de mannequins grande taille. Elle a réalisé elle aussi une carrière internationale et habite à New York depuis 8 ans. Elle est mariée à un Américain et tout en continuant à travailler en tant que mannequin, elle a aussi ouvert une entreprise de décoration d'intérieur.

Tous les étés, la famille essaye de se retrouver au complet dans sa propriété de vacances sur les bords de la mer Noire où Henrey a construit trois petites maisons dans un grand terrain pour que chacun puisse avoir son espace tout en étant ensemble durant un mois de l'année en été.

PARTIE II

LA POLYSEMIE DES SILENCES

Chapitre 4 :

Le vécu du silence des parents

Dans cette recherche, j'interroge les effets de la transmission de la première génération d'exilés bulgares d'avant 1989 sur leurs enfants. Je fais l'hypothèse que la transmission parentale faite de non-dits, d'occultations est liée à un mode de relation antérieure qui serait celui de l'expérience subjective du communisme. Mais cette transmission silencieuse peut-elle être sans mots ? Le vécu des parents se concrétise-t-il par la parole ? A quelle occasion et envers quel public est-il possible de raconter cette période de censure et d'autocensure, qui a tant de mal aujourd'hui encore en France à « fissurer » l'histoire de ce passé communiste bulgare ?

Je fais l'hypothèse qu'à l'intérieur des familles, il y a une mise en mots de cette période silencieuse. Il y aurait bien des récits donnés par la première génération pour exprimer ce difficile à dire. Mais comment en parlent-ils ? Pour tenter de comprendre la mise en mots de ces silences, je vais prendre comme support principal les corpus de récits de vie de Teko et Joro, tous deux exilés politiques de la Bulgarie dans les années 70.

En premier lieu sera explicité le fait qu'il y a bien des récits et une mise en mots de cette période communiste. Seront interrogées ensuite les conditions pour surmonter ce difficile à dire, tout d'abord par une certaine nécessité première du silence, puis les différents stades pour permettre l'extériorité de ce qui ne devait et ne devrait pas être dit seront explicités. Pour finir sur ce point de la mise en mots de ces silences, des discussions sur la période communiste seront analysées comme une volonté d'atténuer le passé, enfin nous dirigerons notre analyse sur le problème de temporalité dans les discours de vie de Teko et Joro.

1. Mettre en mots la période silencieuse communiste

Il peut paraître contradictoire de lier la catégorie de silence avec celle de mise en mots, pourtant il existe bien une corrélation historique et pragmatique du passage de l'une vers l'autre.

Il persiste encore aujourd'hui un « dire difficile »¹⁴¹ de cette période silencieuse qu'était celle du communisme et encore plus particulièrement celle du « passage », de l'exil d'un des parents du bloc communiste vers « l'Ouest ».

A travers mes corpus, mais aussi mon observation participante, ainsi que mon vécu personnel, il est possible de rendre compte de cette période communiste qui se devait d'être silencieuse mais qui n'est pas non plus sans mots. Les parents racontent des histoires autour de leur vécu de la période communiste, cela est même un sujet de conversation récurrent lors de réunions familiales, ou bien de diners entre amis proches d'origine, eux aussi, bulgare.

Je m'appuierai pour décomposer cette mise en mots du silence de la période communiste sur cinq événements de parole (*speech event* au sens de Gumperz).

Le premier est une conversation que j'ai enregistrée en 2011 entre mon père Teko et moi, avant même d'avoir commencé mon sujet de recherche. Je lui demandais de me raconter les événements factuels de sa vie à l'Est dans l'optique d'écrire un roman à son sujet.

Le deuxième événement s'est réalisé lors d'un dîner au restaurant en 2013 entre mon père Teko, ma mère Alexandra et moi-même. Il nous raconte comment fonctionne le système communiste pour maintenir le peuple.

Le troisième a été enregistré lors d'un dîner en 2014 alors que nous débarrassions la table entre mon père, ma mère et moi. Nous discutons entre autres de la notion de mensonge dans les histoires du passé des autres Bulgares.

Le quatrième s'est déroulé à un dîner à six convives au domicile de Teko et Alexandra en octobre 2014, avec comme invités Joro, lui aussi exilé politique bulgare et Lili, sa femme, mon mari et moi-même. La conversation débute sur les camps pendant la période communiste en Bulgarie.

Enfin, le dernier événement sur lequel je m'appuierai est un dîner en janvier 2015, juste après les attentats de *Charly Hebdo*, avec les mêmes convives que lors du dîner précédent, tous habitués aux discussions des histoires passées de Teko et Joro, plus un ami commun, Jean-Michel, qui ne participe que très rarement à ces conversations intimes du dire de cette période communiste qui se devait d'être tue en public en Bulgarie par le système. Lors de ce dîner Teko

¹⁴¹ GARDIN, Bernard, 1988, « Le dire difficile et le devoir dire » in *L'usage des mots*. DRLAV, n°39, Centre de recherche de l'Université Paris VIII, p.1-20.

et Joro confrontent leurs histoires de vie et mettent en mots leurs passages interdits d'Est en Ouest.

Ces cinq événements de mise en mots de la période communiste illustrent, parmi tant d'autres moments non enregistrés mais dont j'étais témoin, que les histoires passées maintenues longtemps sous silence par la censure et l'autocensure sont aujourd'hui racontées et extériorisées par leurs détenteurs. Ces sujets de discussion relevés lors de différentes interactions se sont agencés dans les conversations sans que je n'aie eu besoin d'intervenir par une question qui aurait guidé le contenu des discours. J'ai constaté, et les cinq heures retranscrites de ces discussions lors de diners en sont l'exemple, que la conversation dévie de manière assez récurrente vers ce passé de la période communiste.

D'après mon expérience et l'observation que j'ai menée, les étapes d'autocensure, d'interdiction, d'absence de parole, ont été dépassées par les personnes qui font partie de ma recherche, à l'aide entre autres du facteur temps et de l'éloignement géographique de la Bulgarie. Les parents arrivent aujourd'hui à mettre en récit leur passé du communisme, mais, comme nous allons le démontrer, certaines conditions sont nécessaires pour permettre de raconter le vécu du communisme, et dépasser le « nœud » construit autour de la parole.

2. La nécessité du silence ?

La période communiste est mise en mots dans le discours des parents de la première génération, comme une partie de mon corpus sur les récits de vie l'atteste. Mais il semblerait que cette parole sur les silences ne va pas de soi. Je fais l'hypothèse que certaines conditions ont été nécessaires pour extérioriser la parole de cette période silencieuse du communisme bulgare.

Le silence n'est pas simplement le vide de parole, et il faudrait défaire, comme le suggère David Le Breton, le couple silence-vide. « Le silence n'est jamais le vide, mais le souffle entre les mots, le court repli qui autorise la circulation du sens, l'échange des regards, des

émotions »¹⁴². Il souligne dans son livre *Du silence* ce qu'il faut de silence pour que la parole respire, se tisse de sens, laisse place à l'autre. « Le silence est un modulateur de la communication, un balancier dont les mouvements autorisent le cheminement tranquille de la parole d'un individu à l'autre quand l'accord règne sur sa signification. En fait, la clarté sémantique du langage repose sur l'enchevêtrement cohérent de la voix et du silence selon les orientations d'un régime culturel de parole propre à un groupe social donné » (Le Breton, 1997 : 26).

Il serait possible d'élargir ce lien aux notions de silence et de récit. Le silence aurait une fonction active dans la mise en place d'un récit de vie, on pourrait même parler d'une certaine nécessité première du silence.

Pour réussir à mettre des mots sur un événement, il y aurait un temps, une inspiration emprunte de silence avant de vaincre le difficile à dire par une parole interdite extériorisée. Le silence aurait un rôle, voire serait une nécessité dans la construction d'une parole, et cela est encore plus éloquent lorsqu'il est mis en relation avec un processus socio-politique totalitaire, comme le système communiste.

On pourrait voir la nécessité du silence comme une première étape. Les récits de vie de Teko et Joro se situent donc dans la nécessité de la parole puisqu'ils mettent en mots et racontent aujourd'hui ouvertement une période passée qui devait être silencieuse par la censure du régime en place. Mais avant d'analyser dans quelles conditions il est possible de mettre en mots ce difficile à dire, je vais élargir mon propos à d'autres exemples de situations historiques pour aborder la notion d'impossibilité de dire et d'absence de parole.

2.1. Une « fissure de l'histoire »

Comment le silence peut-il être une nécessité, et en quoi peut-il avoir un rôle dans la construction d'une parole autour d'un événement traumatique comme le vécu du totalitarisme, d'un génocide ou d'une guerre ?

¹⁴² Le Breton, David, 1997, *Du silence*, Métailié, Paris, p. 26.

Je vais ouvrir mon étude à deux autres événements de l'histoire, la Shoah durant la Seconde Guerre mondiale, et la guerre d'Algérie. Ces deux exemples traumatiques, bien que particuliers et différents, peuvent éclairer la façon dont un traumatisme est vécu dans le temps et comment la mise en mots d'un événement n'est pas évidente et immédiat.

Je soumetts deux hypothèses : la première serait qu'on n'en parle pas, mais qu'il existerait bien des mots, des catégories, des concepts pour dire ce qu'on aurait à dire ; et une deuxième hypothèse serait qu'il n'existerait pas de mots pour dire ce que l'on a vécu.

Beaucoup de travaux scientifiques et artistiques s'interrogent justement sur le silence de ceux qui ont vécu le traumatisme de la Shoah. Que ce soit dans une histoire personnelle, comme dans le roman de Fabrice Humbert, *L'origine de la violence*¹⁴³ qui met en confrontation un fils avec le silence de son père ; ou bien dans une histoire de société, comme dans le film *Le labyrinthe des silences*¹⁴⁴, de Giulio Ricciarelli, qui met en images un fait réel, le second procès d'Auschwitz, où la justice ouest-allemande tente pour la première fois, entre 1963 et 1965, d'arbitrer les événements de la Shoah dans un procès national, soit 20 ans après les faits.

Il a fallu attendre les années 1970, soit 3 décennies, pour que le silence tabou des événements de la Seconde Guerre mondiale en France aboutisse au réveil des mémoires. Ce temps latent serait-il une nécessité avant de pouvoir mettre en mots une histoire personnelle inscrite dans la grande histoire ?

De nombreux survivants, lorsqu'ils ont eu à témoigner de leurs expériences, ont expliqué leur période de silence par le fait qu'il n'y avait pas de mots pour dire l'événement, pour décrire l'horreur vue et vécue, et c'est pour cette raison qu'ils ne parlaient pas.

¹⁴³ Humbert, Fabrice, *L'origine de la violence*, Le passage, Paris.

¹⁴⁴ Ricciarelli, Giulio, 2014, *Le labyrinthe du silence (Im labyrinth des schweigens)*, Universal pictures, Allemagne, film.

« Comment dire ce qu'elles [les femmes déportées] ont subi [...] on ne peut pas. Alors il faut se taire et se remettre à vivre comme si rien ne s'était passé, rien, tant d'horreurs comme si de rien n'était »¹⁴⁵.

Boris Cyrulnik souligne, dans la préface d'un livre de témoignage de femmes déportées, l'impossibilité du dire quand il n'y a pas de mot pour décrire un événement, et la volonté première de continuer à vivre en laissant de côté ce « réel impensable ».

Pour Cyrulnik, psychiatre, psychologue et éthologue, le concept de résilience serait une capacité à surmonter les épreuves. En physique, la résilience traduit l'aptitude d'un corps à résister aux chocs et à reprendre sa structure initiale. Adaptée à la psychologie, elle désigne la capacité d'un individu à surmonter les moments douloureux de l'existence et à se développer, en dépit de l'adversité. La résilience consisterait donc à prendre acte d'un traumatisme, à apprendre à « vivre avec » et à rebondir en changeant de perspective, voire à se délivrer d'un passé empoisonnant pour en sortir grandi.

Le silence comme mutisme peut être aussi la traduction de la honte. Gilles Deleuze analyse justement cette « honte d'être un homme » selon Primo Levi :

« L'écrivain qui l'a dit, redit, le plus profondément, c'est Primo Levi. Il a su parler de cette honte d'être un homme. [...] Il dit : quand j'ai été libéré, ce qui dominait, c'était la honte d'être un homme. [...] Cela veut dire à la fois : comment est-ce que des hommes ont pu faire ça ? Des hommes, c'est-à-dire d'autres que moi. Et deuxièmement, comment, moi, est-ce que j'ai quand même pactisé ? Je ne suis pas devenu un bourreau, mais j'ai quand même pactisé assez pour survivre. Et puis une certaine honte, précisément, d'avoir survécu à la place de certains amis qui n'ont pas survécu. »¹⁴⁶

Le silence comme honte de raconter un événement vécu, se retrouve également dans les récits de ceux qui ont fait la guerre d'Algérie. C'est aussi le silence politique, le silence de l'histoire qui fait de cet épisode national, une zone qui manque de mots. Florence Dosse a

¹⁴⁵ Maffre Castellani, Françoise, 2005, *Femmes déportées. Histoires de résilience*, Des femmes, Paris. Dans la préface de Boris Cyrulnik.

¹⁴⁶ Boutang, Pierre-André, 2004, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, Editions Montparnasse, Paris.

entendu, récolté et retranscrit dans un ouvrage, *Les Héritiers du Silence*¹⁴⁷, les mots sur le silence des appelés de la guerre d'Algérie qui n'ont que très peu raconté leur guerre. Dans ce livre, cette fille d'appelé aborde la notion de fissure de l'histoire par le temps.

« Le silence doit se fissurer, c'est une trouée qui s'est opérée à un moment donné, une trouée dans une mémoire trouée qui m'a permis d'accéder à mon histoire qui était restée jusque-là comme une lettre morte »¹⁴⁸. Elle raconte dans son livre, entre autres, le silence des parents, de la honte qu'ils éprouvent encore de cette période, des entretiens qu'elle a faits avec eux pour qu'ils puissent mettre en mots leur histoire et sortir de ce silence imposé par l'extérieur et par eux-mêmes, ce qu'ils ne devaient pas dire ou se dire.

2.2. Autocensure : « on ne sait jamais si ils revenaient »

Le silence peut donc être une nécessité pour se protéger ou se reconstruire en dépit d'un passé stigmatisant, mais parfois l'impossibilité du dire et l'absence de parole peuvent venir du fait que la censure est encore d'actualité, même si l'événement est passé.

C'est le cas de la Chine. 50 ans après la révolution culturelle, aucun livre, aucun travail historique n'a été fait en Chine sur cette période chaotique. La jeune génération d'aujourd'hui n'est au courant de rien, ou alors très peu, puisque les parents, les grands-parents ne racontent pas, tenus par l'autocensure, mais aussi par la peur du régime actuel. Selon Dorian Malovic, grand reporter, écrivain et spécialiste de la Chine¹⁴⁹, remettre en cause Mao Tsaotun serait prendre le risque de remettre en cause le parti communiste chinois. Pour Malovic, la République populaire de Chine est la république populaire de l'amnésie : « On veut oublier, on fait oublier, on ne publie rien dans les livres d'histoire, on n'en parle pas à la télévision. Remettre en cause le passé, c'est affaiblir le parti et mettre en danger le pays. Tous les réseaux sociaux sont contrôlés, sont entre les mains de l'Etat »¹⁵⁰.

¹⁴⁷ Dosse, Florence, 2012, *Les héritiers du silence. Enfants d'appelés en Algérie*, Stock, Paris.

¹⁴⁸ Termes de Florence Dosse utilisés dans une émission sur France Culture du 15 mars 2012 : « Silence(s) : l'impasse sur l'Algérie ».

¹⁴⁹ Malovic, Dorian, 2016, *China Love. Comment s'aiment les chinois*, Tallandier, Paris.

¹⁵⁰ Termes de Dorian Malovic dans un reportage sur l'événement des 50 ans de la révolution culturelle chinoise sur France 2.

Le silence aurait ainsi un rôle de gardien, de protection en rapport à une action passée qui serait susceptible d'avoir des répercussions sur le présent. Le passé est encore vivant, actif et c'est pour cela que le silence est toujours de mise en Chine.

Pour la Bulgarie, la nécessité du silence ne semble plus d'actualité, puisque 27 ans séparent la chute communiste du présent. Pourtant, les notions de censure et d'autocensure semblent encore pertinentes aujourd'hui. Que ce soit la première génération qui a vécu le communisme ou leurs enfants, il existe un réel trouble quant à la politique du pays. Le système passé n'est plus, mais à l'intérieur du pays, la coupure ne semble pas aussi nette. Comme l'exprime Elizabeth en parlant de sa cousine qui réside en Bulgarie :

Elizabeth : et c'est vrai que jamais il n'y aura le passage à l'euro / parce que tu t'imagines // déjà avec le lev ils en chient / ils ont deux boulots / moi j'ai une cousine qui a gardé qui a gardé un boulot d'Etat / on ne sait jamais si les communistes reviennent / donc elle a travaillé au ministère des transports maintenant elle est dans le grand hôpital sofiant¹⁵¹ / mais ils sont tous avec deux boulots pour pouvoir s'en sortir avec le système D¹⁵²

Se mélangent dans un avenir incertain la nécessité de cumuler deux boulots pour subsister à la crise économique que subit le pays, avec en plus la probabilité hypothétique du retour du communisme dans un futur gouvernement : « on ne sait jamais ». Mais le parti communiste n'est jamais loin de la réalité politique, puisque comme l'annonce Elizabeth, rien n'a réellement changé, ce sont les mêmes aux commandes du gouvernement :

Elizabeth : mais les gens sont pas toujours prêts à entendre là-bas / ils sont pas prêts à entendre tout / c'est pas encore totalement /// il y a toujours un peu d'appréhension / on ne sait jamais si ils revenaient puis c'est les mêmes surtout / ils ont changé le nom mais c'est les mêmes¹⁵³

L'incertitude aurait des effets sur la parole et rendrait ainsi le silence nécessaire dans un présent. Mais pour mon étude de cas en particulier, c'est-à-dire des personnes venues de la

¹⁵¹ Terme utilisé par Elizabeth pour parler les habitants de Sofia au lieu du terme usuel sofiote.

¹⁵² Interactions avec Elizabeth, tour de parole 242 dans les annexes.

¹⁵³ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 153 dans les annexes.

Bulgarie communiste et résidant aujourd'hui en France, un besoin de passer par un temps silencieux avant de mettre en mots leurs histoires passées fut aussi une nécessité.

Comme nous l'avons évoqué dans la première partie, les personnes ayant vécu pendant la période communiste vivaient dans un monde contrôlé par l'interdiction et l'auto-interdiction de dire. On ne pouvait pas tout dire, n'importe quand, n'importe où, et à n'importe qui. Et pourtant aujourd'hui, ces premières générations qui font partie de ma recherche racontent hors de Bulgarie.

Dans mon corpus, lors d'un diner enregistré correspondant au quatrième événement, Teko, Joro, Lili et Alexandra, s'interrogent sur ce silence en Bulgarie :

Lili : ce qui est incroyable / c'est que jamais les parents en Bulgarie ne parlent de cette époque à leurs enfants / c'est une époque vraiment qu'ils veulent

Teko : ah oui oui

Alexandra : cacher / taire / taire

Sophia : c'est trop récent peut-être

Joro : il y a quelque chose / on va / on va arrêter là mais / il y a quelque chose qu'on entend à la télévision / en France aussi les juifs qui se sont échappés des camps ils n'ont jamais parlé de tout ce qu'ils ont eu / non c'est quelque chose

Teko : on parle pas /// mais par contre / Belene / les gens se rencontrent à Sofia / en Bulgarie il y a des réunions et tout ça des gens

Sophia : qui ont été dans les camps

Teko : qui ont été dans les camps // se rencontrent dans les camps / et il y avait un film / je l'ai dit à Joro / il y avait un film sur Belene / très très bon film / mais il montre pas / il montrait au début / comment / parce qu'il y a un journaliste qui est allé filmer les policiers qui étaient les policiers qui surveillaient les camps / les méchants // qui habitaient là-bas dans le petit village et tu as vu comment ils parlaient on les interviewait / c'était très intéressante

Joro : mais c'est pas une film avec des acteurs

Teko : non non non / c'est un documentaire / on a fait un documentaire / mais juste après le changement quelqu'un est allé dans l'île là-bas / il a filmé aussi les gens / il a cherché les gens qui sont vivants qui ont été des surveillants qui habitaient dans cette île

Lili : ils ont accepté de parler

Teko : c'était très intéressante / ils parlaient / ils parlaient pas / c'était très intéressante¹⁵⁴

Cet échange commence par l'étonnement de Lili, française, qui a vécu 3 ans en Bulgarie après la chute du mur avec son mari Joro. Elle continue d'y aller régulièrement et connaît aussi des « Bulgares de Bulgarie ». Lili de par son expérience constate que, contrairement à la situation du dîner, où Teko et Joro me racontent leurs histoires (je suis catégorisée comme « enfant » de leur part), un silence persiste de « cette époque » entre générations. Par la suite, Joro rebondit sur ce silence de « cette époque », que tout le monde comprend comme communiste sans avoir besoin de le nommer, par une comparaison avec le silence des juifs au sortir des camps. Il faut préciser que juste avant l'intervention de Lili, Teko racontait comment étaient organisées les « rafles » dans les rues de Sofia pour emmener les gens dans les camps. Joro rapproche par « en France aussi » l'histoire silencieuse des juifs avec celle des Bulgares ayant été dans les camps. Avec l'utilisation du pronom « on », « on parle pas », Teko mélange deux histoires de contexte et de temporalité différents par le point commun qu'est le terme « camp » que lui nomme « là-bas » à deux reprises. Teko opère cependant une distinction entre deux situations « on parle pas /// mais par contre / Belene / les gens se rencontrent à Sofia ». Il justifie ces « rencontres » par un documentaire qui est passé à la télévision bulgare sur le camp de Belene. La dernière phrase de cet extrait de corpus décrit bien l'ambivalence de la parole comme justification de témoignage d'un événement « c'était très intéressante / ils parlaient / ils parlaient pas / c'était très intéressante ». Sont accolées la parole et la non parole comme deux vecteurs d'intérêt. Belene et les gens qui se regroupent pour témoigner de la période des camps bulgares au travers du documentaire sont proposés comme une exception au silence qui règne en général.

Dans ma recherche, Joro et Teko racontent les événements qu'ils ont vécus et mettent en mots une vision critique du communisme et le pays qu'ils ont quitté. Mais cette parole n'est pas totalement libérée, elle répond à certaines conditions où la censure et l'autocensure s'articulent avec ce qui est possible de dire ou de ne pas dire, et ce, même dans un présent en France.

¹⁵⁴ Interactions avec Teko, tour de parole de 203 à 217 dans les annexes.

3. Parler de choses qui ne devaient pas être dites

Quelles conditions sont mises en œuvres pour réussir à parler d'événements qui étaient tus ? Je fais l'hypothèse que la première génération raconte son passé communiste, extériorise ses histoires mais pas n'importe quand et à n'importe qui. Il existerait certaines règles à respecter pour permettre à la parole de se donner. Pour comprendre cela je m'appuierai sur les corpus de Teko et Joro, mais aussi sur mon expérience personnelle.

3.1. Privé / public

Une des premières conditions serait celle de respecter la sphère privée. Les Bulgares que je suis en France mettent des mots sur une période silencieuse de leurs histoires mais ils ne racontent pas à n'importe qui. Un cercle de personnes de confiance est nécessaire pour que se libère une parole portant sur le silence. Ce cercle est d'abord celui de la famille, de l'intime, des confidents. On peut opérer une réelle différenciation entre la sphère publique et la sphère privée. Cela serait-il en lien avec le vécu de cette première génération dans la Bulgarie communiste ?

En Bulgarie, pendant la période communiste, il y avait un silence que l'on peut qualifier de public. La peur des écoutes, des micros, des espions, faisait que la parole n'était pas libre de s'exprimer n'importe où et avec n'importe qui. Un Bulgare résident aujourd'hui en France, de conviction « anti-communiste familial », mais n'ayant pas réussi à passer de l'autre côté avant la chute du mur, me racontait comment son père faisait pour avoir des discussions avec des personnes de confiance dans une sphère privée. Cette entreprise de la parole n'était pas sans risque et la méfiance générale vis-à-vis des « autres » contraignait la parole à un cercle extrêmement restreint. Le communisme interdisait l'intimité et pour cela, les appartements à Sofia étaient partagés entre différentes familles, cette stratégie décuplait ainsi la méfiance et le contrôle des uns sur les autres. Pour parler de choses qui ne devaient pas être dites, son père se mettait dans la cuisine avec des interlocuteurs qu'il estimait de confiance, et allumait la radio pour installer un fond sonore neutralisant. Il s'assurait ensuite qu'aucun voisin ne « traîne » dans le couloir, il avait effectivement surpris plusieurs fois un colocataire avec un verre retourné

contre la porte de la pièce où il se trouvait avec ses amis. Après avoir pris toutes les précautions, il pouvait enfin commencer à rompre le silence.

Le silence se trouvait donc à différents niveaux, tout d'abord le silence extérieur. En public celui-ci était total. Ensuite en privé, le silence pouvait être intermittent, non constant, dépendant des espaces-temps et des interlocuteurs. Il fallait être sûr d'être dans un endroit qui ne pouvait pas laisser de traces, sans micro, et surtout réussir à vaincre le silence de la peur des espions. Car dans le système communiste, tout le monde pouvait être espion et il était impossible de savoir avec certitude qui de son entourage était ou non un espion.

Le silence devient ainsi un instrument de pouvoir, c'est même une des caractéristiques de ce type d'organisation politique :

Sophia : mais en Bulgarie aussi tu as des dossiers

Joro : oui naturellement mais

Lili (*à Joro*) : tu peux avoir accès au dossier ?

Joro : comment ? mais naturellement je peux l'avoir / XXX (*un ami commun*) est allé chercher son dossier et il a vu tous les gens qui l'ont dénoncé¹⁵⁵

Chacun aujourd'hui en Bulgarie peut aller récupérer son « dossier ». Depuis décembre 2006, soit un mois avant son adhésion à l'Union européenne, la Bulgarie adopte une loi portant sur l'ouverture intégrale des archives de l'ancienne Sûreté d'Etat et du renseignement militaire¹⁵⁶. Chacun peut donc accéder à son passé et le confronter à la réalité de contrôle du peuple par le peuple et au monde parallèle de l'espionnage.

Joro : oui ça c'est des histoires que j'ai eu mais quand Lili est allée là-bas eux quand tu parlais ils mettaient des coussins là où est le téléphone

Jean Michel : AH OUI

Teko : pas la peine parce qu'il y en avait partout

Joro : oui

¹⁵⁵ Interactions avec Joro, tours de parole 280 à 283 dans les annexes.

¹⁵⁶ Ragaru, Nadège, « Les dossiers de la Sûreté d'Etat bulgare : Le communisme dans les pliures du temps ». *Revue des études slaves, Institut d'études slaves et EUR'ORBEM*, 2010, 81 (2-3), pp.203-225.

Teko : comme le film / tu as vu le film la vie des autres

Joro : pour quelle raison on aime cet film parce que on a vécu la même chose oui¹⁵⁷

Le silence des parents trouve donc ses effets dans un passé d'auto-interdiction et d'interdiction par la peur de parler librement même dans des endroits se devant être privés comme chez soi, mais aussi par la peur de la dénonciation, peur de l'autre qui pouvait être n'importe qui. La méfiance finalement était totale que ce soit en public ou en privé.

Aujourd'hui en France, la première génération qui fait partie de ma recherche ose parler de cette période et des événements qui ne devaient pas être dits. Hors contexte historique et politique de la Bulgarie communiste et dans une temporalité différente, ils racontent à l'intérieur d'un cercle de confiance des histoires de vie qui logiquement devaient être dissimulées, voire mises sous silence.

Ils se racontent à leurs enfants, à leur mari ou femme, à leur famille et parfois à un ami proche. Ces histoires sont même souvent répétées à ceux choisis qui veulent bien les entendre lors de diners ou de rencontres.

3.2. Faire partie du secret

Le dire des événements reste cependant discret. Dans les corpus sur lesquels je m'appuie dans cette partie, les personnes à qui sont délivrées ces paroles sur un pan de l'histoire de parcours de vie d'Est en Ouest, font partie de l'intime, de la famille et d'amis fiables de plus de 50 ans. Une seule personne ouvre le cercle lors du dernier dîner, Jean-Michel. Expert-comptable de 60 ans d'origine tunisienne, il est un ami de la famille, et Teko et Joro partent souvent en vacances ensemble durant l'été avec lui. C'est à lui principalement que sont adressés les récits de Teko et de Joro. Les deux narrateurs connaissent Jean-Michel depuis plus de 30 ans maintenant et pourtant ils ne lui ont jamais raconté jusque-là ces histoires de leurs passés. Une forme de rite initiatique de confiance et de transmission de secret s'est opérée lors de cette soirée. Teko et Joro se sont prêtés au jeu de la curiosité de cette nouvelle personne qui entre désormais à l'intérieur de ce cercle de confiance.

¹⁵⁷ Interactions avec Joro, tours de parole 185 à 190 dans les annexes.

Le fait d'être détenteur de ces histoires induit, sans jamais que ceci soit exprimé par ceux qui les partagent, de faire partie du secret. A partir du moment où la personne qui a écouté est réceptrice de ces histoires qui ne devaient pas être dites, elle a le devoir de respecter la parole donnée.

Jean Jamin, dans *Les lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*, s'interroge sur la façon dont les secrets « chahutent » les règles de la communication dans les sociétés traditionnelles africaines. Pour l'anthropologue, il y a une initiation allant de la parole retenue à la parole tenue.

« Le passage des épreuves, la mise au secret et la réclusion, en imposant un devoir-taire, accordent paradoxalement un pouvoir-dire, mettent en tout cas les jeunes gens en situation sociale de dire et d'écouter, en somme de participer. » (Jamin, 1977 : 106)

Il serait possible d'interpréter le diner où Jean-Michel devient détenteur des histoires dites comme un rite initiatique au secret. C'est à lui maintenant de trouver l'équilibre entre le devoir-taire et le pouvoir-dire pour se montrer digne de confiance du don de parole que Teko et Joro lui ont fait.

« La nécessité imposée à tout initié de se taire et de savoir se taire fait socialement exister le secret et partage l'univers social de la communication en dévoilant et en imposant tout un système de droits d'expression et de devoirs de rétention. Le secret intervient là comme repère et argument hiérarchiques. Son importance réside moins dans ce qu'il cache que dans ce qu'il affirme : l'appartenance à une classe, à un statut. » (*ibid.* : 13)

Jean-Michel, personne extérieure, entre par cet évènement de parole à l'intérieur de la sphère de l'intime et du privé. Chaque autre membre présent lors des événements de mes corpus a lui aussi écouté la parole de ces histoires silencieuses pour une première fois.

Pour les enfants cependant, le savoir est transmis d'une manière progressive, la parole d'une même histoire s'adapterait aux âges de celui qui écoute.

3.3. Un savoir dilué

Le savoir donné par le parent de ces histoires est ainsi dilué, donné à petite dose. Une transmission par tissage de la parole des parents aux enfants s'opère. Plusieurs stades d'apprentissage du silence, de la retenue et de la parole sont ainsi appliqués. Quand l'enfant est petit, des histoires sur l'enfance du parent sont racontées, et plus il grandit, plus il est estimé apte à écouter ces mêmes histoires d'un point de vue plus complexe, politique, engagé¹⁵⁸. Mais au fur et à mesure de la complexification du récit, des codes de langage et de silence à respecter sont progressivement élaborés.

Le détenteur des récits parentaux qui ne devaient pas être dits, doit respecter le fait de ne pas tout dire, n'importe où et à n'importe qui. Des injonctions de ce qui ne doit pas être dit sont même données verbalement par l'initiateur de cette mise en mots des silences. Dans mon corpus lors du premier événement où je demandais à mon père Teko de me raconter ses années à l'Est, celui-ci me livre son histoire mais il ponctue aussi son récit de mises en garde quant aux limites de ce que je peux sortir ou non du cercle.

3.4. Il faut pas en parler, personne peut comprendre

Lors de notre conversation en janvier 2011 d'une heure et demie, Teko me racontait son parcours de vie à travers une chronologie allant de sa petite enfance jusqu'à son arrivée en France. Je lui avais demandé un rendez-vous en tête à tête pour qu'il puisse compléter ma connaissance de son histoire en vue d'écrire un roman inspiré de ses trente premières années. Son récit de vie prend cependant en considération ce que moi écoutant/récepteur pourrais faire de ces paroles, et par métalangage il interdit ou autorise de ce que j'aurais le droit de faire sortir ou non de notre interaction.

J'ai retenu quatre passages du corpus qui marquent bien l'ambivalence entre parler de cette période qui ne devait pas être dite, et mise en garde opérée comme condition de mise en exergue de ces histoires de leur silence :

¹⁵⁸ Leguy, Cécile, 2001, *Le proverbe chez les Bwa du Mali. Parole africaine en situation d'énonciation*, Karthala, Paris.

Sophia : oui mais quand vous vous alliez à Varna lui restait à la maison de campagne

Teko : oui il restait parce que il était / ça c'est rare hein / il avait un permis de travailler privé / donc il faisait ça // mais ça c'est politique il faut pas en parler

Sophia : d'accord ///

Teko : donc quand tu dis ça quand le Bulgare lit que le père pouvait travailler dans les années 50 privé / ils vont dire bah dis donc c'est un communiste dur et pur // la réalité c'est quoi / la réalité c'est médecin / il était médecin pendant / médecin / il était médecin et ses copains étaient anti communistes / ils étaient communistes pas anticommunistes / et quand il y avait la guerre ils ont été résistance et quand ils étaient touchés ses copains se cachaient chez mon père et quand la guerre s'est finie ses copains lui ont protégé pour qu'il pas être tué par les communistes / par le peuple par ce qu'il y avait des nettoyages / donc c'était ça / c'était des amis l'un était pas communiste l'autres ont été communistes mais ils ont été restés amis / ils se sont aidés / c'est ça le histoire et ensuite ils sont venus de grands ministres en Bulgarie / de grands de pouvoir de nomenclature et ils ont protégé quelque part de ne pas aller en camp et tout ça / c'est comme ça qu'on était protégé / c'est comme ça qu'on était aussi en Allemagne / c'est eux qui l'ont envoyé parce que lui il s'énervait toujours dans la rue il criait que ce sont des cons et ils ont dit écoute à la fin on peut plus te protéger on va te faire / à la fin on va t'arrêter et on va te tuer donc va partir et il l'ont envoyé en Allemagne

Sophia : et en Allemagne il avait pas de problème à dire tout ça

Teko : ah non parce qu'en Allemagne

Sophia : on pouvait être anti communiste

Teko : non il était pas anti communiste / il gueulait pas parce qu'il aimait bien les Allemands // voilà donc ça c'est l'histoire mais c'est spécifique parce que si tu parles dis quelque chose mais pas total / c'est pose une question énorme / comment c'est possible que ils ont vécu comment ils ont vécu / comment c'est possible qu'il est parti en Allemagne avec les premières 8 personnes / 59 c'était la dictature pur et dur / dictature pour partir en Allemagne ou Berlin Est ouvert / il n'y avait pas de mur donc mur c'est 61 / donc ça signifie qu'on était pas communiste mais plus que nomenclature / or on n'était pas // mais c'est bizarre mais c'est comme ça¹⁵⁹

(...)

Sophia : donc tu avais passé ton bac

¹⁵⁹ Interactions avec Teko, tours de parole de 5 à 12 dans les annexes.

Teko : j'ai terminé / j'ai pas passé l'examen /// c'est grâce à ça que je suis pas allé soldat hahaha
donc il y a des petits trucs / mais là n'écris pas c'est compliqué¹⁶⁰

(...)

Sophia : et donc tu habitais toujours à l'Est mais

Teko : j'étais habitant de l'Ouest je venais à l'Est pour visite hahaha

Sophia : et tu habitais à l'Est en fait

Teko : mais j'habitais à l'Est / mais ça tu peux pas l'expliquer personne peut comprendre¹⁶¹

(...)

Teko : non j'ai lu non // et donc voilà tac tac tac et là 71 d'un seul coup ta ta ta et c'est fini

Sophia : et c'est fini quoi ?

Teko : ça suffit pour toi jusqu'à là

Sophia : non / juste un dernier truc / et donc là t'as pris ton billet pour aller voir le truc avec ta mère

Teko : donc j'ai eu mon passeport pour aller à l'Ouest tu t'imagines

Sophia : tout seul ?

Teko : tout seul oui¹⁶²

Ces quatre morceaux que j'ai sélectionnés dans le corpus de Teko attestent des conditions de possibilité de diffusion de la parole. Teko émet des injonctions dans son discours qui expriment toute sa difficulté du dire et du manque de confiance qu'il a dans la réception par autrui de ces histoires personnelles.

« Mais ça c'est politique il faut pas en parler » ; « mais là n'écris pas c'est compliqué » ; « mais ça tu peux pas l'expliquer personne peut comprendre ». L'impératif ponctue dans ces trois extraits la fin de l'histoire qu'il raconte. Ces ordres me sont adressés à l'égard du monde extérieur. Il me raconte à moi mais il me donne en même temps un mode d'emploi de méfiance et

¹⁶⁰ Interactions avec Teko, tours de parole de 42 à 43 dans les annexes.

¹⁶¹ Interactions avec Teko, tours de parole de 105 à 107 dans les annexes.

¹⁶² Interactions avec Teko, tours de parole de 98 à 104 dans les annexes.

de tenue de ma parole vis-à-vis des autres qui pourraient juger sans connaître : « personne peut comprendre ».

La conjonction de concession « mais » renforcée par « là » et « ça » indique une précision, une correction, une remise en question par rapport à ce qui vient d'être énoncé dans la même phrase. Les raisons à l'origine de ces conditions dans son discours sont multiples, mais l'idée omniprésente est que la « réalité » est trop compliquée pour pouvoir être exprimée brièvement. Moi, faisant partie de l'intérieur du cercle, j'ai eu le temps de comprendre, par le savoir qui m'a été dilué sur du long terme, pour ne pas déformer sa réalité, mais « le Bulgare », lui ,risque de mal interpréter.

Pour Teko, les conditions de son silence extérieur viennent du fait qu'il préfère ne rien dire plutôt que « ils » ne déforment sa réalité. « Parce que si tu parles dis quelque chose mais pas total / c'est pose une question énorme ». Teko confronte « ça c'est l'histoire » avec l'interprétation qu'il sous-entend que les autres pourraient faire : « comment c'est possible » répété à deux reprises ; « ils vont dire bah dis donc ». Il met en place une hétérogénéité énonciative avec un discours rapporté présupposé du « Bulgare » qui jugerait les événements de son passé d'une façon erronée car son histoire est « spécifique », et Teko se méfie des généralités faites par les autres, pour cela il préfère garder le silence car soit on doit tout dire, soit rien du tout.

Le dernier extrait que j'ai tiré de l'interaction insiste sur le jeu de négociation mis en place entre Teko et moi-même pour réussir à mettre des mots sur cette période qui ne se donne pas forcément spontanément. Teko tente d'abrèger la fin de l'interaction « et donc voilà tac tac tac et là 71 d'un seul coup ta ta ta et c'est fini »

C'est à Teko de choisir s'il raconte ou pas ses histoires. Normalement lors de diners ou de discussions, c'est lui qui en vient librement à parler de cette période, mais lors de cette interaction, je lui ai demandé de me raconter, ce qui ne correspond pas à une situation normale où il est habitué à exprimer son passé silencieux. Il joue donc de son pouvoir de détenteur de savoir pour clore ou continuer cette discussion « ça suffit pour toi jusqu'à là ». Même si je suis l'initiatrice de ce tête à tête, il montre par cette tentative d'arrêter de raconter qu'il est le seul à décider de continuer ou non cette discussion. Pourtant cette menace de retourner au silence n'a pas coupé l'interaction puisque sur 49 pages retranscrites, cet événement s'est produit à la page

29. J'ai cependant dû relancer sa parole en insistant sur ma curiosité et sur la fin éventuellement possible de notre discussion : « Non / juste un dernier truc ».

A travers les études de cas de Teko et Joro, on constate que la première génération raconte finalement et à sa manière son passé communiste, elle met en mots et extériorise ses histoires de cette période qui se devait être silencieuse. Cependant, pour que cette parole puisse sortir du silence, certaines règles sont à respecter. Il faut que la personne qui raconte se sente libre de parler, pour cela, la notion de sphère privée et de cercle de confiance sont des conditions primordiales pour la transmission de la parole. Le passé silencieux n'est pas spécifiquement dissimulé à l'intérieur des familles que j'ai pu rencontrer, la première génération raconte même abondamment ces histoires, mais à condition de savoir si la personne qui écoute sera digne de respecter ces lois du silence et du secret.

Toutefois, à l'intérieur des histoires silencieuses, les narrateurs que sont Joro et Teko mettent eux-mêmes une distance avec leurs énoncés de cette période communiste.

4. Une réflexivité sur la période communiste

Après avoir vu comment Teko pose des conditions dans son discours lorsqu'il me raconte son histoire passée, nous allons observer comment Joro, lui aussi, utilise des procédés énonciatifs pour mettre en mots dans la narration son parcours de vie et plus particulièrement son passage d'Est en Ouest.

Je m'appuie pour cela sur deux corpus, celui d'octobre 2014 pour quelques énoncés significatifs, et principalement sur celui de janvier 2015¹⁶³.

Le récit de vie de Joro est traversé par des formes marquées d'hétérogénéités. Il crée une distance avec son énoncé. Ce procédé énonciatif par lequel il déclare passer sous silence une chose dont on parle néanmoins, est employé tout au long de son discours :

17. Joro : de Bulgarie / Yougoslavie / oui // avec deux mots / je vais pas rentrer dans les /
quelqu'un qui m'a promis à Sofia

¹⁶³ Toutes les interactions de Joro sont en annexes.

25. Joro : je peux te dire à Gorica / Nova Gorica / parce que Teko parle de viande / et pour finir une histoire avec la viande

38. Joro : pas le coffre / à l'arrière caché / ils couvrent avec le gonflable le truc gonflable avec le violon et tout ça non mais je peux te dire / on va finir très vite maintenant parce qu'on est presque à la frontière

133. Joro : maintenant je vais arrêter parce qu'on est encore à table

137. Joro : non mais attends / avec deux mots parce que / comme étudiant

152. Joro : mais / on finit maintenant avec quelque chose qu'il connaît

207. Joro : il y a quelque chose / on va / on va arrêter là mais / il y a quelque chose

232. Joro : une seule parenthèse / parce que c'est pas très agréable tout ça

Comme l'a étudié Jacqueline Authier-Revuz, une réflexivité rythme le récit de Joro. Ces énoncés sortis de l'intégralité du texte, mais qui respectent cependant la chronologie du discours de Joro, montrent que sa parole est sans cesse marquée par de la réflexivité sur le dire¹⁶⁴. Il commente ainsi ses propres paroles par un ensemble de signaux et d'indicateurs linguistiques.

Dans son récit, Joro apostrophe les personnes présentes : « non mais attend », « on finit oui » ; il emploie aussi à maintes reprises des indices spatio-temporels comme déictiques énonciatifs « on va arrêter là », « on va finir très vite maintenant », « j'ai fini maintenant », « maintenant je vais arrêter », « on finit maintenant ». On remarque que ces indices spatio-temporels sont toujours suivis de la notion de fin de l'histoire racontée. Joro insiste sur le fait que ce qu'il va commencer à raconter sera rapide « en deux mots », et qu'il va passer à un sujet plus agréable « une seule parenthèse / parce que c'est pas très agréable tout ça ». Il minimise ainsi son récit par des ruptures dans son discours avec des supposées ellipses, mais cette figure n'est que rhétorique puisqu'il continue à avancer dans son histoire malgré les négations annoncées.

¹⁶⁴ Authier-Revuz J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 vol.

Joro instaure une connivence avec son auditoire, il influence l'attitude des interlocuteurs, éveille leur attention et attise leur curiosité :

Joro : j'ai appelé en Suède les gens que ils sont voisins de Teko la famille XXX et quelqu'un qui avait déjà une entreprise et il m'a dit viens tout de suite tu vas commencer du travail / on est dans la merde total et on te dit viens oui oui comment oui mais il y a quelque chose j'ai fini maintenant

Alexandra : ah non c'est intéressant¹⁶⁵

Joro emploie, tel un conteur-narrateur ces procédés énonciatifs pour associer le public, ici représenté par Alexandra, à son histoire. Il évalue momentanément son propre dire pour raconter son parcours de vie en interaction avec les personnes présentes. Alexandra relance par son « ah non » l'intérêt que porte l'audience à l'histoire racontée. Joro traverse aussi son discours premier par une mise en scène presque théâtrale des événements en fonction de leur chronologie mais aussi des acteurs :

Joro : maintenant on doit faire rentrer dans le jeu Alexandra / oui l'histoire est plus intéressante de toute manière / Teko a eu une possibilité de devenir patron de / comme dans le film de Robert de Niro de Casino oui¹⁶⁶

Mais le public averti n'est pas dupe de la manière de raconter de Joro. Cela en est même devenu une plaisanterie répétitive entre l'auditoire présent et Joro :

Teko : dans les trucs comme ça dans les dictatures hein / tu sais pas comment

Joro : mais / on finit maintenant avec quelque chose qu'il connaît

Alexandra : deux heures plus tard / pour finir maintenant / pour faire court (*tout le monde rigole*)

Lili : JORO

¹⁶⁵ Interactions avec Joro, tours de parole de 79 à 80 dans les annexes.

¹⁶⁶ Interactions avec Joro, tour de parole 143.

Joro : on finit oui / et c'est lui qui me propose de devenir dans une société mixte italiano bulgare de devenir la personne qui doit espionner les Bulgares et qui doit donner et j'ai dit à XXX je vais réfléchir c'est une proposition qui est assez intéressante / je vais réfléchir¹⁶⁷

Corine : Joro je connais pas bien ton histoire parce que j'ai pas bien compris pourquoi t'as émigré puisque tu faisais partie du Komsomol

Lili : tu connais pas Joro / si tu lui poses la question

Sophia : on est foutu

Alexandra : aie aie aie // on en a pour la journée // t'as des chambres ?

Joro : avec deux mots

Sophia : quand ça commence avec deux mots on est mal

Joro : l'Allemagne / en Bulgarie on m'a pris mon passeport / moi j'aimais beaucoup Allemagne / j'étais là-bas quelques années¹⁶⁸

Joro : on vous a embêté un petit peu avec les histoires comme ça

Tout le monde : AH NON

Teko : ça c'est les histoires des réfugiés il y a toujours beaucoup d'histoires tu sais

Sophia : bah oui

Teko : on est parti de raconter ça à travers l'histoire que les gens qui font les bandits / parce que nous on sait

Sophia : ça a commencé comme ça avec les frères Kouachi¹⁶⁹

Comme ces histoires se performant dans une sphère privée, chacun connaît le mécanisme des procédés discursifs que Joro met en place. Ce leitmotiv entre celui qui raconte et ceux qui écoutent démontrent que ces procédés énonciatifs ne sont plus tant employés par Joro comme un effet pour attirer l'attention sur un sujet important, voire délicat ou polémique, que comme un procédé de cadrage préventif qui limiterait les interprétations d'autrui. On pourrait supposer que Joro, craignant d'aller au devant d'objections possibles, se servirait des procédés énonciatifs comme d'un paravent discursif pour tenter de désamorcer une hypothétique critique.

¹⁶⁷ Interactions avec Joro, tours de parole de 151 à 155 dans les annexes.

¹⁶⁸ Interactions avec Joro, tours de parole de 354 à 360 dans les annexes.

¹⁶⁹ Interactions avec Joro, tours de parole de 196 à 201 dans les annexes.

Joro, comme Teko, se méfie des interprétations qui pourraient être faites par d'autres personnes que lui-même. Chacun, dans un contexte d'énonciation différent se protège par des énonciations réflexives comme d'une armure. Par l'utilisation de ces procédés dans sa narration, Joro démontre la difficulté actuelle qu'il a à mettre des mots sur sa période silencieuse. Les actions mises en place dans leur discours pour dire sans avoir dit, pointent le fait que la parole a encore du mal à se livrer sans autocensure, comme si le passé de leurs histoires avait encore un lien avec le présent.

5. La temporalité

A l'intérieur des discours de Teko et Joro sur la période silencieuse du communisme, on peut remarquer que la notion de passé et celle de présent ne se distinguent pas forcément l'une de l'autre. Je fais l'hypothèse qu'il existe un va-et-vient de temporalité dans les récits de vie où le passé a toujours des effets sur le présent de ceux qui racontent.

Pour observer cela, je m'appuierai sur différents instants des corpus de Teko et Joro qui illustrent chacun une facette de ce problème de temporalité.

Le passé a encore des effets sur le présent de Joro lorsqu'il agit aujourd'hui avec des comportements d'une temporalité communiste révolue. L'exemple le plus éloquent est la peur encore d'actualité des espions et des écoutes téléphoniques :

Joro : et le téléphone / c'est elle qui m'a dit ils mettaient un coussin sur le téléphone

Alexandra : traumatisés

Joro : oui et ça continue maintenant par exemple XXX / il est sur écoute continuellement

Sophia : c'est sur

Teko : ah oui oui

Joro : ça tu sais très bien qu'il est sur écoute // ils n'ont pas changé le système

Teko : ils ont gardé le système

Lili : Joro quand il sait que quelqu'un est sur écoute / bon je vais pas te dire ça au téléphone

(Tout le monde rigole)

Lili : et je dis mais arrête Joro / je vais pas te le dire au téléphone

Alexandra : tu vois ce que je veux dire

Joro : hier j'ai dit il y a quelque chose que je dois te dire mais je peux pas te le dire

(Tout le monde rigole)

Lili : mais à chaque fois tu me fais le coup toi aussi / quand tu es en Bulgarie et que tu as quelque chose d'important à dire

Teko : il dit attend Lili dit de ne pas le dire au téléphone¹⁷⁰

Comme nous l'avons évoqué avant, le traumatisme de l'impossibilité d'avoir une vie privée pendant la période communiste a des répercussions jusqu'à aujourd'hui. Une réalité reconnue en Bulgarie avant 1989 se retrouve dans le quotidien de Joro. Il replonge dans le temps de l'action et passe pour cela au présent pour rendre compte de l'actualité de ce qui est raconté pour lui. La peur des espions est toujours active : « hier j'ai dit il y a quelque chose que je dois te dire mais je peux pas te le dire ». Au téléphone, Joro retient sa parole, comme il le faisait jadis, et ce, même si sa femme lui rappelle la temporalité dans laquelle il se trouve : « et je dis mais arrête Joro ». Teko et Joro restent persuadés que le présent dans lequel nous sommes n'est pas aussi lisse qu'il paraît, mais qu'un monde parallèle continue d'exister et d'agir encore aujourd'hui : « Joro : ça tu sais très bien qu'il est sur écoute // ils n'ont pas changé le système ; Teko : ils ont gardé le système ».

Le présent serait une continuité du passé et celui-ci ne serait pas totalement innocent au dire de Teko et Joro.

Ce problème de temporalité dans le discours est encore plus éloquent chez Teko qui n'a pas réactualisé ses informations sur la Bulgarie. En effet, après être parti à l'Ouest dans les années 70, il n'est jamais retourné dans son pays de naissance et ne s'informe sur celui-ci qu'à travers des formes abstraites comme les médias ou les histoires que Joro ou d'autres Bulgares lui racontent. Par le fait de ne pas avoir confronté sa mémoire avec la réalité de la Bulgarie d'aujourd'hui, Teko vit toujours dans un monde où les actions passées peuvent encore avoir des effets, un impact sur le présent.

¹⁷⁰ Interactions avec Teko, tours de parole de 257 à 269 dans les annexes.

De plus, Teko a perdu la notion du temps et de l'éloignement entre les événements vécus à l'époque et le ici et maintenant. Toujours lors du dîner de novembre 2014, Joro sort une photo prise quelques mois auparavant de l'entrée de l'immeuble où Teko habitait lors de son enfance. Autour de la photo d'un immeuble non entretenu et tagué, Teko confronte ses souvenirs à une réalité factuelle :

Teko : ha / ça c'est l'entrée de chez nous

Sophia : oh NON / avec des tags partout

Teko : qu'est ce qui est marqué ?

Lili : c'est quoi Joro ?

Teko : c'est là où j'habitais // c'est l'entrée

Alexandra : oh mince

Teko : oui

Lili : mais vous les avez vu

Teko: *(traduit les tags « kolkoto ci teup / tolko ci i grozen »)* autant tu

es con autant tu es aussi moche

(Tout le monde rigole)...

Teko : et ça c'est le rez-de-chaussée où habitait le policier qui écrivait les rapports / chaque quand il y a un rez-de-chaussée

Sophia : « *umri chumkar* » meurt / c'est quoi *chumkar* ?

Teko : *chumkar* c'est euh

Joro : c'est euh résistance

Teko : les fenêtres sont en train de tomber *(il rigole)* horreur

Lili : tu as vu les poubelles un peu en bas

Teko : non mais attends

Sophia *(à Joro)* : tu pourras m'envoyer la photo

Teko : et un seul photo / *njama drugi* ? *(il n'y en pas d'autres)*

Joro : j'ai enlevé l'autre

Teko : mais pourquoi

Lili : je ne sais pas si je les ai gardées

Sophia : ça c'est la porte

Teko : oui / et là où tu vois là c'était marqué le nom de mon grand-père // oui en dessous de ça / là il y a un truc blanc / là il y avait un plaque de mon grand-père / c'était l'immeuble de mon grand-père / mais elle est enlevée



Photo 1 entrée de l'immeuble en question

Sophia : et c'était toujours le numéro 43

Teko : 43A oui

Sophia : et bein les tagueurs ils ont pas fait de jolies choses

Joro : oui parce que si il y avait les plaques / ton papa pouvait faire comme le roi bulgare / il pouvait dire ça c'est à moi

Teko : mais il y avait les plaques / quand on était encore là il y avait les plaques // personne n'enlevait / quand on était là c'était là // il a été enlevé prochainement il y a tout en blanc encore

Joro : oui ?

Teko : oui maintenant c'est enlevé // *E be ski pod 43 (et bien regarde sous 43)*¹⁷¹

Parti il y a pourtant plus de 40 ans, Teko a du mal à réaliser les décennies qui le séparent de ses souvenirs. Face à la photo, sa première réaction est la constatation de la décrépitude du lieu « les fenêtres sont en train de tomber (*il rigole*) horreur ». Puis il constate qu'une plaque au nom de son grand-père a été « enlevée », il remarque cependant des traces blanches sur le mur qui seraient une preuve de l'enlèvement récent de la plaque : « mais il y avait les plaques / quand on était encore là il y avait les plaques // personne n'enlevait / quand on était là c'était là // il a été enlevé prochainement il y a tout en blanc encore »

Pour Teko, les plaques sur le mur et la présence de sa famille dans l'immeuble sont liées : « quand on était là c'était là », et le fait que ces plaques n'aient été enlevées que récemment selon lui, montre la confusion de temporalité dans laquelle Teko se trouve. De plus, Teko fait un lapsus et emploie le terme « prochainement » à la place de « récemment », ce qui inclut une notion de futur dans l'enlèvement des plaques, donc d'une action qui ne serait pas encore accomplie.

Parce que Teko n'a pas remis à jour ses informations sur la Bulgarie en y retournant, la notion de passé est indéfinie. Une action révolue dans un passé lointain reste pour Teko un passé proche et encore palpable. Le passé se mélange même au présent dans le cas de son adresse sur son passeport bulgare qu'il a fait faire très récemment (il y a 5 ans) :

Teko (*en parlant de son passeport bulgare*) : mais moi est ce que j'ai un appartement à Sofia ? non // j'ai donné mon adresse dans l'époque // moi sur mon passeport c'est l'adresse de Sofia où j'habitais

¹⁷¹ Interactions avec Teko, tours de parole de 301 à 343 dans les annexes.

Sur son passeport, l'adresse qui justifie sa domiciliation est la même qu'à l'époque où il habitait en Bulgarie donc dans les années 50 et 60. Le temps en Bulgarie semble s'être arrêté pour lui au moment où il a émigré à l'Ouest. Une fluctuation s'opère entre l'ici et maintenant, c'est-à-dire en France dans les années 2010 et le là-bas et avant, c'est-à-dire en Bulgarie il y a plus de quarante ans.

Dans sa chronologie tout événement passé en Bulgarie serait à la frontière de son présent en France, comme si le temps était resté figé en Bulgarie jusqu'à aujourd'hui. L'espace-temps serait suspendu sur deux lignes de temporalité parallèles, l'une en France et l'autre en Bulgarie, et selon le déplacement de Teko d'un espace à l'autre, le temps s'immobiliserait sur la ligne abandonnée.

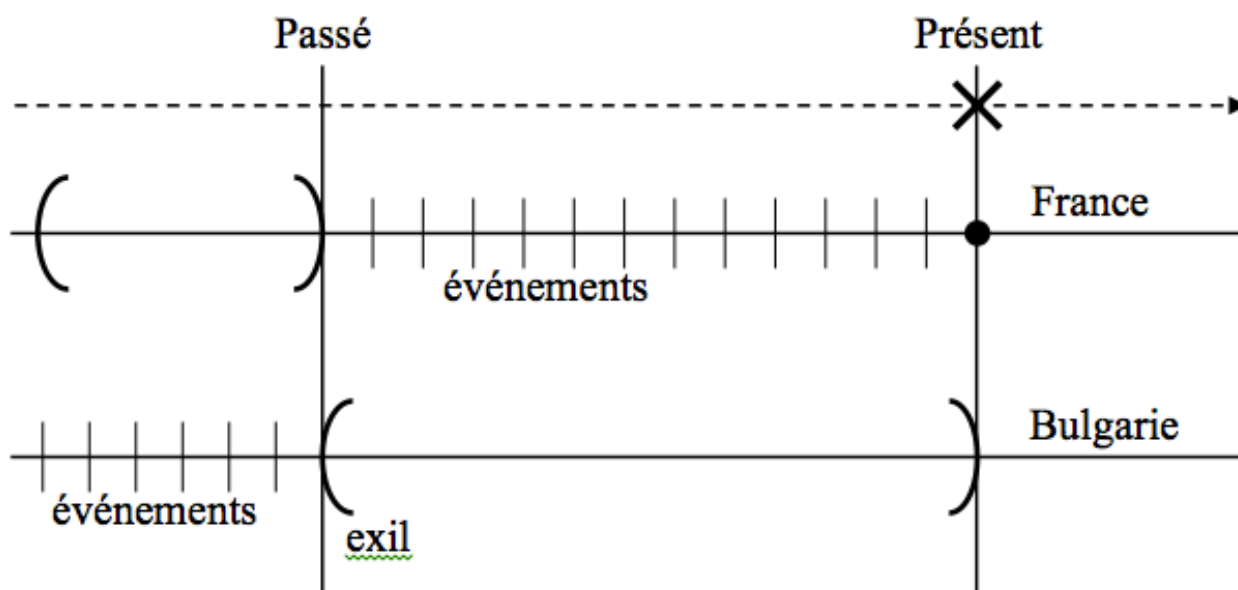


Figure 2 Temporalité parallèle de Teko entre la Bulgarie et la France

J'espère avoir démontré dans ce chapitre qu'il y a bien une mise en mots de cette période silencieuse qu'est celle du communisme bulgare. La première génération exilée en France raconte, mais cette transmission reste marquée par un mode de relation antérieure qui est celui de l'expérience subjective du communisme. La parole de ce difficile à dire doit vaincre des processus de censure et d'autocensure pour enfin se délier et se donner dans l'intimité de la famille. A travers l'étude de cas de Joro et Teko, il a été possible d'observer les différentes conditions de production des discours pour qu'il y ait une mise en mots de ce qui ne devait pas

être dit. Il a aussi été analysé que malgré l'installation d'un cercle de confiance, la parole restait cependant marquée, lors de l'événement du dire, par des processus de défense vis-à-vis d'un jugement externe et non contrôlé. La concomitance des expériences de Joro et Teko ainsi que leurs parcours exceptionnels, par rapport à d'autres trajectoires qui seraient passées par des chemins plus conventionnels (comme c'est le cas des parents d'Anna, Caroline ou Nicolas R., Cyril et Sylvie), jouent un rôle sur leur amitié mais aussi sur leur manière de raconter ces événements traversés.

Après cette étude du lien qui existe entre la notion de silence et celle de récit, nous allons maintenant essayer de comprendre comment dans les histoires élaborées par la première génération l'invention et la créativité ont réussi à pallier la censure et l'interdiction du dire dans le régime communiste.

Chapitre 5 :

L'invention dans le récit de vie

A l'intérieur de mes corpus, mais aussi tout au long de ma recherche, ainsi que de mon imprégnation à l'intérieur de ma famille, j'ai pu constater que les récits de vie que j'entendais étaient empreints d'inventions et de créativité. Bien sûr comme le souligne Pierre Bourdieu, les récits de vie ne sont qu'une illusion biographique (Bourdieu : 1986), cependant je suppose que cette inventivité discursive pourrait être en lien avec le passé communiste de ceux qui racontent.

Je fais donc l'hypothèse que l'interdiction, la censure, le silence sont des facteurs de création et d'invention pour pallier le manque de mot pour dire.

Il y aurait eu une omission d'oralité dans les histoires des familles en réaction à la censure dictatoriale en Bulgarie, et ce vide d'immatérialité aurait laissé place à une créativité à l'intérieur même des récits de vie. Nous verrons à travers l'analyse d'Eni Orlandi dans le contexte de la période dictatoriale brésilienne, comment le silence peut être un moteur pour créer et inventer une nouvelle parole. Nous nous intéresserons aussi aux techniques de mise en récit de soi dans les récits de vie par ceux qui se racontent. Enfin nous analyserons la question de la réinvention de soi à travers le corpus de Teko qui exprime son point de vue sur ceux qui arrangent la réalité de leurs histoires pour l'Ouest.

1. Un vide générationnel dans les histoires de familles

A travers ma recherche, il est possible de constater qu'il existe à l'origine de ces silences dans les récits de vie, un « vide » instauré d'oralité et d'histoires familiales dû à un contexte socio-politique de la période communiste bulgare. Le silence se trouve déjà dans tout ce que la

première génération des parents ne connaît pas, dans ce « trou » générationnel laissé par la stratégie communiste d'un oubli volontaire.

Annie Epelboin, spécialiste de la littérature russe et comparée, soulève dans un article *Censure soviétique et oralité*¹⁷², un problème encore peu étudié et qui pourtant fait échos à notre recherche. Elle interroge le lien existant entre la censure soviétique et l'oralité. Elle montre comment le silence s'est installé insidieusement dans les familles et comment une histoire familiale, en quelques décennies, s'est dissipée dans le silence et l'oubli par la censure et l'autocensure :

« On cesse ainsi peu à peu de transmettre spontanément de parents à enfants la part de l'héritage familial que constituent les récits et éléments de biographie concernant les ascendants et alliés. Trop souvent, ils risquent d'être compromettants. Un oncle exilé, un grand-père menchevik ou ancien chef d'entreprise peuvent être un très lourd handicap pour un enfant dont le destin dépendra de sa conformité aux normes de la nouvelle société. On passe sous silence ce genre d'évocation, on prolétarise les origines familiales, on tend à ne plus en avoir du tout. Le mensonge et l'omission s'établissent en règle, l'autocensure s'installe jusque dans la transmission de la mémoire et de la biographie familiale. Les non-dits et les falsifications déforment la filiation et tarissent bien souvent la relation orale entre générations au sein des familles. »¹⁷³

Annie Epelboin met en lumière tout un processus d'omission volontaire et de mensonges en réponse à un silence instauré par le pouvoir en place. Il y a eu un déplacement de la censure jusque dans les histoires de famille à l'intérieur même de la sphère privée par peur de l'omniprésence de l'Etat.

Ces effets de « vide » se retrouvent de la même façon dans la zone géographique qui nous intéresse. Comme nous l'avons vu dans la première partie, du 9 septembre 1944 au 10 novembre 1989, la Bulgarie était sous un régime totalitaire communiste. A l'intérieur de ce parti unique, la

¹⁷² Epelboin, Annie, 2008, « Censure soviétique et oralité », in *Paroles interdites*, Karthala, Paris, p.235.

¹⁷³ Therrien, Michèle, 2008, *Paroles interdites*, Karthala, Paris, p.237.

terreur de la dénonciation régnait entre les personnes, mais aussi dans certaines familles. Alors par le même processus qu'Annie Epelboin décrit, on ne parlait plus.

L'école était devenue un lieu important de récolte d'information pour l'Etat et de peur d'être dénoncés involontairement par leurs enfants, les parents ne conversaient plus, ne racontaient plus¹⁷⁴. Un silence s'est installé pendant plusieurs décennies entre les générations, et la peur a effacé la transmission orale des histoires familiales. Comme le résume Eni Puccinelli Orlandi : « moins on sait, moins on dit, moins on risque. » (Orlandi, 96 : 95)

Cette première génération a donc grandi dans un silence de ses histoires de famille. Teko dans la conversation que j'ai eue avec lui en 2011 évoque ce manque de communication intergénérationnelle en Bulgarie communiste alors que je lui posais des questions sur la relation entre son père et sa grand-mère :

«Teko : à l'époque tu devais savoir que les relations entre parents et enfants ça n'existait pas

Sophia : on disait rien // ça c'est intéressant / j'aimerais bien faire une thèse sur ça / dit et non-dit dans les histoires de familles

Teko : ça existe mais très / c'est un grand amour mais sans relation //

Sophia : et c'est pour ça / est ce que justement / elle elle devait parler grec avec son fils

Teko : je ne sais pas / on ne sait pas¹⁷⁵

Le vide de relation et de connaissance d'histoire familiale peut se retrouver dans d'autres contextes et situations, comme finalement dans n'importe quelle famille avec ses secrets et ses histoires transmises ou non, mais la relation entre « vide » générationnel et censure communiste reste pourtant particulière puisque c'est le système totalitaire qui a établi un silence à l'intérieur même des familles.

De plus, lorsque ces personnes sont parties en exil de l'autre côté du mur de fer, ils ont dû laisser derrière eux la plupart de leurs biens matériels : photos, objets, patrimoines, souvenirs. C'est dépouillés qu'ils atteignent leur nouvelle patrie d'accueil. Sans passé matériel et lourds

¹⁷⁴ Idée que j'ai développée après discussion avec Teko, Joro, Timmy et d'autres personnes de la première génération nés en Bulgarie sous le communisme.

¹⁷⁵ Interactions avec Teko, tours de parole de 155 à 159 dans les annexes.

d'une absence de relations intimes familiales, ils vont devoir se reconstruire/réinventer de nouvelles identifications.

2. Le silence, un moteur pour créer et inventer une nouvelle parole

Le manque de connaissance de la mémoire et de la biographie familiale peut être un frein à la première génération de ma recherche pour raconter son histoire. Cependant, je soumets l'hypothèse que ce « vide » peut aussi être un lieu de création et d'invention pour le récit de vie. En effet, lorsque l'on ne sait pas avec certitude les histoires de ses ascendants, pour répondre à une demande extérieure, au lieu de raconter ce que l'on sait, on peut relater ce que l'on suppose.

Pierre Boudieu, dans son article sur *l'illusion biographique*, soulève le fait que l'« On est sans doute en droit de supposer que le récit autobiographique s'inspire toujours, au moins pour une part, du souci de donner sens, de rendre raison, de dégager une logique à la fois rétrospective et prospective, une consistance et une constance, en établissant des relations intelligibles, comme celle de l'effet à la cause efficiente ou finale, entre les états successifs, ainsi constitués en *étapes* d'un développement nécessaire. »¹⁷⁶

Dans le cas précis de ma recherche, où le manque de données est conscient pour celui qui raconte, l'illusion biographique prend ici une pertinence particulière. La personne qui relate donne sens par une création artificielle à son histoire en mettant en mots des suppositions comme faits biographiques avérés pour pallier son manque de connaissance par transmission orale de l'héritage familial dû au poids de la censure communiste.

Cette inventivité discursive serait donc en lien avec le passé communiste de ceux qui racontent, et l'interdiction, la censure, le silence pourraient être aussi des facteurs de création et d'invention pour remédier au manque de mot pour dire.

¹⁷⁶ Bourdieu, Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, p. 69-72.

Le silence peut être un moteur pour créer et inventer une nouvelle parole. C'est ce qu'Eni Puccinelli Orlandi analyse dans son livre *Les formes du silence*¹⁷⁷. Elle revisite le sens des multiples formes langagières du silence que sont la censure, le plagiat et la chanson populaire en prenant appui sur le contexte historique, politique et intellectuel du Brésil de la période dictatoriale.

Plus particulièrement, dans son chapitre « Silences et résistance », elle analyse comment d'une interdiction par la censure de la circulation de certains sens, il y a création d'une richesse langagière pour dire le « même » en disant « autre » chose. Elle prend pour cela l'exemple de la musique populaire brésilienne (communément appelé MPB) qu'elle décrit comme une forme spécifique de résistance. Le samba-duplex de Chico Buarque « établit un mode de signifier qui joue avec le consensus social de la signification, afin de déplacer cette surdité, pour y faire signifier d'autres sens ». Ce discours « en simulant le sens commun, le consensus, le stéréotype, (...) s'installe pour dire ce qui est interdit » (Orlandi, 1996 : 84).

En d'autres termes, lorsqu'il y a une interdiction par la censure de dire un mot pour ce qu'il représente, le sens de celui-ci « ne s'arrête pas » mais « change de chemin ». « Le silence est ainsi la « respiration » (le souffle) de la signification ; un lieu de recul nécessaire pour pouvoir signifier, pour que le sens fasse du sens (...) le silence ouvre l'espace au « non-un », et donc au mouvement du sujet » (Orlandi, 1996 : 15). La censure est donc « un signal d'un autre sens. Dans censure il y a résistance. Dans interdiction il y a « autre » sens » (Orlandi, 1996 : 97).

Selon Eni Orlandi, la censure crée finalement une richesse langagière, car plus on cherche à nier le sens premier, plus la résistance va jouer sur la multiplicité de sens de celui-ci pour signifier mais d'une autre manière, ce qui ne devait pas être dit.

Il en est de même pour les récits de vie des personnes de la première génération de mes corpus. Le « vide » et le silence de leurs histoires familiales, auraient été un « moteur » pour créer et inventer une nouvelle parole, et « combler » ainsi un manque premier d'information permettant malgré tout une transmission à la génération suivante d'une histoire familiale.

¹⁷⁷ Orlandi, Eni, 1996, *Les formes du silence. Dans le mouvement du sens*, des cendres, Paris.

3. Mise en scène de soi dans les récits de vie

Ces histoires familiales sont empruntées de tout ce que celui qui raconte ne connaît pas. Mais ces silences de faits familiaux antérieurs n'empêchent pas pour autant une nouvelle transmission familiale. Je soumets l'hypothèse que pour pallier au manque de connaissance lié à la censure et à l'autocensure communiste, celui qui raconte déplace les histoires familiales à son propre vécu. Il « se » mettrait en récit pour « se » raconter et répondre ainsi aux attentes de la génération suivante sur les histoires familiales.

Pour analyser cette réflexion, je me baserai tout d'abord sur un récit que j'ai écrit en 2013 sur la question du conteur et du héros dans les histoires racontées par mon père, Teko ; puis je m'appuierai sur un échange que j'ai eu avec Elizabeth au sujet de son père qui lui racontait lorsqu'elle était petite fille des histoires fantastiques de son enfance dans les Rhodopes ; enfin je rapporterai une prise de notes d'une histoire que Teko aime à raconter, emprunte aux codes de la littérature orale où les faits réels se mêlent au fantastique.

Les personnes de la première génération se mettraient donc en récit pour raconter, malgré leur lacune, une histoire orale familiale. J'ai pu observer dans ma recherche que, pour contrebalancer le manque de savoir de leurs origines et de leur biographie familiale, des techniques de mise en récit de soi varient. Comme il n'y a pas eu de relation orale et de légation de souvenirs entre générations au sein des familles pendant la période communiste, les personnes qui ont quitté la Bulgarie pour fonder une nouvelle vie à l'Ouest focalisent leurs histoires familiales sur leur propre vécu. Il y a une mise en récit de soi des personnes qui racontent au détriment d'autres événements familiaux mais aussi au détriment d'autres histoires extérieures. Comme nous l'avons analysé précédemment, après la période de silence de ce qui ne pouvait être dit, il y a par la suite une surreprésentation d'histoires de soi des personnes qui ont vécu le communisme. A travers ma recherche mais aussi mon vécu personnel, j'ai pu observer que lorsque les conditions du dire des événements silencieux sont respectées, les personnes de la première génération recentrent les conversations sur les histoires de leur passé en Bulgarie. Ils se mettent en scène dans les histoires racontées et content leur propre vécu comme une véritable histoire qui peut s'apparenter à des contes de littérature orale.

Pour rendre compte de cette focalisation des histoires familiales sur le vécu de la seule personne qui raconte, je prendrai en exemple deux passages de corpus sur le ressenti des « enfants » qui écoutent. Le premier est un extrait d'un texte que j'ai écrit sur mon père, le deuxième est une conversation entre Elizabeth et moi-même. Tous deux s'interrogent sur cette littérature familiale particulière où le conteur est aussi le héros de l'histoire racontée.

« Les pères racontent le plus souvent à leurs enfants des histoires pour les aider à s'endormir, ce sont des contes ou bien des mythes qui permettent à leurs chères têtes blondes de passer en douceur dans le monde des songes ; mon frère et moi n'avions d'histoires paternelles que les siennes. Au lieu de raconter Blanche-Neige ou Hansel et Gretel, nous écoutions l'histoire de ces petits enfants dont il était le héros. Les aventures de ce personnage se déclinaient en épisodes farouches et ce petit homme, que nous imaginions comme on peut donner un visage à un être fabuleux, partait vivre des dangers dans un monde fantastique. Il s'en allait quelquefois pêcher dans les montagnes écorchées, pays des serpents et des loups ou bien glisser sur la neige entre les bus de la ville glacée. Nous nous hypnotisions de ces paroles magiques sortant de la bouche de ce Shahrazade à l'accent slave, qui ne comptait pas les nuits de clameur et dont la peur de la fin ne venait pas d'un sultan tyrannique mais du silence et de l'oubli. »¹⁷⁸

Elizabeth : (...) c'est marrant il se // oui il est né / oui de toute façon les déracinés tu peux pas / il n'y a pas / toute la vie ils portent ça aussi après ils en font peut-être quelque chose / mais ce truc de raconter des histoires aussi parce que mon père aussi il nous racontait / il ME racontait parce que mon frère était déjà grand et on s'entendait très mal / mais mon père me racontait quand j'étais petite les histoires de son enfance à lui / mais mais mais qu'il // je te dis pas comme il brodait / il avait un sanglier apprivoisé

Sophia : ah mais moi j'ai Baba Vanga (*une voyante bulgare très réputée*) qui arrive dans ses rêves / qui montre à mon père où trouver de l'argent (*elle rigole*) / qu'est-ce que j'ai dans les histoires ? j'ai des histoires / mais lui il en est persuadé

¹⁷⁸ Passage de la préface d'un roman, *Dans la tête de mon père*, que j'avais commencé à écrire avant la thèse et qui est pour l'instant en pause avant reprise. Il raconte les trente premières années fantasmées de mon père à travers les histoires que j'ai pu entendre durant mon enfance de ce pays imaginaire qui n'existe plus que dans la tête de mon père.

Élisabeth : et mon père il racontait génialement et puis // moi j'y croyais évidemment il avait apprivoisé des sangliers / mon père a été orphelin très très tôt / je crois que son père est mort quand il avait cinq ans / et après il a très vite entretenu sa mère

Sophia : et il était de où ton père ?

Élisabeth : il était d'un bled des Rhodopes qui s'appelle *Boïkovo* qui est au dessus de Plovdiv mais il a grandi à Plovdiv / il a fait ses études / il a travaillé à Plovdiv / puis ils sont descendus en ville // mais il racontait ça tellement bien d'une manière tellement savoureuse / je me rappelais des grandes choses / mais tu vois j'écoutais ça // et quand mes enfants on grandi / comme ils ont entendu parler de mon père / j'ai commencé à leur raconter les aventures de Ange // non mais ils étaient FANS / et puis comme je me souvenais pas de tout ce qui m'avait raconté / j'ai moi-même brodé là-dessus / tous les soirs / il fallait que je raconte l'histoire de Ange / et j'ai improvisé // pendant très très longtemps on a fait / et ils étaient tellement fans¹⁷⁹

A travers ces deux passages de corpus, on comprend bien que ce qui a été transmis aux « enfants » sont des histoires où le conteur est aussi le héros : « les histoires de Ange ». La biographie familiale se mêle au mode de la littérature orale, et plus particulièrement au conte, pour créer une nouvelle forme de récit de vie où les faits réels s'associent aux éléments fantastiques.

Pourtant, ces histoires ne sont pas de la littérature orale puisque celle-ci doit répondre à certains critères : le conte, par exemple, est une création d'un auteur inconnu non déterminé, il voyage entre les hommes de génération en génération, dans le temps et dans l'espace, du fait que même si le conte est universel, chacun y reconnaît ses propres valeurs. Ici, les histoires racontées sont d'auteurs connus, on peut replacer Ange et Teko dans un temps et un espace précis, ici dans les deux exemples cités nous nous situons en Bulgarie dans les années 30 ou 50. Les « raconteurs » s'inspirent de faits existants et s'adressent à un public choisi et restreint que sont leurs propres enfants ou des personnes du cercle de confiance qui veulent bien écouter (c'est Elizabeth et non son frère qui est la réceptrice de ces histoires paternelles et c'est elle dans la famille qui est la détentrice de ses histoires et qui pourra les transmettre à la génération suivante).

Cette oralité familiale particulière qui est celle qui nous intéresse, reprend cependant les codes de la littérature orale. Pour exprimer cela je vais relater les notes que j'avais prises, alors

¹⁷⁹ Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 176 à 180 dans les annexes.

que je n'avais pas d'autre moyen d'enregistrement que le papier et le crayon, d'une histoire que Teko me racontait souvent lorsque j'étais petite fille et que j'évoque lors de mon échange avec Elizabeth « ah mais moi j'ai Baba Vanga (*une voyante bulgare très réputée*) qui arrive dans ses rêves / qui montre à mon père où trouver de l'argent (*elle rigole*) »¹⁸⁰ :

« En 1966 ou 1967 (*il ne se rappelle plus exactement*) Teko était en vacances d'été avec des amis au bord de la mer à Varna en Bulgarie. A ce moment-là, il avait décidé et préparait de fuir à l'Ouest. Il se réveille un matin avant d'aller à la plage et se rappelle son rêve de la nuit : Baba Vanga (*née le 31 janvier 1911 et morte le 11 août 1996, est une voyante bulgare connue pour ses prévisions de par le monde entier*) est apparue dans ses rêves et lui a dit “écoute tu veux partir à l'Ouest mais il faut pas il faut pas partir et pour te montrer que je te dis la vérité tu dois passer sur un chemin et tu trouveras de l'argent et ça sera la preuve que je te dis la vérité”. Donc il va à la plage et au retour, il dit à ses deux amis “je veux partir par cet endroit-là” et ses amis lui disent que ce chemin est improbable, mais Teko insiste et ils partent vers cette direction. Teko marche en retrait de ses amis, et il aperçoit sur le chemin un monticule de papier. De loin il ne voit pas que c'est de l'argent, mais il observe à côté de cet amas de papiers 3 garçons assis qui jetaient des pierres sur le monticule. Teko se dit que c'est une “arnaque” et que les garçons vont tirer l'argent avec un fil. Mais ses amis passent à côté sans voir le tas d'argent, et Teko passe lui aussi mais s'arrête, et met l'argent froissé dans son maillot de bain. De retour à sa chambre, il décortique les billets et compte 1500 marks ouest, ce qui représente une somme énorme. “Et je suis pas parti cette année à l'Ouest car c'était la preuve suffisante que Baba Vanga avait dit vrai” »¹⁸¹

L'histoire de Teko est rythmée comme un conte, parsemée d'événements incroyables, d'obstacles à franchir, de symboles étonnants, et de rebondissements fantastiques avec l'intervention du divin par l'apparition de Baba Vanga dans son rêve. On retrouve ici les fonctions analysés par Propp¹⁸² : une situation initiale, une partie préparatoire, le nœud de l'intrigue, les donateurs, entrée en scène de l'auxiliaire, seconde séquence, suite de la seconde

¹⁸⁰ Interactions avec Elizabeth, tours de parole 177 dans les annexes.

¹⁸¹ Notes prises et retranscrites en juin 2016, alors qu'il me racontait pour une énième fois cette histoire. Les passages entre guillemets sont les termes exacts que Teko a exprimés.

¹⁸² Propp, Vladimir, 1970, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil (poétique).

séquence. Teko en racontant le passage de cet événement de vie, emploie les fonctions narratives du conte, créant la confusion entre le réel et le fantastique.

La littérature orale est ainsi revisitée et apprivoisée par ces « *storyteller* » (expression employée par Elizabeth) pour raconter une histoire familiale. L'invention dans le récit de vie, par la mise en récit de soi où le narrateur est le héros principal de ses propres histoires vécues, mais aussi par l'emploi du fantastique qui intervient au sein des biographies comme, par exemple, le sanglier apprivoisé d'Ange, permet de combler un « vide », un silence du manque d'informations premières pour pouvoir léguer à la génération suivante les histoires de famille attendues.

Des histoires ne sont-elles pas aussi dans la langue française la définition d'un récit mensonger ? Elizabeth dans la dernière phrase de son livre *Mémoire pleine*, conclue par cette ambivalence entre histoires racontées et véracité des faits :

« De retour en France je dis à ma mère : “je me demande si elle a jamais existé, la Bulgarie dont vous m'avez tant parlé.”

Elle répond : “ça prouve qu'on a bien raconté.” »¹⁸³

4. Une réinvention de soi ?

En employant ces modes de la littérature orale, ou en « brodant » une histoire vécue pour la raconter et la transmettre, les récits de vie peuvent ainsi être source de création et de réinterprétation. Mais ils peuvent aussi jouer un rôle dans la réinvention de ceux qui se racontent. A travers leurs histoires, les personnes qui se mettent en scène peuvent se réinventer, ou du moins réinventer leur passé.

Je soumets l'hypothèse que les récits de vie racontés par les personnes qui font partie de la première génération ont aussi comme fonction d'arranger leur passé aux oreilles de ceux qui écoutent à l'Ouest.

Pour analyser cela, nous nous baserons sur un corpus de Teko qui exprime son point de vue sur ceux qui arrangent la réalité de leurs histoires pour l'Ouest. Cette conversation est arrivée le 27 octobre 2014, alors que j'étais venue dîner chez mes parents, Alexandra et Teko, et que nous

¹⁸³ Mazev, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris, p.82.

parlions du livre que j'étais en train de lire, *L'homme surveillé* de Vesko Branev¹⁸⁴. Lorsque je racontais à Teko un épisode du livre que je trouvais similaire à son histoire, à savoir une arrivée à Berlin avant la construction du mur, celui-ci ne put s'empêcher de mettre en doute les propos de cet « autre Bulgare » et de s'interroger sur les rapports existant entre les Bulgares à l'Ouest et leurs façons de raconter leur vie passée en Bulgarie :

Teko : donc les gens que tu vois à l'Ouest quand tu vois des Bulgares à l'Ouest / donc tu étais pas ami avec eux en Bulgarie / tu dis bonjour ici mais c'est tu sais que tu étais en Bulgarie tu seras jamais amis avec donc tu deviens ami par obligation

Sophia : parce que c'est la communauté

Teko : et donc et moi j'ai refusé // parce qu'ils sont toujours entre eux / et moi j'ai refusé depuis le début en Allemagne / parce que eux ils sont négatifs / ils parlaient toujours contre / on était en Allemagne / ils parlent toujours contre les Allemands / moi je dis mais si vous parlez contre les Allemands allez y en Bulgarie / qu'est ce que pourquoi vous restez en Allemagne si vous n'aimez pas l'Allemagne¹⁸⁵

(...)

Teko : oui je me suis énervé toujours quand je les vu ensemble quand toujours contre contre contre j'ai dit va te faire foutre

Sophia : et tu crois jamais les gens quand ils racontent leurs histoires // là par exemple tu as écouté le truc (*je parle du livre L'homme surveillé de Vesko Branev*) tu penses que c'est pas forcément vrai ce qu'il raconte Vesko

Teko : parce que quand tu viens à l'Ouest tu embellis un peu ou tu fais un peu dramatique ou pour te faire intéressant

Alexandra : donc toi il faut pas te croire vraiment parce que

Teko : si tu veux tu me crois pas

Alexandra : tu dois embellir la chose aussi

Teko : non pas du tout parce que mon histoire est tellement pleine que je dois même un peu réduire sinon c'est pas crédible

(*Sophia rigole*)

¹⁸⁴ Branev, Vesko, 2009, *L'homme surveillé*, Albin Michel, Paris.

¹⁸⁵ Interactions avec Teko, tours de parole de 413 à 415 dans les annexes.

Alexandra : mais peut être qu'il y en a qui sont comme toi aussi

Teko : je les connais

Alexandra : tu connais pas tout le monde

Teko : non / non mais attends Sofia / j'te explique Sofia c'est un ville qui avait trente mille personnes il y a cent ans d'accord trente mille donc Montdidier (*la ville dans l'Oise où est née Alexandra*) / et les descendants de ces trente mille personnes ont gardé le pouvoir jusque / pas pouvoir mais ils faisaient le noyau¹⁸⁶

(...)

Sophia : par exemple XXX il est de Plovdiv lui

Teko : ah bon ? je savais pas

Sophia : parce que l'histoire de son livre se passe à Plovdiv

Teko : lui il raconte des histoires / lui il dit qu'il était arrêté pour révolution / tu sais pourquoi il a été arrêté XXX ? Jacky a été arrêté parce qu'ils ont fait un *hold up* dans une banque / ils ont été arrêtés mais il était anti allemand / juif

Sophia : oui tout le monde raconte des histoires parce qu'il faut bien raconter des histoires / parce qu'on attend que tu racontes des histoires aussi

Teko : lui il a trouvé / bien sûr qu'il a été arrêté et ensuite il a été mis je ne sais pas si il a été mis en *katset* ou pas / non pas *katset* parce qu'il était en Bulgarie / mais il était arrêté mais il a fait un *holdup* c'est pour ça qu'il a été arrêté pas pour autre chose / il a même été condamné à prison pour la vie ou je ne sais pas quoi pendant les Allemands¹⁸⁷

(...)

Teko : donc voilà les histoires avec les Bulgares / c'est très non les gens racontent les histoires mais ils embellissent un peu

Alexandra : mais est ce que toi / en étant sincère avec toi-même est ce que tu crois tout ce que tu racontes

Teko : parce que si je raconte il y a aussi les Bulgares qui écoutent ce que je dis et si je raconte des choses qui sont fausses tout le monde rigole / entre nous / donc par exemple quand Bobi dit quelque chose nous on sait qu'il raconte des histoires et on rigole et il se vexe

¹⁸⁶ Interactions avec Teko, tours de parole de 422 à 432 dans les annexes.

¹⁸⁷ Interactions avec Teko, tours de parole de 435 à 440 dans les annexes.

Alexandra : et quand toi tu racontes quelque chose / les gens aussi rigolent

Teko : personne ne rigole

Alexandra : et comment tu sais / peut être derrière ton dos

Teko : oh non même pas

Alexandra : ils disent ah il exagère ça s'est pas passé comme ça et / je sais pas / pourquoi il n'y aurait que toi qui raconterait les choses

Teko : parce que j'ai été élevé à l'étranger / parce que je suis sorti j'avais 15 ans donc j'ai appris j'ai appris j'ai appris différemment / donc j'ai pas la mentalité totale bulgare / peut-être c'est ça la raison je ne sais pas peut-être que je raconte pas / Joro Joro raconte pas des histoires faux / mais Joro il a rien à raconter / les choses racontées Joro c'est très intéressante / avant d'aller à Belene donc on sait qu'il était le grossiste mais il était seul un solitaire un solitaire¹⁸⁸

4.1. *Eux, les Bulgares*

A travers ce corpus, Teko analyse de façon réflexive sa vision des histoires racontées par les autres Bulgares en comparaison à la sienne. Il opère justement une distinction entre les « Bulgares à l'Ouest » et sa propre personne. Pour Teko, « les Bulgares » « sont toujours entre eux », « ensemble » et « sont négatifs » : « ils parlaient toujours contre ». Le terme « contre » pour définir ce trait de caractère des Bulgares selon Teko est même employé 6 fois de suite ; et en réponse à ce côté communautariste des « autres », il marque son refus d'y appartenir « moi j'ai refusé depuis le début », avant de conclure son idée par une interjection envers tous « les Bulgares » : « j'ai dit va te faire foutre ».

Teko, pour parler des autres Bulgares, emploie différentes nominations et pronoms personnels, donnant un effet de rapprochement ou d'éloignement par rapport à lui-même : « les gens », « des Bulgares à l'Ouest », « les Bulgares », « eux », « ami par obligation », « les », « ils », « lui », « tu », « entre nous », « nous », « on ».

Se considérant comme une altérité totalement étrangère aux autres Bulgares dans la plus grande partie de ce discours, il opère cependant, vers la fin de celui-ci, une appartenance certaine aux Bulgares, modifiant ainsi sa place. Teko se déplace du « je » au « nous » dans une phrase où il veut démontrer qu'il dit vrai. Il commence par faire l'hypothèse qu'il pourrait être moqué par «

Interactions avec Teko, tours de parole de 449 à 457 dans les annexes.

les Bulgares qui écoutent » « si je raconte des choses qui sont fausses ». Le moment de rupture est installé par l'expression « entre nous » où Teko s'inclut pour la première fois comme une entité bulgare. Il donne par la suite en contre-exemple, une situation dans laquelle un de ses amis bulgare « dit quelque chose nous on sait qu'il raconte des histoires et on rigole ». Se mettant à la place de ceux qui écoutent, Teko s'intègre ainsi au sein des autres Bulgares par l'emploi du « nous » et du « on ».

On peut donc remarquer toute la complexité mise en place pour tenter de se positionner dans le discours entre les stéréotypes « des Bulgares » et ses propres histoires qui se veulent originales.

4.2. « Parce que quand tu viens à l'Ouest tu embellis un peu »

Cette constatation de Teko sur le processus de se réinventer à travers le discours dans son nouveau pays d'accueil, nous permet d'analyser comment une réalité peut être arrangée pour le présent à l'Ouest. Dans cette phrase où le « tu » généralise le Bulgare, Teko expose trois raisons pour lesquelles « il(s) raconte(nt) des histoires ». Soit « tu embellis un peu ou tu fais un peu dramatique ou pour te faire intéressant ». L'éloignement est le facteur qui permet ces hyperboles de récit. La distance avec le pays d'origine crée une libération dans le discours, et celui-ci n'a plus de contrainte de véracité, puisque ce nouveau public de l'Ouest ne peut pas vérifier les informations données pour mettre éventuellement en doute les discours rapportés.

Les récits de vie racontés servent de substance aux personnes qui font partie de la première génération pour créer un lien avec les nouvelles relations rencontrées en France ou en Allemagne (pays d'accueil concernés dans ma recherche). Dépossédés de tous leurs biens par le fait d'être « parti pour faire l'Ouest »¹⁸⁹, les personnes n'ont à offrir à leurs nouvelles connaissances que leurs histoires de souvenirs passés.

Cette idée est justement mise en exergue dans la 4^e de couverture du livre *Mémoire pleine* d'Elizabeth Mazeu¹⁹⁰ : « On écrit sa légende personnelle, on tisse son histoire minuscule, on arrange sa vie comme on dit “arranger un bouquet” ».

¹⁸⁹ Expression de Teko, tour de parole 409 dans les annexes.

¹⁹⁰ Mazeu, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris.

Ces personnes venues de l'autre côté du rideau de fer se réinventeraient dans le discours par rapport aux attentes de l'Européen de l'Ouest. Elles arrangeraient leurs histoires pour que celles-ci correspondent mieux à ce que ce nouvel auditoire désirerait entendre.

Une image d'Epinal est effectivement parfois attendue par les Occidentaux sur les histoires de ces réfugiés politiques. Il persiste des prénotions sur la vie en pays communiste, mais aussi sur le passage vers l'autre côté du rideau de fer qui se doit d'être incroyable et réalisé d'une manière exceptionnelle.

Ces exilés se doivent donc de retravailler leur « matière première », qui peut parfois manquer de piquant, pour être à la hauteur des attentes et ne pas décevoir ce public avide de sensations.

J'ai en souvenir un dîner où Joro racontait pour la première fois en détail son passage à l'Ouest à l'arrière d'une voiture. Lili, sa femme, avait fait part de sa déception quant à cette version biographique, car elle s'était toujours imaginé que Joro avait fait la traversée de la frontière caché dans un compartiment secret dans le coffre d'une voiture exiguë, et le fait qu'il n'ait été que dissimulé sous une couverture à la place arrière avait déçu l'interprétation qu'elle s'imaginait depuis plus de trente ans.

Les personnes de la première génération se réinventent donc en prenant en compte l'attente des autres qui écoutent, ce qui induit un embellissement ou une dramaturgie plus prononcée de leurs histoires. Mais aussi parfois, la réinvention se met en place pour omettre une réalité moins avouable. En effet, dans la grande majorité des cas, pour « sortir » du bloc communiste, il fallait engendrer des stratégies détournées, parfois même allant jusqu'à la collaboration avec l'Etat. Il était finalement assez rare, surtout dans une période très fermée comme celle des années 60 ou 70, de s'évader en « héros » de Bulgarie. Les parcours empruntés par ceux qui sont arrivés à l'Ouest ne sont pas toujours des plus glorieux ou éloquents à raconter. Coopération avec l'Etat, adhésion au Parti, famille proche du Parti, pot de vin, espionnage etc. chez ceux qui vivent aujourd'hui à l'Ouest, se mêlent des histoires de parcours singuliers aux omissions occasionnellement volontaires. Ne pas parler ou rester flou sur cette période peu honorable peut être un autre procédé pour omettre une partie difficilement acceptable pour soi ou pour les autres. Ce passé peut passer par un blanchiment de biographie dans la réinvention de son parcours de vie. Mais si les personnes de l'Ouest ne peuvent pas vérifier les dires et prennent pour vérité les

histoires racontées, les Bulgares quant à eux sont très méfiants les uns envers les autres. Ils connaissent la difficulté et la complexité pour réussir à passer à l'Ouest et ne croient pas aux explications données par d'autres qu'eux.

4.3. « Mon histoire est tellement pleine que je dois même un peu réduire sinon c'est pas crédible »

Teko expose une réelle méfiance vis-à-vis des discours des autres Bulgares et des intentions valeureuses de chacun. Comme je lui fais remarquer au début de cet échange discursif : « et tu crois jamais les gens quand ils racontent leurs histoires ». Teko montre effectivement son incrédulité face aux histoires des autres Bulgares en prenant appui sur l'exemple d'un écrivain et cinéaste bulgare qui est une ancienne connaissance de Teko lors de sa jeunesse en Bulgarie et Allemagne. Il tente de nous démontrer à Alexandra et à moi-même, qu'il y aurait deux versions d'une réalité, celle que l'on veut faire croire et que l'on expose et la véritable raison de l'événement.

« lui il raconte des histoires / lui il dit qu'il était arrêté pour révolution » (...) « mais il a fait un *holdup* c'est pour ça qu'il a été arrêté pas pour autre chose »

Teko se place à la rencontre de ces deux mondes, celui des Bulgares qu'il comprend et le monde de ceux qui écoutent à l'Ouest. Tel un traducteur, il décortique l'histoire exposée et nous fait partager ses connaissances pour que nous comprenions comme lui les coulisses, et que nous ne soyons pas que spectateurs, mais aussi critiques de ces histoires de faux semblants.

Teko se considère en effet comme différent des autres Bulgares qu'il ne faut pas croire entièrement. Lorsque Alexandra met en doute sa sincérité, celui-ci réplique assez brutalement qu'il n'a pas besoin d'une reconnaissance extérieure : « si tu veux tu me crois pas ». Pour légitimer tout de même ses histoires comme vraies, et se distinguer des autres Bulgares fabulateurs, il met en place deux arguments :

Le premier, dit de façon plutôt ironique, est qu'à l'inverse des autres, « mon histoire est tellement pleine que je dois même un peu réduire sinon c'est pas crédible ». Contrairement à ses prénotions vis-à-vis des autres Bulgares, l'emploi du terme « histoire » pourrait être remplacé par

le terme « vie », celle-ci est immuable selon Teko, et c'est à lui de sélectionner les données à exposer ou non pour que l'audience puisse accepter et créditer ses dires. Comme l'exprime Elizabeth Mazev à propos des histoires vécues « au fond / la vérité toute crue / elle est tellement plus extraordinaire que tout ce qu'on peut inventer »¹⁹¹.

Le second argument qui est mis en place comme preuve qu'il dit vrai est une réflexion de Teko sur son propre rapport aux Bulgares et à la mentalité bulgare. Comme réponse à Alexandra qui tente de comprendre « pourquoi il n'y aurait que toi (*lui*) qui raconterais les choses », Teko développe un raisonnement sur la singularité de sa place « d'*hybride* » qui le mettrait à part des autres et qui prouverait ainsi sa sincérité.

Teko : parce que j'ai été élevé à l'étranger / parce que je suis sorti j'avais 15 ans donc j'ai appris j'ai appris j'ai appris différemment / donc j'ai pas la mentalité totale bulgare / peut-être c'est ça la raison je ne sais pas peut-être que je raconte pas /

Par la répétition redoublée de locutions conjonctives « parce que » et « donc », ainsi que la l'adverbe de supposition « peut-être », Teko avance comme « raison » sa vision objective de l'étranger. Il est « sorti j'avais (*il avait*) 15 ans », il a « appris différemment », il a « été élevé à l'étranger ». Comme synthèse de cette suite d'argumentations, il conclut que la raison de sa différence serait qu'il n'a « pas la mentalité totale bulgare », il l'aurait donc suffisamment pour la comprendre mais pas totalement, ce qui permettrait cette distance et distinction avec les autres Bulgares.

Comme je l'ai suggéré auparavant, Teko se considère, par son éducation en Allemagne à Berlin Est (qu'il nomme « à l'étranger »), comme un médiateur appartenant et comprenant deux mondes, celui de l'Est et celui de l'Ouest. Cette place à part lui permet donc d'avoir un regard critique et objectif des autres Bulgares et c'est sur cela que réside son argumentation prouvant que ses histoires ne peuvent être remises en question puisqu'il est différent des Bulgares, donc différent des fabulateurs.

¹⁹¹ Interactions avec Elizabeth, tours de parole 151 dans les annexes.

Pour conclure cette discussion sur la question de la réinvention de soi, Teko résume son idée principale : « donc voilà les histoires avec les Bulgares / c'est très non les gens racontent les histoires mais ils embellissent un peu ». Teko se pose ici encore une fois en observateur des Bulgares et nous décrit, à Alexandra et à moi-même, le processus de méfiance à mettre en place pour écouter ces histoires et tenter de départager à l'intérieur de celles-ci la base qui serait vraie (« non les gens racontent les histoires ») des fabulations rajoutées (« mais ils embellissent un peu »). Elizabeth Mazev arrive au même résultat d'analyse sur la réinvention de soi par les récits de vie : « donc après évidemment il y a tous les petits arrangements avec la réalité / (...) on arrange sa vie comme on arrange un bouquet // c'est peut être pas // voilà c'est peut-être pas exactement comme ça que ça s'est passé / mais l'idée elle est là »¹⁹².

A travers ce corpus de Teko, nous avons pu analyser comment les récits de vie peuvent servir à se réinventer une histoire et un passé. Que ce soit pour contenter l'imaginaire de l'autre à l'Ouest, ou pour blanchir son passé par une omission volontaire, ou tout simplement pour embellir une histoire « comme on arrange un bouquet », les récits de vie ont bien une fonction et une action dans le présent, et peuvent servir comme une matière immatérielle celui qui en est détenteur.

J'ai pu mettre en lumière à travers ce chapitre qu'il existe bien une relation spécifique entre l'invention dans le récit de vie et le passé communiste de ceux qui racontent. Dans le cas particulier de mon étude, l'interdiction, la censure, l'autocensure, le silence sont des facteurs de création et d'invention pour pallier le manque de mot pour le dire.

Un déplacement de la censure s'est opéré jusque dans les histoires de famille, par une peur première de l'omniprésence de l'Etat, et ce « vide » d'immatérialité a laissé place à une créativité à l'intérieur même des récits de vie. Comme le suggère Eni Orlandi, la censure peut donc avoir un rôle de création langagière, puisque plus le sens premier est nié, plus la « résistance » va jouer sur la multiplicité de sens de celui-ci pour signifier, mais d'une manière différente, ce qu'il ne devait pas être dit. Le silence est aussi un moteur de création et d'invention pour le récit de vie : au lieu de raconter ce qu'ils savent, les personnes de la première génération relateraient ce qu'elles supposent, et se mettraient en récit pour « se » raconter et répondre ainsi aux attentes de

¹⁹² Interactions avec Elizabeth, tours de parole 151 dans les annexes.

la génération suivante sur les histoires familiales. Enfin, nous avons aussi pu analyser à travers le corpus de Teko, les différentes fonctions des récits de vie dans la réinvention de soi, et comment l'histoire et le passé peuvent être arrangés pour servir le présent des personnes de la première génération à l'Ouest. Nous allons pour finir cette dernière partie, essayer de comprendre comment l'histoire donnée par la première génération est figée et répétée à travers ce que j'appelle un « récit bloc ».

Chapitre 6

La répétition d'un récit figé

J'ai observé au cours de mon temps de recherche, mais aussi tout au long de mon expérience personnelle, que les récits de vie racontés par la première génération étaient souvent peu variés, des sortes de « récits figés » qui se répétaient d'un événement à un autre.

En effet, je voudrais analyser, pour finir cette partie s'intéressant au passé silencieux des parents, comment les histoires racontées par la première génération sont données de manière répétitive et immuable.

Je fais l'hypothèse que même si deux récits ne peuvent jamais être identiques, il y a une construction de ce que j'appellerai « récit bloc » ou « récit figé », c'est-à-dire des sortes de récit construits une fois pour toutes et répétés afin de transmettre l'expérience du communisme, avec l'objectif de « protéger » et laisser libres les enfants de la seconde génération.

Pour cela, je vais m'intéresser premièrement à la formation même de ces types d'interactions qui se reproduisent, en définissant les critères sur lesquels je me base pour examiner leur répétition et fixation. Je questionnerai aussi le rapport qu'ont les personnes de la première génération avec les notions de mémoires et de volonté d'oubli par le prisme d'une approche politique. Je vais considérer par la suite le rapport de ces personnes qui racontent ces récits perçus comme figés, à la notion d'histoire et plus particulièrement à celle du communisme. Enfin, je vais m'interroger sur les effets escomptés de ceux qui racontent ces récits figés sur leurs enfants, et plus particulièrement sur cette volonté de les laisser libres tout en leur transmettant une histoire familiale.

1. Les récits figés

Pour tenter de comprendre ainsi comment les histoires de la première génération sont répétées et figées dans le discours, je m'appuierai tout d'abord sur mon expérience personnelle, puisque c'est à partir de mon propre vécu lors d'événements familiaux que cette hypothèse selon laquelle j'entendais toujours les mêmes histoires s'est construite. En effet, depuis mon plus jeune âge, j'ai écouté mon père nous raconter ses histoires de jeunesse dans une Bulgarie qu'il avait quitté à 15 ans. Ces histoires étaient, et sont toujours, sa principale source de conversation. Il n'arrive pas un dîner ou une discussion quelconque sans qu'il n'arrive à faire dévier le sujet sur la Bulgarie pour ensuite raconter une de ses nombreuses histoires répertoriées à la manière d'un conteur. Ces récits, que j'ai entendus à maintes reprises, ont une structure stable d'un événement conversationnel à un autre. Il existe évidemment des variations stylistiques et discursives, comme nous allons l'observer plus tard à travers l'analyse comparative d'une même histoire redoublée par Teko, mais ces récits répétés sont perçus par ceux qui écoutent comme figés : « on entend toujours un peu les mêmes histoires »¹⁹³. Ce sentiment que j'ai eu au sein de ma propre famille s'est ensuite révélé être un élément récurrent chez les autres familles que j'ai suivies tout au long de ma recherche.

Pour rendre compte de ce phénomène, je baserai principalement ma réflexion sur deux formes distinctes de matérialité discursive, la première est une conversation que j'ai eue avec Alexandra à propos de ces histoires figées qu'elle entend depuis plus de 40 ans de la part de son mari Teko ; la seconde est un même événement répété à plusieurs reprises à l'intérieur de différents discours par Teko lui-même.

Cette constatation selon laquelle les récits donnés par les parents de la première génération semblent figés, se fonde donc sur une observation de la forme de ces discours qui sont perçus par l'entourage comme lisses. Les parents racontent des histoires, mais des histoires qui par leur répétition et leur contours fixes se rapprocheraient du « radotage » sans pour autant que l'âge ou le manque de bon sens en soit la cause.

¹⁹³ Interactions avec Alex, tours de parole 30 dans les annexes.

1.1. Contexte de répétition

Pour comprendre cette perception de l'entourage concernant la répétition de ce que j'appelle un « récit bloc » des parents de la première génération, je m'appuierai sur une conversation que j'ai eue avec Alexandra le 5 octobre 2016. La discussion portait sur le constat que son mari Teko ne pouvait s'empêcher d'amener le sujet lors des dîners sur ses histoires personnelles de la Bulgarie. J'analyserai pour cela trois instants du corpus :

Alexandra : non mais donc il répète les mêmes histoires / moi je l'écoute depuis // des dizaines et des dizaines d'années // il répète les mêmes histoires pendant les dîners / quand il y a Joro et Lili / qui connaissent aussi ses histoires par cœur et chaque fois que Lili dit mais ça tu nous l'as déjà raconté

Sophia : c'est vrai elle dit ça Lili ?

Alexandra : oui elle dit / ah mais ça tu nous l'as déjà dit // on connaît // oui oui // après il répète

Sophia : toi tu dis pas ça ?

Alexandra : euh non je le laisse parler et puis après je dis ah oui oui je me souviens / mais je veux pas / couper la chose // enfin // je crois qu'il n'y a pas une seule histoire que je ne connais pas

Sophia : et est-ce que c'est toujours les mêmes histoires ou ça change un peu quand même

Alexandra : non c'est toujours pareil // raconté pareil /

Sophia : il n'y a pas de changement ?

Alexandra : non // non non / non / il brode pas sur l'histoire des choses en plus / non non c'est toujours les mêmes histoires / après euh alors quand il y a un auditoire inconnu / enfin qui ne connaît pas sa vie donc // il aime bien amener la conversation sur // ça // ça arrive toujours mais à CHAQUE DINER A CHAQUE DINER / avec euh soit c'est des amis proches / soit c'est des amis qu'on voit moins souvent / mais il y a toujours un moment dans la conversation où il sera où il arrive à amener // de toute façon c'est ou la politique / ou la religion // ou la Bulgarie // et c'est souvent / c'est plus vraiment euh la Bulgarie que l'Allemagne

Sophia : incroyable

Alexandra : c'est incroyable oui // parce que ces histoires d'Allemagne je sais pas

Sophia : c'est vrai qu'il en raconte pas beaucoup

Alexandra : très peu / très peu / il raconte / non tous ses souvenirs ils sont plus // par rapport à la Bulgarie / je sais pas pourquoi d'ailleurs

Sophia : oui parce qu'il a vécu jusqu'à 15 ans et il revenait pendant les vacances et tout mais

Alexandra : après si / il connaît de histoires qui se sont passées en Allemagne et tout ça

Sophia : mais les histoires qu'il répète ça ne se passe pas en Allemagne

Alexandra : non // pratiquement jamais /// donc ça c'est intéressant mais c'est toujours je te dis / mais tout le temps mais il y a pas un dîner pas un moment quand on passe du temps avec des amis

Sophia : et il a combien d'histoires / tu penses / si tu devais compter / mais à peu près il y a combien d'histoires qu'il raconte ?

Alexandra : pfff /// 50 / je sais pas // énormément ///¹⁹⁴

(...)

Sophia : que c'était de ta faute à toi parce que tu me donnais le biberon du mauvais côté

Alexandra : et qu'un jour il a sorti ah bah non je crois que ma mère était gauchère / mais ça c'était déjà / tu devais avoir 20 ans // incroyable /// et récit figé // un récit c'est toujours / si tu racontes tes souvenirs

Sophia : oui mais raconter toujours les mêmes souvenirs / tu vois ce que je veux dire

Alexandra : il n'a pas l'impression de lasser son public

(on rigole)

Sophia : et en plus c'est vrai on se lasse pas vraiment / mais c'est comme si on regardait toujours le même film en fait / ah chouette on va regarder le même film

Alexandra : tu sais que maintenant Lili quand on est à dîner elle dit ENCORE ah ça y est vous parlez encore de la Bulgarie / ça y est c'est reparti / elle l'a dit la dernière fois il n'y a pas un seul dîner où vous n'en parlez pas ///¹⁹⁵

(...)

Alexandra : ... /// est ce que c'est par rapport aussi à l'âge / est que plus il vieillit plus il raconte non ou pas / je sais pas

Sophia : parce qu'il racontait moins avant ?

Alexandra : /// pareil

Sophia : un petit peu plus peut-être / ou on les a plus entendu aussi voilà

Alexandra : ça doit être ça ///

Sophia : mais moi j'aime toujours entendre ses histoires

¹⁹⁴ Interactions avec Alexandra, tours de parole de 1 à 19 dans les annexes.

¹⁹⁵ Interactions avec Alexandra, tours de parole de 52 à 57 dans les annexes.

Alexandra : ah moi aussi j'adore / c'est comme un film c'est comme si t'allais au cinéma

Sophia : c'est ça oui oui¹⁹⁶

La première constatation de Alexandra est que son mari Teko « répète les mêmes histoires ». Elle insiste même à deux reprises dans la phrase sur ce point, et elle n'est pas la seule à partager cet avis, puisqu'elle prend appui sur les interjections de Lili (femme de Joro ; Joro et Lili étant leurs amis les plus proches qu'ils fréquentent le plus souvent, c'est-à-dire au moins deux soirs par semaine). Pour Alexandra, « c'est toujours les mêmes histoires » qu'elle écoute et celles-ci sont immuables : « c'est toujours pareil // raconté pareil ». Quand j'évoque une possibilité de changement, elle signale par la négation « non », employée 4 fois de suite et 2 fois plus loin dans le même énoncé, que pour elle les histoires entendues ne bougent pas « il ne brode pas sur l'histoire des choses en plus ».

Pourtant, il ne s'agit pas que d'une seule anecdote qui serait répétée par Teko, mais bien d'un répertoire important d'histoires, « 50 », « énormément ». On remarque effectivement que Alexandra emploie exclusivement le pluriel pour parler des histoires de son mari. Mais ces histoires n'en demeurent pas moins être autour d'un même et unique thème qu'est la Bulgarie, comme le suggère Lili à travers un discours rapporté de Alexandra : « ENCORE ah ça y est vous parlez encore de la Bulgarie / ça y est c'est reparti ». La Bulgarie demeure le principal sujet de conversation que Teko amène volontairement comme par un jeu : « il aime bien amener la conversation sur // ça » ; « mais il y a toujours un moment dans la conversation où il sera où il arrive à amener ». Cela est pour Alexandra une situation inconditionnelle, « à chaque diner », peu importe les convives, Teko amènera la discussion sur son sujet de prédilection qu'est son parcours de vie dans la période communiste de la Bulgarie.

Alexandra est le témoin de ces répétitions perpétuelles : « mais c'est toujours je te dis / mais tout le temps mais il y a pas un diner pas un moment quand on passe du temps avec des amis » ; « ça arrive toujours mais à CHAQUE DINER A CHAQUE DINER ». Ces ressassements d'histoires sont perçus comme un leitmotiv. Depuis « des dizaines et des dizaines d'années », Alexandra a eu le temps de constater que les histoires de Teko étaient répétées « tout le temps ».

¹⁹⁶ Interactions avec Alexandra, tours de parole de 107 à 114 dans les annexes.

Elle s'interroge vers la fin de la conversation au « rapport aussi à l'âge » de ce radotage, avant de conclure que Teko a toujours raconté « pareil ».

Si Teko raconte tout le temps les mêmes histoires, il n'en demeure pas moins que l'on peut faire émerger trois situations différentes d'interactions :

La première est quand « il y a un auditoire inconnu / enfin qui ne connaît pas sa vie ». Dans ces situations de dîner, comme le formule Alexandra, « il aime bien amener la conversation sur // ça // ». Lorsqu'ils sont en compagnie d' « amis qu'on voit (ils voient) moins souvent », Teko « arrive » à faire dévier la conversation sur des sujets connexes pour ensuite rebondir sur ses histoires de parcours de vie.

La seconde est en présence d'amis proches « qui connaissent aussi ses histoires [de Teko] par cœur ». Il s'agit ici de Joro et Lili. Dans cette situation, Teko et Joro racontent leurs histoires du passé à un auditoire composé par leurs femmes Alexandra et Lili et parfois aussi par leurs enfants. Selon l'observation de Alexandra, Lili met en mots depuis peu un agacement quant à ces répétitions de mêmes histoires : « tu sais que maintenant Lili quand on est à un dîner elle dit ENCORE » ; « elle l'a dit la dernière fois ». Lili exprime à voix haute, en interrompant le déroulement des récits figés, une constatation de ressassement, qu'elle et Alexandra – représentées par les pronoms personnels « nous » et « on » : « ah mais ça tu nous l'as déjà dit // on connaît » – subiraient au quotidien.

Enfin, la dernière structure d'interaction est lorsque Teko raconte ses histoires figées en tête à tête à Alexandra. Celle-ci, contrairement à Lili, ne l'interrompt pas dans son récit : « non je le laisse parler et puis après je dis ah oui oui je me souviens / mais je veux pas / couper la chose // ». Dans ces moments qu'elle nomme intimes et de partage, Alexandra prête volontairement l'oreille et l'auditoire en demande des histoires à son mari. Elle met en place une stratégie d'accompagnement du discours par une écoute complaisante en concluant le récit par une formule diplomatique « ah oui oui je me souviens ».

Par cette technique de « le laisser parler » dans une volonté de ne « pas couper la chose », elle met en lumière que l'histoire racontée par Teko n'est pas destinée à celle qui écoute, mais bien à celui qui raconte. Contrairement à l'action initiale des récits qui sont « transmis de bouche à oreille, émis par une personne qui a vécu un événement à l'adresse d'une autre qui en fera son expérience » (Dulong, 1998 : 225), Teko se met en récit pour matérialiser son passé et faire

revivre une action révolue par la magie du langage. Comme le souligne Sandra Nossik¹⁹⁷ en citant Jacques Bres dans sa recherche, « l'acte narratif représente en effet pour le sujet l'occasion de « rejouer sa construction »¹⁹⁸ : le récit « libère l'agir humain », et, s'affranchissant de contraintes spatio-temporelles, « vient au service de la praxis manipulatrice transformatrice du monde ». Sandra Nossik rajoute aussi un autre aspect au récit de vie : « la fonction consolatrice : le récit berce, répare, apaise, partage la douleur » (Nossik, 2011 : 326).

Teko ayant tout laissé derrière lui comme biens matériels de par sa situation de réfugié politique, c'est par le seul acte de mettre en mots son récit de vie qu'il peut faire remonter son passé, celui-ci n'existant plus que dans une oralité provoquée.

Ces trois configurations différentes d'interaction conduisent cependant au même résultat : ces récits figés ne sont pas élaborés dans une volonté de raconter une histoire à un auditoire, celui-ci étant un prétexte pour que les personnes de la première génération mettent en mots des récits figés et répétés.

L'« auditoire », le « public », les termes employés par Alexandra et par moi-même pour parler de nous autres qui écoutons ces histoires, se rapprochent de la réception passive d'une performance. La comparaison qui est utilisée à deux reprises lors de cet échange est celle du cinéma « c'est comme un film c'est comme si t'allais au cinéma » ; « c'est comme si on regardait toujours le même film en fait / ah chouette on va regarder le même film ». Les personnes qui écoutent sont les spectateurs et non pas les acteurs de ces moments de récits. Et c'est au public de s'adapter à ces répétitions et de ne pas se lasser : « Sophia : mais moi j'aime toujours entendre ses histoires

Alexandra : ah moi aussi j'adore ».

Un autre parallèle peut être effectué avec le milieu du conte traditionnel. Au Maghreb, le public connaît déjà les contes et son plaisir réside dans l'action passive de les réécouter¹⁹⁹. C'est un moment de contact, de retrouvaille, où la surprise de la découverte n'est pas attendue. Le

¹⁹⁷ Nossik, Sandra, 2011, *Mise en mots d'un événement historique : approche discursive et interactionnelle de la chute de l'URSS dans des récits de vie de migrants russophones*, Thèse.

¹⁹⁸ Bres Jacques, 1989, « Praxis, production de sens/d'identité, récit », *Langages*, 93, p.23-44.

¹⁹⁹ Decourt, Nadine et Raynaud, Michelle, 2003, *Contes et diversité des cultures. Le jeu du même et de l'autre*, Lyon, le CRDP de l'académie de Lyon.

conte devient une connaissance qu'on a plaisir à réentendre, à redécouvrir à travers les paroles d'un conteur qui se trouve ici être Teko.

Que ce soit envers un « public » conquis comme Alexandra, ou bien récalcitrant comme Lili, ou encore « un auditoire inconnu », rien ne semble empêcher Teko de délivrer ses histoires figées comme s'il était le détenteur d'un recueil d'histoires personnelles à la manière d'un conteur. L'allusion au film de cinéma affirme en plus que les récits donnés sont bien perçus comme figés et immuables, semblables à une pellicule qui ne changerait pas d'une projection à une autre.

Pour toutes ces raisons, que sont une même histoire perçue comme immuable, et répétée d'un événement discursif à un autre, il me semble cohérent d'utiliser le terme de *récit figé*. Nous allons maintenant analyser, au travers d'une histoire répétée à deux reprises par Teko, comment sont présentés ces récits figés des parents.

1.2. Analyse d'un récit répété

Pour mieux comprendre pourquoi les récits peuvent être perçus comme figés par l'entourage de ceux qui racontent, nous allons nous intéresser à une même histoire de parcours de vie mise en mots par Teko lors de deux événements discursifs distincts. Ces deux interactions qui se sont déroulées dans des contextes différents et éloignés l'un de l'autre mettent en lumière les variations qui s'opèrent autour d'un même événement composé de faits stables. Y aurait-il un apprentissage ? Est ce qu'à force de raconter les mêmes histoires, l'oral se serait fixé comme un écrit parlé ou y aurait-il du vivant dans les mots ?

Le récit répété dans deux énonciations distinctes que nous allons analyser porte sur un événement biographique : les causes du départ de la famille de Teko en Allemagne de l'Est alors qu'il avait 14 ans en 1959.

Le premier récit a été enregistré en janvier 2011, je demandais à Teko de me raconter des événements de la période pendant laquelle il avait vécu en Bulgarie et en Allemagne de l'Est, nous parlions précédemment du déroulement de ses vacances d'été. Le deuxième récit a été

produit en mars 2012, alors que nous dinions Teko, Alexandra, Alex et moi-même, la conversation initiale portant sur les chiens qu'il avait eus dans sa jeunesse.

Récit 1 :

Teko : donc quand tu dis ça quand le bulgare lit (dit ?) que le père pouvait travailler dans les années 50 privé / ils vont dire bah dis donc c'est un communiste dur et pur // la réalité c'est quoi / la réalité c'est médecin / il était médecin pendant / médecin / il était médecin et ses copains étaient anti communistes / ils étaient communistes pas anticommunistes / et quand il y avait la guerre ils ont été résistance et quand ils étaient touchés ses copains se cachaient chez mon père et quand la guerre s'est finie ses copains lui ont protégé pour qu'il pas être tué par les communistes / par le peuple par ce qu'il y avait des nettoyages / donc c'était ça / c'était des amis l'un était pas communiste l'autres ont été communistes mais ils ont été restés amis / ils se sont aidés / c'est ça le histoire et ensuite ils sont venus de grands ministres en Bulgarie de grands de pouvoir de nomenclature et ils ont protégé quelque part de ne pas aller en camp et tout ça / c'est comme ça qu'on était protégé / c'est comme ça qu'on était aussi en Allemagne / c'est eux qui l'ont envoyé parce que lui il s'énervait toujours dans la rue il criait que ce sont des cons et ils ont dit écoute à la fin on peut plus te protéger on va te faire / à la fin on va t'arrêter et on va te tuer donc va partir et il l'ont envoyé en Allemagne

Sophia : et en Allemagne il avait pas de problème à dire tout ça

Teko : ah non parce qu'en Allemagne

Sophia : on pouvait être anti communiste

Teko : non il était pas anti communiste / il gueulait pas parce qu'il aimait bien les Allemands // voilà donc ça c'est l'histoire mais c'est spécifique parce que si tu parles dis quelque chose mais pas total / c'est pose une question énorme / comment c'est possible que ils ont vécu comment ils ont vécu / comment c'est possible qu'il est parti en Allemagne avec les premières 8 personnes / 59 c'était la dictature pur et dur / dictature pour partir en Allemagne ou Berlin Est ouvert / il n'y avait pas de mur donc mur c'est 61 / donc ça signifie qu'on était pas communiste mais plus que nomenclature / or on n'était pas // mais c'est bizarre mais c'est comme ça

Sophia : donc ensuite Allemagne en 59 // Allemagne de l'Est

Teko : Berlin / Berlin c'est ouvert / c'est ouvert

Sophia : jusqu'en 61

Teko : jusqu'en 61 donc 61 moi je suis rentré au mois de juillet / ma mère était rentrée aussi pour vacances en été

Sophia : et Misha ?

Teko : et Misha et mon père ont été arrêtés dans l'ambassade bulgare

Sophia : et ils étaient en Allemagne quand ils se sont fait arrêter

Teko : oui et ils ont été par force ramenés en Bulgarie

Sophia : ah c'est parce que Misha il y a eu quelque chose

Teko : rien / mais pourquoi pour prendre la place de mon père qui était chef de l'hôpital et le chef de l'ambassadeur / son frère ou son cousin ou je ne sais pas qui a voulu avoir la place de mon père et donc c'est pour ça tac tac c'est facile dictature // on a arrêté en envoyé en Bulgarie

Sophia : et le type / celui qui voulait la place il était quoi Allemand

Teko : non Bulgare / le frère de ambassadeur de Bulgarie / ou le cousin d'ambassadeur de Bulgarie // c'est quoi tu écris ?

Sophia : non j'enregistre comme ça il y a plus d'information

Teko : le frère ou cousin / la famille²⁰⁰

Récit 2 :

Sophia : oui c'est ça et ton père était déjà parti

Teko : oui

Sophia : et vous aviez reçu des autorisations de partir

Teko : par ce que la famille

Sophia : mais c'était très rare de partir à ce moment-là

Teko : ah oui là c'était stalinien / à l'époque

Sophia : à la pire période

Teko : à la pire période oui / et on était privilégié comme on dit

Sophia : parce qu'il était médecin et qu'il était parti parce que là-bas il manquait de médecin

Teko : non / non / parce qu'il y avait quand il était pendant la guerre il a aidé de ses copains / et les copains ils ont été des communistes / et lui était pas communiste hein / et donc plus le temps passait / plus il commençait à gueuler et donc c'était presque on lui a dit on va t'arrêter et tu vas disparaître on va pas pouvoir te protéger / et donc il vaut mieux que tu pars / quelque part on va te trouver / d'abord ils ont trouvé / parce qu'il s'énervait mon père / il s'énervait

Sophia : on peut s'imaginer

Teko : il gueulait un peu

²⁰⁰ Interactions avec Teko, tours de parole de 8 à 26 dans les annexes.

Sophia : on peut s'imaginer

Teko : et alors il devait d'abord partir avec un bateau pour que comme médecin de bateau / donc médecin de bateau / bateau de pas de voyageur / bateau de commerce / pour deux ans et quelqu'un lui a piqué la place / quelqu'un avait des meilleures relations et tsac on lui a piqué la place / et alors on lui a dit écoute il y a une demande d'Allemagne pour quelques médecins on va te faire intégrer dans le groupe de médecins et tout le groupe c'était des communistes pur et dur hein / 8 / je sais qu'ils étaient 8 / et le problème s'était après que mon père / parce qu'il était presque allemand / il parlait allemand comme un allemand / et il a eu la meilleure place / tu sais quand ils sont arrivés / ils devaient être placé à gauche à droite / et là il y a eu la jalousie des autres / tu t'imagines pas

Sophia : les autres ils étaient communistes / du Parti et tout

Teko : oui c'est pour ça qu'on a été arrêté en 61 // donc deux ans plus tard retourné à cause de frère / cousin de l'ambassadeur qui a voulu avoir la place de mon père / il lui a dit au cas où on lui arrête / la place va être libre et je vais lui prendre la place / et on les a arrêté

Sophia : et il a eu la place ?

Teko : non / parce que les Allemands sont très / nous aimaient beaucoup / et nous aimons les Allemands / les Allemands nous aiment beaucoup / alors²⁰¹

Ces deux récits relatent le même événement biographique : décrire et résumer l'histoire. Comme le définit Michèle Leclerc-Olive, l'expression « événement biographique » désigne « les événements importants, marquants, les tournants de l'existence » (Leclerc-Olive, 1997 : 58) ; et c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce récit de vie. Teko veut expliquer et justifier (dans ces deux moments narratifs qui ne sont que la répétition de bien d'autres) de quelles façons sa famille, et plus particulièrement son père ont été « privilégié[s] » pour quitter la Bulgarie et réussir à vivre en Allemagne.

On retrouve dans ces deux récits les mêmes motifs et éléments de structure :

1. Pour expliquer leur départ de 59, Teko remonte aux événements de la Seconde Guerre mondiale et à l'amitié de son père « médecin » avec des futurs « grands de pouvoir » communiste.

²⁰¹ Interactions avec Teko, tours de parole de 183 à 198 dans les annexes.

2. Le rôle des amis communistes au pouvoir qui n'arrivaient plus à protéger son père car « il s'énervait » contre l'Etat en public.
3. Le départ organisé vers l'Allemagne de l'Est avec « les premières 8 personnes » qui étaient eux « des communistes purs et durs ».
4. L'arrestation de son père et de son frère en 61 à l'ambassade bulgare pour une histoire de jalousie de la part du « frère de l'ambassadeur de Bulgarie ou le cousin » pour prendre sa place de « chef de l'hôpital ».
5. Le récit se termine pour les deux versions par le retour forcé de la famille en Bulgarie.

Cependant même si l'on retrouve les mêmes motifs dans la structure, il est à noter que ces deux récits se singularisent par quelques éléments distincts dans le déroulement du récit :

6. Tout d'abord dans le récit 1, la description de la période de la Seconde Guerre mondiale et de l'amitié de son père avec la résistance communiste est beaucoup plus détaillée.
7. Ensuite dans le récit 2 figure le passage du premier départ avorté de son père comme médecin sur bateau marchand.
8. Dans le récit 2 toujours, pour expliquer le départ avec les 8 premiers Bulgares vers l'Allemagne, Teko emploie 106 mots alors que dans le premier récit il ne fait qu'évoquer cet épisode en 21 mots.
9. Enfin, dans le récit 1 Teko développe avec plus de détails l'événement de l'arrestation de son père et son frère à l'ambassade bulgare (146 mots contre 101).

Les différences sont d'ordre narratif, et relèvent de développements plus ou moins longs de certaines séquences. L'étude de ces deux versions montre qu'il existe des singularités propres à un événement de performance qu'est la mise en mots d'un récit de vie. Le récit figé ne signifie pas que l'histoire est récitée comme un texte appris et répétée à l'identique, mais qu'elle se constitue comme une variation sur un motif, une structure, toujours central. C'est en juxtaposant des versions différentes d'une même histoire racontée qu'il m'est possible d'affirmer que Teko ne récite pas de tête exactement le même récit et que pour exprimer une même idée, il n'emploie pas les mêmes mots. L'oral n'est pas figé comme un écrit parlé, mais bien vivant et mouvant d'une performance à une autre. En effet, comme je l'ai souligné précédemment, ces performances se rapprocheraient de celles des conteurs. En écoutant ce récit à maintes reprises dans mon vécu

familial, je crois retrouver à chaque fois, comme Alexandra l'a exprimé aussi, la même histoire, les mêmes motifs, les mêmes personnages, la même inscription hors du temps. Pourtant, rien de tout cela n'est identique. Il y a des croisements, des omissions et des ajouts d'une performance à une autre.

Ces différences importent pour l'histoire contée, car même si l'idée reste identique, les significations varient aussi par la forme. Teko n'ordonne pas ses idées avant de raconter, il connaît son histoire et les motifs successifs sans pour autant imposer un vocabulaire ou un rythme contrôlé par métronome, il joue avec le langage. La variabilité de la parole constitue le cœur du récit et du plaisir même à raconter.

Développons l'analyse des différenciations à partir du concept d'intra-conteur²⁰² défini par Nadine Decourt, le recueil d'un intra-conteur comprend ainsi « les différentes versions du même conte racontées par le même conteur » (Decourt, 2003 : 50). Ici les variables tiennent à la situation de « contage » de Teko et sont liées à sa performance dans des *hic et nunc* distincts. Les variations d'une même histoire viennent donc de celui qui raconte à un moment précis, mais aussi du contexte dans lequel celui-ci performe. Les intentions de ces deux moments de mise en mots par Teko sont ainsi très différentes. Dans le premier récit, c'est moi en tant que chercheur qui lui demande de me raconter son histoire, contrairement au deuxième récit où il livre volontairement cette histoire au sein d'une discussion familiale. Le contexte et l'auditoire jouent ainsi un rôle dans la performance contée sans pour autant altérer la stabilité du récit donné.

A travers l'analyse de récits répétés par Teko, nous comprenons que ceux-ci sont figés à la manière d'un conte. Ils ne sont pas fixes car Teko ne récite pas ses histoires, mais ils restent présentés tout de même comme figés par trois éléments : la constance du sens du récit donné d'une performance à une autre ; le recueil limité d'histoires racontées ; la répétition persistante des mêmes histoires d'un événement discursif à un autre.

²⁰² Decourt, Nadine et Raynaud, Michelle, 2003, *Contes et diversité des cultures. Le jeu du même et de l'autre*, Lyon, le CRDP de l'académie de Lyon, p. 50.

1.3. Lisser le récit pour couper court à toute discussion

Les récits figés sont ainsi lissés, polis avec le facteur temps par les personnes qui se racontent. Mais pourquoi ces histoires semblent-elles être proposées comme des récits blocs ? On pourrait trouver différentes raisons à cette construction spécifique.

Tout d'abord, ces récits pourraient être construits pour faire bonne figure. Comme l'a suggéré Teko précédemment²⁰³, la « réalité » est souvent trop complexe pour pouvoir l'exprimer brièvement : « parce que si tu parles dis quelque chose mais pas total / c'est pose une question énorme ». Les histoires sont ainsi souvent trop compliquées et alambiquées pour permettre de déceler à la première écoute les liens de cause à effet des événements. Pour cette raison, soit on ne raconte pas, soit on accommode ses récits de vie en les figeant dans une histoire plus condensée et efficace.

Si les histoires peuvent être perçues comme trop préparées, c'est qu'une version ne serait pas faite pour être discutée ou remise en question. Les récits figés serviraient ainsi d'armure pour répondre à toutes questions éventuelles de l'extérieur. Ce n'est pas un échange, mais bien comme nous l'avons démontré, un message à sens unique qui n'attend rien d'autre qu'une approbation absolue de l'auditoire. Les récits figés sont ainsi composés de ce que la personne qui se raconte veut bien mettre en avant en employant constamment les mêmes motifs mis en mots dans les mêmes histoires répétées.

Je présuppose que ces récits figés pourraient être analysés comme un don qui demanderait en contre-don une écoute silencieuse et approbative. Les récits de vie racontés par les parents de la première génération sont donnés comme un tout et doivent couper court à toute envie de la part du récepteur de creuser ou de remettre en cause les dires délivrés. Pour cela, comme nous l'avons observé, les récits donnés sont riches, composés de multiples informations qui devraient suffire et servir d'explication unique.

²⁰³ Cf. Partie II, 3.4 : *Il faut pas en parler, personne peut comprendre*

La chercheuse canadienne Colette Boucher souligne dans un article²⁰⁴ le lien existant entre l'entretien biographique et la réflexivité. A travers une recherche auprès de l'écrivaine québécoise d'origine haïtienne Marie-Cécile Agnant et de sa fille, elle fait ressortir que le fait de se raconter aux autres permet de reconnaître que les événements ont eu lieu et leur permet ainsi d'exister :

« L'entretien biographique constitue un récit de soi permettant de reconstituer sa propre histoire en faisant ressortir ce qui semble particulièrement significatif, ou ce dont on est fier, ou ce qui définit le mieux le sujet, ce dans quoi il aime se reconnaître. Ce récit peut donc comporter des lacunes importantes. Il peut aussi différer de l'histoire réelle, selon l'impression que le sujet veut laisser à la personne à laquelle il s'adresse [...] il peut aussi arriver que les personnes qui se racontent veuillent éviter certains passages de leur vie qui les replongent dans un état émotif difficile, ou alors qu'elles nient certaines réalités trop dures ou dont elles ont honte. » (Boucher 2009 : 221)

Les récits figés sont ainsi reconstruits dans la performance pour servir le présent de celui qui raconte. Ces histoires données de manière répétitive et immuable servent à créer une matière orale de remémoration d'un temps révolu. Même s'ils prennent forme principalement pour la personne qui raconte, ils s'adressent aussi à un auditoire qui se doit d'être principalement réceptif et complaisant.

Après avoir étudié la formation de ces types d'interactions qui se reproduisent que sont les récits figés, je vais m'intéresser maintenant au rapport que les personnes de la première génération entretiennent avec les notions de mémoire et de volonté d'oubli en lien avec l'expérience subjective communiste.

²⁰⁴ Boucher, Colette, « L'entretien biographique, la lecture de roman et le retour réflexif. A la rencontre de soi et des autres », in *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, l'Harmattan, Paris, 2009.

2. Faire table rase du passé

2.1. Ne pas laisser de traces

C'est en me basant sur mon terrain que j'ai pensé à mettre en relation les notions de volonté d'oubli et de silence. En effet, j'ai pu observer que ce mode spécifique et unique de la narration des parents de la première génération sur la période communiste qu'ils avaient traversées empêchait finalement toute autre forme de parole (discussion, conversation, débats, etc.). Renvoyant d'une certaine manière au silence sur les détails de cette vie antérieure, la répétition de la reproduction d'un récit figé crée une sorte d'écran sur l'histoire biographique subjective.

Je soumetts l'hypothèse que ce mode de parole, narratif, a pour finalité de faire « table rase » du passé. Contrairement aux personnes qui sont parties de Bulgarie après 1989 (ou celles qui sont restées sur place) et qui mettent en mots leur expérience subjective du communisme en se livrant aujourd'hui dans des biographies écrites, celles qui se sont exilées à l'Ouest avant la chute du communisme (formant le cœur de ma recherche), font le choix de ne pas témoigner de l'histoire traversée et tirent un trait sur le passé.

Pourquoi cette volonté d'oubli ? Je vais tenter d'apporter quelques éclaircissements sur le rapport qu'ont les personnes de la première génération avec les notions de mémoires et de volonté d'oubli par le prisme d'une vision géopolitique, en m'appuyant sur une partie des personnes qui composent ma recherche, c'est-à-dire les parents de la première génération qui sont nés en Bulgarie et exilés en France avant 1989. En effet, cette volonté de ne pas laisser de trace se retrouve dans toutes les familles que j'ai suivies, que ce soit l'expérience de vie de Teko et Angel (le père d'Elizabeth) qui tous deux ont décidé de ne plus jamais retourner dans leurs pays de naissance, mais aussi les autres parents qui retournent occasionnellement en Bulgarie, sans jamais avoir voulu quitter leur pays d'accueil pour revenir s'installer définitivement dans une Bulgarie postcommuniste. Ces personnes ont en commun une volonté de ne pas être les témoins directs des événements politiques et historiques qu'ils ont traversés, que ce soit en ne participant pas à l'écriture d'un livre autobiographique, ou en ne témoignant pas dans des documentaires historiques.

Tzvetan Todorov dans son livre *Les abus de la mémoire* interroge justement cette question de mémoire et d'oubli. Pour le chercheur, lui aussi exilé d'avant 89, « la mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli. Les deux termes qui forment un contraste sont l'*effacement* (l'oubli) et la *conservation* ; la mémoire est, toujours et nécessairement, une interaction des deux. » (Todorov, 2004 : 14)

Selon Todorov, le passé ne doit pas régir le présent « c'est celui-ci, au contraire, qui fait du passé l'usage qu'il veut. Il y aurait une infinie cruauté à rappeler sans cesse à quelqu'un les événements les plus douloureux de son passé ; le droit à l'oubli existe aussi ». Chacun a, selon lui, le droit de décider de l'usage de l'oubli, mais l'individu ne peut « se rendre entièrement indépendant de son passé et en user à sa guise » (*ibid.* : 24). Todorov met ainsi au jour la complexité qui relie le devoir de mémoire demandé et la volonté d'oubli qui se concrétise par un trait sur le passé laissé en même temps que le pays par l'action de l'exil.

2.2. Exil définitif

Comment expliquer donc cette volonté de faire table rase du passé spécifique de la part des personnes de mon étude ?

Les personnes ayant quitté le bloc communiste ont vécu un départ plus traumatisant que ceux partis officiellement avec un passeport après 1989. Contrairement à d'autres situations de migration qu'on pourrait nommer « choisies », l'exil politique est aussi contraint par un positionnement (politique) irréversible.

L'exil définitif est une action tout à fait particulière. Ceux qui ont décidé de partir de Bulgarie, comme des autres pays de l'Union Soviétique, ont fait le choix consentant de ne plus jamais revenir dans leur pays. Cela implique une stratégie mentale autre. Rappelons que jusqu'à la chute du mur, personne ne pouvait imaginer la fin du communisme, celui-ci était vécu comme immuable²⁰⁵. Monica Salvan aborde cette thématique en s'intéressant plus spécifiquement à la

²⁰⁵ Durandin, Catherine, 2005, *Europe : l'utopie et le chaos*, A. Colin, Paris, p.14.

Roumanie²⁰⁶. Elle cite le mémorialiste Ion Vianu, exilé depuis 1977, qui décrit le manque d'espoir qui dominait la configuration politique de l'époque :

« En ce qui concerne l'exil roumain, je pense que la plupart d'entre nous vivaient (tout du moins jusqu'en 1988) avec la conviction que nous ne pourrions jamais retourner au pays. Celui-ci se transformait en un fantasme, en une entité définitivement perdue. Nous nous comparions à d'autres réfugiés, les Latino-américains par exemple. Ils vivaient dans une sorte de camping, les bagages bouclés, prêts à rentrer chez eux. Nous, en revanche, nous étions installés à tout jamais. (...) La croyance en l'éternité du communisme, le manque de confiance dans l'imagination de l'Histoire a été le péché originel qui a poussé certains à collaborer, d'autres à quitter le combat ou à le transférer à l'étranger. »²⁰⁷

Une telle absence de perspectives a conditionné les parcours de vie de ceux qui partaient pour un exil définitif. Car en plus d'une irrémédiableté intellectuelle, cet acte était passible de répression. Une personne ayant quitté la Bulgarie était un fugitif chargé d'une peine de prison en cas de retour.

Cette interdiction de retour institutionnalisée est devenue pour certains après 1989 un choix personnel de quitter la Bulgarie irrémédiablement. C'est une rupture violente mais définitive qui a été prise par exemple par Teko. Alors qu'il était libre d'y retourner, il a fait le choix de ne plus revenir et il se tient encore aujourd'hui à sa décision arrêtée. Quant à Angel, le père d'Elizabeth, après être retourné en 1975 pour un court séjour, il a pris « la décision de quitter pour toujours son pays enfin retrouvé »²⁰⁸. « Il avait dit en passant la frontière de son pays l'été précédent : “je n'y reviendrai jamais” »²⁰⁹. C'est une limite infranchissable par Angel même s'il ne peut s'empêcher de l'observer au plus près, comme le rapporte Elizabeth : « mon père est mort / 49 ans il était dépressif il a mis fin ses jours et pendant longtemps bon il y a beaucoup de gens qui ont cru qu'il s'était fait tuer // parce qu'il partait / il partait comme ça en voyage / on ne savait pas trop où il allait / mais moi je pense qu'il tournait autour de la Bulgarie en fait il allait un peu

²⁰⁶ Salvan, Monica, « La place du monde occidental dans l'imaginaire roumain de la mobilité : récits-témoignages de voyage », in *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, l'Harmattan, Paris, 2009, p.203 à 217.

²⁰⁷ Petreu, Marta, 2006, *Conversatii cu... (Conversations avec...)*, biblioteca Apostolof, Cluj, p.82.

²⁰⁸ Mazev, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris, p.41.

²⁰⁹ Mazev, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris, p.43.

humer l'air du pays ». Elizabeth met ici en évidence la relation ambiguë que l'exilé entretient avec son pays quitté, emprunte de nostalgie mais aussi de dénégation.

2.3 « C'est un petit pays, c'est pas intéressant »

La particularité de cet exil vécu comme définitif peut expliquer la page tournée par ces personnes sur leur nation d'origine, mais aussi sur leur passé. Cette volonté de faire table rase a aussi des conséquences sur leur manière d'appréhender leur histoire et de se raconter. En effet, ces personnes ont tendance à atténuer toute hypothétique curiosité d'une tierce personne vis-à-vis de la Bulgarie ou de l'intérêt porté sur leur parcours de vie en tant que témoignage historique. Toujours dans la conversation que j'ai eue avec Alexandra, nous évoquions cette particularité observée chez Teko :

Sophia : mais par exemple il s'est pas dit mon histoire est incroyable / je vais écrire quelque chose

Alexandra : oui non mais il dit que ça n'intéresserait personne

Sophia : voilà il dit ça et pourquoi il dit ça ça intéresserait personne / parce que ça il le dit souvent / il dit pourquoi tu fais ça qui ça va intéresser ça ²¹⁰

On retrouve ainsi certains mécanismes de dissuasion mis en place par Teko. Tout d'abord il ne peut concevoir que son histoire vécue et son parcours de vie puissent être dignes d'intérêt. Ensuite il minimise l'attraction que les gens pourraient avoir envers la Bulgarie :

Sophia : c'est pas la peine d'y aller / c'est un petit pays / c'est pas intéressant / pourquoi il dit ça tu penses

Alexandra : parce que // en même temps il fait un rejet sur / un rejet sur les gens un rejet sur le pays mais en même temps il est / c'est une attraction / c'est // je sais pas quand il parle de la Bulgarie il dit ils sont tous cons / il en parle pas dans des termes élogieux /

Sophia : non / sauf ses souvenirs qui sont élogieux mais la Bulgarie c'est pas important / pourquoi je t'aurais appris le bulgare

²¹⁰ Interactions avec Alexandra, tours de parole de 66 à 68 dans les annexes.

Alexandra : et c'est vrai personne n'en parle de ce pays // oui

Sophia : oui c'est vrai / il m'a toujours dit pourquoi je t'aurais appris le bulgare personne ne parle cette langue c'est pas important c'est un petit pays / une sorte pas de / c'est pas honte mais voilà c'est un petit pays géographique / (...) donc voilà les gens d'avant 89 ils veulent pas être témoin de quelque chose

Alexandra : non parce qu'ils ont encore à mon avis / ils ont toujours été imprégnés de cette peur de représailles de / ils étaient menacés donc c'est resté encore aujourd'hui ils sont toujours terrorisés par ça²¹¹

A travers ce discours rapporté de Teko par Alexandra et moi-même, il est possible de mettre en lumière quelques effets de ces minimisations de la Bulgarie. « C'est pas la peine d'y aller c'est un petit pays c'est pas intéressant » « personne ne parle cette langue c'est pas important ». Contrairement à la relation parfois mélancolique que peuvent entretenir des migrants d'autres contextes géopolitiques, Teko de par son exil particulier va mettre en place un système entrecroisé de « rejet » et « d'attraction » vis-à-vis de la Bulgarie.

Lui-même n'y étant pas retourné, il construit à travers cette vision négative un discours de dissuasion envers la Bulgarie d'aujourd'hui qu'il n'a pas connue. Teko effectue un rejet envers les Bulgares et la Bulgarie mais en même temps il est élogieux envers ses souvenirs inscrits dans le pays qu'il a laissé. Il vit dans une nostalgie contradictoire, attiré par l'actualité du pays, il suit via *la lorgnette* de la télévision bulgare (à laquelle il s'est abonné) les événements quotidiens, sans jamais franchir la frontière, devenue maintenant imaginaire, correspondant à une coupure spatiale mais aussi temporelle.

Etudié par l'école de Palo Alto, le *double bind* ou l'injonction paradoxale, révèle ces ambivalences où deux injonctions qui s'opposent mutuellement (la curiosité du pays laissé et l'interdiction subjective d'y retourner) sont augmentées d'une troisième contrainte qui empêche Teko de sortir de cette situation.

Depuis quelques années la télévision est devenue, grâce aux progrès techniques d'internet, un élément très important dans la vie quotidienne de Teko. Il montre ainsi un attachement profond à la Bulgarie, qui se marque, en plus d'un ressassement permanent de ses souvenirs dans ses récits,

²¹¹ Interactions avec Alexandra, tours de parole de 68 à 73 dans les annexes.

par l'intérêt porté au pays de son enfance via la connexion soutenue aux chaînes de télévision bulgares. Paradoxalement, il cultive un amour permanent, profond, intime mais aussi indicible pour son pays devenu perdu. La télévision est la métaphore la plus flagrante de toute cette ambivalence : en même temps elle permet de regarder à distance et de garder une distance face à la Bulgarie dans laquelle il s'immerge virtuellement sans être obligé d'y être physiquement.

2.4. Peur de représailles

Une dernière piste enfin pourrait expliquer cette volonté de faire table rase du passé : la peur des représailles. Comme nous l'avons déjà évoqué, l'exil de Teko sans retour ne lui a pas permis de mettre à jour ses connaissances sur la Bulgarie, et il vit dans un présent où les effets du passé se poursuivent encore. « Ils ont encore peur » « ils sont toujours terrorisés » par les menaces appartenant à une époque disparue il y a 25 ans maintenant. Comme le suggère Monica Salvan, « la mentalité communiste est chose étonnante et, même en empruntant les meilleurs chevaux du monde, on ne la devance pas facilement. » (Salvan 2009 : 208). La peur des représailles même hors contexte surprend encore les exilés. Ionana Bot, doctorante d'origine roumaine à Zurich, note en 1994 dans son journal « une crise d'angoisse survenue suite à un coup de fil inattendu et un peu trop protocolaire : “ je ne sais pas exactement de quoi j'ai peur, c'est peut être juste le sentiment indéfini qu' “ils sont là”, qu'être à l'étranger est une illégalité répréhensible, tôt ou tard” »²¹². Et l'auteur de conclure que « les réflexes inculqués pendant la période communiste continuent à agir lorsque les temps changent » (Salvan 2009 : 208).

La peur des représailles par les schémas de pensée héritées du système communiste est ancrée dans le présent. « Ils étaient menacés donc c'est resté encore aujourd'hui » comme le souligne Alexandra, et ce malgré les changements géopolitiques qui se sont opérés dans le temps. Ces personnes ne peuvent donc pas être les témoins de l'histoire traversé puisqu'ils en sont toujours les acteurs.

²¹² Bot, Ionana, 2004, *Jurnal elvetian (Journal suisse)*, Cluj-Napoca, Casa cartii de stiinta, p151.

Par ces différents arguments que nous avons étayés, je réaffirme mon hypothèse de départ : il existe bien une particularité propre à cette volonté d’oubli par rapport à la situation géopolitique de la Bulgarie communiste.

Il est à préciser cependant que les concepts développés quant à la volonté de faire table rase du passé ainsi que celles de la particularité de cet exil politique, se basent principalement sur l’étude de cas de Teko. Par ses réactions excessives, il a été possible de mettre au jour certains processus exacerbés, mais ces mécanismes se retrouvent également dans les autres familles que j’ai suivies tout au long de ma recherche, comme cela m’a été confirmé par Inana, Arnaud, Elizabeth, Caroline et Nicole.

Pour continuer à interroger les causes des histoires répétées, je vais questionner le lien existant entre les récits figés par les personnes de la première génération avec la notion d’histoire et plus particulièrement celle du communisme.

3. Le rapport à l’histoire et au pays

3.1. Une mise en abîme de l’histoire

Les parents de la première génération racontent des récits qui sont perçus comme figés et répétés. Mais eux-mêmes ont grandi dans une Bulgarie où l’histoire était transmise comme des vérités instituées et instituanes. L’apprentissage de l’histoire en une version officielle invariable aurait eu des effets sur la façon dont les personnes appréhendent la grande histoire mais aussi sur leur façon de raconter leurs histoires personnelles. Il y aurait une mise en abîme du silence de l’histoire.

En effet, on peut observer, à travers les récits de vie qui forment mon corpus, que les personnes ayant grandi en pays communiste bulgare ont un rapport particulier à l’histoire. Il y aurait une reproduction d’une structure de récit historique apprise lors de la période communiste.

Comme le suggère Tzvetan Todorov²¹³, si le passé a pour utilité de servir le présent, pendant la période communiste, l'histoire et la mémoire avaient au contraire comme fonction d'assoir le pouvoir en place. Cette fonction de l'enseignement de l'histoire se retrouve évidemment dans toutes les nations, comme en France au début du 20^e siècle, avec l'utilisation intentionnelle des matières de l'histoire et de la géographie à l'école pour développer chez les enfants un patriotisme et un désir de « vengeance » envers la Prusse afin de récupérer l'Alsace et la Lorraine.

En Bulgarie, à partir de 1944, l'école servait entièrement l'idéologie communiste. Une grande majorité des cours était enseignée en langue russe et le prisme par lequel l'éducation était instituée traitait principalement de la Russie. Comme l'exprime Teko : « quand on était là on savait que la Russie »²¹⁴. De plus, des cours d'idéologie communiste étaient obligatoires deux fois par semaine, la jeunesse communiste devait y apprendre et savoir par cœur les fondements du réalisme socialiste, comme par exemple *Das Kapital* de Karl Marx, ou les dates et contenus des Congrès du Parti. A l'université une matière obligatoire « Kommunismus-Marxismus » se validait devant un jury par la récitation – qui se devait d'être encensée – de l'idéologie communiste.

La version officielle demeurait ainsi la seule façon de penser tolérée, et le développement de la réflexion individuelle n'avait pas de place dans l'éducation soviétique. L'histoire était donc apprise par le prisme du communisme comme unique et incontestable. Ces structures marquantes de récits historiques communistes ont pu jouer un rôle dans la manière dont les personnes mettent en mots leurs propres histoires.

Il y a en effet un processus sociopolitique fortement lié à un système établi et totalitaire dont les effets sont patents sur les discours eux-mêmes : effacer toute subjectivité pour ne plus parler qu'à travers ce système. La question politique et historique de la période communiste est primordiale dans les récits de vie des parents de la première génération, et le rapport à l'histoire en est omniprésent. L'imbrication et la mise en abîme de la petite et de la grande histoire dans leurs discours montre l'importance de celle-ci sur leur vie. L'histoire sociopolitique de la Bulgarie détermine entièrement les événements qui ont marqué leur existence que ce soit dans leur exil, leur silence, et même leur mise en parole de cette rupture.

²¹³ Todorov, Tzvetan, 2004, *Les abus de la mémoire*, Arléa, Paris, p.20.

²¹⁴ Interactions avec Joro, tours de parole 298 dans les annexes.

3.2. Une même façon de dire

La question de l'histoire est constamment présente dans les parcours de vie ainsi que dans les discours des personnes de la première génération d'exilés bulgares d'avant 1989. Pour comprendre le rôle considérable que la grande histoire a pu jouer sur les histoires personnelles, nous nous référons au travail de la chercheuse Sandra Nossik, qui a analysé des témoignages de migrants russophones en France, selon une approche discursive. Elle distingue des convergences d'une même génération dans les façons de dire l'événement de rupture qu'est la chute de l'URSS.

Dans sa thèse ayant pour titre : « *Mise en mots d'un événement historique : approche discursive et interactionnelle de la chute de l'URSS dans des récits de vie de migrants russophones* » (Nossik : 2011), elle examine comment les récits biographiques « se frayent un chemin dans l'Histoire et ses discours institutionnels pour mettre en intrigue leur propre histoire » (Nossik, 2011 : 11). Sandra Nossik fut marquée lors de son enquête, par la récurrence dans les récits sollicités, des façons de dire communes sur l'Histoire et les événements politiques liés à la fin de l'URSS. Elle éclaire tout au long de sa recherche « cet entremêlement narratif entre histoires individuelles et Histoire collective, événements politiques et bifurcations biographiques » (*ibid.*).

Dans sa dernière partie qui s'intitule « Approche interactionnelle et réflexive des entretiens », elle constate que les témoignages relatant des épisodes historico-politiques vécus, se font écho d'un récit à l'autre. La rupture narrative et discursive commune qu'elle a mise au jour dans les récits de vie, prouve la pertinence historique de l'événement clé qu'est la chute de l'URSS. L'hétérogénéité énonciative des récits ainsi que la divergence sociologique des témoignages révèlent une rupture narrative et discursive partagées se reflétant par des mises en mots communes. Sandra Nossik apporte en dénouement de son étude, une nouvelle définition du concept de génération par « une même façon de dire ».

Cette délimitation d'une génération de la même façon de dire se retrouve également dans ma recherche. Il est à noter une proximité de nos deux sujets d'études, et à travers mon terrain il me semble que cette « même façon de dire » se retrouve aussi dans les « satellites » de l'URSS, telles que la Bulgarie. L'histoire se répète ainsi avec les mêmes mises en mots pour témoigner de l'événement, temporellement plus allongé, de la période communiste. Cette homogénéisation discursive que l'on retrouve dans mes différents corpus de la première génération, prouve la

pertinence du lien existant entre l'Histoire traversée et les histoires personnelles mises en mots dans les parcours de vie.

3.3. L'Occident, entre enfer et paradis

L'Histoire traversée pour les personnes de la première génération de ma recherche, fut justement stoppée à un moment donné par une frontière réelle séparant l'Est et Ouest de l'Europe. Les parcours de vie formant la matière de mes corpus sont aussi des parcours géographiques, et l'imaginaire sur l'Occident fut un moteur mais aussi une crainte pour ces personnes ayant entrepris un voyage irréversible vers un inconnu à l'Ouest.

La chercheuse Monica Salvan s'interroge sur « la place du monde occidental dans l'imaginaire roumain de la mobilité » à l'intérieur de « récits-témoignages de voyage »²¹⁵. Elle tente par son travail d'identifier le regard porté par les Roumains sur l'Occident, mais elle cherche aussi à appréhender la façon dont l'imaginaire social s'est structuré « autour de la fascination suscitée par ce monde si lointain pendant les années de la dictature communiste » (Salvan, 2009 : 205).

Elle part du constat que la rencontre avec l'Occident fut longtemps inaccessible. L'irréversibilité du communisme et l'absence de perspectives individuelles sont, selon elle, les conditions qui ont fait émerger en Roumanie un imaginaire très actif sur cet « au-delà » qu'a été l'Occident pendant presque 50 ans.

Pour ceux qui sont partis de l'autre côté après la chute du mur, les expériences à l'étranger se sont confrontées aux « représentations individuelles avec la terre rêvée, autrefois interdite ». L'auteure Ioana Bot, citée par Monica Salvan, précise « qu'il s'agira d'une “confrontation d'images”, dont certaines puisent leur source dans l'imaginaire nourri par l'isolement de l'époque communiste » (Salvan, *op. cit.*). Le caractère inaccessible de l'étranger n'avait pourtant pas empêché l'écrivaine « d'imaginer ce que l'on pouvait trouver de l'autre côté » (*ibid.*).

²¹⁵ Salvan, Monica, « La place du monde occidental dans l'imaginaire roumain de la mobilité : récits-témoignages de voyage », in *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, l'Harmattan, Paris, 2009, p.203 à 217.

L'Occident est le monde compensatoire qui rend possible l'évasion, imaginaire ou réelle, d'un univers pesant. Même le mot « *dincolo* », désignant l'étranger en roumain, veut dire « au-delà », « de l'autre côté ». L'imaginaire de l'Occident et la réalité de la société totalitaire sont ainsi soumis à des séries d'oppositions dichotomiques et dynamiques tels que « liberté/enfermement, paradis/enfer, mécanisme parfait/mécanisme dérégulé, renaissance/mort » (*ibid.* : 207).

Un choc culturel est provoqué par le retour au pays communiste après un voyage à l'étranger. L'Occident devient un moyen de critiquer et d'alerter du retard pris par la société roumaine sur le chemin de la modernité. Monica Salvan parle de « vertige temporel » et cite pour cela l'expérience de Mircea Boari. Pour lui, le voyage entre la Roumanie et l'Amérique « équivaut au passage de l'histoire vers la posthistoire – une sorte de saut temporel, un glissement vertigineux dans la longue durée... » (*ibid.* : 214).

L'expérience vécue à l'étranger amplifie donc l'aspect critique vis-à-vis de son pays, mais aussi son impuissance face « au savoir tout fait sur l'Occident », comme le témoigne Stefan Borbely, le coordinateur du livre *Experienta externa*²¹⁶ :

« Après chaque visite à l'étranger, lorsqu'on me posait la question : *Comment était-ce ?*, je découvrais amusé que mes interlocuteurs n'étaient pas réellement intéressés par la réalité, mais plutôt par la confirmation ou l'infirmité de leurs propres stéréotypes » (Borbely 2001 : 7).

L'imaginaire sur l'Occident est donc composé de clichés se confinant dans les extrêmes allant de l'enfer au paradis. Cette dichotomie ainsi que toutes ses contradictions se retrouvent également à l'intérieur de mon étude. Il apparaît clairement dans mes corpus, notamment lors des discussions que j'ai eues avec les personnes de la première génération d'exilés bulgares d'avant 1989, que l'imaginaire de l'Occident à l'Est était tiraillé entre une vision d'enfer véhiculée par le régime, et une illusion de paradis imaginée par les individus. Ces représentations se confrontent par la suite à la réalité vécue à l'Ouest par les exilés.

Pour rendre compte de la vision négative de l'Ouest qui circulait à l'Est, je vais m'appuyer sur une discussion ayant eu lieu entre Teko et Joro. Ils expliquent lors d'un dîner les pressions

²¹⁶ Borbely, Stefan, 2001, *Experienta externa (L'expérience étrangère)*, Institutul European, Bucarest.

qu'ils ont subies, ainsi que leurs familles, par le régime pour diffamer l'Ouest dans lequel tous les deux s'étaient exilés :

Sophia : et ils ont pas été embêtés après quand tu es parti ?

Joro : ah mais naturellement COMMENT / mon père devait quitter son travail tout de suite / oui

Teko : bien sûr / c'est normal

Alexandra : il y a toujours des représailles

Teko : représailles immédiat // et même / de telle façon que lui doit savoir qu'il y a des représailles

Sophia : pour revenir éventuellement ?

Teko : non pas pour revenir mais pour lui faire mal

Jean Michel : pour culpabiliser oui

Teko : oui et ils disent à ses parents que lui / il meurt dans la rue je sais pas quoi

Joro : ah mais oui / ça c'était une histoire / que nous on est dans les ponts de Paris / tu te souviens
(il rigole)

Teko : mon frère est souteneur à / Istanbul avec des putes

Joro : incroyable (il rigole)

Sophia : ah oui ils racontaient des histoires comme ça ?

Teko : ah oui des désinformations

Joro : pour faire ça / ils sont spécialistes oui

Teko : ils créent une image de très bas de gamme ²¹⁷

A travers cet échange sur les « représailles » engendrées par le départ à l'Ouest d'un membre d'une famille, on constate que la construction d'une image « très bas de gamme » volontairement déclassée/appauvrie etc. de l'Occident ainsi que des Bulgares exilés a été forgée par le pouvoir communiste.

Dans leurs discours, Joro et Teko utilisent uniquement le pronom de la troisième personne du pluriel « ils » pour caractériser le régime, le système ou le parti communiste : « ils disent », « ils créent », « ils sont spécialistes ». Cette forme d'impersonnalisation de la force dominante qui n'est jamais nommée devient toutefois un sujet actif exécutant sans relâche ses tâches que Teko résume sous le vocable de « désinformation ». Ce « ils » consacre la figure d'un pouvoir total qui

²¹⁷ Interactions avec Joro, tours de parole de 164 à 178 dans les annexes.

peut encore atteindre les exilés par le biais d'actes « immédiat(s) » prodigués sur les proches, dont l'unique intention est de « culpabiliser » et de « faire mal » aux dissidents du système.

L'avenir de ceux qui sont passés à l'Ouest est décrit par le pouvoir à l'aide d'images de dépravation du monde occidental : « il meurt dans la rue », « on est dans les ponts de Paris », « mon frère est souteneur à / Istanbul avec des putes ». L'invention de cette vision d'enfer de l'Occident dans laquelle les exilés se seraient perdus par leur mauvais choix, vient contrebalancer et tente peut-être de casser le mythe du paradis /eldorado qui subsiste malgré tout sur l'Occident, dans les imaginaires des personnes vivant à l'Est.

« Запад (*Zapad*) », l'Ouest en bulgare, signifie bien plus que le point cardinal qui s'oppose à l'Est. Il symbolise, comme « *dincolo* » en roumain, « l'autre côté », « la liberté » ; Teko suggère cette interprétation en employant l'expression : « il est parti pour faire l'Ouest »²¹⁸. Cette vision de paradis est évoquée alors que je lui posais la question sur les motivations des personnes étant parties en Occident:

Teko : donc mais tout le monde désire veut avoir parce qu'ils s'imaginent qu'à l'Ouest il y a l'argent qui tombe et tout ça mais personne n'ose le faire / oui ils pensent que je sais pas tout va bien / c'est un mélange entre liberté et rêve²¹⁹

Teko révèle une vision paradisiaque de l'Ouest qui est ancrée dans l'imaginaire populaire. On retrouve ici une représentation fantasmée de l'Occident où « tout va bien » et même irréaliste puisque « il y a l'argent qui tombe ». Cette vision fantastique est peut-être due à la fracture Est/Ouest comme barrière symbolique constitutive d'une vision du monde inaccessible. En effet, ces dires ne reposent que sur des suppositions : « ils pensent », « ils s'imaginent », c'est seulement par les ouï-dire ayant vaincu le filtre de la censure et de l'autocensure que ces stéréotypes subsistent. La troisième personne du pluriel, « ils », prend ici une nouvelle signification, elle crée une opposition entre ceux qui partent et ceux qui restent, ceux qui osent et ceux qui ont peur.

²¹⁸ Interactions avec Teko, tours de parole 409 dans les annexes.

²¹⁹ Interactions avec Teko, tours de parole 405 dans les annexes.

En même temps « tout le monde » « désire », « veut avoir », « mais personne n'ose le faire ». Ce paradis reste, pour ceux qui ne franchissent pas le pas, de l'ordre du fantasme et de l'inaccompli, et ce monde occidental parfait de l'autre côté du rideau de fer se transforme en un symbole de « liberté », de « rêve » et s'oppose en tout point à l'enfer de la société totalitaire vécue au quotidien.

Pourtant, cet imaginaire de l'Occident, qu'il soit paradisiaque ou infernal, se confronte par les exilés à la réalité vécue à l'Ouest. Et ce « choc » des cultures et des imaginaires n'est pas sans une réévaluation certaine des mythes de l'Occident, que ce soit de manière favorable ou défavorable. Elizabeth me racontait lors d'une discussion le réajustement que les Bulgares devaient opérer sur leurs idées reçues lorsqu'ils venaient en visite en tant que touriste en France :

Elizabeth : et ma tante / la sœur de mon père est venue en France mon père était déjà mort / mais elle était complètement / abasourdie / quand elle voyait les légumes et tout ça / elle disait / tu permets que j'en achète une / prends-moi en photo avec le poivron / ils disent que chez vous il y a rien de tout ça / donc il y avait une propagande qui était faite / qui était quand même très/// ²²⁰

La tante d'Elizabeth se confronte à la réalité de l'Occident par rapport à la « propagande qui était faite » en Bulgarie. Encore une fois, le régime communiste bulgare se désigne par ce pronom « ils » à la fois désignateur, multiple et confus. Sa réaction à la vue de « légumes » est extrême, elle en est « complètement / abasourdie ». Pour rendre concret le légume, elle doit le matérialiser en le touchant, en l'achetant ; et le fait de demander de la prendre « en photo avec le poivron » montre à quel point la désinformation touche les objets du quotidien. La différence entre l'imaginaire et la réalité vécue à l'Ouest doit pouvoir être gardée en une preuve transférable, pour pouvoir rendre au compte de l'autre côté aux autres restés au pays, qu'elle n'a pas rêvé mais vraiment vécu dans cet autre monde bien différent des dires propagés.

Mais l'imaginaire de l'Occident tant rêvé peut aussi est confronté à la dure réalité de l'exilé. Comme l'exprime Joro et Teko, l'arrivée à l'Ouest peut être vécue comme un enfer où tous les repères construits jusque là n'existent plus :

²²⁰ Interactions avec Elizabeth, tours de parole 97 dans les annexes.

Joro : (...) on a dit nous on peut pas avoir une étranger /// danser dans notre opéra
 Teko : ah oui après tu arrives et on te reçoit comme un voleur
 Joro : non ça c'est autre chose
 Teko : bas de gamme
 Joro : non on dit
 Teko : attends on a dit tu sais quoi vous allez nettoyer // parce qu'elle devait travailler quelque chose / alors on va on lui donne un truc pour travailler / de se présenter
 Joro : elle a dit depuis 6 ans je fais que ça / je sais pas faire quelque chose d'autres / comment oui /
 Teko : attends on se présente dans une là où on vend le parfum / oui / on dit donc vous savez / parce que là ils sont méchants / vous savez on vous engage mais vous devez nettoyer le soir / vous nettoyez le magasin / vous êtes engagée pour nettoyer (*il rigole*)
 Joro : et je vais te dire quelque chose / c'était une fille qui faisait le défilé de mannequin à Berlin
 Sophia : et tout d'un coup tu te retrouves de l'autre côté et tu es plus rien
 Joro : tu es (*il rigole*) *nobody* tu es vraiment
 Teko : mais pas *nobody* / *nobody AT ALL*²²¹

A travers cet entrecroisement raconté des deux expériences d'exilées que sont celles de deux femmes, Joro et Teko mettent le doigt sur la difficulté de l'arrivée à l'Ouest. Il y a un avant à l'Est et un « après » à l'Ouest. Alors que ces deux femmes étaient des personnages respectés dans leur profession, ballerine bulgare reconnue pour l'une, et mannequin célèbre est-allemande pour l'autre, à l'Ouest, elles subissent un déclassement immédiat sur l'échelle sociale. « étranger », « comme des voleurs », « bas de gamme », « nettoyer le soir » : l'image de l'exilé en Allemagne est décrite par Teko et Joro comme une descente aux enfers. L'Allemand de l'Ouest n'y est pas accueillant « ils sont méchants », perfides ils donnent du travail mais intentionnellement celui-ci est ingrat : « vous savez on vous engage mais vous devez nettoyer le soir ». La réalité subie à l'Occident par ces personnes défait l'imaginaire d'« un mélange entre liberté et rêve ». Peu importe l'âge de l'exilé, lorsqu'il arrive à l'Ouest il doit redémarrer à zéro, comme le souligne la triple répétition de Teko et Joro en accord : « tu es *nobody* » « *AT ALL* ».

²²¹ Interactions avec Joro, tours de parole de 207 à 218 dans les annexes.

Cette dichotomie entre enfer et paradis semble donc pertinente également dans l'imaginaire bulgare sur l'Occident mais aussi dans la réalité vécue par ses exilés. Ce monde si lointain pendant les années de la dictature communiste a bien suscité une fascination qu'elle soit positive ou négative. On retrouve dans mes corpus des similarités avec le travail de Monica Salvan sur « la place du monde occidental dans l'imaginaire roumain de la mobilité ». La fracture de plusieurs décennies entre les deux Europe a eu comme effet, de part et d'autre, de développer un imaginaire sur cette altérité qui semblait inapprochable. Par la suite quand ces deux mondes se confrontent dans l'expérience individuelle de l'exilé, toutes les données se heurtent au réel qui est toujours dissemblable des appréhensions engendrées par l'interdit.

3.4. Le « système dictature »

L'histoire communiste se répète à travers les histoires individuelles. Elle se vit, elle se traverse mais elle est aussi analysée de manière réflexive par ses acteurs. Il me semblait pertinent de donner aussi une place, à l'intérieur de ce chapitre qui s'intéresse à la transmission d'histoires figées en lien avec l'expérience subjective communiste, à l'analyse personnelle de l'histoire vécue mise en mots par les parents de la première génération d'exilés de la Bulgarie d'avant 1989. Je m'appuie pour cela sur un de mes corpus enregistré le 17 février 2013. Lors d'un dîner, Teko se mit à m'expliquer comment la structure du système communiste était conçue selon lui :

Teko : qui sont en bas de la pyramide ont une certaine avantage parce qu'ils connaissent quelqu'un qui peuvent lui dire tu peux t'acheter un kilo de viande là-bas / si tu es en dehors de la pyramide / l'information ne te revient trop tard / quand tu vas là-bas il y a rien / donc tout le monde en dehors de cette pyramide essaye de rentrer dans la pyramide / mais tu rentres dans la pyramide tu deviens un soumis / et donc tu es d'accord avec / tu n'aimes pas ce qu'ils disent c'est pas ta philosophie / c'est pas ta / c'est pas ta vie / ton opinion / mais pour rester dedans / quand tu es avec ces gens-là tu souris / tu fais le lèche-cul / c'est comme ça // plus tu montes dans la pyramide plus tu as des avantages / parce que tu connais toujours quelqu'un plus haut / donc à la fin tu es parfait et les gens de l'extérieur ils sont dans la merde comme tu dis / donc tout le monde court pour rentrer dedans en disant moi / si je rentre si je connais quelqu'un qui est déjà dedans je vais profiter au moins de manger ou d'avoir l'école / et là tu rentres dedans / quand tu rentres dedans tu restes dedans / tu as peur de dire / de sortir ton opinion parce que si tu donnes ton

opinion réelle tu es chassé dehors et tu sais que dehors c'est pas bien / donc intérieur hein hein tu profites un petit peu de truc quand tu es en bas / quand tu es plus haut tu profites beaucoup // voilà ça c'est le système dictature²²²

Teko décrit le « système dictature » dans lequel il a grandi jusqu'à ses 15 ans comme une « pyramide » humaine inéluctable. Pour cela, il compare, voire confond, le système communiste au système pyramidal de Ponzi. Ce système qui nous avons déjà évoqué dans le premier chapitre, est un montage financier, considéré comme frauduleux, qui consiste à rémunérer les investissements des clients par les fonds procurés par les nouveaux entrants. Dans la description de Teko, on retrouve la même distribution des « informations » vitales dès lors que l'on rentre « dans la pyramide » : plus on monte sur l'échelle de la hiérarchie, plus on aura accès à des privilèges, à des « avantages ».

Pour survivre dans le monde communiste, on est obligé de « rentrer dedans », sinon les informations arrivent « trop tard ». Teko opère une distinction notoire entre le monde en « dehors de la pyramide » et celui du « dedans ». « Les gens de l'extérieur ils sont dans la merde » et n'ont « rien ». Ils n'ont d'autre choix que d'essayer de « rentrer dans la pyramide » pour survivre : « tout le monde court pour rentrer dedans ». Mais pour cela, il faut être amené par « quelqu'un » qui est déjà à l'intérieur, et cette personne hiérarchiquement supérieure opère un pouvoir de vie ou de mort sur son inférieur : « ils connaissent quelqu'un qui peuvent lui dire tu peux t'acheter un kilo de viande ». Comme toutes les personnes dont Teko se sert pour décrire sa Jororie, aucune à l'intérieur du système n'a d'identité propre : « tout le monde », « quelqu'un », « les gens », « ces gens-là », cette dépersonnalisation donne à son explication une sensation de vérité générale, englobante de chaque être qui n'est plus maître de son libre arbitre, mais subit le système établi. Ces « gens » s'opposent cependant dans son discours à un personnage central que l'on suit à travers toutes ses explications. Personnalisée par les pronoms singuliers « je » et « tu », Teko se met à la place de celui qui n'a pas d'autre choix que de rentrer dans le système de la pyramide. N'ayant pas vécu lui-même ce chemin, puisqu'il est parti à l'adolescence de Bulgarie, il crée donc par l'emploi du « je » et du « tu », un personnage d'action de proximité et par l'utilisation du « tu » générique Teko permet aussi au récepteur de s'identifier aux personnages : « tu peux t'acheter », « tu vas là-bas » « tu rentres dans la pyramide », « tu deviens un soumis », « tu es

²²² Interactions avec Teko, tours de parole 199 dans les annexes.

d'accord avec », « tu n'aimes pas ce qu'ils disent », « c'est pas ta philosophie », « ta vie », « ton opinion », « moi / si je rentre si je connais quelqu'un », « je vais profiter ».

Teko met ainsi en mots une vision de l'intime de ce personnage fictif, qui nous donne ses opinions sans le filtre de la censure mise en place. Par les verbes d'actions employés, celui-ci agit et reste tout de même maître de ses opinions dans sa conscience intérieure, malgré sa soumission inéluctable en apparence.

Arrivés en bas de la pyramide, « ils » bénéficient de certains « avantages » car ils sont rentrés dans le système : « tu profites un petit peu de truc quand tu es en bas ». Ces privilèges sont au départ ceux de première nécessité : « un kilo de viande », « profiter au moins de manger ou d'avoir l'école ».

Par la suite, « plus tu montes dans pyramide plus tu as des avantages », et lorsque « tu es plus haut tu profites beaucoup ». Sans donner d'autres exemples que ceux de l'alimentaire, Teko nous fait comprendre que ce système est un cercle vicieux où la recherche du « plus » amoindrit au fur et à mesure la contestation individuelle du système, « quand tu rentres dedans tu restes dedans », jusqu'à devenir un maillon comme les autres « donc à la fin tu es parfait ».

En contrepartie de ces informations de survie accessibles uniquement de l'intérieur du système, la conjonction d'opposition « mais » employée par Teko, vient contrebalancer les avantages vitaux gagnés, par la perte de son « opinion réelle ». Il faut devenir « un soumis », « un lèche-cul ». Les termes utilisés par Teko montrent un assujettissement inévitable lié au système : « tu es d'accord avec », « tu souris », et ce même si « tu n'aimes pas ce qu'ils disent c'est pas ta philosophie / c'est pas ta / c'est pas ta vie / ton opinion ». Cette inaction résulte encore une fois de ce qui maintient le système, la « peur » : « tu as peur de dire / de sortir ton opinion parce que si tu donnes ton opinion réelle tu es chassé dehors ».

Pour survivre dans un pays communiste comme la Bulgarie, selon Teko, il faut donc se taire, s'autocensurer, se résigner, même si dans son for intérieur subsiste son « opinion réelle », il n'y a pas d'autre possibilité que de choisir de rentrer dans le système pour s'en sortir. Teko ne met pas en place dans son discours un jugement envers ceux qui sont rentrés dans le système communiste, puisqu'il n'y avait pas, selon lui, d'autres moyens de faire : « c'est comme ça », « voilà ça c'est le système dictature ».

3.5. La méfiance face à l'histoire *mensongère*

Les personnes au parcours de vie traversant l'histoire d'Est en Ouest, ont un rapport particulier à l'Histoire. Les parents de la première génération d'exilés de la Bulgarie d'avant 1989 ne croient plus en l'Histoire, que ce soit celle des autres, ou la grande Histoire apprise dans les manuels scolaires. Ils se méfient du passé ou des événements qui sont présentés comme des faits indiscutables et immuables, allant même jusqu'à revisiter l'Histoire par leur propres savoirs et lumières.

Pour analyser cette méfiance des exilés face à l'Histoire perçue comme mensongère, je vais m'appuyer sur une conversation que j'ai eue avec Alexandra le 5 octobre 2016. Nous évoquions, elle et moi, la relation particulière que Teko, son mari, entretient avec la notion d'Histoire :

Sophia : parce que eux ils ont grandi dans les récits figés même les livres d'histoire oui on vous a appris des faux trucs / il croit pas l'histoire

Alexandra : non

Sophia : il croit son histoire à lui mais pas l'histoire

Alexandra : mais ça il reproduit ça pour tous les pays / il dit c'est pas vrai / ça c'est pas vrai ce qui s'est passé / ça s'est pas passé comme ça / que ce soit pour la France

Sophia : oui l'histoire en général / il croit pas en l'histoire // donc le rapport à l'histoire oui tout le monde dit des mensonges

Alexandra : oui voilà

Sophia : l'histoire / la presse c'est des mensonges un peu tout ce qu'il a vécu lui là-bas / il reproduit ça dans tous les pays / on nous manipule

Alexandra : oui c'est ça / et par contre quand il parle de la Bulgarie / que c'était un grand pays qu'il y avait des frontières avec elle-même / où les Thraces / tout le monde était bulgare avec lui

Sophia : oui / le grand passé de la Bulgarie par contre l'histoire communiste ///²²³

L'analyse discursive qui va être faite se base sur l'expérience subjective et singulière de Teko. Elle est d'ordre qualitatif, et comme tout le travail de ma recherche, elle ne prétend pas décrire une vérité générale ou une étude quantitative sur tous les exilés bulgares d'avant 1989. Cependant, l'étude de cas de Teko éclaire certains points que j'estime pertinents en rapport à ma

²²³ Interactions avec Alexandra, tours de parole de 76 à 84 dans les annexes.

problématique et elle fait écho aux autres discours que j'ai pu entendre lors mon observation participante.

Lors de cet échange, Alexandra et moi-même discutons sur les rapports que nous supposons par expérience que Teko entretient avec le concept d'Histoire.

La première constatation est qu'« il ne croit pas en l'histoire ». Cette impression commune est répétée 3 fois en l'espace de 9 échanges. La notion de l'histoire est ici imprécise. Elle implique en effet par moment « l'histoire en général » que l'on nomme avec un grand H ; ou bien la matière d'école apprise dans « les livres d'histoire » ; mais aussi les histoires racontées par les autres exilés, comme nous l'avons vu précédemment.

Teko « ne croit pas l'histoire » racontée comme une vérité indiscutable, qui ne serait être remise en question. Etant parti de l'autre côté du mur, il a pu confronter lui-même ses données apprises à l'Est avec une autre conception de l'histoire véhiculée à l'Ouest. Cette découverte que l'histoire apprise à l'école en Bulgarie, faite de « récits figés », n'était pas objective mais biaisée selon le prisme sociopolitique et idéologique du présent, a remis en question entre autres sa vision de l'histoire. Comme cela est suggéré dans ce discours rapporté de Teko par Sophia : « on vous a appris des faux trucs ».

Teko m'a souvent soutenu lors de nos discussions au quotidien qu'il se méfiait du passé figé dans les livres d'histoires voire dans les dictionnaires. Il doute aussi de l'impartialité des discours et des analyses des historiens. Il me citait pour cela l'exemple de l'invention de l'écriture cyrillique. Dans les livres scolaires bulgares, l'écriture des inventeurs Cyrille et Méthode a commencé à se développer en Bulgarie sous le roi Boris Ier. En Russie par contre, on apprend aux enfants que l'écriture cyrillique viendrait de Russie, et en Grèce, qu'elle est d'origine grecque.

La seule histoire à laquelle Teko croit, est la sienne, en dépit des autres : « il croit son histoire à lui mais pas l'histoire ». Cette méfiance s'est désormais généralisée, puisque Alexandra répète à deux reprises qu'« il reproduit ça pour tous les pays ». Teko me racontait que selon lui, dans tous les pays, que ce soit des dictatures ou des pays démocratiques, une propagande positive est mise en place pour remonter le moral des gens en affirmant, par la manipulation de l'histoire et des

média, que leur pays est le meilleur au monde. « tous les pays font ça / mais dans pays des dictatures c'est plus fort / plus prononcé / mais en gros c'est la même chose »²²⁴.

L'incroyance de Teko est soulignée par la répétition des modalités de négation utilisée par l'utilisation réursive de « c'est pas vrai » de Alexandra. L'histoire est perçue comme un « mensonge » et cette méfiance s'étend également envers les autres sources d'information : « l'histoire / la presse c'est des mensonges ». Teko remet en cause la véracité des informations écrites et télévisuelles. Il ne croit pas l'opinion publique et les courants de pensée imposés par les média. Il pense avoir décelé la vérité cachée derrière les intentions frauduleuses des institutions d'informations, que ce soit en Bulgarie, en France ou ailleurs. Il ne croit plus en un système éthique et impartial comme nos discours rapportés le suggèrent : « on nous manipule », « tout le monde dit des mensonges ».

Teko est méfiant envers l'histoire qu'il perçoit comme mensongère et n'hésite pas à revisiter ses données historiques apprises avec un discernement nouveau. Un fait que Teko aime à rétablir est « le grand passé de la Bulgarie ». Lors de son éducation, l'histoire apprise était celle de la Russie : « quand on était là on savait que la Russie »²²⁵. C'est à l'Ouest et dans les années 2000 qu'il a commencé à découvrir, par le biais des documentaires et des recherches scientifiques internationales, une autre vision de son pays de naissance. Alexandra mentionne l'intérêt de Teko pour cette richesse historique cachée selon lui lors de la période communiste : « c'était un grand pays / qu'il y avait des frontières avec elle-même / ou les Thraces / tout le monde était bulgare avec lui ». Teko aspire à révéler au grand jour cette partie historique qu'il estime encore aujourd'hui cachée et peu reconnue.

Teko est donc méfiant face à l'histoire qu'il perçoit comme mensongère et manipulatrice. Cette « décroyance »²²⁶ se retrouve aussi dans de nombreuses autres strates de sa vie quotidienne. Il refuse par principe qu'on lui attribue quelque chose sans qu'il en ait été l'initiateur. Que ce soit une place dans un restaurant, ou une baguette chez le boulanger, tout ce qui est imposé est vécu

²²⁴ Notes que j'ai prises à la main lors d'une discussion avec Teko en mars 2016.

²²⁵ Interactions avec Joro, tours de parole 298 dans les annexes.

²²⁶ Terme utilisé par Catherine Durandin.

comme une contrainte forcée à laquelle il ne doit pas se soumettre. Son esprit contradictoire aujourd'hui en France pourrait être perçu comme un effet de son passé vécu dans une dictature.

4. Ne pas déranger le présent

Les récits figés des parents ont comme fonction essentielle de transmettre une histoire à la génération suivante. Mais quel serait le dessein intentionnel de ces récits? Je soumets l'hypothèse que ces histoires répétées auraient comme rôle de servir de bouclier et de protéger les enfants d'une réalité passée estimée trop douloureuse et traumatisante. Ces récits produits devraient ainsi répondre et couper court à toute envie des enfants de rechercher par eux-mêmes dans ce passé parental.

Au travers de l'analyse subjective de Tzvetan Todorov sur un témoignage de Ioulia Gourkovska, mais aussi d'une analyse discursive de Alexandra, nous allons considérer comment ces histoires figées racontées pourraient avoir comme conséquence de laisser libres les enfants du passé parental, en dissimulant une réalité qui leur paraîtrait honteuse, trop dure ou encore immémorée.

4.1. Laisser les enfants libres

Tzvetan Todorov dans sa présentation du livre *Au nom du peuple. Témoignage sur les camps communistes*, exprime la volonté de certains détenus de ne pas avoir voulu déceimment déranger le présent et l'histoire de leurs enfants, en gardant le silence et en ne leur racontant que des incidents comiques plutôt que l'horreur endurée au quotidien dans les camps. Il fait écho pour cela à un témoignage de Ioulia Gourkovska, fille de détenu au camp de Nozharevo.

« J'ai entendu des détails ahurissants, des détails de la vie quotidienne, qui se gravent dans la mémoire et que jamais, jamais je n'ai entendus de la bouche de mon père. Et je me suis dit que c'était un homme sage. Parce que ce sont des choses que je n'aurais pas pu oublier et je serais devenue méchante, je n'aurais pas pu vivre ma vie mais j'aurais vécu la sienne. Je n'aurais pas pu vivre comme je l'ai fait maintenant. Et je lui suis extrêmement reconnaissante mais je n'ai jamais

soupçonné que c'était aussi terrible, le camp de Béléné. En fin de compte, papa y est resté dix ans, sept mois, et vingt-deux jours, d'après ses comptes. Mais il ne m'a raconté que des incidents comiques. Comment ils s'étaient moqués d'un gardien ou bien à quel point Untel ou Untel était bête. Ou bien qui les faisaient rire avec des histoires drôles. Il me racontait des faits concernant la camaraderie, de belles choses. »²²⁷

« Dans les témoignages qui suivent, on apprend que certains détenus ont eu le courage et la sagesse de ne pas partager avec leurs enfants la totalité de leur expérience traumatisante. Sinon, remarque l'auteur du témoignage, les enfants auraient mené la vie des parents au lieu de la leur ; ceux-ci ont jugé préférable une certaine ignorance. »²²⁸

Tout d'abord, ce témoignage de Ioulia Gourkovska, issu du documentaire *Les rescapés. Récits des camps*, exprime le point de vue à posteriori d'une fille d'un détenu du camp de Nozharevo. Son père ne lui a pas raconté la partie sombre de son histoire de « 10 ans, 7 mois et 22 jours » de détention. De cette non-transmission, Ioulia lui en est « extrêmement reconnaissante », employant même l'expression « d'homme sage » pour ce choix paternel qui lui a permis, selon elle, de vivre sa vie au lieu de celle de son père.

Tzvetan Todorov, en s'appuyant sur ce témoignage dans sa préface, insère dans les propos de Ioulia un point de vue mais aussi un jugement de valeur par l'emploi d'expressions délibérément choisies. Les termes « courage » et « sagesse » mettent en lumière une interprétation du chercheur qui déplace le point de vue d'une réception de l'enfant vers une transmission parentale intentionnée. Il aborde ainsi une volonté de certains parents « de ne pas partager avec leurs enfants la totalité de leur expérience traumatisante ». Ce passé imposé par le système, qu'ils ont estimé trop lourd et encombrant, a laissé place à « une certaine ignorance » pour que le présent de leurs enfants soit libéré de ce poids familial subi.

Ce silence protecteur comme celui du père de Ioulia : « jamais, jamais je n'ai entendu de la bouche de mon père », mène cependant à un paradoxe. Puisque ce passé a existé et ne peut être totalement effacé, des failles subsistent comme des noms, des souvenirs, des traces

²²⁷ Témoignage de Ioulia Gourkovska extrait du film documentaire *Оцелелите. Лагерни разкази (Les rescapés. Récits des camps)*, écrit et réalisé par Atanas Kiriakov (Атанас Киряков), en 1990), in : Todorov, Tzvetan, 1992, *Au nom du peuple. Témoignages sur les camps communistes*, éditions de l'aube, Paris, p. 233.

²²⁸ Todorov, Tzvetan, 1992, *Au nom du peuple. Témoignages sur les camps communistes*, éditions de l'aube, Paris, p. 51.

documentaires, ou bien simplement au travers d'une curiosité de la part des enfants, elle-même suscitée par des silences, qu'ils soient sans mots ou inscrits derrière des récits figés et répétés.

Les parents en voulant protéger les enfants de leur passé, masquent certains éléments en sélectionnant la parole donnée de manière arbitraire selon ce qu'ils veulent transmettre ou pas. Ils se réservent ainsi leurs histoires, mais cette mainmise sur leur passé et leurs souvenirs peut engendrer en contre-partie une sensation de dissimulation pour certains enfants qui ne se satisfont plus de ces histoires trop polies et lissées.

4.2. Dissimulation d'une réalité traumatisante, honteuse ou abolie

Comme nous l'avons vu avec Ioulia, ce silence peut être ressenti comme bénéfique « ce sont des choses que je n'aurais pas pu oublier et je serais devenue méchante, je n'aurais pas pu vivre ma vie mais j'aurais vécu la sienne ». Mais cette partie de la vérité mise en silence par son père est tout de même remontée à la surface. A travers le documentaire dans lequel Ioulia témoigne, *Оцелелите. Лагерни разкази (Les rescapés. Récits des camps)*²²⁹, on comprend que ses propres recherches engendrées par la suite trouvent de nombreuses similitudes avec d'autres enfants ayant connu cette période. Les failles peuvent faire émerger avec le temps chez les enfants des interrogations sur les causes de cette dissimulation.

Pour comprendre cette volonté parentale de dissimuler une réalité passée ou non transmise dans sa globalité, je vais m'appuyer sur une conversation que j'ai eue avec Alexandra le 5 novembre 2016 :

Sophia : pourquoi par exemple / je ne dis pas par rapport à ses histoires / ça il nous les donne / mais pourquoi il ne nous a pas appris la langue / pourquoi il nous dit qu'il faut pas aller en Bulgarie / pourquoi il a un tel rejet et pourquoi nous on devrait avoir un rejet à sa place

Alexandra : oui pourquoi il doit le transmettre à ses enfants /// je pense qu'il doit réaliser que peut-être que si on y va on va avoir honte de / de ce que c'est / parce que comme ça a beaucoup

²²⁹ *Оцелелите. Лагерни разкази (Les rescapés. Récits des camps)*, écrit et réalisé par Atanas Kiriakov (Атанас Киряков), en 1990.

changé et qu'on va être confronté à la réalité par rapport à tout ce qu'il nous a raconté / nous on s'imagine on se fait un film de comment c'était et que quand on va arriver là-bas il doit bien savoir que quand même ça a ça a changé / que c'est pas beau et que tous les immeubles sont tagués et c'est sale et enfin d'après ce que dit Lili

Sophia : non mais moi j'en suis persuadée de ça

Alexandra : et qui veut pas qu'on voit ça // parce que c'est un peu / c'est la honte enfin / je pense que c'est ça parce qu'il a honte // parce que pourquoi on va à Berlin / Berlin c'est une belle ville il était très content de nous montrer tout à Berlin pourquoi / c'était pareil

Sophia : tu penses qu'il ne serait pas content de nous montrer Sofia et la Bulgarie

Alexandra : non // non //

Sophia : c'est bizarre avoue

Alexandra : oui oui / parce que combien de fois on a été à Berlin et il dit à chaque fois je veux bien y retourner / ça me fait plaisir et tout / il était fier // même si c'était des endroits un peu / enfin coté Berlin Est c'est toujours un peu pauvre et tout ça mais // il / c'est pas une période qu'il veut cacher et qu'il veut nous / voilà il veut bien nous montrer ces endroits-là mais par contre la Bulgarie il veut pas // c'est ça qui est bizarre

Sophia : oui // alors qu'on a suffisamment de recul pour comprendre que

Alexandra : mais justement parce qu'il nous a raconté tellement de choses peut-être un peu embellies etc. que là il sait très bien que si on y va on va dire / ah bah c'est CA

Sophia : que c'est un menteur

Alexandra : non pas un menteur / ah c'est ça c'est ça c'est

Sophia : c'est ça ta Bulgarie

Alexandra : oui // c'est possible / il faudrait lui demander pourquoi // pourquoi il a eu envie de retourner comme ça à Berlin et que ça lui plaît et pourquoi pas la Bulgarie

Sophia : je t'avais dit moi une seule fois il m'a dit qu'il voulait y aller

Alexandra : oui tu m'avais dit

Sophia : mais bon / oui c'était dans le rêve dans l'irréel si on y va une nuit on danse et on revient

Alexandra : peut-être parce que je sais pas ses parents sont enterrés là-bas / il y a plein de choses

Sophia : oui il a laissé son passé

Alexandra : oui // en plus là il y a son frère qui est là-bas // c'est de plus en plus lourd / à mon avis c'est pas

Sophia : c'est un pays mort quoi // oui c'est vrai ils sont tous morts tous là-bas // c'est bizarre quand même

Alexandra : oui à analyser ça²³⁰

Les histoires figées racontées peuvent avoir comme moteur une volonté de soulager les enfants du passé des parents en dissimulant une réalité qui paraîtrait trop dure ou encore inutilement encombrante. Mais je donne avec Alexandra dans cet échange deux autres pistes quant au « rejet » de Teko envers la Bulgarie qu'il ne veut pas « transmet(tre) à ses enfants ».

Tout d'abord, elle expose la « honte ». Après avoir indiqué qu'il s'agit d'un point de vue personnel, par l'utilisation d'expressions de suppositions « je pense qu'il doit réaliser que peut être que si on y va », Alexandra insiste par trois fois sur ce sentiment de « honte ». Mais à chaque fois, la honte change de destinataire : premièrement ce sont ses proches « on va avoir honte » ; puis cela devient une sensation générale « c'est la honte » ; enfin, c'est Teko qui subirait ce malaise « il a honte ». Les raisons de cette gêne multiple viendraient d'une confrontation inenvisageable pour Teko de « la réalité par rapport à tout ce qu'il nous a raconté ». Alexandra convient que son mari doit avoir « peut-être un peu embellie » les choses et c'est pour cette raison qu'il ne « veut pas qu'on voie ça ». L'emploi du pronom démonstratif invariable « ça » formule la peur d'être jugé avec condescendance par ceux à qui il a raconté son enfance, sa Bulgarie : « ah bah c'est CA », « ah c'est ça c'est ça c'est », « c'est ça ta Bulgarie », voire une accusation comme je le suppose « que c'est un menteur ». En opposition à Berlin, ville dans laquelle il a vécu toute son adolescence, la Bulgarie est « une période qu'il veut cacher », qu'il ne veut pas montrer : « par contre la Bulgarie il veut pas ».

La deuxième proposition que Alexandra suggère justement pour expliquer ce rejet, serait que la Bulgarie est une partie de la vie de Teko qui n'a plus de lien avec son présent. Comme je le soumetts « il a laissé son passé » puisque c'est un « pays mort ». Il n'a plus d'attaches familiales dans son pays d'enfance, et les seules personnes proches qu'il connaissait ont disparu « ses parents sont enterrés là-bas », « il y a son frère qui est là-bas // c'est de plus en plus lourd », « ils sont tous morts tous là-bas ». La Bulgarie actuelle est ainsi dissociée de ses souvenirs d'enfance. Les histoires qu'il raconte sont pour lui le seul héritage estimé viable à être transmis comme une preuve vivace de son passé. Mais ces constations de ce rejet faites par Alexandra et par moi-

²³⁰ Interactions avec Alexandra, tours de parole de 84 à 105 dans les annexes.

même n'empêchent pas une certaine incrédulité qui est mise en mots par les trois répétitions de « c'est bizarre », ainsi que de la conclusion de Alexandra pour clore cette discussion : « oui à analyser ça ».

Cette volonté de laisser libres les enfants sans vouloir les encombrer d'un vécu estimé anachronique peut dissimuler, comme nous l'avons vu, des failles d'une réalité ressentie comme traumatisante, honteuse ou abolie. Les histoires répétées et figées serviraient donc de bouclier pour protéger les enfants, mais aussi pour se défendre soi-même d'un quelconque jugement des actions passées par son ascendance. Ces récits contribueraient à couper court à toute envie des enfants de mener par eux-mêmes des investigations familiales. Mais ces histoires figées et répétées participeraient involontairement à la fabrication d'une mythification du passé parental. La rupture si forte de Teko par exemple avec son expérience subjective du communisme peut être perçue aussi comme une dissimulation d'une autre vérité et agrémenteraient finalement le problème au lieu de le résoudre.

Une autre idée serait que les parents de la première génération ne veulent pas perdre la face vis-à-vis de leurs enfants, de leurs proches. Les parents cultivent une image à la fois positive et négative de leur pays d'origine : d'un côté ils écoutent la télé et ne cessent de ressasser, en même temps ils mettent à distance pour autrui (femmes et enfants) pour protéger leur nostalgie, leur intimité avec le pays.

Tout cela est lié à la question du temps. Si la Bulgarie est lointaine spatialement, ce qui permet aux proches de ne pas s'y rendre facilement, et même de leur interdire symboliquement de s'y rendre, elle est surtout lointaine temporellement. Non seulement parce qu'elle n'est plus la même, après tout ce temps passé, mais parce qu'elle ne peut être la même. Cela a à voir avec l'enfance, la nostalgie : le temps altère les lieux de l'enfance que l'on préfère garder intacts dans la mémoire, plutôt que d'être obligé d'accepter le changement. Cela renvoie en partie à la notion de chronotope élaboré par Bakhtine, au sens où la rupture spatio-temporelle cette fois est subjective, elle ne correspond pas à un événement historique collectif valable pour tous (comme la chute du mur pour les interlocuteurs de Sandra Nossik) mais à des événements subjectifs : le départ, la fuite, la rupture à chaque fois personnelle pour chacun d'entre eux.

PARTIE III

LES EFFETS DU SILENCE SUR LES ENFANTS

Après avoir analysé le vécu du silence des parents de la première génération étant née en Bulgarie et s'étant exilés en France avant 1989, nous allons nous intéresser dès à présent aux effets de leurs silences sur les enfants, ceux de la seconde génération née en France.

Dans cette partie, je fais l'hypothèse que les silences des parents vont avoir des effets au-delà de la parole, en incitant les enfants à mettre en place des stratégies individuelles pour tenter de répondre à ces prescriptions parentales et de provoquer des transformations dans les situations imposées. Je nommerai ces stratégies des « bougés » correspondant à des changements de places, de positions imposées par les enfants à leurs parents.

Face aux stratégies du déni des adultes, il convient de se demander comment sont perçues les histoires familiales léguées et entendues depuis l'enfance ? Comment ces histoires pleines de silences se transmettent bien au-delà de la parole ? Quels liens sont mis en place entre la transmission verbale et non verbale dans le discours et l'utilisation du silence dans un phénomène anachronique de construction de soi ? Comment enfin, ce vide amplifié par les non-dits peut aussi devenir un moteur pour certains de ces enfants à la recherche d'une certaine *bulgarité* ?

Cette partie s'interroge sur les effets immédiats de ces silences troublants/dérangeants, sur la réception de cette transmission tronquée, liée à l'expérience subjective du communisme, par les enfants ayant grandi dans ces familles françaises mais aussi d'une certaine manière « culturellement » bulgares²³¹.

Il apparaît dans notre enquête que les silences suscitent une incompréhension chez les enfants, qui les perçoivent comme une violence, un mensonge, un flou, un mystère, une tricherie, les mettant en inconfort. Ils produisent alors une distance avec les histoires parentales racontées. Ces non-dits, ces occultations éveillent par la suite chez les enfants une curiosité, un désir extrêmement fort de vouloir comprendre ce qui se cache derrière ces silences et ses non-dits.

Mon objet d'étude se focalise ici sur le discours des enfants qui catégorisent eux-mêmes le discours ou le non discours de leurs parents. Je me base pour cela sur les récits de vie rapportés

²³¹ Bien que certains aspects du passé du parent bulgare restent silencieux, d'autres sont transmis comme le goût de la cuisine bulgare et la religion orthodoxe. La dernière partie aborde ces questions de transmission de culture immatérielle.

ainsi que les métadiscours de Nicole, Inana, Caroline, Ana, Al et Alex. Chacun viendra appuyer ou contredire nos hypothèses concernant le nœud existant entre parole, silence et fluidité.

Une analyse discursive sera faite à partir du lexique mis en mots, des types d'interactions qui se reproduisent, et des expressions utilisées par les enfants pour formuler leur perception du silence dans les récits parentaux. Nous verrons quels marqueurs seront mobilisés pour mettre en avant ou non cette transmission des histoires familiales dans un jeu entre parole et silence.

Nous nous intéresserons tout d'abord à la perception du silence par les enfants dans les récits de vie parentaux. Comment ils se réapproprient et racontent l'histoire de leurs parents en la mythifiant parfois comme une épopée familiale fondatrice. Et comment ils perçoivent derrière ces récits les dissimulations et les mystères pouvant remettre en doute la véracité des histoires entendues, et pouvant stimuler aussi une curiosité pour mieux comprendre ces silences.

Après ces analyses discursives, nous nous interrogerons sur la transmission des silences au-delà de la parole. Comment l'interprétation des silences et le malentendu peuvent être moteur dans la construction de soi, et comment chacun agit et réagit face à ces silences parentaux avec sa propre subjectivité, entraînant ou non des « bougés » de places au sein de la structure familiale.

Chapitre 7 :

Le rapport au récit de vie parental

1. Le passé des parents mythifié

1.1. Une épopée mythique

A travers les multiples conversations que j'ai pu avoir avec les enfants de la seconde génération, ceux ayant soit un père soit une mère bulgare, la première constatation frappante était que les histoires de leurs parents qu'ils racontaient semblaient mythifiées. Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous sur la notion de mythe : qu'est-ce que les histoires rapportées que j'ai pu entendre peuvent avoir de commun avec l'épopée ou le mythe ? Pour savoir s'il est possible d'utiliser le terme d'*épopée mythique*, nous allons étudier les définitions d'*épopée* et de *mythe* et les confronter par la suite aux récits de vie racontés par les enfants de notre étude.

Tout d'abord, est-ce que les histoires racontées par les enfants sont des épopées ?

Pour avoir une première approche sur les idées communes qui circulent sur ces notions, nous allons nous appuyer tout d'abord sur les données et citations de dictionnaires.

La définition explicite de l'encyclopédie Larousse de l'épopée correspond à un « long récit poétique d'aventures héroïques où intervient le merveilleux », mais aussi à « une suite d'actions extraordinaires, merveilleuses, étonnantes ou héroïques ». Par la suite, l'épopée se définit dans l'encyclopédie comme faisant « partie du dossier consacré aux genres et registres littéraires ». Ce genre littéraire est « un long poème empreint de merveilleux et narrant les aventures d'un héros ou célébrant un grand fait ». Aristote dans la *Poétique* définit l'épopée comme un récit de style

soutenu évoquant les exploits de héros et faisant intervenir les puissances divines. Voltaire quant à lui l'a définie comme étant « un récit en vers d'aventures héroïques »²³²

A l'inverse on peut distinguer deux types d'épopées : l'épopée littéraire qui comprendrait des œuvres purement littéraires ; et l'épopée primaire ou populaire qui serait quant à elle de tradition orale. L'épopée de la littérature orale est donc une œuvre collective anonyme transmise par la parole qu'elle soit dite, psalmodiée ou chantée.

Milman Parry, philologue américain, analyse le style d'Homère et démontre l'utilisation de nombreuses formules fixes qu'il définit comme « un ensemble de mots régulièrement utilisé dans des conditions métriques semblables pour exprimer une idée donnée » (Parry, 1971 : 272). Ce philologue pose l'hypothèse d'un « style formulaire » lié à la nature orale de la poésie : « le poète qui compose habituellement ses poèmes sans l'aide de l'écriture ne peut le faire qu'en assemblant d'anciens vers et d'anciennes parties de vers d'une manière ancienne. Puisqu'['ils] sont au-delà de la compétence d'un seul homme, mais doivent être la création commune d'un peuple qui a un droit sur eux, la poésie peut être appelée « populaire » » (*ibid.* : 377).²³³ L'épopée telle que l'*Odyssée*, par exemple, deviendra par la suite un genre littéraire en soi, l'œuvre d'un seul auteur qui a utilisé des procédés hérités de la tradition orale, mais en a fixé une version à l'écrit.

Toute épopée suppose une élaboration littéraire, qu'elle soit orale ou écrite. La poésie épique est centrée sur la troisième personne, le poète devant s'effacer devant son récit et les personnages qu'il met en scène, et seuls les héros du poème agissent et parlent.

L'épopée puise ses sources dans l'histoire mais s'en distingue par le souci de créer une œuvre relatant des faits vraisemblables et non pas des faits réels, le poème épique par exemple inclut fréquemment une dimension merveilleuse.

Elle est principalement destinée à faire l'éloge d'un peuple ou d'un héros national, se devant de surmonter maintes épreuves guerrières comme intellectuelles pour atteindre ses objectifs. Hegel parle même de « bible d'un peuple », de par sa forte dimension fondatrice.²³⁴ Le héros de l'épopée est souvent un personnage d'une grande importance nationale ou internationale, ayant

²³² Voltaire, 1827, *Œuvres complètes. Essai sur la poésie épique*, Vol 1/2, p.751, Paris.

²³³ Bornand Sandra, Leguy, Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, Armand Colin, Paris.

²³⁴ Hegel, GWF, 1997, *Cours d'esthétique Tome 3*, Aubier, Paris, Aubier, p.309-310.

eu un impact historique ou légendaire fort. Il prend généralement part à un long voyage ou une quête ambitieuse, affronte les adversaires qui s'acharnent à tenter de le défaire, à vouloir l'empêcher de poursuivre son voyage. Par extension, de nombreux textes, poèmes ou romans, on pu être dits épiques en raison de leur dimension fondatrice ou de leur importance majeure dans la culture d'un peuple.

Le mythe est, quant à lui, défini comme un « récit mettant en scène des êtres surnaturels, des actions imaginaires, des fantasmes collectifs, Allégorie philosophique (par exemple le mythe de la caverne). Personnage imaginaire dont plusieurs traits correspondent à un idéal humain, un modèle exemplaire (par exemple Don Juan). Ensemble de croyances, de représentations idéalisées autour d'un personnage, d'un phénomène, d'un événement historique, d'une technique et qui leur donnent une force, une importance particulières : le mythe napoléonien. Le mythe de l'argent. Ce qui est imaginaire, dénué de valeur et de réalité : la justice, la liberté, autant de mythes. »²³⁵

Cette définition générale regroupe de multiples domaines tels que la littérature et la philosophie, et montre la complexité mais aussi les multiples facettes, parfois contradictoires, que la catégorie de mythe a pu avoir à travers les époques et les disciplines.

En anthropologie plus particulièrement, on peut définir le mythe comme une construction imaginaire qui se veut explicative de phénomènes cosmiques ou sociaux. « C'est d'une part un récit de caractère fondateur, qui porte sur le sens ou sur l'origine des choses, et d'autre part, un récit de caractère symbolique, qui inclut des éléments qu'il est impossible d'interpréter à partir de seules données empiriques »²³⁶. Cette tradition orale se distingue de la légende qui suppose quelques faits historiques identifiables, du conte qui se veut inventif et moralisateur, ainsi que du roman.

Claude Lévi-Strauss (1958) dans le cadre d'une analyse structurale explique que les mythes fonctionneraient comme une pensée analogique universelle. Ils communiqueraient entre eux et se penseraient à travers les hommes dans un temps hors de l'histoire formant ainsi une structure permanente.

²³⁵ Définition du dictionnaire Larousse.

²³⁶ Géraud, M.O., Leservoisier, O., Pottier, R., *Les notions clés de l'ethnologie*, Armand colin, Paris, 2004, p.292.

Dell Hymes quant à lui, sans contredire L-S, ajoute une dimension supplémentaire, celle de l'effet de la parole dans son contexte d'énonciation. Comme le note Catherine Mason, « dans l'étude compréhensive du mythe, il est nécessaire, d'un point de vue sociolinguistique, de savoir non seulement ce que dit un mythe, mais aussi ce qu'il fait dans un contexte social réel » (Mason, 2004 : 24, cité par Bornand, Leguy : 2013)

Il en est de même pour l'anthropologie dynamique avec Edmund Leach, qui traite des mythes et des rites comme « un langage de signes par lesquels les hommes expriment leurs droits et leurs statuts ».

Cécile Leguy et Sandra Bornand (2013) s'intéressent au mythe non plus seulement comme « l'expression intemporelle de l'authenticité populaire », mais avant tout comme « une pratique qui a du sens pour ceux qui en ont recours, dans le contexte de leur énonciation »²³⁷.

A l'historien Mircea Eliade de tempérer en précisant qu'il est difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et non spécialistes, le mythe étant une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans des perspectives multiples et complémentaires.

Le mythe n'est néanmoins pas arbitraire et repose sur des caractéristiques concrètes. On retrouve en effet les mêmes archétypes dans des sociétés très différentes. Le mythe traite toujours des questions qui se posent dans les sociétés qui les véhiculent. Il est une parole performative et agentive pour celui qui appartient à la culture qui l'a créé. Cette parole raconte une histoire sacrée qui relate non seulement de cosmogonie, eschatologie ou Jorogonie, mais aussi de tous les événements primordiaux à la suite desquels l'homme est devenu ce qu'il est en vivant selon certaines règles établies.

Après avoir défini grossièrement ces deux catégories si diverses et complexes, je vais maintenant confronter ces définitions avec des instants de conversations dans lesquelles les enfants mettent en mots la rencontre de leurs parents. Nous verrons si le terme d'épopée mythique peut être employé à l'intérieur de mon étude de cas.

Commençons avec trois extraits : dans le premier Inana me fait part de la rencontre de ses parents issus de deux familles ennemies ; dans les deux autres, je relate lors de deux

²³⁷ Bornand Sandra, Leguy Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, Armand Colin, Paris. p. 15.

conversations différentes, l'une avec Elizabeth, l'autre avec Caroline, la même histoire de la rencontre de Teko et Alexandra.

Inana : mon arrière-grand-père était pope et il a été en séminaire en Espagne / mon arrière-grand-mère était danseuse classique // et il a été au spectacle et euh // et il a enfin voilà il y a apporté des fleurs à la fin du spectacle machin et elle est venue en Bulgarie / et bah du côté de mon père j'ai un arrière-grand-père qui est parti en Argentine après la guerre / mon arrière-grand-mère a été tuée sous les bombes et il a refait sa vie en Argentine / donc il y a une lignée en Argentine j'aimerais aussi partir là-bas / mais c'est drôle mais il y a beaucoup de famille à Bourgas / à Bourgas // à Varna pardon // Veliko Tarnovo / Kostel là-bas et après c'est près de Kazanlak / tu sais c'est plus dans les terres et Sofia quoi

Sophia : et toi tu es née à Sofia

Inana : à Sofia

Sophia : tes parents étaient à Sofia

Inana : ils étaient à Sofia / ma mère a passé beaucoup / enfin / ses parents étaient profs de matières scientifiques en fait / mon grand-père était un mec qui faisait de la géométrie appliquée spacio je sais pas quoi / elle elle était mathématicienne quoi / et du côté de mon père euh mon grand-père était orchestrateur pour l'orchestre de Sofia et sa femme était chanteuse d'opérette // et en fait mes parents se rencontrent parce que mon grand-père paternel et ma grand-mère maternelle sont le premier amour en fait //

Sophia : ah bon ?

Inana : par ce qu'ils ont grandi dans le même coin / mais il y a une haine viscérale des deux familles par ce que ça fait je sais pas combien de temps qu'ils se disputent

Sophia : les Capulet et les Montaigu

Inana : ouais non mais tu rigoles pour ça // et donc mon grand-père croise son fils dans la rue il lui dit je monte chez ma pote / voilà ils se connaissaient depuis 40 ans / il avait l'habitude de lui donner des billets pour les concerts et ma mère qui avait vécu au Maroc jeune / elle revenait à ce moment-là du Maroc et elle était là et c'est comme ça que mes parents se sont rencontrés // mais donc mon grand-père paternel et ma grand-mère maternelle c'était enfin l'un et l'autre le premier amour // c'est drôle²³⁸

²³⁸ Interactions avec Inana, tours de parole de 83 à 91 dans les annexes.

Sophia : alors il est / docteur en cybernétique / il travaille dans l'automobile il a inventé l'ordinateur de bord / et à l'époque quand il est arrivé / oui parce qu'il était en Allemagne il a fait ses études côté Est / ensuite il a fait un doctorat coté Ouest / il devait aller bosser aux Etats-Unis / et il a passé ces dernières vacances en 75 à Saint-Tropez et il a vu ma mère / très jolie femme sortant de l'eau en monokini / il a même fait une photo d'elle avant de lui parler et on a toujours la photo

Élisabeth : c'est vrai ? c'est génial l'instant zéro

Sophia : de l'instant moins un / avant la drague // ma mère fille du Nord / 19 ans / venue avec toute la famille à la plage / et ma mère / quelle est donc cette langue étrangère / bref coup de foudre quand même / et lui qui devait partir a tout annulé / et il est venu avec sa voiture à Paris / il a vendu tout ce qu'il avait en Allemagne / et il arrivait avec que sa voiture à Paris

Élisabeth : elle était de où ta mère ?

Sophia : elle était de Lille / elle était mannequin / c'est elle qui a ramené l'argent en travaillant / lui il faisait des petits boulots à Paris entre-temps / il dormait dans sa voiture toute la semaine pour économiser / pour pouvoir payer une chambre d'hôtel pour ma mère pour le week-end / et puis il crée en un même temps sur la petite table de bridge qu'on a toujours dans le salon / il a créé l'ordinateur de bord qu'il a ensuite commercialisé et il est resté dans le monde de l'automobile / mais il a quoi / il a 71 ans aujourd'hui²³⁹

Sophia : et puis un jour / il a toujours voulu aller aux Etats-Unis / c'était son rêve / et donc il était aussi ingénieur et il est parti en laissant sa famille derrière et il est allé en Allemagne de l'Ouest pendant 6 / 7 ans

Caroline : en quelle année alors

Sophia : dans les années 70 / et son père est décédé et sa mère est décédé aussi et donc il devait partir aux Etats-Unis et il faisait ses dernières vacances sur la côté méditerranée dans les années 70 / alors je m'imagine toujours les cheveux long et les pattes d'eph / et là il voit sortir de l'eau ma mère / lilloise venue passer ses vacances dans le sud avec sa famille

Caroline : c'est drôle

Sophia : et coup de foudre et j'ai même des photos de ma mère que mon père a faites avant de lui parler pour la première fois / et voilà et donc il a tout quitté pour venir s'installer en France avec elle / il est pas allé aux Etats-Unis

Caroline : ah finalement NON

²³⁹ Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 100 à 104 dans les annexes.

Sophia : non finalement non / des vacances il est resté il a vendu sa voiture / et il est resté en France il a fait de la peinture en bâtiment / et ils se sont mariés deux ans après

Caroline : et il est resté en France sans problème ?

Sophia : oui parce que après / il était réfugié politique puisque comme il était parti si il revenait en Bulgarie il passait par la case prison / donc après il a épousé ma mère mais il était réfugié politique allemand et comme ma mère était d'une famille du Nord / mon père a dû déjà apprendre le français / il avait deux ans pour faire ses preuves / et il a trouvé un boulot et ceci cela²⁴⁰

Nous retrouvons dans nos corpus des traits communs avec les notions d'épopée et de mythe. Tout d'abord, en ce qui concerne l'épopée, puisant leurs sources dans l'histoire vraisemblable familiale, ces récits incluent une certaine dimension merveilleuse, comme pour la rencontre de Teko et Alexandra où celle-ci réalise une apparition rappelant *La naissance de Venus* de Botticelli : « et il a vu ma mère / très jolie femme sortant de l'eau en monokini ». Ces récits servent à faire l'éloge de la famille, sortant l'histoire familiale de l'ordinaire par une rencontre défiant le destin communément tracé. En conséquence de la modification par le hasard de cette vie préétablie, le héros doit surmonter des épreuves tels qu' « une haine viscérale des deux familles » ou bien une longue quête ambitieuse : « et lui qui devait partir a tout annulé / et il est venu avec sa voiture à Paris / il a vendu tout ce qu'il avait en Allemagne », ou encore en passant par des étapes initiatiques : « lui il faisait des petits boulots à Paris entre-temps / il dormait dans sa voiture toute la semaine pour économiser / ».

Les héros sont racontés à travers leur voyage – que ce soit entre Ouest et Est comme de l'Espagne et du Maroc à la Bulgarie, ou entre l'Est et Ouest comme de la Bulgarie à l'Argentine ou à la France – de la solitude au coup de foudre décisif, voyage presque initiatique, où ils ont dû affronter par leur choix des épreuves pour atteindre leurs objectifs.

Les histoires des parents racontées par les enfants se distinguent cependant par la forme utilisée. Cette parole n'est ni un long récit poétique, ni un long poème en vers. De par sa courte transmission, l'auteur n'en est pas anonyme puisque les récits relatent l'histoire vécue de personnes proches. Bien que l'on retrouve des formules fixes pour exprimer une idée donnée, le style formulaire ne peut pas être employé. Cependant, celui qui raconte s'efface devant son récit et les personnages qu'il met en scène.

²⁴⁰ Interactions avec Caroline, tours de parole de 75 à 83 dans les annexes.

En conséquence, les histoires familiales racontées par les enfants peuvent être dites épiques par leur dimension fondatrice et leur importance dans la culture non pas d'un peuple mais d'une famille.

On retrouve dans les histoires dites par les enfants beaucoup de ressemblance aussi avec le mythe. Cette construction imaginaire se veut explicative des phénomènes fondateurs de la communauté familiale en recherche de cohésion. Inana remonte ainsi à ses arrière-grands-parents pour raconter ses parents. L'explication de la genèse familiale se retrouve aussi dans la plupart de mes corpus, comme c'est le cas pour Caroline, qui pour raconter la rencontre de ses parents doit remonter à des temps antérieurs :

Sophia : d'accord // et attends ta mère / enfin ils se sont rencontrés en Bulgarie / comment ça s'est passé en fait ?

Caroline : alors en fait / hum pardon / faut monter à mes grands-parents pour tout comprendre l'histoire /²⁴¹

Cette parole raconte ainsi une histoire sacrée qui s'inscrit dans la filiation relatant de la construction familiale. On retrouve également une représentation idéalisée des personnages et de l'événement. Les enfants en répétant ces histoires entendues de sources premières mettent en place une mythification qui est l'action de transformer un personnage ou épisode historique en mythe. Par contre le mythe familial de mes corpus ne se veut nullement explicatif de phénomène extérieur à l'histoire personnelle.

Les parents se racontaient déjà, comme nous l'avons analysé dans la partie précédente, comme une épopée mythique. Cette tradition orale parentale s'est par la suite transmise et est maintenant léguée et utilisée par la seconde génération comme une construction imaginaire servant la cohésion familiale dans une genèse fondatrice. Les mouvements, les actions, les déplacements sont racontés à la façon d'une épopée mythique, plaçant par le récit les exploits historiques d'un parent au rang de mythe familial.

²⁴¹ Interactions avec Caroline, tours de parole de 19 à 20 dans les annexes.

1.2. Un discours rapporté

A travers mes corpus mais aussi mon observation participante, j'ai pu constater que les enfants connaissaient les histoires des parents, leur trajectoire et leur passé en Bulgarie. Les enfants connaissent ces histoires familiales car les parents leur ont racontée. En mettant en récit leurs parcours de vie, ils ont engendré une histoire parentale mythifiée à la deuxième génération. Ils avaient tous reçu d'une manière ou d'une autre en transmission ce passé et aucuns n'étaient ignorants de l'histoire familiale, comme cela me l'a été confié lors de nos conversations :

Elizabeth : ils me racontaient / cette espèce Bulgarie qu'ils me racontaient était assez extraordinaire //²⁴²

Nicole : / j'ai grandi toujours avec ces histoires /²⁴³

Inana : ah oui / au contraire il a eu vachement de transmission /²⁴⁴

Les enfants connaissent les histoires premières racontées par les parents et ils transmettent à leur tour cette mythologie familiale naissante. Ils répètent ce discours rapporté et racontent ce passé familial, que ce soit à leur entourage proche ou plus éloigné, pour expliquer d'où ils viennent, pour justifier un nom ou prénom marqué, ou simplement pour raconter une histoire.

Ils se sont aussi livrés, lors de nos conversations enregistrées, sur cette histoire familiale. Je souhaiterais maintenant me centrer sur ce discours rapporté, cette parole de la deuxième génération détenue par les enfants. C'est à partir de leur point de vue que je vais essayer de comprendre si les discours prodigués par les parents suscitent une quelconque incompréhension ou malaise de leur part. Ce discours répété est ainsi perçu par les enfants comme mythifié, mais aussi comme figé et insuffisant à combler leur curiosité.

Comme nous avons pu l'observer lors de la partie 2 (2.3.1.), l'entourage proche d'un parent d'origine bulgare reconnaît que les histoires entendues sont répétées et figées d'un événement

²⁴² Interactions avec Elizabeth, tours de parole 1 dans les annexes.

²⁴³ Interactions avec Nicole, tours de parole 83 dans les annexes.

²⁴⁴ Interactions avec Inana, tours de parole 54 dans les annexes.

discursif à un autre, c'est un fait indiscutable pour eux. Leurs discours vont présenter ces histoires parentales comme un récit figé qui se répète dans le temps.

Alex : bah je connais par ce que j'entends / ce qu'on me raconte depuis que je suis petit / donc comme c'est si il y a quelquefois des trucs nouveaux mais en général c'est des trucs / on entend toujours un peu les mêmes histoires / mais peut-être que moi je ne les perçois pas à chaque fois de la même manière / euh bon après c'est vague les histoires je pourrais pas les /// (*le serveur arrive*)²⁴⁵

Alex reconnaît entendre « toujours un peu les mêmes histoires », et ce, depuis son plus jeune âge. Selon lui, c'est son écoute qui varie et non pas le message premier transmis.

Pour Inana, ces discours répétés reposent d'ailleurs sur un nombre d'histoires restreint.

Inana : LE SILENCE / mais t'as raison il y a des silences mais /

Sophia : mais le silence est mis en mots / moi aussi mon père il ne fait QUE raconter ses histoires / c'est-à-dire il a trois sujets de prédilection / et ma mère a remarqué / elle m'a dit // mais j'ai remarqué / mais il n'y a pas un seul dîner où il n'arrive pas à ne pas faire dévier la conversation

Inana : pour revenir

Sophia : pour revenir sur la Bulgarie

Inana : pareil / pareil // oui // non mais tout // ils vivent ensemble tes parents

Sophia : oui mais comment il fait / on peut parler de pâquerette en Suisse et il va arriver / à // dévier sur la Bulgarie

Inana : pareil //²⁴⁶

Par l'emploi répétitif du terme « pareil », Inana montre sa connivence avec mon hypothèse selon laquelle nos pères arrivent à « dévier sur la Bulgarie », sujet de « prédilection » des conversations.

Les enfants conviennent dans leur discours que les récits figés de leurs parents se répètent, mais ils participent pourtant eux-mêmes à cette création de transmission figée, puisqu'ils

²⁴⁵ Interactions avec Alex, tours de parole 30 dans les annexes.

²⁴⁶ Interactions avec Inana, tours de parole de 145 à 151 dans les annexes.

redoublent et reproduisent ces histoires entendues. Ils peuvent mettre en doute la parole première donnée, mais ils la réitèrent tout de même comme une histoire mythifiée. Il se produit ainsi une mise en abîme du discours de l'histoire parentale dans une double répétition générationnelle. Les enfants dans mes corpus racontent à leur tour l'histoire des parents comme figée et mythifiée, et ce, même s'ils sont conscients, comme c'est le cas pour Inana et Alex, que les histoires qu'ils répètent sont trop lisses pour contenir l'ensemble de l'histoire.

1.3. Mise en discours de l'histoire parentale

Ce passé des parents mythifié est assimilé par les enfants à une matière première oralement léguée. Par la suite ils retransmettent dans leur discours les informations obtenues dont ils sont les héritiers directs. Mais comment à l'intérieur de leur discours, les enfants racontent l'histoire parentale ? Certes, ils répètent et rapportent des paroles familiales entendues, mais ils ont aussi, par leur rôle de passeur, une fonction d'acteurs dans les récits.

Cécile Leguy et Sandra Bornand emploient les termes de « performers » et d'« acteurs de la performance » (2013) pour nommer ceux qui produisent, comme ceux qui participent à la production de littérature orale. Pour les deux ethnolinguistes, qui s'appuient ici sur les recherches de Geneviève Calame-Griaule et de Dell Hymes, « tenir compte de la performance, c'est aussi prendre acte du fait que la production orale est non seulement la transmission de textes hérités d'un passé immémorial, mais aussi une pratique sociale et une co-construction. »²⁴⁷

Les enfants, en étant « performers », deviennent acteurs par leurs positionnements à l'intérieur du discours, s'appropriant ainsi l'histoire parentale en la faisant leur.

Différents moyens peuvent être mis en œuvre dans le discours par les enfants pour individualiser le récit mis en mots. Nous allons nous intéresser à 3 façons qui nous ont semblées pertinentes dans nos corpus.

Tout d'abord le lissage de l'histoire première. Selon le contexte de la performance, le discours produit sera différent d'un événement discursif à un autre. *Le performative turn* analyse justement ce qui fait la performance en situation de communication. « La performance n'est plus

²⁴⁷ Bornand Sandra, Leguy, Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, Armand Colin, Paris. p. 2889 (Kindle).

simplement considérée comme un cadre de production, mais comme un ensemble d'éléments en interaction les uns avec les autres, un événement à chaque fois unique et qui doit être analysé comme tel »²⁴⁸. Du résumé au récit très détaillé, une même histoire se racontera singulièrement à chaque performance. Pour considérer comment une histoire peut être lissée ou approfondie, nous comparerons deux événements discursifs dans lesquels Nicole raconte la même histoire du parcours de vie de sa mère, mais dans deux contextes distincts : en la résumant et en la détaillant.

Sophia : mais ta mère elle est partie beaucoup plus jeune toi ?

Nicole : ah oui / maman elle est partie en 42 ou 43 / je pense que c'est 4XXX / j'en sais rien / elle avait 12-13 ans / elle est née en 30 / tu vois elle avait 12 ans 13 ans // elle est partie avec / avec sa gouvernante qui était suisse // et donc à un moment donné / si tu veux cette femme elle est rentrée en Suisse et elle a proposé à mes grands-parents d'emmener maman si ils voulaient // donc ils ont accepté / je pense que / bon elle était / enfin tu sais il y a toujours des prétextes / les vraies raisons tu les connais pas / elle était asthmatique MOMAN donc euh moi j'ai toujours entendu quand j'étais petite qu'elle était partie parce que tu vois / et que en même temps elle était asthmatique donc euh

Sophia : le bon air suisse

Nicole : tu vois et en même temps si tu veux mon grand-père intuitivement se disait que ça allait bouger mais que eux ils voulaient pas partir / qu'ils se retrouveraient peut-être après tout ça tout ça / enfin tu vois ils sont quand même partis et ma mère n'a jamais revu ses parents

Sophia : jamais

Nicole : jamais / parce que jamais / donc elle a été élevée par cette femme et confiée aussi à / à des cousins éloignés / lui bulgare / elle américaine // et euh donc après elle est partie / elle est restée quelques années en Suisse et après elle est partie aux Etats-Unis

Sophia : AH OUI

Nicole : dans cette famille et euh / mais donc elle a jamais revu ses parents parce que tu sais moi mon grand père il a été a de 49 à 54 ou 53 il est mort en 54 / à / tu sais à Belene / sur le / dans le //²⁴⁹

(...)

²⁴⁸ Bornand Sandra, Leguy, Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, Armand Colin, Paris. p. 2889 (Kindle).

²⁴⁹ Interactions avec Nicole, tours de parole de 20 à 27 dans les annexes.

Michelle : elle était réfugiée politique ?

Nicole : oui / parce qu'elle a quitté la Bulgarie pendant la guerre mais jeune / enfin elle avait 12-13 ans

Michelle : avec ses parents alors

Nicole : non avec sa gouvernante / mai ses parents elle les a jamais revus / oui ouais elle les a quitté à 12 ans et elle les a jamais revus / parce que mon grand-père il est mort à Belene / enfin non il est mort / il était a Belene et trois mois après il est mort /²⁵⁰

Ces deux événements discursifs renvoient au même instant : le départ de la mère de Nicole de Bulgarie. Cependant on peut remarquer une différence indéniable de durée de la narration, 340 mots employés contre 95 mots pour la même histoire racontée.

Dans le premier récit de février 2013, Nicole me racontait son histoire familiale lors d'un rendez-vous enregistré s'apparentant à un entretien. J'étais là en tant que chercheur pour l'écouter, curieuse de son histoire et lui laissant le temps désiré pour me la raconter. Dans le récit de novembre 2013, Nicole livre le parcours de vie de sa mère dans un couloir de l'Inalco, pendant les 10 minutes de pause imparties entre deux cours. Nous sommes trois à cet instant, nous deux et Michelle, une collègue étudiante de 70 ans, médecin à la retraite. Ce deuxième récit se situant ultérieurement au premier, s'adresse principalement à Michelle, qui pose les questions et mène la conversation. L'histoire est ici résumée, omettant de nombreux détails comme les dates de naissance ou de départ de la mère de Nicole, la destination de migration qu'est la Suisse, le prétexte de l'asthme, ainsi que la migration par la suite chez des parents en Amérique. Le seul événement à peu près de même importance – et qui correspond donc à la partie la plus similaire et reproduite – est celui de son grand-père mort après son retour du camp de Belene (45 mots contre 36).

La deuxième forme de récit, qui correspond à un résumé par lissage de l'histoire parentale, demeure la technique la plus employée quand on en vient à devoir raconter ces histoires. Le résumé allant à l'essentiel est en effet plus commode pour répondre à une question sans se lancer dans des explications complexes. Les enfants s'approprient ainsi l'histoire des parents en la lissant pour la rendre plus efficace ou plus simple aux oreilles d'auditeurs pouvant être pressés.

²⁵⁰ Interactions avec Nicole, tours de parole de 378 à 381 dans les annexes.

Dans le deuxième récit, le résumé lisse l'histoire, car Nicole veut aller vite et ne donne pas tous les détails qu'elle détient pour aller à l'essentiel par rapport au contexte d'énonciation puisque nous sommes entre deux cours dans un couloir.

Ces adaptations par lissage n'empêchent en aucun cas, si le temps et l'audience s'y prêtent, de raconter les histoires plus minutieusement.

Un autre moyen qui peut être mis en œuvre dans le discours par les enfants pour individualiser le récit mis en mots, est en rapprochant les histoires familiales de la grande histoire. Par un procédé dialogique, l'enfant sort le récit entendu par un parent pour le confronter à d'autres histoires moins subjectives. C'est le cas de Nicole qui tente de relier l'histoire de son arrière-grand-père avec l'histoire bulgare apprise lors des cours d'histoire de la Bulgarie à l'Inalco.

Nicole : et donc mon grand-père voilà et toute ma famille a été déplacée et est partie vivre à Trojan

Sophia : mais euh / libre ou un peu surveillée enfin pourquoi il s'est fait arrêté ton grand-père ?

Nicole : parce que c'était de grands bourgeois / tu sais nous on a / ils avaient de l'argent / eux ils étaient ministres

Sophia : ministres ?

Nicole : bah mon arrière-grand-père / il en a pas parlé XXX (*notre professeur d'histoire bulgare*) / alors je me disais est ce qu'il va en parler ou pas / mais non pas du tout // j'ai pas osé demander / et il était président du conseil // avant Stambolov

Sophia : avant STAMBOLOV

Nicole : oui oui oui / ce que je regardais à la maison / je voulais savoir exactement quand / mais je pense si tu veux il était là / plus ou moins / je ne sais même pas / c'était au moment des guerres balkaniques et de la première guerre mondiale / il est mort en 23-24 / j'ai un bouquin

Sophia : ton grand-père ?

Nicole : mon arrière-grand-père / donc c'est le père de mon grand-père

Sophia : et moi j'ai appris euh que j'avais un grand-père ministre / mon arrière-arrière-grand-père était ministre des finances sous Stambolov

Nicole : ahhhh / il a peut être été à Neuilly / signer le traité de Neuilly²⁵¹

²⁵¹ Interactions avec Nicole, tours de parole de 31 à 41 dans les annexes.

Nicole entremêle dans son discours sa micro-histoire familiale et la macro-histoire apprise au travers des livres et de l'institution Inalco. Elle refait ainsi des liens de filiations par le biais de l'histoire et de la politique. Reviennent dans son récit les grands événements qui ont marqué l'histoire bulgare de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, tel que l'homme politique « Stambolov » fondateur de la Bulgarie moderne (1887-1894), « les guerres balkaniques » (1912-1913), « la première guerre mondiale » (1914-1918) et le « traité de Neuilly » (27 novembre 1918). Nicole et moi-même confrontons nos cours d'histoire – dont les connaissances temporelles restent quelque peu approximatives, puisque Nicole fait signer le traité de Neuilly sous l'ère Stambolov (1886-1894) – avec nos histoires familiales.

L'arrière-grand-père de Nicole était « président du conseil // avant Stambolov », donc une figure importante au moment de la libération de la Bulgarie de la domination ottomane, et « mon arrière-arrière-grand-père était ministre des finances sous Stambolov ». En même temps ces rapprochements et entremêlements entre la petite et la grande histoire ne sont pas exactement singuliers, puisque la Bulgarie, en 1900, comptait 3 710 000 habitants, et Sofia, siège du pouvoir, seulement 20 856 habitants en 1887. Les probabilités de remonter à un parent faisant le lien avec les personnages de livres spécifiques historiques se voient donc largement amplifiées. Mais ce qui est intéressant ici ne réside pas dans la concrétisation des jonctions entre l'histoire publique et privée, mais c'est bien le fait de s'y intéresser et d'en être fier.

Nicole participe à une mythification par ce procédé de liaison entre son histoire familiale à la grande histoire. Elle tente de « savoir exactement » à travers un « bouquin » les faits avérés, et elle est dans l'attente d'un savoir extérieur venant d'un représentant scientifique tel que son professeur de l'Inalco qui viendrait confirmer la véracité de ces histoires personnelles, puisqu'il est le seul à faire institutionnellement le lien entre la grande histoire et la petite : « alors je me disais est-ce qu'il va en parler ou pas ».

Il se produit ici un phénomène dialogique puisque Nicole fait interagir deux discours, celui de ses propres histoires familiales transmises par sa mère, et celui de la grande histoire qu'elle a apprise, composée de faits démontrés. Grâce à ce procédé, elle peut garder une position neutre sans privilégier un point de vue particulier. Nicole peut ainsi faire coïncider ses deux conceptions de l'histoire sans émettre de jugement de valeur ou de véracité. En inscrivant les histoires

familiales racontées dans la grande histoire, Nicole réussit de la sorte à personnaliser son discours en le confrontant à des éléments extérieurs, sortant les histoires parentales d'une répétition analogue.

Enfin, une autre façon d'individualiser et de s'approprier le discours de l'histoire parentale par les enfants est d'y faire transparaître son propre caractère. On retrouve ainsi dans le récit de rencontre des parents d'Anna, son « ton » sarcastique et grinçant :

Anna : mon père il faisait / ils étaient une bande de quatre copains je crois / ils partaient comme ça en vacances ils faisaient le tour des pays un peu de l'Est donc ils se sont baladés / on a même retrouvé / mon père mettait de notes sur les femmes qu'il rencontrait / des notes et puis des petits commentaires ouais / j'ai beaucoup apprécié / maman aussi je pense a beaucoup apprécié / et à l'époque quand ils se sont connus il avait évidemment

Sophia : et les notes sont arrêtées après ta mère

Anna : non non non / après il en est une autre je crois une roumaine / et puis après il est revenu / et puis et puis finalement bon bah ça devait être la bonne donc il a arrêté de chercher

Sophia : mais ta mère elle était francophone

Anna : alors en fait ma grand-mère parlait français / ma grand-mère a fait une partie de ses études en France / elle a fait des Beaux-Arts / et maman a appris le français à l'école et puis elle était à l'Alliance et c'est comme ça qu'elle connut mon père parce qu'en fait je sais plus elle travaillait je sais plus si c'était du bénévolat ou s'ils étaient payés une misère mais elle s'occupait d'accueillir les Français les étrangers / c'est comme ça qu'elle l'a connu

Sophia : Et tu penses que c'est aussi une sorte de coup de foudre

Anna : pour maman ? ouais / alors pas vestimentaire par ce que je pense qu'il était avec il était je crois avec un pantalon marron une veste verte enfin toutes les couleurs qui vont ensemble quoi / mais ouais ouais /²⁵²

Le « ton » d'Anna transparait ici dans son récit, par ses commentaires, ses injonctions. Elle raconte l'histoire de la rencontre de ses parents, mais l'agrément de petites réflexions qui donnent son caractère railleur au texte : « ouais j'ai pas beaucoup apprécié » ; « ouais / alors pas vestimentaire » ; « enfin toutes les couleurs qui vont ensemble quoi ».

²⁵² Interactions avec Anna, tours de parole de 20 à 26 dans les annexes.

Comme l'expliquent Bornand et Leguy dans leur partie sur « performers et acteurs de la performance »²⁵³, Hymes met l'accent sur la responsabilité de celui qui prend la parole. Un performer n'aura pas les mêmes compétences, ni même le même registre de parole, en fonction de son âge, de son sexe et de son statut. Chacun a une place dans l'interlocution, et connaître l'identité de celui qui parle permet de mieux comprendre ses paroles, ses non-dits, ses choix. La littérature orale abordée comme performance doit être considérée « comme une parole située, choisie par son énonciateur qui en assume la responsabilité ». Selon Hill et Irvine²⁵⁴, cette notion de « responsabilité » est même essentielle si l'on veut avoir une approche pragmatique de la production orale.

Connaissant Anna depuis de nombreuses années, j'ai retrouvé sa manière de s'exprimer au quotidien dans ce récit qui lui a été transmis et qu'elle rapporte. Par ces petits commentaires sarcastiques, Anna met une distance par rapport à l'événement de la rencontre de ses parents, et appuie le récit par des jugements de valeurs qui lui sont propres. Toutes ces marques additionnelles se superposent à l'histoire première racontée, et contribuent à l'appropriation et à l'interprétation de l'histoire parentale par l'enfant qui y ajoute son empreinte singulière.

1.4. Analyse d'un récit de Nicole

Les enfants présentent un récit parental mythifié où le hasard et la volonté personnelle ont fait changer la destinée de leurs parents. Mais comment présentent-ils à l'intérieur même de leurs énonciations l'histoire de leurs parents ? Se mettent-ils en avant, ou s'effacent-ils face à l'énoncé ? Comment le métadiscours est-il agencé dans une réflexivité discursive ? Quelles expressions sont utilisées et comment les enfants positionnent-ils l'histoire parentale par rapport à eux-mêmes dans l'espace et dans le temps ?

²⁵³ Bornand Sandra, Leguy, Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, Armand Colin, Paris. p. 2889 (Kindle).

²⁵⁴ Hill, Jane, Irvine, Judith, 1992, *Responsability and évidence on oral discours*, Cambridge university press, Cambridge.

Pour expliciter la relation des enfants à l'histoire familiale, j'ai choisi de procéder, en m'appuyant sur les travaux de Jacqueline Authier-Revuz²⁵⁵, à une analyse discursive d'un récit de Nicole qui met en mots la rencontre de ses parents. J'ai voulu m'intéresser à ce morceau de corpus de par sa cohérence thématique sur le passé des parents mythifiés qui est l'objet de cette partie, et surtout pour son intérêt quant au métadiscours. En effet, Nicole nous livre ici l'événement du mariage de ses parents et les conséquences de celui-ci dans un discours où l'on retrouve les éléments phatiques, propres à son élocution quotidienne.

Nicole : ils sont partis aux Etats-Unis à ce moment-là // et qu'est-ce que je voulais dire / ah oui // maman est partie vivre un peu chez eux et mon père est venu et a épousé maman aux Etats-Unis / contre l'avis de ses parents parce que la Bulgarie tu vois à l'époque c'est un pays zoulou / et après ils sont partis au Maroc

Sophia : et ils se sont connus aux Etats-Unis ?

Nicole : non en Suisse

Sophia : d'accord / ils se sont connus en Suisse / ensuite elle est partie aux Etats-Unis

Nicole : mon père est allé la chercher et voilà ils sont partis au Maroc et ils sont revenus

Sophia : quand même ça devait pas être évident de faire des mariages comme ça

Nicole : oui oui / je pense que mon oncle bulgare lui a un peu forcé la main à mon père / parce que ouais / il a dit bon maintenant tu te décides / mais c'est vrai qu'il l'a épousé seul sans famille / papa / il y a été et il l'a épousée aux Etats-Unis / donc il y avait pas ses parents / il y avait personne / et

Sophia : et ta mère elle a été acceptée par la famille

Nicole : jamais très bien

Sophia : ouais hein

Nicole : jamais très bien / par un oncle de mon père oui / parce que c'était un homme assez érudit / curieux / tu vois et cultivé tout ça / mais les parents de papa surtout ma grand-mère / non / ils ne comprenaient pas / et je pense qu'elle a jamais / c'était difficile pour elle / très difficile pour elle // et surtout que maman c'était une femme assez curieuse / et donc après elle est venue s'enterrer dans l'Est de la France et euh / je pense qu'elle a souffert parce qu'elle aimait beaucoup voyager / tu vois elle était curieuse / c'était une femme très gaie / très gaie / c'est vrai qu'une fois j'avais vu un psy / enfin je commence souvent les trucs et je les arrête / j'avais vu un psy il m'avait dit

²⁵⁵ Authier-Revuz J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 vol.

emmenez-moi des photos / et alors j'ai emmené des photos de maman et il m'avait dit / jeune et avant qu'elle parte / et il m'avait dit regardez comment / et c'est vrai même à 18 ans elle se marre tout le temps / elle est gaie et tout dit ça / et en fin de vie tu vois elle est triste // mais euh / bon voilà²⁵⁶

Nicole présente l'événement du mariage de ses parents comme une narration. En effet, l'histoire qu'elle reproduit – puisqu'elle ne pouvait être témoin direct de ces faits relatés – a une formule d'ouverture « et qu'est-ce que je voulais dire / ah oui // », et une formule de fermeture « mais euh / bon voilà ». En prenant comme base le mariage de ses parents, Nicole met ici en mots le mal-être de sa mère qu'elle explique par une non acceptation de la part de sa belle famille française. Idée confirmée alors que je lui posais la question « et ta mère elle a été acceptée par la famille » et à laquelle elle me répond « jamais très bien » répété à deux reprises.

Le mariage de ses parents aux Etats-Unis est quant à lui reformulé trois fois en l'intermédiaire de 11 lignes :

« et mon père est venu et a épousé maman aux Etats-Unis / contre l'avis de ses parents parce que la Bulgarie tu vois à l'époque c'est un pays zoulou / et après ils sont partis au Maroc »
« mon père est allé la chercher et voilà ils sont partis au Maroc et ils sont revenus »
« mais c'est vrai qu'il l'a épousé seul sans famille / papa / il y a été et il l'a épousée aux Etats-Unis / donc il y avait pas ses parents / il y avait personne / et »

On peut observer une modification de la place du père lors de cet événement. Tout d'abord Nicole fait une différence de dénomination entre son père et sa mère: « mon père est venu et a épousé maman ». Dans cette énonciation, elle met en place une distance avec son « père », en même temps qu'elle instaure une intimité avec sa mère par l'emploi du terme « maman ». Nicole protège dans son discours sa mère qui a l'air de subir les événements sans les avoir décidés. Effectivement c'est son père qui agit d'un côté : « mon père est allé la chercher » ; « il l'a épousée seul » ; « il y a été et il l'a épousée » ; et de l'autre côté, c'est l'oncle de celle-ci qui a pris la décision de ce mariage : « mon oncle bulgare lui a un peu forcé la main à mon père ». La

²⁵⁶ Interactions avec Nicole, tours de parole de 216 à 226 dans les annexes.

mère de Nicole ne semble pas agir dans ce mariage qui n'a rien de romantique puisqu'aucune expression n'insiste sur leur amour ou leur décision réciproque.

La différence d'affect s'efface pourtant à la troisième reformulation, par l'expression servant de rupture « mais c'est vrai » alors que Nicole réalise que son père a épousé sa mère « seul », « sans famille », « contre l'avis de ses parents ». Elle s'adoucit alors à son égard et le nomme ici « papa ».

Ses parents s'unissent désormais par l'appellation familière de Nicole : « papa » et « maman », contre tout le reste de la famille paternelle qui n'a pas accepté cette union. Elle différencie deux groupes dans sa famille :

Ceux comprenant sa mère, comme son propre père et « un oncle de son (*mon*) père » qui avait les qualités adéquates à la compréhension « c'était un homme assez érudit / curieux / tu vois et cultivé tout ça ». La curiosité étant une qualité qui semble importante pour Nicole, puisqu'on la retrouve dans la description première de sa mère « maman c'était une femme assez curieuse ».

Le deuxième groupe se compose de tous ceux qui « ne comprenaient pas », dont les principaux représentant sont les parents de son père « surtout ma grand-mère ». Pour eux, la Bulgarie est un « pays zoulou », et ils n'ont pas développé, à l'inverse de l'oncle paternel, la curiosité, la culture ou l'érudition nécessaire pour comprendre sa mère.

On peut convenir en observant le métadiscours que Nicole a intégré l'histoire de sa mère. Elle n'emploie pas de formules comme « elle m'a dit » ou « j'ai entendu », qui expliciteraient le fait que son histoire est une histoire rapportée de seconde main. Ici, elle répète une histoire familiale qui fait partie intégrante de son histoire personnelle.

Nicole ne se met pas non plus en avant dans ce récit qui est raconté à la troisième personne, mais elle s'efface la plupart du temps devant l'histoire et les personnages qu'elle met en scène. Pourtant on peut distinguer un deuxième niveau de narration à l'intérieur de son énonciation. Introduit par le modal « je pense », Nicole émet à trois reprises des suppositions qui donnent une autre dimension à son discours. Elle sort du récit qu'on lui a raconté pour supputer un jugement de valeur et intégrer dans l'énonciation une analyse sur l'histoire racontée qu'elle a effectuée à posteriori.

La dernière partie du récit de Nicole est justement plus dialogique. Elle veut m'expliquer, par le métadiscours qui est conçu comme une réalité communicationnelle, pourquoi sa mère a tant changé entre son mariage et la fin de sa vie. Pour cela elle mêle plusieurs éléments méta-énonciatifs. Tout d'abord, Nicole décrit sa mère comme bonne vivante : « elle aimait beaucoup voyager / tu vois elle était curieuse / c'était une femme très gaie / très gaie ». La suite de l'énonciation se redoublant d'un commentaire subjectif est, jusqu'à la fin, une justification pour prouver la vivacité de sa mère. Introduite par la modalité « c'est vrai », une double construction incidente est mise en place. Cela débute par un commentaire réflexif « une fois j'avais vu un psy », moment au cours duquel Nicole s'est rendu compte de ce changement de comportement maternel dichotomique de « gaie » à « triste ». Cet énoncé est lui-même interrompu par une nouvelle réflexivité discursive, introduite cette fois-ci par la fonction d'ouverture de rectification *enfin* (Authier-Revuz : 1995 : 128) : « enfin je commence souvent les trucs et je les arrête / ». Nicole reprend par la suite la coupure d'idée précédente pour relater comment le « psy » lui a ouvert les yeux sur ce changement d'attitude maternel par l'observation de preuves concrètes que sont les photos de sa mère. Introduit à chaque fois par « il m'avait dit », Nicole donne la parole à son psy, qui emploie l'impératif pour lui ordonner de lui emmener des photos. Nicole devient à ce moment pour la première fois actrice de son discours « et alors j'ai emmené des photos ».

Les modalités énonciatives, temporelles et spatiales se dynamisent à ce moment du récit. Les temps du récit sont orchestrés en trois modes : l'énonciation est au passé composé pour raconter l'histoire première ; l'imparfait amène une réflexivité discursive ou de jugement de valeur ; et l'impératif enfin, est utilisé pour faire parler une personne tierce. Dans cette dernière partie, les espaces et temporalités se juxtaposent plus fortement en raison du métadiscours de Nicole qui s'agence à l'intérieur d'une réflexivité méta-énonciative complexe.

Le terme « méta-discursif » est ambigu, comme le note Jacqueline Authier-Revuz. Celle qui envisage son objet « d'abord en tant que forme de l'énonciation, modalité énonciative spécifique, dans laquelle le dire d'un élément se fait, doublé de sa représentation » (Authier-Revuz : 1995 : 25), donne au métadiscours trois sens, et pour le récit méta-énonciatif de Nicole, le troisième

semble s'appliquer : « En troisième sens, enfin, métadiscours peut s'entendre comme élément de discours ayant pour objet ce discours même »²⁵⁷.

Nicole à travers l'objet de son discours qu'est le mariage de ses parents, met en place des commentaires sur le « dire de soi », terme utilisé par Authier-Revuz dans son livre *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Authier-Revuz s'intéresse aux différentes recherches qui ont été menées sur le « dire de soi » et expose explicitement dans son introduction certaines définitions utilisées par d'autres chercheurs, tel que Gardès-Mandray : « nous définirons le métadiscours comme un contrôle à posteriori par le sujet de sa propre production discursive ou de celle de l'autre » (Gardès-Mandray, 84)²⁵⁸.

Effectivement nous retrouvons dans la métadiscursivité de Nicole une reformulation a posteriori de sa propre production. Dans la combinatoire à huit possibilités mise en place par M.M. de Gaulmyn pour structurer le champ métadiscursif, le commentaire méta-énonciatif, qui s'inscrit dans le dire de Nicole, correspond à l'une des combinaisons : celle de l'auto-commentaire, auto-initié, immédiat, et j'ajouterai auto-reformulé.

Ces réflexivités discursives que nous avons sorties du récit de Nicole, montrent comment, à travers cette fois-ci le métadiscours tels qu'il ne fait pas ou presque pas intervenir de discours rapportés (Authier-Revuz), l'histoire mythifiée des parents peut être reproduite et interprétée par les enfants. Ils répètent et rapportent ce qu'ils ont incorporé au point de la faire coïncider avec leur histoire personnelle. Celle-ci n'est plus considérée comme un objet extérieur immuable, mais devient une matière malléable et vivante par leur interprétation discursive et méta-discursive.

2. Les manques dans l'histoire

A l'intérieur des discours des enfants que j'ai pu entendre, se retrouve l'idée qu'il existerait un manque de connaissance dans les histoires familiales formulées. Les enfants n'ayant pas vécu

²⁵⁷ Authier-Revuz J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 vol., p.21-22.

²⁵⁸ Authier-Revuz J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 vol., p.24.

en tant qu'observateur direct le passé des parents, racontent ou plutôt rapportent les histoires entendues. Les récits qu'ils relatent sont pétris de manques, de déficits quand ils leur arrivent de confronter la version officielle de l'histoire répétée et reproduite à des questionnements extérieurs inhabituels.

En tant que chercheur, je me suis retrouvée face à cette problématique lors des conversations que nous avons eues ensemble. La curiosité que je pouvais avoir quant au sujet de leurs histoires familiales, sortait les récits de leurs formulations ordinaires, positionnant ainsi leur discours face à des incertitudes, à des failles de connaissances de l'histoire familiale.

Comment ces manques de connaissance du passé parental sont-ils mis en mots dans les discours des enfants ? Comment se construisent-ils leur propre histoire mythifiées, par un déficit, un manque premier ? Pourrait-on parler de frustration ? Dans quelle mesure ces récits seraient-ils une construction rétrospective de la seconde génération nourrie de ces manques, de ces silences autant que des paroles transmises ? Quelles stratégies sont mises en place pour pallier ce manque ? C'est au travers des récits d'Al, Caroline, Elizabeth et Inana, que nous allons aborder ces questions.

Observons tout d'abord, avec Al, comment l'emploi des modalités de supposition peut servir à atténuer le manque de connaissance des histoires familiales :

1- Sophia : parce que il vivait en France un petit peu quand même (*en parlant de son père*)

Al : euh je crois / je crois qu'il / enfin je sais qu'il a habité en Allemagne

Sophia : ouais

Al : je sais qu'il a vécu en Bulgarie aussi / et un petit peu en France / mais ça je crois que c'est quand il était avec ma mère

Sophia : ouais

Al : je pense que c'est quand il était avec ma mère oui

Sophia : et ensuite il est reparti ou

Al : euh après ils ont divorcé avec ma mère et aucune nouvelle

Sophia : c'est vrai

Al : ouais aucune nouvelle oui

Sophia : mais il était en France ou il était reparti en Allemagne

Al : je crois qu'il est / je crois qu'il est parti en Allemagne ou en Bulgarie // donc si tu veux tout ce que je sais tout ce que je sais de lui c'est juste deux livres / enfin deux trois livres effectivement / euh une petite nouvelle et deux livres²⁵⁹

(...)

2- Sophia : et ton père il avait d'autres enfants ?

Al : oui / il a eu quelques femmes oui

Sophia : c'est vrai ?

Al : il a eu je crois que ma mère c'était sa troisième femme / je sais pas trop mais je sais qu'il a eu plusieurs femmes / et plusieurs enfants²⁶⁰

(...)

3- Sophia : et elle est plus âgée ou plus jeune (*en parlant de sa demi-sœur*)

Al : oui plus âgée oui / je me souviens plus je pense qu'elle a la trentaine / après trente ans / la trentaine

Sophia : c'est marrant et donc il y en a plusieurs comme ça

Al : je pense ouais

Sophia : et donc toi l'histoire de ton père c'est resté un peu un flou / enfin je veux dire

Al : assez flou oui assez flou²⁶¹

Dans le premier extrait, Al émet quelques lacunes quant à ses connaissances concernant le parcours de vie de son père et de ses déplacements entre la Bulgarie, l'Allemagne et la France. Son énonciation est ponctuée de formules de supposition. En effet il emploie cinq fois l'expression « je crois », trois fois « je sais » et une fois « je pense ». On peut observer une hiérarchie entre ces formules d'incertitudes : « je sais » correspond à une connaissance certaine de faits indiscutables.

Il sait que son père « a habité en Allemagne », « a vécu en Bulgarie » et « un petit peu en France ». Les expressions « je crois » et « je pense » semblent insinuer un manque d'informations

²⁵⁹ Interactions avec Al, tours de parole de 43 à 54 dans les annexes.

²⁶⁰ Interactions avec Al, tours de parole de 232 à 234 dans les annexes.

²⁶¹ Interactions avec Al, tours de parole de 241 à 246 dans les annexes.

précises pour répondre à mes questionnements. Al entremêle les deux verbes d'opinions qui s'interchangent au sein d'une même phrase répétée: « je crois que c'est quand il était avec ma mère » ; « je pense que c'est quand il était avec ma mère ».

Pourtant, le linguiste et médiéviste Robert Martin, dans l'article « Croire que *p* / penser que *p* »²⁶², fait une distinction certaine d'utilisation entre les deux verbes. « Croire » est un verbe de connaissance alors que « penser » est un verbe de jugement.

Lorsque Al emploie « je crois que », il suppose, bien qu'il ait dû connaître l'information auparavant, que son souvenir est aujourd'hui trop vague, imprécis. Al ne posséderait qu'une connaissance hésitante des faits, mais cela lui serait suffisant pour qu'il se prononce au moins sur sa vraisemblance.

« Croire » marque donc une connaissance et non pas un jugement à l'instar de « je pense ». « Penser » reste circonscrit à l'intérieur d'une construction de l'esprit, et en employant « je pense » Al laisse entendre qu'il dispose d'un ensemble de données permettant, par reconstruction, de localiser ce qui s'est passé, même s'il n'y a pas eu d'actualisations récentes.

La suite des extraits de corpus, que j'ai nommés 2 et 3, s'intéresse plus précisément à la composition familiale de l'ascendance paternelle d'Al. En plus de l'emploi des deux verbes d'opinion exprimés une fois chacun, il admet son manque de connaissance par l'utilisation des expressions « je sais pas trop » et « je ne me souviens plus ». Cette lacune de savoir généalogique est en plus accentuée par l'utilisation d'adjectifs indéfinis « quelques femmes » et « plusieurs femmes / et plusieurs enfants ». Tous ces emplois indiquent qu'Al ignore la quantité exacte du mot déterminé. Celui-ci n'est pourtant pas anodin, puisqu'il s'agit du nombre de femmes, de frères ou de sœurs qu'aurait eus son père. Il conclut lui-même – influencé sûrement par ma formulation préalable où j'emploie le terme « un peu flou » – que l'histoire de son père qu'il me raconte est « assez flou oui assez flou ».

Al raconte donc le passé de son père, puisque je le questionne sur ce sujet, mais tout en avançant dans son récit, il ponctue son énonciation de suppositions, permettant ainsi d'atténuer

²⁶² Martin, Robert, 1988, « Croire que *p* / penser que *p* », *Annexes des cahiers de linguistique hispanique médiévale*, volume 7, numéro 1, p.547-554.

son manque de connaissance de l'histoire paternelle, sans pour autant contredire ou affirmer des faits qu'il ne maîtrise pas avec certitude.

Les manques peuvent aussi se traduire dans les récits par une méconnaissance consciente de l'histoire racontée. Comme Caroline, Elizabeth ou Inana, qui mettent en mot dans leur discours une réflexivité sur leur déficit de savoir à l'égard du parcours de vie de leurs parents :

Caroline : à la base c'est Choumen et Preslav et après mon père était petit dans les années 50 ils sont partis à Varna voilà / euh je sais même pas pourquoi quand j'y pense / est ce que c'était professionnel / j'en sais rien / mon grand père était flic / il était peut-être / c'est dingue quand j'y pense / je sais pas / j'ai dû savoir mais j'ai oublié / j'aurais dû réviser / demander l'histoire familiale / et voilà et donc mes parents se sont mariés à Varna / ils ont travaillé en Bulgarie / mon père était ingénieur / ils ont travaillé tous les deux là-bas / au bout d'un moment ils ont voulu venir en France / par ce que la Bulgarie était ce qu'elle était à l'époque c'était pas facile et voilà et ils ont repris l'affaire de / ils ont complètement changé de métier / ils ont repris l'affaire de mes grands-parents maternels qui étaient biscuitiers²⁶³

Sophia : oui parce que tes parents ils sont partis comment ?

Elizabeth : en VOITURE (*je rigole*) non non ma mère avait elle a eu une première année un accord avec l'Algérie / ils ont // mon père a réussi à la rejoindre / ce qui était assez rare / parce que en général ils séparaient les familles pour pas qui y ait de tentation / mon père a réussi à la rejoindre / ils sont revenus / ils ont dit au revoir à tout le monde / et là ils ont décidé de partir / et ils sont pas revenus en effet / ils sont partis et ils sont arrivés en France en 64 / je suis née en 65 / j'ai été conçue sur la route // m'a-t-on raconté

Sophia : en Algérie ou // ils sont passés par l'Algérie

Elizabeth : ils se sont arrêtés je ne sais / j'ai jamais vraiment su pourquoi dans le Sud de la France / ils ont trouvé ça beau / ils aimaient la température / je sais pas quoi ils se sont arrêtés dans le Sud de la France donc effectivement comme me le disaient des amis / mais oui / fille d'immigrés mais à Cannes (*je rigole*)²⁶⁴

Sophia : mais ton père il a été dans un camp /

²⁶³ Interactions avec Caroline, tour de parole 42 dans les annexes.

²⁶⁴ Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 12 à 15 dans les annexes.

Inana : il a été dans un camp de travail / je sais plus où /

Sophia : tu sais pas ?

Inana : le nom je ne m'en rappelle plus / il me l'a dit mais /// (*on est interrompu car la musique du restaurant est vraiment trop forte*)²⁶⁵

Lors de ces trois instants, on peut observer premièrement que chacune d'entre elles a conscience de ne pas être en possession d'éléments qui leurs semblent importants sur l'histoire de leurs parents. Que ce soit des silences de l'histoire, événements qu'on ne leur a jamais racontés, donc qu'elles n'ont jamais sus, comme Elizabeth : « je ne sais / j'ai jamais vraiment su pourquoi », ou bien d'un oubli comme Inana qui ne se « rappelle plus » du nom du camp dans lequel son père a été emprisonné pendant deux ans. Elle énonce pourtant l'action de l'événement dans son récit en nommant l'endroit « camp de travail », mais Inana avoue ne plus se rappeler ni de l'emplacement ni du nom propre de ce lieu. Son père lui ayant transmis l'information : « il me l'a dit », Inana explique cette absence comme une lacune, puisqu'elle était en possession de cette connaissance au préalable.

Ces « trous de mémoire » suscitent une incompréhension, comme pour Caroline, qui revient de manière réflexive pour comprendre et justifier d'où viendrait ce manque. Elle se pose des questions et tente des réponses avant d'avouer sa méconnaissance par son manque de rigueur : « euh je sais même pas pourquoi quand j'y pense / est-ce que c'était professionnel / j'en sais rien / mon grand-père était flic / il était peut-être / c'est dingue quand j'y pense / je sais pas / j'ai dû savoir mais j'ai oublié / j'aurai dû réviser / demander l'histoire familiale / ». Face à moi, elle admet ce manque de connaissance, puisqu'elle emploie le futur antérieur « j'aurai dû » qui suppose qu'elle a failli à sa tâche, et qu'elle aurait mieux dû préparer notre rencontre et « réviser / demander l'histoire familiale » comme pour un examen sur sa généalogie. Par l'utilisation de « et voilà » Caroline coupe cet événement et axe la conversation sur une partie de l'histoire parentale qu'elle pense mieux maîtriser.

Cependant, la suite de son récit est empreinte d'ellipses. Pour raconter le départ de ses parents de la Bulgarie jusqu'à la France, Caroline raccourcit des moments compliqués de l'histoire. Que ce soit pour partir clandestinement ou officiellement, dans les années 70, le

²⁶⁵ Interactions avec Inana, tours de parole de 162 à 165 dans les annexes.

passage d'Est en Ouest n'était pas qu'un simple déplacement, il s'agissait d'un processus long, incertain, nécessitant une stratégie de départ complexe. Mais Caroline n'insiste dans son récit que sur la volonté de ses parents de venir en France « au bout d'un moment ils ont voulu venir en France » en faisant une ellipse du parcours, simplifiée par l'utilisation encore une fois de l'expression « et voilà », pour se focaliser à nouveau sur l'histoire qu'elle connaît le mieux, c'est-à-dire la vie de ses parents en France.

Ces failles dans le discours se retrouvent pareillement dans le récit d'Elizabeth. En réponse à ma question « tes parents ils sont partis comment », elle me répond tout d'abord par une plaisanterie : « en VOITURE », avant de tenter de m'expliquer une réalité complexe de déplacements entre la Bulgarie, l'Algérie et la France. Elizabeth insiste sur la chance dont ses parents ont bénéficié en trouvant par eux-mêmes une feinte au système, pour pouvoir partir à l'étranger : « mon père a réussi à la rejoindre / ce qui était assez rare ». Toutefois, ces éclaircissements sont quelque peu simplifiés dans le discours « ils sont partis et ils sont arrivés en France en 64 / je suis née en 65 / j'ai été conçue sur la route ». Ce parcours est ainsi raconté comme un voyage, un déplacement principalement géographique faisant abstraction de toute autre complication administrative.

Elizabeth ensuite s'interroge sur le choix de ses parents de s'être installés « dans le sud de la France ». De son propre aveu de manque de connaissance dans son histoire racontée, elle tente des réponses naïves : « ils ont trouvé ça beau / ils aimaient la température / ». La formulation qui conclut ces hypothèses de fixation parentale « / je sais pas quoi », confirme que ces liens de cause à effet ingénus sont une invention de sa part. Pour pallier au manque et habiller les zones d'ombre du passé de ses parents, Elizabeth embellit la réalité défailante, participant ainsi à la mythification de ces histoires racontées.

Par un manque, un déficit, les enfants peuvent réussir à construire leur propre histoire, s'éloignant de la réalité vécue des parents, pour mettre en place une création, une invention propre de la seconde génération. Que ce soit par supposition ou ellipse, Al, Inana, Caroline ou Elizabeth, en s'appuyant sur les faits parentaux, composent une histoire nouvelle, se servant des silences existants comme d'un espace de liberté créative.

3. Une histoire écrasante

Même s'ils se l'approprient et la réinterprètent, l'histoire des parents mythifiée peut aussi être ressentie comme écrasante pour les enfants par rapport à leurs propres histoires vécues. Le passé des parents entendu et raconté comme une épopée familiale fondatrice, deviendrait un poids et prendrait le dessus en comparaison aux histoires vécues des enfants.

Inana justement met en mots dans notre conversation cette confrontation qu'elle ressent entre l'histoire de son père qu'il présente comme inatteignable et sa propre histoire qu'elle énonce comme écrasée par celle de son père :

Inana : (*en parlant de la traduction et de son travail artistique*) // mais je m'en rendais compte que ça c'était désaxé par rapport au justement / bah tu vois / à l'histoire que j'ai eu / et où on m'avait dit de ne pas / d'oublier un peu ce côté-là de moi // enfin mes parents m'avaient imposé ça avec la la la réussite de l'immigration / tu vois la colère que EUX avaient par rapport à la Bulgarie et qui est pas du tout du coup mon histoire en fait / tu vois / c'était super dur à porter

Sophia : oui tu étais petite quand tu es partie

Inana : bah voilà / donc toi tu portes tu portes rien directement / c'est un peu / mais ça reste là / ancré / et il faut reconstruire tout quoi /// je te dirai que c'est ça ouais /// oui faire son chemin personnel²⁶⁶

(...)

Inana : voilà / il (*son frère*) a été mis sous / entre guillemets la protection de son oncle qui est le frère de mon père / qui lui a complètement merdé // etc etc et / les relations pères fils sont une espèce d'histoire horrible / où le père / impose des trucs à son fils / qui lui est en plein déchirement hyper jeune etc / il était pas bien / enfin il avait besoin de mon père à ce moment-là mais mon père était le mec qui avait vécu dix fois plus de trucs plus durs que / donc de toute façon on pouvait rien dire face à lui / parce que il a connu / les cassages de pierres

Sophia : parce qu'il a été au camp ton père

Inana : oui il a été en camp de travail ouais // en camp de travail c'était pas les camps XXX

Sophia : oui tu m'as dit il était pas à Belene il était où ?

²⁶⁶ Interactions avec Inana, tours de parole de 15 à 17 dans les annexes.

Inana : et donc on était toujours sous ce poids-là / et on l'est encore il a beau avoir 40 ans

Sophia : mon père aussi / il y a un poids où t'as pas le droit de / il a vécu des choses / il a pas été dans les camps mais voilà

Inana : ah oui non mais et puis dont le silence voilà // sauf que mon père a quand même œuvré pour la transmission / ça il a été bien avec moi

Sophia : oui oui / il t'a dit des choses et tout il t'a raconté son histoire

Inana : ah oui // au contraire / il a eu vachement de transmission // mais ça n'empêchait pas le reste / au niveau familiale // on était toute manière on savait rien et / on pouvait pas comprendre les choses et nous on était des fruits post 80 machin enfin / mon frère pas tout à fait mais moi en tout cas c'était évident // et donc j'en pouvais plus de ce poids bulgare si tu veux comme ça tous ces trucs de cette entité là / et à 14 / 15 ans quand j'y allais toute seule déjà enfin tu vois / j'ai commencé à faire ma route là-bas quoi aussi / à découvrir par moi même plein de choses /

Sophia : hors du poids paternel ²⁶⁷

Au travers de ces corpus issus d'une même conversation, Inana évoque deux façons différentes par lesquelles son histoire lui semble écrasée par celle de son père.

Tout d'abord, Inana constate que ce n'est pas son histoire qu'elle porte mais celle de ses parents. Elle explique combien ses parents lui ont « imposé » « d'oublier » son passé et son histoire bulgare, qu'elle nomme « ce côté-là de moi ». Les raisons qu'elle met en avant sont une intention de « réussite de l'immigration » en France, mais surtout une volonté d'oubli et d'énervement imposée par ses parents en relation avec « la colère que EUX avaient par rapport à la Bulgarie ». En insistant par l'emploi du pronom personnel non prédicatif de la troisième personne « EUX », Inana s'exclut des membres détenteurs de cette colère. Et pourtant, ce sentiment lui a été « imposé » comme une injonction qu'elle n'a pu négocier jusqu'à son adolescence « à 14 / 15 ans ». Elle oppose et distingue cette colère parentale à sa propre histoire par une formule de négation affirmée : « et qui est pas du tout du coup mon histoire en fait ». En effet, Inana avait 4 ans lorsqu'elle est venue vivre en France, et elle ressent encore aujourd'hui la lourdeur de ce poids bulgare familial qu'elle porte malgré tout, et malgré le fait qu'elle soit aujourd'hui une adulte : « donc toi tu portes tu portes rien directement / c'est un peu / mais ça reste là / ancré / ».

²⁶⁷ Interactions avec Inana, tours de parole de 46 à 55 dans les annexes.

Inana est sous le poids de ce passé qui pourtant a été transmis, « mais ça n’empêchait pas le reste ». Tout au long de son énonciation, Inana emploie des termes évoquant l’histoire écrasante de ses parents : « c’était super dur à porter », « tu portes », « ça reste là », « ancré », « on était toujours sous ce poids là », « il y a un poids », « ce poids bulgare ».

Cette histoire pesante imposée, qui n’est pas celle d’Inana, est de plus écrasante par sa force et sa dureté. Son père a été « en camp de travail », « il a connu les cassages de pierres », ce vécu ne laisse pas de place, selon Inana, à sa propre histoire « « on savait rien et / on pouvait pas comprendre les choses et nous on était des fruits post 80 machin ».

Une confrontation s’est même établie entre les histoires vécues du père et celles des ses enfants : « mon père était le mec qui avait vécu dix fois plus de trucs plus durs que / donc de toute façon on pouvait rien dire face à lui ». Cette histoire paternelle imposante est accentuée par l’utilisation du comparatif écrasant « dix fois plus de trucs plus durs », mais aussi par l’expression familière avec laquelle elle nomme son père « le mec », qui donne une sensation d’un homme intouchable qui n’aurait plus rien apprendre.

Le père d’Inana qui a été incarcéré dans un camp se met à distance de cet événement qui est lié à la question du traumatisme, et en même temps les enfants ne peuvent rien faire – ou dire – vis-à-vis de ces histoires très lourdes.

Comme conséquence des faits qu’il a endurés, aucune discussion ne paraît envisageable en confrontation directe avec ses enfants, « on ne pouvait rien dire face à lui ». La souffrance qu’il a subie en Bulgarie pendant la période communiste placerait les histoires paternelles hiérarchiquement au-dessus des histoires vécues par ses enfants.

Inana a pris conscience que le passé de ses parents entendu et raconté comme un récit mythifié, a écrasé sa propre histoire. Le contexte socio-géo-politique dans lequel elle a grandi était plus stable et plus vivable mais, en contrepartie selon elle, moins intéressant à raconter face à la dramaturgie des histoires paternelles.

Ce « poids bulgare », comme elle le répète à la fin des deux corpus, devenait insupportable : « j’en pouvais plus ». Inana s’est détachée de l’histoire écrasante que ses parents lui avaient transmise en lui imposant leurs propres conflits anachroniques, pour « reconstruire » son histoire individuelle, et lui permettre ainsi de faire sa « route » hors du poids paternel.

Chapitre 8 :

Mise à distance du mythe parental

L'histoire des parents est racontée comme mythifiée par les enfants qui se la sont appropriée. Bien que pouvant être perçus parfois comme pesants et incomplets, il n'en reste pas moins que ces récits sont rapportés de manière sublimés. Cependant, j'ai pu observer un paradoxe lors des discussions que j'ai eues avec les enfants de la seconde génération : une distance avec les histoires parentales est instaurée dans leur discours. Tout en mythifiant les histoires familiales, ils émettent dans leurs énoncés des termes ou tournures qui font penser que les histoires qu'ils relatent de seconde main ne sont pas pour autant considérées comme véridiques pour eux. La dissimulation et le mensonge perçus vont ainsi engendrer des actions de déconstruction des histoires familiales en même temps magnifiées.

Nous allons dans un premier temps nous intéresser, à partir du lexique mis en mots, aux catégories que les enfants utilisent pour évoquer le silence dans leurs discours. Puis nous allons observer comment des failles sont détectées par la seconde génération dans les récits entendus et répétés. Enfin, nous analyserons comment les enfants perçoivent, derrière les récits parentaux, les dissimulations, les mystères et les tricheries pouvant remettre en doute la véracité des histoires entendues, dans leur recherche d'une vérité fantasmée.

1. Comment le silence est-il énoncé par les enfants ?

Depuis le début de cette recherche, nous avons utilisé des termes comme « silence » et « non-dit » pour évoquer la transmission si particulière qui nous intéresse. Bien que ces termes soient compris par l'ensemble de mes interlocuteurs lors de nos discussions, il me semble important de

distinguer et d'interroger les manières de dire le silence dans la spécificité de la réception des enfants de la seconde génération. Comment conçoivent-ils cette notion de silence ? Est-ce le silence parental qui se poursuit, ou bien se mettrait-il en place une nouvelle forme d'énonciation ?

J'ai pu distinguer au travers de mes corpus deux types de silences, celui des parents et celui des enfants. En effet, le silence évoqué par les enfants n'est pas du même ordre que le silence vécu par les parents en Bulgarie.

J'ai analysé dans la seconde partie de ma recherche le silence des parents qui correspond à la mise en mots dans des récits d'une période silencieuse du communisme au travers du prisme de la censure et de l'autocensure. Ce silence premier imposé par l'histoire sociopolitique de la dictature soviétique bulgare a pourtant joué paradoxalement un rôle de moteur pour créer et inventer une nouvelle parole transmise par la suite aux enfants comme une épopée mythique figée dans des récits répétés.

Il m'intéresse maintenant de comprendre comment les enfants ont vécu le silence transmis à travers les récits entendus de leurs parents. La spécificité de ma recherche réside justement dans le lien et le changement de perspective de la notion de silence dans la filiation. En effet, même si la réitération de la parole reste marquée par l'expérience subjective du communisme et par la question politique et historique de la dissimulation, le redoublement du silence n'est pas du même type.

Comment le silence est-il évoqué par les enfants ? Je vais m'intéresser pour cela à la mise en mots par les enfants à l'intérieur de mes corpus pour exprimer ce que je nomme le second silence, celui de la seconde génération.

Je suis partie de l'hypothèse que la notion de silence est éloquente pour les enfants qui l'utilisent dans leurs discours par l'emploi de certains termes spécifiques. En relisant l'entièreté des corpus, je me suis rendu compte que des termes que je supposais importants pour les enfants n'étaient en réalité pas utilisés dans leurs discours.

A ma grande surprise le terme « dissimulation » et « mensonge » ne sont aucunement utilisés dans leurs énoncés²⁶⁸. On peut remarquer aussi l'absence de l'utilisation des termes « censure », « frustration » et « inconfort ». J'imaginai que le silence aurait été exprimé par les enfants dans leurs discours comme une construction rétrospective de leur « frustration » et que le terme aurait été mis en mots, mais les enfants pour formuler cette notion ont visiblement choisi d'autres façons de dire.

J'ai été très surprise aussi par l'utilisation du terme « silence » dans l'ensemble des corpus. Ce mot compris dans mon titre et ma problématique était celui que j'estimais être le plus utilisé et le plus repris – avec celui de « non-dits » – dans nos conversations. En relisant mes corpus je me suis rendu compte que les enfants ne l'ont en fait évoqué que quatorze fois (et « non-dits » quatre fois). Cependant le silence est bien énoncé par les enfants à l'intérieur de mes corpus, mais celui-ci est mis en mots par d'autres termes qui sont propres à chacun. Nous allons donc observer comment le silence est dit par Anna, Al, Alex, Caroline, Elizabeth, Inana et Nicole, au travers d'un tableau répertoriant leurs mises en mots spécifiques.

Pour composer ces tableaux, je suis partie des corpus singuliers de chaque enfant pour faire ressortir, après une relecture intégrale des conversations, comment ils mettent eux-mêmes en mots ou en expressions le silence de la langue, le silence de l'histoire parentale ainsi que leur méconnaissance de celle-ci.²⁶⁹

²⁶⁸ Il sera analysé dans la partie III.2.3. que les sensations de dissimulation et de mensonge sont perçues par les enfants dans les récits de vie figés des parents, mais ils ne l'expriment pas explicitement avec ces termes-là.

²⁶⁹ Les numéros accolés correspondent aux tours de parole où le terme a été exprimé. On retrouve l'intégralité des interactions dans les annexes.

Corpus Al

6 : j'ai quand même appris certains trucs que j'avais oublié et du coup je les ai retenu
38 : j'ai jamais vu mon père
je crois x7 (40 ; 44 ; 44 ; 46 ; 54 ; 54 ; 234)
je sais x11 (22 ; 44 ; 46 ; 54 ; 54 ; 82 ; 124 ; 182 ; 220 ; 234 ; 238)
je pense x12 (40 ; 48 ; 94 ; 145 ; 163 ; 175 ; 185 ; 187 ; 199 ; 211 ; 213 ; 242)
aucune nouvelle (50 ; 52)
un petit flash x4 (149 ; 149 ; 149 ; 153)
151 : juste un souvenir
238 : et c'est à peu près tout
246 : assez flou x2

Corpus Alex

4 : ça me parle
6 : tout ce qui a été dit était pour me protéger
20 : je pense que c'était bien de ne pas parler / vis à vis de papa
20 : de respecter parce que c'était lui qui voulait pas
20 : qui veut pas qu'on y aille
20 : qui veut pas enfin y aller surtout lui
20 : et qu'on parle il nous a jamais appris quoi enfin il a jamais voulu nous apprendre plus que ça
22 : un truc secret
30 : je préfère être dans la position de respecter le choix de mon père
40 : je sens pas qu'il faut pas raconter
40 : je pense pas qu'il faut pas pas le dire

Corpus Anna

44 : je sais pas du tout
12 : et je suis retombée sur les photos que je ne connaissais pas
je crois x11 (20 ; 22 ; 26 ; 56 ; 58 ; 62 ; 62 ; 100 ; 102 ; 148 ; 203)
24 : parce qu'en fait je sais plus elle travaillait je sais plus si
je sais pas x8 (44 ; 46 ; 60 ; 78 ; 120 ; 138 ; 160 ; 210)

44 : je sais pas du tout
48 : oui peut-être
je pense x 12 (20 ; 26 ; 56 ; 60 ; 74 ; 164 ; 184 ; 184 ; 198 ; 203 ; 203 ; 203)
82 : au début non je comprenais pas grand-chose
86 : tu apprends aussi à travers les chansons / tu vois que les constructions de phrases / des choses qui restent / et j'ai aussi appris comme ça
116 : Sophia voilà elle a du mal
116 : Sophia tu reconnais qu'elle est pas bulgare qu'elle est pas à l'aise
122 : moi je me suis intéressée à pourquoi comment les voyelles des genres
124 : pour moi c'est important
124 : j'ai encore besoin voilà / d'aller en Bulgarie
142 : elle a énormément de mal à exprimer ce qu'elle ressent

Corpus Caroline

12 : c'est ça le problème	269 : il faudrait écrire ces choses quelque part parce que c'est important / les enfants plus tard
14 : c'est le grand regret de mes parents	269 : j'ai peur d'oublier l'histoire
16 : quelque chose comme ça	271 : je serai incapable de dire
la honte x 3 (18 ; 227 ; 363)	271 : je connais pas son nom de jeune fille // voilà / je sais pas en quelle année elle est née
un truc comme ça x6 (22 ; 46 ; 94 ; 185 ; 273 ; 457)	273 : j'essayais de faire mon arbre généalogique
je crois x11 (28 ; 46 ; 48 ; 52 ; 52 ; 66 ; 147 ; 268 ; 353 ; 487 ; 528)	273 : j'ai oublié depuis
34 : on en parle pas	273 : je sais pas quand elle est morte je sais pas si elle était mariée si elle avait des enfants
42 : je sais même pas pourquoi quand j'y pense	273 : mes parents me l'ont pas dit / un truc lourd tu vois / deuil super dur à faire
42 : j'en sais rien	275 : moi j'étais pas là j'ai rien vu
42 : c'est dingue quand j'y pense je sais pas	275 : j'ai pas vécu ça j'ai senti qu'il m'a manqué un truc
42 : j'ai dû savoir mais j'ai oublié	275 : même si je ne l'ai pas connu autant
42 : j'aurai dû réviser demander l'histoire familiale	je pense x39
46 : franchement je sais pas	281 : j'imagine
46 : j'ai peur de dire des bêtises	281 : je pense que mon père sait

64 : j'ai des souvenirs	281 : c'est vrai quand j'y pense on a pas forcément énormément parlé
je sais pas x27	283 : au dessus de mes grands-parents je ne sais pas ce qu'ils faisaient je ne sais pas ce qu'ils faisaient
66 : je crois pas	285 : bon la distance c'est sur / mais il y a vraiment la langue
66 : je suis sûre que non	287 : moi je vais faire un arbre
68 : il me semble	287 : j'essaie de poser des questions
94 : et du coup j'ai réalisé mais oui	289 : j'ai voulu savoir d'où venait notre nom de famille
217 : je me dis il faut mieux ne pas parler que d'être exposé au fait t'as un sal accent	289 : j'ai fait des recherches sur internet
217 : je suis une étrangère	291 : ça c'est à peu près sur
217 : c'est difficile	291 : une des théories / mais elle est hyper farfelue
227 : la honte pour moi	295 : pourquoi ils n'aiment pas ? il doit y avoir quelque chose d'intéressant alors
229 : elle refuse de parler je pense qu'elle a honte	353 : ils sont restés je crois 3 ans / de 76 à 79 il me semble
231 : dans l'espoir de rattraper ce manque / cette erreur de mes parents	368 : J'aimerais bien savoir mais je sais pas j'ai aucune idée de où chercher // en Bulgarie sans doute
231 : débloqué des trucs	370 : mais avant ça je ne sais pas / mais c'est vrai que j'aimerais bien en savoir plus
233 : maintenant on peut plus parler dans mon dos	384 : je pense que mon père serait ravi que j'inves / que je fasse de l'investigation
237 : c'est limite le sujet tabou maintenant	384 : ça m'énerve
269 : c'est la version édulcorée	410 : je parle pas bulgare / je parle pas bulgare on va pas refaire l'histoire
269 : leur version	418 : c'est une question de honte un peu
269 : je doute	424 : j'ai un peu honte
269 : ça m'intrigue pas mal	424 : je me sens conne quoi
269 : parfois avec le temps on oublie	526 : j'ai un peu rejeté cela
269 : j'aimerais bien parfois creuser un peu plus / savoir	526 : je me sentais / dans les conversations j'étais rejetée / je ne comprenais rien
	526 : ça me rend dingue

Corpus Elizabeth

1 : j'étais trop petite pour me dire cette Bulgarie n'existe plus	151 : c'est peut-être pas exactement comme ça que ça s'est passé / mais l'idée elle est là
3 : c'est que cette Bulgarie elle n'a jamais existé que dans leur tête	151 : c'est suffisamment proche de la réalité
15 : je ne sais j'ai jamais vraiment su pourquoi	151 : parce que ma mère me dit / c'est la vérité toute crue
15 : il paraît que	151 : la vérité toute crue / elle est tellement plus extraordinaire que tout ce qu'on peut inventer
21 : ça m'énerve	153 : venant de gens qui ont cultivé le silence et le secret contraint et forcé / peut-être aussi pour elles c'était une revanche / c'est possible
21 : ça m'agace	153 : les gens sont pas toujours prêts à entendre là bas / ils sont pas prêt à entendre tout
39 : il a oublié	153 : appréhension
39 : il a dû oublier	174 : il y a quelque chose à faire avec les pères bulgares
45 : j'étais une intruse	174 : dans la série / mon père avait décrété que
45 : je parlais bulgare mais quand même avec un drôle d'accent	176 : les déracinés tu peux pas / il n'y a pas / toute la vie ils portent ça aussi après ils en font peut-être quelque chose
47 : je ne suis pas native	176 : ce truc de raconter des histoires
73 : on parlait pas beaucoup	176 : mon père aussi il nous racontait /il ME racontait
73 : il fallait pas parler // j'ai jamais pensé à la corrélation avec / il fallait pas parler	176 : il brodait
73 : une culture du non-dit	178 : moi j'y croyais évidemment
73 : il y a beaucoup de gens qui ont cru qu'il s'était fait tuer	180 : il racontait ça tellement bien d'une manière tellement savoureuse
75 : il a pas retrouvé ce qu'il cherchait	180 : j'ai commencé à leur raconter les aventures de Ange
75 : les gens avaient peur	180 : je me souvenais pas de tout ce qui m'avait raconté
75 : on a trouvé une espèce de Bulgarie authentique	180 : j'ai moi même brodé là-dessus
81 : il a pas voulu te la passer non plus	180 : j'ai improvisé
87 : ils ne tenaient pas à cacher	182 : ma mère ne leur parlait pas le bulgare
91 : c'est parce qu'on a bien raconté	182 : je ne pouvais pas leur parler le bulgare devant leur père
93 : il y a eu tant de répression	182 : ce n'était pas ma langue maternelle / ç'aurait été un véritable effort
93 : le titre en bulgare c'est pas le muscle de	182 : ça le m'était totalement à l'écart

silence/ c'est l'organe silence	
93 : y'a un organe qui produit du silence	182 : je ne leur ai pas parlé bulgare
93 : le muscle/ il y a quelque chose de passif / alors que l'organe il y a vraiment quelque chose d'actif	186 : elle leur a jamais parlé bulgare
93 : on est activement silencieux	186 : tu ne voulais / tu me l'as interdit / c'est n'importe quoi
93 : on a décidé de ne pas parler	190 : c'est vrai que c'est des <i>storyteller</i> vraiment
93 : elle est toujours la peur du gendarme / le cœur qui s'accélère quand elle voit des flics	195 : c'est peut-être ça au fond qui nous fait vouloir raconter cette histoire là
95 : c'est magnifique l'inconscient c'est fou hein	195 : qu'est-ce que c'est d'autre qu'une injonction aussi de leur part de raconter ça
97 : il y avait des camps // des gens qui disparaissaient du jour lendemain / qui se faisaient tabasser	195 : je n'ai pas demandé la permission à mère
97 : personne ne disait rien	195 : cette histoire c'est la mienne aussi
97 : il y a eu des représailles	210 : ils venaient pas me parler / parce que parce que c'est dans leur chair
97 : il leur en ont voulu	210 : la culture du secret
97 : il y avait une propagande	210 : le truc de on dit pas
121 : moi ne connaissant pas les habitudes	210 : il faut pas qu'on dise
121 : Mais je n'étais pas au courant	210 : ils ont tété à cette mamelle là il n'y a pas de doute
121 : en fait je suis un peu une étrangère qui parle la langue	220 : ne dis rien à ton père / va voir c'est
121 : c'est bizarre	220 : je pense qu'il y a quelque chose de ce que nous racontaient nos pères
121 : c'est comme si j'avais une espèce de connaissance intime mais pas de connaissance général	228 : je lis très lentement le bulgare
123 : de pas avoir habité / de ne pas avoir étudié la langue d'une façon livresque	229 : je ne lis pas très bien / je lis comme quelqu'un qui n'a jamais appris le bulgare
133 : de loin ça ressemblait à ce que l'on m'avait raconté / de près ça ressemblait plus à rien / à rien de tout ça	235 : dès qu'il a pu / je reviendrais jamais
143 : on lui disait petite il faut pas que tu dises qui vient à la maison / faut pas que tu dises ce que tu as entendu	274 : il a brouillé les pistes

143 : c'est vrai que ça détermine ton schéma mental en fait	277 : il doute de tout
143 : le fait de dire ah non ça tu peux pas le dire	279 : c'est lui qui détient la vérité
147 : elle m'a jamais dit / tu n'as pas le droit de nanana	283 : un endroit que j'interroge beaucoup celui de la / culture en héritage
147 : elle m'a dit / c'est la vérité toute crue	283 : qu'est ce qui est un poids et qu'est ce qui est un moteur
151 : tous les petits arrangements avec la réalité	
151 : on arrange sa vie comme on arrange un bouquet	

Corpus Inana

5 : mes émotions j'ai jamais réussi à les dire en français	54 : j'en pouvais plus de ce poids bulgare
5 : tu vois j'avais un vrai blocage vis à vis de ça	58 : je voulais un truc de la langue
7 : c'est étrange	58 : il y avait un truc qui était là dont je pouvais rien faire / qui était comme ça au milieu en moi inexploitable hors du cadre familial
15 : on m'avait dit de ne pas / d'oublier un peu ce côté là de moi	58 : horrible
15 : la colère que eux avaient par rapport à la Bulgarie	64 : c'était encore une autre émotionnalité
15 : c'était super dur à porter	66 : c'est imbriqué tout est imbriqué
17 : tu portes rien directement	67 : sur l'espace sur les vides
17 : ça reste là ancré et il faut reconstruire tout quoi	67 : finalement les silences les vides ça revient
21 : j'étais intéressé	67 : je travaille les vides vachement dans mon boulot / ça reste
21 : j voulais approfondir ma culture tu vois des Balkans de la Bulgarie sous une autre forme que celle dont j'avais hérité	75 : la grosse claqué
26 : du coup tout était hyper oral au final	145 : LE SILENCE / mais t'as raison il y a des silences
28 : j'étais encore tu vois frileuse vis à vis de mes de mon histoire	149 : pareil / pareil
28 : tu peux pas parler de tes émotions avec tes potes français	161 : les mêmes // mécanismes
28 : c'est juste un blocage que tu as toi	167 : je suis en train de / sonder / là / mon père pour / réussir à

	le faire parler / de façon // chronologique
30 : J'en ai pris conscience	169 : il a pas mal de souvenir / très ancien // et / je veux vraiment des faits / antécédants à
30 : j'ai eu le focus là dessus	173 : j'ai encore tous ces carnets / il faut que je me plonge un peu là dedans
30 : je me suis dit ah putain ça vient de là	173 : et je vais en ressortir des choses
30 : Ton blocage x2	181 : l'histoire de la Bulgarie qui est méconnue quoi
30 : cette identité que tu cherches	183 : ABSOLUMENT méconnue / j'ai l'impression de parler // fin / les îles Galápagos c'est plus connus
31 : c'est hyper perturbant	189 : je m'en rends compte de l'inexistence en soi de la Bulgarie qui ne souhaite pas par elle même exister
32 : Là bas on va me dire mais non mais toi enfin t'es une fille du pays	197 : négation // identitaire /// c'est fou hein // moi je trouve ça dingue // c'est horrible
40 : il y a même des décalages dans la langue	199 : NOUS ça nous intéresse
40 : je reste avec une langue assez policée	211 : j'ai des photos de mes grands parents // j'adore c'est trucs là
46 : on pouvait rien dire face à lui	219 : peut être / je dis des bêtises
50 : on était toujours sous ce poids là / et on l'est encore	226 : j'ai pas cherché
52 : dont le silence	228 : il faudrait que je fasse les démarches aujourd'hui
54 : il a eu vachement de transmission	230 : mon père il s'en fout complètement
54 : ça n'empêchait pas le reste	236 : j'ai encore pas mal de /// de preuve de tout ça / tu vois et pas mal de récits encore
54 : on savait rien	242 : c'est méconnu quoi
54 : on pouvait pas comprendre les choses	

Corpus Nicole

19 : c'est fou	127 : ça m'énervait x3
37 : je ne sais même pas	129 : j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose qui était pas juste
je ne sais pas x21	129 : trichait
65 : c'est marrant	129 : tricherie
osé x4 (35 ; 67 ; 69 ; 442)	131 : mystère
67 : j'ai pas osé poser la question	131 : le vérité je ne la connaissais pas vraiment
69 : j'ai pas osé lui demander	ça me mettait mal à l'aise x3 (133 ; 133 ; 137)
71 : on m'a toujours dit	135 : conflit avec maman

75 : je laisse un peu de poésie à tout ça	135 : elle s'est arrangée avec son histoire
75 : ca serait bien d'en parler	135 : t'es toujours en soif d'absolu de vérité
75 : moi je me cache	135 : intuitivement je devais le sentir
75 : j'ose pas demander les choses	137 : je ne peux pas te dire quoi
75 : j'ai jamais demandé vraiment	182 : recherche
je pense x 68	182 : tu vois rien
89 : il fallait cette preuve	182 : cachée
89 : j'ai en mémoire	202 : je sais plus
93 : elle a voulu nous protéger entre guillemet	256 : j'arrivais pas à m'exprimer quand j'étais petite
97 : Transmis	260 : je ne lui ai pas transmis
97 : t'as pas le droit de vivre x3	298 : renié x3
99 : j'ai retenu que ça	298 : elle a renié cette vitalité
99 : entendu toute sa souffrance	315 : j'arrive pas à apprendre cette langue
99 : langue qu'elle nous a pas appris	320 : blocage
103 : personne ne parle cette langue	320 : bloquer
103 : ça sert à rien	324 : débloquer
107 : moi je parle rien	339 : je me sens coupable de vivre
en colère x4 (109 ; 254 ; 256 ; 298)	343 : peur de vivre
127 : j'ai toujours été très contre	503 : on trouvait pas de trace de ma mère
109 : j'ai toujours dit non à ce qu'elle me disait	560 : on est tous terrorisé
j'ai ce souvenir là x3 (127 ; 135 ; 198)	
127 : je détestais dire que ma mère était bulgare	

Cette liste conséquente de 321 mots et expressions prouve que le silence est bien évoqué par les enfants et que cette notion est pertinente pour eux. Il est à noter tout de même mon rôle de chercheur dans ces instants de conversations. En effet, par mes questions, j'oriente la discussion sur des problématiques qui m'intéressent. La mise en discours du silence retranscrit dans ces tableaux est à replacer dans le contexte de ces interactions, ainsi que dans le choix évidemment subjectif des mots que j'ai sortis des corpus et que j'ai estimé correspondre à la manière de dire le silence.

Les enfants extériorisent la notion de silence qui s'énonce dans les discours de manière très diverse, et est plus ou moins employée selon l'utilisation singulière de chacun. Au travers de tous les mots répertoriés ci-dessus, je distingue néanmoins différentes utilisations du terme silence.

Tout d'abord le silence de la langue. Chaque enfant s'accorde à dire et met en mots un manque de connaissance personnelle de la langue bulgare, aspect estimé primordial pour pouvoir se revendiquer de cette culture parentale. C'est ce lien qu'ils font arbitrairement entre langue et culture que je vais interroger et analyser. Que ce soit de la part d'enfants ne parlant pas la langue comme Alex « il a jamais voulu nous apprendre plus que ça », Caroline « je parle pas bulgare on va pas refaire l'histoire », Nicole « je parle rien » ; mais aussi de ceux qui parlent le bulgare mais ne s'estiment pas entièrement légitimes comme Anna « moi je me suis intéressée à pourquoi comment les voyelles des genres », Al « j'ai quand même appris certains trucs que j'avais oubliés et du coup je les ai retenus », Elizabeth « ce n'était pas ma langue maternelle / ç'aurait été un véritable effort », ou Inana « je reste avec une langue assez policée ». Tous les enfants tentent donc de se positionner et d'expliquer leurs relations au silence de la langue qui correspond à la partie la plus explicite d'une supposée *bulgarité* recherchée. On remarque par ces mises en mots que la maîtrise de la langue ne finalise en rien le comblement de ce silence, puisque la satisfaction ne paraît jamais être remplacée par l'apprentissage, comme l'expriment les enfants de mes corpus parlant le bulgare que ce soit par un apprentissage de naissance ou par effort personnel.

On distingue aussi dans les corpus une autre thématique, celle liée au silence de l'histoire parentale. Ce silence reproduit par les enfants est évoqué dans leur discours de manière plus ou moins explicite.

Anna et Al, par exemple, ne nomment pas le terme « silence » dans leurs discours, ils ne mettent pas en mots cette notion, mais utilisent des termes d'imprécisions pour formuler leur méconnaissance de l'histoire parentale. Anna lors de notre conversation paraissait connaître et répondre avec précision aux interrogations que je pouvais avoir sur son histoire familiale, pourtant, les hésitations « je pense » et « je crois » marquent son énonciation. Il en est de même pour Al qui ponctue son discours de ces formules de suppositions ainsi que des catégories de souvenirs éphémères comme « flash » et « assez flou ».

Alex, Nicole et Caroline n'utilisent pas non plus le mot « silence » dans leurs discours, pourtant ils évoquent par leurs propres mises en discours cette idée. Le silence est expliqué par exemple comme une volonté parentale de « protéger » leurs enfants. Alex nomme ainsi le silence comme une protection, un « choix » paternel qu'il s'applique à « respecter » : « tout ce qui a été dit était pour me protéger ». Nicole quant à elle, exprime le même constat « elle a voulu nous protéger entre guillemets », mais ce silence maternel de protection ne lui suffit pas « ça m'énervait », elle énonce celui-ci comme une « souffrance », une « colère », une « tricherie », un « mystère », un « mensonge ». Les effets de ce silence sont une recherche de la « vérité » pour « répondre à un silence », et un « blocage », terme utilisé aussi par Caroline et Inana.

Avec le corpus de Caroline, de nouveaux énoncés viennent enrichir la notion de silence. Celle que je trouve la plus éloquente est une « version édulcorée ». Caroline sans remettre en cause la sincérité de ses parents « doute de leur version », et « essaie de poser des questions » et « de mener une investigation ». Pour parler du silence de la langue, elle utilise les termes de « honte », « manque », « erreur ». Comme Nicole, ces silences l'irritent « ça m'énerve », ce terme est aussi nommé à plusieurs reprises par Elizabeth dans son discours « ça m'énerve », « ça m'agace ».

Elizabeth et Inana sont les seules à mettre en mots dans leurs discours le terme « silence ». Elles analysent leur rapport à celui-ci, et une réflexivité est produite autour de cette notion. Le silence est énoncé comme tel dans leurs discours : « on est activement silencieux » (Elizabeth) ; « LE SILENCE / mais t'as raison il y a des silences » (Inana).

Elizabeth interroge cette idée et la décline en de nombreuses variations : « une culture du non-dit », « l'organe du silence », « on a décidé de ne pas parler », « personne ne disait rien », « le silence et le secret contraint et forcé », « la culture du secret », « il faut pas qu'on dise », « il fallait pas parler ».

Inana, elle aussi, est consciente de ce silence parental qu'elle exprime comme « dur », « ancré », un « poids bulgare ». Elle décrit cette situation vécue comme « horrible », ayant provoqué « un vrai blocage » chez elle. Inana établit un lien entre le terme « silence » et celui de « vide » qu'elle travaille au quotidien dans son élaboration artistique : « finalement les silences

les vides ça revient », « je travaille les vides vachement dans mon boulot », « sur l'espace sur les vides », « c'est imbriqué tout est imbriqué ».

Une autre perspective qu'Inana met en mots est le silence régnant autour de la Bulgarie qu'elle décrit comme « méconnue », « ABSOLUMENT méconnue », « l'inexistence en soi de la Bulgarie qui ne souhaite pas par elle-même exister », « négation identitaire ».

Qu'elle soit explicitement énoncée dans leurs discours, comme c'est le cas pour Elizabeth et Inana, ou bien plus subtilement distillée dans leurs mises en mots comme pour Nicole, Caroline, Alex, Al ou Anna, la notion de silence est présente dans toutes les conversations que j'ai eues avec chacun d'eux, mais celle-ci s'évoque différemment et singulièrement selon leurs manière de dire qui leur sont propres.

Nous allons dès à présent analyser plus spécifiquement certaines notions que nous venons d'évoquer par ces types d'énoncé de terrains pour comprendre comment les récits parentaux sont mis en doute par les enfants.

2. Mise en doute des récits parentaux

Les récits parentaux sont bien répétés par les enfants. Ils les mettent en mots comme des histoires mythifiées qu'ils reproduisent dans leurs discours. Cependant, j'ai constaté dans mes corpus une certaine mise en doute de ces mêmes récits transmis. Une distance est créée par les enfants envers les histoires racontées, que ce soit par la présence de failles de suppositions dans la narration, ou bien par la construction d'un discours sur la recherche de la vérité fantasmé.

2.1. Des failles dans la narration

A l'intérieur même de leurs narrations, peuvent se trouver des failles qui viennent contredire l'histoire rapportée. Al par exemple, en me racontant comment son père a choisi le prénom Alexandre pour nommer son fils, exprime une mise en doute de la véracité des faits relatés tout en continuant de rapporter l'histoire entendue.

Al : voilà après ma mère m'avait dit enfin si tu veux dans la nouvelle de mon père / il aurait soi-disant trouvé mon nom en faisant une balade vers le pont Alexandre III et qu'il a trouvé sublime et du coup il s'était dit mon fils s'appellera Alexandre / enfin c'est ce qu'il avait écrit dans la nouvelle que j'avais lu / c'est ce que ma mère m'avait dit

Sophia : c'est beau

Al : ouais c'est pas mal comme histoire²⁷⁰

Al exprime ici la supposition à travers la mythification de la trouvaille de son prénom par son père. La première impression qui ressort de ce passage est qu'il ne croit pas trop à l'histoire que lui-même raconte. Al est pourtant en possession d'éléments pour me rapporter cette histoire, puisqu'il se justifie par l'utilisation de deux sources différentes pour un même événement : « ma mère m'avait dit » et « dans la nouvelle de mon père ». Ces preuves écrites et orales sont mêmes renforcées une seconde fois à la fin des faits relatés, par une structure en miroir inversée qui se répètent : « c'est ce qu'il avait écrit dans la nouvelle que j'avais lu / c'est ce que ma mère m'avait dit ».

Malgré ces appuis concrets, Al émet des doutes dans son énonciation par l'emploi de l'adverbe « soi-disant », ainsi que par l'utilisation de « enfin » à deux reprises. Le seul fait qu'il semble avérer dans son énonciation, est que son père « a trouvé sublime » le pont Alexandre III. Alors que tout le reste de son discours est au plus-que-parfait, pouvant insinuer une situation imaginaire peu vraisemblable, par l'emploi du passé composé, Al donne à cette constatation l'impression qu'il peut envisager cet émerveillement paternel. Cette mythification sur l'origine de son prénom est mis en mot et aussi mis en doute en même temps par Al. Comme l'a suggéré Authier-Revuz, nous avons ici des discours rapportés avec un marquage très appuyé des énonciateurs antérieurs.

Le terme « histoire » qu'il utilise en conclusion de son énonciation, permet de poursuivre la dimension non véridique qu'il lui attribue. De plus, il est précédé de l'expression d'atténuation « ouais c'est pas mal comme », et il peut être interprété comme une histoire envers laquelle il se distance volontairement tout en continuant à la raconter.

²⁷⁰ Interactions avec Al, tours de parole de 140 à 142 dans les annexes.

Les enfants peuvent, à l’instar d’Al, mettre à distance dans leur énonciation l’histoire qu’eux-mêmes racontent, mais ils peuvent aussi comme c’est le cas pour Caroline, Elizabeth ou Nicole, mettre en doute la véracité des faits rapportés dans une réflexivité affichée sur les histoires racontées. Bien que la question ne soit aucunement de savoir s’il existerait une *vraie version* des faits, au travers de mes corpus j’ai remarqué que certains enfants ne croient pas ce que leurs parents leur racontent comme une vérité.

Caroline s’interroge justement sur la perception de ces histoires qu’elle estime passées à travers le prisme parental :

Caroline : bah mais moi j’ai l’impression pareil / si je parle à mes parents c’est la version édulcorée /// enfin pas forcément édulcorée / mais leur version / donc en plus je pense que c’est sincère qu’ils sont de bonne foi / mais tu sais parfois tu as une version des faits qui correspond / qui te va / et tu vas pas creuser tu vas pas remettre en question ce qui s’est passé prendre du recul dire ah mais tiens cette situation-là / donc je sais pas si c’est /// parfois je doute de / fin je doute pas de ce qu’il m’a raconté mais après tout c’est loin ils y pensent pas tous les jours / voilà si vraiment j’avais des questions à leur poser faudrait qu’ils soient à table et qui réfléchissent parce que si je pose des questions comme ça vite fait // mais oui ça m’intrigue pas mal ²⁷¹

2.2. Une version édulcorée

Caroline revient par réflexivité sur son « impression » quant à la réception de ces histoires familiales. Elle utilise pour cela le terme « version ». L’histoire que ses parents lui ont transmise serait une « version » d’une réalité. Elle juxtapose pour cela différentes idées à cette notion qu’elle tente de redéfinir dans son explication pour la reformuler au plus juste : « version édulcorée /// enfin pas forcément édulcorée » ; « leur version » ; « une version des faits ».

Caroline ne remet pas en cause la sincérité de la source que sont ses parents, « c’est sincère », « ils sont de bonne foi », « je doute pas de ce qu’il m’a raconté », mais elle est consciente du fait qu’il s’agit d’une interprétation d’événements passés, et si cela « va » et convient à ses parents, ce n’est pas son cas. Par un procédé qui énumère tout ce que ses parents

²⁷¹ Interactions avec Caroline, tour de parole 269 dans les annexes.

n'ont pas fait, Caroline établit par la même occasion tout ce que elle met en place comme action : « tu vas pas creuser tu vas pas remettre en question ce qui s'est passé prendre du recul dire ah mais tiens cette situation-là ».

Lorsqu'elle énonce un sentiment de « doute », Caroline excuse immédiatement ses parents comme non responsables de cette remise en question de la vérité des histoires racontées. Dans l'énoncé « fin je doute pas de ce qu'il m'a raconté mais après tout c'est loin ils y pensent pas tous les jours », Caroline fait pourtant ressortir un doute qui semble plus prononcé vis-à-vis de son père que de sa mère, puisqu'elle emploie le pronom personnel singulier « il » qui dissocie à cet instant son père de sa mère, alors que dans tout le reste de l'énoncé, elle parle de ses parents communément au pluriel. Caroline va expliquer ce problème de transparence par un éloignement qui est autant géographique que temporel, comme si l'espacement pouvait jouer un rôle face à l'interprétation des souvenirs en opposition avec l'histoire de sa mère française qui serait donc plus proche de la réalité. Par l'utilisation du « si » hypothétique, Caroline suggère que ses parents sauraient répondre à ses questionnements qu'eux-mêmes ne se posent pas, mais pour cela, il faudrait qu'elle fabrique une situation sérieuse « qu'ils soient à table et qui réfléchissent » et non pas poser « des questions comme ça vite fait » dans un instant spontané et ordinaire.

Caroline exprime dans son discours que l'histoire racontée qu'elle continue à véhiculer est passée par un filtre parental. Cette constatation qu'une vérité absolue se dissimulerait derrière les histoires entendues se retrouve aussi clairement exprimée par Nicole :

Nicole : écoute longtemps / moi j'ai toujours été très contre / quand maman / mes sœurs elles adoraient dire / enfin j'ai ce souvenir-là / que /// tu sais j'étais une petite fille très sauvage / et euh très enfermée / et euh moi je détestais dire que ma mère était bulgare / ça m'énervait / ça m'énervait / ça m'énervait // et pas du tout mes sœurs

Sophia : pourquoi ça t'énervait ?

Nicole : j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose qui était pas juste / que on trichait / qu'il y avait une tricherie quelque part

Sophia : par rapport à quoi ?

Nicole : bah que si tu veux / je ne sais pas il y avait un mystère autour de ça si tu veux / mais que la vérité je ne la connaissais pas vraiment / mais ///

Sophia : et dire qu'elle était bulgare / c'était dire que tu ne connaissais pas le reste non plus ?

Nicole : je sais pas si tu veux je sais pas pourquoi ça me mettait mal à l'aise / et tu vois ça ne me mets plus du tout mal à l'aise aujourd'hui évidemment / mais quand j'étais petite / tu vois il y avait si tu veux / il y avait un mystère autour de ça et euh

Sophia : et parce que on ne devait pas te raconter tout non ? on te parlait ouvertement de tout / ce parcours de toute cette famille quand tu étais petite aussi ou ///?

Nicole : moi j'ai le souvenir que maman nous racontait si tu veux / mais c'était toujours des drames (*on rigole*) c'était des DRAMES oh la la mais bon tu sais XXX fixe quand on est enfant donc je sais pas // mes sœurs si tu veux / moi j'ai toujours été en conflit avec maman hein / même jusqu'à toute ma vie hein / euh peut être parce que maman si tu veux / nous on s'arrange tous avec nos vies et moi / commencé pas moi / mais je pense que ma mère elle s'est arrangée avec son histoire / tu vois pour survivre / pour traverser tout ça elle s'est arrangée et que moi / euh / tu sais / quand tu es petite fille t'es toujours en soif d'absolue / de vérité et tout ça / et donc intuitivement je devais le sentir

Sophia : que c'était plus une sorte d'arrangement qu'elle te racontait

Nicole : oui et enfin / d'arrangement / qu'elle s'est arrangée je ne sais pas sur quel plan si tu veux tu vois / mais euh elle a trouvé ses portes de sorties et moi il y a quelque chose qui me mettait mal à l'aise / je ne peux pas te dire quoi en fait²⁷²

2.3. Mise en mots du mystère et de la tricherie

Nicole met en mots son malaise comme un effet vis-à-vis des histoires que sa mère lui a racontées.

Elle parle de « tricherie », de « mystère », de « quelque chose qui était pas juste », pour nommer son ressenti sur cette situation conflictuelle de réception des récits de vie maternels.

Nicole se définit comme un être extrême avec l'emploi récurrent du superlatif absolu « très » : « très contre », « très sauvage », « très enfermée ». Par ces qualificatifs, elle insiste sur son côté intuitif, qui lui ferait ressentir ce que ses sœurs n'ont pu capter. Elle opère une différenciation notoire avec ses deux plus jeunes sœurs qu'elle associe toujours en binôme : « mes sœurs elles adoraient dire », « moi je détestais dire ». Dans cette énonciation en symétrie, Nicole, qui est l'aînée, se positionne à l'opposé de ses sœurs par l'utilisation des antonymes « adoraient » et « détestais ». Il est à noter que son frère cadet, plus jeune de 10 ans, est omis de cette

²⁷² Interactions avec Nicole, tours de parole de 127 à 137 dans les annexes.

comparaison, comme si cet espace à trois sœurs représentait l'instant dans lequel elle se positionne, avant même la naissance de son frère. En effet, Nicole effectue un déplacement dans un espace-temps la replaçant par sa façon de s'exprimer à l'état de « petite fille ». Sans jamais réussir à nommer l'impression qui la dérange, Nicole en donne les effets exacerbés qui sont semblables à des réactions de petite fille : « et euh moi je détestais dire que ma mère était bulgare / ça m'énervait / ça m'énervait / ça m'énervait // ». Elle ne donne pas ici un adjectif adapté à l'intensité de son énervement. Par une répétition identique à trois reprises, Nicole augmente l'effet de l'émotion ressentie, comme si elle ne détenait pas le vocabulaire suffisant pour l'exprimer autrement à cet instant.

Nicole est aussi pleine d'hésitations lorsqu'il s'agit de nommer l'objet même de son inconfort « quelque chose », « une tricherie quelque part », « je ne sais pas », « je ne sais pas pourquoi », « je ne peux pas te dire quoi en fait ». Nicole justifie son discours par des expressions comme « j'ai ce souvenir » ou « j'avais l'impression », elle se désimplique ainsi d'une vérité généralisante et instaure un recul par rapport aux événements racontés qu'elle prend soin de resituer dans leur contexte. Ces souvenirs émotifs ne seraient que sa simple impression subjective ressentie à une époque précise.

La cause de tout cet énervement est pourtant clairement énoncée : « que ma mère était bulgare », « il y avait un mystère autour de ça ». Nicole perçoit un mystère à travers les souvenirs bulgares d'enfance de sa mère qui sont emprunts, selon elle, de non-dits. Une relation entre le silence, le récit mythifié et la sensation de dissimulation est mise en place dans son discours.

Pour elle, le fait que sa mère soit bulgare, équivaut déjà à reconnaître qu'une partie de l'histoire de son ascendance lui est inconnue. Sans qu'elle ne nomme jamais la catégorie de dissimulation, Nicole ressent pourtant que derrière les histoires familiales faites de drames que sa mère lui a racontées, se cache une autre version plus mystérieuse. Ces histoires entendues lui semblent insuffisantes et contribuent même au problème car elles deviennent difficiles à croire.

Nicole est en rébellion contre « une tricherie ». Dans l'énoncé « on trichait », le pronom indéfini neutre laisse supposer plusieurs hypothèses d'appartenance. Tout d'abord est impliquée sa mère qui est, selon Nicole, l'initiatrice de cette tricherie. Derrière le « on » se trouve aussi compromis Nicole et ses sœurs qui ont reçu malgré elles une sensation de tricherie à travers ces

récits. Nicole subit ces histoires qu'elle n'a pas vécues et qui lui ont été transmises aussi avec leurs manques, leurs mystères, la gênant ainsi dans sa recherche de « vérité, de soif d'absolu ».

Il n'y a pas de dissimulation explicitée par Nicole, mais une sensation de dissimulation. Sa mère en effet a raconté et transmis ses histoires de vie à ses enfants, mais paradoxalement celles-ci ne satisfont pas Nicole qui est à la recherche d'autre chose, d'une vérité, d'une version officielle.

2.4. Recherche de vérité et arrangement avec la réalité

Nicole par sa recherche de vérité met à distance les histoires racontées par sa mère. Cette quête, elle la justifie comme celle évidente de toute « petite fille » qui est « toujours en soif d'absolu / de vérité et tout ça ». Quelques secondes avant (8 lignes plus haut dans le corpus) Nicole énonce déjà ce fantasme d'un discours de la vérité « il y avait un mystère autour de ça si tu veux / mais que la vérité je ne la connaissais pas vraiment ». Cette vérité qu'elle ressent comme dissimulée par sa mère derrière des « arrangements », a eu comme conséquence un « conflit » permanent entre les deux femmes. Par l'emploi des pronoms « nous », « on », « nos » et « moi » pour parler des arrangements de chacun, Nicole effectue une opposition avec la conception d'arrangement de sa mère, qu'elle distancie en plus à partir de ce moment en la nommant « ma mère » et non plus « maman ». Elle établit une différenciation de l'objet d'arrangement. Alors que Nicole arrange comme tout le monde sa « vie », sa mère, elle, « s'est arrangée avec son histoire », et ce de façon presque égoïste puisque ce n'est pas pour ses enfants qu'elle a réalisé ces arrangements mais pour elle seule, comme le démontre l'utilisation du pronom démonstratif exclusif « ses » : « elle a trouvé ses portes de sortie ». Nicole maintient les séparations d'intention par un jeu énonciatif entre le « elle » de sa mère et le « moi » qui rythme tout son discours. Pour autant, Nicole n'arrive pas à expliciter cette gêne, celle-ci est sans mot « intuitivement je devais le sentir », « je ne sais pas sur quel plan », « quelque chose qui me mettait mal à l'aise », « je ne peux pas te dire quoi en fait ». A travers tous ces termes qui expriment le ressenti, Nicole formule un non-dit maternel qui opacifie la vérité qu'elle recherche de manière inassouvie.

La même catégorie de l'arrangement se retrouve également utilisée chez Elizabeth lors d'une réflexivité sur la mise en doute de la véracité des récits parentaux mais également des siens :

Élisabeth : donc je parle du monde et je parle aux gens en parlant de moi en espérant que ça va leur parler à eux //et c'est le cas / donc après évidemment il y a tous les petits arrangements avec la réalité / c'est ce que je dis dans le 4e de couverture c'est / le petit texte derrière / on arrange sa vie comme on arrange un bouquet // c'est peut-être pas // voilà c'est peut-être pas exactement comme ça que ça s'est passé / mais l'idée elle est là // cela dit / je dis c'est suffisamment proche de la réalité / parce que ma mère me dit / c'est la vérité toute crue donc // et au fond / la vérité toute crue / elle est tellement plus extraordinaire que tout ce qu'on peut inventer²⁷³

Elizabeth me racontait à ce moment de la conversation comment ses histoires personnelles avaient été une source d'inspiration pour la création de ses pièces de théâtre et livres. Elizabeth porte un regard sur son travail d'interprétation et de retranscription dans l'art de cette réalité parentale. La question de la vérité se pose ici dans un constat par l'emploi de l'adverbe « évidemment ». Selon elle, il ne peut y avoir d'histoires rapportées sans « tous les petits arrangements avec la réalité ». Cette réflexion sur l'action d'arranger « sa vie comme on arrange un bouquet », Elizabeth l'a eue d'elle-même bien avant que je ne soulève ces questions dans cet entretien, puisqu'elle conclut la quatrième de couverture de son livre par cette comparaison « on écrit sa légende personnelle, on tisse son histoire minuscule, on arrange sa vie comme on dit “arranger un bouquet” »²⁷⁴. Le « on » employé généralise ici son concept, puisqu'il peut valoir pour elle comme pour ses parents mais pour tout le monde.

Elizabeth décrit la « réalité » comme une vision objective que l'arrangement ne peut retranscrire « exactement ». Mais cet arrangement serait « suffisamment proche de la réalité » pour pouvoir se confondre avec elle. L'important reposerait sur le fondement de cette transmission parentale, à savoir « l'idée » même de ces histoires.

Contrairement à Caroline et Nicole, qui doutent des histoires de leurs parents, Elizabeth justifie cette fidélité à la réalité vis-à-vis des histoires vécues par la déclaration de sa mère qui voit ses arrangements comme une « vérité toute crue ». Elizabeth soulève ainsi une autre notion. La « vérité » que les parents ont vécue serait « plus extraordinaire que tout ce qu'on peut

²⁷³ Interactions avec Elizabeth, tours de parole 151 dans les annexes.

²⁷⁴ Mazev, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris.

inventer ». Par des arrangements, Elizabeth aurait réussi à recréer une « vérité toute crue », celle-ci n'existant pourtant que dans l'imaginaire de ses parents puisque, comme elle me l'exprimait au tout début de notre conversation, « c'est que cette Bulgarie elle n'a jamais existée que dans leur tête »²⁷⁵. Cette Bulgarie imaginaire qu'elle décrit par ses propres arrangements arrive à correspondre finalement aux arrangements premiers mis en place par ses parents. C'est bien toute cette contradiction qui se retrouve dans le dernier paragraphe de son livre :

« De retour en France, je dis à ma mère : « Je me demande si elle a jamais existé, la Bulgarie dont vous m'avez tant parlé. » Elle (*sa mère*) répond : “ça prouve qu'on a bien raconté” »²⁷⁶

Elizabeth, comme Nicole, Caroline ou Al sont conscients que les histoires qu'ils ont entendues de la bouche de leurs parents ont été arrangées, comme ils les ont arrangées à leur tour en seconde main. Les récits parentaux sont mis en doute dans leurs énonciations, mais même si ils n'y croient pas trop, ils continuent cependant à être passeurs de ces histoires sans les remettre véritablement en cause. Il s'agit d'une interprétation de l'histoire, comme le remarquait Caroline, une version choisie par leurs parents pour leur raconter leurs vécus. Pourtant, cette constatation de la mythification des histoires n'est pas sans effet. Certains enfants, comme c'est le cas pour Nicole, peuvent avoir l'impression que se dissimule derrière cette version officielle, qui s'apparente à du mensonge, une vérité cachée qui serait à découvrir.

²⁷⁵ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 3 dans les annexes.

²⁷⁶ Mazev, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris, p. 82.

Chapitre 9 :

Le non passage à l'acte

Les enfants de la seconde génération ont un désir de comprendre et une curiosité d'aller voir ce qui pourrait se cacher derrière les silences et les non-dits des récits parentaux. Ces histoires mythifiées vont ainsi engendrer une dynamique de la part des enfants qui ont une volonté de déchiffrer une vérité absolue qu'ils estiment dissimulée derrière un filtre parental.

Je soumets l'hypothèse que l'enfant est initiateur d'une recherche sur le passé de ses parents, pourtant, même s'il arrive à détenir à un moment donné des clefs pour percer ces mystères ressentis, il n'ose pas aller jusqu'au bout de ses actions et réalise ce que j'appelle un *non passage à l'acte* pour continuer à croire malgré tout à la magie des histoires transmises en héritage.

Pour observer les actions engendrées par les enfants à partir des transmissions parentales matérialisées, je vais m'appuyer premièrement sur le travail de recherche de la seconde génération à partir des traces laissées en héritage au travers des lettres transmises, mais aussi des preuves photographiques ou archives administratives ; puis, je vais m'intéresser au *non passage à l'acte* en lui-même des enfants qui « n'osent pas » aller au bout de leurs prospections ; enfin la perception du secret sera interrogée ainsi que les effets du renoncement à la vérité absolue pour continuer à croire ensemble aux histoires familiales racontées.

1. Un patrimoine matériel

Nous avons utilisé depuis le début de cette recherche le terme *héritage* principalement d'un point de vu immatériel, à travers la légation d'une littérature orale familiale faite de récits mais aussi de non-dit, de silence. Cependant, il faut aussi prendre en compte un autre aspect du patrimoine parental qui se compose également de traces matérielles.

En effet, la notion d'héritage suppose en même temps une dimension matérielle et immatérielle. Le sens qui est cité en premier dans les dictionnaires, comme c'est le cas dans le *Trésor de la Langue Française informatisée*, insiste d'abord sur le bien matériel avant de s'intéresser dans un second temps au « caractère physique et/ou moral » (« ce qui est reçu par tradition » n'arrivant que dans le B.1.b.). La transmission de propriété définit ainsi en premier l'héritage : « patrimoine que laisse une personne à son décès ; patrimoine recueilli par voie de succession ».

J'ai pu remarquer au travers de mes corpus que certains évoquaient justement la réception d'un héritage matériel, comme c'est le cas pour Al qui a *récupéré* « un petit appart dans lequel vivait mon père ». Ce patrimoine immobilier ne bénéficie pas pour autant de beaucoup de soin ni d'intérêt de sa part, puisque lui-même, qui en est propriétaire, ne suit que de loin la gestion de son bien : « après / j'ai laissé ma mère gérer l'appart donc je pensais qu'il est plus destiné à la vente / il est pas excellent / plutôt mal entretenu / mal géré en fait »²⁷⁷.

Ce même désintéressement vis-à-vis du patrimoine familial immobilier se retrouve chez Inana :

Inana : et en fait il y a plusieurs maisons de mes ancêtres qui ont été spoliés / tu sais pris

Sophia : et tu as réussi à les récupérer ?

Inana : j'ai pas cherché

Sophia : tu pourrais

Inana : bah il faudrait que je fasse les démarches aujourd'hui // mais ça par exemple c'est des musées quoi

Sophia : et ton père il a pas voulu faire la démarche / ou ta mère

Inana : mon père il s'en fout complètement²⁷⁸

Al ou Inana ne semblent pas trop affectés par le fait d'avoir récupéré ou de pouvoir être en mesure de récupérer un bien matériel qui leur reviendrait légalement.

Pourtant une autre forme d'héritage matérialisé par certains objets requiert de plus d'attention de la part des enfants de la seconde génération, comme par exemple la robe de mariée de la mère

²⁷⁷ Interactions avec Al, tours de parole 230 dans les annexes.

²⁷⁸ Interactions avec Inana, tours de parole de 224 à 230 dans les annexes.

d'Anna que sa fille conserve précieusement chez elle²⁷⁹. Les intérêts patrimoniaux sont ainsi plus portés sur des traces matérielles comme des vêtements symboliques, ou bien des correspondances scripturales, mais aussi des épreuves photographiques.

2. Les photos comme preuves du passé

Ces traces matérielles dans lesquelles se déposent les strates de la mémoire intergénérationnelle ont été analysées par Véronique Montémont²⁸⁰. Cette chercheuse en langue et littérature françaises s'est intéressée lors d'une participation à l'ouvrage collectif *Paroles, langues et silence en héritage*²⁸¹, au patrimoine photographique comme héritage matériel.

Véronique Montémont s'interroge – à partir de récits autobiographiques s'appuyant sur la transmission de photos de famille²⁸² – sur ce que ces épreuves photographiques engendrent comme processus de recherche sur les histoires familiales.

Les traces matérielles transmises en héritages peuvent avoir de multiples supports. En plus des traces scripturales que sont les journaux intimes, les mémoires ou bien les correspondances, il faut rajouter à partir du XIXe siècle le patrimoine photographique. Comme le souligne Montémont, l'album photo devient avec la démocratisation du processus « la pièce maitresse de la culture familiale transmise parfois au détriment des supports écrits » (Montémont, 2009 : 374).

²⁷⁹ Interactions avec Anna, tours de parole de 14 à 18 dans les annexes :

Anna : oui et j'ai sa robe de mariée à l'étage

Sophia : c'est vrai

Anna : je suis rentrée dedans jusqu'à il y a 10 ans mais ne faisant plus 64 kilos je ne peux plus rentrer dedans

Sophia : oui

Anna : en dentelle très jolie

²⁸⁰ Montémont, Véronique, 2009, « L'épreuve de l'épreuve », in *Paroles, langues et silences en héritage*, Presse universitaire Blaise Pascal, Clermont Ferrand. p. 373 à 384.

²⁸¹ Andriot-Saillant, Caroline, 2009, *Paroles, langues et silences en héritage*, Presse universitaire Blaise Pascal, Clermont Ferrand.

²⁸² Marie Desplechin, Anny Duperey, Dorothy Allison, Lydia Flem ou encore Anne-Marie Garat

Les photographies, dans leur matérialité même, sont des « témoins qui constituent souvent, à défaut de journaux intimes ou d'échanges épistolaires, la seule trace de l'écume du passé » (*ibid.* : 375).

Cette transmission sur plusieurs générations d'album photographique résulterait cependant d'une histoire familiale géographiquement stable. Dans le cas des familles de mes corpus, les déplacements lors de l'exil ont amoindri le patrimoine photographique.

Teko, par exemple, a quitté le bloc de l'Europe de l'Est sans aucune photo, pas même une éprouve de ses parents. Par le biais de son frère venu le rejoindre quelques années plus tard en Allemagne de l'Ouest, il a pu récupérer 6 photos de son « album familial ». Ces photos ornent aujourd'hui la bibliothèque de son bureau, elle se composent d'un portrait de chacun de ses parents, d'un portrait de famille (fait avant sa naissance se composant de ses parents et de son frère aîné âgé alors de 4 ans), d'une photo de sa mère pendant son voyage de noce, et de deux photos de lui à l'adolescence.

Le travail de Montémont soulève cette particularité du manque de matérialité, et donc de la rareté des preuves photographiques. Elle prend pour cela appui sur le livre *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* de Lydia Flem, psychanalyste, écrivain et photographe²⁸³. Les parents de l'auteur, rescapés du génocide juif n'ont conservé que peu de traces matérielles de leur passé. Lydia Flem « voit dans ce silence familial la source d'un malaise hérité, qui l'a conduite à combler les blancs par des fantasmes et des terreurs. Dans son cas, c'est l'absence pure et simple de certains documents héréditaires qui lui a fait prendre la mesure de l'effacement que le génocide a pu opérer sur certains êtres, en l'occurrence ses grands-parents : “il n'y avait aucun lieu où se recueillir en leur mémoire. Pas d'archives, pas de photographies, pas de traces de leur vie” (Flem, 2004 : 78). Les archives familiales qui ont survécu n'en acquièrent que plus de valeur » (Montémont, 2009 : 377).

Les seules photos restantes deviennent alors des preuves, des traces à dimension documentaire d'une période révolue. La raréfaction des photos familiales peut être due à un événement historique tragique, mais aussi, comme le raconte Anna, à la volonté personnelle des parents de détruire ces témoignages du passé.

²⁸³ Flem, Lydia, 2004, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Seuil, Paris.

Anna : et je suis retombée sur les photos que je ne connaissais pas parce qu'en fait a priori quand papa et maman se sont pris la tête un certain nombre de fois maman a dû déchirer quelques trucs oui à / je suis tombée sur une photo elle est dans les tons un peu verts et tu la vois elle est dans le vent comme ça il y a des voitures qui sont garées dans la rue et elle est là dans le vent avec ses cheveux et sa robe

Sophia : en robe de mariée²⁸⁴

Anna me répond, alors que je lui demandais où s'étaient mariés ses parents, par la description d'une photo de sa mère le jour de son mariage en Bulgarie. On comprend qu'il n'y a pas eu de consultation d'une boîte de photographies en compagnie de sa mère ou de son père. Anna est « tombée » d'elle-même sur des clichés qui lui étaient inconnus, mutilés « *à priori* » par sa mère qui « a dû déchirer quelques trucs ».

Elle décrit par la suite cette photo qui est marquée par l'époque à laquelle elle appartient, « dans les tons un peu verts ». Ce caractéristique temporel de l'image verdâtre replace cette copie originale, et sans doute unique exemplaire, au début des années 70, avec « des voitures garées dans la rue » qu'on imagine alors des modèles soviétiques de cette période. Anna insiste sur le mouvement de cet instant qui est figé dans cette photo, « elle est dans le vent, elle est là dans le vent avec ses cheveux et sa robe ».

Cette photo semble être le témoin muet de ce moment de bonheur parental qu'elle n'a pas connu et qu'elle n'aurait pu imaginer si elle ne possédait pas maintenant cette preuve du passé familial.

La romancière Anne-Marie Garat insiste justement sur le fait que les photographies fixent des strates temporelles morcelées, fragmentées et désordonnées, « on hérite avec les photos d'une « histoire d'ellipses et de lacunes »²⁸⁵ qui déclenche par contre coup un réflexe complétif, nourri d'un mixte de témoignages et d'imagination » (Montémont, 2009 : 380).

Montémont insiste sur l'aspect silencieux de la photographie. Elle s'appuie pour cela sur la théorie du philosophe Jean-Marie Schaeffer qui a démontré dans ses travaux que « la

²⁸⁴ Interactions avec Anna, tours de parole de 12 à 13 dans les annexes.

²⁸⁵ Garat, Anne-Marie, 2011, *Photos de famille*, Acte sud, Paris, p.25

photographie est un dispositif plus qu'un résultat » (*ibid.* : 377). Il n'y aurait pas de rétroaction, selon lui, la photographie n'ayant « d'existence que comme signe réceptif »²⁸⁶.

Pour s'approprier les photos de famille, un travail de recontextualisation doit être effectué par les récepteurs héritiers. Cela consiste, selon Montémont, à une identification des personnes qui y figurent pour maintenir le lien de parenté. Il faut tout d'abord « donner un nom, savoir qui est qui » (*ibid.* : 378).

Cette action, Inana l'opère alors qu'elle me montre des photos de famille qu'elle conserve sur son téléphone portable :

Inana : ah tiens regarde / j'ai des photos de mes grands-parents // j'adore c'est trucs-là
(*elle me montre des photos archivées sur son téléphone*)

Sophia : ah j'adore ces photos-là // raconte c'est qui qui

Inana : ça c'est mon arrière-grand-père / sa femme / mon grand-père qui est le premier violon de Sofia / enfin qui était premier violon de Sofia // la sœur de cette femme et son mari du coup / donc trop drôle quoi

Sophia : ça c'est ton grand-père au milieu

Inana : mon grand-père enfant

Sophia : on est dans les années quoi ? 1900 quoi ? 10 ?

Inana : ouais c'est // vers // un peu plus parce qu'il a eu mon père jeune donc // il est de 39 lui

Sophia : il a eu ton père très très jeune dans ce cas-là / non mais attend il a eu ton père à quel âge ? à 10 ans ?

Inana : non qu'est ce que je dis / 29 peut-être / je dis des bêtises / 29 / années 30 oui // mais je crois que j'en ai pas mal des autres photos / mais pas là // parce que du coup j'ai des photos // donc c'est marrant

Sophia : moi aussi / alors // j'ai deux trois photos /// mais je les ai pas là en fait

Inana : tu vois / il faudrait que je scanne²⁸⁷

Inana effectue bien ici « le geste onomastique » qui représenterait « le premier lien pour dire l'origine : origine de l'image, mais aussi origine de soi puisque l'on recrée de la sorte son arbre

²⁸⁶ Scheffer, Jean-Marie, 1987, *L'image précaire. Du dispositif photographique*, Seuil, Paris, p. 69.

²⁸⁷ Interactions avec Inana, tours de parole de 211 à 221 dans les annexes.

généalogique » (Montémont, 2009 : 378). Elle nomme les relations existantes entre tous les ascendants présents sur la photo. Sans pour autant leur attribuer de noms propres ni même de prénoms, Inana s'attache à resituer les liens unissant les protagonistes de la photo à elle-même.

Pourtant elle se retrouve dans ce travail d'identification confrontée à la méconnaissance du patrimoine photographique. Sans légende, Inana a du mal à resituer cette photo dans le temps. En partant des seuls faits assurés que sont la naissance de son père en 1952 et le fait que son grand-père a « eu [s]on père jeune », Inana tente de retrouver l'année du portrait de famille. Elle se trompe premièrement sur l'année de naissance de son grand-père qu'elle estime d'abord en 1939. Après la mise en doute de cette date trop précoce (il aurait eu son fils à 13 ans) elle opère par déduction un réajustement d'une dizaine d'années « je dis des bêtises / 29 / années 30 oui ».

Inana réagit avec émerveillement à la relecture de ces photos « j'adore ces trucs-là », « donc trop drôle quoi », « donc c'est marrant ». Pourtant elle connaît ces clichés et les regarde souvent puisqu'elle les a numérisés et les porte avec elle au quotidien sur son téléphone. Inana a contribué à la gestion du patrimoine photographique, elle a sorties les photos du « tiroir de conservation d'objets précieux et fragiles » pour les rendre accessibles et vivantes. Cependant, elle ne porte que quelques épreuves sélectionnées puisqu'elle en a « pas mal des autres photos » qui pourraient venir compléter sa collection dès lors qu'elle effectuera la fin de son travail d'archive numérique « il faudrait que je scanne ».

Comme le suggère Montémont, « la photographie est un mode de transmission de la mémoire familiale complexe, sous son apparente transparence phénoménale. Le silence qui entoure les images, même s'il est rompu par la légende, oblige le descendant à une (en)quête contemplative » (2009 : 384).

Le travail onomastique correspondrait néanmoins à une identification « de surface », ne disant « rien de la personnalité, de l'histoire des individus qui est à chercher ailleurs dans l'image, sous d'autres formes : une expression, qui renseignera sur un état d'esprit » (*ibid.* : 384).

La photographie peut ainsi être un trait d'union mais aussi un « réservoir fantasmique » (*ibid.* : 379). Les clichés deviendraient une représentation établie d'un fragment du réel. Nicole par exemple, en observant les images révolues de sa mère est à la recherche d'une certaine véridicité photographique :

Nicole : ... j'avais vu un psy il m'avait dit emmenez-moi des photos et alors j'ai emmené des photos de maman et il m'avait dit / jeune et avant qu'elle parte / et il m'avait dit regardez comment / et c'est vrai même à 18 ans elle se marre tout le temps elle est gaie et tout dit ça / et en fin de vie tu vois elle est triste // mais euh / bon voilà²⁸⁸

Nicole par l'emploi des termes « c'est vrai » « et tout dit ça » démontre que pour elle les photographies correspondent à une preuve indiscutable. Pourtant les photos peuvent mentir, c'est une apparence où toute la subtilité de l'envers du décor n'est pas approchable. Jean-Marie Schaeffer appelle même le déchiffrement passionné de l'envers de la photo « une reconstruction hypothétique » de « l'intentionnalité du photographe » (Schaeffer, 87 : 84). Nicole se rattache pourtant à ce témoignage concret pour justifier des changements de comportement de sa mère, les photos concordant à une justification de faits indéniables.

Comme le conclut l'article, « l'héritier ne peut se dispenser d'un travail d'appropriation, qui le plonge au cœur des silences familiaux, et l'oblige à donner du sens au tu, au non-dit, au caché, au contexte hors cadre [...] La photographie est un média particulièrement exigeant, qui confronte le spectateur aux lacunes de la mémoire familiale. Embrayeur fantasmique, l'image oblige surtout à choisir la manière dont nous nous projetons dans l'héritage familial, et dont nous acceptons à l'intégrer dans la construction de soi » (Montémont, 2009 : 384).

Les photographies sont un élément ambigu, à la fois évident et opaque, elles sont une preuve du passé mais sont interprétées par les descendants avec leurs intentions actuelles et leurs déductions du contexte entourant les images qui sont remontées jusqu'à eux.

Une autre trace matérielle est elle transmise avec une intention directe aux ascendants, ce sont les traces scripturales laissées volontairement en héritage.

3. Des lettres laissées en héritage

Les transmissions matérielles peuvent être multiples, un patrimoine immobilier, des objets ou vêtements symboliques, des épreuves photographiques mais aussi des lettres transmises. Que ce

²⁸⁸ Interactions avec Nicole, tour de parole 226 dans les annexes.

soit une correspondance, un journal intime, des notes ou des écrits accumulés, ces traces laissées en héritage ne sont pas anodines. Elles demandent de la part du descendant, qui se retrouve en possession de ce bien légué, de décider entre accepter de rentrer dans l'intimité de la personne disparue, ou bien de rester à l'écart des écrits hérités qui ne lui avaient pas été donnés à consulter lors du vivant de ce parent.

Pour comprendre la complexité de cette réception passive, je vais m'intéresser principalement à l'étude de cas de Nicole et de sa famille. En effet, elle a reçu avec ses frères et sœurs, en héritage des lettres échangées entre sa mère et sa famille restée en Bulgarie. Des quatre enfants, Nicole est la seule à vraiment vouloir découvrir le contenu de cette correspondance écrite en grande majorité en langue bulgare.

3.1. Archives administratives et lettres intimes

Dans les traces matérielles reçues par les ascendants, il faut tout de même distinguer deux sortes d'écrits : les archives administratives et les lettres personnelles.

Les dossiers administratifs sont des preuves extérieures aux transmissions familiales qui existent indépendamment de la volonté du parent concerné. Ce mode de preuve familiale nécessite une démarche personnelle de la part de l'enfant qui doit entamer des procédures de recherche en plus de la transmission interne de documents familiaux. Ces traces résident dans des fichiers répertoriés par des administrations et peuvent être consultées moyennant une démarche procédurière mise en place par un membre de la famille. Malgré la volonté de certains parents à maîtriser leur passé ainsi que les éléments à transmettre ou pas à leurs descendances, les dossiers administratifs sont conservés avec ou sans le consentement de la personne intéressée. Il s'agit de faits de vie, comme les naissances, les mariages, mais aussi tout ce qui a bénéficié de conditions officielles. C'est le cas par exemple des moments civils comme le service militaire, mais aussi, dans le contexte qui intéresse Nicole, les détentions dans les camps.

Les archives sont souvent factuelles, ne donnant que peu d'éléments pour reconstituer la vie de la personne concernée. Mais Alain Corbin nous prouve de contraire par son travail d'historien.

*Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*²⁸⁹ est une recherche microhistorique qui vise à restituer la vie d'un sabotier de la Sarthe, Louis-François Pinagot, à partir d'éléments d'archives administratives. A travers les recoupements des archives de villages alentours et d'événements marquants de la région, Alain Corbin arrive à redonner une histoire à ce personnage inconnu de la grande histoire. Il prouve ainsi qu'avec beaucoup de travail et de minutie, il est possible de créer une véritable enquête de reconstitution à partir de seuls éléments d'archives.

Les Bulgares bénéficient quant à eux – comme dans la plupart des pays de l'Europe de l'Est – de « dossiers » d'archives administratives plus complets. Comme nous l'avons évoqué auparavant²⁹⁰, les archives de la Sûreté d'Etat et du renseignement militaire²⁹¹ sont consultables depuis décembre 2006. Ces dossiers personnels donnent des informations pouvant permettre une recontextualisation plus exhaustive et détaillée de la vie des personnes en question.

Ces documents qui font preuve de traces ne sont donc pas transmis volontairement par le parent, et il faut, pour pouvoir consulter et découvrir ces dossiers, entamer des démarches administratives. Le frère de Nicole, François, a effectué ce travail pour récupérer les dossiers familiaux de son ascendance maternelle, comme nous le raconte Nicole :

29. Nicole : donc mon frère il a fait une recherche / il a retrouvé tous les documents administratifs là-dessus (*sur l'incarcération de son grand-père au camp de Belene de 1949 à 1953 et sa mort en 1954*)

143. Nicole : enfin / si tu veux il a demandé à quelqu'un d'aller chercher dans les archives tu vois et donc il nous a été transmis le dossier

208. Nicole : bah écoute il faudrait que je reregarde les documents que mon frère a fait tirer mais ce sont plutôt des documents administratifs

²⁸⁹ Corbin, Alain, 2008, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Flammarion, Paris.

²⁹⁰ Partie 2, 1.3. Parler de choses qui ne devaient pas être dites. L'extériorité du principe dialogique. p.161.

²⁹¹ Ragaru, Nadège, « Les dossiers de la Sûreté d'Etat bulgare : Le communisme dans les plieuses du temps ». *Revue des études slaves, Institut d'études slaves et EUR'ORBEM*, 2010, 81 (2-3), p.203-225.

Nicole exprime bien l'action de recherche que son frère a dû mettre en place. Lui-même ne parlant pas le bulgare, il a dû faire appel à une personne tierce pour se charger des obstacles bureaucratiques et « retrouver tous les documents administratifs » escomptés. Ces preuves, qui paraissent incomplètes et insuffisantes pour Nicole, ne correspondent pas à un héritage direct transmis de première main par la personne disparue à ses descendants.

Contrairement aux archives administratives, les lettres intimes, écrites ou reçues de la part d'un des parents, ont été conservées volontairement de leur vivant, mais aussi laissées matériellement après leur mort. Si ces documents écrits n'avaient pas voulu être lus par leur descendance, ils auraient pu être détruits personnellement par le détenteur premier. Mais dans le cas précis de mes exemples, si ces lettres sont encore là, c'est que cette action d'effacement n'a pas été accomplie. Les traces sont présentes, réceptionnées par les enfants lors du tri certain et obligatoire des affaires de ce parent décédé.

Cet acte finalement volontaire de laisser derrière soi un message post-mortem va entraîner des questionnements, des interrogations, des enquêtes probables de la part des héritiers. Si des preuves scripturales restent après le décès prêts à être découverts, il s'agirait vraisemblablement d'une invitation muette aux enfants de les consulter. Se met en place ainsi une volonté des ascendants de faire trace et d'être lu.

Nicole suppose justement verbalement, lors de notre conversation, sa conviction que ces lettres ont été laissées volontairement par sa mère : « c'est pas anodin qu'elle nous les ait laissées ces lettres ». Je vais maintenant, à partir des transcriptions des entretiens de Nicole, analyser les effets que ces lettres transmises ont engendrés.

3.2. Extraits des récits de Nicole

Nicole : en même temps je pense qu'elle s'est sentie toujours très coupable / moi j'ai retrouvé une lettre mais j'ai jamais / tu vois / j'ose pas demander les choses hein / j'ai jamais demandé vraiment à mon père / parce que j'ai / si tu veux / enfin c'est idiot / mais je ne supporte pas l'idée de mettre quelqu'un mal à l'aise ou en porte-à-faux // tu vois ma grand-mère elle était très malade parce que elle était maniacodépressive / et j'ai trouvé une lettre-là / parce que maman / elle

achetait beaucoup de choses / elle est morte jeune / elle est morte quand elle avait 62 63 ans / mais elle nous a laissé ses lettres en bulgare / ses courriers en bulgare / une partie c'est mon frère qui l'a / une autre c'est moi qui l'ai / c'est pas très logique pour le moment / en tout cas il y a une lettre qu'une copine m'a traduite et on voit que ma grand-mère et très très très malade et ses frères écrivent une lettre à maman

Sophia : mais donc il se sont revus ?

Nicole : non jamais / c'était avant 89 / ma grand-mère est morte en 63 / enfin mon grand-père en 54 / c'est l'année ou je suis née d'ailleurs / euh ma grand mère est morte en 63

Sophia : ils avaient quand même une correspondance entre ta mère et ses parents ?

Nicole : oui / mais si tu veux ses frères lui demandaient est ce que tu veux pas prendre ta mère / la faire venir / soigner en France ou en Europe // bon je sais qu'elle est morte très vite après cette lettre // si tu veux elle perdait la tête / bon maman envoyait de l'argent je sais / mais elle perdait la tête / tu vois quand t'es maniacodépressive / je ne sais pas quels sont les comportements / mais elle distribuait de l'argent / elle vivait si tu veux / ils vivaient misérablement hein ça c'est sûr / mais après avoir vécu fastueusement²⁹²

(...)

Sophia : ça c'est sûrement une recherche aussi / une sorte de

Nicole : enfin / si tu veux il a demandé à quelqu'un d'aller chercher dans les archives tu vois et donc il nous a été transmis le dossier

Sophia : oui en fait il y a une sorte de mystère que vous essayez de percer encore avec

Nicole : mais c'est à dire / je ne sais pas si tu veux

Sophia : un inconnu / des silences ///

Nicole : des vies quoi / on sait en gros comment les gens vivaient si tu veux / mais c'est vrai il y a toutes ces lettres qu'il faut qu'on traduise / qui sont en bulgare // tu vois la façon dont les choses ont été vécues / quelles sont les lettres que ma mère a reçues si tu veux / qui sûrement devaient lui faire très mal // parce que moi la seule qu'on ait traduite si tu veux / quand tu reçois une lettre comme ça / enfin c'est vachement difficile // elle était si tu veux / la sœur de ma grand-mère que j'ai bien connue / une femme qui est morte âgée qui était adorable / qui est morte à à l'âge de 90 ans si c'est pas plus / il y a maintenant 10 ans je pense // elle était gentille cette femme / elle était souvent en France et maman l'adorait

Sophia : c'était sa tante

²⁹² Interactions avec Nicole du 5 février 2013, tours de parole de 75 à 79 dans les annexes.

Nicole : oui / mais elle adorait son père ma mère je sais / par contre je pense que sa mère était plus difficile / c'était une femme / tu vois très belle femme / je ne sais pas si elle s'occupait beaucoup de maman mais euh c'était sûrement quelqu'un de pas très simple / très fascinant²⁹³

(...)

S. : il (*Nicolas, étudiant à l'Inalco*) est venu avec une carte de son père écrite à l'ancienne avec les e à la fin etcetera et il m'a dit voilà / j'ai ça / je veux apprendre / c'est la langue de mon père // il était très très motivé / mais après au bout de d'un an il a / je sais pas il s'est rendu compte que c'est très difficile pour lui ou je sais pas / c'est aussi un cas d'un silence assez particulier il savait pas du tout des choses pendant jusqu'à ce que Nicole (*la femme de Nicolas*) venait en fait / ils étaient tous les ans / il me disait cette année on va en Bulgarie cette année on va en Bulgarie / et quand leur fils a commencé les grandes écoles en fait je sais pas / Nicole m'a dit en fait maintenant Nicolas me dit peut-être que si papa nous avait rien dit peut-être qu'il avait des choses qui n'étaient pas très agréables et il voulait pas qu'on sache / faut pas aller déterrer comme ça donc oui

Sophia : et les lettres / ils les ont jamais traduites alors ?

S. : c'était juste une carte et après il a pas ramené je sais pas

Sophia : je sais qu'il avait aussi des / (*à Nicole*) toi t'as tout ça ?

Nicole : j'en ai une partie chez moi mais l'autre partie elle est chez mon père / j'ai pas osé tout prendre / XXX tout piquer

Sophia : et tu as essayé d'en traduire une ou deux

Nicole : ouais / non y'en a une je l'ai traduite avec quelqu'un qui parlait le bulgare

S. : ça doit être touchant / je trouve ça tellement touchant parce que maintenant on reçoit plus les lettres / prendre le temps d'écrire

Nicole : la seule / y'en a en français en allemand aussi / mais la majorité sont en bulgare / donc tu vois il faudrait que j'arrive vraiment à prendre du temps et à le faire pour déjà comprendre chaque mot // non y'en a une seule qu'on m'a aidé / qui est très longue / c'était enfin c'était pas très rigolo comme lettre hein / mais c'est deux oncles dont celui qui a fait 13 ans de prison / qui demandaient à maman de faire venir sa mère / c'était en 62 63 parce qu'elle était / comment on dit / maniacodépressive / ils avaient donc étaient déplacés / ils étaient à Trojan

S. : ce sont des choses / tu sais pas ce que tu vas trouver

Nicole : enfin les lettres elles sont plutôt comme ça tu vois

²⁹³ Interactions avec Nicole du 5 février 2013, tours de parole de 144 à 151 dans les annexes.

Sophia : c'est des demandes, des choses comme ça

Nicole : bah cette lettre-là en tout cas

Sophia : c'est la seule que tu as traduite ? / t'es tombée sur une pas sympa, si ça se trouve après il y a plein de lettres sympas

Nicole : ouais / faut que je traduise / il faut vraiment que je traduise

Sophia : et tu penses que tu vas le faire ou pas ?

Nicole : un jour ouais / enfin oui un jour // bah tiens il faudrait que je les prenne pendant les vacances // tiens ça c'est une bonne idée // faut que je les photocopie XXX

Sophia : c'est marrant / par ce que tu voudrais / enfin / c'est toi qui veux les traduire sinon tu peux les passer à S. et en deux secondes elle te les traduit

Nicole : ah ouais ça c'est sûr

Sophia : tu vois ce que je veux dire, et là tu fais un travail de ///

S. : je peux te dire Nicole, ça tu lis pas ça tu peux
(*on rigole*)

Nicole : ah bah tu sais il y a plein de choses je pense où c'est rien de spécial

S. : non mais parfois même rien de spécial

Nicole : ouais c'est sympa, d'abord les dates et puis le /// (...)

S. : c'est marrant / mais bon après c'est vrai que les trucs du passé ça peut te traumatiser / après tu sais pas comment les

Sophia : les interpréter

S. : oui // après si tu as un regard un peu plus distancé // c'est toujours difficile

Nicole : ah en tout cas moi je trouve que c'est pas anodin que ma mère nous les ait laissées

Sophia : bien sûr

Nicole : ma mère je trouve que c'est pas anodin qu'elle nous les ait laissées ces lettres // enfin
//²⁹⁴

(...)

Nicole : parce que / quand c'est écrit à la main c'est ///

Sophia : bah tu m'étonnes / en plus déjà l'écriture c'est / entre le « t » qui est un « m » // ah tu avais commencé à traduire les lettres alors ?

Nicole : oui / j'ai commencé à traduire

Sophia : après qu'on en est parlé avec S. / c'était quoi c'était cet été t'en avais traduit une

²⁹⁴ Interactions avec Nicole du 1^{er} juillet 2015, tours de parole de 438 à 467 dans les annexes.

Nicole : ouais mais j'en ai fait au moins une petite dizaine

Sophia : et elles sont comment ?

Nicole : elles sont moyennement / j'ai rien fait depuis cet été / y en a une qui est très très dure à traduire donc je l'ai envoyé l'autre jour à ma copine parce que / j'y arrivais pas // enfin elle elle est

Sophia : tu te fais aider maintenant parce que à l'origine t'avais ces lettres et t'osais pas les donner

Nicole : oui /// oui c'est vrai // mais j'ai envie je me dis tu vois ça serait bien ça serait bien // que je // que j'arrive à les finir

Sophia : mais oui // t'en as combien de lettres ?

Nicole : j'en sais rien parce que j'étais chez mon père à Noël et je sais qu'il y en a encore // je vais regarder // donc faudrait que j'arrive à faire ça il faut que je finisse mon année et que je fasse ça en même temps / que je me consacre à ça voilà //

Sophia : mais tu arrives à traduire toute seule ? tu fais quoi avec un dictionnaire dans ce cas-là ?

Nicole : ah oui avec le dico / non mais déjà quand c'est manuscrit t'essaye d'écrire en bulgare avec mon écriture / et après de traduire // mais c'est très dur de // il y a une très belle lettre qui a été écrite qui a été envoyé à ma tante mais là c'est très difficile / c'est un bulgare très difficile // oui oui parce que c'est c'est les deux frères de ma grand-mère qui écrivent à maman / qui était tu sais maniacodépressive // et qui lui écrivent pour lui demander de la prendre / c'était je sais pas je pense dans les années 63 / et que si tu veux maman s'en occupe // qu'elle la prenne qu'elle la fasse venir en Autriche etc et c'est une lettre je pense en très très bon bulgare et d'ailleurs moi je sais jamais si ma mère XXX mon père

Sophia : et t'as pas posé la question à ton père ?

Nicole : je crois qu'on a même posé la question à mon père et euh // il se souvient pas / je pense que maman n'en a pas parlé / est-ce elle ne voulait pas XXX elle n'osait pas trop lui demander de choses // enfin voilà écoute moi je trouve ça bien je suis fière de ça

Sophia : oui même si tu te fais aider tu vois même avec S.

Nicole : oui ce qui serait bien c'est que je traduise à la maison quand c'est manuscrit et que je marque si tu veux les mots pour qu'elle le lise

Sophia : mais tu as vraiment envie que / et j'admire je trouve ça formidable / que ce soit toi-même

Nicole : euh oui je veux que ce soit moi // oui oui //

Sophia : et t'as pas envie de faire ça avec tes frères et sœurs ?

Nicole : bah mon frère à un moment donné voulait demander à une tante en Bulgarie mais j'ai pas envie de

Sophia : oui c'est marrant c'est ton truc

Nicole : /// oui par contre il y a des lettres en anglais tout ça je pourrais les donner à mes frères et sœurs pour qu'ils les traduisent /// mais euh // je pourrais le faire aussi mais ça me /// mais euh // d'ailleurs en parlant je me dis c'est vrai à Noël je pourrais leur proposer qu'ils prennent une des lettres

(...) *sur les fêtes de Noël 12 lignes*

Sophia : /// ces fameuses lettres /// elles t'auront amené quelque part ces lettres en tout cas

Nicole : oui (*elle rigole*) // Michèle s'arrache les cheveux parce qu'elle arrive pas à apprendre le bulgare /// c'est ce que je te disais tout à l'heure d'ailleurs // ²⁹⁵

3.2.1. « C'est pas anodin que ma mère nous ait laissé ces lettres »

Nicole exprime à travers ces quatre extraits issus de 3 entretiens distincts, le lien qu'elle a créé avec les lettres laissées par sa mère.

Elle explicite bien que ces lettres ne lui ont pas été transmises directement comme un héritage cérémoniel anticipé. Nicole a reçu ces lettres d'une manière détournée, hasardeuse : « moi j'ai retrouvé une lettre » ; « et j'ai trouvé une lettre là ». On comprend par l'emploi du pronom personnel « moi » que c'est elle qui est à l'origine de cette découverte. On peut supposer aussi par l'utilisation du singulier « une lettre », qu'elle a tout d'abord trouvé une première lettre avant de découvrir les suivantes, par hasard « là », au milieu de « beaucoup de choses » qui ont appartenu à sa mère.

Elle ne sait pas pour autant me répondre avec précision au nombre de lettres qu'elle détient, sûrement plus d'une dizaine, qui est l'effectif qu'elle a déjà traduit, mais la quantité est incertaine et paraît ineffable « je sais qu'il y en a encore ».

Ces lettres sont aujourd'hui conservées dans trois endroits différents, par trois proches de la personne disparue. « une partie c'est mon frère qui l'a une autre c'est moi qui l'ai », mais la quantité la plus importante se trouve « chez mon père », dans le lieu initial où Nicole a déniché ces lettres maternelles. Elle ne se sent pas pour autant la dépositaire exclusive de ces lettres,

²⁹⁵ Interactions avec Nicole du 11 décembre 2015, tours de parole de 520 à 554 dans les annexes.

puisqu'elle en laisse une partie encore indéfrichée à la source, chez son père, et les prendre correspondrait à un vol « j'ai pas osé tout prendre / XXX tout piquer ». Cette répartition, elle le reconnaît, n'« est pas très logique pour le moment ».

Ces traces scripturales se composent de correspondances entre sa mère et ses oncles et tantes restés en Bulgarie : « ses lettres en bulgare / ses courriers en bulgare ». Elle insiste tout d'abord par l'emploi du pronom possessif « ses » sur l'appartenance spécifique de ces lettres. En soulignant à deux reprises la langue de ces écrits « en bulgare », Nicole induit de plus une distance face à une langue inconnue pour elle et ses frères et sœurs.

Cependant, Nicole conçoit tout de même ces lettres comme une transmission éludée par sa mère :

« mais elle nous a laissé ses lettres » ; « ah en tout cas moi je trouve que c'est pas anodin que ma mère nous les ait laissées » ; « ma mère je trouve que c'est pas anodin qu'elle nous les ait laissées ces lettres // enfin // »

Nicole manifeste, par l'emploi à deux reprises du terme « anodin », que sa mère aurait volontairement transmis à ses enfants cette correspondance. On peut supposer que son travail de recherche de transcription et de traduction qu'elle tente de mettre en place, servirait à répondre à une injonction silencieuse maternelle. Nicole se chargerait ainsi d'une responsabilité pour relancer la circulation d'une parole familiale qu'elle estimerait rompue.

3.2.2. Le travail pour les traduire

Nicole entreprend un véritable travail de recherche pour déchiffrer les lettres transmises par sa mère. En effet, à travers ces écrits, Nicole s'est chargée d'une mission : apprendre et comprendre la langue de sa mère, le bulgare, langue qui ne lui avait pas été transmise lorsqu'elle était petite fille, et traduire toute seule cette succession scripturale.

Au tout début de son entreprise, Nicole s'est fait aider pour traduire ces écrits trouvés et saisir les thèmes des lettres qu'elle détenait. Elle a ainsi sélectionné une lettre « qu'une copine » « qui parlait le bulgare » a traduite pour elle.

Connaissant ainsi le sujet de cette correspondance entre sa mère et sa famille restée en Bulgarie, Nicole s'est attelée à apprendre le bulgare à l'aide de cours à l'Inalco. Je me rappelle très bien de notre première rencontre, elle m'avait fait part de son dessein : apprendre la langue de sa mère pour ensuite avoir suffisamment de base linguistique pour pouvoir traduire les lettres qu'elle avait en sa possession. On retrouve ce même processus chez Nicolas qui était venu à l'Inalco pour les mêmes raisons, comme nous l'exprime notre professeur de bulgare :

S. : il (*Nicolas, étudiant à l'Inalco*) est venu avec une carte de son père écrite à l'ancienne avec les *e* à la fin etcetera / et il m'a dit voilà / j'ai ça / je veux apprendre / c'est la langue de mon père // il était très très motivé

Lors de sa licence, qui s'est étendue sur 5 ans, Nicole a voulu mener en parallèle les traductions de son héritage scriptural. Pour cela, elle a morcelé les actions pour parvenir à la traduction finale. Tout d'abord elle photocopie la lettre manuscrite, ensuite la première difficulté réside dans le déchiffrement de l'écriture et la translittération entre l'alphabet bulgare et français. Nicole retranscrit donc manuellement les écrits « en bulgare avec mon écriture » et après seulement, elle peut commencer la traduction. A l'aide d'un « dico », elle recherche ensuite chaque mot qu'elle appose l'un après l'autre « pour déjà comprendre chaque mot », avant de s'intéresser par la suite au sens des phrases. Mais elle éprouve des difficultés à finaliser le travail de traduction, en raison de la langue utilisée « c'est une lettre je pense en très très bon bulgare », « c'est un bulgare très difficile ».

3.2.3. Le contenu des lettres

Ces lettres, qui sont majoritairement « en bulgare », sont ainsi difficiles à traduire mais aussi à lire en raison de leur contenu qui est émotionnellement « très dur ». Nicole mélange justement dans son énoncé la dureté de la forme et du fond. Car l'objet des lettres envoyées à sa mère sont des demandes d'assistance qu'elle n'a pu accomplir.

Nicole se focalise dans son discours sur la thématique de la première lettre qu'elle a fait traduire, et qu'elle généralise à l'ensemble des écrits en sa possession : « enfin les lettres elles sont plutôt comme ça tu vois ». Même lors de notre dernier entretien le 11 décembre 2015, alors qu'elle en avait traduit une dizaine d'autres, elle évoque encore la même et unique composante.

Cette lettre qui obsède Nicole date de « 1962-1963 », il s'agit d'une demande de la part des frères et sœurs de sa grand-mère pour lui venir en aide juste avant que celle-ci ne décède : « elle est morte très vite après cette lettre ». Sa « grand-mère » était en effet « très très très malade », elle était « maniacodépressive » et ses grands oncles et tantes demandent à sa mère « de faire venir sa mère » pour la « soigner en France ou en Europe ».

Nicole décrypte à travers ces lettres « comment les gens vivaient » mais aussi « la façon dont les choses ont été vécues ». Elle retrace la différence de niveau de vie entre sa mère et le reste de sa famille bulgare « déplacés » à Trojan, « ils vivaient misérablement hein ça c'est sûr / mais après avoir vécu fastueusement ». La mère de Nicole les aide pourtant matériellement « bon maman envoyait de l'argent je sais », mais elle n'a pas su répondre à cette demande de sauver sa mère formulée dans ce courrier.

Cette lettre reçue, Nicole l'interprète comme très culpabilisante pour sa mère, « c'était pas très rigolo comme lettre hein ». Elle se met à sa place et imagine par empathie le ressenti de la réceptrice première : « les lettres que ma mère a reçues si tu veux / qui surement devaient lui faire très mal // parce que moi la seule qu'on ait traduite si tu veux / quand tu reçois une lettre comme ça / enfin c'est vachement difficile // ». Nicole réalise à posteriori la douleur silencieuse que sa mère a du ressentir à la lecture de cette correspondance faite de demande mais aussi de reproches. En 1963, Nicole en effet avait 9 ans et n'était pas au courant de toute la culpabilité – liée à la mort de sa grand-mère peu de temps après la réception de « cette lettre » – que sa mère subissait sans rien dire à personne, même pas à son mari « je pense que maman n'en a jamais parlé ».

3.2.4 Un *non* passage à l'acte

Tous ces obstacles de fond et de forme ont ralenti Nicole dans la tâche qu'elle s'était attribuée. Et en 4 ans, elle n'avait réussi à traduire qu'une seule lettre. Toujours motivée par la même ambition de décoder l'héritage matériel transmis par sa mère, Nicole ne franchit pas pour autant le passage à l'acte. Son travail entamé de traductrice ne se finalise que dans un futur hypothétique : « mais c'est vrai il y a toutes ces lettres qu'il faut qu'on traduise / qui sont en

bulgare » ; « ouais / faut que je traduise / il faut vraiment que je traduise ». Le mode conditionnel n'est pas employé ici, au contraire, l'expression impersonnelle « il faut que » indique que la volonté de traduire est nécessaire et doit être réalisée.

Mais l'action de finalité ne se situe pas dans un futur proche pour Nicole qui constamment repousse son objectif à plus tard « un jour ouais / enfin oui un jour ».

Pourtant elle arrive à se projeter dans des situations de réalisation concrète, comme lors de notre conversation le 1^{er} juillet 2015, où Nicole anticipait le travail qu'elle accomplirait durant l'été : « bah tiens il faudrait que je les prenne pendant les vacances // tiens ça c'est une bonne idée ».

Malgré une procrastination certaine, Nicole avance tout de même dans son programme, et une évolution de son travail sur du long terme peut être observée lors nos différentes conversations. Tout d'abord, elle a commencé par faire traduire une lettre par une amie bulgare, puis durant l'été 2015, après sa quatrième année de licence de bulgare, elle entame la traduction par elle-même des lettres : « oui / j'ai commencé à traduire », et en a « fait au moins une petite dizaine ».

Elle est déterminée à finir les traductions et relie l'avancement de sa licence avec le dénouement de ses lettres, comme si ces deux événements étaient raccordés : « il faut que je finisse mon année et que je fasse ça en même temps / que je me consacre à ça voilà // ».

Comme je lui ai suggéré à plusieurs reprises, elle aurait pu choisir la facilité et donner ces lettres à traduire par une personne maîtrisant le bulgare et le français, mais ce n'était pas son intention.

Nicole est « fière de ça » et veut que ce soit elle l'instigatrice de ce travail volontairement solitaire : « oui je veux que ce soit moi // oui oui ».

Elle peut se faire accompagner par moment, quand la tâche lui semble insoluble, comme lorsqu'elle s'est heurtée sur une lettre « qui est très très dure à traduire », où elle a accepté de se faire aider uniquement après être arrivée par elle-même au bout de ses capacités. Mais Nicole n'a « pas envie » de déléguer, que ce soit à son professeur de bulgare, ou même à ses frères et sœurs à qui elle conçoit amèrement de « leur proposer qu'ils prennent une des lettres », ou bien « des lettres en anglais tout ça je pourrais les donner à mes frères et sœurs pour qu'ils traduisent », mais elle se concède à elle seule tout l'héritage scriptural en bulgare.

Dans ce corpus longitudinal, Nicole évolue en fonction des 4 temporalités et opère une vraie trajectoire par rapport à ses lettres. Elle se les approprie de façon plus déterminée à chaque rencontre et dans son processus d'accapuration, elle ose les distribuer.

Contrairement à Nicole qui veut aller jusqu'au bout du processus, même si celui-ci prend du temps, Nicolas, quant à lui, a renoncé à ce travail. Notre professeur de bulgare nous relate comment cet étudiant retraité a voulu traduire « une carte de son père » bulgare. Lui aussi au début était « très très motivé », il était dans l'expectative d'apprendre et de connaître l'héritage légué par son père, mais après une année, « il s'est rendu compte que c'est très difficile pour lui », et il a renoncé à rechercher ce que son père ne lui avait pas transmis de son vivant : « Nicolas me dit peut-être que si papa nous avait rien dit peut être qu'il avait des choses qui n'étaient pas très agréables et il voulait pas qu'on sache / faut pas aller déterrer comme ça ». Nicolas se résigne finalement à arrêter ses recherches, de peur de « déterrer » des vérités « pas très agréables », respectant ainsi l'injonction et le silence paternel.

Qu'elles soient volontaires ou involontaires, les traces laissées en héritage ne sont pas anodines, elles agissent encore dans le présent de celui qui les trouve et qui se les approprie dans une recherche d'un message qui serait à décrypter.

Les personnes qui composent ma recherche ont la plupart en leur possession des traces écrites venues d'un passé familial. Comme Inana par exemple qui a « encore pas mal de /// de preuves de tout ça », elle détient des « carnets » de sa grand-mère qui « a écrit énormément »²⁹⁶, ou Al qui ne connaît l'histoire de son père qu'écrite au travers de deux livres et une nouvelle. Ces romans sont à la disposition de tous, mais Al y décèle des histoires aussi personnelles et privées, comme l'intimité de ses parents avant sa naissance ou la trouvaille de son prénom.

Les traces laissées ont un impact sur les récepteurs qui, sans connaître la volonté de celui qui est à l'origine de ce message, interprètent les preuves persistantes mais aussi l'intention de ce geste qui ne peut être anodin.

²⁹⁶ Interactions avec Inana, tour de parole 173 dans les annexes.

3.3. « J’ose pas demander »

Les enfants de la seconde génération détiennent bon nombre d’informations sur leur passé familial par les traces matérielles laissées en héritage ou bien par le biais de la transmission orale parentale, mais ils pourraient aussi débusquer d’autres renseignements qui leur sembleraient importants en questionnant volontairement les membres de leur famille.

Certains, comme c’est le cas de Nicole, malgré une curiosité inassouvie, n’osent pas franchir le pas de l’entrevue. Elle pourrait pourtant obtenir des nouvelles indications sur le passé de sa mère, en complémentarité des traductions de ses lettres, en posant à son père toujours vivant des interrogations qu’elle n’a jamais osé prononcer face à lui, mais qu’elle arrive cependant à énoncer hors contexte.

Pourquoi n’arrive-t-elle pas à passer à l’acte et poser ces questions qui lui importent tant, est-ce une peur d’être confrontée à une vérité dérangeante, ou un désir de ne pas froisser son parent, et dans quel intérêt laisse-t-elle « un peu de poésie à tout ça » ?

C’est au travers de mes conversations avec Nicole où elle me fait part de son non passage à l’acte que je vais tenter de comprendre ce qui la retient de poser à son père les questions qui lui pèsent tant.

Morceaux des récits de Nicole sur la thématique de sa gêne à oser poser des questions qui lui importent :

Nicole : parce que c’était de grands bourgeois / tu sais nous on a / ils avaient de l’argent / eux ils étaient ministres

Sophia : ministre ?

Nicole : bah mon arrière-grand-père / il en a pas parlé XXX (*notre professeur d’histoire de la Bulgarie*) / alors je me disais est ce qu’il va en parler ou pas / mais non pas du tout // j’ai pas osé demander / et il était président du conseil // avant Stambolov

(...)

(*Conversation sur l’histoire de la Bulgarie et de sa famille et ensuite sur la translittération de nos noms de familles*)

Nicole : oui XXX (*notre professeur d’histoire de la Bulgarie*) / je me suis demandée / il va en parler ou pas et j’ai pas osé poser la question parce qu’il va me dire c’est bien un emmerdeur fini (*8 secondes*)

Sophia : oui tu as bien fait parce que XXX (*notre professeur d'histoire de la Bulgarie*) / on ne sait pas ce qu'il aurait dit

Nicole : j'ai pas osé lui demander / ça aurait été intéressant / mais c'est idiot de ma part

Sophia : donc d'accord / donc il était bourgeois et dans la politique

Nicole : oui / du côté de mon grand-père ils avaient / ils étaient dans la politique les finances et tout ça // mais tu sais à l'université de Sofia / tu as deux statues à l'entrée et on m'a toujours dit que c'était mes oncles

Sophia : ah OUI

Nicole : oui d'origines roumaines / deux grandes statues // quand tu iras tu verras // et du côté de ma grand-mère / c'était enfin une famille assez artiste mais si tu veux ils s'occupaient des roses // quand tu entend XXX parler / bon c'étaient des grands bourgeois / si tu veux j'ai pas envie / enfin lui quand il parle de son grand-père qui fait des chaussures / tu étais là ?

Sophia : oui oui oui exact

Nicole : bon je laisse un peu de poésie à tout ça // mais en même temps ça serait bien d'en parler / mais je ne me sens pas // si tu veux / bah justement ce qui / moi je me cache / je suis quelqu'un qui s'est toujours // tu vois à un moment elle nous a tellement parlé / je pense d'abord qu'elle s'est toujours sentie très coupable ma mère / d'être vivante tu vois / d'avoir une vie / mon père avait de l'argent / elle a eu une vie facile matériellement ma mère / si tu veux je pense qu'elle (*son père*) l'a protégé sur ce plan là / en même temps je pense qu'elle s'est sentie toujours très coupable / moi j'ai retrouvé une lettre mais j'ai jamais / tu vois / j'ose pas demander les choses hein / j'ai jamais demandé vraiment à mon père / parce que j'ai / si tu veux / enfin c'est idiot / mais je ne supporte pas l'idée de mettre quelqu'un mal à l'aise ou en porte-à-faux //²⁹⁷

(...)

Nicole : je sais pas je sais pas hein / mais pour aussi peut-être si tu veux elle est pas arrivée à / elle a peut-être eu envie de sauver ses parents / sa mère en tout cas / elle y est pas arrivée tu vois / elle osait peut être pas demander à mon père et tu vois j'ose même pas demander à mon père si tu veux je sais pas si ce que maman lui a dit ou pas / je sais pas si tu veux quand elle lui a dit euh / tu vois j'ai même pas posé cette question à mon père je suis quand même pas championne hein / et (*elle rigole / je rigole*)

Sophia : tu devrais avoir un petit carnet avec toutes les questions que tu voudrais poser à ton père

²⁹⁷ Interactions avec Nicole du 5 février 2013, tours de parole de 33 à 75 dans les annexes.

Nicole : j'ose pas dire à mon père / papa est ce que maman t'a demandé tu vois de faire venir sa mère en France est ce que c'était possible est ce que vous auriez pu le faire

Sophia : non / mais c'est dur de poser des questions / des vraies questions qui te rongent et qui t'importent / sortir des mots / moi je trouve ça très dure

Nicole : mais je pourrais en parler à mes frères et sœurs si tu veux / pour qu'on pose la question à quatre / enfin le fait d'en parler de le partager ça fait toujours XXX mais bon enfin²⁹⁸

(...)

Nicole : c'est une lettre je pense en très très bon bulgare et d'ailleurs moi je sais jamais si ma mère XXX mon père

Sophia : et t'as pas posé la question à ton père ?

Nicole : je crois qu'on a même posé la question à mon père et euh // il se souvient pas / je pense que maman n'en a pas parlé / est ce elle ne voulait pas XXX elle n'osait pas trop lui demander de choses //²⁹⁹

3.3.1. Les raisons de la gêne de Nicole

Nicole éprouve une gêne qui la bloque dans sa volonté de comprendre son passé familial. Elle répète constamment qu'elle « n'ose pas », et son énoncé est ponctué de ce leitmotiv : « j'ai pas osé demander » ; « j'ai pas osé poser la question » ; « j'ai pas osé lui demander » ; « j'ose pas demander les choses » ; « j'ai jamais demandé vraiment » ; « j'ose même pas demander » ; « j'ai même pas poser cette question » ; « j'ose pas dire ».

Nicole exprime qu'elle « ne supporte pas l'idée de mettre quelqu'un mal à l'aise ou en porte-à-faux », c'est pourquoi elle ne pose pas les interrogations qui la troublent tant. Cet embarras qu'elle ne veut faire ressentir à l'autre, elle se l'accapare et le subit au quotidien. Nicole formule en effet son malaise vis-à-vis de deux personnes bien distinctes : son professeur d'histoire de bulgare, et son père.

Gêne vis-à-vis de son professeur d'histoire de la Bulgarie

²⁹⁸ Interactions avec Nicole du 5 février 2013, tours de parole de 298 à 302 dans les annexes.

²⁹⁹ Interactions avec Nicole du 11 décembre 2015, tours de parole de 532 à 534 dans les annexes.

Nicole « n'ose pas demander » à son professeur d'histoire bulgare des informations qui pourtant « aurai[en]t été intéressant[es] » pour elle.

Elle n'arrive pas à mêler la grande histoire bulgare relatée pendant le cours à l'Inalco à son histoire personnelle, même lorsque le sujet s'y prête, voir s'y confond.

Son arrière-grand-père ayant été un grand homme politique avant la période de Stambolov, c'est-à-dire au moment de la libération de la Bulgarie de la domination ottomane (1878-1987, dates déduites et comprises entre l'indépendance et l'arrivée de Stambolov au pouvoir). Nicole était dans l'expectative que le sujet du cours viendrait à dévier naturellement sur son aïeul, mais ce ne fut pas le cas. Elle écoutait en espérant que son professeur aborderait le thème qui l'intéresse, sans agir sur la réalité par une intervention personnelle : « alors je me disais est-ce qu'il va en parler ou pas / mais non pas du tout ». Elle n'a pas osé interrompre le cours des choses en estimant que ces questions étaient trop intimes pour une quelconque interférence déplacée de sa part lors de la classe.

Nicole justifie cette inaction par la peur de recevoir une critique malvenue qui la blesserait : « parce qu'il va me dire c'est bien un emmerdeur fini ». Notre professeur d'histoire de la Bulgarie est en effet la seule personne de son entourage à faire institutionnellement le lien entre la grande et la petite histoire. Il représente le garant d'une connaissance scientifique, et Nicole n'arrive pas à confronter son savoir personnel familial à la grande histoire qu'il représente. Elle n'ose pas, de peur d'une hypothétique critique ou jugement de valeur qui dénigrerait son passé familial. Mais elle regrette en même temps son non-affrontement de la petite à la grande histoire, en se dénigrant elle-même : « mais c'est idiot de ma part », car cela aurait pu en effet lui apporter un regard novateur et intéressant sur ce membre célèbre de sa famille.

Une autre raison de sa gêne est la honte de ses origines « de grands bourgeois » face à son professeur. Elle éprouve un malaise vis-à-vis de lui de par leur différence de leurs ascendances sociales : « quand il parle de son grand-père qui fait des chaussures ». « Moi je me cache », elle n'ose pas parler de ses origines, de plus face à quelqu'un qui pourrait porter un regard critique sur sa situation familiale passée. Elle a peur d'être jugée, de la même façon que sa famille a été jugée par les communistes à cause de leurs origines bourgeoises.

Gêne vis-à-vis de son père

Nicole ne veut pas être jugée, mais elle ne veut pas non plus faire ressentir qu'elle pourrait porter un jugement qui mettrait « quelqu'un mal à l'aise » et plus particulièrement son « père ». Nicole n'« ose pas demander à mon père », qui est pourtant la personne la plus adaptée à répondre à ses interrogations, par rapport aux lettres retrouvées et à la demande écrite faite par la famille bulgare de sa mère pour faire venir sa grand-mère malade.

Mais elle n'a « jamais demandé vraiment à mon père » et se dénigre à plusieurs reprises lors de notre conversation en raison de son non passage à l'acte : « enfin c'est idiot » ; « je suis quand même pas championne hein ». Elle reconnaît par cela qu'elle se met elle-même des obstacles dans sa recherche de la vérité, mais cette constatation ne l'a pas encore fait agir en conséquence.

Pourtant, elle m'énonce les fameuses questions qu'elle voudrait poser à son père :

« papa est-ce que maman t'a demandé tu vois de faire venir sa mère en France est-ce que c'était possible est-ce que vous auriez pu le faire ».

Ces trois questions qu'elle n'a pas posées, Nicole arrive à les formuler hors contexte lors de notre conversation, mais ces mots ne sont jamais sortis tels quels en face de la personne à qui ce message voudrait s'adresser. Ce sont des questions délicates qui auraient un impact sur la lecture des événements passés, justement par le fait qu'elles rapportent des actions qui n'ont pas été accomplies et qui auraient pu changer le cours de l'histoire familiale maternelle, mais aussi la place de la culpabilité de sa mère qui « a peut-être eu envie de sauver ses parents ».

Nicole effectue une mise en abîme d'une gêne maternelle hypothétique : « elle osait peut-être pas demander à mon père et tu vois j'ose même pas demander à mon père ». A travers cette phrase structurée en symétrie, Nicole reproduit la gêne imaginée de sa mère, qui ne repose pourtant sur aucun fondement concret puisque elle-même ne sait « pas si ce que maman lui a dit ou pas ». Elle n'ose pas, comme elle suppose que sa mère n'osait pas, et Nicole tente aujourd'hui de répondre à la question pourtant résolue de savoir qui serait le responsable de la suite des événements familiaux : sa mère par son silence, ou son père par sa réponse négative ?

Les mots et les actions sont ici liés. Sa mère a-t-elle formulée ces mots ou est-elle restée dans le silence, et son père n'était-il pas au courant ou y a-t-il répondu par une non action ? Etait-ce une conséquence d'un mutisme ou un acte volontaire ?

Malinowski dans *Les jardins de corail*³⁰⁰, analyse, à partir du langage magique chez les Trobriandais, le langage comme une action qui agit dans un contexte précis. Il propose la notion de réalité pragmatique du discours. Pour lui, le langage ne fait pas que décrire, il agit, il est un acte, un énoncé performatif. Dire équivaut à faire un acte en fonction d'un contexte. Le fait de faire sortir des mots de soi avec de la parole transforme le langage en action « qui permet de libérer telle ou telle force particulière – un acte qui dans un esprit des indigènes, exerce une influence très puissante sur les phénomènes de la nature et la conduite humaine. » (1974 : 244)

Pour Malinowski, le langage est un vecteur de l'affectif, de l'émotion, mais surtout il est une action : « L'acte de la parole équivaut au geste et au mouvement. Il ne fonctionne pas comme expression de la pensée ou comme instrument de communication de la pensée, mais en tant que segment de l'activité concernée. » (1974 : 242)

Nicole donne ici aux mots, comme Malinowski l'a défini, un pouvoir d'agir dans le réel, et comme rien ne s'est passé comme action, peut-être que rien n'a été dit : « je pense que maman n'en a pas parlé ».

Pour palier ce problème de blocage, Nicole énonce une solution, il s'agirait d'affronter la question tant redoutée à plusieurs « pour qu'on pose la question à quatre ». Elle cherche la force dans le nombre et la dépersonnalisation de l'émetteur en se fondant dans sa fratrie. Nicole suppose également par cette action que ces frères et sœurs auraient eux aussi une incertitude face à cette question dont la réponse viendrait bouleverser la perception du passé mais aussi celle du présent.

Mais lors de notre conversation du 11 décembre 2015, soit presque deux ans et 10 mois après notre première conversation enregistrée, Nicole évoque une autre probabilité « je crois qu'on a même posé la question à mon père et euh // il se souvient pas ». Par l'emploi du verbe d'opinion

³⁰⁰ Malinowski, Bronislaw, 1974, *Les jardins de corail*, Paris, Maspéro, pp.237-290.

« je crois », elle suppose, sans en être sûre, qu'« on » aurait posé la question. Le pronom indéfini neutre « on » peut ici faire référence à Nicole seule, mais aussi à l'ensemble de la fratrie. Par son hésitation, on peut supposer soit que cette question commune a été posée il y a longtemps, et que Nicole avait omis cela lors de notre précédente conversation, soit que cette question a été posée entre ces deux périodes. Mais peu importe le contexte exact, Nicole ne connaît toujours pas la réponse à cette question « d'ailleurs je sais jamais si ma mère XXX (*l'a dit à ?*) mon père », et ce même en lui ayant posé la question, puisqu'« il se souvient pas ». La piste donc tant espérée et appréhendée par Nicole n'a pu finalement assouvir sa curiosité. Mais elle semble aussi réconfortée par cet échec, et se résigne assez commodément à ne posséder que des suppositions plutôt que d'être confrontée à une réalité présumée douloureuse.

3.3.2. « Je laisse un peu de poésie à tout ça »

« Bon je laisse un peu de poésie à tout ça », cette phrase, Nicole l'exprime comme la solution pour résoudre son problème de ne pas oser percer le mystère familial. Il suffirait effectivement qu'elle demande à son père pour entendre une autre version de l'histoire qui viendrait appuyer, nuancer ou contredire sa version échafaudée, mais elle ne le fait pas, ou l'a peut-être fait mais n'a pas obtenu de solution pour autant. En tout cas, elle défend le parti pris de laisser « un peu de poésie à tout ça ».

Nicole ne veut pas retirer de la poésie à ces histoires familiales presque légendaires composées d'ancêtres victorieux ou même de la culpabilité maternelle destructrice, elle préfère laisser un peu de magie et de fantaisie à ses histoires. De la poésie, c'est ne pas vouloir confronter les souvenirs d'un siècle d'histoires familiales entendues de la bouche de sa mère aux faits crus et historiques de son professeur d'histoire bulgare, ou à l'interprétation inédite de son père.

Nicole évoque « un désir de comprendre », elle va interroger des lettres, mettre en mots des questions, mais elle ne franchit pas la frontière décisive de la connaissance. Elle ne se risque pas à briser le silence qui viendrait lui-même détruire cette épopée mythique du passé parental, et laisse pour cela un peu de poésie, comme un rempart envers une vérité inatteignable.

3.3.3. Le contre-exemple de Caroline

L'étude de cas de Nicole nous a donné l'exemple d'une recherche amorcée qui ne peut aboutir. Mais Nicole ne représente pas une généralité, certains n'entament pas du tout de recherche sur leur passé familial, comme c'est le cas de la plupart des enfants de la seconde génération qui composent ma recherche (Al, Alex, Anna, Arnaud), d'autres au contraire arrivent à aller au bout de leurs entreprises.

Caroline, à l'inverse de Nicole, parvient facilement à passer à l'action. Désireuse de comprendre son passé familial, et par peur que celui-ci ne disparaisse dans l'oubli :

269. Caroline : j'ai l'impression que parfois avec le temps on oublie et j'aimerais bien parfois creuser un peu plus

Caroline entame, de sa propre impulsion, des prospections en allant chercher les informations où elles se trouvent :

287. Caroline : moi je vais faire un arbre j'essaie de poser des questions »

En plus d'avoir voulu apprendre la langue de son père en s'inscrivant à l'Inalco, Caroline « essayai[t] de faire [s]on arbre généalogique », pour remonter dans son ascendance et tenter de palier le manque de connaissance qu'elle percevait vis-à-vis de sa famille paternelle :

271. Caroline : je serai incapable de dire /// par exemple ma grand-mère paternelle je connais pas son nom de jeune fille // voilà / je sais pas en quelle année elle est née

Cette lacune admise lui a permis d'engendrer des actions et de poser des questions à sa famille.

Elle a mené une véritable enquête pour savoir qui serait à même de répondre à ses ignorances familiales. Caroline va questionner les membres de sa famille, comme son père qui reconnaît son incapacité à compléter l'arbre généalogique de sa fille, il la renvoie pour cela à son oncle qui habite en Bulgarie et qui semble être le garant de la mémoire familiale :

281. Caroline : par exemple quand j'essayais de faire l'arbre / mon père me disait va falloir que tu demandes à Io / donc mon oncle / qui est plus grand / qui a 5 ans de plus / lui il connaît bien il pourra te dire le métier de / et tu vois c'est lui qui a toutes les vieilles photos de famille

Caroline va donc interroger les membres de sa famille proches comme plus éloignés, mais elle mène aussi son enquête sur d'autres supports, comme internet et ce, depuis presque 20 ans :

1. Caroline : quand j'avais 13-14 ans / c'était le tout début d'internet et j'avais cherché / et j'avais vu dans /// je pense que c'était les Pages blanches / mais tu sais comme j'habitais en Bretagne je n'avais pas les pages blanches de l'Île-de-France / et donc j'avais pris les Pages Blanches de toute la France et j'avais trouvé un Liouben XXX (nom de famille) et j'étais là / mais mon dieu il y en a un autre / et quelques années plus tard / ça devait pas être les Pages Blanches parce qu'il y avait un mail et je l'avais contacté et il m'avait jamais répondu / donc j'étais un peu bon / déçue mais // et des années plus tard facebook arrive et bon qu'est ce que je tape XXX (nom de famille) / et j'en trouve un Stéphane /

Caroline mène une réelle enquête numérique sur sa famille, que ce soit pour éclaircir son passé onomastique : « 291. Caroline : j'ai voulu savoir d'où venait notre nom de famille j'ai fait des recherches sur internet », ou pour trouver des relations de parenté avec des cousins éloignés ou des personnes portant le même nom de famille qu'elle. On voit ici l'énorme changement qu'a apporté la technologie. Aujourd'hui grâce à facebook, l'étendue de la recherche de liens de parenté éventuelle augmente considérablement. Pourtant malgré toutes ces prospections, des interrogations restent en suspend :

269. Caroline : mais oui ça m'intrigue pas mal / il y a plein de chose que je sais pas

Elle a posé beaucoup de questions, mais d'autres restent encore au conditionnel :

« 269. Caroline : si je parle à mes parents » ; « 269. Caroline : voilà si vraiment j'avais des questions à leur poser » ; « 281. Caroline : mais c'est vrai quand j'y pense on a pas forcément énormément parlé », « 287. Caroline : ma sœur elle est pas très famille / donc / mais en tout cas on en a jamais parlé ensemble ».

Caroline doit encore prendre le temps de poser des questions qu'elle n'a pas encore confrontées au réel, de même pour l'apprentissage du bulgare, elle s'est arrêtée au cours de la deuxième année et ne parle toujours pas la langue de son père.

Malgré sa bonne volonté et ses actions entreprises, Caroline n'est pas allée, elle non plus au bout du processus, même si contrairement à Nicole elle a osé passer à l'acte et franchir le pas de la question qui pourrait remettre en cause le passé acquis.

4. Une envie de *croire ensemble*

Les enfants de la seconde génération de mon étude rapportent les histoires parentales comme une épopée mythique, mais tout en la racontant, ils émettent des doutes sur la véracité des faits mis en mots. Certains ont un désir de comprendre et de découvrir ce qui pourrait être dissimulé derrière les silences et les non-dits de ces histoires parentales. Les enfants, comme c'est le cas de Nicole, deviennent pour cela l'initiateur d'une investigation, à la recherche de traces matérielles familiales. Cette prospection personnelle est cependant stoppée avant le déchiffrement du mystère ressenti. Malgré toutes les cartes en leur possession et une volonté de comprendre l'histoire, ils choisissent de ne pas percer entièrement le secret. Pourquoi ne poursuivent-ils pas leur quête jusqu'au bout ? Qu'est-ce qui pourrait bien les arrêter si près du but ? Je soumets l'hypothèse que l'enquête serait avortée dans le but de continuer à *croire ensemble*, en se racontant des histoires qui forment le lien entre les membres de la famille qui la composent.

4.1. La perception du secret

Les enfants perçoivent le secret qui se dissimule derrière l'inconfort des histoires que leurs parents leur ont racontées. La cause de ce ressenti réside dans la réaction disproportionnée du parent à refuser leur pays de naissance et leur passé aussi brutalement, comme c'est le cas de Teko le père d'Alex et de moi-même, de la mère de Nicole, du père de Nicolas ou encore du père d'Inana. Ces sujets de discussion, qui sont toujours à vif, obligent les enfants à de la diplomatie pour ne pas confronter directement les récits figés instaurés par leurs parents à une réalité qui serait plus objective.

Un désir de ne pas froisser leurs parents vient se mettre en place en juxtaposition de leur volonté de comprendre leur passé familial. Une injonction parentale, qu'elle soit énoncée ou non, de ne pas creuser au-delà de l'histoire première racontée se doit d'être respectée. Le non passage à l'acte répondrait ainsi à une habilité de la seconde génération pour éviter un conflit éventuel. En effet, remettre en cause la parole des parents supposerait l'existence d'un mensonge, ou du moins d'une réalité passée enjolivée, lissée volontairement de leur part. Les enfants désamorceraient leur recherche pour ne pas désobliger leurs parents, mais aussi pour ne pas casser le mythe familial instauré.

Jean Jamin établit à travers l'exemple des tendeurs ardennais la fonctionnalité sociale du secret³⁰¹. Il montre comment le savoir du positionnement des pièges aux grives, « se trouve pris dans un réseau social qui en conditionne l'acquisition, l'utilisation et la transmission (...) c'est au niveau de son expression qu'interviennent ici les phénomènes de censure, de rétention, voire de répression, redoublant ou soulignant des rapports de pouvoir » (Jamin, 1977 : 124).

Le secret semble ici doté d'effets performatifs du fait de sa capacité à instaurer une frontière invisible entre les initiés mis dans la confiance et les autres. Lorsque l'on fait partie du secret on se doit de contenir la connaissance réservée à certains, ceux-ci se retrouvent dans l'acceptation de ne pas dévoiler ce savoir à l'extérieur. On retrouve exactement cette fonctionnalité dans ma recherche à travers l'étude de cas de Nicole.

Les enfants sont conscients de faire partie du secret familial, et pour continuer à être à l'intérieur de ce cercle, ils doivent en respecter les règles. On pourrait faire le rapprochement avec une omerta. Cette loi du silence est la règle tacite non écrite qui régit la mafia italienne et notamment sicilienne. Par extension cette expression correspond aussi au silence qui s'impose dans toute communauté d'intérêt.

On retrouve en effet une omerta dans la famille de Nicole, où elle n'ose pas poser les questions, sans pour autant qu'une interdiction explicite de mettre des mots sur le mystère familial n'ait été formulée. Elle sait d'elle-même où sont les limites de sa curiosité à ne pas franchir.

³⁰¹ Jamin, Jean, 1977, *Les lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*, François Maspero, Paris.

Mais pourquoi cette omerta familiale ? D'où vient cette notion de peur ressentie ? Est-ce que briser le silence, rompre le secret viendrait à détruire la construction de l'épopée familiale ? Est-ce que Nicole « n'ose pas demander » et préfère par résignation « laisser un peu de poésie à tout ça » pour respecter ce qui lui a été donné à entendre en premier lieu ?

Si Nicole va trop loin dans la perception du secret, cela correspond à démasquer ses parents. Il y aurait non passage à l'acte de sa part pour continuer à croire ensemble en ces histoires protectrices enjolivées, qui ont comme structures les souffrances d'un exil complexe. La force de la première génération réside justement dans la volonté d'embellir et sublimer leurs vies en des histoires plus recevables ou en des silences plus satisfaisant que la réalité vécue.

Par la parole des parents, la simple trajectoire personnelle s'est transformée en légende familiale. La perception du secret et le respect de prendre les histoires transmises par les parents comme principale source, aide ainsi au maintien de l'unité familiale. Les histoires dans lesquelles Nicole a grandi correspondent à son mythe fondateur. Elle peut douter de ces récits, se sentir écrasée par ceux-là, mais il lui semble impossible de briser et de remettre en cause toute la croyance léguée par sa mère. Par sa non-action, Nicole admet qu'elle est un maillon récepteur de ces histoires fondatrices familiales.

4.2. La volonté d'être ensemble

Je conclurai cette partie sur la perception du silence dans les récits de vie parentaux, par une idée développée par Nadège Ragaru sur la volonté de croire ensemble. Le 21 janvier 2017, après une représentation de la pièce *Orchestre Titanic*³⁰² de Hristo Boytchev au théâtre de l'Aquarium à Vincennes, l'historienne et politiste Nadège Ragaru était invitée avec d'autres intellectuels, tels que Rouja Lazarova, pour débattre avec l'auteur de la pièce, sur leurs impressions quant à cette comédie philosophique et burlesque mettant en scène « quatre paumés, un ex-chef d'orchestre, sa copine, un ex-montreur d'ours, un ex-cheminot [qui] végètent dans une gare désaffectée où les trains passent mais ne s'arrêtent jamais »³⁰³.

Nadège Ragaru évoquait dans son commentaire trois motifs traversant la pièce préalablement jouée. Le premier avait trait au voyage (pour mon sujet il s'agirait de l'événement de la

³⁰² Boytchev, Hristo, 2002, *Orchestre Titanic*.

³⁰³ Issu du fascicule distribué avant la représentation dans lequel était résumée l'intrigue de la pièce.

trajectoire parentale), le second à raconter une histoire, et le troisième à croire. Les protagonistes passent leur temps à se raconter des histoires sur une grandeur passée qui fut ou ne fut pas. La question qu'elle fait ressortir de son analyse est : comment on se raconte des histoires pour vivre.

Pour appuyer cette position, la chercheuse fait référence au film bulgare contemporain *Avé*³⁰⁴. Ce *road movie* qui se déroule entre Sofia et Roussé (309 kilomètres séparent les deux villes bulgares) met en scène deux jeunes adultes : Kamen qui se rend à un enterrement, et Avé, une jeune fugueuse de 17 ans. Tout au long de ce voyage, ils se racontent des histoires, entre Kamen qui a pour mission de dire la vérité sans réfléchir aux conséquences, et la jeune Avé dont le mensonge est le principal mode d'existence. Le film nous dépeint ainsi l'amour de se raconter des histoires, de se mentir comme un moyen d'exister.

Pour Nadège Ragaru, l'intérêt du film comme de la pièce réside dans le fait de réfuter la recherche du vrai ou du faux, pour se déplacer vers une réflexion sur l'illusion : à quoi décide-t-on de croire ?

Elle conclut son intervention en développant l'idée selon laquelle le réel enjeu est de se rendre compte que l'on est ensemble quelque part dans cette croyance commune, composée par l'action de se raconter des histoires.

Ce concept élaboré lors de cette soirée par Nadège Ragaru a fait écho à ma recherche. Finalement peu importe si les histoires entendues et répétées sont vraies ou fausses, là n'est pas la question, la raison de se raconter des histoires réside dans une volonté commune de croire ensemble et de se sentir unis à travers elles. Ce que la première génération a vécu est très différent de ce que les enfants vivent à leur tour, mais cette transmission, faite de parole et de silence, crée la cohésion familiale grâce aux histoires qui circulent au sein de la famille.

³⁰⁴ Konstantin Bojanov, 2012, *Avé*, 1h26, Element film, Bulgarie.

PARTIE IV

La transmission du silence au-delà de la parole

Après avoir analysé le vécu du silence des parents lié à l'expérience subjective du communisme bulgare, puis dans un second temps comment ces silences ont eu des effets sur la perception des enfants vis-à-vis des récits de vie de leurs parents, je vais maintenant m'intéresser aux effets des silences au-delà de la parole.

Dans la dernière partie que je viens de traiter, j'ai montré plus spécifiquement la perception du silence dans les histoires familiales et l'interprétation de cet héritage entendu depuis l'enfance. La seconde génération se réapproprie et raconte les histoires parentales en les mythifiant parfois comme une épopée familiale fondatrice. Mais ils discernent aussi, derrière ces récits, les dissimulations et les mystères pouvant remettre en doute la véracité des histoires entendues. Cette perception du secret stimule une curiosité, mais dans le même temps s'opère un non passage par certains enfants qui veulent continuer à croire ensemble aux histoires familiales transmises.

Après ces analyses principalement discursives, je m'intéresse dès à présent à traiter cette question de transmission des silences au-delà de la parole entendue et réinterprétée. D'une anthropologie de la parole comme tissage social, je vais de plus entreprendre cette partie du point de vue d'une anthropologie pragmatique qui prendrait en écharpe les diverses interactions sociales et culturelles pour comprendre les enjeux de ces effets au-delà de la parole qu'ils soient manifestes ou dissimulés.

Je suppose en effet que ces silences vont aussi avoir des effets au-delà de la parole par la réception d'un héritage oral mais aussi extra-oral, incitant les enfants à mettre en place des stratégies individuelles pour tenter de répondre à ces silences parentaux et de provoquer par cela des « bougés » de places établies entre les membres d'une même famille.

Comment ces histoires pleines de silences se transmettent-elles bien au delà du discours ? En quoi l'interprétation des silences et du malentendu peut-elle être un moteur dans la construction de soi ? Et comment chacun agit-il et réagit-il face à ces silences parentaux avec sa propre subjectivité, incitant ou non des « bougés » de place au sein de la structure familiale ?

Pour cela, je vais tout d'abord constater qu'un héritage extra-oral est légué par les parents, en plus d'héritages matériels et oraux. En effet après avoir atteint les confins du vouloir dire, une

perception au-delà de la parole peut se mettre en place, que ce soit par le relais du corps ou bien par les émotions exprimées par des sens peu exploités par les sciences sociales et qui pourtant forment une nouvelle interprétation à ma recherche.

Par la suite, je vais m'intéresser aux stratégies individuelles mises en place face aux silences parentaux au sein d'une même unité familiale. Comment le travail de compréhension de son passé familial peut être individualisé par la subjectivité, que ce soit dans une recherche ou une non recherche singulière propre à chacun.

Enfin, je vais développer une théorie de la place et des bougés au sein de la famille pour comprendre si toutes les tentatives ou les non tentatives mises en place par les enfants ont eu un impact sur les relations qui étaient établies entre les membres d'une même famille.

Chapitre 10 :

Un héritage oral et extra-oral

1. Les confins du vouloir dire

Pour débiter cette analyse, je suis partie du constat que le silence jouait un rôle à l'intérieur des discours de la seconde génération, mais aussi qu'il avait des effets au-delà de cette parole. C'est à partir des différentes conversations retranscrites que j'ai eues avec les enfants qui font partie de ma recherche, mais aussi au travers de mon observation participante et de mon terrain exploratoire, que j'ai pu remarquer que le silence pouvait être aussi un moteur dans d'autres sphères que celui du langage, dans les confins du vouloir dire.

De nouvelles significations viendraient compléter l'anthropologie des silences, celles d'une dynamique à trois entités : une anthropologie du silence mais aussi du secret et de la dissimulation. Comme nous l'avons observé lors de la seconde partie de cette recherche, la première génération a pu être traumatisée par les événements passés qu'ils ont rencontrés. Une conséquence de ces traumatismes serait l'inefficacité du langage pour exprimer l'expérience rencontrée. L'émotion viendrait ainsi remplacer les mots pour décrire les événements vécus. Elle prendrait le relais et se traduirait par des effets autres que la parole, comme le mutisme par exemple ou bien des manifestations physiques.

Bien sûr, les pratiques langagières peuvent être approchées comme un élément de proximité, elles ne sont pas uniquement liées au déterminisme sociologique ou linguistique, et peuvent être aussi appréhendées, comme j'ai tenté de l'aborder dans ma recherche, justement par le biais de la subjectivité et de l'intimité (Tabouret-Keller ; Prieur).

Cependant certaines expressions ne passeraient plus par le langage, celui-ci étant insuffisant pour décrire et formuler les émotions passées et présentes. On aurait ainsi atteint les confins du vouloir dire et seules les sensations et les affects auraient les capacités à en rendre compte.

On retrouve ce concept des confins du langage dans le travail de Ludwig Wittgenstein. Aldo Giorgio Gargani, dans l'article « Le paradigme esthétique dans l'analyse philosophique de Wittgenstein »³⁰⁵, retrace le travail du philosophe et mathématicien autrichien qui avait défini dans le *Tractatus logico-philosophicus*³⁰⁶, « das Mystische » comme ce qui relève de l'indicible, de l'ineffable, à savoir la valeur éthique, l'esthétique, le sens de la vie ou bien l'expérience religieuse. Cette sphère mystique, composée des valeurs inexprimables et indicibles serait, selon l'auteur, un immense non-sens qui déborderait le domaine du langage, et s'exclurait donc de l'exprimable et de la pensée.

Aldo Giorgio Gargani va s'intéresser par la suite aux courants qui se sont inspirés des concepts de Wittgenstein, comme un groupe de philosophes américains baptisé « New Wittgenstein »³⁰⁷.

« La proposition 6.54 du *Tractatus logico-philosophicus* est l'une des propositions fondamentales sur lesquelles l'interprétation du *New Wittgenstein* prend appui pour dissoudre le dualisme entre ce que l'on peut dire (*sagen*) et ce qu'on ne peut pas dire mais seulement montrer (*zeigen*). D'après cette lecture, ce qui demeure non-sens sur le plan de l'explication linguistique ne peut pas trouver de sens et vérité dans la région de l'ineffable et de l'indicible. Mais il faut remarquer à ce propos que la culture de la "Mittel-Europa" en général, et l'autrichienne en particulier, sont marquées par le refus du langage ordinaire car il est un instrument inapte à exprimer la connaissance et l'expérience des valeurs (éthiques et esthétique) » (Giorgio Gargani, 2003 : 5).

L'article décortique ainsi la théorie de Wittgenstein et de ses poursuivants, qui illustre que le langage est parfois limité pour rendre compte de certaines notions liées aux propriétés de la perception et de l'expérience sensible nommée *qualia*.

³⁰⁵ Giorgio Gargani, Aldo, « Le paradigme esthétique dans l'analyse philosophique de Wittgenstein » in Rue Descartes n°39 2003/1, Collège international de philosophie, Paris, p.56 à 68.

³⁰⁶ Wittgenstein, Ludwig, 2001, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris.

³⁰⁷ Cary A., Read R., 2000, *The New Wittgenstein*, Routledge, London and New York.

Une anthropologie des émotions est-elle possible ? C'est la question que pose l'anthropologue américain Vincent Crapanzano³⁰⁸. La recherche américaine s'est engagée dans cette direction depuis 1980 après une publication de Michelle Rosaldo³⁰⁹. Cet ouvrage, annonce l'auteur, décrit « la vision Ilongot de la vie émotionnelle telle qu'elle est liée à la conduite sociale ».

Cette étude sur l'émotion n'est pas sans précédent, Crapanzano cite pour cela plusieurs exemples de différents pays : en France Durkheim a avancé l'idée que la raison se dégage progressivement de la sphère des émotions dans le développement de la civilisation ; Lévy-Bruhl propose quant à lui la notion de « pensée primitive » ; en Angleterre Radcliffe-Brown élabore sa théorie des « sentiments » ; aux Etats-Unis l'école dite « Culture and Personality » composée entre autres de Ruth Benedict et Margaret Mead s'interroge aussi sur cette notion.

Crapanzano s'appuie par la suite sur le travail de Catherine Lutz et Lila Abu-Lughod³¹⁰ qui soulignent les liens étroits existant entre le discours populaire et le discours savant sur les émotions : « intimement liées à la parole sur le soi mais considérées comme éléments inférieurs de celui-ci du fait qu'elles trouvent place dans le corps, les émotions restent envisagées de cette façon désobligeante dans le discours anthropologique, mises à part quelques exceptions toutes récentes. Elles sont donc représentées comme la dimension de l'expérience humaine la moins contrôlée, la moins construite, la moins apprise » (Lutz, Abu-Lughod, 1990 : 1. Traduction faite par Crapanzano). Pourtant les recherches les plus récentes, notamment celles présentées dans cette collection, soulignent, selon elles, la richesse des interprétations en termes de société et de culture.

Même si ce ne sont pas les éléments les plus étudiés, les sensations ou les affects sont pris en compte en anthropologie. Comme le suggère Wittgenstein, l'éthique comme l'esthétique se confronte aux limites du langage qui reste un instrument infirme par rapport aux capacités humaines. Ma recherche s'intéresse aussi à ces catégories de l'indicible qui se sont transmises à la génération d'après au-delà des mots. Un deuxième silence serait produit par la seconde

³⁰⁸ Crapanzano, Vincent, 1994, « Réflexions sur une anthropologie des émotions », in *Terrain*, n°22, p.109-117.

³⁰⁹ Rosaldo, Michelle, 1980, *Knowledge and Passion : Ilongot Notions of Self and Social Life*, Cambridge University Press.

³¹⁰ Catherine Lutz et Lila Abu-lughod, 1990, « Introduction : émotion discourse, and the politics of everyday life », in Lutz C. et Abu-Lughod L., *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press.

génération, ayant comme origine un silence historique lié à l'expérience communiste bulgare des parents. En effet, certains enfants de ma recherche vivent au quotidien ces traumatismes parentaux dans des réactions que l'on pourrait nommer anachroniques et décontextualisées. Cet autre silence prend forme en des effets concrets, comme nous allons l'observer au travers d'exemples issus de mes corpus. Je vais m'appuyer pour cela sur les énoncés des enfants qui mettent en mots les conséquences ressenties de ces silences parentaux au-delà de la parole, dans leurs perceptions extra-orales.

2. Perception au-delà de la parole

2.1. Le relais du corps

Comme nous venons de le voir, le langage a des limites pour rendre compte de toutes les manifestations que l'humain peut produire. Le corps peut exprimer aussi ce que les mots n'arrivent pas à transmettre. L'émotion, les pleurs, la rage, la violence, le trépignement sont aussi des éléments significatifs. Le corps prend donc le relais sur les mots qui viendraient à manquer. Une personne qui s'énerve ou fond en larmes parce qu'elle n'a plus les mots pour exprimer verbalement les perceptions ressenties, reflète les démonstrations physiques et émotionnelles du le corps.

Cet héritage extra-oral de l'indicible et de ce qui échappe à la mise en mots est abondamment traité par la psychanalyse ou d'autres sciences plus cognitives, mais mon travail ne rejoint pas ces disciplines. Je tente d'analyser ces faits avec les outils et les méthodes de l'anthropologie et de la linguistique.

Dans mes corpus se distinguent deux façons par lesquelles les enfants expriment leurs perceptions par le corps, soit par une réaction corporelle due à une injonction parentale, soit par une recherche d'origine physique d'une transmission héréditaire.

Pour rendre compte des réactions corporelles, je vais relater ce que je raconte à plusieurs reprises lors des conversations que j'ai eues avec les enfants de la seconde génération. Avant

d'avoir eu l'idée de rédiger ma thèse, j'ai voulu mettre par écrit dans un roman l'histoire vécue des trente premières années de mon père. Une semaine après avoir commencé ce travail de raconter son histoire selon mon interprétation, j'ai fait lire à l'intéressé les premières pages qui ont été reçues assez froidement par un regard critique et accusateur, je me suis mise à développer à cet instant un urticaire de stress. Ma peau s'est mise à me démanger de manière chronique et j'ai été touchée en plus de dermatographisme qui me laissait des marques visibles et boursoufflées sur mon corps. Je continuais cependant à écrire tout en avalant des antiasthmatiques quotidiens jusqu'au jour où je décidais de remettre ce travail littéraire à plus tard.

Cet épisode a fait écho à Elizabeth lors de notre conversation du 10 juin 2016, qui a rapproché ma réaction corporelle à un souvenir d'une injonction que son père avait « décrétée » :

Sophia : et donc j'ai développé un urticaire de stress

Élisabeth : il y a quelque chose à faire avec les pères bulgares tu sais / parce que dans la série / mon père avait décrété que / c'est ton urticaire qui m'y a fait penser / mon père avait décrété que le roquefort n'était pas un fromage pour les enfants // j'avais pas le droit de manger du roquefort / évidemment j'adorais le roquefort / évidemment mon rêve c'était de bouffer le roquefort /

Sophia : en plus comme il y avait l'interdit du roquefort c'était encore plus fort

Élisabeth : je mangeais du roquefort en cachette et j'ai développé une allergie quand je mangeais du roquefort / j'avais la lèvre comme ça (*elle me mime*) / et mon père me voyait / TU AS MANGÉ DU ROQUEFORT (*je rigole*) / y a quelque chose / y a une chose comme ça ouais / âpre /// c'est marrant il se // oui il est né / oui de toute façon les déracinés tu peux pas / il n'y a pas / toute la vie ils portent ça aussi après ils en font peut-être quelque chose / mais ce truc de raconter des histoires aussi parce que mon père aussi il nous racontait³¹¹

Elizabeth, bien que racontant un événement anodin de son enfance, fait le lien entre les injonctions des *pères bulgares* qu'elle nomme « dans la série / mon père avait décrété que » et les réactions corporelles que nous avons développées. Ce côté bulgare paternel fait ressortir des similitudes et des généralités de sa part en effectuant des comparaisons, même si les deux événements ont des coïncidences assez restreintes. Elle analyse les injonctions et décrets paternels comme un caractère typique des pères bulgares.

³¹¹ Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 73 à 76 dans les annexes.

Caroline, quant à elle, fait d'une allergie alimentaire une justification de ses origines bulgares :

Caroline : je suis intolérante au lactose / enfin il y a des degrés moi je ne suis pas / je supporte quand même certains trucs mais je ne peux pas boire de lait / le lait c'est une catastrophe // et d'ailleurs j'ai appris que apparemment c'est vachement lié à l'ethnie quoi et il y a énormément d'intolérants au lactose en Grèce en Turquie je SUPPOSE en Bulgarie aussi / et euh en Europe du Nord pas du tout / il y a aucun problème / en Afrique aussi je crois / chez les juifs ashkénaze aussi je sais pas pourquoi mais beaucoup beaucoup d'intolérance / c'est bizarre et c'est très chiant au quotidien³¹²

A partir d'une intolérance au lactose, Caroline a de nouveau entamé une recherche pour faire le lien avec ses racines. Cette intolérance se trouvant dans les pays adjacents à la Bulgarie, Caroline suppose que c'est le cas aussi dans le pays de son père. La cause de cette allergie que son corps subi trouve sa source dans les origines, non pas familiales, mais « d'ethnie », la rapprochant des pays d'Orient et de ceux du Sud, et l'excluant des pays de l'Europe du Nord.

Pourtant un peu plus tard dans la même conversation, Caroline se différencie par les caractères physiques et moraux de ses origines bulgares pour se rapprocher de celles de sa mère bretonne.

Caroline : et ma sœur et moi on se ressemble pas du tout on est l'opposé complètement / parce que ma sœur / moi je ressemble à ma mère / et ma sœur ressemble à mon père ils sont mats de peau / les yeux marrons / ma sœur elle est plus petite enfin voilà et du coup je vois ce mec et je me dis c'est pas possible on dirait genre le frère de ma sœur quoi

Sophia : c'est peut-être un cousin éloigné

Caroline : sans doute / ça serait quand même étrange qu'on ait le même nom de famille / il ressemble à ma sœur / bon mais c'est vraiment / enfin moi ça m'a frappée / j'ai montré à mes parents / ils ont pas été frappés mais / parfois on est trop près du / c'est un garçon donc forcément tu te dis ah bas non

(...)

³¹² Interactions avec Caroline, tour de parole 268 dans les annexes.

Caroline : on est trop différentes // à moins que / mais on est très très très différentes / non seulement physiquement mais ça on s'en fiche mais de caractère c'est /// elle est très dure

Sophia : vous n'avez pas trouvé des points communs ?

Caroline : bah on en a mais ça ne nous / mais c'est surtout qu'on est incompatible de caractère je pense et du coup même si après il y a des choses qu'on aime toutes les deux / le cinéma / mais comment dire ça clashe / ça fait des éclairs et enfin ça clashe / c'est pas pour lui porter la faute mais elle est très nerveuse et très un caractère soucieux / qu'elle a hérité de mon père d'ailleurs c'est une vraie XXX (*nom de famille*) elle³¹³

Caroline opère dans ce passage une distinction manichéenne entre sa sœur et elle-même. Que ce soit par des caractères physiques ou moraux, elle scinde sa famille nucléaire en deux clans : son père et sa sœur qui s'opposent à sa mère et elle-même. Les caractères physiques qui servent à décrire le côté paternel de sa famille reprennent certains stéréotypes presque caricaturaux des traits bulgares : « mats de peau », « les yeux marrons », « petite ». Avec ces caractères physiques, elle rapproche plus sa sœur de sang d'un inconnu trouvé sur facebook portant son patronyme que d'elle-même.

Après avoir énuméré ces différences physiques, elle s'exclut une nouvelle fois de la famille de son père par les traits de caractères moraux : « elle est très dure », « très nerveuse », « un caractère très soucieux ». Ces traits, sa sœur en « a hérité » la définissant comme « une vraie XXX (*nom de famille*) elle ». Par l'emploi du pronom personnel « elle » Caroline se distingue explicitement de sa sœur qui représente un membre confirmé par le sang de la lignée paternelle. Caroline s'exclut ainsi par ses oppositions physiques et morales à sa famille paternelle et donc à son côté bulgare. Cette *bulgarité*, elle va la trouver par d'autres aspects comme dans sa recherche des origines de ses ancêtres orientaux intolérants au lactose, ou bien dans des formes plus intellectuelles et culturelles, que nous analyserons dans la dernière partie de cette recherche.

Le corps prend ainsi le relais et s'exprime à l'instar des mots. Les enfants de la seconde génération énoncent ce langage du corps dans leurs discours que ce soit par l'observation de réactions corporelles vécues ou bien dans une recherche corporelle des origines. Mais ces

³¹³ Interactions avec Caroline, tour de parole de 177 à 195 dans les annexes.

perceptions peuvent s'exprimer au-delà du langage par les émotions ressenties, comme la culpabilité ou les peurs héritées en plus des histoires parentales.

2.2. La perception des émotions et des sensations

Les enfants faisant partie de mes corpus, tel que Inana, Nicole ou Alex, mettent en mot dans leurs discours leurs perceptions d'émotions léguées et entendues au delà de la parole. Ils évoquent, chacun à sa façon, une difficulté quant à la mise en mot de leurs émotions en raison d'un héritage silencieux parental.

Inana exprime un problème de communication de ses émotions dans la langue française :

Ina : non mais j'ai toujours fait / sauf que l'affirmation artistique est venue parce que j'ai réussi à retrouver / via le bulgare un // ce // cette expression-là aussi / l'expression de la langue maternelle en fait et euh / bah en fait depuis que je suis arrivée / mes émotions j'ai jamais réussi à les dire en français / tu vois j'avais un vrai blocage vis-à-vis de ça

Sophia : c'est marrant ça

Inana : tu vois c'est étrange / j'arrivais enfin je suis quelqu'un d'hyper communicatif et dès qu'on en arrivait aux émotions / mais par contre je les exprimais que / je pouvais les exprimer en bulgare³¹⁴

Inana a fait le constat qu'elle ne pouvait exprimer ses émotions qu'en langue bulgare : « mes émotions j'ai jamais réussi à les dire en français ». Elle a établi un clivage entre ses deux langues parlées couramment que sont le bulgare qu'elle nomme sa « langue maternelle », et le français qui est la langue d'accueil qu'elle a apprise « depuis qu'[elle est] arrivée », à l'âge de 4 ans. Inanna semble avoir réussi sa transition en France dans tous les domaines, comme son bilinguisme sans accent ou son adaptation aux deux cultures, et malgré le fait qu'elle se décrit elle-même comme « quelqu'un d'hyper communicatif », le seul passage qui n'a pas réussi à transposer d'une langue à l'autre serait l'expression des émotions qui resterait exclusivement en bulgare. Inana emploie le terme de « vrai blocage » en français pour exprimer ses émotions, comme si elle était amputée en français de ces thématiques d'expression. Pourtant ses amitiés et

³¹⁴ Interactions avec Inana, tours de parole de 5 à 7 dans les annexes.

ses amours étaient majoritairement francophones, c'est donc d'après son expérience vécue qu'elle s'est rendu compte qu'elle ne pouvait partager avec son entourage français ses émotions qui restaient strictement en langue bulgare. Pour palier cet obstacle, Inana a « réussi à retrouver » l'expression de ses émotions dans un domaine extra-oral qu'est le domaine artistique.

Nicole, quant à elle, met en mots les difficultés qu'elle a rencontrées petite fille à exprimer ses émotions :

Nicole : elle (*sa mère*) arrivait pas à me gérer / enfin moi j'arrivais pas à me gérer non plus (*on rigole*) donc on m'a collée en pension en voilà // et et j'étais sauvage / j'étais très sauvage / tu sais j'arrivais pas à m'exprimer quand j'étais petite / donc j'étais en pension /// après voilà ça toujours été un peu compliqué mes rapports avec elle / mon père aussi d'ailleurs³¹⁵

Nicole se décrit comme « sauvage ». Pour appuyer cette affirmation, elle utilise son manque de communication : « j'arrivais pas à m'exprimer quand j'étais petite ». Elle s'oppose ainsi à un être humain se caractérisant par la civilité et par le fait d'arriver à se gérer ainsi qu'à gérer ses émotions. Son manque d'expression l'a même exclue de sa famille, l'éloignant « en pension ». Nicole n'était pas comme ses deux sœurs et son frère, ses rapports sociaux et familiaux étaient « compliqué[s] » avec sa mère, mais aussi avec son père. En ajoutant son père par l'expression « d'ailleurs » Nicole rassemble ses parents dans ce constat de la particularité de ses relations familiales.

Nicole trouve comme fondement de son côté « sauvage » et agressif la transmission que sa mère lui a fait ressentir au-delà des mots :

Nicole : et mon père il est toujours vivant / maman elle est partie très jeune / mais bon moi j'ai grandi euh moi je ne sais pas / si tu veux moi je /// je me dis c'est un peu pour ça que je viens ici (*à l'Inalco*) si tu veux / que ce qu'elle nous a transmis / enfin ce que moi j'ai pris en tout cas parce que moi je suis l'ainée des 4 enfants / si tu veux / c'est t'as pas le droit de vivre // t'as pas le droit de vivre / les autres ils souffrent et t'as pas le droit de vivre / enfin / tu vois c'est les micmac dans la tête des enfants hein euh /

Sophia : par ce que les autres ont souffert toi tu en es sortie que ///

³¹⁵ Interactions avec Nicole, tour de parole 256 dans les annexes.

Nicole : de mémoire d'enfant si tu veux / j'ai toujours souvenir que maman justement nous parlait des horreurs / de la prison / de la délation / de la /// d'avoir été déplacé / d'avoir tout perdu / des gens qui étaient mis à mort / d'autres qui ont été fusillés / d'autres qui ont pu s'échapper / tout ça tu vois tout ce contexte là j'ai grandi avec ça // j'ai dans / moi j'ai retenu que ça / elle nous a peut-être raconté d'autres choses hein / mais j'ai entendu ça si tu veux mais j'ai sûrement entendu toute sa souffrance vraiment // mais euh / et du coup c'est vrai si tu veux / au-delà de la langue qu'elle nous a jamais appris /³¹⁶

Nicole : mais moi je me sens coupable de vivre hein / c'est très très fort chez moi / c'est / d'être vivante / c'est très fort et ça m'a pourri la vie hein

Sophia : par exemple est-ce que tu te sens proche des gens / des enfants issus de parents de la Shoah / tu vois ce que je veux dire ? ce côté survivant / la culpabilité de vivre que peuvent reconnaître

Nicole : oui je peux me sentir proche si tu veux / mais j'ai pas de oui oui oui / je serai à l'écoute si tu veux // mais tu vois par exemple dans ma vie personnelle / enfin il y a plein de / si tu veux je me suis apaisée un peu par rapport à tout ça mais il y a beaucoup de choses que j'arrive pas à réaliser ou à concrétiser ou à /// j'arrive pas à vivre /³¹⁷

Nicole explicite clairement les effets des silences qu'elle a perçus au-delà de la parole maternelle. Elle opère dès le début une distinction entre ce que sa mère lui a « transmis » ainsi qu'à ses frères et sœurs, et ce qu'elle a « pris » au travers des histoires racontées. Elle affirme, par l'emploi du pronom personnel « moi » ainsi que par sa position dans la fratrie d'« aînée », la singularité de sa réception. Cette particularité de son expérience sensorielle, Nicole la défend une nouvelle fois lorsque je tente de rapprocher son expérience de celle des enfants des survivants de la Shoah. Malgré un acquiescement « oui je peux me sentir proche », « oui oui oui / je serais à l'écoute », elle dissocie tout de même, par le « mais » employé à deux reprises, cet autre événement historique de son expérience singulière qu'elle nomme « dans ma vie personnelle ».

Trois degrés de compréhension sont à différencier de sa part : tout d'abord la matérialité des souvenirs que sa mère formulait. Cette énumération sombre résume les événements que sa famille maternelle a traversés depuis l'arrivée des communistes au pouvoir en Bulgarie. Nicole

³¹⁶ Interactions avec Nicole, tours de parole de 97 à 99 dans les annexes.

³¹⁷ Interactions avec Nicole, tours de parole de 339 à 341 dans les annexes.

relativise cependant ce côté manichéen des histoires maternelles entendues en supposant que sa mère « a peut-être raconté d'autres choses », mais elle n'a personnellement « retenu que ça ». Ces histoires effrayantes, elle les nomme « tout ce contexte-là » de son enfance. En effet, Nicole se repositionne une nouvelle fois dans son énoncé dans le rôle de la petite fille qu'elle était : « j'ai grandi », « c'est le micmac dans la tête des enfants », « de mémoire d'enfant », « j'ai grandi avec ça ».

Sa mère leur transmettait ainsi les histoires de son enfance et les récits des personnes de sa famille restées en Bulgarie, mais de ces événements noirs énoncés, Nicole en a perçu une autre dimension indicible qui compose le second degrés de compréhension de sa part : « j'ai sûrement entendu toute sa souffrance vraiment ». Cette souffrance n'était pas mise en mots explicitement par sa mère, pourtant Nicole utilise le verbe « entendre » pour rendre compte de la perception de ce ressenti, comme si cette émotion avait transcendé les récits maternels racontés.

Nicole a entendu cette souffrance au delà des histoires mais aussi « au-delà de la langue qu'elle nous a jamais appris ». La raison de sa démarche d'apprendre le bulgare à l'Inalco n'est ainsi pas uniquement linguistique, elle va bien au-delà de la parole. Si « c'est un peu pour ça que je viens ici », c'est pour résoudre ce que sa mère ne lui a pas transmis, c'est-à-dire la langue, mais aussi ce qu'elle lui a transmis au-delà des mots : « c'est t'as pas le droit de vivre // t'as pas le droit de vivre / les autres ils souffrent et t'as pas le droit de vivre ».

Cette injonction maternelle que Nicole a comprise à travers les histoires de sa mère, n'a pourtant jamais été formulée de manière directe. C'est sa perception au-delà de la parole que Nicole énonce ici. Cette non-parole, Nicole l'a perçue dès le début, « c'est le micmac dans la tête des enfants ». On comprend dès lors que son côté « sauvage » était une réponse à ce ressenti qui était trop compliqué à exprimer. Aujourd'hui elle s'est « apaisée un peu par rapport à tout ça », mais cette transmission non formulée par sa mère est toujours persistante et a encore des effets, puisque Nicole se sent toujours « coupable de vivre ». Ce sentiment est très présent dans sa vie de tous les jours « c'est très fort chez moi », « ça m'a pourri la vie », « il y a beaucoup de choses que j'arrive pas à réaliser ou à concrétiser », avant de conclure elle-même cette conversation sur ce constat « j'arrive pas à vivre ».

Un peu plus tôt dans cette même conversation, Nicole me faisait part d'un sentiment qu'elle éprouvait lorsqu'elle atterrissait en Bulgarie, qui se trouve être à l'opposé justement de la culpabilité de vivre qu'elle dit ressentir au quotidien :

Sophia : et tu te sens bien là-bas (*en Bulgarie*) / comment tu te sens chez toi / tu te sens ///

Nicole : ah ouais ouais / au début / plus maintenant / quand j'atterrissais / j'avais l'impression que je devenais vivante / JE TE JURE j'te jure / maintenant ça ne me fait plus ça / mais j'atterrissais je me disais je suis une femme libre / je suis une femme vivante / je suis heureuse de vivre / j'atterrissais sur ces (ses ?) terres / maintenant c'est passé / ça a duré très longtemps / ça a duré au moins 10 ans ça / ce sentiment

Sophia : comme si tu ramenaï / toi tu étais le côté vivant de ta mère et que tu revenais là-bas et que tu avais réussi à vivre et à survivre à tout ça

Nicole : oui / parce que si tu veux / je pense que maman elle a renié son essence profonde / je pense que c'est pour ça que j'ai toujours été en colère avec elle // elle a renié cette vitalité et puis elle a puisé dans la France / si tu veux sa porte de sortie qui était l'intellect / mais en fait ma mère je pense que c'est pas une pure intellectuelle tu vois / c'est quelqu'un qui aimait la vie qui était gaie / et donc tu vois je pense qu'elle a renié des choses / enfin c'est comme ça que je sens intuitivement /³¹⁸

Nicole me raconte à ce moment son impression lorsqu'elle atterrissait en Bulgarie. Elle insiste sur le fait que ce qu'elle me décrit est bien une sensation de l'intérieur « j'avais l'impression », « ce sentiment », « intuitivement ». Contrairement aux passages précédents, où elle se sentait écrasée par une culpabilité de vivre transmise par sa mère, à cet instant où l'avion se pose sur ce qu'elle nomme « sur ces terres » (ou bien peut-on aussi retranscrire par « sur ses terres » celles de sa mère), elle exprime une émotion positive exacerbée. Nicole insiste par « JE TE JURE j'te jure » sur son côté incrédule et inexplicable de ce sentiment abstrait, comme si je pouvais émettre en doute son ressenti indicible. Cette impression, bien qu'elle ne la ressente plus aujourd'hui, elle l'a eue pendant « très longtemps » « au moins dix ans ».

Nicole emploie des termes forts pour décrire son émotion lors de l'atterrissage: « je me disais je suis une femme libre / je suis une femme vivante / je suis heureuse de vivre ». Par ses trois répétitions, elle donne sa propre définition de la vie : féminité, liberté, bonheur et vivacité. Nicole

³¹⁸ Interactions avec Nicole, tours de parole de 295 à 298 dans les annexes.

relie la Bulgarie à la vie. « Je devenais vivante », le verbe qu'elle utilise montre un processus de transformation de non vie à vivante.

Comme je le suggère dans mon intervention, qui est confirmée par son « oui », Nicole en revenant sur les terres de sa mère, lui redonne vie à travers son déplacement. Elle associe dans son énoncé la Bulgarie et la vie. Pour elle, sa mère en reniant la Bulgarie et ses racines a renié en même temps sa « vitalité », « son essence profonde ».

Sa colère serait ainsi un effet de ce reniement maternel, et le fait de se sentir vivante en arrivant en Bulgarie ne fait qu'accroître sa perception d'un sentiment productif et dynamique au-delà de la parole.

Une autre perception ressentie par les enfants, sans que des mots aient été prononcés par un parent, est l'inculcation de peurs décontextualisées.

Les parents transmettent outre les histoires de parcours de vie, des émotions influencées dont ils n'ont pas la maîtrise. Les craintes, les peurs, les réflexes qu'ils ont vécus en pays communiste se transfèrent à leurs enfants qui ont grandi pourtant en France dans un environnement différent où la censure et l'autocensure n'était pas une nécessité vitale.

C'est au travers de deux conversations extraites des corpus, l'une que j'ai eue avec Nicole et l'autre avec Alex, que je vais observer un autre effet transmis au-delà de la parole.

Sophia : et toi aussi tu as peur des espions des micros et tout ?

Nicole : ah ouais ouais ouais / ah ouais mais par exemple attends mais je t'ai raconté / je me souviens à l'époque à Paris j'habitais dans un immeuble / le gardien il fouillait dans les poubelles je te jure c'est pas du tout n'importe quoi / dans les poubelles // je le savais et je je je brûlais / ou j'allais jeter autre part / mais je n'allais pas jeter dans les poubelles

Sophia : moi je brûle encore les papiers / mais tu connais beaucoup de personnes qui brûlent des papiers / mais simplement où le nom apparaît pas / des secrets

Nicole : toi aussi t'as ça ?

Sophia : mais bien sûr je brûle les papiers / mon père je l'ai toujours vu brûler les papiers / tu sais cette odeur / voilà de faire quand tu racontes un truc un peu secret de faire attention dans le salon parce qu'il peut y avoir des micros sous le mur

Nicole : ah oui oui oui / ça c'est sûr

Sophia : t'as vu le film *La vie des autres*

Nicole : oui // comme j'ai vu *Est Ouest* aussi / tu as vu *Est Ouest* / ça se passe en Russie / mais c'est avec Sandrine Bonnaire / c'est vachement bien si tu veux / moi j'avais adoré ce film / si tu veux / bah là tu vois bien si tu veux comment ces familles vivent dans les mêmes appartements t'as dix famille / la délation

(... sur l'exemple de l'enfance Georgui et l'espionnage entre voisins)

Sophia : et tu fais toujours / ces reflexes que ta mère sûrement devait avoir / bruler les papiers

Nicole : ouais ouais / j'ai toujours des réflexes / si si si oui ça fait parti de moi // si il y a des choses / si il y a des choses que je ne veux pas ///

Sophia : matérialiser ?

Nicole : oui mais ça fait partie de moi si tu veux donc je ne m'en rends même plus compte ou // mes poubelles sont propres / oui je fais attention / il y a des choses que j'irais pas jeter dans la corbeille à papier si c'est des courriers par exemple / jamais jamais jamais jamais

Sophia : tu les mets ou alors ?

Nicole : je les mets dans la vraie poubelle / mais je les déchire / pour pas que ça se recoupe / dans une poubelle puis dans l'autre // si attends dans quel film j'ai vu ça /// ah oui oui *Argo* / tu as vu *Argo*

Sophia : oui j'ai vu *Argo*

Nicole : tu as vu quand il recompose les documents

Sophia : oui pour moi la machine à broyer ça ne sert à rien / il faut bruler // oui ce film est incroyable // et aussi par exemple facebook / moi je suis sur facebook

Nicole : alors pas moi / alors là je ne risque pas d'y être³¹⁹

Alex : mais au téléphone je crains toujours d'être sur écoute / au téléphone je dis moins de truc sur ma famille que / fin je dis jamais de trucs sur ma famille mais je parle pas de la maison par exemple la maison j'en parle pas au téléphone tu vois / qu'elle peut être vendue / genre à toi / j'ai pas envie de laisser des informations comme ça / je me dis plus que c'est pour papa qu'ils veulent un truc donc / fin si je suis sur écoute c'est à cause de papa / donc moi je m'en fous totalement qu'on sache que je fume / surtout que fumer c'est vraiment le truc qui va devenir déjà légal et c'est un truc exagéré qui n'est pas plus pire que l'alcool /// (10 secondes)

Sophia : non mais je comprends bien la peur plus du téléphone / moi aussi j'ai toujours cru qu'il y avait des micros dans les murs surtout au Trocadéro (*notre premier logement*) / et c'est vrai que de ne pas parler de certaines choses dans certains endroits quoi / je pense que pour toi aussi c'est pareil

³¹⁹ Interactions avec Nicole, tours de parole de 348 à 367 dans les annexes.

Alex : psychologiquement il y a toujours un truc³²⁰

Nicole, Alex ou moi-même, explicitons clairement que certains des « réflexes » reproduits viennent d'un mimétisme parental. Ayant toujours vu leur père ou leur mère agir dans la peur d'un espionnage probable, ils reproduisent dans leur vie quotidienne certains gestes observés depuis l'enfance. Nicole évoque des automatismes qui lui ont été inculqués par l'observation de gestes maternels, et ces réflexes sont décrits comme innés « ça fait partie de moi » (répété à deux reprises), « je ne m'en rends même plus compte ».

Nicole et Alex sont affirmatifs, ils ont vécu et vivent aujourd'hui en France dans une probabilité d'être écoutés, espionnés. Quand j'évoque la possibilité que des micros pourraient être cachés sous les murs du salon, la réponse de Nicole est sans équivoque : « ah oui oui oui / ça c'est sûr ». Et pour Alex, alors que nous sommes en 2013, « au téléphone [il] crain[t] toujours d'être sur écoute ».

Ces peurs hors contexte se retrouvent dans de nombreux réflexes et objets du quotidien. En effet, les craintes de laisser des traces compromettantes de sa vie personnelle ou de ses agissements privés dans un monde extérieur incertain régissent les actions journalières, même si elles peuvent sembler banales ou ordinaires.

L'objet principal de ces énoncés est de ne pas laisser de traces orales ou écrites derrière soi. La parole doit ainsi être contrôlée et maîtrisée dans son contenu mais aussi son espace d'élocution. Comme je l'évoque avec Alex, nous avons grandi avec une discipline « de ne pas parler de certaines choses dans certains endroits », même dans un lieu aussi intime que le « salon » de notre appartement. La crainte qu'Alex définit le plus est la peur du téléphone sur écoute. Cette sensation est persistante : « je crains toujours d'être sur écoute », « psychologiquement il y a toujours un truc ». La récurrence de l'adverbe de temps « toujours » insiste sur l'actualisation de son ressenti. L'exemple qu'il donne est celui de la vente éventuelle de la résidence principale de ses parents. Cet évènement récent n'a pourtant aucun lien avec le passé de son père, mais Alex garde les réflexes de ne « jamais dire des trucs sur [s]a famille », « j'en parle pas au téléphone ». Ces peurs étaient légitimes en Bulgarie ou en Allemagne de l'Est à l'époque où son père, Teko, a vécu. Pourtant Alex, comme moi, avons grandi avec une continuité de réflexes de protection de l'intimité familiale. Nous sommes persuadés que nous

³²⁰ Interactions avec Alex, tours de parole de 54 à 56 dans les annexes.

étions sur écoute non seulement avant 1989, mais aussi après et encore aujourd'hui, comme je le rappelle à Alex « moi aussi j'ai toujours cru qu'il y avait des micros dans les murs ».

Alex veut garder le secret familial qu'il s'imagine devoir respecter et taire, mais ces réflexes de protections ne sont pas pour lui ou sa sécurité, mais pour sa « famille » en général et son père en particulier « je me dis que c'est pour papa qu'ils veulent un truc donc / fin si je suis sur écoute c'est à cause de papa ». Alex serait un personnage secondaire dans ces histoires d'espionnage fantasmées et il ne veut pas être un sujet compromettant, mais un acteur protecteur de sa famille. Alex ne parle pas d'une personne précise qui serait à son écoute, cet autre menaçant est désigné par le pronom personnel pluriel « ils » qui reste abstrait quant à son identification et à ses intentions vis-à-vis de la récupération des supposées informations.

Même si Alex ne les nomme pas ainsi, ces « espions » peuvent écouter et enregistrer des « informations » mais aussi récolter des preuves matérielles. Nicole me raconte justement comment elle se méfie des traces écrites qu'elle pourrait laisser derrière elle.

Le premier exemple qui lui vient en mémoire quand je lui parle de la « peur des espions des micros », est l'anecdote des poubelles de son immeuble parisien. Si elle tient à ce que ses « poubelles so[ie]nt propres », cela est la conséquence d'une scène qu'elle a surprise « à l'époque » où son gardien « fouillait dans les poubelles ». Pour Nicole, « le gardien » constitue ici un personnage bien réel, mais l'action qu'il effectue pourrait être replacé dans l'imaginaire du monde communiste où ce fonctionnaire de l'Etat était craint dans les immeubles comme un espion délateur. Cet anachronisme, Nicole en est consciente et elle insiste pour que je la croie et ne mette pas en doute ses propos : « je te jure c'est pas du tout n'importe quoi ». Pour seules références dans cet échange, nous prenons appui sur trois films qui portent sur le sujet de l'espionnage. Les événements de la vie quotidienne trouvent ici une coïncidence avec le monde de la fiction et de l'imaginaire.

Pour éviter quelque conséquence de délation, Nicole « fai[t] attention » et a mis en place des réflexes de nettoyage de ses poubelles. Ses techniques sont multiples, soit elle brûle, soit elle déchire, soit elle procède à éparpiller ses papiers dans différentes poubelles « dans une poubelle puis dans l'autre », pour éviter tout recoupement. Nicole considère comme une aberration le fait de jeter ses courriers dans la corbeille à papier, elle insiste en répétant quatre fois de suite

« jamais » pour souligner l'absurdité de cette action qu'elle n'effectuerait jamais, comme elle se refuse aussi à s'inscrire sur facebook « alors pas moi / alors là je ne risque pas d'y être ».

La peur décontextualisée est, tout comme les autres émotions ressenties que nous avons observées, un effet persistant au-delà de la parole. Ces actions induites dans les comportements de tous les jours semblent acquises, mais elles semblent aussi assez spécifiques aux descendants de personnes ayant vécu un traumatisme passé. Cet héritage extra-oral, qui vient enrichir la transmission orale léguée par les parents, n'est pas à sous-estimer dans ma recherche. Je m'inscris pour cela à la suite de chercheurs issus de la discipline de l'histoire, qui ont fait des autres modalités que le langage un objet d'étude à reconsidérer.

3. Les autres modalités cachées par la suprématie de la parole

Bien que toute mon étude repose essentiellement sur les outils et la méthode de l'anthropologie et de l'anthropologie du langage, je tenais à clore ce point qui interroge la transmission de l'héritage extra-oral, en prenant en compte la complémentarité des autres modalités sensorielles.

Comme nous l'avons analysé, la transmission parentale peut se réaliser aussi au travers d'autres modes que la parole. Déjà, nous avons déterminé notre objet d'étude qui est non pas la langue, mais bien la parole qui est vivante et mouvante et permet la déviation³²¹.

Il m'importe pour le sujet même de ma recherche de prendre aussi en considération et en importance tout ce qui n'est pas en mots.

L'imaginaire des mots est travaillé depuis l'enfance, par les livres, par l'école, qui donnent en abondance des mots, qui sont socialement et politiquement normés et encadrés. Mais l'école ne formate pas autant les sons ou le système olfactif. Les sens les moins travaillés sont ceux par lesquels il est possible d'avoir une marge de manœuvre et de liberté plus importante, et ce, aussi dans les domaines scientifiques.

³²¹ Canut, Cécile, 2007, *Une langue sans qualité*, Lambert Lucas, Limoges.

*Le miasme et la jonquille*³²² d'Alain Corbin est un ouvrage majeur de l'histoire des sensibilités. L'historien focalise l'attention sur un sujet peu étudié et même qu'il estime dédaigné par le discours scientifique : « L'usage des sens, leur hiérarchie vécue ont une histoire ; en cette matière, rien ne va de soi, rien ne justifie le dédain négligent des spécialistes » (Corbin, 2008 : 10). Corbin veut donner à l'odorat une place qu'il n'a jamais eue : « L'odorat figure tout en bas de la hiérarchie des sens, en compagnie du toucher » (*ibid.* : 14).

Ce livre est consacré à l'histoire de la perception olfactive, et à l'entreprise de la désodorisation au XIXe siècle en Occident. Apparaît alors une sensibilité nouvelle d'une volonté de purification de l'air et de l'espace, en même temps qu'une guerre contre les odeurs et la proximité de l'excrément ou de l'ordure. Les élites sont à la recherche de délicatesse qu'ils trouvent dans les odeurs végétales et dans un silence olfactif qui marque encore aujourd'hui notre environnement actuel.

Ce livre tente de déceler ce qui a changé « dans la façon de percevoir et d'analyser les odeurs » (*ibid.* : 10). Corbin s'interroge sur ce « que signifie cette accentuation de la sensibilité ? Comment s'est opérée cette mystérieuse et inquiétante désodorisation qui fait de nous des êtres intolérants à tout ce qui vient rompre le silence olfactif de notre environnement ? » (*ibid.*).

Malgré les injonctions de Lucien Febvre, historien moderniste du XXe siècle, et fondateur avec Marc Bloch de la revue de l'Ecole des Annales, dont l'histoire de la perception olfactive figure parmi les nombreuses pistes qu'il a ouvertes, « les historiens ont négligé ce type de documents sensoriels. La disqualification de l'odorat, sens de l'animalité selon Buffon, exclu par Kant du champ de l'esthétique, considéré plus tard par les physiologistes comme un simple résidu de l'évolution, affecté par Freud à l'analité, a jeté l'interdit sur le discours que tiennent les odeurs. Cependant il n'est plus possible de taire la révolution perceptive, préhistoire du silence olfactif de notre environnement » (*ibid.* : 337).

L'odorat est donc un domaine de recherche encore peu exploré et qui ouvre de nombreuses perspectives d'analyses. L'histoire des sensibilités démontre qu'un changement de perspective et d'objet d'étude est possible et s'avère même novateur. Ces lacunes seraient liées à la suprématie de l'analyse de la langue et de l'écrit dans les sciences, dont les sciences sociales.

³²² Corbin, Alain, 2008, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIIIe-XIXe siècles*, Flammarion, Paris.

Arlette Farge réalise le même constat : les sociétés de l'écriture et les écrits archivés composent la matière principale de l'histoire. L'historienne reconnaît quant à elle qu'« il existe peu d'historiographie sur l'histoire des voix. Il est vrai que les historiens ne se sont pas vraiment intéressés aux paroles prononcées ni à l'oralité, tant la tâche est difficile » (Farge, 2009 :10).

Entre 1960 et 1970 pourtant, l'historiographie se tourne vers « l'histoire des mentalités » qui cherche à comprendre les comportements humains et matériels des sociétés. Les techniques audiovisuelles prennent par la suite de l'ampleur dans la discipline : on peut entendre les voix. Mais Arlette Farge souligne que même « si les historiens de la période très contemporaine puis présente se servent quelquefois de ces enregistrements comme objet d'histoire, ils négligent l'analyse du timbre des voix » (*ibid.* : 13).

Dans son livre *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*³²³, elle tente de savoir si une archive écrite peut donner un son, une voix, un timbre : « Alors m'est venu le désir irraisonné et passionné de chercher ces voix au-delà de leurs descriptions, de les entendre, d'aller à nouveau au plus près des archives de police (où sont consignées les paroles), de retrouver les multiples vitalités et défaits d'un monde fabriqué de gestes, d'attitudes, de vocabulaire et de voix, d'émotions pensées et d'opinions sociales et politiques les plus diverses, dont certaines ont de déchirants accents » (*ibid.* : 15).

Elle tente par son entreprise de reconstituer des bruits de Paris au XVIIIe siècle, en prenant appui entre autres sur les sténogrammes de transcription de plaintes notés presque en phonétique. Et par la prise de notes, le vocabulaire employé, elle redonne vie aux sons, à la voix éteinte de ce « siècle où la parole, la voix, le cri, la lecture orale, la conversation rapide, touffue et le badinage malin sont, dans les classes populaires peu lettrées, les véhicules essentiels de la communication » (*ibid.* : 14).

Arlette Farge conclut cependant en admettant son échec quant à son « curieux défi » qui était de ne pas laisser « ces voix du peuple dites défigurées [devenir] “sans voix” » (*ibid.* : 17). « Au terme de ce parcours, qui ressemble davantage à une ébauche qu'à un exposé de résultats fiables et définitifs » (*ibid.* : 296), elle admet l'impossibilité de techniquement « déceler ce qui jamais ne s'entendra mais qui fit trace ». Mais cette défaite annoncée lui a permis d'aller au-delà « pour

³²³ Farge, Arlette, 2009, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Bayard, Paris.

capter l'inaudible et, surtout, prendre pied à nouveau sur cette terre des démunis dont le langage fut reproché parce que non normé. (*ibid.* : 297).

Malgré le fait qu'elle n'a pas réussi à atteindre certains désirs irraisonnés initiaux mis en route, Arlette Farge débouche sur des résultats concluants, comme le dénigrement des voix du peuple qui ne sont pas suffisamment entendues même à l'écrit au travers des archives. Elle soulève aussi le fait qu'il y aurait de nombreuses strates qui pourraient être prises en compte dans la recherche historique ou linguistique, le son étant aussi un cri, un chant, une larme, un accent. Elle dénonce ainsi le travail de certains chercheurs qui réduisent leurs outils méthodologiques à ne travailler que sur la langue et les mots en mettant de côté la richesse méconnue de la voix, de l'intonation, du rythme ou de l'élocution.

Les sciences humaines et sociales s'ouvrent cependant de plus en plus au champ de l'univers sensoriel. C'est ce que démontre l'ouvrage de Marie-Luce Gélard, *Les sens des mots*³²⁴, dans lequel elle a réalisé les entretiens des « pères fondateurs » de la thématique sensorielle que sont Joël Candau, Alain Corbin, David Howes, François Laplantine, David Le Breton et Georges Vigarello. L'anthropologue tente ainsi de mettre en lumière les motivations et le travail de « ces visionnaires » qui ont décidé de s'intéresser dans leurs recherches aux sens afin de produire un savoir sur les univers sensoriels.

C'est en cela que ma recherche tente de s'inspirer du travail d'Arlette Farge, d'Alain Corbin ou encore de Marie-Luce Gélard. En complémentarité de l'analyse discursive, il est important de prendre en compte et de s'intéresser aussi aux autres aspects que l'observation et la recherche peuvent offrir.

³²⁴ GELARD, Marie-Luce, 2017, *Les sens des mots*, Pétra, Paris.

Chapitre 11 :

Stratégies individuelles face aux silences parentaux

Pour interroger la nécessité du silence parental ainsi que ses effets au-delà de la parole dans un contexte de réception familiale, il est important d'observer la fonction de la subjectivité et de la place de chacun au sein des familles. En effet, je soumetts l'hypothèse que des stratégies individuelles sont élaborées par les enfants de la seconde génération pour tenter d'interpréter ce que les parents leur ont transmis dans leurs discours ou leurs non-discours. Tout le monde ne reçoit pas de la même façon une histoire ou un silence, et cette différence se retrouve aussi dans les fratries de famille dont un parent est issu de la migration de la Bulgarie communiste.

Je vais, pour comprendre les relations mises en place entre les enfants, établir une analyse transversale de cette transmission. En effet, il est vrai que les corpus sur lesquels je me base depuis le début de ma recherche, se focalisent principalement sur des personnes qui sont en phase de reconquête. Ces personnes comme Nicole, Caroline, fournissent la « matière » discursive principale sur laquelle je me base pour travailler matériellement sur ce que j'ai pu aussi discerner dans mon observation participante, ainsi que dans mon imprégnation en continue.

Je tenais à souligner ma prise en compte, en plus des enfants de la seconde génération qui seraient dans une recherche de leur passé familial bulgare, de ceux qui ne se trouvent pas dans cette démarche. Ils s'illustrent par les frères et sœurs des familles que j'ai suivies tout au long de mon étude et qui la composent aussi.

Je tiens ainsi à contrebalancer mes analyses en m'intéressant aussi dans cette partie à ceux qui n'éprouvent pas le besoin de reconquête ou de réparation. C'est pour cela que j'ai élargi mon analyse aux fratries et aux familles des personnes avec lesquelles j'ai pu converser durant toutes ces années.

Pour comprendre donc les stratégies individuelles face à des silences parentaux au sein d'une même unité familiale, je vais tout d'abord resituer dans le contexte la notion de politique du traumatisme qui a évolué dans le temps ; puis je vais travailler avec les fratries pour comprendre les stratégies individuelles mises en place par chacun en lien avec les silences parentaux ; enfin je vais m'intéresser plus particulièrement aux familles qui composent ma recherche et réaliser une étude de cas plus précise de la famille de Nicole.

1. L'idée du traumatisme comme allant de soi

Je me suis concentrée au fur et à mesure de ma recherche sur ceux qui mettaient en mots dans leurs discours leurs problèmes de transmission parentale liés aux silences dans les histoires de parcours de vie. Mais il ne faut pas omettre ceux qui ne considèrent pas le silence de ce passé familial comme un problème. Cette hypothèse que les identités seraient brimées et qu'il y aurait une phase de reconquête de leurs histoires familiales est un postulat très situé dans notre société contemporaine, que ce soit dans le monde scientifique ou dans le langage ordinaire.

Didier Fassin et Richard Rechtman ont travaillé sur la notion du traumatisme qui désigne « une réalité irrécusable associée à un sentiment d'empathie qui a envahi l'espace moral des sociétés contemporaines » (Fassin, Rechtman, 2009 : 21). Dans leur livre *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*³²⁵, ils s'interrogent sur un renversement de deux ordres de faits : « l'un relevant de l'histoire des sciences et de la médecine, l'autre s'inscrivant dans une anthropologie de sensibilité et des valeurs » (*ibid.* : 17). Fassin et Rechtman ont la « conviction » que le traumatisme est devenu « une clé d'interprétation du monde contemporain » (*ibid.* : II).

Prenant appui sur trois terrains ethnographiques que sont les sinistrés de la catastrophe industrielle de l'usine AZF de Toulouse, les demandeurs d'asile après la psychotraumatologie de l'exil, ainsi que les acteurs du conflit israélo-palestinien durant la seconde intifada, les auteurs

³²⁵ Fassin, Didier, Rechtman, Richard, 2011 (2007), *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Flammarion, Paris.

tentent de déceler le renversement de l'histoire jusqu'à l'invention de l'état de stress post-traumatique qui était jusqu'alors largement ignoré d'un point de vue moral, « qui il y a moins d'un siècle était l'objet de soupçon et, en quelques décennies, avait acquis une telle reconnaissance qu'elle servait à légitimer ce que nous avons appelé la condition de victime » (*ibid.*).

L'objet du livre est d'observer et de comprendre le moment historique où ce qui « provoquait la suspicion vaut aujourd'hui pour preuve – autrement dit, par lequel le faux est devenu le vrai » (*ibid.* : 16). En quelques années le cours de l'histoire s'est donc inversé, désormais, la victime est reconnue et le traumatisme est revendiqué.

Le traumatisme est né à la fin du XIXe siècle comme une catégorie psychologique construite à partir de notions médicales correspondantes à des blessures corporelles, mais « au cours du dernier quart de siècle, le traumatisme s'est imposé comme une forme d'appropriation originale des traces de l'histoire et comme un mode de représentation dominant du rapport au passé » (*ibid.* : 29). Bien plus qu'une réalité clinique, le traumatisme est aujourd'hui davantage une qualification morale, et « délimite la manière empirique dont les sociétés contemporaines problématissent le sens de leur responsabilité morale à l'égard des malheurs du monde » (*ibid.* : 417).

Le traumatisme est devenu, pour les deux auteurs, une notion commune dans la société contemporaine « qui est passé[e] du langage psychiatrique dans le langage ordinaire ». La « culture du traumatisme » consisterait ainsi à penser en des termes semblables tout ce que le « tragique fait sens dans les sociétés contemporaines » (*ibid.* : 406). Ils tentent dans leur travail de « dénaturalisation du regard » sur le traumatisme, d'appréhender « ce que le choix de lire les violences dans ces termes induit d'un point de vue social et moral ». Car la notion de traumatisme ne va pas de soi, elle est fabriquée, ses représentations transforment la réalité et changent de perspective dans le temps. Les catégories sont ainsi pour les auteurs, construites et utilisées, « les pratiques ne découlent pas seulement d'une rationalité *a priori* mais la fondent *a posteriori* » (*ibid.* : 407).

Comme le soulignent Fassin et Rechtman « le traumatisme n'est pas un objet inerte. Pas plus que les victimes ne sont des sujets passifs », « si le traumatisme s'inscrit dans un ethos compassionnel caractéristique de notre époque, il est donc aussi un instrument au service d'une

demande de justice. Allons plus loin. Rien ne permet de dire si les victimes se considèrent nécessairement comme telles. » « Si l'expérience subjective des victimes nous demeure opaque, la reconnaissance qu'on leur accorde publiquement au titre du traumatisme nous donne la clé d'une anthropologie du sujet » (*ibid*: 408).

Il en est de même dans le domaine des sciences sociales : « La plupart des recherches en sciences sociales portant sur le traumatisme ou sur des victimes en particulier adoptent à leur égard un point de vue empathique. On le comprend aisément. Parce que la violence des événements subis s'impose même aux chercheurs qui l'étudient, mais également parce que le mal et les souffrances qu'il engendre exercent sur eux une sorte de fascination, bien peu s'accordent la distance suffisante pour ne pas prendre le traumatisme comme allant de soi et les victimes telles qu'elles se disent » (*ibid*: 411).

On comprend donc par cette analyse que l'idée du traumatisme s'est bien modifiée dans le temps et qu'aujourd'hui elle est comprise comme « allant de soi », supposant évidemment un traumatisme individualisé par les personnes issues d'un événement reconnu comme traumatique. Pour ma part je dois admettre que j'ai eu au départ de l'empathie quant à mon sujet. Si je l'ai choisi et qu'il m'a passionnée durant plusieurs années, c'est aussi parce que je supposais comme postulat initial que certains enfants de la seconde génération, dont je fais aussi partie, étaient à la recherche d'une réparation d'un passé familial qui avait été traumatique. Mais je tente aussi de prendre du recul et d'appliquer ce que Fassin et Rechtman mettent en place dans leur travail pour réduire du moins partiellement « l'analyse à l'empathie, sans pour autant tomber dans les excès de la dénonciation » (*ibid*). A travers mon terrain, même si mon analyse se focalise principalement sur ceux qui sont dans une phase de reconquête et d'un besoin de réparation, je n'exclus pas l'autre face de la réalité rencontrée qui se compose aussi de cette seconde génération qui ne suppose pas que leurs histoires familiales aient été traumatiques, ni même qu'il y ait une nécessité de faire un travail sur leur passé familial.

C'est donc toutes les stratégies individuelles à travers les fratries de mes corpus que je vais observer pour rendre compte de la diversité rencontrée durant ma recherche.

2. Stratégies individuelles au sein des unités familiales

Pour compléter mes analyses de cas qui s'intéressent aux trajectoires de quelques individus en corrélation avec la problématique de ma recherche, sans vouloir m'égarer dans des généralités quantitatives, je veux rendre compte de la diversité des intérêts et des stratégies individuelles de la seconde génération que j'ai rencontrées sur le terrain pour répondre ou non aux silences parentaux. Je vais pour cela travailler avec les fratries qui composent l'essentiel de mon corpus, c'est-à-dire vingt-sept enfants dont un des parents est issu de la migration de la Bulgarie communiste. Sur les douze familles que j'ai suivies tout au long de ma recherche, une personne de chaque fratrie représente mon interlocuteur principal : la moitié d'entre elles a été rencontrée à l'Inalco (Al, Anna, Caroline, Nicole, Inana, Nicolas Y.) ; les six autres, que j'ai rencontrés à l'extérieur de l'Inalco avaient, selon mes suppositions, des connivences avec mon sujet (Alex, Arnaud, Elizabeth, Nicolas R., Cyrille, Sylvie). Ces douze personnes issues de douze familles distinctes sont en majorité dans une recherche de ce que j'appelle une « bulgarité », c'est-à-dire une recherche par une ou plusieurs modalités particulières du passé familial bulgare d'un des deux parents.

Mon corpus et la matière que j'utilise dans ma recherche repose sur les personnes qui étaient les plus explicites quant à une réflexion sur ma problématique, mais je me suis aussi intéressée à leurs frères et sœurs, avec qui j'ai conversé pour la plupart, lors de rencontres à l'improviste ou organisées. Ces conversations non enregistrées mais qui ont existé, font partie intégrante de ma recherche et de ma réflexion (Marc, Léa ; Sophia, Alexandre ; Olivia, Emilie ; Karine ; Katia).

En m'intéressant aussi aux vingt-sept enfants des fratries, j'ai constaté que certains d'entre eux n'étaient pas du tout dans une recherche de « bulgarité ». Je fais effectivement l'hypothèse que les silences parentaux n'ont pas eu des effets sur tous les enfants de la seconde génération, certains n'éprouvent pas le besoin de comprendre ou de s'approprier ce passé familial tu. Quelles sont les stratégies de chacun pour vivre aujourd'hui avec son passé familial ? Prend-il une place dans son présent, ou est-il un élément du passé accepté et sans pertinence dans leur vie de tous les jours ?

Pour analyser ces stratégies individuelles au sein d'une même unité familiale, je vais tout d'abord m'appuyer sur un tableau que j'ai composé à partir des vingt-sept enfants des familles de ma recherche :

Les enfants	Sexe	Place dans la fratrie	Différence d'âge	Première langue parlée / Lieu de naissance	Retour en Bulgarie ou non / Famille en Bulgarie	Curiosité et bulgarité recherchée ou non	Métier, trajectoire sociale	Famille créée	Lieu de résidence actuel	Relations entre frères et sœurs
Famille d'Al :										
Parents divorcés (père décédé) (mère : française, professeur d'université et traductrice ; père : bulgare, écrivain)										
Al	M	1/3	1991	Bulgare / France	Oui / Oui	Oui	Etudiant en langue	/	France	?
Marc	M	2/3	-2 ans ?	Bulgare / Bulgarie	Oui / Oui	Non	Etudiant en économie	/	Angleterre	
Léa	F	3/3	-10 ans ?	Français / Bulgarie	Oui / Oui	?	Collégienne	/	France	
Famille d'Alex :										
Parents ensemble (père : bulgare, industriel ; mère : française, décoratrice)										
Sophia	F	1/2	1982	Français / France	Non / Non	Oui	Ingénieur du son et doctorante en anthropologie	/	France	Bonnes
Alexander	M	2/2	1987 (-5 ans)	Français / France	Non / Non	Non	Etudiant en cinéma	/	Etats-Unis	

Famille d'Anna :										
Parents divorcés (père : français, professeur de maths ; mère : bulgare, CPE)										
Sophia	F	1/3	1972	Français / France	Oui / Oui	Non	Assistante de direction	/	France	Très proches entre les deux sœurs ; plus distancées mais bonnes avec le frère
Anna	F	2/3	1982 (-10 ans)	Français / France	Oui / Oui	Oui	Chargé de médiation et assistante scolaire en mathématiques	Mariée : Rodolphe (Français) ; Enfant : Théodore	France	
Alexandre	M	3/3	1987 (-15 ans)	Français / France	Oui / Oui	Non	Chef de maintenance dans un centre commercial	/	France	
Famille de Caroline :										
Parents ensemble (père : bulgare, glacier artisan ; mère : française, glacier artisan)										
Julie	F	1/2	1980	Français / France	Oui / Oui	Oui	Architecte d'intérieur	/	France	Opposées
Caroline	F	2/2	1986 (-6 ans)	Français / France	Oui / Oui	Oui	Entrepreneur	/	France	
Famille de Nicole :										
Parents séparés mais jamais divorcés (mère décédée) (père : français, industriel dans le textile ; mère : bulgare, mère au foyer)										
Nicole	F	1/4	1955	Français / France	Oui / Oui	Oui	Comédienne, organisatrice de voyages religieux	Enfant : Aliocha	France	Ainée et benjamin sentiment de solitude ; les deux cadettes « comme les deux doigts de la main »
Anne	F	2/4	1956 (-1 an)	Français / France	Oui / Oui	Non	Tapissière	Divorcée (Français) ; Des enfants	France	
Solange	F	3/4	? (mais très proche d'Anne)	Français / France	Oui / Oui	Non	Designer	Mariée (Français) ; Des enfants	France	
François	M	4/4	1964 (-9 ans)	Français / France	Oui / Oui	Oui	Homme d'affaires	/	France	

Famille d'Arnaud :										
Parents ensemble (père : bulgare, industriel ; mère : française, mère au foyer)										
Arnaud	M	1/1	1988	Français / Bulgarie	Oui / Oui	Non	Commercial	/	France	/
Famille d'Elizabeth :										
Parents ensemble (père décédé) (père : bulgare, ? ; mère : bulgare, sage-femme)										
Frère d' Elizabeth	M	1/2	1953	Bulgare / Bulgarie	Oui / Oui	Non	?	?	France	Très mauvaises
Elizabeth	F	2/2	1965 (- 12 ans)	Français / France	Oui / Oui	Oui	Comédienne Dramaturge	Mariée : Pierre-Yves (Français) Enfants : Lazare, Mathilde	France	
Famille d'Inana :										
Parents divorcés (père : bulgare, sculpteur ; mère : bulgare, musicienne)										
Slav	M	1/2	1978	Bulgare / Bulgarie	Oui / Oui	Non	Hôtellerie	Marié (Bulgare) ; un enfant	Suisse	Bonnes mais distancées
Inana	F	2/2	1988 (-10 ans)	Bulgare / Bulgarie	Oui / Oui	Oui	Artiste peintre Etudiante en langue	/	France	
Famille de Nicolas R. :										
Parents divorcés (père : bulgare, industriel, commerçant ; mère : française, commerçante)										
Olivia	F	1/3	1977	Français / France	Non / Non	Oui	Directrice d'hôtel des ventes	Mariée (Français) deux enfants	Belgique	Bonnes
Emilie	F	2/3	1981 (-4 ans)	Français / France	Non / Non	Non	/	/	France	
Nicolas	M	3/3	1986 (-9 ans)	Français / France	Non / Non	Non	Affaires commerciales	/	France	
Famille de Nicolas Y. :										
Parents ensemble (père décédé) (père : bulgare, ? ; mère : française, ?)										
Nicolas	M	1/1	194?	Français / France	Non	Oui	Retraité	Marié (Française) Enfant : Constantin	France	/

Famille de Cyril :										
Parents ensemble (père : bulgare, producteur et distributeur de films ; mère : française, producteur et distributeur de films)										
Cyril	M	1/2	1971	Français / France	Oui / Oui	Non	Restaurateur	Marié (Bulgare) Enfants : Maximilien, Benjamin	Bulgarie	Bonnes malgré la distance
Karine	F	2/2	1976 (-5 ans)	Français / France	Oui / Oui	Non	Productrice de cinéma	Mariée (Américain) Enfants : Maximilien, Benjamin	Etats-Unis	
Famille de Sylvie :										
Parents ensemble (père : bulgare, sculpteur peintre ; mère : bulgare, mannequin)										
Katia	F	1/2	1976	Français / France	Oui / Oui	Non	Mannequin Créatrice de mode pour enfants	Mariée (Sud-Africain) Enfant : Milla	Afrique du Sud	Très bonnes malgré la distance
Sylvie	F	2/2	1981 (-5 ans)	Français / France	Oui / Oui	Non	Mannequin Décoratrice	/	Etats-Unis	
= 27 enfants										

Tableaux des 12 différentes fratries 1

Ce tableau rend compte de la diversité de parcours de chacun face aux silences parentaux. On peut observer qu'il n'y a pas un système établi qui se reproduirait de famille en famille ou de modalité en modalité. Dans chaque famille l'intensité de la recherche ou de la non recherche va dépendre plus d'une stratégie individuelle que d'une stratégie familiale.

Hormis les deux familles composées d'enfant unique (celles d'Arnaud et de Nicolas Y.), trois fratries seulement se retrouvent dans la même conjoncture vis-à-vis du passé parental bulgare : Caroline et sa sœur qui ont une curiosité dynamique, et les fratries de Cyril et Sylvie qui ne sont communément pas dans une recherche du passé familial.

Si l'on prête attention au genre, on remarque que même si ma recherche comporte un nombre significatif d'enfants de sexe masculin (onze hommes et seize femmes), les enfants de sexe féminin semblent plus intéressés par leur passé familiale bulgare. En effet, trois garçons seulement ont une curiosité contre huit filles qui mettent en place des efforts pour répondre aux silences parentaux.

L'âge de naissance des enfants n'influe pas spécifiquement sur la volonté de recherche du parcours de vie des parents, nés dans les années 1940 comme Nicolas Y., ou à la fin des années 1980 comme Inana, la différence de génération ne joue pas sur la curiosité familiale ; de même pour les relations conjugales des parents, pour les enfants qui composent ma recherche le fait que les parents soient restés unis ou divorcés ne semble pas avoir d'influence sur les stratégies individuelles mises en place par la seconde génération.

Les aînés montrent cependant un plus grand intérêt en rapport à leur histoire familiale que les autres membres de la fratrie. Sur les dix familles dont les enfants ne sont pas des enfants uniques, cinq aînés sont ceux qui s'y intéressent soit exclusivement soit en collaboration avec un autre membre de la fratrie. On remarque aussi que le nombre maximal d'intéressés dans une fratrie est de deux enfants, mais aussi que lorsque le frère aîné n'éprouve pas d'intérêt pour le passé de ses parents, la sœur cadette se préoccupe de cette tâche, comme c'est le cas d'Inana ou d'Elizabeth.

Dans les fratries qui ne portent pas d'intérêt spécifique à leur passé bulgare, on peut observer qu'ils viennent de familles dont les parents et eux-mêmes ont un rapport moins conflictuel avec la Bulgarie : la famille de Cyril retourne aujourd'hui quotidiennement en Bulgarie où ils ont conservé des liens avec des parents (voire pour le cas spécifique de Cyril construit une nouvelle famille en Bulgarie) ; la famille de Sylvie a une maison de vacances en Bulgarie près de la

mer où ils se retrouvent tous les étés ; quant à Arnaud, même s'il est fils unique, il a habité dans sa jeunesse en Bulgarie et y a développé une vie sociale et familiale solide qu'il maintient et développe avec le temps.

On peut déduire que les enfants qui sont nés en Bulgarie, ou dont les deux parents sont d'origine bulgare, porteraient moins d'intérêt sur le passé silencieux familial, car il y aurait moins d'interdits et de secrets à découvrir de leur part. Ils parlent la langue bulgare, ont un vécu et des souvenirs de leur pays de naissance, ils ont ainsi acquis plus de connaissances et seraient moins dans une recherche de ce passé qu'ils ont finalement côtoyé, exceptés Inana ou Al, qui même avec leurs bases bulgares solides veulent approfondir leur connaissances par le biais de l'Inalco.

Nous pouvons conclure pour l'analyse du tableau que sont mises en place non pas des stratégies familiales mais des stratégies individuelles, sans que celles-ci soient en lien avec une volonté de s'inscrire dans un réseau à l'intérieur même de ces fratries. La subjectivité de chaque enfant de la seconde génération est à prendre en compte, et les travaux sur les fratries permettent justement de comprendre la diversité des stratégies possibles et la complexité des modalités qui entrent en jeu pour développer une curiosité ou une non curiosité de son passé familial bulgare.

Le fait d'avoir observé que deux membres d'une même fratrie puissent avoir deux analyses du passé différentes suppose qu'il ne faut pas penser la famille seulement dans le temps mais aussi horizontalement, car d'une même réception d'une histoire, la subjectivité de chacun en fait ressortir des stratégies différentes et uniques.

Paul-André Rosental a travaillé sur le thème de cette subjectivité au sein des fratries. Dans l'article « Généalogies mentales à l'épreuve de la Shoah. La distribution du silence comme source de l'histoire familiale »³²⁶, Paul-André Rosental interroge le silence « comme une modalité de reformulation du passé » (Rosental, 2012 : 19). Il aborde l'histoire des trajectoires individuelles en les replaçant dans la lignée pour voir ce que peut révéler la distribution différentielle des silences à l'intérieur d'un groupe de parenté.

L'historien a demandé à trois membres d'une même fratrie de recomposer l'ascendance de leur famille d'origine juive polonaise dont une partie avait été exterminée pendant la Seconde

³²⁶ Rosental, Paul-André, 2012, « Généalogies mentales à l'épreuve de la Shoah. La distribution du silence comme source de l'histoire familiale », *Le Genre Humain*, « Pour une microhistoire de la Shoah », 52, p19 à 33.

Guerre mondiale pour rendre compte de la subjectivité des retranscriptions du passé familial. Les morts par exemple n'occupent pas tous la même place et ne sont pas représentés à l'identique selon l'interprétation du passé d'un enfant à l'autre. Il cherche à rappeler ainsi une dynamique relationnelle de la mémoire ainsi que « le caractère instable de l'expression de la mémoire et le fait qu'elle est variable selon l'interlocuteur » (*ibid.* : 22).

Le groupe de parenté analysé se compose des descendants d'Elie Cisinski et Sarah Kryger, nés vers 1880 à une centaine de kilomètres de Varsovie et arrivés en France avec leurs enfants dans les années 1930. Rosental a donc procédé à la généalogie mentale des descendants Cisinski, plus précisément d'une fratrie qui se compose de trois petits-enfants.

Jean-Michel, né en 1942, « est le seul membre de la fratrie à ne pas avoir connu les membres de sa parenté disparus pendant la guerre ». « Pour l'essentiel, la perception qu'il a de la famille Cisinski s'arrête aux survivants ». Il « sait que des membres de la fratrie de sa mère ont été déportés alors qu'ils étaient installés en France mais il n'en a qu'une connaissance globale » (*ibid.* : 23).

Le contraste avec Esther, sœur aînée née en 1928, est considérable. Le retracement de sa généalogie est quant à elle « dense et vivante » (*ibid.* : 25). Elle restitue les informations familiales, à la demande du chercheur, « sous un format systématique, ordonné suivant les générations et les rangs de naissances » (*ibid.* : 24).

Enfin Jacques, né en 1932, incarne la position intermédiaire entre sa sœur aînée et son frère cadet. Il partage avec ce dernier « une extrême réticence à parler de la période de la guerre ». « A l'instar de son frère il ne retient que les liens entre ceux qui ont survécu à la guerre » (*ibid.* : 26).

Dans une dernière phase, Paul-André Rosental a comparé les informations obtenues par cet outil avec ses recherches sur archives et ses recoupements obtenus avec d'autres récits de membres de la famille.

Certains, comme c'est le cas d'Esther, resitue les disparus dans leur arbre généalogique et cette conceptualisation fait sens pour elle dans son histoire personnelle. Mais d'autres, comme c'est le cas pour Jean-Michel et Jacques, ne les font pas figurer dans leur représentation du passé familial.

Dans un autre contexte, cette subjectivité se retrouve également au sein des fratries de ma recherche. Il est convenu qu'un passé absent n'est pas toujours ressenti comme un manque à reconquérir, certains n'ont pas ce besoin et l'expriment clairement comme c'est le cas par exemple d'Alex, d'Arnaud, de Nicolas R., ou de Cyril, soit en formulant verbalement la non pertinence pour eux de cette hypothèse, soit par la déviation lors des conversations que j'ai eues avec eux vers d'autres sujets qui leur semblaient plus éloquents.

Mais je tenais aussi à faire état d'une observation : dans plusieurs familles, j'ai remarqué qu'il se produisait parfois une répartition silencieuse des stratégies individuelles établies par chacun des enfants d'une même fratrie pour répondre aux silences parentaux.

Une grande diversité de parcours dans les fratries a été démontrée à travers le tableau rapportant les vingt-sept enfants des douze familles. La *bulgarité* n'est pas recherchée de manière identique en fonction des unités familiales pour répondre à un silence parental. On observe même que dans la plupart des familles cette curiosité sur le passé bulgare n'est portée que par un seul membre de la fratrie. Seules les sœurs Caroline et Julie ont toutes les deux établi des recherches en rapport avec le pays de leur père. On observe dans ce cas précis qu'elles ont pris des voies différentes pour répondre à cette curiosité, Julie par une approche détournée avec une maîtrise en anthropologie ayant comme thème « la mort et le deuil chez les gitans en Bulgarie », et Caroline par sa licence de langue bulgare entreprise à l'Inalco, ainsi que la localisation de son usine de fabrication de chaussettes en bambou en Bulgarie.

On remarque aussi que seul un enfant d'une fratrie des familles qui composent ma recherche va apprendre de lui-même la langue bulgare qui ne lui avait pas été transmise. Cette modalité est une démarche solitaire qui ne se réalise pas avec les autres membres de sa famille.

Dans certaines fratries, on retrouve des stratégies propres et uniques à chaque enfant par rapport aux autres frères et sœurs qui seraient eux aussi dans une recherche, même officieuse d'une certaine « bulgarité ». Je vais m'intéresser pour cela plus précisément à la plus grande fratrie de mon étude, celle de Nicole.

Nicole, Anne, Solange et François sont 4 frères et sœurs qui ont chacun une façon particulière d'appréhender et d'apprivoiser le passé bulgare de leur mère, que ce soit de manière explicite, comme c'est le cas de Nicole et François, ou de façon plus tacite comme pour Anne et Solange.

Je vais faire le constat, à travers les paroles de Nicole, des stratégies de chacun :

Nicole, l'aînée, est celle qui s'intéresse le plus au parcours de vie de sa mère : « c'est moi qui connaît le mieux / de loin de loin » (Nicole : 286). Elle tente d'apprendre le bulgare qui est la langue maternelle de sa mère mais aussi la culture historique, géographique et littéraire liée à la Bulgarie, elle s'est mise aussi à vouloir traduire les correspondances de sa mère, elle retourne enfin souvent en Bulgarie et garde un lien avec les autres membres de sa famille éloignée bulgare.

François, le benjamin, « est maintenant très investi en Bulgarie mais pas de la même façon » (Nicole : 499). C'est en tant qu'homme d'affaires qu'il s'implique, en faisant partie du conseil d'administration de l'université américaine à Sofia, ou encore en faisant les démarches administratives pour récupérer des archives familiales, mais il a aussi réussi à obtenir avec de la persévérance son passeport bulgare – il est le seul de la fratrie à être allé jusqu'au bout de la procédure.

Anne quant à elle, après son divorce a « repris son nom de jeune fille et elle a ajouté le nom de maman / donc elle s'appelle XXX-XXX» (Nicole : 162).

Solange n'a effectué de son côté aucune démarche symbolique ou pragmatique, par contre elle « fait le lien avec la famille » (Nicole : 387). Nicole, qui la dénomme « celle qui reçoit » (Nicole : 246), fait tout de suite le rapprochement entre Solange et leur mère qui aussi « adorait recevoir / elle adorait avoir une maison pleine » (Nicole : 248). Solange et sa mère partagent ainsi toutes les deux le même trait de caractère d'aimer recevoir et de faire le lien entre les membres de la famille proche.

Du passé silencieux de leur mère, ils ont tous développé des stratégies individuelles qui leurs sont propres. Cette répartition des terrains de recherches spécifiques donne l'impression d'une circonspection implicite, sans pour autant qu'il y ait eu une mise en place et une délimitation extériorisée des stratégies de chacun. Il n'en demeure pas moins que dans cet exemple singulier, personne n'empiète sur la recherche des autres.

Pour l'étude de cas particulier de la fratrie de Nicole, on remarque que certains, comme Nicole et François, mettent en place une recherche réfléchie avec une volonté de comprendre ce qui ne leur avait pas été transmis par leur mère, d'autres comme Anne et Solange influencent leur présent avec des éléments du passé sans pour autant le revendiquer avec conviction.

Mais tous les enfants ne cherchent pas dans leur passé familial, pour certains cela peut sembler pertinent, et pour d'autres totalement dérisoire dans leur construction particulière. De nombreux facteurs entrent en jeu dans cette subjectivité du passé familial : la place dans la famille, la place dans la fratrie, les rapports entre les membres de la famille, la façon dont l'enfant se construit en opposition ou en adhésion avec les siens, la volonté personnelle de vouloir se différencier des autres ou d'afficher sa différence, l'investissement des parents et l'attente ou non sur les enfants en question etc.

Alexandra Oeser, sociologue et historienne, s'est intéressée justement dans un article³²⁷ au rôle des émotions dans les fratries et comment certains enfants peuvent se trouver dans une appropriation historique d'une partie d'un passé familial alors que d'autres ne sont pas du tout dans cette optique de recherche. Elle tente de sortir d'une approche verticale de la transmission familiale pour mener une investigation sur les liens horizontaux, puisque les perceptions et expériences qui fondent le groupe d'appartenance ne sont pas, selon elle, une constante mais une construction sociohistorique qui évolue avec le temps et selon les sociétés.

La chercheuse étudie pour cela une parentèle ayant été séparée par le rideau de fer entre les deux Allemagne. L'analyse des appartenances des deux maisonnées interdépendantes (avec à l'Ouest un frère ayant quitté l'Allemagne communiste et à l'Est une sœur y étant restée) permet de rendre compte de l'évolution parallèle des interprétations des récits historiques officiels, des expressions des émotions et de leurs interactions.

Dans cet exemple la sœur, étant la seule de la fratrie à être restée à l'Est, attache une grande importance à l'histoire de sa lignée paternelle (même au passé nazi de son père) dont elle a hérité, elle exclut à l'inverse de ses stratégies d'affiliation la lignée maternelle, sa mère étant partie à l'Ouest retrouver son frère.

« Logiques de maisonnée et logiques d'affiliation à une lignée contribuent conjointement à la construction de rôles socialement différenciés, rôles qui participent à la construction des interprétations de l'histoire en famille. La position dans la fratrie et les stratégies de positionnement des uns par rapport aux autres, les changements de résidence, les évolutions des

³²⁷ Oeser, Alexandra, 2015, « Le mur dans la famille. Emotions et appropriations historiques dans les fratries entre RDA et RFA », in *Histoire de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*, Rue d'Ulm, Paris, emplacement 2079 à 2417 sur la version Kindle.

maisonnées ainsi que les émotions et affiliations affectives qu'ils produisent, peuvent ainsi expliquer les appropriations de l'histoire. C'est la combinaison de différentes variables d'analyse – ici le rang dans la fratrie, les relations entre frères et sœurs, la position par rapport aux parents, les trajectoires sociales et les affiliations politiques ainsi que la production d'émotions – qui explique les formes d'appropriation des histoires familiales et des récits historiques qui constituent les souvenirs familiaux. » (Oeser, 2015 : emplacement 2404 sur 3943)

L'auteure montre ainsi comment les appropriations des récits historiques, qu'ils soient produits en famille ou dans les champs scientifique et politique, s'articulent à l'expression de sentiments privés, produisant un lien saisissant entre récits historiques nationaux officiels de l'histoire allemande et émotions intimes.

Cet article fait partie du livre *Histoire de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*³²⁸, qui recueille d'autres recherches portant « sur les relations entre les manières de raconter des histoires familiales et les caractéristiques sociodémographiques de leurs narrateurs : les histoires familiales sont prises dans les transformations historiques que les apparentés ont traversées et sont étroitement liées aux stratégies mises en œuvre pour assurer, au-delà de ces transformations, et avec plus ou moins de succès, la reproduction du statut social d'une famille et de ses membres » (Billaud, 2015 : emplacement 30 sur 3943). Inversement, la mobilisation de certaines histoires familiales « constitue un moyen de choisir à qui et à quoi on s'affilie et d'infléchir sa propre trajectoire. Il s'agit donc d'étudier la façon dont la mise en récit du passé familial dépend de l'état des relations de parenté mais aussi, réciproquement, de comprendre comment les usages de ces histoires influent sur la dynamique des relations de parenté : leur activation peut servir de ciment aux groupes ou réseaux familiaux, provoquer leur éclatement, contribuer à leur reconfiguration et à l'entretien ou à la transformation des relations de pouvoir en leur sein. » (*ibid.* : emplacement 102 sur 3943).

Ces passés s'inscrivent dans des configurations de parenté particulières prises dans des rapports sociaux plus larges, mais aussi dans des histoires familiales devant être considérées au

³²⁸ Billaud, Solène, 2015, *Histoire de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*, Rue d'Ulm, Paris.

pluriel. Ce livre porte un intérêt tout particulier à la question des trajectoires des individus mais aussi à la question du genre dans la transmission des histoires familiales.

Pour présenter sa propre trajectoire, l'enfant se servira de ses histoires familiales diversement selon les situations et le contexte, or « les articulations variables entre trajectoires individuelles et histoires familiales s'inscrivent également dans des rapports sociaux de pouvoir et de domination. En particulier, elles se jouent différemment pour les hommes et pour les femmes » (*ibid.* : emplacement 290 sur 3943). Le genre correspondrait, selon l'hypothèse de l'ouvrage, à un outil d'analyse pour comprendre les appropriations différenciées du passé et les modes de production des histoires familiales.

La sociologue Solène Billaud, dans l'introduction du livre, critique ouvertement le postulat selon lequel les femmes auraient un rôle de gardienne de la mémoire familiale, car elles acquerraient « une connaissance plus fine des noms et des prénoms et des événements familiaux », de part leur prise en charge de la « sociabilité familiale et la circulation de l'information au sein du réseau de parenté ». Ces affirmations de la sociologie de la famille française, qui considère ce qu'elle appelle « mémoire familiale » comme essentiellement féminine, font ainsi paraître celle-ci « plus influencée par la définition du contenu des histoires familiales par les chercheurs et par les chercheuses, que par une improbable loi de matrilatéralité ». Comme le précise l'auteure, « c'est précisément l'exclusion des sujets masculins de l'objet de recherche qui réduira ces récits historiques à ses dimensions féminines » (*ibid.* : emplacement 329 sur 3943).

D'autres aspects des transmissions familiales sont bien à prendre en compte : « la place des hommes dans la production domestique quotidienne et leur rôle particulier dans les stratégies de reproduction des groupes familiaux » (*ibid.* : emplacement 311 sur 3943).

Les représentations de genre interfèreraient par ailleurs dans le contenu des échanges qui ont lieu au sein des parentés. Femmes et hommes seraient acteurs de circuits distincts de production d'histoires. Quand il s'agit de questionner la participation des membres de la parentèle aux exploits ou aux crimes du passé, le genre semblerait pertinent : « les hommes attireraient particulièrement l'attention des enfants et petits-enfants, c'est leur passé qui est le plus facilement transmis mais aussi interrogé, voire condamné » (*ibid.* : emplacement 334 sur 3943).

Les études d'Alexandra Oeser ont montré que « la caractérisation de la politique et de l'histoire comme masculines exclut les femmes des conversations, mais également a priori du passé qui en relève. Enfants et petits-enfants qui cherchent les responsabilités historiques (positives ou négatives) de leurs ascendants vont se focaliser sur les membres masculins de la parentèle » (*ibid.* : emplacement 325 sur 3943).

En matière de construction, d'appropriation et de transmission des histoires familiales, le sexe biologique ne déterminerait pas complètement le genre. « La place genrée qu'occupe chaque membre de la parentèle dans la production d'histoires familiales dépend de la configuration de l'ensemble (par exemple la taille et la composition sexuée d'une fratrie) et évolue avec elle. La manière de s'intéresser au passé est liée à la position occupée à un moment donné dans une configuration familiale donnée » (*ibid.* : emplacement 340 sur 3943).

La singularité et l'hétérogénéité des histoires doivent se comprendre « à la croisée du genre, du rang dans la fratrie et des calendriers biographiques des membres de la parenté. L'observation et l'analyse des relations intrafamiliales sont de bons révélateurs des articulations complexes entre le contexte sociohistorique des événements politiques, l'échelle intermédiaire des trajectoires collectives et le niveau microsociologique des trajectoires individuelles et de la mobilité sociale intrafamiliale » (*ibid.* : emplacement 1226 sur 3943).

En conclusion, Solène Billaud et les autres chercheurs qui ont participé à l'ouvrage, insistent sur la façon dynamique avec laquelle les groupes familiaux doivent être envisagés. Les « configurations de positions sociales évoluant au gré des obtentions de diplôme, des carrières professionnelles, des augmentations de salaire, des périodes de chômage des uns et des autres » ; « les configurations de relations de parenté évoluant au gré des décès, maladies, naissances, mariages et séparations ». Selon la place dans la fratrie et le genre, les histoires (familiales, socioéconomiques, politiques) n'ont pas les mêmes effets sur les trajectoires sociales, ne sont pas appropriées de la même manière et prennent des sens différents ». « Être attentif à ces dynamiques permet donc de ne pas figer ces processus de transmission et de comprendre comment les acteurs (re)construisent des passés familiaux toujours renégociables » (*ibid.* : emplacement 2909 sur 3943).

Ce dynamisme se retrouve pleinement dans les stratégies individualisées des douze fratries de ma recherche. Chacun des vingt-sept enfants des familles dont un parent est issu de la migration bulgare d'avant 1989, agit selon les modalités qui lui sont propres. L'idée qu'un passé absent serait obligatoirement à reconquérir se doit d'être dépassée. Il faut accepter le constat établi que tout le monde n'est pas dans une recherche ou une curiosité du passé familial.

Cette analyse horizontale a apporté, je l'espère, de la relativité quant à mes études de cas qui ne veulent en rien aboutir à des vérités généralisantes.

Le silence parental peut avoir un impact sur la seconde génération, mais les effets pour chacun seront spécifiques et différents, et le fait que certains n'éprouvent pas le besoin de comprendre ou de s'approprier leur passé familial doit être considéré comme un des effets possibles.

3. Les *bougés* dans la relation parent/enfant

Nous venons d'analyser que dans la transmission parentale au-delà de la parole, le silence familial n'est pas perçu de la même façon par les individus et plus particulièrement par les membres d'une même fratrie en fonction de la place tenue au sein de la famille. Chacun met en place une sorte de stratégie qui lui est propre, en fonction de ses besoins de s'approprier ou non ce passé familial pour vivre son présent.

Mais il m'intéresse aussi, après avoir observé les liens horizontaux qui unissent les membres des fratries des familles de ma recherche, de comprendre la relation verticale existante entre les enfants et leurs parents.

Le travail de compréhension du passé parental bulgare de certains enfants des familles qui composent mes corpus, comme par l'apprentissage de la langue bulgare ou bien par la volonté de comprendre un héritage matériel ou extra-matériel, a-t-il une influence sur les relations établies entre parents et enfants ? Le malentendu peut-il aussi être un moteur dynamique dans la construction de soi ? Comment les enfants peuvent-ils tenter de leur côté de modifier les liens familiaux en voulant interpréter le silence parental. Enfin, est-ce que tous ces essais pour renouer un dialogue vertical vont engendrer un impact et provoquer des « bougés » dans les relations de pouvoir entre enfants et parents ?

3.1. La question du malentendu

Pour développer l'idée que le silence parental et le malentendu peuvent être aussi des moteurs pour mener des personnes à y répondre par des actions, je m'appuie sur mon expérience personnelle mais aussi et surtout sur les corpus de ma recherche et mon observation participante. J'ai pu remarquer que certains membres de la seconde génération veulent nouer des liens que je nomme verticaux par leurs propres interprétations des silences. Comment une absence de parole peut-elle provoquer des effets déterminants sur le cheminement mis en place de la part des enfants, et comment les enfants agissent-ils ensuite face à ces silences parentaux ?

Lorsqu'un parent émet une parole faisant référence à un souhait, l'enfant peut avoir plusieurs stratégies à sa disposition, dont les plus évidentes sont de répondre à ce souhait ou bien de ne pas y répondre. Mais tout comme les paroles émises au sein d'une unité familiale, la non parole peut aussi avoir des impacts sur les personnes qui la réceptionnent, avec d'autres effets spécifiques et distincts. Dans mon étude de cas par exemple, un parent peut suggérer à son descendant d'apprendre la langue bulgare ou de ne pas l'apprendre. L'enfant va répondre à cette demande formulée soit en exécutant le souhait parental, soit en le réfutant. Mais lorsqu'aucune requête n'est explicitée par la première génération, c'est à l'enfant de supposer le désir du parent qui se cacherait derrière le silence. Les silences parentaux, qu'ils soient volontaires ou non, ne sont pas vides de sens, et engendrent des effets lorsque l'enfant veut essayer d'y répondre, ou bien d'interpréter cette non parole.

La conséquence résulte en une action de la part de la seconde génération. Une création dynamique se produit à partir de ce vide. Mais cette réaction n'est pas clairement définie avec des paramètres préalablement établis. La tentative de comprendre et de répondre aux silences de ses parents fonctionne par des fausses routes et des déviations. L'interprétation d'une non parole se déroule principalement par la méthode de l'essai/erreur.

J'ai observé cela au départ par ma propre expérience. Mon père ne m'a jamais incitée ou interdit d'apprendre le bulgare, il ne m'a jamais formulé si cela avait une quelconque pertinence pour lui que j'entame ce travail. J'ai avancé toute seule des hypothèses selon lesquelles ces

actions auraient été bénéfiques pour notre relation, sans jamais lui avoir posé directement la question.

J'ai toujours agi en supposant ce qui pouvait se dissimuler derrière sa non formulation de parole à l'égard de mon cheminement.

Inana fonctionne également par essai/erreur dans ses démarches dans l'attente d'une réaction parentale. Elle essaye continuellement de créer un lien de communication avec ses parents et plus précisément son père. Tout d'abord en devenant elle-même artiste peintre et en ayant choisi le même métier que son père pour s'exprimer, puis en décidant de perfectionner sa connaissance de la culture bulgare par une licence à l'Inalco dans l'idée de devenir par la suite traductrice littéraire, enfin en ayant comme projet d'écrire un livre sur l'histoire de sa famille bulgare en entremêlant les souvenirs de sa mère, de son père et des siens.

Le besoin de la seconde génération a de vouloir répondre à une demande non formulée supposée est beaucoup plus ambigu et complexe qu'une réponse à une requête exprimée. Le souhait parental n'est pas énoncé et pourtant, une pression non émise est ressentie par les enfants qui veulent répondre à cette injonction imaginée. Le silence fait aussi agir, et donne à réagir.

Comme nous l'avons étudié dans un autre contexte, un *non passage à l'acte* se retrouve également ici. Alors qu'il suffirait de poser directement la question à l'intéressé, une gêne est éprouvée par les enfants. La communication intergénérationnelle sur ce sujet ne s'installe pas par peur de déranger ou de mettre mal à l'aise le parent. Au lieu d'une concertation au préalable entre l'enfant et le parent, c'est une action qui est engendrée dans l'attente d'une réaction. La seconde génération devance la demande de la même façon qu'une surprise à un tiers est organisée. Lorsqu'une surprise est préparée pour un proche, le but est bien de lui faire plaisir en avançant ses envies, ses désirs, mais l'expectative mise en place satisfait encore plus l'organisateur qui imagine le plaisir de celui qu'il doit surprendre. Il en est de même avec la volonté de répondre à une demande non émise. Sans avoir de paramètres clairement énoncés, l'enfant devance l'expectative pour tenter de faire plaisir à son géniteur en imaginant sa réaction future, sans lui avoir demandé son avis.

Cette tentative d'intégration des silences parentaux peut engendrer des quiproquos et des malentendus au sein de cette relation parent/enfant mais aussi silence/action. La question du

malentendu est un thème très riche en anthropologie. Le « mal-entendu », voire ici le « non-entendu » n'a pas que des effets néfastes, il peut être aussi dynamique et constructif.

Jean-François Baré, dans son livre *Le malentendu pacifique*³²⁹, explore cette théorie selon laquelle le malentendu est aussi initiateur de coopérations entre les sociétés. Il s'appuie pour cela sur l'histoire de la découverte de Tahiti par les anglais mais aussi de celle d'Hawaii.

Marshall Sahlins, en faisant allusion à une expression de Paul Bohannan, « parlait dans son premier travail sur l'histoire de Hawaii d'un “malentendu productif” (*working misunderstanding*) » (Baré, 1985 : avant-propos p.3).

Pour l'anthropologue, l'histoire montre que, bien avant la colonisation, « dès les premiers échanges, le malentendu s'instaure comme règle de la communication » (*ibid.* : 4^e de couverture).

Toute l'histoire de Tahiti comme celle de Hawaii repose sur un malentendu lorsque les « civilisations insulaires voient arriver avec stupéfaction des bateaux venus d'un lieu qu'elles ignorent, habités par des êtres inconnus, porteurs de biens qu'elles considèrent comme précieux. Pourtant, dans leurs manières de nommer le monde, il ne s'agit pas exactement de “bateau”, pas tout à fait d' “êtres” et pas vraiment de “biens” qu'elles connaissent. Dès cet instant se noue un double dialogue qui se nourrit de deux regards pourtant parallèles, car ce que l'on reconnaît dans l'autre n'est pas porteur des conséquences les plus familières ; un double dialogue, dont le cours se désagrège à mesure que les relations se construisent, sans pour autant se transformer en quelque chose de plus « vrai ». (*ibid.* : avant-propos 1).

L'interaction interculturelle, résumée par le terme de « malentendu », qui intéresse ce spécialiste de l'anthropologie historique insulaire est d'ordre « inintentionnel », « C'est un malentendu où personne ne se trompe vraiment, et que l'on ne découvre qu'à posteriori » (*ibid.* : avant-propos 2).

Pourtant en ce qui concerne ma recherche et mon étude de cas en particulier, il ne s'agit pas de deux cultures différentes qui se rencontrent, mais de deux générations distinctes qui se connaissent et se côtoient continuellement.

³²⁹ Baré, Jean-François, 1985, *Le malentendu pacifique*, Archives contemporaines, Paris.

Les enfants de la seconde génération essaient de rétablir un dialogue avec leurs parents. Ils ont une volonté de (re)nouer des liens verticaux qu'ils estiment rompus ou inexistantes en interprétant les silences parentaux. L'intention de répondre à ce silence peut tout de même être initiateur d'une curiosité et d'une construction dynamique, malgré la démarche plus complexe et incertaine fonctionnant par des essais/erreurs. Mais ces initiatives mises en place ont-elles un impact sur la relation préexistante entre parents et enfants ?

3.2. La place au sein de la famille

Le travail de compréhension du passé parental bulgare orchestré par certains enfants révèle une aspiration à un changement de place au sein des relations de pouvoir établies avec leurs parents. L'interprétation des silences et le malentendu sont un moteur dynamique dans la construction de la seconde génération, mais tous ces essais/erreurs pour renouer un dialogue intergénérationnel vont-ils pour autant avoir un impact et provoquer ce que je nomme des *bougés* dans les relations de pouvoir instaurées entre les membres d'une même famille ?

Pour essayer de répondre à cela, je vais tout d'abord faire un état des lieux des actions mises en place par les enfants qui composent ma recherche, et observer si de ce fait des *bougés* auraient été engendrés dans la relation établie entre parent/enfants. On peut s'apercevoir que ceux qui ont eu une curiosité vis-à-vis du passé parental bulgare ont eu une volonté d'instaurer un dialogue inédit au sein de la famille. Par l'apprentissage de la langue bulgare ou l'approfondissement de sa culture à travers l'institution Inalco, Anna, Caroline, Inana, Nicole et moi-même avons tenté par la même occasion des *bougés* dans la relation avec nos parents. C'est-à-dire qu'il y a eu une volonté de la part de la seconde génération de modifier les bases établies par les parents en apportant des données originales, comme une nouvelle langue partagée entre générations, qui auraient pu enrichir ou développer la relation parents/enfants. Mais malgré cette démarche de compréhension d'une culture parentale ou cette volonté de parler une langue non transmise, les places ne se sont pas pour autant modifiées au sein des familles.

Cette prise d'initiative est en effet assez silencieuse, comme si de notre côté aussi, on ne voulait pas froisser la première génération en mettant en mots et en la confrontant à des actions dont on ne connaît pas les effets ni même les résultats. Cette décision par exemple d'apprendre une langue n'est pas pour autant discutée en famille, mais elle est imposée par la suite à la génération ascendante comme un fait qui ne serait plus à argumenter.

Cette démarche silencieuse ne bénéficie pas non plus d'une reconnaissance parentale. Même si un des buts d'apprendre le bulgare consistait à vouloir se rapprocher et pouvoir discuter avec le parent bulgare en question dans sa langue natale, cette initiative reste une action personnelle qui ne doit rien attendre en retour. Sans qu'il y ait un dénigrement de la recherche entamée, il y a de la part de la première génération une incompréhension de ce travail très personnel d'apprentissage d'une langue qui n'a pas été volontairement transmise :

103. Nicole : mais elle se disait tu sais c'est dans les années 60 / elle se disait le bulgare / personne ne parle cette langue / ça sert à rien

Cette recherche ne permet pas non plus de *briser* le silence avec les parents ou d'entamer un dialogue. Le fait d'apprendre le bulgare n'a permis à aucun enfant de switcher/changer la langue parlée dans la famille. Le français a toujours été le moyen de communication dans les familles et il restera – même si les enfants ont comme nouvelle corde à leur arc le bulgare – la langue utilisée au quotidien. Caroline va comprendre maintenant le contenu de la conversation lorsque ses parents vont parler en bulgare, mais sa connaissance de cette nouvelle langue ne va pas modifier pour autant leur mode de communication qui restera toujours le français :

Caroline : je comprends / ouais quand même bien mieux qu'avant / voilà maintenant on peut plus parler dans mon dos

Sophia : oui c'est ça qui est bien // tu sais pas ce qu'on raconte mais tu sais que c'est dans ton dos

Caroline : oui je comprends mais d'ailleurs ça m'est arrivé plusieurs fois ma mère essaye de dire des trucs en bulgare à mon père ou inverse et moi je suis là // je comprends / arrêtez c'est ridicule / MERDE³³⁰

³³⁰ Interactions avec Caroline, tours de parole de 233 à 235 dans les annexes.

Un indice qui montre que la place dans la famille est toujours maintenue et que la première génération est celle qui prévaut sur la seconde génération – et ce peu importe leurs âges respectifs – se trouve dans la façon dont la seconde génération se catégorise en relation à la première. Des enfants des douze familles de ma recherche, aucun ne se comporte dans ses discours comme étant le représentant de la génération active et décisionnaire. Tous les enfants, même ceux étant de très grands adultes comme Nicole et Nicolas Y., se placent dans les conversations en position d'« enfant » vis-à-vis de la première génération. Les termes employés pour se catégoriser dans la relation avec leurs parents les positionnent comme s'il n'y avait pas eu de passation de pouvoir entre génération. Outre « ma mère » et « mon père » employés dans toutes les interactions, la seconde génération – particulièrement Nicole, Alex, Anna – nomme principalement leurs parents dans les discours par les termes affectueux « maman » et « papa ». L'exemple le plus flagrant est celui de Nicole qui utilise majoritairement « maman » dans la conversation pour parler de sa mère, mais elle se sert aussi du terme enfantin « MOMAN » pour nommer sa mère, « elle était asthmatique MOMAN »³³¹. Ces grands enfants qui composent ma recherche n'ont pas *tué le père* et la mère pour prendre leurs places, mais ils restent écrasés dans une position d'*enfant*, de *second*.

Malgré cela, les essais mis en place par les enfants ne sont pas entièrement vains, même s'il n'y a pas eu de *bougés* au sein de la famille dans les relations de pouvoir préétablies, un dialogue s'est tout de même instauré entre les générations sur les actions engendrées par les enfants. Le fait d'apprendre la langue bulgare comme c'est le cas de Nicole, Caroline, ou d'écrire un livre comme c'est le cas d'Inana, a quand même produit des effets. Même si cela n'a pas abouti à modifier la hiérarchie au sein de la famille, ces démarches personnelles vont cependant être perçues par la première génération comme un intérêt de son enfant sur l'histoire familiale, sans pour autant que cette constatation soit clairement explicitée et mise en mots par les parents en question.

Même si la volonté de renforcer des liens transgénérationnels constitue une motivation dans l'initiation du travail de recherche mis en place par certains enfants, la reconnaissance de ces essais ne se trouve que très peu explicitée par les parents. C'est à la seconde génération

³³¹ Interactions avec Nicole, tour de parole 21 dans les annexes.

d'incorporer ces changements dans son propre cheminement, sans attendre une réaction de la part de ses ascendants, ni même des changements visibles dans la relation parent/enfant établie.

Chapitre 12 :

Une recherche de la *bulgarité*

Dans ce dernier chapitre qui clôt ma recherche, je voulais présenter les actions que les enfants de la seconde génération ont mises en place afin de répondre et de matérialiser le silence parental dans leurs discours mais aussi au-delà de la parole, dans leur vie quotidienne.

J'analyse l'appropriation par les enfants de ce que j'ai nommé une *bulgarité*, qui est une interprétation subjective de ce que ces héritiers estiment être leur *côté bulgare*. Il s'agit surtout d'une culture immatérielle pour ces enfants n'ayant qu'une relation distancée à la Bulgarie. Celle-ci se manifeste par différents éléments qui peuvent se rendre visibles voire être revendiqués.

Il s'agit tout d'abord du nom et du prénom que cette seconde génération porte. Comment la première génération a-t-elle choisi de nommer leurs ses enfants ? Quelle réflexion ceux-ci ont-ils sur ces prénoms et noms qui leur ont été donnés ? Les revendiquent-ils ou bien essayent-ils de les dissimuler ? Par la suite, quel prénom ont-ils choisi à leur tour pour nommer leurs enfants, cette troisième génération plus éloignée de ce passé familial bulgare ?

Outre les prénoms, la *bulgarité* se rend visible aussi par la manière dont elle est portée par ses détenteurs. Les enfants de la seconde génération matérialisent-ils la culture bulgare dans leur quotidien vis-à-vis du regard des autres ? Par leur façon de se vêtir ? Par leur rapport à la religion, à l'orthodoxie ? Par les références culturelles bulgares ? Enfin la culture bulgare est-elle une culture visible en France et à Paris ?

Pour finir, je vais m'intéresser au domaine majeur de cette culture qui se revendique essentiellement à travers la cuisine bulgare qui reste le moyen de reconnaissance le plus évident entre les membres de cette communauté silencieuse, mais aussi la pratique traditionnelle bulgare qui a le plus voyagé et qui s'est le mieux adaptée à la vie quotidienne de ces héritiers.

D'une situation construite autour des silences parentaux, les actions engendrées par la seconde génération se composent d'une réappropriation personnelle du passé familial mais aussi de la création d'une culture pluri-identitaire à travers une *bulgarité* recherchée et en redéfinition perpétuelle.

1. Noms et prénoms portés

1.1. Les prénoms donnés

Choisir un prénom pour son enfant est une responsabilité que chaque parent rencontre. L'enjeu peut sembler encore plus compliqué s'il est issu d'un mariage mixte entre deux cultures. Va-t-on affirmer ou contrebalancer une partie des ascendances, ou bien décider d'un prénom sans aucun rapport avec ses origines ?

Pour analyser ces interrogations, je vais m'intéresser à l'histoire du choix des prénoms de certains enfants de la seconde génération qui font partie de ma recherche. Comment eux-mêmes mettent-ils en mots la raison pour laquelle tel ou tel prénom leur a été donné ?

Pour commencer, prenons la famille d'Anna. Anna, son frère et sa sœur ont des prénoms qui peuvent être considérés comme ayant une consonance balkanique marquée : Sophia, Anna et Alexandre.

Sophia : avoue que c'est quand même drôle que ta grande sœur s'appelle Sophia que ton petit frère Alexandre / franchement par rapport à moi / c'est fou et ta sœur elle s'appelle Sophia pourquoi ?

Anna : parce que euh / je sais pas du tout / moi pas mal de grands-mères pensaient que parce que j'étais née la sainte Anna / mais pas du tout / c'était pas prévu

Sophia : et c'était prévu pourquoi alors

Anna : bah parce qu'ils aimaient le prénom / et Alexandre je sais pas

Sophia : et le fait que tous les trois vous avez un nom de famille français d'une certaine manière est-ce que vous avez un prénom qui est au contraire a des sonorités qui peuvent paraître bulgares double culture et tout

Anna : oui peut-être /³³²

La première fois que j'avais discuté avec Anna, j'avais été étonnée par le fait que sa sœur aînée porte le même prénom que moi et son petit frère le même que mon frère. Sophia est un prénom assez rare en France, et je n'avais rencontré jusqu'alors qu'une seule autre Sophia. La coïncidence de la récurrence des prénoms et leurs sonorités balkaniques m'avaient marquée. J'en faisais même part à Al lors de notre discussion :

Sophia : euh elle sa grande sœur s'appelle Sophia et son petit frère s'appelle Alexandre

Al : c'est drôle ouais comme si les mêmes noms revenaient souvent³³³

Cette observation ne semble pas pour autant évidente pour Anna puisqu'elle élabore une autre hypothèse pour le choix de son prénom « parce que j'étais née la sainte Anna » avant de conclure qu'elle ne connaît pas la véritable raison du choix de leurs prénoms par leurs parents outre le fait « qu'ils aimaient le prénom ». A aucun moment elle n'évoque la possibilité que ses parents auraient choisi leurs prénoms pour jouer avec leur « double culture » et contrebalancer leur nom de famille typiquement français.

Pour Anna, comme pour Al qui me racontait que son père aurait trouvé son prénom « en faisant une balade vers le pont Alexandre III »³³⁴, le choix du prénom n'est pas en corrélation avec une volonté parentale d'affirmer par l'onomastique des origines bulgares.

Caroline, quant à elle, sait expliciter le choix de son prénom ainsi que celui de sa sœur :

Sophia : mais en fait toi tu t'appelles Caroline

Caroline : oui ma sœur s'appelle Julie

Sophia : Caroline / Julie c'est quand même des prénoms français / pas trop bulgares

Caroline : alors justement / oui ma mère l'autre jour quand je lui ai dit qu'on allait se voir / je lui ai expliqué / elle me dit / je sais pas pourquoi c'est la première chose qui lui est venue à l'esprit / elle me dit tu sais pourquoi / tu vas lui dire pourquoi on vous a appelé Caroline et Julie ? / bah

³³² Interactions avec Anna, tours de parole de 43 à 48 dans les annexes.

³³³ Interactions avec Al, tours de parole de 137 à 138 dans les annexes.

³³⁴ Interactions avec Al, tour de parole de 140 dans les annexes.

oui il me semble / c'est une histoire d'intégration // elle me dit bah oui / comme vous aviez déjà un nom qui sonnait déjà très étranger on voulait que vous ayez un prénom français //³³⁵

Les prénoms Caroline et Julie sont, comme je le fais remarquer, « des prénoms français / pas trop bulgares » et c'est volontairement que ses parents ont choisi de nommer leurs filles ainsi. Caroline s'étonne même que pour sa mère, « la première chose qui lui est venue à l'esprit » par rapport à mon sujet de recherche, se trouve être l'explication du choix des prénoms de ses enfants, comme s'il s'agissait du facteur le plus marquant d'une *bulgarité*. La décision de donner « un prénom français » était une stratégie volontaire pour contrebalancer un nom de famille bulgare « qui sonnait déjà très étranger » dans un but d'une bonne « intégration » de ses filles dans une société française. Julia Kristeva, dans un livre qui retrace le destin de l'étranger dans la civilisation européenne³³⁶, invite à une réflexion sur sa « propre façon de vivre en étranger ou avec des étrangers ». Elle évoque justement ces stratégies que « l'étranger » développe pour réussir à s'intégrer et à vivre, à travers sa subjectivité, avec les « autres ». L'origine bulgare du père de Caroline semble être ici décrite plus comme un handicap éventuellement excluant plutôt que comme une culture dont on se revendiquerait fièrement. Comme le nom de famille ne peut pas être caché, il est équilibré par des prénoms exclusivement français.

D'autres, comme c'est le cas de mes parents, ont choisi une toute autre stratégie pour prénommer leurs enfants et jouer ainsi avec un nom de famille à consonance bulgare :

Caroline : mais toi / Sophia pour le coup

Sophia : oui moi avec mon prénom et mon nom on voit le côté bulgare (*on parle de l'orthographe de mon nom*) quand on m'appelle quelque part / XXX ah mais c'est de quelle origine ? c'est bulgare

Caroline : ah le yaourt ahaha // donc Caroline et toi ton frère

Sophia : Alexander

Caroline : ah / donc il y a quand même quelque chose // mais Sophia vraiment pour la ville ou pour / parce que malgré tout

Sophia : en fait il avait trouvé Alexander parce que c'était joli comme prénom de garçon

³³⁵ Interactions avec Caroline, tours de parole de 296 à 299 dans les annexes.

³³⁶ KRISTEVA, Julia, 1991, *Etrangers à nous-mêmes*, Folio, Paris.

Caroline : c'est marrant parce que si j'avais été un garçon je me serais appelée Alexandre / c'est très beau oui

Sophia : et donc comme j'étais une fille ils se sont dit bah tiens on va peut-être l'appeler Alexandra / mais si après on a un garçon on se saura pas quoi donner comme prénom il faut trouver autre chose // ils cherchaient cherchaient / je sais pas c'est ma mère qui a dit que Sophia c'est joli / comme Sophia Loren / ça fait un peu italien / mais il y a une petite touche voilà /

Caroline : oui c'est international / c'est compris partout prononçable partout³³⁷

Élisabeth : et tu es fille unique ?

Sophia : non j'ai un petit frère qui s'appelle Alexander et qui ne parle pas non plus la langue

Élisabeth : Alexander XXX plus bulgare que cela tu meurs (*je rigole*)

Sophia : mais Alexander ça fait aussi un peu américain // moi Sophia ça fait un peu italien ils avaient joué sur ça aussi

Élisabeth : mais ils ne tenaient pas à cacher

Sophia : non non ils ne tenaient pas à cacher³³⁸

Pour Caroline ou Elizabeth, le choix de mon prénom ainsi que celui de mon frère correspond à une double revendication de l'origine bulgare « ah / donc il y a quand même quelque chose » ; « plus bulgare que ça tu meurs ». De mon expérience effectivement, la question sur mes origines m'est souvent posée « c'est de quelle origine » et lorsque je me présente, je dois me justifier la plupart du temps « avec mon nom et mon prénom on voit le côté bulgare ». En ce qui concerne les stéréotypes bulgares que je peux endurer en me présentant comme elle l'imagine : « ah le yaourt », Caroline semble approuver la tactique de ses parents de l'avoir nommée avec un prénom français pour devancer les comparaisons laitières : « donc Caroline ».

Dans les deux conversations, j'explique cependant le choix de mes parents et la réflexion qu'ils ont eue pour en arriver à nous octroyer nos prénoms à mon frère et à moi-même. Tout d'abord, c'est ma mère, française, qui a eu l'idée de mon prénom, ensuite « ils avaient joué » avec la « petite touche » bulgare mais aussi sur le côté international des prénoms : italien pour le mien et américain pour celui de mon frère. Cette théorie est acceptée par Caroline qui ajoute que ces prénoms sont « compris partout prononçable[s] partout ». Cette double revendication des

³³⁷ Interactions avec Caroline, tours de parole de 299 à 307 dans les annexes.

³³⁸ Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 83 à 88 dans les annexes.

origines bulgares prouve aussi selon Elizabeth que mes parents « ne tenaient pas à cacher » mais à affirmer l'originalité de nos origines dans une société française.

Pour Nicole, le côté bulgare de ses origines n'est pas du tout indiqué dans sa façon de se nommer :

Sophia : et toi / tu t'appelles Nicole et c'est / enfin pourquoi tu t'appelles Nicole / tu sais pourquoi ?

Nicole : je m'appelle Nicole Nadejda en fait

Sophia : ahhh

Nicole : et ma mère elle voulait Nadejda mais bon /// elle a pas gagné (*on rigole*)

Nicole : Nicole alors là c'est pas excitant du tout / c'est la sœur de mon grand-père paternel / qui est la sœur du père de mon père et qui est morte à l'âge de 13 ans qui s'appelait Nicole / donc voilà tu vois

Sophia : uhm / un peu lourd quand même (*on rigole*)

Nicole : et Nadejda c'est maman qui avait choisi / oui c'est joli /// donc je m'appelle Nicole-Nadejda // à un moment donné / j'ai eu très fort envie de m'appeler Nadejda et j'ai pas eu le courage de le faire ³³⁹

Sophia : et ta sœur par exemple elle s'appelle comment / enfin tes sœurs et ton frère ils s'appellent comment ?

Nicole : non / elles ont des prénoms français / Anne Solange et mon frère il s'appelle François / lui il s'appelle Ivan après / mais mes sœurs / non elles n'ont pas de prénoms bulgares / y a que mon frère et moi

Sophia : oui parce que finalement avec XXX (*son nom de famille*) / Nicole XXX (*son nom de famille*) / Solange XXX (*son nom de famille*) tu vois rien

Nicole : tu vois rien oui oui ³⁴⁰

Nicole porte un prénom et un nom en société qui ne laissent en rien apparaître ses origines maternelles bulgares. Pourtant elle a aussi un deuxième prénom qui sonne explicitement bulgare, mais qu'elle ne met pas en avant. Le prénom Nadejda est ainsi mis en retrait tout d'abord parce

³³⁹ Interactions avec Nicole, tours de parole de 156 à 162 dans les annexes.

³⁴⁰ Interactions avec Nicole, tours de parole de 163 à 166 dans les annexes.

que sa mère n'a « pas gagné » contre le prénom Nicole choisi par son père, ensuite parce que suite à cette défaite, il a été hiérarchiquement classé en second sur son état civil. Ses deux sœurs et son frère ont aussi une onomastique typiquement française, plus particulièrement ses deux sœurs Anne et Solange qui « n'ont pas de prénoms bulgares » accolés, à l'instar de Nicole et de son plus jeune frère. Comme nous le constatons, à travers son prénom et son nom : « tu vois rien », mais Nicole a quand même un prénom dissimulé qu'elle pourrait mettre en avant et affirmer si elle le désirait mais elle n'a « pas eu le courage de le faire », contrairement à sa sœur qui a revendiqué ses origines bulgares, alors qu'elle ne bénéficie pas de second prénom bulgare, en apposant le nom de jeune fille de sa mère au sien.

Qu'il soit revendiqué, dissimulé, marqué ou contrebalancé, le choix du prénom est en corrélation avec le nom duquel il dépend, mais aussi avec la place que les parents ont décidé d'octroyer ou non à l'origine bulgare en rapport à l'origine française. Mais qu'est-ce que les enfants pensent et font de ces prénoms qu'ils n'ont pas choisi et qui les désignent au quotidien ?

1.2. Le rapport à son nom

Cette nomination donnée par les parents est un fait imposé que l'enfant doit subir toute sa vie, sauf si celui-ci décide d'en changer, mais cette initiative reste cependant très rare et peu réalisée. Ce prénom allant de soi soulève tout de même une réflexion de par son détenteur. Que pense-t-il du prénom qui le détermine en société ? Caroline explique justement l'importance du choix du prénom et l'incidence que celui-ci a sur sa vie quotidienne :

Sophia : oui c'est ça quand tu as un prénom ça a quand même une incidence

Caroline : c'est terrible mais je trouve qu'on juge pas mal les gens avec les prénoms / quelqu'un qui s'appelle Brandon / tu vois que les parents étaient fans de Beverly Hills ou la fille Brenda // tu vois Marie-Chantal tu te dis qu'elle vient d'une famille un peu / ouais ouais je suis persuadée que ça a une incidence / ça te donne ///³⁴¹

³⁴¹ Interactions avec Caroline, tours de parole de 320 à 321 dans les annexes.

Caroline est « persuadée » que le prénom « a une incidence » sur la vie de la personne qui le porte. Le pronom personnel « on » qu'elle emploie pour représenter un accusateur, colle une étiquette sur le porteur du prénom et « juge » l'origine sociale de la personne. Caroline choisit pour cela des exemples opposés : des « fans » de séries américaines des années quatre-vingt-dix, au stéréotype d'un prénom bourgeois ou catholique. En contre-partie de cette nomination imposée, il est possible néanmoins de choisir la manière dont on se nomme au quotidien par son surnom, comme Al me le raconte dans notre conversation par la façon dont il est nommé par sa famille et ses amis :

Sophia : et puis tu t'appelles Alexandre ou Alexander ?

Al : Alexandre / Alexandre // après ça varie en fonction des gens / ma mère m'appelle Al / mes potes ils m'appellent XXX (*son nom de famille*)

Sophia : ah oui avec le nom de famille

Al : oui parce que ils en voient rarement / ça les fait tous rire donc du coup XXX (*son nom de famille*) et

Sophia : tu as des surnoms aussi ?

Al : non / moins que mon frère / je sais que lui

Sophia : Marc

Al : oui Marc / alors lui c'est XXX alors lui j'ai déjà entendu ses amis l'appeler kalachnikov une fois / Markov / et puis Marco Polo aussi

Sophia : ça part dans des délires // et toi Al ou Alex

Al : ou XXX (*son nom de famille*) / en général les gens m'appellent XXX (*son nom de famille*)

Sophia : c'est drôle / tu me diras c'est court / moi on m'appelle rarement XXX (*mon nom de famille*)

Al : moi j'aurais préféré Alex tu vois mais ça ne me dérange pas je veux dire les gens font comme ils le sentent

Sophia : quand même tu as enfin comme moi aussi / un nom et un prénom assez marqué / ça fait pas très français de toute manière

Al : Alexandre si ça a un côté bien français quoi

Sophia : mais ça peut faire aussi

Al : oui Alexander³⁴²

³⁴² Interactions avec Al, tours de parole de 119 à 134 dans les annexes.

Al nous fait part des façons par lesquelles il est nommé dans sa vie de tous les jours, car il n'a pas une seule dénomination, « ça varie en fonction des gens ». De son prénom de naissance « Alexandre », sa mère l'appelle « Al » et c'est aussi de cette manière que je le nomme car c'est par sa mère que je l'ai rencontré, ses « potes » l'appellent quant à eux par son nom de famille. Ces amis français ont donc choisi son nom de famille comme surnom pour le désigner. Il en est de même pour son frère, qui ne porte pas le même nom puisqu'ils sont de pères différents, mais pour Marc aussi, ses surnoms jouent avec ses origines bulgares : « Kalachnikov », « Markov ». Le nom à consonance bulgare d'Al marque ainsi son originalité aux yeux de ses amis mais aussi aux yeux du monde extérieur « en général les gens m'appellent XXX (*son nom de famille*) ». Lui-même aurait « préféré Alex », mais il est conscient que comme pour son nom ou son prénom, ce n'est pas lui non plus qui est maître dans le choix de ses surnoms.

Pourtant selon Al, son prénom « a un côté bien français », puisqu'il est orthographié à la française, c'est-à-dire « Alexandre », et non pas comme en bulgare avec l'inversion des deux dernières lettres « Alexander », mais personne ne l'appelle ainsi et c'est avec son nom que sa *bulgarité* s'affirme aux regards des autres.

Pour Alex aussi, son prénom « Alexander » n'a pas de lien évident avec la Bulgarie :

Alex : bah / c'est pas grave j'ai pas un / fin si un nom à moitié / enfin un nom qui peut-être pas du tout bulgare

Sophia : il peut être quoi ?

Alex : pas du tout de l'Est mais américain quoi // tous les Alex aux Etats-Unis c'est Alexander / y en a pas un / fin c'est américain après plutôt en Bulgarie si je m'étais appelé Alexandrov tu vois non mais vraiment

Sophia : non en Bulgarie c'est Alexander aussi / non mais c'est vrai que ça fait américain aussi / il y a l'ambiguïté qui est jouée aussi / même le w ça joue

Alex : ça aussi //³⁴³

Pour lui, son prénom, qu'il désigne comme « nom », peut aussi ne pas « être du tout bulgare », « pas du tout de l'Est ». Selon sa connaissance et son ressenti, puisqu'il habite aux Etats-Unis, que ce soit son surnom « Alex » ou bien son prénom « Alexander », « c'est américain » et personne là-bas ne fait un rapprochement entre son prénom et ses origines

³⁴³ Interactions avec Alex, tours de parole de 72 à 76 dans les annexes.

bulgares. Pour qu'un prénom soit vraiment connoté « de l'Est » selon Alex, il faudrait des terminaisons en « ov », comme « Alexandrov », prénom n'existant pas mais qui fait partie dans son imaginaire des consonances marquées bulgares. On retrouve ici les mêmes clichés de dénominations employés par les amis d'Al ou de son frère Marc. Que ce soit pour Al ou pour Alex, leur prénom ne leur fait pas forcément référence à la Bulgarie mais plutôt à la France pour l'un et aux Etats-Unis pour l'autre.

J'ai personnellement une autre histoire et un autre ressenti quant à mon nom et mon prénom, comme je l'explique à Elizabeth :

Élisabeth : et ton nom de famille ?

Sophia : Sophia XXX (*mon nom de famille*) et donc je porte quand même un nom / à chaque fois on me dit ah bah c'est de quelle origine ? // c'est bulgare / mon père est bulgare / ah d'accord mais tu parles bulgare ? / ah bah non en fait // c'est une sorte de salamalec à chaque fois de dire tout ça / une certaine culpabilité oui de ne pas parler la langue et d'être juste détentrice³⁴⁴

Je fais part à Elizabeth de mon vécu en France au quotidien avec un prénom et un nom qui ont une consonance bulgare donc étrangère. Il est vrai que depuis que je suis petite, je n'ai jamais pu me présenter et me nommer sans que cela n'attire la curiosité et des questions redondantes que je définis comme « salamalec » car il s'agit un peu de cela, je répète « à chaque fois » les mêmes phrases pour justifier mon appellation en sachant exactement le déroulement de la conversation à venir. Le terme « juste une détentrice » correspond en effet à cette *bulgarité* présente dans ma nomination, pourtant cette devanture ne me définit pas entièrement, puisque à l'opposé de Nicole, on ne voit rien de mon côté français.

Comme cela peut être le cas pour les personnes qui ont un accent de quelque part, où que j'aïlle et que je me présente, on me demande l'origine de mon nom et de mon prénom. Cela a certains avantages comme de briser la glace plus rapidement et avoir un sujet de conversation immédiat, mais le fait de se justifier à chaque fois et d'expliquer son origine inlassablement est aussi un déterminant puissant vis-à-vis du regard de l'autre et de l'affirmation de son identité. Aux Etats-Unis par exemple l'accent ou l'onomastique n'est pas un facteur de curiosité d'une

³⁴⁴ Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 79 à 80 dans les annexes.

grande pertinence puisque tout le monde vient de quelque part et d'ailleurs. En France à l'inverse, l'onomastique est à prendre en compte dans le travail de la revendication de soi, puisque le fait d'avoir une culture plurielle, bien que banal aujourd'hui, est toujours appuyé au sein de la société.

1.3. La troisième génération

Les enfants de la seconde génération n'ont pu être acteurs dans le choix de leur propre prénom, mais ils ont la responsabilité à leur tour de décider des prénoms que leurs enfants vont porter. Quel prénom est donné à la troisième génération ? Y aurait-il une quelconque volonté de transmettre une *bulgarité* à une descendance qui s'éloigne par la même occasion de ce passé familial bulgare ?

Les enfants de la seconde génération qui font partie de ma recherche sont tous des adultes et j'ai la possibilité d'interroger ces derniers sur leurs réflexions quant aux choix du prénom de leurs enfants. Anna par exemple a choisi d'appeler son fils Théodore, prénom souvent utilisé en Bulgarie, Nicolas Y. aussi a pris le parti pris d'appeler son fils Constantin qui rappelle l'empereur romain né dans les Balkans à 160 kilomètres de Sofia.

Caroline n'a pas encore d'enfants, mais elle a déjà réfléchi au prénom qu'elle voudrait éventuellement donner à sa fille : « Olympe » qui est un prénom « pas vraiment bulgare » selon elle, cependant les origines grecques (donc balkaniques) sont indéniables dans ce choix.

Cyril quant à lui a nommé ses enfants Maximilien et Benjamin. Selon sa mère Corine, « il a toujours fait le contraire de ce que voulait Timmy (*son père*) / Maximilien c'est autrichien Timmy il voulait des noms un peu plus / et Benjamin / Benjamin c'est juif / alors qu'on a aucune origine juive / Cyril il a pas de culture quand même au lieu d'appeler Adrien Aurélien il a été faire Benjamin »³⁴⁵

Corine met en mots une tension qui a dû exister dans la famille au moment du choix des prénoms des enfants de Cyril. Timmy, le grand-père, aurait voulu des prénoms significativement

³⁴⁵ Interactions avec Joro, tour de parole de 328 dans les annexes.

plus bulgares et Cyril aurait « fait le contraire » et aurait trouvé pour ses deux garçons des prénoms sans rapport à l'histoire familiale. Par son expression « il a pas de culture quand même », Corine fait comprendre qu'elle désapprouve aussi le choix de son fils qui a nommé ses enfants sans corrélation apparente avec ses origines, avec sa culture bulgaro-française.

Elizabeth a donné pour sa part à l'un de ses enfants un prénom qui « existe en Bulgarie » et un autre pour sa fille « qui n'existe pas » :

Sophia : et tes enfants donc tu as deux enfants c'est ça ?

Élisabeth : j'ai deux enfants un garçon qui a 16 ans et demi / et l'autre qui a presque 13 / un garçon une fille et le garçon s'appelle Lazare le prénom existe en Bulgarie / ça existe / et la deuxième s'appelle Mathilde // qui n'existe pas

Sophia : Mathilda

Élisabeth : non non ils en ont pas

Sophia : et pourquoi tu as choisi ces prénoms ?

Élisabeth : bah écoute Lazare parce que / rien à voir avec la Bulgarie / ma mère me disait au début Lazare c'est drôle parce que *Lazarovden* c'est le jour avant les Rameaux / et c'est la journée des fous // et puis après elle s'y est fait / et puis c'est en fait ça n'a rien à voir avec la Bulgarie / c'est un copain qui m'avait parlé de ses grands-parents / il y avait un Narcisse et un Lazare et j'avais trouvé le prénom très beau / et puis on était pas parti sur ça / et au bout d'un moment j'avais quand même proposé à son père qui a dit oui³⁴⁶

Le choix de Lazare comme prénom pour son premier enfant, malgré le fait que ce soit un prénom utilisé en Bulgarie, « n'a rien à voir avec la Bulgarie » selon Elizabeth. Initiatrice de l'idée, elle avait « trouvé le prénom très beau » et l'a proposé par la suite au père de ses enfants. Alors que ce prénom aurait pu faire le lien entre les deux cultures, la mère d'Elizabeth a mal accepté ce choix, ce prénom lui rappelant *Lazarovden* qui est considéré selon elle comme « la journée des fous » en Bulgarie. Pour son second enfant, « Mathilde », il n'y a eu aucune recherche d'une quelconque appartenance à la culture bulgare : « Mathilde // qui n'existe pas ». Elizabeth oublie cependant dans la continuité de sa phrase d'ajouter que c'est en Bulgarie que ce prénom n'existe pas même si l'on ajoute une terminaison en « a » : « non non ils en ont pas ».

³⁴⁶ Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 110 à 115 dans les annexes.

Nicole aussi a choisi pour son fils un prénom qui a une origine slave, malheureusement pour elle, cette prise d'initiative s'est retournée contre elle :

Sophia : et ton fils / il a une curiosité ?

Nicole : non / pour le moment non / mais je ne lui ai pas vraiment transmis non plus je pense // je lui ai pas transmis

Sophia : pourquoi ? l'occasion ne s'y prêtait pas ou ///

Nicole : mais si tu veux /// non non non parce que les occasions tu les crées donc euh j'ai pas créé les occasions pour lui transmettre ça /// je sais pas

Sophia : parce que déjà tu lui a transmis un prénom (*il s'appelle Aliocha*)

Nicole : AH OUI CATASTROPHIQUE non mais attends / je te l'ai raconté qui était Aliocha ?

Sophia : non

Nicole : attends mais ça a fait scandale dans la famille / ah oui je te l'ai pas dit ?

Sophia : NON

Nicole : parce que Aliocha / tu sais en Bulgarie tous les / enfin / dans les autres pays aussi qui ont été envahis par la Russie / si tu veux / c'est le symbole du soldat communiste russe qui envahit / qui est l'envahisseur (*je rigole*)

Sophia : c'est le Frantz allemand (*elle rigole*)

Nicole : et quand ma mère / ma pauvre maman je lui avais pas dit elle l'a su le jour où mon fils est né / que il allait s'appeler Aliocha et euh / elle a reçu des lettres de la famille mais qui et ils ont engueulé ma mère / ils comprenaient pas pourquoi j'avais pris Aliocha parce que par exemple à Plovdiv tu sais tu as une colline / tu as une statue d'un soldat russe et on l'appelle Aliocha tu vois et c'est vraiment le symbole de l'envahisseur RUSSE

Sophia : et pourquoi tu l'as appelé Aliocha ?

Nicole : parce que j'ai rêvé à ce prénom et que je trouvais que c'était joli

Sophia : c'est très beau

Nicole : bon / c'est un diminutif c'est vrai

Sophia : de ?

Nicole : Alexis ou Alexandre je sais plus ou d'Alexeï je sais pas / c'est un diminutif / mais moi je trouvais joli si tu veux // j'ai rêvé à ce prénom là / bon il y a la XXX de Dostoïevski

Sophia : mais tu as rêvé dans quel sens ?

Nicole : juste rêvé / j'avais deux prénoms qui me venaient à l'esprit / alors si c'était une fille / j'adorais ce prénom / c'était Séraphine et si c'était un garçon c'était Aliocha // donc voilà / mais j'ai juste rêvé tu vois

Sophia : oui oui et c'est la grande littérature aussi Aliocha // mais alors le côté je me rapproche avec un nom slave / ça n'a pas marché

Nicole : (*elle rigole*) je pense que je leur ai fait mal à ma famille // je m'en suis pas rendu compte hein / mais ça leur a fait du mal

Sophia : et lui / le fait de s'appeler Aliocha c'est pas très commun tu vois / donc il doit se justifier ou pas

Nicole : je crois que dans cette génération / je pense qu'il y a plus de prénoms Sacha machin / si je me souviens d'une anecdote c'était au à Paris à je ne sais plus comment ça s'appelait / en face du château de Versailles // enfin bref / un jour il a croisé un petit garçon qui s'appelait Aliocha aussi / il a dit et l'autre lui a dit // tu t'appelles comment alors ? / Aliocha Riston / et Aliocha // t'es un faux Aliocha / t'es un faux Aliocha

Sophia : c'est pas possible il y en a qu'un³⁴⁷

Nicole m'explique ne pas avoir transmis à son fils une curiosité vis-à-vis de la Bulgarie, elle rajoute néanmoins « pour le moment » qui montre que cette transmission pourrait être éventuellement revue. Selon Nicole, cela ne vient pas d'un manque de curiosité de son fils mais de sa propre responsabilité car elle n'a « pas créé les occasions pour lui transmettre ça ». Elle a pourtant fait des voyages en Bulgarie avec son fils et surtout lui a transmis un prénom aux origines slaves, « Aliocha ». Justement, le choix du prénom de son fils n'a pas eu les effets escomptés lors de l'annonce le jour de sa naissance. Nicole, qui a choisi d'appeler son fils ainsi « parce que j'ai rêvé à ce prénom et que je trouvais que c'était joli » et que pour elle cela faisait référence à la littérature de Dostoïevski, ne s'imaginait pas les conséquences de son initiative. Les termes qu'elle emploie sont très fort « CATASTROPHIQUE », « scandale dans la famille », et les répercussions de sa famille bulgare sont violentes « ma pauvre maman », « ils ont engueulé ma mère / ils comprenaient pas pourquoi j'avais pris Aliocha ». Cette dénomination est devenue un problème, voire une insulte involontaire de sa part « je pense que je leur ai fait du mal à ma famille », car le prénom Aliocha symbolisait pour sa famille bulgare le « soldat russe », « l'envahisseur RUSSE », « le symbole du soldat communiste russe qui envahit ».

Malgré tout cela, la personne intéressée, son fils Aliocha, se sent bien avec son prénom. Comme me le fait remarquer Nicole, « dans cette génération / je pense qu'il y a plus de prénoms Sacha machin ». Aujourd'hui en effet, les prénoms originaux ou d'origines diverses sont devenus

³⁴⁷ Interactions avec Nicole, tours de parole de 259 à 283 dans les annexes.

fréquents et ne sollicitent plus une curiosité. Nicole me fait même part d'une « anecdote » qui explicite le ressenti inverse d'Aliocha. Lorsqu'il était petit, le prénom Aliocha ne pouvait que le définir en tant qu'une entité unique, et le fait de rencontrer un « autre Aliocha » était une réalité inconcevable pour lui, d'où sa réaction « t'es un faux Aliocha ».

Le prénom et le nom sont les premières informations que l'on fournit lorsque l'on se présente. Porter une dénomination n'est pas anodin et a des incidences sur son quotidien, puisque celle-ci sert à se présenter et à se nommer aux autres, à l'altérité comme une personne singulière qui se différencie des autres par l'addition de son prénom à son nom de famille. L'histoire du choix du prénom se fait toujours avec une réflexion sur ce que l'on décide de faire porter à sa descendance et sur la manière dont on désire que ceux-ci se présentent mais aussi se représentent face au monde extérieur.

2. Une culture imaginée

2.1. Un patrimoine immatériel

Les noms et les prénoms sont une entité que l'on transporte avec soi et sur soi, mais qu'en est-il de la représentation extérieure de la culture bulgare ? La culture bulgare est-elle visible en France et plus particulièrement à Paris, lieu de résidence des familles qui forment ma recherche ?

La réponse est unanime pour tous les enfants de la seconde génération de mon étude : la Bulgarie est inexistante en France sur la place publique. A Paris, il n'existe pas de lieu communautaire évident. La capitale bénéficie pourtant d'une ambassade, d'un centre culturel, de quatre écoles bulgares pour enfants et adolescents³⁴⁸. J'ai même découvert lors de ma recherche une paroisse orthodoxe bulgare à la porte de la Chapelle, Saint Euthyme de Tarnovo, les lieux de culte étant souvent des points forts de ralliement dans une communauté. Mais toutes ces localités

³⁴⁸ - l'école Kiril et Méthode et Zaitchensento Bialo dans le 12^e ;

- l'école Vasil Levski dans le 7^e ;

- l'école Païsii Hilendarski dans le 8^e ;

- l'école Ivan Vazov dans le 11^e arrondissement de Paris.

(en France se trouvent aussi des écoles à Aix-en-Provence, à Lyon et à Strasbourg)

existantes ne créent pas pourtant de rassemblement évident d'une communauté bulgare parisienne.

En comparaison, le pays voisin le plus proche culturellement de la Bulgarie, la Serbie, est quant à lui bien représenté à Paris. La communauté serbe, certes plus nombreuse, bénéficie d'une église qui se situe rue Simplon dans le 18^e arrondissement, rue qui est communément appelée « la petite Serbie », de nombreuses épiceries et commerçants, d'une chaîne de radio (*Radio Soleil*, 88.6, qui devient serbe les lundis, mercredis et samedis) mais surtout de trois restaurants, alors qu'il n'y a pas un seul restaurant bulgare à Paris (plusieurs restaurants se sont relayés dans le temps mais tous ont fermé depuis une dizaine d'années). Comme l'exprime Inana : « à Paris / en France y a rien »³⁴⁹.

Le seul endroit qui fait du sens pour toutes les personnes de la seconde génération de ma recherche, par habitude ou par ouï-dire, est la fameuse et unique épicerie bulgare de l'Île-de-France, *Bai Ganio* :

Caroline : en Bretagne ouais à Concarneau dans le Finistère où il y a quelques Bulgares / un petit peu de Bulgares / je crois que c'est tous les ans à Vannes / il y a une réunion de tous les Bulgares de Bretagne et il y en a quelques-uns / il y a quelques familles / franchement je sais pas / j'ai peur de dire des bêtises mais entre 5 et 10 familles quoi / un truc comme ça // on n'imagine pas comme ça mais les Bulgares sont partout // paraît qu'il y en a plein à Paris

Sophia : ouais ouais mais disons ils ne se réunissent pas trop / c'est plus ///

Caroline : je crois qu'il y a d'autres communautés qui se réunissent

Sophia : là tu sais il y a un magasin bulgare Bai Ganio

Caroline : alors moi je suis passée devant un une fois mais c'est où / je suis passée devant en bus ///

Sophia : c'est vers gare de l'Est

Caroline : je crois que c'est là // non j'en ai vu deux de magasins / j'en ai vu un en prenant le bus / alors c'était dans le 19e et gare de l'Est je crois bien justement et l'autre c'était dans le 18e / un plus petit voilà / mais je suis pas rentrée / moi j'ai ma livraison de Sirene de Kachkaval avec mes parents chaque année / je suis blindée tout le temps / moi j'ai pas besoin³⁵⁰

³⁴⁹ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 122 dans les annexes.

³⁵⁰ Interactions avec Caroline, tours de parole de 46 à 52 dans les annexes.

Caroline, qui est originaire de Bretagne, m'explique qu'il y a aussi des Bulgares dans le Finistère dont son père fait partie, « on n'imagine pas comme ça mais les Bulgares sont partout ». Pourtant, ceux-ci ne sont pas très nombreux : « quelques Bulgares / un petit peu de Bulgares », « quelques-uns », « quelques familles », « entre 5 et 10 familles ». Ce nombre qui n'est pas très éloquent pour représenter une région semble pourtant paraître considérable pour Caroline, qui a eu « peur de dire des bêtises » avant de se prononcer sur une petite dizaine de familles bulgares résidant en Bretagne.

Caroline habite depuis de nombreuses années à Paris, cependant elle ne semble pas avoir déjà rencontré des Bulgares dans la capitale : « paraît qu'il y en a plein à Paris ». Par le verbe employé, elle soulève le fait que la communauté bulgare parisienne est imaginée mais pas encore confrontée dans sa réalité quotidienne. Il « y a d'autres communautés qui se réunissent », mais celle des Bulgares est différente. Le seul point concret de cette culture se trouve être « un magasin bulgare Bai Ganio ». L'épicerie, dont le nom est un clin d'œil à un personnage célèbre de la littérature bulgare³⁵¹, est pour elle une référence sans pour autant qu'elle y soit déjà allée : « je suis passée devant une une fois mais c'est où / je suis passée devant en bus ». Caroline confond par la suite le seul magasin de la capitale avec d'autres enseignes « non j'en ai vu deux de magasins », dans ces autres épiceries, soit balkaniques soit orientales, on peut trouver aussi certains produits bulgares, mais Bai Ganio reste la seule référence bulgare de Paris.

Pour elle, le magasin n'est pas un lieu hypothétique de rencontre avec une communauté bulgare, mais un endroit de réapprovisionnement dont elle n'a « pas besoin » puisqu'elle a sa propre « livraison » et vit ainsi éloignée de la communauté bulgare parisienne qu'elle s'est pourtant imaginée. Mais le magasin Bai Ganio est aussi un lieu de connexion, comme Elizabeth le suggère :

Sophia : tu vas m'apprendre des choses / parce que à part Bai Ganio qui est la petite épicerie

Élisabeth : il y en a une qui s'appelle / je ne sais pas comment / qui est près de la gare de l'Est
mais tu as l'impression qu'il n'y a rien / contrairement à Bai Ganio qui est tout petit et blindé

Sophia : il y a même de la *boza* là-bas

Élisabeth : ah oui il y a de la *boza* // ouais il faut que j'aille voir / je voudrais bien abonner ma
mère à un journal bulgare / impossible de le faire avec le site / ils envoient pas à l'étranger /et

³⁵¹ Konstantinov, Aleko, 1967 (1894), *Baï Ganiu ou les aventures singulières d'un Bulgare de notre temps* suivi de *Chicago et retour*, éditions en langues étrangères, Sofia.

donc peut-être par Bai Ganio // mais grâce au spectacle j'ai rencontré des gens formidables // et pour le coup / là les Bulgares ont cessé de me fuir / par exemple les gens de l'école qui m'avaient quasiment jamais adressé la parole / sont venus tous les profs / tous les élèves / les grands tu vois qui passent le bac avec option bulgare / la directrice / ils sont venus / ils ont pas systématiquement attendu d'ailleurs /³⁵²

Pour Elizabeth, qui amalgame aussi le seul magasin bulgare avec les autres épiceries balkaniques, Bai Ganio est une référence incontournable, il est « tout petit et blindé ». On y trouve même la *boza*, une boisson fermentée à base de céréale typique qui est achalandée toutes les semaines directement de Bulgarie. Mais ce magasin sert aussi de centre pour se faire ramener des marchandises qui ne se trouvent nulle part ailleurs dans la capitale ou qui ont du mal à se faire livrer hors de Bulgarie, comme « un journal bulgare / impossible de le faire avec le site », « donc peut-être par Bai Ganio ».

Elizabeth fait elle-même par la suite le lien entre le magasin et la communauté bulgare parisienne. Un autre lieu qui semble évident pour faire des rencontres serait l'école de bulgare dans lequel ses enfants étaient inscrits, mais même ce lieu où des Bulgares se côtoient, ne crée pas nécessairement de liens entre eux. C'est « grâce » à sa pièce de théâtre que « les Bulgares ont cessé de [la] fuir », Elizabeth a réussi à enfin rencontrer « des gens formidables », qu'elle croisait mais qui ne lui avaient « quasiment jamais adressé la parole ».

On peut conclure de ces exemples qu'il n'y a pas un esprit de communauté bulgare ni même de diaspora bulgare, mais des groupes de migrants qui ne se retrouvent que ponctuellement lors de quelques événements culturels répartis dans l'année, la pièce de théâtre d'Elizabeth, *Tribulation d'une étrangère d'origine*, en faisait partie. Les Bulgares de Paris « sont venus » la voir et voir la mise en scène de son histoire qui les touche profondément.

Faisant partie aussi de cette petite communauté éparse, je me retrouve parfois dans ces événements et rencontres culturelles, comme le 17 octobre 2012 au centre culturel bulgare lors du vernissage de l'exposition sur les « Sites culturels de Bulgarie – patrimoine mondial de l'Unesco », ou le vernissage de l'exposition « L'épopée des rois thraces » du 15 avril 2015 au Louvres. Lors de ces événements, on retrouve souvent les mêmes personnes qui font la vie

³⁵² Interactions avec Elizabeth, tours de parole de 60 à 63 dans les annexes.

culturelle bulgare à Paris : intellectuels, artistes et universitaires surtout de la première génération.

Un événement cependant rejoint le terme de Caroline : « on n’imagine pas comme ça mais les Bulgares sont partout ». Ce fut le cas lors du concert de Lili Ivanova à l’Olympia le 9 janvier 2009. Cette chanteuse bulgare, icône de plusieurs générations, a mené une représentation de plus de deux heures devant une salle comble de deux mille personnes en grande majorité bulgares. A cette époque je n’avais pas encore commencé ma recherche et je ne connaissais par les relations de mes parents que quelques familles bulgares en France. Jamais je n’aurais imaginé qu’il en existait autant à Paris. Durant ce concert, flottaient des drapeaux bulgares et un *esprit de communauté* que je n’avais jamais soupçonné auparavant. Hormis ces événements ponctuels, les Bulgares parisiens dispersés dans la capitale et dans ses alentours ne se réunissent pas autour de lieux spécifiques qui leur seraient dédiés, c’est peut-être pour cela aussi qu’aucun endroit de divertissement comme un restaurant n’a su perdurer à Paris.

L’exemple le plus éloquent montrant que cette culture bulgare est vraiment immatérielle, se traduit par le site internet *bulgaria-france.net*. Ce site très minimaliste est finalement le seul espace de rencontre et de diffusion d’informations d’événements bulgares en France. Le manque de représentation de cette culture qui n’a pas pignon sur rue agace la seconde génération qui fait partie de ma recherche et qui constate impuissante que la Bulgarie est un pays « absolument méconnu ».

2.2. Un pays « absolument méconnu »

Caroline, Nicole, Elizabeth ou Inana mettent en mots dans nos conversations leurs énervements quant à « l’inexistence en soi de la Bulgarie » vis-à-vis du regard des autres et plus particulièrement des Français.

Caroline : et justement toi quelles sont les réactions des gens quand tu dis que tu es d’origine bulgare / ça ça m’intéresse

Sophia : écoute / heu / les gens savent à peu près que c’est un pays

Caroline : on parle en France hein

Sophia : oui oui mais c'est vrai qu'avec XXX (nom de famille) on doit aussi toujours te poser la question / ha c'est de quelle origine

Caroline : non c'est surtout t'es russe ? tout le temps enfin 9 fois sur 10 // t'es russe ? non non bulgare d'origine bulgare / oh bah c'est pareil // va dire ça a la famille ça ça m'énerve / tu te dis c'est pas possible d'avoir une vision si réduite / en plus c'est l'Europe / c'est pas loin / bon y a pas l'euro mais c'est l'Europe / c'est à 2h30 de vol les gars c'est pas compliqué

Sophia : mais en ce moment je trouve non ça fait j'ai l'impression exotique pour les gens

Caroline : oui peut-être oui

Sophia : après t'as toujours le côté fromage et yaourt

Caroline : ah le fromage / moi c'est toujours yaourt pas fromage

Sophia : non fromage c'est peut-être moi qui l'ai rajouté // en tout cas le yaourt / Sylvie Vartan

Caroline : les gens qui aiment le foot me disent des noms que je ne retiens jamais

Sophia : Stoitchkov

Caroline : oui c'est ça

Sophia : ça et pas mal de gens qui font ah j'ai un ami qui est allé en vacances là-bas

Caroline : oui je connais quelqu'un qui est allé en vacances // je me méfie toujours parce que les gens qui y sont allés en vacances là-bas donc un truc organisé dans un hôtel où tu bouffes de la bouffe internationale / y a plein d'endroits atroces / je me méfie de la vision qu'ils ont de la Bulgarie // bien sûr les gens qui ont vu les reportages sur M6 / les putes la mafia la corruption bien sûr / ah il y a beaucoup de corruption là-bas / ouais ouais ouais // c'est un peu dur / enfin il y a l'électricité³⁵³

Inana : mais / il y a quelque chose d'universel là-dedans et en même temps il y a l'histoire de la Bulgarie qui est méconnue quoi

Sophia : exactement / comme tu disais tout à l'heure

Inana : ABSOLUMENT méconnue / j'ai l'impression de parler // fin / les îles Galápagos c'est plus connu

Sophia : non mais c'est VRAI

Inana : non mais franchement

Sophia : alors que c'est l'Europe quoi

Inana : tout à l'heure on m'a dit ouais c'est au nord de l'Ukraine la Bulgarie

Sophia : mais non c'est pas vrai

³⁵³ Interactions avec Caroline, tours de parole de 380 à 394 dans les annexes.

Inana : je te jure /// non mais j'ai tout le temps ce genre de réflexion // je m'en rends compte de l'inexistence en soi de la Bulgarie qui ne souhaite pas par elle même exister³⁵⁴

Caroline comme Inana constatent dans leur vie de tous les jours la méconnaissance et le désintérêt des Français vis-à-vis de la Bulgarie qui est « ABSOLUMENT méconnue ». Déjà par rapport à la situation géographique : « les gens savent à peu près que c'est un pays », « t'es russe ? non non bulgare d'origine bulgare / oh bah c'est pareil », « on m'a dit ouais c'est au nord de l'Ukraine la Bulgarie ». Les « gens » ne savent pas situer ce pays qui fait pourtant partie de l'Union Européenne au même titre que la France : « en plus c'est l'Europe / c'est pas loin », et font un amalgame avec des pays de l'ancien bloc soviétique, qui font dire à Inana que la Bulgarie paraît aussi isolée que « les îles Galápagos » qui sont elles-mêmes « plus connues ». Et ce genre de réflexion n'est pas une exception pour ces deux femmes qui portent en plus un nom suscitant les interrogations et les commentaires, « tout le temps enfin 9 fois sur 10 », « non mais j'ai tout le temps ce genre de réflexion ».

S'ensuit une représentation stéréotypée de la Bulgarie, comme le souligne aussi Elizabeth :

340. Elizabeth : et au fond c'est vrai que la Bulgarie / les gens connaissent mal la Bulgarie / à part Sylvie Vartan et le yaourt

Outre les clichés culinaires, musicaux et sportifs, Caroline se « méfie » encore plus « de la vision » que les gens « qui y sont allés en vacances » ont de la Bulgarie. La Bulgarie connaît aussi effectivement un tourisme de masse sur les côtes de la mer Noire « dans un hôtel où tu bouffes de la bouffes internationale / y a plein d'endroits atroces ». Cette vision caricaturale est cependant reprise et véhiculée dans les reportages à sensation : « les putes la mafia la corruption ». Ces représentations ne conviennent pas à Caroline qui estime que la Bulgarie est soit totalement inconnue, soit mal connue par les Français « ça ça m'énerve / tu te dis c'est pas possible d'avoir une vision si réduite ».

Inana explique ce problème quant à elle non pas à cause du manque de curiosité des Français, mais surtout par le désintérêt des Bulgares eux-mêmes vis-à-vis de leur pays :

³⁵⁴ Interactions avec Inana, tours de parole de 181 à 189 dans les annexes.

Sophia : la Bulgarie n'existe pas donc

Inana : non mais la Bulgarie s'annihile elle-même c'est-à-dire qu'elle est / elle est dans la négation de sa propre existence // je t'assure ///

Sophia : oui le pays il n'existe pas / c'est pas reconnu / personne n'en parle

Inana : oui et personne s'insurge là-bas /

Sophia : oui c'est vraiment

Inana : moi j'en parlais avec ma tante qui est prof de littérature (...) / et elle me disait un truc / c'était dû aux 5 siècles de l'empire ottoman / il y a eu un espèce de statuquo / tu vois / qui a été fait pendant ces 5 siècles et du coup les Bulgares ne sont pas / dans cette envie finalement de revendiquer quoi que ce soit / parce que ils ont eu 5 siècles où leur esprits // a été // c'est vrai que tu peux assister à ça aujourd'hui // les influences américaines / ils sont / enfin tu passes d'une chaîne à une autre en disant // (*je rigole*) non mais enfin // tu passes du folklore le plus complet / au truc le plus putassier de la terre

Sophia : non mais c'est vrai tu as des gens qui dansent sur du gazon des danses traditionnelles dans un décor de campagne et tu zappes et tu as un porno de l'autre côté / *tchalta* pourri

Inana : c'est de la schizophrénie à l'état pur ce pays / nan mais //³⁵⁵

Inana emploie des termes forts pour exprimer le fait que la Bulgarie ne cherche pas à être connue : « le pays n'existe pas » (expression que je reformule mais qu'elle avait initialement mise en mots dans le tour de parole précédent), « la Bulgarie s'annihile elle-même », « elle est dans la négation de sa propre existence ». La raison de cela est pour Inana historique, « c'était dû aux 5 siècles de l'empire ottoman / il y a eu une espèce de statuquo », et « aujourd'hui » le fait que « personne ne s'insurge là-bas » serait une conséquence de cette capacité à ne pas « revendiquer quoi que ce soit ». Pour donner un exemple qui viendrait appuyer le fait que la Bulgarie « ne souhaite pas par elle-même exister », Inana décrit l'hétérogénéité des chaînes de la télévision bulgare qui prouve que la culture bulgare se laisse volontairement influencer par d'autres cultures : « c'est de la schizophrénie à l'état pur ce pays ».

En contrepartie de cette constatation que la Bulgarie est un pays absolument méconnu et inexistant en France, la seconde génération revendique quant à elle son intérêt à son égard en portant et représentant elle-même cette *bulgarité* imaginée.

³⁵⁵ Interactions avec Inana, tours de parole de 113 à 120 dans les annexes.

2.3. Une *bulgarité* affichée

Ce que je nomme *bulgarité* est l'interprétation subjective de ce que ces héritiers estiment être leur *côté bulgare*, il s'agit de la manière par laquelle les enfants de la seconde génération s'approprient une culture imaginée basée sur des stéréotypes reproduits pour la rendre visible et la revendiquer à travers divers moyens vis-à-vis du regard des autres. Comment cette *bulgarité* est portée par ses détenteurs ? Comment la seconde génération matérialise-t-elle la culture bulgare dans son quotidien ? Par son rapport à l'orthodoxie ? Par la façon de se vêtir ? Par les références culturelles bulgares ? Et tout d'abord, comment se sentent-ils ? Français ? Bulgares ? Les deux ?

J'ai posé cette dernière question spontanément lors des conversations que j'ai eues avec les enfants de parents mixtes bulgaro-français qui composent ma recherche.

Al se sent « plutôt français / mais français bulgare aussi (...) je me considère un peu les deux quand même »³⁵⁶, Anna quant à elle ne se sent pas que française même si elle ne va en Bulgarie que pour les vacances : « je me sens les deux (...) je trouve que c'est beaucoup plus riche que quand tu as une seule famille au même endroit »³⁵⁷, Alex bien qu'ayant une relation distancée à la Bulgarie, est « très fier de mes origines / je les revendique / ça m'écarte / ça me fait pas que français »³⁵⁸, il aime bien ainsi appuyer ce côté original lors de discussions qu'il entame avec les personnes qu'il rencontre.

Nicole à l'inverse n'« affirme pas tellement dans la vie »³⁵⁹ son côté bulgare, de même pour Caroline qui se sent française mais avec « des trucs exotiques » en plus aux yeux des autres. Caroline en effet est « interpellée » par le regard que les autres peuvent avoir sur son propre rapport à la Bulgarie, « chaque personne a sa vision des origines en fait ». Pour son petit copain Sébastien, la Bulgarie représente le pays de Caroline, « je sais que tu es née en France / que tu as grandi en France et tout ça mais pour moi oui c'est ton pays ». De même pour Shadi, un de ses ex-petits copains qui était saoudien. Pour lui les origines étaient d'une grande importance : « il me disait je vois pas pourquoi quand tu te présentes tu dis que tu es française // tu veux mon

³⁵⁶ Interactions avec Al, tour de parole 118 dans les annexes.

³⁵⁷ Interactions avec Anna, tour de parole 56 dans les annexes.

³⁵⁸ Interactions avec Alex, tour de parole 16 dans les annexes.

³⁵⁹ Interactions avec Nicole, tour de parole 168 dans les annexes.

passerport (*on rigole*) parce que en plus moi j'ai que la nationalité française et je suis française ». Pour Caroline, la Bulgarie fait partie d'elle-même puisqu'elle a « toujours baigné dedans », mais elle ne se définit pas au premier abord par son origine paternelle: « enfin c'est important dans ma vie / mais je ne me définis pas quand je rencontre quelqu'un / je lui dis pas que je suis franco-bulgare / après très vite quand on entend mon nom la plus part des gens ils disent donc la discussion arrive mais / »³⁶⁰.

Il en est de même avec la religion, la Bulgarie et la France ont une distinction culturelle notoire : la différence de l'église dominante dans les deux pays. Le catholicisme en France et l'orthodoxie en Bulgarie. Pour les enfants de la seconde génération dont un des parents est bulgare et l'autre français, la question de la religion et des rituels qui y sont associés fait sens.

Al et Alex sont baptisés orthodoxes. Alex³⁶¹ est « très fier d'être orthodoxe », ce qui le distingue encore une fois des autres Français qui seraient eux catholiques, « c'est bien d'être orthodoxe » pour l'image originale que cela représente, mais Alex ne pense pas pour autant avoir de bonnes « notions » sur sa religion de baptême : « je pourrais pas te faire une grande théorie sur ce qu'est l'orthodoxie ». L'orthodoxie représente plus pour lui une tradition culturelle qu'une pratique religieuse et il n'est pas certain de vouloir non plus se marier à l'église ni même transmettre une quelconque religion à ses enfants « je préférerais que mes enfants soient athées (...) ou alors orthodoxe c'est sympa »³⁶².

Anna aussi partage cette vision de « folklore »³⁶³. Elle qui n'est pas « du tout orthodoxe » « a énormément de respect pour la religion » en général, « de respect pour les lieux » et « pour les gens qui croient ». Culturellement, même si sa famille « n'est pas du tout croyant[e] », elle a « plein d'icônes à la maison » et aime le côté esthétique des églises orthodoxes « les églises sont plus jolies ». De même pour les fêtes religieuses, Anna et sa famille vont célébrer Noël mais dans une optique plus traditionnelle que pour la croyance elle-même, « comme tu as certains Rebeu qui fêtent Noël ». Pour Pâques par exemple, Anna va faire une brioche traditionnelle *kozounak*, ainsi que « les œufs », c'est-à-dire qu'elle va peindre de vrais œufs avec des couleurs vives pour

³⁶⁰ Interactions avec Caroline, tour de parole 459 dans les annexes pour toute cette partie sur Caroline.

³⁶¹ Toutes les citations d'Alex viennent des interactions avec Alex, entre les tours de parole 58 à 66 dans les annexes.

³⁶² Interactions avec Alex, tour de parole 64 dans les annexes.

³⁶³ Toutes les citations d'Anna viennent des interactions avec Anna, entre les tours de parole 178 à 204 dans les annexes.

ensuite faire la *bataille des œufs* qui consiste à prendre un œuf dans la paume de sa main et à faire un duel avec l'œuf d'un autre membre de sa famille, le dernier œuf qui est resté intact après avoir affronté tous les autres est déclaré *boretz* (lutteur), et cet œuf lui portera chance toute l'année durant. Anna va donc réaliser tous ces gestes traditionnels en omettant l'aspect religieux pour ne garder plus que le rituel de la culture orthodoxe bulgare. Elle est aussi ouverte aux pratiques des autres religions puisqu'elle s'est mariée avec Rodolphe selon les rites catholiques à l'église « moi je vais plus me marier à l'église catholique pour le folklore ».

Comme Anna, Caroline³⁶⁴ est « athée complètement anti-catho ». Les membres de ses familles maternelle et paternelle « se sont bien trouvés », puisqu'en plus d'être tous communistes, ils sont « anticlérical[ux] et du coup ils se sont bien trouvés et ils ont bien détesté les curés et autres ensemble ». Pourtant, en contestation à cela, durant son adolescence Caroline s'est « énormément intéressée aux religions et j'étais complètement fascinée », malgré cette curiosité « de l'ado qui va à l'envers », elle est « restée quand même athée / agnostique en fait ».

Cet intérêt pour les religions, Nicole est la seule à l'avoir fait perdurer dans le temps. Baptisée catholique, elle a toujours été très croyante mais en ouvrant sa spiritualité non pas seulement à l'orthodoxie, mais aussi à la chrétienté en générale. Sa vie est tournée en grande majorité vers la foi, et elle organise aussi par son métier des voyages religieux qu'elle coordonne à travers le monde en se rendant elle-même sur place avec d'autres croyants pour prier dans des lieux spirituellement forts.

La religion orthodoxe est une des particularités culturelles de la Bulgarie. Cependant aucun enfant de la seconde génération qui compose ma recherche ne s'en revendique spécifiquement par ses fondements religieux, l'orthodoxie étant plus vécue comme une tradition culturelle qu'une pratique spirituelle. La *bulgarité* s'affiche ainsi à travers l'orthodoxie surtout par son côté visible et ses aspects extérieurs, comme par exemple les traditions culinaires ou le folklore qui entoure cette religion chrétienne orientale la distinguant par ses spécificités aux traditions catholiques françaises.

³⁶⁴ Toutes les citations de Caroline viennent des interactions avec Caroline, entre les tours de parole 293 et 295 et le tour de parole 249 dans les annexes.

La culture bulgare, faute de matérialité en France, ne peut exister finalement que par ceux qui la portent et la revendiquent. Cela ne concerne pas la première génération, qui la minimise et la masque, mais les enfants de la seconde génération, qui sont les représentants de cette *bulgarité* dans leur quotidien au regard de ceux qu'ils croisent dans leur vie de tous les jours. Mais cette *bulgarité* n'est pas pour autant clairement définie, elle est fabriquée *artisanalement* par ses détenteurs selon leurs propres critères et leurs propres façons de l'exposer. Cette culture imaginée se base sur des stéréotypes et des folklores de ce qu'ils se représentent être l'image d'une culture bulgare française. Elle s'invente par ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont vu, vécu et ce qu'ils s'imaginent être bulgare ou pas. Il s'agit surtout d'attributs et d'éléments matériels portés ou exposés de manière à être visibles pour les autres.

Anna, par exemple, affiche au quotidien une certaine *bulgarité*. Elle s'habille souvent avec des *petites touches* qui rappellent la Bulgarie : une jupe avec des fleurs imprimées ou une grande écharpe florale qu'elle porte en châle au-dessus de son manteau ; elle porte aussi sur elle des bagues ou bracelets de créateurs bulgares représentant des roses, le symbole de la Bulgarie ; elle se lave au savon à la rose et met des crèmes achetées en Bulgarie à base d'essence de rose (elle m'avait aussi offert au retour d'un de ses voyages un savon et une crème à la rose). Chez sa mère, où elle a habité pendant près de 30 ans, et chez elle par la suite, la décoration est marquée par des objets, tapisseries et tissus ramenés de Bulgarie. Sur les murs sont exposés les costumes traditionnels bulgares ainsi que des tableaux réalisés par des peintres exclusivement bulgares, tout comme la vaisselle qui est elle aussi traditionnelle. Sa décoration, comme sa façon de s'habiller, sont marqués par une *bulgarité* revendiquée et affirmée, faite de représentations et de folklores rappelant la Bulgarie aux yeux des autres mais aussi aux yeux de ceux qui la créent.



Figure 3 : photos prises chez Anna

Mais la *bulgarité* est aussi compliquée à affirmer pour ses détenteurs, puisque ces références sont certes visibles mais aussi superficielles pour la plupart. Les enfants qui font partie de ma recherche dont un parent est bulgare et l'autre français, ont tous grandi en France et leurs références sont principalement françaises, comme le suggère Caroline :

Caroline : tu veux mon passeport (*on rigole*) parce que en plus moi j'ai que la nationalité française et je suis française / je parle français / j'ai été à l'école en France / mes références / je sais pas mes références culturelles sont françaises littéraires ou tu sais c'est bête mais le cursus scolaire que tu as suivi je pense que ça a une grande importance / c'est comme ça que tu enfin ça te donne des repères et comment dire / tu te reconnais bon / les Français à l'étranger on a toujours tendance à les détester mais voilà tu parles la même langue tu manges à peu près les mêmes plats tu as vu les même films tu as eu le même programme scolaire / plein de choses qui font qu'on se retrouve alors qu'avec la Bulgarie il y a certains trucs très forts dans lequel je me retrouve mais c'est pas voilà et comme je te disais j'ai un sentiment de ce qu'on peut dire d'appartenance qui est quelque chose de très particulier³⁶⁵

³⁶⁵ Interactions avec Caroline, tour de parole 459 dans les annexes.

Caroline a certes un sentiment « d'appartenance » et des liens « très fort[s] » avec la Bulgarie, il n'en reste pas moins qu'elle est née en France et que la grande majorité de ses références sont françaises. Elle se « retrouve » plus proche des Français que des Bulgares en ce qui concerne ses références culturelles que ce soit au niveau de la langue, du « programme scolaire », que de ses références cinématographiques, littéraires ou télévisuelles.

Par rapport à la culture bulgare en effet, il y a eu un tel détachement de la part de la première génération à l'égard de la Bulgarie que les références culturelles n'ont pas circulé et n'ont pas été transmises. Ces différences de référence peuvent ne pas compter du tout à certains moments de la vie en société, mais parfois elles peuvent devenir visibles. Lorsque Caroline a côtoyé des Bulgares pendant ses vacances en Bulgarie, elle a pu se rendre compte du fossé existant entre leurs références culturelles et les siennes. Elle n'a pas, comme c'est mon cas aussi, vu mes films de référence au même moment, lu les mêmes livres aux mêmes âges, de même pour la musique, je n'ai par exemple pas du tout grandi dans une culture musicale bulgare et je ne connais par exemple aucun groupe ni même aucune chanson bulgare.

Cette seconde génération reste de la culture du pays dans lequel elle a grandi, c'est-à-dire la France, mais il est cependant un élément de la culture qui se déplace aisément d'un pays à l'autre : il s'agit de la cuisine bulgare.

3. Le « goût bulgare »

Cette culture imaginée se revendique essentiellement à travers la cuisine bulgare qui représente le domaine majeur et incontesté d'une *bulgarité* recherchée et en redéfinition continue par les enfants de la seconde génération. Les traditions culinaires bulgares sont l'étendard culturel mais aussi le moyen de reconnaissance le plus évident entre les membres de cette communauté éparse.

La cuisine bulgare représente la référence culturelle par excellence. Lorsque des personnes se revendiquant d'une *bulgarité* se rencontrent, les sujets de discussion ne vont pas s'appuyer sur les références musicales ou sur les films visionnés ni même sur la religion, mais bien sur la culture culinaire qui est le point de repère commun à tous. La cuisine symbolise le rite de passage, la

porte d'ouverture et de reconnaissance entre personnes qui partagent les mêmes références et parlent donc le même langage culinaire.

Quand je rencontre quelqu'un d'origine bulgare, l'épreuve de passage mise en place est gastronomique, comme lors de ma discussion avec Caroline : « c'est quoi ton plat préféré »³⁶⁶. Cette question amène inévitablement à des discussions sur de la nourriture bulgare et des plats typiques de *là-bas*. Ce moyen de reconnaissance entre initiés de la cuisine bulgare montre que l'on a le même goût mais aussi que l'on partage les mêmes références secrètes parce qu'ignorées du monde social extérieur des autres Français.

L'énumération des nom de plats et de recettes qui n'existent qu'en bulgare fait partie du rituel : « *banitsa* », « *chopska salata* », « *sermi* », « *tchouchki* », « *michmach* »³⁶⁷, « *tchorba* », « *tarator* », « *moussaka* », « *tarama* », « *keufte* »³⁶⁸³⁶⁹.

De même pour les ingrédients typiquement bulgares et les conventions d'utilisation spécifiques qui en découlent :

Caroline : et le truc c'est que j'utilise pas mal les épices bulgares dans les plats / *tchoubritsa* et *charina sol* / tu connais ça c'est magnifique

Sophia : c'est quoi *charina sol* ?

Caroline : c'est un mélange d'épices qui est vendu comme tel il y a du sel / *charina* ça veut dire de toutes les couleurs / et euh il y a du cumin il y a plein de trucs et nous on en met partout partout partout / c'est le truc indispensable / ma mère m'en ramène par sac de un kilo

Sophia : je demanderai ça la prochaine fois

Caroline : oui c'est très très bon / alors je ne suis pas rentrée dans ces fameuses épiceries / je ne sais pas si il y a ça

Sophia : oui sûrement il y a même du *boza*

Caroline : ah oui alors / t'as goûté / ah il faut être bulgare bulgare pour aimer ça et encore pas tous //³⁷⁰

³⁶⁶ Interactions avec Caroline, tour de parole 258 dans les annexes.

³⁶⁷ Plats bulgares cités lors de ma conversation avec Anna, tours de parole entre 206 et 215 dans les annexes.

³⁶⁸ Plats bulgares cités lors de ma conversation avec Caroline, tours de parole entre 259 et 264 et tour de parole 475 dans les annexes.

³⁶⁹ La plupart de ces recettes sont décrites en annexe 5 : Recettes de cuisine bulgares.

³⁷⁰ Interactions avec Caroline, tours de parole de 475 à 481 dans les annexes.

Caroline : il y a un ingrédient qu'on peut rajouter mais je ne vois pas l'intérêt / c'est de l'huile / mais pas de l'huile d'olive qui pourrait donner un gout c'est de l'huile d'arachide en Bulgarie / quel intérêt ? rajouter des calories pour rien euh pas la peine quoi / mon père il en met ça m'agace

Sophia : c'est vrai qu'en Bulgarie c'est pas de l'huile d'olive

Caroline : non / il y a pas d'oliviers

Sophia : ou de tournesol aussi

Caroline : je sais pas peut-être / parce qu'il y a plein de tournesols en Bulgarie c'est joli³⁷¹

Anna : le problème c'est que tout ce qui est cuisine et salade bulgares c'est basé sur de bons produits mais que tu n'en trouves pas forcément ici ou sinon en saison / fais ça avec des tomates l'été / accroche-toi / d'ailleurs pour faire une bonne *chopska* au mariage on va devoir remporter des bonnes tomates de Bulgarie³⁷²

Élisabeth : attention quand tu as mangé des tomates bulgares tu ne peux plus jamais manger de tomates / c'est fini / c'est même pas la peine ça n'a plus rien à voir // les pastèques c'est pareil // encore les pastèques tu peux trouver / mais les tomates comme les tomates bulgares / je n'ai jamais mangé nulle part / mais mes enfants c'est pareil / maintenant quand ils mangent des tomates mouais / quand on te les vend au bord de la route elles sont chaudes³⁷³

En France, on retrouve les mêmes légumes, les mêmes fruits, les mêmes viandes qu'en Bulgarie, pourtant quelques éléments culinaires diffèrent et donnent le goût bulgare à la cuisine. Ce sont tout d'abord, comme le suggère Caroline, les épices bulgares. La *tchoubritsa* pourrait se traduire par de la sarriette en français, mais celle de là-bas n'a pas la même saveur et aucun Bulgare en France ne parle de sarriette mais toujours par le terme bulgare qui demeure pour eux intraduisible. Je n'utilise pas quant à moi du *charina sol*, mais Caroline et sa famille ont l'air adeptes de ce mélange d'épices salées et colorées qu'elle fait importer de Bulgarie par sa mère par sac de un kilo : « nous on en met partout partout partout / c'est le truc indispensable ».

Le *boza* est une boisson fermentée à base de céréales typique des Balkans. Au goût très spécial, légèrement alcoolisé, piquant et acide, ce breuvage traditionnel est un test pour

³⁷¹ Interactions avec Caroline, tours de parole de 590 à 594 dans les annexes.

³⁷² Interactions avec Anna, tour de parole 206 dans les annexes.

³⁷³ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 222 dans les annexes.

différencier les vrais des faux initiés : « il faut être bulgare bulgare pour aimer ça et encore pas tous ».

Une spécificité bulgare se trouve aussi dans l'utilisation au quotidien d'huile d'arachide ou de tournesol. Cela peut s'expliquer par le fait que n'étant pas sur le bassin méditerranéen, la Bulgarie ne bénéficie pas de la culture de l'olivier, et donc pendant la période communiste, l'huile d'olive était une denrée rare et donc peu utilisée. Le père de Caroline, tout comme le mien, n'utilisent jamais dans leurs préparations cette huile nouvelle pour eux et qui donne un goût particulier aux aliments.

Mais le symbole culinaire par excellence de la Bulgarie est la tomate. Selon Anna et Elizabeth, la tomate bulgare est incomparable avec une tomate ordinaire : « c'est même pas la peine ça n'a plus rien à voir ». D'ailleurs, elles en parlent toutes les deux comme d'un fruit spécifique qui ne se nomme pas « tomate » mais « tomate bulgare » ou « tomate de Bulgarie ». Son goût est totalement différent, au point qu'on ne peut « plus jamais manger de tomates après » et Anna va même « devoir rapporter des bonnes tomates de Bulgarie » pour faire une bonne *chopska salata* à son mariage en France.

La nourriture est un piler dans toutes les discussions que j'ai eues avec les enfants de la seconde génération. Cela revient à chaque fois dans les conversations, mais ce savoir culinaire n'est pas non plus un secret confidentiel, il se transmet aux personnes – qu'elles soient d'origine bulgare ou non – désireuses de reproduire ou simplement d'observer la réalisation des recettes. La cuisine est un moment de partage et d'échange culturel et j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte lors de deux interactions durant ma recherche. Quand j'ai rencontré Caroline, elle m'a invitée pour le déjeuner à déguster un *tarator* chez elle :

Caroline : j'étais en train de me dire que si tu veux / je pouvais acheter un concombre et des yaourts et tout ce qu'il faut ³⁷⁴

J'ai donc assisté à la préparation en direct dans sa cuisine avec ses explications et ses petites touches personnelles qui font de son *tarator* « le meilleur de Concarneau »³⁷⁵.

³⁷⁴ Interactions avec Caroline, tours de parole 530 dans les annexes.

³⁷⁵ Interactions avec Caroline, tour de parole 534 dans les annexes.

De même avec Anna qui, lors de son invitation à déjeuner chez elle, m'a préparée en entrée une *banitsa* sous mes yeux. Nous avons pu ainsi comparer nos recettes car Anna roule sa *banitsa* alors que moi je la fais en feuilleté.

Ces variations autour des mêmes recettes indiquent justement que la cuisine n'est pas une culture figée, mais bien une tradition orale dynamique qui se transmet et s'adapte – même en voyageant d'un pays à un autre – aux personnes qui la font perdurer.

La cuisine bulgare est ainsi une culture immatérielle et matérielle en même temps. Immatérielle puisque la cuisine et l'art culinaire font partie du patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. La cuisine bulgare devient en plus une culture immatérielle à Paris étant donné qu'elle n'est pas représentée publiquement par l'intermédiaire d'un restaurant. Peut-être que s'il existait un tel lieu, la cuisine bulgare n'aurait pas autant d'intérêt et n'éveillerait pas tant la curiosité des enfants de la seconde génération qui portent la cuisine bulgare, faute de reconnaissance extérieure, comme un symbole de *bulgarité*.

La cuisine se matérialise cependant à travers des livres de recettes, il existe même quelques livres de recettes traduits en français (quatre à ma connaissance dont trois qui sont présentés en annexe 5 : recettes de cuisine). Mais elle se matérialise surtout à l'intérieur des familles dans les transmissions orales et les pratiques reproduites d'une génération à l'autre. Les recettes sont principalement transmises hors des livres et chaque famille a sa propre interprétation de la cuisine bulgare.

Teko par exemple, fait une cuisine bulgare qui s'éloigne des conventions des livres de recettes :

Sophia : parce que lui il a fait sans recettes mais juste avec le souvenir de ce qu'il a vu ou qu'il a goûté que sa mère ou une amie de sa mère faisait / et puis en France il a essayé de les refaire alors qu'il n'avait jamais cuisiné avant

Anna : donc si ça se trouve il y a des XXX qui n'ont pas du tout le même goût³⁷⁶

Il cuisine ainsi au souvenir gustatif de ce qu'il s'imaginait manger quand il était enfant en Bulgarie. Sa *chopska salata* surprend les autres Bulgares de par la manière dont les tomates,

³⁷⁶ Interactions avec Anna, tours de parole de 213 à 214 dans les annexes.

concombres et oignons sont coupés, mais aussi par les proportions d'assaisonnement et de persil qui rendent cette variation très différente de la *chopska salata* traditionnelle.

La cuisine a une place très importante dans la culture traditionnelle familiale des personnes qui font partie de ma recherche. Elle est un moment d'échange en famille et il est commun que les couples partagent cette tâche ensemble, mélangeant la cuisine bulgare et la cuisine française dans leur quotidien. Anna « aime beaucoup les plats bulgares » et elle en fait souvent chez elle. Ses parents aussi « aiment bien cuisiner bulgare / maman fait plein de choses bulgares mais elle fait aussi plein de choses françaises / lui il est fan de *banitsa* / »³⁷⁷. Mais malgré leur amour pour la cuisine bulgare, le fait de vivre en France leur fait cuisiner majoritairement français : « si on doit faire une statistique / on a plus de bouffe française mais qui est liée au fait qu'il n'y a pas tous les produits adéquats / et en Bulgarie on mange que bulgare »³⁷⁸.

Caroline aussi cuisine bulgare dans son quotidien à Paris, ses parents lui ont inculqué cette double culture culinaire, mélange entre cuisine bulgare et cuisine bretonne :

Caroline : c'est marrant en France dès qu'ils recevaient des gens c'était bulgare et en Bulgarie c'est breton / bah parce que comme on aime beaucoup les fruits de mer elle fait des coquilles Saint-Jacques à la bretonne / des trucs sauce armoricaine / plein de choses quoi et les Bulgares aiment beaucoup / c'est vrai c'est marrant / ce qui est exotique pour les autres et donc ils jonglent entre les deux pour rester exotique de toute manière³⁷⁹

Ses parents « jonglent » ainsi entre leurs deux cultures gastronomiques et leurs deux lieux de résidences pour « rester exotiques de toute manière » et jouer de leur distinction culturelle pour apporter de la découverte culinaire à leurs invités qu'ils soient bulgares ou bien français. Mais dans leur vie quotidienne, la cuisine bulgare domine légèrement « nous c'était toute l'année / je sais pas on devait manger je sais pas 70% bulgare / 60 à 70% »³⁸⁰, cela est dû au fait que sa mère a aussi appris à cuisiner bulgare avec sa belle-famille en Bulgarie.

³⁷⁷ Interactions avec Anna, tour de parole 206 dans les annexes.

³⁷⁸ Interactions avec Anna, tour de parole 206 dans les annexes.

³⁷⁹ Interactions avec Anna, tour de parole 483 dans les annexes.

³⁸⁰ Interactions avec Caroline, tour de parole 471 dans les annexes.

La culture imaginée par la seconde génération d'une certaine *bulgarité* est surtout véhiculée par la cuisine bulgare et ce goût bulgare si particulier et définissable par chacun :

257. caroline : moi j'adore la nourriture bulgare et je pense que mes goûts vraiment se sont développés avec ce côté //

468. Sophia : moi aussi je me sens française mais avec un père bulgare / ayant grandi en France mais aimant la *chopska salata* / mais c'est lié à la nourriture mon côté culturel

469 : Caroline : mais c'est l'essentiel je pense

247. Élisabeth : il y a une saveur comme ça // je ne saurais pas dire autrement / c'est comme la *chopska salata* / il y a vraiment un truc particulier / il y a un goût ///

248. Sophia : alors qu'il y a les mêmes ingrédients mais il y a la chose qui fait que

249. Élisabeth : mais il y a un goût / un goût bulgare ///

Cette liaison qui paraît évidente entre « culture » et « nourriture » se retrouve en symbiose dans un texte qu'a écrit Elizabeth. Dans le fascicule distribué au début de la représentation de sa pièce de théâtre, *Les tribulations d'une étrangère d'origine*, Elizabeth Mazev y a glissé une petite feuille volante sur laquelle est inscrite sa recette de la *chopska salata*³⁸¹. Ce plat, qui décidément ne cesse d'être cité en exemple par les enfants de la seconde génération, sert à Elizabeth pour expliquer ce qu'est pour elle ce « goût bulgare ». Se mélangent sur ces deux pages la recette de cuisine expliquée étape par étape avec sa vision de la culture bulgare mais surtout avec des instants de vie de sa Bulgarie où la préparation et la saveur du moment font partie intégrante de la recette. L'image qui se dégage de cette description est une superposition d'ingrédients au goût bulgare : la tomate bulgare « vendue tiède au bord de la route », le concombre qu'il faut « choisir comme on choisit son mari », les oignons qui doivent obligatoirement faire « pleurer abondamment », et le fromage de brebis qui est désigné par le mot « siréné » qu'« il convient d'émietter soigneusement ». Le tout est adressé au « Français incrédule » face à cette « Bulgarie un soir d'été sous la tonnelle, les yeux levés vers les grappes de raisins pas encore tout à fait mûrs ».

³⁸¹ Texte que l'on retrouve dans l'annexe 4. Théâtre.

CONCLUSION

Même s'il est difficile de conclure une recherche consacrée à la transmission mouvante et dynamique des silences et des non-dits dans les histoires de parcours de vie dans les familles dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste, il faut à présent s'y résoudre enfin d'en souligner les points saillants et d'ouvrir une réflexion à de futures perspectives de recherches.

Au terme de ce travail, j'espère être parvenue à montrer tout au long de ce récit que la notion de transmission silencieuse est bien plus complexe que la simple opposition à une transmission de parole. Les événements historiques vécus subjectivement par la première génération conditionnent les récits de vie familiaux mais aussi déterminent bien des manières de dire et de faire des enfants, constituant même une seconde génération du silence qui n'a rien à perdre à le mettre en mots, ni même à le crier et le revendiquer haut et fort.

Déterminer le cadre épistémologique dans lequel s'inscrit cette recherche n'est pas une tâche aisée. Elle est surtout partie intégrante d'un sujet et d'un terrain particulier qui s'est enrichi des apports des différentes mouvances que sont l'anthropologie de la parole, l'analyse discursive des récits de vie mais aussi l'anthropologie et l'histoire. Venant moi-même de l'anthropologie c'est à partir de ses outils et méthodes que s'est construite cette étude. Par la suite et en relation avec mon parcours universitaire, j'ai ouvert mes champs disciplinaires à l'anthropologie de la parole et l'analyse discursive dont l'utilisation me paraissait pertinente dans la construction de ma réflexion pour rendre compte, je l'espère, de la façon la plus juste de la réalité et des personnes rencontrées.

La conduite de ma recherche s'est heurtée en effet à différentes difficultés. La plus délicate a été celle de travailler sans déformer, porter préjudice ou manquer de respect à la parole que j'ai eu l'honneur de recueillir puis de partager dans cette étude.

Une autre difficulté a consisté à ne pas basculer dans l'introspection. S'il était épistémologiquement impératif de m'inclure dans l'objet étudié, faisant partie intégrante par mon rôle tant dans les conversations que dans les observations participantes à la construction de cet objet d'étude, il s'agissait dans le même temps de ne pas basculer du côté d'une méta-thèse introspective. J'espère avoir dévoilé suffisamment les aspects pertinents de ma conduite dans la

recherche et explicité convenablement le choix de mes points de vue méthodologique pour confirmer une position scientifiquement engagée telle qu'elle est revendiquée par la sociolinguistique politique notamment³⁸².

Enfin, la pluridisciplinarité inhérente à mon objet de recherche a supposé d'articuler au mieux des champs académiques parfois éloignés. J'ai eu en effet quelques difficultés à trouver et à affirmer ma place dans une discipline nouvelle pour moi qu'est l'anthropologie de la parole. J'espère avoir démontré que malgré les emprunts divers, c'est bien à partir d'un travail d'anthropologie de la parole qu'émergent les propositions énoncées ici.

Cette recherche se définit tout d'abord par son objet soutenu par son cadre théorique qui plaide pour l'ouverture disciplinaire. L'étude de cas, les entretiens où la parole du sujet dans l'interaction et dans la durée est prise en compte, l'observation participante sont les méthodes que j'ai utilisées et qui m'ont permis de dégager les fluctuations pour traiter le discours dans ses interactions et analyser une parole vivante et dynamique.

L'ouverture à des champs disciplinaires variés a fortement enrichi la progression théorique et méthodologique de ma thèse.

Dans la première partie j'ai tenté de faire part des liens intrinsèques existant entre le système communiste bulgare et le silence mis en place comme un instrument par celui-ci. Pour se libérer du poids de l'histoire, ceux qui ont grandi au sein de ce régime ont dû trouver des stratégies individuelles pour surmonter l'incapacité de dire liée à la censure et à l'autocensure. Il est intéressant de voir par la suite cette lutte entre deux histoires : l'Histoire officielle imposée, apprise et collective, contre la microhistoire, celle de l'individu, des personnes singulières. Il a fallu au citoyen bulgare un temps de récupération pour s'éloigner du collectif historique, et se réapproprier l'Histoire par ses histoires personnelles en affirmant par la parole son existence propre. Par l'art, l'écriture, la liberté qu'offre internet, et autres media de communication, la parole, qui reste pourtant encore fragile, s'est peu à peu libérée pour mettre des mots sur la peur de sortir du collectif.

³⁸² Canut, Danos, Him Aquilli, Panis, *Le langage une pratique sociale. Elément d'une sociolinguistique politique*, à paraître.

Une fois la contextualisation de l'étude établie, j'ai présenté les conditions de production des discours ainsi que les corpus et les recueils des données exposées. Je tenais à revenir et développer cependant une notion que cette recherche m'a amenée à proposer afin de rendre compte plus précisément des processus mis en œuvre dans les pratiques lors de mes trois années d'observation participante dans une classe de licence de bulgare à l'Inalco.

L'apprentissage de la langue bulgare n'est pas, pour les personnes de la seconde génération de ma recherche que j'ai rencontrées dans cette institution, considérée comme une fausse piste mais plutôt comme un essai, parfois le premier souvent le seul, pour s'approprier ce qu'ils s'imaginent être une *bulgarité*. Certains vont s'arrêter après cette action d'apprentissage de langue comme Caroline, Anna ou Al, et d'autres vont diversifier leurs recherches par des biais complémentaires comme c'est le cas d'Inana et de Nicole. La langue reste un élément essentiel de par sa visibilité sociale qui concrétise le plus explicitement cette culture bulgare recherchée, en échos aux discours dominants sur les langues. Chaque personne qui s'est inscrite dans ce processus, malgré ses blocages liés au parcours personnel qui lui est propre, veut apprendre la langue pour pouvoir ensuite la parler. Nicole par exemple a voulu aller jusqu'au bout de son apprentissage en s'inscrivant, après sa licence de bulgare obtenue, à un stage d'été de langue en Bulgarie.

Ce passage par la langue n'est pas à sous-estimer, l'Inalco est une institution tierce qui permet un apprentissage dont les enjeux sont clairement cathartiques pour mes interlocuteurs. Nicole ou Caroline auraient pu demander à un membre de leur famille de leur apprendre le bulgare, j'aurais pu moi-même aller voir mon père pour qu'il m'apprenne sa langue maternelle, mais cette démarche n'a été effectuée par aucun de ceux qui se sont retrouvés en classe de bulgare à l'Inalco. Comme s'il fallait, pour rencontrer cette langue inconnue mais trop proche, passer par une institution tierce, *des-émotionnalisée*, qui sert de tampon entre ce que la personne assigne comme valeur à la langue envisagée comme langue d'origine et soi-même.

Un des effets cathartiques se manifeste justement dans la libération d'un autre type de parole, par la création de ce que j'ai nommé une « famille Inalco ». Ce groupe de parole se compose de personnes qui se posent des questions similaires et sont reliées par les mêmes blocages vis-à-vis de la langue. J'ai eu la chance pour cela d'avoir fait mon observation participante à une période où les connivences entre les membres de cette classe de langue ont participé à la mise en place de cet esprit de famille si particulier. Ce phénomène n'est pas forcément observé chaque année, ces

types de liens n'étant pas toujours aussi expressifs. Cette « famille Inalco » stimule la dynamique du groupe et vient contrebalancer les problèmes d'apprentissage rencontrés, sans toutefois que la langue passe au second plan : elle reste le processus essentiel et premier dans la recherche d'un héritage parental bulgare.

Je me suis concentrée exclusivement dans la deuxième partie sur l'impact de l'expérience subjective du communisme bulgare et plus particulièrement sur le rapport au silence des parents à travers leurs énonciations. Tout d'abord j'ai été amenée à questionner le lien existant entre la notion de silence et celle de récit. La première génération exilée en France raconte et met en mots cette période communiste bulgare vécue, mais cette transmission reste marquée par un mode de relation antérieure qui est celui de l'expérience subjective du communisme. La parole doit dépasser des processus de censure et d'autocensure pour enfin se délier et réussir à se donner. L'étude de cas de Joro et Teko a mis en évidence les différentes conditions établies pour qu'il se produise une mise en mots de ce qui ne devait pas être dit. Malgré l'installation d'un cercle de proches supposant la confiance, la parole reste marquée, lors de l'évènement du dire, par des processus de défense vis-à-vis d'un jugement hypothétique extérieur et non contrôlé.

J'ai voulu par la suite soulever dans mon étude un des effets inattendus liés à la censure et à l'interdiction du dire dans le régime communiste : celui de l'invention et de la créativité sur les histoires données par la première génération. L'interdiction, la censure, l'autocensure, le silence sont des facteurs et des moteurs de création et d'invention pour pallier le manque de mots autorisés pour le dire. Comme l'a démontré Eni Orlandi, la censure peut avoir un rôle moteur dans la création langagière : plus le sens premier est nié, plus la « résistance » va jouer sur la multiplicité de sens de celui-ci pour signifier, mais d'une manière différente, ce qui ne devait pas être dit. Plutôt que de raconter ce qu'elles savent, les personnes de la première génération relatent ce qu'elles supposent être, et se mettent en récit pour « se » raconter et répondre ainsi aux attentes de la génération suivante concernant les histoires familiales, tout en arrangeant aussi leur passé pour servir leur présent à l'Ouest.

Ce cheminement concernant l'expérience du silence de la première génération m'a conduite à proposer une réflexion sur la façon dont les récits de vie sont donnés par les parents de manière répétée et figée à leurs enfants. Ces récits fixes et immuables sont construits afin de transmettre l'expérience du communisme vécue tout en protégeant la seconde génération de ce qu'il a été

perçu comme traumatisant. Après avoir défini les critères sur lesquels je me base pour utiliser le terme de « récit figé », j'ai examiné le rapport qu'ont les personnes de la première génération avec les notions de mémoire et de volonté d'oubli par le prisme d'une approche politique vis-à-vis de l'histoire et plus particulièrement celle du communisme. Ce mode spécifique de narration qu'est la reproduction d'un récit figé empêche toute autre forme de parole, créant une sorte d'écran sur l'histoire biographique subjective vécue mais aussi atteste d'une volonté personnelle de ne pas être témoins directs des événements politiques et historiques traversés. L'exil traumatisant du bloc communiste vécu comme définitif a des conséquences sur leur manière d'appréhender l'histoire et de se raconter dans celle-ci. Une tendance à atténuer toute hypothétique curiosité ou intérêt vis-à-vis de leur parcours de vie et de la Bulgarie semble être un effet de la peur de représailles. Comme la métaphore de Monica Salvan le suggère : « la mentalité communiste est chose étonnante et, même en empruntant les meilleurs chevaux du monde, on ne la devance pas facilement » (Salvan 2009 : 208). Les exilés se méfient de l'Histoire qui est perçue comme mensongère, allant même jusqu'à la revisiter par leur propres savoirs et lumières.

Enfin, j'ai porté mon attention sur les effets escomptés de ceux qui racontent ces récits figés envers leurs enfants et plus particulièrement sur cette volonté de les laisser libres d'un passé traumatisant. Ces récits produits servent de boucliers visant à protéger la seconde génération d'une réalité passée qui leur paraîtrait honteuse, trop dure ou encore peu mémorable.

Une fois toutes ces conditions présentées, j'ai consacré mes troisième et quatrième parties aux effets de ce silence parental sur la seconde génération à travers l'analyse de leurs discours. Les enfants perçoivent des failles et des dissimulations dans les histoires reproduites elles-mêmes comme une épopée mythique familiale. Pour répondre à ce silence, certains vont agir par leurs discours mais aussi au-delà de la parole, dans leur vie quotidienne, par des actes.

Je me suis intéressée tout d'abord à la perception du silence par les enfants dans les récits de vie parentaux, à la façon dont ils se réapproprient et racontent l'histoire de leurs parents en la mythifiant parfois comme une épopée familiale fondatrice. Toutefois, ces mêmes récits sont considérés dans leurs discours comme étant incomplets ou se focalisant sur une partie restreinte de l'histoire parentale vécue, ces récits peuvent être ressentis comme écrasants par leur poids historique mais aussi par l'*extra-ordinaire* vécu parental en comparaison avec leurs histoires personnelles contemporaines s'inscrivant dans une Histoire européenne plus stable.

L'examen, par la suite, concernant l'autre face de ces récits entendus montre que les histoires parentales sont régulièrement mises en doute et mises à distance dans les discours de la seconde génération. Des failles, des dissimulations, des mystères et tricheries sont perçus et explicités par Nicole, remettant en question la véracité des histoires entendues depuis l'enfance. Certains comme Caroline vont parler d'une « version édulcorée », d'autres comme Elizabeth constate qu'« on arrange sa vie comme on dit “ arranger un bouquet ” ».

Dans la continuité du chapitre précédent, je tente de comprendre le désir et la curiosité qu'ont les enfants de la seconde génération d'aller voir ce qui se cacherait derrière les silences et les non-dits des récits parentaux. Pour observer ces actions à partir des transmissions parentales matérialisées, je me suis appuyée sur le travail de recherche de la seconde génération pour découvrir les traces laissées en héritage au travers des lettres transmises, mais aussi des preuves photographiques et des archives administratives.

Une dynamique de recherche est engendrée avec, souvent, la volonté de déchiffrer une vérité absolue, sans pour autant que les enfants aillent jusqu'au bout de leurs entreprises, n'osant pas percer le secret, et réalisant ce que j'appelle un *non passage à l'acte* pour continuer à croire ensemble malgré tout à la magie des histoires transmises en héritage.

La dernière partie m'a conduite à interroger plus précisément les effets et la transmission des silences au-delà de la parole. Une réflexion anthropologique vise tout d'abord à éclairer qu'en plus des héritages matériels et oraux, un héritage extra-oral est aussi donné en légation. En ce sens, les pratiques langagières peuvent être approchées comme un élément de proximité et appréhendées par le biais de la subjectivité et de l'intimité. Mon étude s'intéresse alors à ces catégories de l'indicible qui se sont transmises à la génération d'après au-delà des mots. Après avoir atteint les confins du vouloir dire, une perception au-delà de la parole se met en place, que ce soit par le relais du corps ou bien par le biais des émotions et des sensations exprimées. Les enfants de la seconde génération laissent percevoir un langage corporel et mettent en mots dans leurs discours leurs perceptions d'émotions léguées et entendues au-delà de la parole. Ces notions sont encore trop peu étudiées et exploitées par les sciences sociales. Comme Arlette Farge le soulève, de nombreuses strates pourraient être prises en compte dans la recherche historique ou linguistique. Ma recherche tente, quant à elle, de s'intéresser aussi, en complémentarité de l'analyse discursive, aux autres aspects que l'observation et la recherche peuvent offrir.

Dans la continuité des effets des silences au-delà de la parole, j'ai étudié les stratégies individuelles élaborées par les enfants de la seconde génération dans un contexte de réception familiale en rapport au discours ou au non-discours parental entendu. Le silence familial n'est pas perçu de la même façon par les individus et plus particulièrement par les membres d'une même fratrie selon la subjectivité et la place tenue au sein de la famille. Chacun construit une sorte de stratégie qui lui est propre, en fonction de ses besoins de s'approprier ou non ce passé familial. Pour contrebalancer le constat que le silence parental aurait un impact indéniable sur la seconde génération, j'ai établi une analyse horizontale de cette transmission en m'intéressant aussi aux autres membres des 12 fratries de mon étude, à ceux qui n'éprouvent pas le besoin d'une reconquête ou d'une réparation. Je me suis intéressée par la suite aux relations verticales, celles existantes entre les enfants et leurs parents. Le travail de compréhension du passé parental bulgare orchestré par certains enfants révèle une aspiration à un changement de place au sein des relations de pouvoir établies avec leurs parents. L'interprétation des silences et le malentendu sont un moteur dynamique dans la construction de la seconde génération, mais tous ces essais pour renouer un dialogue intergénérationnel ne vont pas pour autant avoir un impact et provoquer des « bougés » dans les relations de pouvoir instaurées entre les membres d'une même famille. Même si la volonté de renforcer des liens transgénérationnels constituait une motivation dans l'initiation du travail de recherche mis en place par certains enfants, la reconnaissance de ces essais ne se trouve que très peu explicitée par les parents. C'est à la seconde génération d'incorporer ces changements dans son propre cheminement, sans attendre une réaction de la part de ses ascendants, ni même des changements visibles dans la relation parent/enfant établie.

Cela m'amène à mon dernier point, qui présente les actions que les enfants de la seconde génération ont mises en place dans leur quotidien. J'analyse l'appropriation par les enfants de ce que j'ai nommé une *bulgarité*, qui est une interprétation subjective de ce que ces héritiers estiment être leur *côté bulgare*. Je mets en évidence les différents éléments d'une culture immatérielle pour ces enfants n'ayant qu'une relation distancée à la Bulgarie. Le domaine majeur de cette culture se revendique essentiellement à travers la cuisine bulgare qui reste le moyen de reconnaissance le plus évident entre les membres de cette communauté silencieuse.

D'une situation construite autour des silences parentaux, les actions engendrées par la seconde génération se composent d'une réappropriation personnelle du passé familial mais aussi

de la création d'une culture pluri-identitaire à travers une *bulgarité* recherchée et en redéfinition continue.

Je souhaite maintenant saisir l'occasion que m'offrent ces dernières pages pour ouvrir cette étude à un autre questionnement qui pourrait faire l'objet d'une prochaine recherche, dans la continuité de cette recherche. Il concerne le travail que certains enfants de la seconde génération mettent en place pour tenter de transcender le poids du silence familial en richesse personnelle par leurs performances à travers leurs expressions créatives dans l'art et l'écriture.

Par effet de performativité, les enfants d'émigrés bulgares que sont notamment Elizabeth et Inana essaient de briser le silence reçu en l'interprétant et le transformant en matière concrète pour se l'accaparer. C'est ici non pas uniquement une parole qui viendrait répondre à un silence, mais une expression artistique mise en mots, en jeu et en action. Ces enfants devenus adultes ont éprouvé le besoin de s'exprimer par la création, d'en faire parfois leur métier ou bien toute leur vie. Ils revendiquent en outre comme thématique d'expression cette culture bulgare léguée en héritage.

Inana est une artiste peintre reconnue, mais elle a décidé de diversifier son travail artistique par l'écriture. Son livre, qui est en cours d'écriture, relate le parcours de sa famille à travers l'histoire de la Bulgarie de 1878 à nos jours. Elizabeth quant à elle a écrit trois textes et une pièce de théâtre qu'elle nomme « autofiction » et qui a comme source d'inspiration son histoire personnelle³⁸³. Beaucoup d'enfants de la seconde génération nés ou ayant grandi à l'étranger, comme Rouja Lazarova, Sibylle Lewitscharoff et Stefan Kamandarev, se servent de leurs expériences personnelles mais aussi de celles de leurs parents pour les transformer en matière créatrice à l'intérieur de leur art.

Elizabeth : « j'ai commencé à écrire ce texte il y a longtemps // y a 15 ans /// parce que // parce que j'en avais besoin / à ce moment-là / c'est quelque chose / un endroit que j'interroge

³⁸³ Mazev, Elizabeth, 1992, *Les drôles. Un mille-phrases*, Les solitaires intempestifs, Paris.

Mazev, Elizabeth, 1993, *Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres*, Les solitaires intempestifs, Paris.

Mazev, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris.

Mazev, Elizabeth, 2013, *Les tribulations d'une étrangère d'origine*, pièce de théâtre jouée au Théâtre Ouvert du 12 février au 2 mars 2013, et au théâtre Lucernaire du 22 janvier au 9 mars 2014.

beaucoup celui de la / culture en héritage / de quelle culture / quelle forme de / qu'est ce qui est à qui / qu'est-ce qui est / à acquérir / qu'est-ce qui est un poids et qu'est-ce qui est un moteur / en fait tout est dans tout je crois »³⁸⁴

L'utilisation de l'art et de l'écriture peut être vu comme une construction cathartique dans un espace tiers. La performativité du silence est ainsi liée à un changement de perspective, au cheminement de la seconde génération qui se libère du poids familial en se détachant de cette Bulgarie des autres, des ascendants, pour trouver par soi-même et pour soi un moteur et une richesse créatrice au sein de son passé familial. Transcender le silence, cette absence de parole par ces témoignages artistiques, par ces modes de subjectivation de soi, peut donc être initiateur d'une libération incarnée dans la création, pour eux-mêmes mais aussi pour les générations suivantes.

Il me paraîtrait intéressant de prolonger cette recherche en ouvrant plus précisément ce processus de performativité vers de nouvelles perspectives. Cette notion de performativité apparaît dans bon nombre de contextes migratoires³⁸⁵. Le rap français par exemple est une expression artistique de la seconde et de la troisième générations d'émigrés installés en France qui ont cette volonté de porter une parole à la place de leurs parents qui, en voulant réussir leur intégration, se sont terrés dans le silence et la négation de leur origine. Aujourd'hui leurs enfants revendiquent, entre autres par le rap, la mise en cause de cette vision réifiée par les idéologies coloniales, afin de produire une hybridation revendiquée.

Ces générations dites souvent « perdues » représentent une réalité contemporaine dans notre société, comme me le suggérait Elizabeth, « c'est ça la richesse de notre pays (*la France*) // on est beaucoup à avoir des origines / »³⁸⁶ ; « c'est vrai que tu interrogés autour de toi il y a très peu de

³⁸⁴ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 283 dans les annexes. Issu de l'interview d'Elizabeth Mazev faite par le site internet Théâtre contemporain.

³⁸⁵ Canut C., Mazauric C., 2014, *La Migration prise aux mots, Mises en récits et en images des migrations transafricaines*, Le Cavalier Bleu, Paris.

Canut C., Ly M., Seck A., 2015, *Figures et discours de migrants en Afrique*, Riveneuve éditions, Paris.

Canut C., 2015, « Paroles de femmes en colère (Santiago, Cap-Vert) Matérialités langagières et praxis sociales », Canut C. & Von Münchow P. (eds.), *Le Langage en sciences sociales*, éditions Lambert Lucas, Limoges, p. 53-68.

³⁸⁶ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 149 dans les annexes.

gens qui ne sont pas passés / où il n'y a pas d'histoires d'immigration / de migration / d'arrachement / de double culture // il en a énormément // »³⁸⁷.

Ce travail de transformation sociale a pour effet d'une part de changer le poids du passé familial en richesse créatrice, et offre, d'autre part, une visibilité nouvelle à ces questions souvent réduites à des oppositions culturelles. Il est pour eux nécessaire de revendiquer la mixité et la non-authenticité comme étant une clef pour changer la vision de la société.

Dans le cadre de ma thèse, l'important était peut-être de rendre compte de ce double processus social et subjectif qui fait que les activités, les pratiques et les désirs sont des moteurs du changement social, mais que ceux-ci passent avant tout par le creuset des relations familiales.

En analysant ce que j'ai nommé métaphoriquement « la migration des silences » entre la Bulgarie et la France, j'ai tenté de parler des problèmes qui touchent cette particularité si universelle de la transmission d'histoires familiales d'une génération à une autre, d'autant plus qu'elle s'est déplacée dans l'espace. Comme le résume si bien Elizabeth, tout cela est simplement une histoire du « monde » :

« quand on se raconte / au fond c'est le meilleur moyen de parler du monde // moi je ne saurai pas parler du monde en parlant du monde / donc je parle du monde et je parle aux gens en parlant de moi en espérant que ça va leur parler à eux //et c'est le cas »³⁸⁸

« il y a comme une image dans le tapis / tout ça raconte la même chose / ça raconte // une personne qui est née au milieu de XX^e siècle et qui mourra au XXI^e siècle (*elle rigole*) »³⁸⁹

³⁸⁷ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 202 dans les annexes.

³⁸⁸ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 151 dans les annexes.

³⁸⁹ Interactions avec Elizabeth, tour de parole 283 dans les annexes. Derniers mots de l'interview d'Elizabeth Mazev faite par le site internet Théâtre contemporain.

Bibliographie

- ACHARD, Pierre, 1993, *La sociologie du langage*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- ADLER, Alexandre, 1999, *Pour l'amour du peuple. Un officier de la Stasi parle*, Albin Michel, Paris.
- AFFERGAN, Francis, 2006, *Martinique. Les identités remarquables. Anthropologie d'un terrain revisité*, Paris, P.U.F.
- AFFERGAN, Francis, 1997, *La pluralité des mondes*, Paris, Albin Michel.
- ALEXIEVITCH, Svetlana, 2013, *La fin de l'homme rouge. Ou le temps du désenchantement*, Acte Sud, Paris.
- ASLANIAN, Dimitrina, 2003, *Histoire de la Bulgarie de l'antiquité à nos jours*, Trimontium, Versailles.
- ANDRIOT-SAILLANT, Caroline, 2009, *Parole, langues et silences en héritage*, presse universitaire Blaise Pascal, Paris.
- ARENDT, Hannah, 1972, *Le système totalitaire. Les origines du totalitarisme*, Seuil, Paris.
- AUSTIN, John Langshaw, 1991, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1982, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV*, 26, p. 91-151.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1984, « Hétérogénéités énonciatives », *Langages*, 73. p. 98-111.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 vol.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 2007, « Arrêts sur mots », dans *L'écriture et le souci de la langue*, I. Fenoglio (ed.), Louvain la Neuve, Academia-Bruylant, p. 113-145.
- BAKHTINE, Mikhaïl, 1970, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, Paris.

- BAKHTINE, Mikhaïl, 1975, *Esthétique et théorie du roman*, trad. fr. 1978, 2^e partie, Gallimard, Paris. Bakhtine Mikhaïl, 1978, « Du discours romanesque », in *Esthétique et théorie du roman*, trad. française, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Editions de minuit, Paris.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1979, *Esthétique de la création verbale*, trad. fr. 1984, Gallimard, Paris.
- BALKANSKI, Minko, 2007, *Sofia-Paris, un aller simple*, Scali, Paris.
- BARE, Jean-François, 1985, *Le malentendu pacifique*, Archives contemporaines, Paris.
- BASTIDE, Roger, 1970, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », dans *Année sociologique*.
- BASTIDE, Roger, 1972, *Le rêve, la transe et la folie*, Seuil, Paris.
- BELIARD, Aude et EIDELIMAN, Jean-Sébastien, 2008, « Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique », *Les politiques de l'enquête, épreuves ethnographiques*, Fassin Didier, Bensa Alban (dir.), La Découverte, Paris, p.123-141.
- BELMONT Nicole, PRIVAT Jean-Marie, 2007/2, « le livre parle : l'écrit dans la tradition orale », *Cahier de Littérature Orale*, n°62.
- BERGSON, Henri, 1993, *Matière et mémoire*, PUF, Paris.
- BILLAUD, Solène, 2015, *Histoire de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*, Rue d'Ulm, Paris.
- BODOUROVA, Diiana, 2009, *Positionnement subjectifs, mise en scène discursive et pluralité langagière dans les Rodhopes de l'est (Bulgarie) Approches sociolinguistiques*, Thèse de doctorat Paris Descartes.
- BOJANOV, Konstantin, 2012, *Avé*, Element film, Bulgarie, (Film).
- BORBELY, Ștefan, 2001, *Experienta externa (L'expérience étrangère)*, Institutul European, Bucarest.
- BORLAN, Henri, 2011, *Merci d'avoir survécu*, Seuil, Paris.
- BORNAND, Sandra et LEGUY, Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, Armand Colin, Paris.
- BOT, Ionana, 2004, *Jurnal elvetian (Journal suisse)*, Cluj-Napoca, Casa cartii de stiinta, p.151.
- BOTCHEV, Stéphane, 1998, *Béléné souvenirs du Goulag bulgare*, Les éditions noir sur blanc, Montricher (Suisse).

- BOUCHER, Colette, 2009, « L'entretien biographique, la lecture de roman et le retour réflexif. A la rencontre de soi et des autres », dans *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, l'Harmattan, Paris.
- BOURDIEU, Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, p. 69-72.
- BOUTANG, Pierre-André, 2004, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, Editions Montparnasse, Paris.
- BOUTANG, Pierre, 2009, *Ontologie du secret*, PUF, Paris.
- BOUTET, Josiane et MAINGUENEAU, Dominique 2005, « Sociolinguistique et analyse de discours : façons de dire, façons de faire », *Langage et société*, 114, p. 15-47.
- BOYER, Henri, 2001, *Introduction à la sociolinguistique*, Dunos, Paris.
- BOYTCHEV, Hristo, 2002, *Orchestre Titanic* (pièce de théâtre).
- BRANEV, Vesko, 2009, *L'homme surveillé*, Albin Michel, Paris.
- BRES, Jacques, 1989, « Praxis, production de sens/d'identité, récit », *Langages*, 93, p.23-44.
- BRYON-PORTET, Céline, 2011, « La tension au cœur de la recherche anthropologique. La dialectique intérieur/extérieur, théorie/pratique, une nécessité pour l'étude des institutions fermées », *Anthropologie et sociétés*, 35 (3), p. 209-231.
- Cahiers de praxématique n° 31, 1998, « Linguistique et représentation(s) », sous la dir. De B. Maurer et P.-Y. Raccah, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier III, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.
- Cahiers de praxématique n° 38, 2002, « Langue, discours, culture », sous la dir. de C. Béal, Université Paul Valéry-Montpellier III, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.
- CALABRESE-STEIMBERG, Alexandra, 2010, « Esthétique et théorie du roman : la théorie dialogique du Bakhtine linguiste », *Slavica bruxellensia*, en ligne.
- CALAME-GRIAULE, Geneviève, 1965, *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*, Paris, Institut d'Ethnologie.
- CALAME-GRIAULE, Geneviève, 1991, *Le Renouveau du conte. The Revival of Storytelling*, Actes du Colloque international, 21-24 février 1989, Musée national des arts et traditions populaires, Paris, Ed. du CNRS.
- CALAME-GRIAULE, Geneviève, 2002, *Contes tendres, contes cruels du Sahel nigérien*, Paris, Gallimard.

- CANDAU, Joël, 2005, *Anthropologie de la mémoire*, Armand Colin, Paris.
- CANDAU, Joël, 2017, « Une anthropologie des sens bioculturelle », in *Les sens des mots*, Pétra, Paris.
- CANUT, Cécile, 2000, « De la sociolinguistique à la sociologie du langage : de l'usage des frontières », *Langage et société*, n° 91, p. 89-95.
- CANUT, Cécile, 2000, « Subjectivité, imaginaires et fantasmes des langues : la mise en discours « épilinguistique » », *Langage et société*, n°93, p.225-240.
- CANUT, Cécile, 2000, « Subjectivité et discours épilinguistiques », *Traverses*, n°1, Entre langues, Montpellier PULM, p.27-52.
- CANUT, Cécile, CAUBET, Dominique, 2002, *Comment les langues se mélangent. Codeswitching en Francophonie*, L'Harmattan, Paris.
- CANUT, Cécile, 2005, « Langue et identité : l'invention d'un héritage. De l'Europe des nations à l'Europe des communautés », *Traverses*, n°7, P.U. Montpellier III, p.13-36.
- CANUT, Cécile, 2007, *Une langue sans qualité*, Lambert Lucas, Limoges.
- CANUT, Cécile, 2008, *Le spectre identitaire. Entre langue et pouvoir au Mali*, Limoges, Lambert Lucas.
- CANUT, Cécile, 2009, « De la langue à la parole », *Vacarmes*, n°48, Paris, p.26-29.
- CANUT, Cécile et DUCHENE, Alexandre, 2011, « Les nouveaux régimes langagiers : L'instrumentalisation politique et économique des langues », numéro spécial *Langage et société*, Paris, MSH., n° 136.
- CANUT, Cécile et PRIEUR, Jean-Marie, 2011, *68-2008. Evènement de parole*, Michel Houdiard, Paris.
- CANUT, Cécile et MAZAURIC, Catherine, 2014, *La Migration prise aux mots. Mises en récits et en images des migrations transafricaines*, Le Cavalier Bleu, Paris.
- CANUT, Cécile, LY, Mouhammed, SECK, Abdou, 2015, *Figures et discours de migrants en Afrique*, Riveneuve éditions, Paris.
- CANUT, Cécile, 2015, « Paroles de femmes en colère (Santiago, Cap-Vert) Matérialités langagières et praxis sociales », Canut C. & Von Münchow P. (eds.), *Le Langage en sciences sociales*, éditions Lambert Lucas, Limoges, p. 53-68.
- CANUT, Cécile, DANOS, Félix, HIM-AQUILLI, Manon, PANIS, Caroline, *Le langage une pratique sociale. Elément d'une sociolinguistique politique*, à paraître.

- CALVET, Louis-Jean, 1993, *La sociolinguistique*, Paris PUF (Que sais-je ?).
- CARY, Alice, READ, Rupert, 2000, *The New Wittgenstein*, Routledge, London and New York.
- CASTELLAN, Georges et VRINAT-NIKOLOV, Marie, 2007, *Histoire de la Bulgarie. Au pays des roses*, Armeline, Paris.
- CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU, Dominique (dirs.), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- CHINSKY, Pavel, 2005, *Micro-histoire de la Grande Terreur. La fabrique de culpabilité à l'ère stalinienne*, Denoel, Paris.
- CLAIRIS, Christos, 2010, *Variétés et enjeux du plurilinguisme*, l'Harmattan, Paris.
- COMBE, Sonia, 1999, *Une société sous surveillance. Les intellectuels et la Stasi*, Albin Michel, Paris.
- CORBIN, Alain, 2008, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Flammarion, Paris.
- CORBIN, Alain, 2008, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIIIe-XIXe siècles*, Flammarion, Paris.
- CORBIN, Alain, 2016, *Histoire du silence. De la renaissance à nos jours*, Albin Michel, Paris.
- CORBIN, Alain, 2017, « L'histoire des sens », in *Les sens des mots*, Pétra, Paris.
- COURTOIS, Stéphane, WERTH, Nicolas, PANNE, Jean-Louis, PACZKOWSKI, Andrzej, BARTOSEK, Karel, MARGOLIN, Jean-Louis, 2000, *Le livre noir du communisme. Crime Terreur, Répression*, Robert Laffont, Paris.
- CRAPANZANO, Vincent, 1994, « Réflexions sur une anthropologie des émotions », in *Terrain*, n°22, p.109-117.
- DABORD, Bernard et DELAGE, Agnès, 2013, *Le partage du secret*, Armand Colin, Paris.
- DAKOVSKI, Dako, 1952, *Sous le joug (pod igoto)*, (Film).
- DAS, Veena, 2007, *Life and words. Violence and the descent into the ordinary*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London.
- DECOURT N. et RAYNAUD M., 2003, *Contes et diversité des cultures. Le jeu du même et de l'autre*, Lyon, le CRDP de l'académie de Lyon.
- DECOURT, Nadine et MARTIN, Jean-Baptiste, 2003, *Littérature orale. Paroles vivantes et mouvantes*, Lyon, le CRDP de l'académie de Lyon.

- DIMITROV, Bojidar, 2003, *Les bulgares les premiers européens*, St. Kliment Ohridski, Sofia.
- DONTCHEV, Anton, 1964 (2002), *Les cents frères de Manol*, Actes-Sud, Paris.
- DOSSE, Florence, 2012, *Les héritiers du silence. Enfants d'appelés en Algérie*, Stock, Paris.
- DUPRIEZ, Bernard, 2003, *Gradus. Les procédés littéraires (dictionnaire)*, Domaine français, Paris.
- DURANDIN, Catherine, 2005, *Europe : l'utopie et le chaos*, A. Colin, Paris.
- DURANTI, Alessandro, 1997, *Linguistic anthropology*, New York, Cambridge University Press.
- DURANTI, Alessandro, 2001, *Linguistic anthropology. A Reader*, Oxford, Blackwell.
- DURANTI, Alessandro, 2006, *A Companion to Linguistic Anthropology*, Malden-Oxford, Blackwell.
- EISENLOHR, Patrick, 2007, *Little India. Diaspora, time, and ethnolinguistic belonging in hindu mauritius*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London.
- EPELBOIN, Annie, 2008, « Censure soviétique et oralité », in *Paroles interdites*, Karthala, Paris, pp.229-249.
- FABIAN, Johannes, 1983, *Time and the others, How anthropology makes its object*, New York, Columbia University Press.
- FARGE, Arlette, 2009, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Bayard, Paris.
- FASSIN, Didier, RECHTMAN, Richard, 2011 (2007), *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Flammarion, Paris.
- FLEISHER, Alain, 2006, *L'amant en culotte courte*, Seuil, Paris.
- FLEM, Lydia, 2004, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Seuil, Paris.
- FOUCAULT, Michel, 1966, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- GARAT, Anne-Marie, 2011, *Photos de famille*, Acte sud, Paris.
- GARDIN, Bernard, 1988, « Le dire difficile et le devoir dire » in *L'usage des mots*. DRLAV, n°39, Centre de recherche de l'Université Paris VIII, p.1-20.
- GARLATTI, Ghislain, 2012, *Histoires bulgares*, Garlatti, Chambéry.
- GARO, Isabelle, 2009, *L'idéologie ou la pensée embarquée*, Paris, La fabrique.

- GAUTIER, Brigitte, (dir.), 2005, *Mémoire perdue, mémoire volée. Investigations littéraires en Europe Centrale et Orientale*, l'Harmattan, Paris.
- GELARD, Marie-Luce, 2017, *Les sens des mots*, Pétra, Paris.
- GERAUD, Marie-Odile, LESERVOISIER, Olivier, POTTIER, Richard, 2004, *Les notions clés de l'ethnologie*, Armand colin, Paris.
- GINSBURG, Carlo, 1993, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier au XVIème siècle*, Aubier-Montaigne, Paris.
- GIORGIO GARGANI, Aldo, 2003, « Le paradigme esthétique dans l'analyse philosophique de Wittgenstein » in *Rue Descartes* n°39, Collège international de philosophie, Paris, p.56 à 68.
- GOFFMAN, Erving, 1963, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Editions de minuit, Paris.
- GOHARD-RADENKOVIC, Rachedi, 2009, *Récits de vie, récits de langues et mobilités*, l'Harmattan, Paris.
- GOSPODINOV, Guéorgui, 2003, *L'alphabet des femmes*, Arléa, Paris.
- GOSPODINOV, Guéorgui, 2006, *Аз живях социализма. 171 Лични истории (J'ai vécu le socialisme. 171histoires personnelles)*, Жанет 45 (Janet 45), Sofia.
- GOSPODINOV, Georgi, JANA, Genova, 2006, *Инвентарна книга на социализма (Inventaire du socialisme)*, IK prozorec, Sofia.
- GRIMBERT, Philippe, 2004, *Un secret*, Grasset, Paris.
- GUILLAUMOU, Jacques, 2006, *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*, P.U. de Franche-Comté, Paris.
- GUMPERZ, John, 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche Interprétative*, université de la Réunion, l'Harmattan, Paris.
- HALBWACHS, Maurice, 1994, *les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, Paris.
- HALBWACHS, Maurice, 1997 (1950), *La mémoire collective*, Albin Michel, Paris.
- HAVEL, Vaclav, 1975, « Lettre ouverte à Gustav Husak », *Essais politiques*, Calmann-Lévy, p.7-40.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, 1997, *Cours d'esthétique Tome 3*, Aubier, Paris, Aubier, p.309-310.

- HELLER, Monica, 2002, *Eléments d'une sociolinguistique critique*, Didier, « Langues et apprentissages des langues », Paris.
- HILL, Jane et IRVINE, Judith, 1992, *Responsability and évidence on oral discours*, Cambridge university press, Cambridge.
- HOWES, David, 2017, « Anthropology of the senses », in *Les sens des mots*, Pétra, Paris.
- HUMBERT, Fabrice, 2009, *L'origine de la violence*, Le passage, Paris.
- IGOV, Angel, 2004, « мавзолейно и музейно » (de mausolée et de musée), *култура*, n°11.
- INOUE, Miyako, 2006, *Vicarious language. Gender and linguistic modernity in Japan*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London.
- JACOB, andré, 1990, *Anthropologie du langage. Construction et symbolisation*, Pierre Mardaga, Liège-Bruxelles.
- JAMIN, Jean, 1977, *Les lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*, François Maspero, Paris.
- JOLAS, Tina, VERDIER, Yvonne, ZONABEND, Françoise, 1970, « Parler famille », in *L'Homme*, p.5-26.
- KIRIAKOV, Atanas (Атанас Киряков), 1900, *Les rescapés. Récits des camps (Оцелелите. Лагерни разкази)*, (Film documentaire).
- KOMANDAREV, Stefan, 2008, *The world is big and salvation lurks around the corner (Le Monde est grand et le salut nous guette partout : ветът е голям и спасение дебне отвсякъде : Svetăt e goljam i spasenie debne otvsjakăde)*, (Film).
- KONSTANTINOV, Aleko, 1967 (1894), *Baï Ganiu ou les aventures singulières d'un Bulgare de notre temps* suivi de *Chicago et retour*, Editions en langues étrangères, Sofia.
- KORABOV, Nikola, 1962, *Le tabac (Tjutjun)*, (Film).
- KRISTEVA, Julia, 1989, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Folio, Paris.
- KRISTEVA, Julia, 1991, *Etrangers à nous-mêmes*, Folio, Paris.
- KRISTEVA, Julia, 2005, *La haine et le pardon*, Fayard, Paris.
- LABOV, William, 1976, *Sociolinguistique*, Les éditions de minuit, Paris.
- LANE, Kristel, 1981, *The rites of the rulers : ritual in industrial society – the Soviet case*, Cambridge university press, Cambridge.

- LAPLANTINE, François, 2017, « Le sensible et l'ethnographie », in *Les sens des mots*, Pétra, Paris.
- LAZAROVA, Rouja, 2009, *Mausolée*, Flammarion, Paris.
- LAZAROVA, Rouja, 2015, *Le muscle du silence*, Intervalles, Paris.
- LE BRETON, David, 1997, *Du silence*, Métailié, Paris.
- LE BRETON, David, 2017, « L'insolite du travail sur les sens en sciences sociales », in *Les sens des mots*, Pétra, Paris.
- LECLERC-OLIVE, Michèle, 1997, *Le dire de l'événement*, Septentrion, Paris.
- LE CLEZIO, Jean-Marie Gustave, 2004, *L'Africain*, Folio, Paris.
- LEENHARDT, Maurice, 1947, *Do Kamo*, Gallimard, Paris.
- LEGUY, Cécile, 2001, *Le proverbe chez les Bwa du Mali. Parole africaine en situation d'énonciation*, Karthala, Paris.
- LEWITSCHAROFF, Sibylle, 2015, *Apostoloff*, Piranha, Paris.
- LOPEZ CABALLERO, Paula, 2012, *Les indiens et la nation au Mexique. Une dimension historique de l'altérité*, Karthala, Paris.
- LORY, Bernard, 1998, *L'Europe Balkanique. De 1945 à nos jours*, Ellipses, Paris.
- LORY, Bernard, 2007, « *Les langues des Balkans* », *Au sud de l'est* n°3.
- LEVI-STRAUSS, Claude, 1958, *Anthropologie Structurale*, Plon, Paris.
- LUTZ, Catherine et ABU-LUGHOD, Lila, 1990, « Introduction : émotion discourse, and the politics of everyday life », in Lutz C. et Abu-Lughod L., *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MAFFRE CASTELLANI, Françoise, 2005, *Femmes déportées. Histoires de résilience*, Des femmes, Paris.
- MAINGENEAU, Dominique, 2009, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- MALOVIC, Dorian, 2016, *China Love. Comment s'aiment les chinois*, Tallandier, Paris.
- MALINOWSKI, Bronislaw, 1974, *Les jardins de corail*, Maspero, Paris.
- MARTIN, Robert, 1988, « Croire que *p* / penser que *p* », *Annexes des cahiers de linguistique hispanique médiévale*, volume 7, n°1, p.547-554.

- MAUSS, Marcel, 1925 (2007), *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Presse Universitaire de France, Paris.
- MAZEV, Elizabeth, 1992, *Les drôles. Un mille-phrases*, Les solitaires intempestifs, Paris.
- MAZEV, Elizabeth, 1993, *Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres*, Les solitaires intempestifs, Paris.
- MAZEV, Elizabeth, 2004, *Les cigales*, Les solitaires intempestifs, Paris.
- MAZEV, Elizabeth, 2011, *Mémoire pleine*, Les solitaires intempestifs, Paris.
- MAZEV, Elizabeth, 2013, *Les tribulations d'une étrangère d'origine*, pièce de théâtre jouée au Théâtre Ouvert du 12 février au 2 mars 2013, et au théâtre Lucernaire du 22 janvier au 9 mars 2014.
- MONTEMONT, Véronique, 2009, « L'épreuve de l'épreuve », in *Paroles, langues et silences en héritage*, Presse universitaire Blaise Pascal, Clermont Ferrand. p. 373 à 384.
- MOREAU, Marie-Louise, 1997, *Sociolinguistique. Concepts de base*, Pierre Mardaga, Lièges-Bruxelles.
- MITCHELL, Lisa, 2009, *Language, Emotion and politics in South India. The making of a mother tong*, Indiana University Press, Bloomington-Indianapolis.
- MUXEL, Anne, 2007, *Individu et mémoire familiale*, Hachette, Paris.
- NELVA, Hélène, 2007, *La littérature orale bulgare*, Karthala-Langues O', Paris.
- NOSSIK, Sandra, 2011, *Mise en mot d'un événement historique : approche discursive et interactionnelle de la chute de l'URSS dans des récits de vie de migrants russophones*, Thèse de doctorat, Paris Descartes.
- OESER, Alexandra, 2015, « Le mur dans la famille. Emotions et appropriations historiques dans les fratries entre RDA et RFA », in *Histoire de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*, Rue d'Ulm, Paris.
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 1995, « la politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête* n°1, p. 71-109.
- ORLANDI, Eni, 1996, *Les formes du silence dans le mouvement du sens*, des cendres, Paris.
- ORTENZIO, Anastasia, 2008, *Aux origines du monde. Contes et légendes des Balkans*, Flies France, Paris.
- PASKOV, Victor, 1987, *Ballade pour Georg Henig*, L'aube, Paris.

- PASKOV, Victor, 1992, *Allemagne, conte cruel*, L'aube, Paris.
- PASKOV, Victor, 1993, *Big business*, Bilingue, Paris.
- PECHEUX Michel, 1975, « Présentation au numéro Analyse du discours, langue et idéologies », *Langages*, 37, p. 3-6.
- PENEFF, Jean, 1992, *L'hôpital en urgence*, Métailié, Paris.
- PETITAT, André, 1998, *Secret et formes sociales*, PUF, Paris.
- PETITAT, André, 2000, *Secret et lien social*, L'harmattan, Paris.
- PETREU, Marta, 2006, *Conversatii cu... (Conversations avec...)*, biblioteca Apostolof, Bucarest.
- PETROV, Ivaïlo, 1994, *Avant ma naissance... et après*, L'âge d'homme, Lausanne.
- PIERROT, Alain, 2012, « Le silence des aînés », introduction générale à J-M. de Grave (dir.), *Dimension formelle et informelle de l'éducation en Asie du Sud-Est*, Paris, PUP.
- POLLAK, Mickael, 1990, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Métailié, Paris.
- POLLAK, Mickael, 1992, « Encadrement et silence : le travail de la mémoire », *Pénélopen* n°12, p. 35-40.
- POLLAK, Mickael, 1993, « Mémoire, oubli, silence », *Une identité blessée*, Métailié, Paris, p. 15-39.
- PRIEUR, Jean-Marie, 1996, *Le vent traversier, Langage et subjectivité*, Presse de l'université de Montpellier, Série *Langages et cultures*.
- PRIEUR Jean-Marie, 2000, « Qui ? », *Langues en contact et incidences subjectives, Traverses*, n° 2, *Langages et cultures*, P.U. Montpellier, p. 11-18.
- PRIEUR, Jean-Marie, 2000, « Entre langues et origines : l'écriture du nom », *Traverses n° 1, Langues en contact et incidences subjectives*, Montpellier PULM.
- PRIEUR, Jean-Marie, 2003, « L'expérience subjective du passage », *Traverses*, n°5, *subjectivation et nomination*, Montpellier PULM, p.50-63.
- PROUST, Marcel, 1987 (1913), *Du côté de chez Swann*, Folio classique, Paris.
- RAGARU, Nadège, 2010, « Les dossiers de la Sûreté d'Etat bulgare : Le communisme dans les pliures du temps ». *Revue des études slaves, Institut d'études slaves et EUR'ORBEM*, 81 (2-3), p.203-225.

- RENAN, Ernest, 1876, *Dialogues et fragments philosophiques*, Calmann-Levy, Paris.
- RICCIARELLI, Giulio, 2014, *Le labyrinthe du silence (Im labyrinth des schweigens)*, Universal pictures, Allemagne, (Film).
- RICŒUR, Paul, 1983, *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique*, Seuil, Paris.
- RICŒUR, Paul, 1984, *Temps et récit. 2. La configuration dans le récit de fiction*, Seuil, Paris.
- RICŒUR, Paul, 1985, *Temps et récit. 3. Le temps raconté*, Seuil, Paris.
- RICŒUR, Paul, 2003, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris.
- ROLLAND, Dominique, 2011, « Etudier à l'Inalco la langue de ses origines, une stratégie de reconstruction identitaire », *l'Autre*, vol. 12, p. 197-199.
- ROSALDO, Michelle, 1980, *Knowledge and Passion : Ilongot Notions of Self and Social Life*, Cambridge University Press.
- ROSENTAL, Paul-André, 2012, « Généalogies mentales à l'épreuve de la Shoah. La distribution du silence comme source de l'histoire familiale », *Le Genre Humain*, « Pour une microhistoire de la Shoah », 52, p19-33.
- SALVAN, Monica, 2009, « La place du monde occidental dans l'imaginaire roumain de la mobilité : récits-témoignages de voyage », in *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, l'Harmattan, Paris, p.203-217.
- SANTOVA, Mila, 2001, « inconnue, méconnue : la Bulgarie », *Ethnologie Française*, p.197-198.
- SCHEAFFER, Jean-Marie, 1987, *L'image précaire. Du dispositif photographique*, Seuil, Paris
- SIBLOT, Paul, 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* n° 127, Paris, p.38-55.
- SIBLOT, Paul, 1994, « L'éloquence des silences », *Cahiers de praxématique*, n°23.
- SILVERSTEIN, Michael, 2004, « "Cultural" concepts and the language-culture nexus », *Current Anthropology*, Vol. 45, No. 5, p.621-652
- SIMMEL, Georg, 1998, *Secret et sociétés secrètes*, Circe, Belval.
- SNOECK HENKEMANS, Francisca, 2009, « La prétéition comme outil de stratégie rhétorique », *Revue Argumentation et Analyse du Discours*, n° 2.
- SPIEGELMAN, Art, 1992, *Maus*, Flammarion, Paris.

- TABOURET-KELLER, Andrée, 2001, « La pureté des langues », *Traverses*, n°2, *Langues en contacts et incidences subjectives*, Montpellier, p.343-357.
- TABOURET-KELLER, Andrée, 2003, « La langue maternelle, un carrefour de métaphores », *Langues dépayées, Diasporas*, n°2, CNRS, université Toulouse-Le mirail, p.21-35.
- TISSERON, Serges, 2007, *Secret de famille mode d'emploi*, Marabout, Paris.
- TABOIS, Stéphanie, 2007, *Mémoire d'ici bas. Une sociologie des pratiques mnésiques des individus pieds-noirs*, Thèse.
- THERRIEN, Michèle, 2008, *Paroles interdites*, Karthala, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 1981, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 1989, *Nous et les autres*, Seuil, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 1991, *Face à l'extrême*, Seuil, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 1992, *Au nom du peuple. Témoignages sur les camps communistes*, éditions de l'aube, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 1996, *L'homme dépayé*, Seuil, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 1999, *La fragilité du bien. Le sauvetage des juifs bulgares*, Albin Michel, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 1999, *Voices from the Gulag. Life and death in communist Bulgaria*, The pennsylvania state university press, Pennsylvania.
- TODOROV, Tzvetan, 2004, *Les abus de la mémoire*, Arléa, Paris.
- TODOROV, Tzvetan, 2010, *Le siècle des totalitarismes*, Robert Laffont, Paris.
- TODOROVA-PIRGOVA, Iveta, 2001, « Langue et esprit national : mythe folklore, identité », *Ethnologie Française*, p.287-296.
- UNG, Loung, 2002, *D'abord, ils ont tué mon père*, Plon, Paris.
- VARTAN, Sylvie, 2004, *Entre l'ombre et la lumière*, Xo éditions, Paris.
- VARTAN, Sylvie, 2016, *Maman...*, Xo éditions, Paris.
- VAZOV, Ivan, 1893, *Sous le joug (pod igoto)*, Fayard, Paris.
- VIGARELLO, Georges, 2017, « Sens, sensibilité interne et sentiment de soi », in *Les sens des mots*, Pétra, Paris.

- VOLTAIRE, 1827, *Œuvres complètes. Essai sur la poésie épique*, Vol 1/2, Paris, p.751.
- VRINAT-NIKOLOV, Marie, 2009, « Mémoire individuelle et mémoire collective dans Un roman naturel de Guéorgui Gospodinov : le roman postmoderne et la mémoire du totalitarisme », *Raconter l'histoire*, Paris, L'Improviste, p.165-179.
- VRINAT-NIKOLOV, Marie, 2010, « Mémoire de 1989 et littérature postcommuniste. Couvrir le silence fracassant de l'histoire », *Revue des études slaves*, Tome 81, fascicule 2-3, p.193-202.
- VRINAT-NIKOLOV, Marie, 2014, « La littérature post-communiste : quand les histoires viennent briser les silences de l'Histoire », in *Histoire vraie, histoire fausse, écrire l'histoire des dictatures*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- WAGENSTEIN, Angel, 1991, *Le pentateuque ou les cinq livres d'Isaac*, L'esprit des péninsules, Paris.
- WAGENSTEIN, Angel, 2002, *Abraham le poivrot*, L'esprit des péninsules, Paris.
- WAGENSTEIN, Raymond, 2006, *La cuisine bulgare. 40 recettes traditionnelles*, L'esprit des péninsules, Paris.
- WILLIAMS, Patrick, 1993, *Nous, on en parle pas. Les vivants et les morts chez les manouches*, Maison des sciences de l'homme, Paris.
- WINTER, Jean Pierre, 2012, *Transmettre (ou pas)*, Albin Michel, Paris.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, 2001, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris.
- YAKIMOV, Radka, 2006, *Dreams and shadows. Memories of Bulgaria*, iUnivers, New York, Lincoln, Shanghai.

Tables des matières

Remerciements.....	1
Sommaire	7
INTRODUCTION	11
PARTIE I - CONTEXTUALISATION DE L'ETUDE.....	19
Chapitre 1 : De la grande à la petite Histoire.....	21
1. Contexte historique et social de la Bulgarie communiste	21
2. La stratégie du silence dans l'idéologie communiste	29
3. Des microhistoires silencieuses.....	40
Chapitre 2 : Présentation du terrain de recherche	53
1. Posture adoptée.....	53
1.1. Position initiale.....	53
1.2. Approche discursive et interactionnelle des récits de vie	57
1.3. Ma place de chercheur.....	58
2. La <i>famille Inalco</i> : trois ans d'observation participante	59
2.1. L'institution Inalco	60
2.2. Les cours de bulgare.....	62
2.3. Les classes de bulgare.....	64
2.4. Les membres de la <i>famille Inalco</i>	67
2.5. L'expérience ethnographique.....	68
3. Les entretiens	76
3.1. Ethnographie d'une rencontre.....	76
3.2. Prise de contact	77
3.2.1. Les anciennes connaissances et la filière Inalco	78
3.2.2. Le choix des familles	80
3.2.3. Modes de rencontre	80
3.3. Construction des entretiens.....	83
3.3.1. Les interactions.....	83

3.3.2. Une négociation perpétuelle	84
3.3.3. Les lieux de rendez-vous.....	86
3.3.4. Les questions posées	87
3.4. Expériences de terrain.....	89
3.4.1. Les <i>ratés</i>	89
3.4.2. Les échanges de longue durée	91
3.4.3. La question de l’anonymisation	92
3.5. Une ouverture du terrain	93
3.5.1. Des parents aux enfants	93
3.5.2. De l’exil au départ	94
3.8. Entretiens principaux.....	98
Chapitre 3 : Présentation des familles.....	99
1. Al et sa famille	100
1.1. Mon histoire avec Al	100
1.2. Histoire d’Al et sa famille.....	100
1.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations	101
2. Alex et sa famille.....	104
2.1. Mon histoire avec Alex	104
2.2. Histoire d’Alex et sa famille.....	105
2.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations	106
3. Anna et sa famille	110
3.1. Mon histoire avec Anna.....	110
3.2. Histoire d’Anna et sa famille	112
3.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations	116
4. Caroline et sa famille	123
4.1. Mon histoire avec Caroline	123
4.2. Histoire de Caroline et sa famille	123
4.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations	128
5. Elizabeth et sa famille	133
5.1. Mon histoire avec Elizabeth	133
5.2. Histoire d’Elizabeth et sa famille	135
5.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations	137
6. Inana et sa famille	142
6.1. Mon histoire avec Inana.....	142
6.2. Histoire d’Inana et sa famille	143
6.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations	144

7. Nicole et sa famille.....	150
7.1. Mon histoire avec Nicole	150
7.2. Histoire de Nicole et sa famille	151
7.3. Morceaux choisis de nos différentes conversations.....	154
8. Arnaud et sa famille	160
8.1. Mon histoire avec Arnaud.....	160
8.2. Histoire d'Arnaud et sa famille	161
9. Cyril et sa famille.....	163
9.1. Mon histoire avec Cyril.....	163
9.2. Histoire de Cyril et sa famille.....	163
10. Nicolas R. et sa famille.....	164
10.1. Mon histoire avec Nicolas R.....	164
10.2. Histoire de Nicolas R. et sa famille.....	165
11. Nicolas Y. et sa famille	166
11.1. Mon histoire avec Nicolas Y.....	166
11.2. Histoire de Nicolas Y. et sa famille.....	166
12. Sylvie et sa famille.....	167
12.1. Mon histoire avec Sylvie.....	167
12.2. Histoire de Sylvie et sa famille	168

PARTIE II - LA POLYSEMIE DES SILENCES 169

Chapitre 4 : Le vécu du silence des parents 171

1. Mettre en mots la période silencieuse communiste	171
2. La nécessité du silence ?	173
2.1. Une « fissure de l'histoire »	174
2.2. Autocensure : « on ne sait jamais si ils revenaient »	177
3. Parler de choses qui ne devaient pas être dites.....	181
3.1. Privé / public	181
3.2. Faire partie du secret	183
3.3. Un savoir dilué	185
3.4. <i>Il faut pas en parler, personne peut comprendre</i>	185
4. Une réflexivité sur la période communiste.....	189
5. La temporalité	193

Chapitre 5 : L'invention dans le récit de vie..... 199

1. Un vide générationnel dans les histoires de familles	199
2. Le silence, un moteur pour créer et inventer une nouvelle parole	202

3. Mise en scène de soi dans les récits de vie	204
4. Une réinvention de soi ?	208
4.1. <i>Eux, les Bulgares</i>	211
4.2. « Parce que quand tu viens à l'Ouest tu embellis un peu »	212
4.3. « Mon histoire est tellement pleine que je dois même un peu réduire sinon c'est pas crédible »	214
Chapitre 6 : La répétition d'un récit figé	219
1. Les récits figés	220
1.1. Contexte de répétition	221
1.2. Analyse d'un récit répété.....	226
1.3. Lisser le récit pour couper court à toute discussion	232
2. Faire table rase du passé	234
2.1. Ne pas laisser de traces	234
2.2. Exil définitif	235
2.3 « C'est un petit pays, c'est pas intéressant ».....	237
2.4. Peur de représailles	239
3. Le rapport à l'histoire et au pays.....	240
3.1. Une mise en abîme de l'histoire.....	240
3.2. Une même façon de dire	242
3.3. L'Occident, entre enfer et paradis.....	243
3.4. Le « système dictature »	249
3.5. La méfiance face à l'histoire <i>mensongère</i>	252
4. Ne pas déranger le présent.....	255
4.1. Laisser les enfants libres	255
4.2. Dissimulation d'une réalité traumatisante, honteuse ou abolie.....	257
PARTIE III - LES EFFETS DU SILENCE SUR LES ENFANTS.....	261
Chapitre 7 : Le rapport au récit de vie parental	265
1. Le passé des parents mythifié	265
1.1. Une épopée mythique.....	265
1.2. Un discours rapporté	273
1.3. Mise en discours de l'histoire parentale	275
1.4. Analyse d'un récit de Nicole	281
2. Les manques dans l'histoire	286
3. Une histoire écrasante	293
Chapitre 8 : Mise à distance du mythe parental	297

1. Comment le silence est-il énoncé par les enfants ?	297
2. Mise en doute des récits parentaux	310
2.1. Des failles dans la narration	310
2.2. Une version édulcorée	312
2.3. Mise en mots du mystère et de la tricherie	314
2.4. Recherche de vérité et arrangement avec la réalité	316
Chapitre 9 : Le non passage à l'acte.....	319
1. Un patrimoine matériel	319
2. Les photos comme preuves du passé	321
3. Des lettres laissées en héritage	326
3.1. Archives administratives et lettres intimes	327
3.2. Extraits des récits de Nicole	329
3.2.1. « C'est pas anodin que ma mère nous ait laissé ces lettres »	334
3.2.2. Le travail pour les traduire	335
3.2.3. Le contenu des lettres	336
3.2.4. Un non passage à l'acte	337
3.3. « J'ose pas demander »	340
3.3.1. Les raisons de la gêne de Nicole	342
3.3.2. « Je laisse un peu de poésie à tout ça »	346
3.3.3. Le contre-exemple de Caroline	347
4. Une envie de <i>croire ensemble</i>	349
4.1. La perception du secret	349
4.2. La volonté d'être ensemble	351
PARTIE IV - LA TRANSMISSION DU SILENCE AU-DELA DE LA PAROLE.....	353
Chapitre 10 : Un héritage oral et extra-oral.....	357
1. Les confins du vouloir dire	357
2. Perception au-delà de la parole	360
2.1. Le relais du corps	360
2.2. La perception des émotions et des sensations	364
3. Les autres modalités cachées par la suprématie de la parole	373
Chapitre 11 : Stratégies individuelles face aux silences parentaux	377
1. L'idée du traumatisme comme allant de soi	378
2. Stratégies individuelles au sein des unités familiales	381
3. Les <i>bougés</i> dans la relation parent/enfant	395
3.1. La question du malentendu	396

3.2. La place au sein de la famille.....	399
Chapitre 12 : Une recherche de la bulgarité	403
1. Noms et prénoms portés.....	404
1.1. Les prénoms donnés.....	404
1.2. Le rapport à son nom	409
1.3. La troisième génération	413
2. Une culture imaginée	417
2.1. Un patrimoine immatériel	417
2.2. Un pays « absolument méconnu »	421
2.3. Une <i>bulgarité</i> affichée.....	425
3. Le « goût bulgare ».....	430
CONCLUSION	437
Bibliographie.....	449
Tables des matières	463
Annexes : volume II	

PRES Sorbonne Paris Cité
UNIVERSITÉ PARIS-DESCARTES
Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Sorbonne
UMR 8070 CERLIS – Centre de Recherche sur les Liens Sociaux
École Doctorale 180 – Sciences humaines et sociales : cultures, individus, sociétés

THÈSE

présentée pour l'obtention du grade de
Docteur de l'Université Paris-Descartes
Discipline : Sciences du Langage

La migration des silences (Bulgarie-France)

De la mise en récit du non-dit de l'histoire communiste à son impossible
transmission familiale

Soutenue publiquement par
Sophia Salabaschew

Le 30 novembre 2017

ANNEXES

JURY

Directrice de thèse	Mme Cécile CANUT Professeure des Universités, Université Paris-Descartes
Rapporteur	M. Salih AKIN Maître de conférences – HDR, Université de Rouen
Rapporteur	M. Antony TODOROV Professor, Nouvelle Université Bulgare de Sofia
Examineur	Mme Cécile LEGUY Professeure des Universités, Université Sorbonne Nouvelle
Examineur	Mme Svétla MOUSSAKOVA Maître de conférences – HDR, Université Sorbonne Nouvelle
Examineur	Mme Marie VRINAT NIKOLOV Professeure des Universités, INALCO

Sommaire

Annexe 1 : Cartes de la Bulgarie	5
Annexe 2 : Les interactions	7
2.1. Tableau récapitulatif des interactions	9
2.2. Transcription des interactions	10
2.3. Les interactions	11
2.3.1. Interactions avec Al	11
2.3.2. Interactions avec Alex.....	23
2.3.3. Interactions avec Anna.....	31
2.3.4. Interactions avec Caroline.....	47
2.4.5. Interactions avec Elizabeth	94
2.3.6. Interactions avec Inana.....	127
2.3.7. Interactions avec Nicole	144
2.3.7.1. Nicole première interaction.....	144
2.3.7.2. Nicole deuxième interaction	172
2.3.7.3. Nicole troisième interaction	174
2.3.7.4. Nicole quatrième interaction.....	181
2.3.8. Interactions avec Alexandra.....	185
2.3.9. Interactions avec Joro.....	194
2.3.9.1. Joro première interaction	194
2.3.9.2. Joro seconde interaction	212
2.3.10. Interactions avec Teko	217
2.3.10.1. Teko première interaction	217
2.3.10.2. Teko deuxième interaction	226
2.3.10.3. Teko troisième interaction	228
2.3.10.4. Teko quatrième interaction	229
2.3.10.5. Teko cinquième interaction	237

Annexe 3 : INALCO	245
Annexe 4 : Théâtre.....	255
4.1. Tribulation d’une étrangère d’origine. Elizabeth Mazev	255
4.1.1. Programme	256
4.1.2. Recette de la <i>chopska salata</i>	260
4.1.3. Photos de la représentation	262
4.2. Orchestre Titanic.....	263
Annexe 5 : Recette de cuisine bulgares	267
5.1. Livre de cuisine bulgare 1	267
5.2. Livre de cuisine bulgare 2	269
5.3. Livre de cuisine bulgare 3	275

Annexe 1 : Cartes de la Bulgarie



BULGARIE





Annexe 2 : Les interactions

2.1. Tableau récapitulatif des interactions

Prénom	Sexe	Age (environ)	Situation familiale	Date	Lieu	Durée	Enregistrement	Transcription
Al	M	25	Célibataire	25 janvier 2014	Dans un café près de la place de Stalingrad, Paris	1h30	Oui	Partielle
Alex	M	29	Célibataire	4 juillet 2013	Dans un restaurant japonais à Paris	1h30	Oui	Oui
Anna	F	33	Mariée, un enfant	29 janvier 2013	Chez elle, dans le Loiret	2h	Oui	Oui
Caroline	F	29	En couple	17 juin 2013	Dans un café place Gambetta, Paris	7h	Oui	Oui
Elizabeth	F	50	En couple, deux enfants	10 juin 2016	Dans un café à Pigalle, Paris	2h	Oui	Oui
Inana	F	30	En couple	6 avril 2016	Dans un restaurant près de l'Inalco	2h	Oui	Oui
Nicole	F	60	Célibataire, un enfant	5 février 2013	Dans un café près de l'Inalco	1h30	Oui	Oui
				3 novembre 2013	Dans un couloir de l'Inalco	5 min		
				1 ^{er} juillet 2015	Dans un restaurant bulgare à Montrouge	36 min		
				11 décembre 2015	Dans un restaurant au Trocadéro, Paris	25 min		
Alexandra (parent)	F	60	Mariée, deux enfants	5 octobre 2016	Dans un salon de thé	30 min	oui	oui
Joro (parent)	M	75	Marié, un enfant	16 janvier 2015	Lors d'un dîner chez Teko à Paris	1h30	Oui	Oui
				12 avril 2015	Lors d'un déjeuner chez un ami à Versailles	20 min		
Teko (parent)	M	71	Marié, deux enfants	1 janvier 2011	Dans son salon à Paris	2h	Oui	Oui
				28 février 2014	Dans un restaurant à la Madeleine, Paris	15 min		
				9 novembre 2015	Dans sa salle à manger à Paris	40 min		
				27 novembre 2015	Dans sa salle à manger à Paris	45 min		

Figure 1 Tableaux récapitulatif des interactions

2.2. Transcription des interactions

Les interactions présentées dans les annexes ne correspondent pas à la totalité des interactions qui équivalerait à plus d'une trentaine d'heures d'enregistrement. Il s'agit des interactions enregistrées en lien avec les sujets traités dans ma recherche. Elles sont proposées par ordre alphabétique et organisées tout d'abord par les conversations que j'ai eues avec les enfants de la seconde génération, puis celles avec les parents de la première génération. Avant chaque transcription sont décrits brièvement le contexte d'énonciation, ainsi que la date et la durée de l'échange. J'ai volontairement retiré des passages que j'estimais trop personnels des transcriptions pour préserver les confidences et respecter ainsi la confiance donnée par ces personnes lors des conversations. Ces retraits sont indiqués par la convention : (...)

Les conventions de transcription utilisées sont les suivantes :

/	Pause intonative courte
//	Pause intonative longue
///	Silence prolongé
?	Intonation interrogative
OUI	Insistance sur une syllabe ou un mot
XXX	Parole inaudible
<i>(il rigole)</i>	Indication paraverbale
<i>njama drugi</i>	Passage dans une autre langue que le français
36.	Numérotation des tours de parole

2.3. Les interactions

2.3.1. Interactions avec AI

Le 25 janvier 2014, nous nous se retrouvons au métro Stalingrad et nous allons prendre un verre dans un bar/café. Nous discutons pendant plus d'une heure et demi. Malheureusement l'enregistrement que j'avais réalisé s'est effacé avant que je n'ai pu le retranscrire en entier. Ici, sont retranscrites les 40 premières minutes de notre conversation.

Nous commençons par parler du choix des premières années d'étude à l'université.

1. Sophia : donc pour l'instant tu te cherches et là le bulgare à l'inalco c'est en attendant ou tu voudrais ///
2. AI : mais je sais pas trop ce que je vais faire après euh je ne sais pas je ne sais pas trop je vais juste valider ma licence pour le coup ça c'est sur je vais valider ma licence et après on verra / je partirai sur un master / je sais pas trop / je suis juste dans l'optique de valider ma licence pour le moment
3. Sophia : d'accord / c'est bien déjà
4. AI : oui oui c'est déjà pas mal
5. Sophia : mais toi t'as des bases déjà
6. AI : ouais j'ai des bases que t'oublies pas mais ce qui était bien à l'inalco moi je me souviens les premiers jours j'étais vraiment pas très bon et j'ai quand même appris certains trucs que j'avais oublié et du coup je les ai retenus / il faut se remettre dans le bain en fait
7. Sophia : parce que toi on t'a parlé bulgare / tu parlais bulgare petit ou
8. AI : oui / bah en fait c'était même la première langue que j'ai apprise
9. Sophia : c'est vrai
10. AI : ouais avant le français / mais bon après dès que j'ai appris le français / je me suis mis surtout à parler français ou moins le bulgare du coup

11. Sophia : parce que toi tu es né en France ?
12. Al : oui
13. Sophia : raconte moi un peu ta vie / non mais franchement ça m'intéresse énormément par ce que on a voilà moi aussi mon père est bulgare mais moi il ne m'a pas parlé bulgare
14. Al : vous vous êtes jamais vu du coup ?
15. Sophia : quoi ? ah si si si bien sûr
16. Al : mais il te parlait pas bulgare
17. Sophia : oui il m'a pas parlé bulgare en disant que ça servait à rien / mais qu'il y a tellement peu de gens qui parlent le bulgare
18. Al : c'est dommage quand même
19. Sophia : oui j'avoue
20. Al : et c'est gratuit je veux dire ça reste gratuit
21. Sophia : exactement non il ne m'a pas fait ce cadeau gratuit donc voilà je me tape l'inalco et je comprends toujours rien quand je regarde un film je comprend strictement rien
22. Al :
23. Sophia :
24. Al :
25. Sophia : non mais je pense qu'on a pas mal de points communs / et là je fais ma thèse sur un sujet tu vas me dire si ça te parle / c'est sur d'une certaine manière comment se transmettent les silences et les paroles dans les histoires de parcours de vie dans notre type de famille c'est à dire avec un père ou une mère bulgare et
26. Al : tu veux dire le silence des paroles
27. Sophia : enfin dans les histoires familiales des parents comment passent aussi les silences et les paroles et qu'est ce que de l'histoire du passé des parents est arrivée jusqu'à nous
28. Al : tu veux dire les différences entre les générations
29. Sophia : ouais entre deux générations et entre nous qui avons grandi entre deux cultures / par exemple est ce qu'on t'a transmis une langue ou pas / est ce qu'on a transmis des histoires
30. Al : d'accord
31. Sophia : est ce que tu connais les histoires de tes parents / de ton père surtout / euh et en plus ton père c'est un peut particulier parce qu'il a écrit aussi un livre sur son histoire
32. Al : oui oui /

33. Sophia : donc est ce que
34. Al : je l'ai lu
35. Sophia : tu l'as lu ? et est ce qu'il t'a raconté aussi ses choses là ? enfin il te racontait ces histoires ou tu l'as juste lu ?
36. Al : non je l'ai lu parce que je l'ai jamais vu en fait
37. Sophia : comment ça ?
38. Al : j'ai jamais vu mon père
39. Sophia : t'as jamais vu ton père ? ah je savais pas
40. Al : non non jamais /
41. Sophia : ah je ne savais pas que tu n'avais jamais vu ton père
42. Al : non je ne l'avais jamais vu
43. Sophia : parce que il vivait en France un petit peu quand même
44. Al : euh je crois je crois qu'il enfin je sais qu'il a habité en Allemagne
45. Sophia : ouais
46. Al : je sais qu'il a vécu en Bulgarie aussi / et un petit peu en France mais ça je crois que c'est quand il était avec ma mère
47. Sophia : ouais
48. Al : je pense que c'est quand il était avec ma mère oui
49. Sophia : et ensuite il est reparti ou
50. Al : euh après ils ont divorcé avec ma mère et aucune nouvelle
51. Sophia : c'est vrai
52. Al : ouais aucune nouvelle oui
53. Sophia : mais il était en France ou il était reparti en Allemagne
54. Al : je crois qu'il est / je crois qu'il est parti en Allemagne ou en Bulgarie // donc si tu veux tout ce que je sais tout ce que je sais de lui c'est juste deux livres / enfin deux trois livres effectivement / euh une petite nouvelle et deux livres
55. Sophia : ah oui c'est comme ça que tu as appris un peu l'histoire de ton père
56. Al : et encore un des livres je l'ai lu il y a 10 ans donc euh si tu veux le point de vu que j'ai dessus / il faudrait que je le relise quoi / il faudrait vraiment que je le relise
57. Sophia : ah je ne savais pas du tout en fait que
58. Al : je pensais te l'avoir dit en fait

59. Sophia : non non je ne savais pas du tout ah donc en fait c'est par ta mère que tu as appris
60. Al : voilà / surtout par ma mère en fait
61. Sophia : le bulgare et un peu l'histoire
62. Al : voilà exactement / tout par ma mère
63. Sophia :
64. Al :
65. Al :
66. Sophia :
67. Al :
68. Sophia :
69. Al :
70. Sophia :
71. Al :
72. Sophia : et vous avez toujours habité à Paris ou vous avez bougé
73. Al : alors c'est assez compliqué si tu veux / moi je suis né à Paris et à l'âge de 3 ans on a déménagé en Bulgarie où j'ai été au primaire après
74. Sophia : ah oui / primaire bulgare
75. Al : voilà / c'est là que j'ai appris le bulgare / qui était ma première langue / j'ai appris à parler à 3 ans / et ensuite alors après la Bulgarie / on est allé 4 ans et demi en Hongrie / c'était super beau
76. Sophia :
77. Al :
78. Sophia :
79. Al :
80. Sophia :
81. Al :
82. Sophia :
83. Al :
84. Sophia : et donc toi tu es resté de quel âge à quel âge en Hongrie ?
85. Al : eh de 8 à 12
86. Sophia : ah ouais

87. Al : de 8 à 12 / après c'était la Bulgarie à nouveau
88. Sophia : ah oui / moi je pensais que vous étiez plus en France que ça
89. Al : non on a pas mal voyagé euh donc ensuite de 12 non de en fait de 11 à 13 euh la Bulgarie et après 14 ans / à 14 ans de nouveau on est arrivé à Paris et on est resté depuis / on s'est sédentarisé à ce moment là
90. Sophia : ah oui tu as beaucoup bougé quand même
91. Al : oui
92. Sophia : et tu aimais bien la Bulgarie ?
93. Al : la Bulgarie / ça me plaisait bien mais je pense que mes meilleurs souvenirs sont en Hongrie / je trouve que c'était magnifique la Hongrie / grand magnifique
94. Sophia : donc tu avais 10 ans / ta sœur n'était pas née à ce moment là
95. Al : non / ma petite sœur est née lorsque qu'on est arrivé pour la deuxième fois là bas en Bulgarie / juste avant de partir en France d'ailleurs
96. Sophia :
97. Al :
98. Sophia :
99. Al :
100. Sophia : ah oui tu as beaucoup bougé et finalement quand tu es retourné en Bulgarie après quand tu avais 11 ans c'était dans une école française à ce moment là
101. Al : oui l'école française Victor Hugo / j'étais en contact avec des bulgares d'ailleurs on avait des cours de bulgare / des bulgares plutôt fortunés et d'autres français fils de diplomates
102. Sophia : et là on est après 89 en fait
103. Al : euh oui je suis née en 91 / deux ans après
104. Sophia : donc après quand tu y es retourné c'était évidemment après
105. Al : oui euh c'était après
106. Sophia : et après quand tu es revenu en France ça devait faire une sorte de choc finalement
107. Al : oui
108. Sophia : parce que tu n'avais jamais habité en France
109. Al : oui effectivement c'était assez différent parce que les gens sont différents / bon bah on s'adapte / on s'adapte mais je me souviens qu'au début c'était pas évident

- 110.Sophia :
- 111.Al :
- 112.Sophia :
- 113.Al :
- 114.Sophia : oui donc on va dire que tu as été plus souvent hors de France qu'en France / enfin presque moitié du temps quoi
- 115.Al : euh attend que je me souviens ah mais si ça fait un petit moment que je suis en France maintenant depuis mes 14 ans ça fait 8 ans / 8-9 ans ouais là pour le coup on a un record
- 116.Sophia : et tu te sens quoi tu te sens français bulgare hongrois européen mondial
- 117.Al : écoute je dirais plutôt français / mais français bulgare aussi / comme j'ai dit mon père était quand même bulgare / comme j'ai beaucoup vécu aussi en Bulgarie / je me considère un peu les deux quand même
- 118.Sophia : et puis tu t'appelles Alexandre ou Alexander ?
- 119.Al : Alexandre / Alexandre // après ça varie en fonction des gens / ma mère m'appelle Al / mes potes ils m'appellent XXX (*son nom de famille*)
- 120.Sophia : ah oui avec le nom de famille
- 121.Al : oui parce que ils en voient rarement / ça les fait tous rire donc du coup XXX (*son nom de famille*)
- 122.Sophia : tu as des surnoms aussi ?
- 123.Al : non / moins que mon frère / je sais que lui
- 124.Sophia : Marc
- 125.Al : oui marc / alors lui c'est alors lui j'ai déjà entendu ses amis l'appeler kalachnikov une fois / Markov / et puis Marco polo aussi
- 126.Sophia : ça part dans des délires // et toi Al ou Alex
- 127.Al : ou XXX (*son nom de famille*) / en général les gens m'appellent XXX (*son nom de famille*)
- 128.Sophia : c'est drôle / tu me diras c'est court / moi on m'appelle rarement XXX (*mon nom de famille*)
- 129.Al : moi j'aurai préféré Alex tu vois mais ça ne me dérange pas je veux dire les gens font comme ils le sentent
- 130.Sophia : quand même tu as enfin comme moi aussi / un nom et un prénom assez marqué / ça

fait pas très français de toute manière

131.Al : Alexandre si ça a un coté bien français quoi

132.Sophia : mais ça peut faire aussi

133.Al : oui Alexander

134.Sophia : mon frère par exemple il s'appelle Alexander et ce que je disais c'est drôle Anna je ne sais pas si tu te rappelles une blonde avec les cheveux frisés

135.Al : oui

136.Sophia : euh elle sa grande sœur s'appelle Sophia et son petit frère s'appelle Alexandre

137.Al : c'est drôle ouais comme si les mêmes noms revenaient souvent

138.Sophia : franchement // et donc toi ton surnom c'est ton nom de famille quoi

139.Al : voilà après ma mère m'avait dit enfin si tu veux dans la nouvelle de mon père / il aurait soit disant trouvé mon nom en faisant une ballade vers le pont Alexandre 3 et qu'il a trouvé sublime et du coup il s'était dit mon fils s'appellera Alexandre / enfin c'est ce qu'il avait écrit dans la nouvelle que j'avais lu / c'est ce que ma mère m'avait dit

140.Sophia : c'est beau

141.Al : ouais c'est pas mal comme histoire

142.Sophia :

(...)

143.Sophia : donc il est parti tu avais quel âge alors ?

144.Al : j'avais quel âge /// je pense que j'avais 2 ans

145.Sophia : 2 ans

146.Al : ouais deux ans deux ans et demi

147.Sophia : ça fait pas beaucoup de souvenir effectivement

148.Al : très peu / un petit flash / un petit flash / quelques petits flashes quand même

149.Sophia : une ou deux photos sûrement aussi

150.Al : non juste un souvenir d'une scène de dispute avec ma mère dans un appartement avec des cartons et du papiers bulles de partout / quasiment vide / donc à mon avis c'est un emménagement

151.Sophia : oui ça y ressemble

152.Al : la première voiture enfin la voiture qu'avait ma mère quand j'avais deux ans / une voiture marron / un fois on était garé devant la société générale / des flashes

- 153.Sophia : c'est marrant ça à deux ans alors / moi mon premier souvenir alors je ne sais pas du tout ce que ça pourrait être / si je me rappelle de mon baptême / mais à trois ans
- 154.Al : orthodoxe ?
- 155.Sophia : ouais
- 156.Al : ouais pareil
- 157.Sophia : et ou alors ? ah bah non toi tu étais en Bulgarie // donc toi les premiers souvenirs c'était les cartons et la banque
- 158.Al : oui ça veut dire que je suis fait pour la finance
- 159.Sophia : je pense que c'est ça // oui et donc avec ta mère vous parlez quand même français ?
- 160.Al : oui
- 161.Sophia : et quand vous étiez en Bulgarie aussi vous parliez français ? vous avez toujours parlé français ?
- 162.Al : alors effectivement on parlait le plus français mais de temps en temps quand même elle faisait un effort pour me parler bulgare / mais bon je pense qu'elle a du sentir que mon frère et moi on préférait parler français / après il y avait notre / mon beau père donc le père de mon frère qui lui nous parlait tout le temps en bulgare /
- (...)
- 163.Sophia : c'est vrai ? mais euh et avec ton frère par exemple vous ne parliez qu'en français
- 164.Al : oui hum hum qu'en français même avec ma sœur d'ailleurs on parle qu'en français
- 165.Sophia : oui parce que elle est aussi dans une école
- 166.Al : bulgare ouais / elle apprend le bulgare aussi / mais je trouve qu'elle apprend vite
- 167.Sophia : donc oui mais en même temps quand vous étiez en Bulgarie ça faisait la langue un peu secrète quoi le fait de se parler en français par rapport aux autres
- 168.Al : hum non parce que euh parce que les bulgares avec qui j'étais même au primaire ils parlaient français aussi il y avait des français
- 169.Sophia : ah d'accord
- 170.Al : parce que c'était euh je sais plus trop tu devais avoir la maternelle tu avais le primaire aussi qui devait être rattaché à Victor Hugo à ce moment là / je sais pas trop parce qu'il y avait pas mal de changements mais il me semble que j'étais avec des français et ce qui est assez drôle d'ailleurs c'est qu'au primaire je connaissais des garçons avec qui on était potes que j'ai revu euh dans ma classe en arrivant à nouveau en Bulgarie en 6ième et en 5^{ème} / genre

on s'est revu 10 ans après c'était pas mal et d'ailleurs je les recroise de temps en temps quelque fois en soirée parce qu'ils vivent à Paris maintenant / en fait t'en a pas mal qui vivent à Paris maintenant

171.Sophia : oui cette école là étaient plus francophone donc avec une perspective d'étude en France

172.Al : exactement tu en as si tu veux / t'en a quelques uns qui sont restés à Sofia / mais la majorité / j'en connais qui sont partis à Bruxelles d'autres vers Londres / vers Brighton même Manchester et d'autres en France

173.Sophia : et c'est pour faire quoi comme sorte d'étude alors ? des études plus commerces un truc comme ça ou

174.Al : alors euh plutôt commercial je pense c'est plutôt hétéroclite en fait

175.Sophia : oui mais ton frère aussi il est parti à Londres ?

176.Al : alors lui ouais mon frère est parti à Londres pour étudier // mais alors lui sur le coup il savait très bien ce qu'il voulait et j'étais plus ou moins jaloux enfin façon de parler

177.Sophia : qu'est ce qu'il veut faire ?

178.Al : il veut être buisines consultant

179.Sophia : c'est vrai que c'est précis

180.Al : il veut en gros si tu veux il veut donner des conseils il veut être la personne qu'on consulte pour tel / en fait je sais pas trop parce que c'est pas trop mon délire / mais je sais plus en entreprise quelque chose comme ça / avant il voulait être diplomate aussi / donc lui il veut vraiment voyager ça c'est sûr

181.Sophia : ah oui voyager

182.Al : moi aussi d'ailleurs j'aimerais bien voyager

183.Sophia :

184.Al :

185.Sophia :

186.Al :

187.Sophia :

188.Al :

189.Sophia :

190.Al :

191.Sophia :

192.Al :

193.Sophia :

194.Al :

195.Sophia :

196.Al :

197.Sophia :

198.Al :

199.Sophia :

200.Al :

201.Sophia :

202.Al :

203.Sophia :

204.Al :

205.Sophia :

206.Al :

207.Sophia :

208.Al :

209.Sophia :

210.Al :

211.Sophia :

212.Al :

213.Sophia :

(...)

214.Sophia : mais Berlin j'avais été il y a 3-4 ans et j'avais adoré

215.Al : moi ça fait hyper longtemps c'est pour ça que j'aimerai bien y retourner / mes souvenirs sont flous // je sais plus j'avais 16 ans

216.Sophia : oui c'est ça il faut réactualiser

217.Al : ça fait 7 ans que je n'y suis plus allé

218.Sophia : ça a du changer en plus entre temps

219.Al : ouais mais en plus les choses changent entre temps / bah je sais que Sofia ça a beaucoup

changé

220.Sophia : et toi tu y retournes ou tu n'y es pas retourné depuis un petit moment ?

221.Al : pas depuis mes 16 ans / mais il fallait à un moment que je me paye moi même les voyages c'était pas évident

222.Sophia : et vous avez quand même un appartement quelque chose là bas

223.Al : puis il y a l'appart de mon père d'ailleurs / un petit appart dans lequel vivait mon père

224.Sophia : et que tu as pu récupérer ?

225.Al : oui oui / que j'ai pu récupérer effectivement

226.Sophia : donc en gros / il faut que tu te payes le billet d'avion

227.Al : voilà exactement

228.Sophia : parce qu'après sur place

229.Al : après / j'ai laissé ma mère gérer l'appart donc je pensais qu'il est plus destiné à la vente / il est pas excellent / plutôt mal entretenu / mal géré en fait au niveau du

230.Sophia : et ton père il avait d'autres enfants ?

231.Al : oui / il a eu quelques femmes oui

232.Sophia : c'est vrai ?

233.Al : il a eu je crois que ma mère c'était sa troisième femme / je sais pas trop mais je sais qu'il a eu plusieurs femmes / et plusieurs enfants

234.Sophia : et que tu connais

235.Al : j'ai rencontré alors une demi sœur / j'ai rencontré une demi sœur qui euh qui d'ailleurs à un enfant maintenant

236.Sophia : donc tu es oncle

237.Al : oui / ah oui c'est vrai oui / oui c'est vrai je suis oncle en effet et qui vit d'ailleurs en Allemagne / et c'est à peu près tout / mais je sais qu'il y a plusieurs XXX (*son nom de famille*)

238.Sophia : c'est vrai / c'est marrant ça / et tu en as rencontré donc une et ça s'est bien passé avec elle

239.Al : en fait c'est ma mère qui a pris contact avec elle / et du coup elle l'a invitée dans l'appart de ma mère du coup une fois et j'ai eu l'occasion de la rencontrer mais je l'ai vu sur facebook mais après je n'entretiens pas trop de contact

240.Sophia : et elle est plus âgée ou plus jeune

241. Al : oui plus âgée oui / je me souviens plus je pense qu'elle a la trentaine / après trente ans /
la trentaine

242. Sophia : c'est marrant et donc il y en a plusieurs comme ça

243. Al : je pense ouais

244. Sophia : et donc toi l'histoire de ton père c'est resté un peu un flou / enfin je veux dire

245. Al : assez flou oui assez flou

246. Sophia : et tu n'as pas envie de

(fin de la transcription)

2.3.2. Interactions avec Alex

Conversation avec Alex réalisée à l'heure du déjeuner dans un restaurant japonais, le 4 juillet 2013 (une heure trente d'enregistrement).

1. Sophia : donc alors / raconte moi un peu / je te dis déjà mon sujet de thèse d'accord : donc la migration des silences et des non dits dans les histoires de parcours de vie à l'intérieur des famille dont un membre est issu de la migration bulgare communiste
2. Alex : ok
3. Sophia : est ce que ça te parle ?
4. Alex : ça me parle / ça me parle car je me reconnais dans cette expression / bah si c'est vrai // je suis moi même fils de (*il prend une voix différente de d'habitude il articule beaucoup et je rigole*) quoi ? C'est vrai attend
5. Sophia : oui je sais mais c'est la voix
6. Alex : attend / c'est ma voix d'artiste / je suis moi même fils de immigré/ réfugié politique arrivé dans un pays // donc je suis maintenant conscient que que tout ce qui a été dit était pour me protéger
7. Sophia : ah ouais ? raconte / ça veut dire quoi ?
8. Alex : sur le silence
9. Sophia : ouais
10. Alex : le silence des par exemple quand on était petit
11. Sophia : ouais
12. Alex : attend parce que je peux me perdre dans ce que je dis
13. Sophia : non mais franchement dis moi ça m'intéresse / un silence de quoi tu penses
14. Alex : attend j'essaye d'être dans ton sujet attend attend ne me force pas trop je peux parler mais/ non c'est pas vraiment c'est pas comme ça que je le ressens

15. Sophia : vas y moi je veux savoir de ce que tu ressens / déjà ton côté parce que tu as un nom et un prénom assez fort
16. Alex : ouais je suis très fier de mes origines / je les revendique / ça m'écarte / ça ne me fait pas que français
17. Sophia : et par rapport à qui ?
18. Alex : à tout à tout le monde à tout ceux / à l'école euh gens que je rencontre / ça permet de / c'est toujours bien / ça permet de discuter sur des sujets souvent de dire des comparaisons d'origine / c'est sympa
19. Sophia : ça c'est vrai ça / donc tu le vis d'une manière positive / mais est ce que par exemple le fait de ne pas parler la langue ça te pose pas ?
20. Alex : bah moi je m'en fous un peu / je suis un peu un jemenfoutiste donc euh / ça aurait été bien non j'aurai bien aimé la parler mais euh c'est beaucoup de temps d'apprendre à mon avis pour bien parlé ou alors si on avait été éduqué / enfin si on nous l'avait appris dès qu'on était petit ça aurait été différent / mais est ce que c'était bien je ne sais pas si / moi je pense que c'était bien de ne pas parler / vis à vis de papa et de respecter parce que c'était lui qui voulait pas / qui veut pas qu'on y aille et qui veut pas enfin y aller surtout lui et qu'on parle il nous a jamais appris quoi enfin il a jamais voulu nous apprendre plus que ça
21. Sophia : oui parce qu'on l'entendait quand même pas mal mais
22. Alex : oui mais c'est marrant d'entendre / c'est aussi un parti / pt'être un truc secret / ça te permet de discuter avec enfin de discuter plus librement
23. Sophia : mais c'est vrai que moi j'aurai bien aimé faire parti de l'autre côté quoi de la partie de ceux qui comprennent le secret / tu vois / mais je comprends aussi cette façon de vouloir respecter
24. Alex : mais alors quels secrets ?
25. Sophia : ah bah ça je sais pas
26. Alex : de quel secret parle t on
27. Sophia : non mais d'avoir une langue secrète tu vois de pouvoir par exemple tous les deux de pouvoir se dire un truc et de parler en bulgare ça aurait été marrant
28. Alex : oui mais en même temps ouais / ça aurait été il aurait fallu que maman parle bulgare ça aurait été plus facile c'était pas très possible quand il y avait que un surtout c'est pas l'anglais / c'est le bulgare / tu peux pas apprendre ailleurs pratiquement / sauf là ou toi tu vas

29. Sophia : est qu'est ce que tu connais de l'histoire de papa en fait / tu connais bien tu penses
30. Alex : bah je connais par ce que j'entend / ce qu'on me raconte depuis que je suis petit donc comme c'est si il y a quelque fois des trucs nouveaux mais en général c'est des trucs on entend toujours un peu les mêmes histoires / mais peut être que moi je ne les perçois pas à chaque fois de la même manière / euh bon après c'est vague les histoires je pourrais pas les /// (*Serveur arrive*) /// et donc euh voilà / pas de problème avec mes origines / je préfère être dans la position de respecter le choix de mon père
31. Sophia : ouais / je comprends très bien
32. Alex : et euh fff ça me dirait pas non plus / enfin je ne suis pas sûr d'apprendre un jour le bulgare tu vois vraiment honnêtement / peut être un début ou des trucs comme ça tu vois sauf si je sors avec une bulgare
33. Sophia : déjà tu maîtrises les gros mots
34. Alex : déjà je peux dire *da tieba maikata kutchka* /
35. Sophia : et t'as déjà rencontré des bulgares
36. Alex : ouais j'ai déjà rencontré des bulgares à droite à gauche / j'ai déjà rencontré des gens pareils dans mon cas qui ne parlaient pas bulgare / d'autres gens qui parlent bulgare / j'vais sûrement en rencontrer beaucoup l'année prochaine par ce que y'a Ekaterina (*une cousine*) qui habite à New York et qui a l'air d'avoir une bande bien sympathique / donc euh je pense que je vais sortir avec eux et donc rencontrer de nouveaux bulgares / donc je pourrais te donner d'autres informations sur ta thèse
- (...)
37. Sophia : toi ça te dirait un jour d'aller en Bulgarie
38. Alex : ah y aller ouais / ouais / ouais j'aimerais bien y aller comme ça tu vois en vacances mais pas pour pas pour retracer / fin si / voir les endroits d'accord mais ouais si si ouais voir les endroits où il a habité // vas y pose moi d'autres questions guide moi vers ce que tu veux savoir
39. Sophia : d'accord donc des histoires qu'il t'a raconté on va dire par rapport à comment il est parti de la Bulgarie / comment il est allé jusqu'en France / c'était quand même des chose qui / est ce que tu racontes ça à d'autres personnes ou est ce que tu sens qu'il faut pas raconter non plus / tu vois ce que je veux dire

40. Alex : non non je sens pas qu'il faut pas raconter / non non / euh / mes amis mes amis ils savent à mon avis que / fin j'ai déjà dû dire plus ou moins qu'il est parti de Bulgarie enfin je sais pas je suis jamais vraiment rentré dans les détails en même temps // non mais j'ai pas non je pense pas qu'il faut pas pas le dire / après peut être à des gens ouais aux gens que tu connais pas quoi forcément / moi je raconte pas ma vie aux gens que je connais pas
41. Sophia : par rapport à ça toi / je sais pas est ce qu'il y a une différence entre toi et moi moi je ne sais pas mais facebook / le fait de marquer des informations sur moi ça me stresse énormément
42. Alex : ouais je comprends
43. Sophia : et toi t'en mets quand même souvent / enfin t'étale pas toute ta vie
44. Alex : ouais non je fais attention / ouais mais c'est une image même
45. Sophia : que tu te crées
46. Alex : non que je me crée non parce que je me fais une image de toute façon / ouais moi je sais /// mais qu'est ce que ça va faire / je mets pas des informations sur / regarde ce que je mets c'est des trucs enfin ceux qui sont sur facebook savent que je fume de la beuh que fin je cache rien quoi de ces trucs comme ça donc j'ai pas peur non plus / j'ai même pas peur que les parents tombent dessus tu sais je m'en fous / vraiment je m'en fous pour le coup je m'en fous et euh et je crois pas au fait de pouvoir être / sûrement quand il veulent faire une enquête sur quelqu'un ils suivent les gens enfin ils ont le droit d'avoir les forcément
47. Sophia : ouais moi ça me paraît logique qu'avec facebook et tout que tout le monde peut être écouté
48. Alex : mais bon au téléphone c'est pareil / limite moi je crains plus limite quand je parle au téléphone que sur facebook
49. Sophia : oui parce que je pense que en tout cas moi j'ai ce souvenir là / même si y'a 5 ans de décalage / mais moi j'ai un souvenir tu vois que papa nous a inculqué / faut / quand tu parles au téléphone effectivement tu te rappelles au Trocadéro j'avais toujours l'impression qu'il était toujours sur écoute tu vois / de on peut toujours être espionné / des choses comme ça et moi franchement ça m'est resté c'est pour ça que facebook j'ai du mal à / tu vois / toi tu marques tes informations politiques et moi c'est vrai je reste toujours flou par rapport à tout ça car je veux pas donner des choses vraies tu vois / même si / et en même temps quand je

raconte des choses à des gens mais moi tu me prends en interrogatoire mais je vais tout dire / mais / justement comme j'ai peur de dire je dis rien en même temps

50. Alex : facebook c'est un exemple particulier parce que / moi je sais très bien que toi tu regardes tout / tu es dans l'esprit voyeur de facebook donc c'est aussi très marrant parce que personne ne sais que tu es là / personne ne sais que tu existes sur facebook et tu vois tout ce que les autres font
51. Sophia : je regarde tous les jours ouais
52. Alex : donc ouais tu vois non ça on est surement différent là dessus
53. Sophia : mais tu as ce souvenir quand on était petit
54. Alex : mais au téléphone je crains toujours d'être sur écoute / au téléphone je dis moins de truc sur ma famille que / fin je dis jamais de trucs sur ma famille mais je parle pas de la maison par exemple la maison j'en parle pas au téléphone tu vois / qu'elle peut être vendue / genre à toi / j'ai pas envie de laisser des informations comme ça / je me dis plus que c'est pour papa qu'il veulent un truc donc / fin si je suis sur écoute c'est à cause de papa / donc moi je m'en fous totalement qu'on sache que je fume / surtout que fumer c'est vraiment le truc qui va devenir déjà légal et c'est un truc exagéré qui n'est pas plus pire que l'alcool
- (...)
55. Sophia : non mais je comprends bien la peur plus du téléphone / moi aussi j'ai toujours cru qu'il y avait des micros dans les murs surtout au Trocadéro / et c'est vrai que de ne pas parler de certaines choses dans certains endroits quoi / je pense que pour toi aussi c'est pareil
56. Alex : psychologiquement il y a toujours un truc
57. Sophia : par exemple côté religion / tu es baptisé orthodoxe grec et est ce que ça a une importance pour toi
58. Alex : pareil / je suis très fier d'être orthodoxe / bien plus que d'être catholique
59. Sophia : ouais c'est d'être un peu différent quoi
60. Alex : ouais voilà
61. Sophia : par exemple quand tu te marieras quand tu auras des enfants / tu feras un mariage comment tu penses toi ?
62. Alex : alors moi je ferai un mariage détente teuf / je ne sais même pas si j'irai à l'église
63. Sophia : et tes enfants ils seront baptisés quoi

64. Alex : franchement je ne sais même pas si j'irai à l'église et je sais pas si mes enfants ils seront baptisés / je ne sais pas avec qui je vais me marier donc je changerai pas de / je ne convertirai jamais / je ferai jamais convertir quelqu'un mais / moi je préférerai que mes enfants ils soit athées / si ils veulent faire un truc plus tard ou alors orthodoxe c'est sympa ouais
65. Sophia : oui je trouve ça sympa. et toi tu t'estimes comment religieusement / élevé dans une école avec des notions catholiques religieuses quand même
66. Alex : ouais mais moi les notions je les ai toujours un peu survolées // donc c'est vrai c'est bien d'être orthodoxe / ouais après je pourrais pas te faire une grande théorie sur ce qu'est l'orthodoxie / je sais deux trois trucs mais pourquoi je suis orthodoxe / pourquoi je ne voudrais pas rester orthodoxe / pourquoi je veux rester orthodoxe
67. Sophia : par exemple quand toi tu auras des enfants / tu les appellerais comment ?
68. Alex : je les appellerai
69. Sophia : June et Alice ?
70. Alex : ouais surement / p'être / si j'ai des jumelles sûrement / vraiment / pas sûr que j'appelle Alice et June si j'ai pas de jumelles / mais par rapport à des trucs heu qui me je sais pas ça sera
71. Sophia : tu n'appellerai pas ton fils Svétoslav ou Teko / parce que toi tu garderas le nom tu vois ce que je veux dire
72. Alex : bah / c'est pas grave j'ai pas un / fin si un nom à moitié / enfin un nom qui peut être pas du tout bulgare
73. Sophia : il peut être quoi ?
74. Alex : pas du tout de l'est mais américain quoi // tous les Alex aux états unis c'est Alexander / y'en a pas un / fin c'est américain après plutôt en Bulgarie si je m'étais appelé Alexandrov tu vois non mais vraiment
75. Sophia : non en Bulgarie c'est Alexander aussi / non mais c'est vrai que ça fait américain aussi / il y a l'ambiguïté qui est jouée aussi / même le w le schew ça joue
76. Alex : ça aussi // donc voilà pour la partie religieuse
77. Sophia : et tu penses par exemple pour le côté familial qu'on est que le fait que papa soit une sorte de déraciné sans famille à part XXX / est ce que le fait qu'il est créé une famille avec

maman et qu'on soit une petite famille de 4 d'une certaine manière / même si il y a papy mamy aussi / est ce que tu penses qu'on est assez uni par rapport à d'autres familles

78. Alex : moi je le vois pas comme ça / je le vois / moi je vois pas j'ai pas besoin de cet effet d'être proche tu vois
79. Sophia : on est quand même proche on peut pas dire
80. Alex : non mais pas avec tout le monde / autant XXX et Ani maman papy mamy papa toi moi / j'ai pas besoin de / fin je sais que c'est le grand truc dans la famille c'est d'être pas toi mais les parents c'est de nous appeler tous les jours / surement toi aussi / mais il y a un moment je leur répond plus parce que je veux pas qu'ils m'appellent tous les jours à un moment j'ai rien à dire / à part la météo / fin à part la météo j'ai rien fait de spécial tu vois / et si on s'appelle dans 2 jours on aura plus de choses à se dire et ça sera plus intéressant / donc je ouais ça ne me dérange pas de pas / après c'est une question de / je sais que je n'ai pas les mêmes principes que vous sur ça de vraiment / c'est pas de s'inquiéter mais euh un peu penser au pire qui puisse arriver / genre quand on prend l'avion est ce que tu as bien atterri quoi (*on rigole*) moi parfois j'oublie des fois de prévenir tu vois je m'en fous
81. Sophia : papa il envoie le *we just landed*
82. Alex : oui / le *we just landed* c'est marrant / moi ça me dérange pas d'envoyer des textos et tout mais à la fin euh ils t'appellent / c'est maman
83. Sophia : oui maman c'est un peu le lien entre tout le monde
84. Alex : c'est normal / franchement c'est normal c'est comme ça
85. Sophia : non mais je pense que par rapport à d'autre famille on est quand même super proche
86. Alex : ah oui on est très proche
87. Sophia : on part en vacances ensemble
88. Alex : ah oui c'est sur / on est très bien on est une très bonne famille je trouve
89. Sophia : je trouve que maintenant qu'on est tous adultes
90. Alex : ouais mais même avant
91. Sophia : mais avant on avait quand même pas mal de dispute / c'est quoi tes notes
92. Alex : ouais mais au final tu en rigoles maintenant quoi / donc moi je ne me serai pas vu avec une autre enfance / tu vois j'adore mon enfance / quand j'y repense je suis hyper nostalgique en plus de tout de tout de l'année 90 à l'année 2000 quoi

(...)

93. Sophia : oui moi aussi je suis très nostalgique du Trocadéro
94. Alex : ouais mais nostalgique sans être / j'adore y repenser genre c'est nostalgique j'aime bien y repenser et je c'est aussi une des raisons pour lesquelles je fume / ça te met dans un état où tu peux où mes émotions sont démultipliées par 50 et donc c'est délirant / quand je me rappelle des périodes au Trocadéro / suis entrain de fumer après non après avoir fumer c'est plus le même état mais pendant que tu fumes ton esprit est plus le même et tu commences à penser à que les bons côtés au côté bien et je sais pas avec tout ce que j'aime toute la musique
95. Sophia : c'était une bonne période
96. Alex : c'était marrant / moi j'aimerais bien enfin
97. Sophia : moi je rêve toujours où je suis aujourd'hui c'est le Trocadéro / toi t'habites où toi
98. Alex : non moi je suis dans le sud je crois ///
99. Sophia : tu te rappelles les ballades avec papa le dimanche / c'était sur la place et il jetait des pièces ?
100. Alex : tu sais moi j'y croyais vraiment je croyais vraiment qu'elles tombaient du ciel
101. Sophia : moi aussi
102. Alex : fin pas qu'elles tombaient du ciel mais qu'elles étaient là
103. Sophia : style tu découvres un trésor /// oui c'est sûr tu imagines / nous on est nostalgique d'une période / mais tu imagines papa d'un truc qu'il a jamais retouché depuis ça doit être quand même fort quoi / c'est pour ça qu'il regarde toujours la télé bulgare il est à fond / maman elle en peut plus maintenant qu'il a trouvé sur l'ipad toutes les chaînes bulgares c'est pire et il a 100 chaînes bulgares // non mais tu vois moi je sais que jamais je pourrais aller en Bulgarie / enfin outre en vacances et tout mais il y a un tel interdit qu'il nous a mis pour ça inconsciemment ou consciemment je sais pas trop que

(finalement on parle d'autre chose et nous partons du restaurant)

2.3.3. Interactions avec Anna

Le 29 janvier 2014 dans sa maison à Saint Hilaire les Andresis. Anna m'a invitée pour le déjeuner. Elle a déménagé depuis quelques mois à la frontière de l'Île de France, à une heure de Paris en voiture. J'arrive pour le déjeuner. Elle m'accueille avec Rodolphe son fiancé. Après la visite de sa nouvelle maison et des travaux qu'ils sont en train d'effectuer tous les deux, nous commençons à préparer le déjeuner. En entrée elle prépare devant mes yeux une banitsa, et sa technique de réalisation est différente de la mienne et très simple, je note la recette. Puis, Rodolphe prépare des filets de canards en sauce avec des petites pommes de terres et de l'ail. En dessert j'avais ramené des gâteaux. Tout ce repas préparé à la « minute » fait que le déjeuner s'est prolongé dans le temps ainsi que la conversation. La conversation enregistrée entre Anna et moi est arrivée après, à l'heure du café, vers 16 heures, pendant ce temps Rodolphe nettoyait dans la partie cuisine et intervenait parfois quand Anna lui posait des questions en rapport avec notre conversation.

1. Sophia : Donc bref / nous parlons comme d'habitude / non mais on a déjà parlé de tout ça depuis trois ans c'est vrai que ça fait trois ans qu'on parle tout ça / mais je vais te redire mon sujet et toi tu vas me dire ce que tu en penses si ça te parle toujours / donc ma problématique de sujet c'est : comment se transmettent les silences et les non-dits dans les histoires de parcours de vie à l'intérieur de famille dont un membre est issu de la migration de la Bulgarie communiste d'avant 1989 ? donc tu corresponds quand même à ça
2. Anna : oui parce que ma mère est bulgare et elle est partie avant
3. Sophia : elle est partie quand
4. Anna : en 1970 oui 69 ou 70 quand elle se marie avec papa
5. Sophia : et toi ta particularité quand même c'est que tes parents se sont connus là-bas sur place et puis elle est partie en France pour un mariage d'amour / et la dernière fois elle m'a raconté un peu la difficulté que c'était pour pouvoir sortir du pays

6. Anna : ah bah elle était obligé de se marier ma mère / alors déjà tu ne pouvais pas parler avec des étrangers c'était très mal vu / et puis ma grand-mère ne laissait pas partir sans avoir une assurance que c'était une assurance que ça allait bien se passer quoi
7. Sophia : moi un truc que je ne comprends pas c'est que à l'époque c'était facile enfin avec les mariages tu pouvais tu pouvais quand même partir et avoir un visa
8. Anna : oui une fois mariée oui
9. Sophia : et ils se sont mariés où alors en Bulgarie ?
10. Anna : en Bulgarie à Sofia ils ont fait un joli mariage
11. Sophia : c'est vrai
12. Anna : et je suis retombée sur les photos que je ne connaissais pas parce qu'en fait a priori quand papa et maman se sont pris la tête un certain nombre de fois maman a dû déchirer quelques trucs oui à / je suis tombée sur une photo elle est dans les tons un peu vert et tu la vois elle est dans le vent comme ça il y a des voitures qui sont garées dans la rue et elle est là dans le vent avec ses cheveux et sa robe
13. Sophia : en robe de mariée
14. Anna : oui et j'ai sa robe de mariée à l'étage
15. Sophia : c'est vrai
16. Anna : je suis rentrée dedans jusqu'à il y a 10 ans mais ne faisant plus 64 kilos je ne peux plus rentrer dedans
17. Sophia : oui
18. Anna : en dentelle très jolie
19. Sophia : et ton père il faisait quoi
20. Anna : mon père il faisait ils étaient une bande de quatre copains je crois / ils partaient comme ça en vacances ils faisaient le tour des pays un peu de l'Est donc ils se sont baladés on a même retrouvé / mon père mettait des notes sur les femmes qu'il rencontrait / des notes et puis des petits commentaires ouais / j'ai beaucoup apprécié / maman aussi je pense beaucoup apprécié / et à l'époque quand ils se sont connus il avait évidemment
21. Sophia : et les notes sont arrêtées après ta mère
22. Anna : non non non après il en est une autre je crois une roumaine et puis après il est revenu et puis et puis finalement bon bah ça devait être la bonne donc il a arrêté de chercher
23. Sophia : mais ta mère elle était francophone

24. Anna : alors en fait ma grand-mère parlait français / ma grand-mère a fait une partie de ses études en France / elle a fait des Beaux-Arts / et maman a appris le français à l'école et puis elle était à l'alliance et c'est comme ça qu'elle connut mon père parce qu'en fait je sais plus elle travaillait je sais plus si c'était du bénévolat ou s'ils étaient payés une misère mais elle s'occupait d'accueillir les français les étrangers / c'est comme ça qu'elle l'a connu
25. Sophia : Et tu penses que c'est aussi une sorte de coup de foudre
26. Anna : pour maman ? ouais / alors pas vestimentaire par ce que je pense qu'il était avec il était je crois avec un pantalon marron une veste verte enfin toutes les couleurs qui vont pas ensemble quoi / mais ouais ouais / je ne sais pas si c'est effectivement l'Occident qui a toujours attiré et puis on en faisait des caisses / l'image que maman avait de l'Occident c'était des gens raffinés qui avaient beaucoup de culture qui étaient / et quand elle est arrivée dans la famille d'ouvriers de mon père avec ma grand-mère qui savait à peine lire et écrire / c'était une famille de prolétaires et d'ouvriers / elle est descendue de bien haut // et puis au début pas tellement de pognon / donc elle te raconte / les tartines de pain avec de l'huile dessus / non il n'y a pas beaucoup d'argent
27. Sophia : ah oui c'est ça parce que au début quand elle est venue en France / elle est venue au bout de combien de temps ?
28. Anna : euh entre le moment où ils se sont connus et le XXX un an entre le moment où il se sont connus la première fois et ensuite ils se sont mariés / mais ils ont pas vécu ensemble si tu veux avant de se marier
29. Sophia : et ensuite elle est partie vivre dans la famille de ton père ?
30. Anna : alors ensuite ils avaient un petit appartement à Melun / un truc tout petit / très peu de moyens
31. Sophia : qu'est ce qu'il faisait ton père ?
32. Anna : alors mon père il faisait ses études et à côté il était déjà métrox
33. Sophia : c'est quoi métrox?
34. Anna : métrox / il donnait des cours / et c'était une époque où tu pouvais même encore sans avoir tes diplômes avoir un vrai métier / et en fait maman elle a fait en Bulgarie une licence d'architecture de l'urbanisme / et en France elle a fait une licence de Russe / parce qu'elle parlait Russe aussi / comme j'ai une partie de la famille qui est ukrainienne donc euh / et puis après elle était pionne et puis après elle a été CPE / et puis après toute sa carrière elle a été

CPE

35. Sophia : et donc le côté urbanisme n'a pas trop
36. Anna : ah non pas du tout / elle n'a jamais bossé dedans / mais c'est un truc qui la branchait à l'époque
37. Sophia : et elle est venue / elle avait quel âge quand elle est arrivée en France elle était jeune
38. Anna : 20 ans elle s'est mariée et puis direct après
39. Sophia : et elle a eu ta sœur combien de temps après alors
40. Anna : heu un an / parce ce que ma sœur est de 71 / 71 / moi de 82 et Alex 88
41. Sophia : il y a beaucoup d'écart entre vous
42. Anna : bah onze ans avec ma frangine et six avec mon petit frère
43. Sophia : avoue que c'est quand même drôle que ta grande sœur s'appelle Sophia que ton petit frère Alexandre / franchement par rapport à moi / c'est fou et ta sœur elle s'appelle Sophia pourquoi ?
44. Anna : parce que euh / je sais pas du tout / moi pas mal de grand-mères pensaient que parce que j'étais née la sainte Anna / mais pas du tout / c'était pas prévu
45. Sophia : et c'était prévu pourquoi alors
46. Anna : bah parce qu'ils aimaient le prénom / et Alexandre je sais pas
47. Sophia : et le fait que tous les trois vous avez un nom de famille français d'une certaine manière est ce que vous avez un prénom qui est au contraire a des sonorités qui peuvent paraître bulgares double culture et tout
48. Anna : oui peut-être / il est quand même vilain notre nom de famille / je vais bientôt changer
49. Sophia : mais non
50. Anna : bah si c'est laid / tu es obligé d'épeler par ce que les gens ne comprennent pas XXX (*son nom de famille*) / mais c'est bien je reste A.P.
51. Sophia : C'est quoi ton nouveau nom alors ?
52. Anna : XXX /
53. Sophia : Anna XXX // et tu vas retirer complètement ton nom
54. Anna : oui je n'y tiens pas plus que ça
55. Sophia : Et toi en fait ton côté / tu te sens française et bulgare ou bulgare et française tu te sens quoi toi ?
56. Anna : je me sens / je me sens les deux / et effectivement je pense que d'avoir je trouve

qu'effectivement le fait d'avoir ces deux trucs moi je trouve que ça m'a ouvert vachement plus que quand t'as / je trouve que c'est beaucoup plus riche que quand tu as une seule famille au même endroit / la même nationalité / pour la langue pour les différences // mais / non non les deux // après tu as une manière différente je crois de penser de réfléchir quand t'es là bas / enfin je suis contente quand je suis en vacances là-bas d'être en vacances si tu veux

57. Sophia : tu ne te verrais pas habiter là-bas
58. Anna : bah habiter oui / mais c'est tellement compliqué financièrement / il faut deux boulots et il faut faire les conserves pour avoir du pognon / il faut que tu / enfin les gens se rendent service mais / euh mais / c'est dérisoire / mon oncle avec la mort de ma tante je crois qu'il récupère en plus l'équivalent de 40 euros / enfin tu fais rien // moi j'ai toujours honte quand on va faire des grosses courses les premiers jours / quand ma meilleure amie était à la maison
59. Sophia : oui parce que c'est le salaire
60. Anna : bah non pas complètement le salaire mais / c'en n'est pas loin / donc effectivement si tu veux sortir tu sais que / tu vas lui offrir parce que tu as envie qu'elle profite et tu profites avec elle parce que / mais tout est comme ça // je sais que si tu veux te faire opérer moi je sais qu'avec ma frangine / maman avait donné beaucoup de sous j'avais donné des sous / bon j'ai pas donné 15 000 non plus / mais j'ai donné je sais pas 200 leva / et je pense que mon oncle si ma mère n'était pas derrière depuis des années / il aurait plus rien / il aurait pas de quoi manger
61. Sophia : et qu'est-ce qu'il fait ton oncle ?
62. Anna : il était taxi // et c'est un métier qui rapportait très très très bien à une certaine époque / mais qui là ça fait je crois / sauf si là les prix ont changé / mais je crois que ça fait trois ans que le tarif stagne / alors que l'essence a augmenté alors que tout a augmenté
63. Sophia : donc c'est plus rentable quoi
64. Anna : non je suis contente d'y aller là / tu vois vendredi je vais y aller / j'ai HATE mais je suis aussi contente quand je rentre
65. Sophia : et quand tu es là-bas tu penses que les gens te voient un petit peu comme une française ou comme une bulgare
66. Anna : non non non ils ne me voient pas comme une française / dans la rue quand je me promène on peut plutôt me parler en russe / Rodolphe aussi on peut lui parler en russe

(Le fiancé d'Anna Rodolphe est dans la cuisine qui est ouverte à côté)

67. Sophia : oui c'est vrai / tu peux avoir un air slave ou russe aussi
68. Anna : mais non si tu ne me connais pas
69. Sophia : par exemple tu as des amis là-bas
70. Anna : oui
71. Sophia : et que tu as connu comment alors
72. Anna : alors je les ai connus parce que / quand j'étais toute petite / en fait mon père et ma mère partaient en Bulgarie / ils avaient un camping-car qui leur permettait déjà de ramener beaucoup de nourritures et les techniques blanches tu sais / frigo / télé / l'électroménager et enfin tout ce qui se trouvait pas facilement là-bas
73. Sophia : et tu appelles ça comment alors
74. Anna : la technique blanche // mais en France aussi je pense ça se dit comme ça //la technique blanche // tout ce qui est électroménager / le blanc c'est pour le linge tu vois / et en fait du coup ils prenaient complètement en charge ma grand-mère et elle partait avec nous en vacances / d'où le camping-car / et ils allaient à la mer aux sables d'or / donc on était à l'hôtel à Obzvor / bon il n'y avait que des français / ce qui fait que ma frangine elle a passé toutes ses vacances qu'avec d'autres gamins français / ce qui fait aussi qu'au niveau de la langue / elle parle bien moins bien / et en fait mes parents ont rencontré un peintre / qui exposait là-bas / et ils ont sympathisé puis ils ont proposé une fois de venir deux jours / et puis après une semaine et ça s'est transformé / en fait ils avaient dans un petit village / enfin un petit village / c'est censé être un quartier de Varna / mais bon c'est plus un petit village surtout qu'il est à 12 bornes de Varna // et ils avaient une grande maison et ils avaient fait construire sur un terrain qui n'était pas tellement à eux à la base / donc ils ont fait construire une villa / alors quand on dit villa en Bulgarie c'est pas la villa qu'on s'imagine sur la Côte d'Azur / c'est une deuxième maison / souvent dans la campagne / donc c'était un truc en bois hyper joli peint en blanc / qui était juste au dessus d'une petite rivière / ce qui fait que du coup on avait la fraîcheur / il y avait pas mal d'arbres // et du coup mes parents ont aidé pour la construction / ils ont ramené des plaques / frigo enfin toutes ces choses-là / et puis comme ils ne voulaient pas y aller comme ça sans rien payer / du coup il laissait de l'argent leurs amis et comme ça on y est allé / je ne sais pas moi / 15 ans
75. Sophia : tous les étés vous alliez là-bas

76. Anna : tous les étés on allait là-bas et on y restait un mois
77. Sophia : avant 89 aussi
78. Anna : alors moi j'ai dû / bah ouais mais je devais avoir / je suis de 82 / je sais pas / je devais avoir 7 / 8 ans // et si tu veux ma grand-mère ne nous parlait qu'en français / avec un petit accent mais elle nous parlait en français
79. Sophia : et ta mère aussi
80. Anna : ma mère nous parlait en français / on avait beaucoup d'amis de nos parents qui nous parlaient en français / et là-bas en fait tout au début / il y avait une espèce de grande terrasse et je voyais que les gamins ils jouaient en bas / et en face ils étaient en train de construire une grande maison / et les gamins jouaient / et du coup je suis descendue / une première fois / une deuxième fois / une troisième fois
81. Sophia : et tu comprenais rien alors à ce moment-là
82. Anna : ah bah au début non je comprenais pas grand-chose / et puis petit à petit / tu sais les gamins quand ils apprennent / tu joues à la dînette et le café et de thé
83. Sophia : tu avais huit ans
84. Anna : oui c'est ça / et puis petit à petit tu crées des liens même si au début effectivement tu parles pas la même langue mais enfin tu mets des gamins qui ne se connaissent pas / ils arrivent quand même à communiquer à jouer ensemble / et donc ça a commencé comme ça / et puis petit à petit bah j'ai grandi en apprenant d'autres mots / après ils m'ont appris à écrire et puis à lire et puis
85. Sophia : franchement je trouve ça fou que tu aies appris comme ça avec des amis de vacances
86. Anna : c'est ça j'avais un petit carnet dans lequel je mettais les fruits les légumes / on allait faire les courses ensemble et j'achetais comme ça / et comme ça que j'ai fait mes premières boîtes / et du coup je suis passée par la tchalga / désolée / parce qu'effectivement à l'époque mes amis écoutaient ce genre de choses mais ça m'a aussi malheureusement appris des / parce que tu apprends aussi à travers les chansons / tu vois que les constructions de phrases / des choses qui restent / et j'ai aussi appris comme ça // maman nous embarquait tous par ce que au début on avait le camping-car et après on y allait avec de gros espaces et on allait dans une plage à l'époque qui était privée et tu payais au nombre de personnes qui avaient dans ta voiture / enfant / grand / et comme à chaque fois maman elle ramenait je ne sais pas

combien de gamins / et bien on était quelques-uns dans le coffre cachés / ça permettait que tout le monde ait une glace / un parasol / qu'on fasse du pédalo / on allait dans la piscine et voilà

87. Sophia : et tu as gardé des liens encore avec eux aujourd'hui
88. Anna : alors une bonne partie qui est partie vivre à l'étranger / ma meilleure amie
89. Sophia : ou ça ?
90. Anna : aux Etats-Unis / mais aussi en Allemagne / en Angleterre / effectivement si tu regardes aujourd'hui / bah 90 % de mes copains sont à l'étranger donc euh / mais t'es obligé parce que maintenant quand t'as pas de boulot vaut mieux trouver un petit boulot dit de merde à l'étranger et envoyer des sous que
91. Sophia : et tu es en contact avec eux même si ils sont à l'étranger
92. Anna : avec certain / de temps en temps quand ils rentrent / mais c'est vrai qu'après on a tous pris des vies différentes et
93. Sophia : et ta meilleure amie alors
94. Anna : alors elle est partie / c'est rigolo parce que / par exemple c'est moi qui lui a appris à nager / comme une bonne partie des autres gamins
95. Sophia : ils t'apprenaient la langue et toi tu leur apprenais à nager
96. Anna : c'est ça mais je lui ai appris des chansons française / Joe Dassin du Julien Clerc et effectivement à force de nous avoir côtoyer aussi // je me rappelle à l'époque elle rêvait que je lui ramène un Big Mac / c'était le truc de fou pour un ados là-bas / depuis maintenant il y en a à peu près partout / et je m'étais dit attend si j'achète le Big Mac avant de prendre l'avion il sera froid / mais c'était un truc de dingue / on en parlait pendant des heures / du coup elle a fini par / donc elle était championne de tir au pistolet donc à la base elle a grandi à Varna elle était au club de Varna après elle est venue dans un club à Sofia et habitait dans ces baraques d'étudiants qui sont blindés de cafards où tu n'as pas d'eau chaude tu n'as pas de machin / on s'était retrouvée à la fin de l'été et elle avait une mine décomposée / elle était fatiguée / elle était pas bien / elle me racontait ses histoires de cafards qui avaient mis bas dans ses vêtements / et moi ça me dégoûtait de la voir dans cette situation / du coup j'avais demandé à maman si on pouvait la prendre avec nous une semaine à l'appart pour qu'elle prenne un peu un peu son souffle / et finalement ça s'est transformé en bah dit lui de rester à la maison / du coup nous on avait quelqu'un la maison / elle elle est en plein centre-

ville / euh le truc du loyer s'était surtout pour payer son électricité donc voilà il n'y avait pas d'histoires de loyer réel c'était juste à payer ses consommations et du coup elle est venue habiter à l'appart pendant cinq ans

97. Sophia : quand vous veniez l'été ou l'hiver elle était là

98. Anna : oui elle était là du coup quand on arrivait il faisait chaud / il y avait de la vie mais elle n'a jamais voulu dormir dans la chambre de ma grand-mère / qui ne dormait pas vraiment là-bas / mais elle faisait la place quand on arrivait et c'était comme un membre de la famille et du coup elle est devenue professeur de tir au pistolet / sauf que c'était un salaire de misère qu'à côté de ça elle passait son diplôme pour pouvoir entraîner de grandes équipes / et en fait elle a fini par décider qu'en Bulgarie il n'y avait pas d'avenir / elle avait rencontré un mec sur un site Internet / un américain /

99. Sophia :

100. Anna :

101. Sophia :

102. Anna :

103. Sophia :

104. Anna :

105. Sophia :

106. Anna :

107. Sophia :

108. Anna :

109. Sophia : et par exemple ta sœur ou ton frère ils ont aussi des amis bulgares

110. Anna : Alex oui / Alex oui il a des copains

111. Sophia : et il est toujours avec sa copine

112. Anna : non ils sont séparés l'année dernière // ce sont ou des fils d'amis et donc après du coup de fil en aiguille de copains des copains

113. Sophia : d'accord et lui aussi il retourne en Bulgarie

114. Anna : oui peut-être pas une fois par an / mais au moins une fois tous les deux ans / c'est-à-dire que depuis qu'il bosse c'est devenu un peu compliqué pour les vacances

115. Sophia : qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

116. Anna : il fait la maintenance à Bobigny / il est chef de la maintenance à Bobigny dans un

centre commercial / bon a priori c'étaient un peu la misère et personne ne voulait y aller et ça se passe bien / et après Sophia elle est arrivée à une période où ce n'était que des enfants des amis de mes parents mais qui parlaient que français / ce qui fait que Sophia voilà elle a du mal / Sophia tu reconnais qu'elle est pas bulgare qu'elle est pas à l'aise / et elle s'y est remise il y a deux ans

117.Sophia : c'est vrai et alors qu'est-ce qu'elle faisait

118.Anna : bah / elle voulait faire / plus à parler et à se détendre un peu

119.Sophia : et comment elle fait alors ?

120.Anna : bah je sais pas elle se sort les doigts du cul JE SAIS RIEN MOI / non mais avant si tu veux pour me dire que / si il y en une des deux qui doit parler c'est moi / et dans le taxi c'est moi qui vais devant c'est elle qui va derrière

121.Sophia : oui c'est ce qu'elle avait dit à ton anniversaire / c'était en gros qu'elle avait un langage de petite fille et qu'à un moment donné avec une timidité elle a plus réussi à parler

122.Anna : c'est ça oui mais en même temps elle a jamais fait l'effort si tu veux / moi je me suis intéressée à pourquoi comment les voyelles des genres ah OK donc si ça fini en *a* et en *ia* / c'est féminin donc c'est *edna* / si c'est en *o* ou en *e* / c'est neutre et le reste grosso merdo c'est du masculin // si tu veux elle peut te dire un truc genre je grossis mais elle peut dire : *edna golemi rosi* tu vois et non *Edna goliama rosa* / il y a plein de choses sur lesquelles j'ai essayé de lui expliquer des choses ou des trucs mais ça ne passait pas toujours

123.Sophia : et ça devait être dur pour elle qui était l'aîné

124.Anna : bat oui c'était un peu compliqué / mais parce que moi effectivement j'y vais une à deux fois par an / parce que pour moi c'est important et qu'elle à un moment donné elle a complètement décroché / c'est-à-dire à partir du moment où elle a eu 18 ans bah et elle a décidé qu'elle s'emmerdait / parce qu'ils allaient effectivement dans des hôtels où ils avaient effectivement avec d'autres français et elle n'avait pas forcément ce lien que moi j'avais / et du coup elle a fait plein d'autres pays / et moi effectivement à part les pays qu'on traversait en bagnole ou voilà quand je suis allée en Russie deux semaines / j'ai pas fait le Cambodge / j'ai pas fait la Tunisie / je suis allé aux États-Unis et je n'ai passé / parce que pour moi j'ai encore besoin voilà / d'aller en Bulgarie j'ai mes repères là-bas j'y suis bien et oui

125.Sophia : et en plus vous êtes un peu divisé en deux d'une certaine manière donc c'est difficile d'en plus se diviser en trois pour aller encore ailleurs

126. Anna : oui c'est ça / du coup il y a quelques années elle s'était remise à venir en Bulgarie on avait une espèce de c'est pas un rite / c'est une espèce de / on partait toutes les deux quelques jours dix jours en Bulgarie l'été où l'hiver mais que toute les deux / ou on se faisait une petite semaine à droite soit on restait et on allait se promener à Vitocha / mais c'était que toutes les deux

127. Sophia : et elle a des enfants ?

128. Anna : non pas d'enfants // 42 ans là cette année / pas d'enfant pas / de mari / elle a une histoire particulière // elle est restée 10 ans avec Patrick le dernier / qui on peut le dire la maltraitait quand même mais à priori elle restait quand même on peut pas dire qu'elle aimait ça mais elle a fait 15 fois ses bagages 15 fois ses cartons / mais c'était passionnel / du coup le temps est passé puis après il y a eu son problème d'hernie / il a fallu qu'elle s'occupe un peu d'elle / comme il est de toute manière très autour de son nombril voilà

129. Sophia : et qu'est-ce qu'elle fait déjà j'ai oublié ?

130. Anna : elle est assistante de direction / dans une grosse boîte de conseil à la défense // un boulot qui ne la passionne pas du tout / elle n'était pas bonne à l'école et elle a pas eu grave le choix / et voilà aujourd'hui elle palpe un salaire très très intéressant quand même / enfin très intéressant ça doit être à 3500

131. Sophia : c'est pas mal

132. Anna : si tu veux pour une / mais effectivement c'est pas intéressant / elle fait des tableaux en général ça se passe toujours comme ça c'est les boss qui récoltent tous les trucs / elle fait les tableaux / elle fait les trucs et les machins

(...)

133. Sophia :

134. Anna :

135. Sophia :

136. Anna :

137. Sophia :

138. Anna :

139. Sophia :

140. Anna :

141. Sophia :

142. Anna :

143. Sophia : mais hormis ça / vous vous sentez proches dans la famille ?

144. Anna : sinon on est hyper proches / enfin avec ma frangine on est comme des jumelles / on est capable d'acheter la même robe alors qu'on est à 500 bornes l'une de l'autre / tu nous mets dans un magasin on va acheter exactement la même chose

145. Sophia : et moi par exemple / quand j'étais venue à ton anniversaire l'année dernière / j'ai vu que vous étiez tous super proches / tu vois même ton père alors que tes parents ne sont plus ensemble / il y a un côté très uni

146. Anna : donc si tu veux on est unis / mais il y a des choses / il y a des choses qui moi me / quand elle engueule ma mère / ça m'insupporte / enfin depuis son opération elle est tellement autour d'elle-même qu'il peut t'arriver les pires merdes tu l'as 45 minutes de téléphone et limite elle va te dire qu'elle a mal à ça et à aucun moment elle va poser la question de comment ça va

147. Sophia : et toi tu es proche de ta mère quand même

148. Anna : oui proche de ma mère / et proche de mon père / je crois que je suis la plus proche de mon père des trois gamins / ce qui à un moment emmerdait mon père parce que / tu comprends physiquement et psychologiquement je ressemble énormément ma mère // comment je dois le prendre ? oui tu es la seule des enfants à m'aimer et à avoir besoin de moi / EXCUSE-MOI si on a besoin de son papa / ben oui parce qu'à un moment quand il habitait à la Réunion

149. Sophia : il habitait la réunion ?

150. Anna : oui pendant cinq ans en fin de carrière / ce qui fait qu'aujourd'hui il a une retraite très intéressante /

151. Sophia : et ton père il aime aussi beaucoup la Bulgarie non ?

152. Anna : ouais / il aime beaucoup la Bulgarie et il adore faire de la bouffe bulgare il a des assiettes bulgares chez lui / il écoute de la musique bulgare et a des copains bulgares / il est allé se faire refaire les dents avec maman en Bulgarie / il voyait les copains bouffes restos / il a même amené ma belle-mère /

153. Sophia :

154. Anna :

155. Sophia : ton père était prof de

156. Anna : il était prof de maths
157. Sophia : hein / alors toi tu es CPE et prof de maths
158. Anna : c'est ça
159. Sophia : tu as un mélange des deux quoi
160. Anna : c'est ça / et moi quand j'ai voulu être CPE ma mère m'a dit « non non non tu verras les horaires / les machins » c'est vrai qu'elle faisait énormément d'horaires / a ramassé pas mal de gamines et de gamins de son boulot à la maison pour les protéger de leurs parents / enfin elle a souvent enfreint les règles pour protéger les enfants qui en avaient besoin / et les maths je sais pas / je suis la seule des enfants qui aimait les maths
161. Sophia : c'est très bien les maths
162. Anna : bah c'est de la logique / il n'y a pas à tortiller du cul / voilà deux et deux ça fait quatre // donc voilà cette histoire familiale un peu particulière mais c'est intéressant
163. Sophia : et tu penses que le fait que ça soit de double culture ça joue aussi sur cette particularité
164. Anna : non je pense que ma mère a déchanté parce qu'elle ne pensait pas du tout que l'Occident pouvait ressembler à ça / elle a quand même été traitée au départ de sauvage quand elle est arrivée ici par sa belle-mère / la mère de mon père qui ne savait pas lire ni écrire / donc / elle a été on peut dire une belle salope / tellement salope que même avant de mourir elle n'a même pas dit à mon père qui était son père / mon père ne connaît même pas l'identité / si tu veux ma mère sait qui est son père mais mon père ne sait même pas
165. Sophia : c'est vrai que tes deux parents n'ont pas grandi avec leur père
166. Anna : oui
167. Sophia : et donc toi tu adorais ta grand-mère maternelle par contre ta grand-mère paternelle
168. Anna : c'était une saleté
169. Sophia : tu l'as connue ?
170. Anna : ouais je l'ai connue quand on allait chez elle il y avait toujours le sirop de cassis / les petits gâteaux / et elle a fait subir des horreurs à ma mère /
171. Sophia : et ta mère même si elle a eu une désillusion de la France et de l'Occident elle est restée quand même
172. Anna : ma mère elle est amoureuse de la France / elle aime la France / elle serait incapable de vivre qu'en Bulgarie / parce qu'elle a son jardin / elle a ses amis / là tu vois elle a renoué

avec plein de personnes avec qui elle était au collège au lycée à la fac / au sport / après il y a toujours ce noyau d'amis quand on y va avec ma frangine / on disait pas qu'on était là parce que sinon il fallait aller voir à tout le monde et t'as pas le temps et ah tu es là mais tu ne me l'as pas dit oui enfin si je mets bout à bout toutes les personnes que je devais voir / à un moment j'ai plus de vacances quoi elle y va l'hiver elle y va l'été / on voit la famille on voit les amis / et elle du coup elle se régale en théâtre en cinéma en culture x et y / mais elle se verrait pas vivre à l'année en Bulgarie / ça lui convient très très bien

173.Sophia : et en fait vous allez vous marier à l'église

174.Anna : oui

175.Sophia : catholique

176.Anna : oui

177.Sophia : et comment ça se passe en fait en tant qu'orthodoxe c'est pas grave ?

178.Anna : alors moi je ne suis pas du tout orthodoxe

179.Sophia : ah tu n'es pas orthodoxe ?

180.Anna : non / dans la famille de maman / en tout cas ma grand-mère ne croyait pas tellement en Dieu / donc ma mère a grandi avec énormément de respect pour la religion / on a plein d'Icones à la maison mais on est pas du tout croyant et mon papa donc il a grandi dans un esprit catholique et après ils sont devenus protestants

181.Sophia : donc t'es baptisée ou pas

182.Anna : pas du tout / je n'ai pas été baptisée

183.Sophia : et tu te sens proche de quoi toi en fait

184.Anna : j'ai énormément de respect pour les lieux / j'ai du respect pour les gens qui croient / je pense que le besoin pour certains peuples d'avoir quelque chose au-dessus moralement / et je vois les Bulgares qui sont très croyants je pense que s'ils n'avaient pas ça / par contre effectivement mes oncles et tantes sont très croyants / après par exemple mon oncle est orthodoxe et ma tante était catholique / mais moi je vais plus me marier à l'église pour le folklore

185.Sophia : et à l'église comment ça se passe

186.Anna : alors il faut que soit les deux soient baptisés soit un seul sur les deux

187.Sophia : un seul ça suffit

188.Anna : oui

189. Sophia : vous aller devoir faire le week-end de pilier
190. Anna : oui avec d'autres couples c'est ça / après les piliers c'est la fidélité / c'est des choses dans lesquelles tu te retrouves tu as pas besoin d'être religieux pour autant
191. Sophia : et sinon tu te serais convertie où pas
192. Anna : oui je trouve que le lieu est beau
193. Sophia : par contre tu fêtes noël plus par rituel
194. Anna : voilà comme tu as certain rebeu qui fêtent noël
195. Sophia : Comme à Pâques c'est le seul moment où je vais l'église avec les bougies et qu'il y a un bon restaurant à côté
196. Anna : voilà c'est ça et à Pâques avec ma mère on faisait les œufs / mais sinon non / les seules fois où je suis rentrée dans les églises c'est plus pour les voir / après il m'arrive aussi d'allumer une bougie
197. Sophia : par exemple quand vous aurez un enfant vous le ferez baptiser ou pas
198. Anna : mais je pense que ça ne mange pas de pain / on n'y a pas encore pensé / après si ça peut lui permettre d'aller se marier à l'église et que sa chérie n'est pas baptisée oui / c'est important // toi tu es été baptisée ?
199. Sophia : oui moi j'ai été baptisée quand j'avais trois ans / mais c'était plus pour le rituel puisque c'était joli
200. Anna : orthodoxe catholique ?
201. Sophia : orthodoxe grec parce qu'il n'y avait pas d'église orthodoxe grecque (*je veux dire bulgare*) à Paris
202. Anna : et est-ce que tu crois en Dieu ?
203. Sophia : je crois en quelque chose au-dessus / et je pense que je me suis fait un propre Dieu par rapport à mes propres peurs mais je pense que tout le monde fait ça sauf que ou tu te ranges derrière une image déjà préconçue par une église ou tu te la fais toi même / moi je pense que je me la suis faite // après j'aime bien dire que je suis orthodoxe parce que ça fait un peu original mais après c'est pareil / j'ai été dans une école catholique / j'ai suivi les messes le vendredi et en tant qu'orthodoxe j'avais une classe spéciale pour toutes les autres religions / on faisait en fait des cours sur les religions
204. Anna : après ça effectivement ce sont des choses qui m'intéressent / après c'est plus sympa le côté orthodoxe par ce que les églises sont plus jolies

205. Sophia : et coté nourriture tu es plus bulgare quand tu cuisines ou les deux ? ta mère cuisine bulgare et ton père aussi cuisine bulgare
206. Anna : les deux aiment bien cuisiner bulgare maman fait plein de choses bulgares mais elle fait aussi plein de choses françaises / lui il est fan de *banitsa* / après je ramène beaucoup de choses bulgares de Bulgarie du saucisson du fromage / des épices / j'ai plein d'épices bulgares / après oui j'aime beaucoup les plats bulgares et j'en fait / mais si on doit faire une statistique / on a plus de bouffe française mais qui est liée au fait qu'il n'y a pas tous les produits adéquats / et en Bulgarie on mange que bulgare / tu ne me verras pas manger de la pizza / le problème c'est que tout ce qui est cuisine et salade bulgare c'est basé sur de bons produits mais que tu n'en trouves pas forcément ici ou sinon en saison / fait ça avec des tomates l'été / accroche-toi / d'ailleurs pour faire une bonne *chopska* au mariage on va devoir remporter des bonnes tomates de Bulgarie // à la maison tu manges quoi ?
207. Sophia : moi je fait pas mal de / c'est plus pour les fêtes en fait la nourriture bulgare / mon père cuisine il aime beaucoup cuisiner il cuisine beaucoup mais c'est plus tu vois le week-end ou c'est les vacances ou c'est pour Noël
208. Anna : c'est parce que ce sont des plats qui demandent plus de temps
209. Sophia : oui comme le cochon de lait pour le nouvel an ou une *chopska*
210. Anna : sinon vous ne faites pas là des *sermi* ou je sais pas des *tchouchki* des choses comme ça
211. Sophia : non / mais sinon j'ai fait un petit livre de recettes où justement j'ai noté / mais alors lui c'est pire que toi « ça c'est ça d'huile » « ok / alors niveau cuillère ça fait combien ? » il met pas les quantités
212. Anna : tu n'as pas le petit livre de cuisine bulgare
213. Sophia : si si j'en ai aussi mais j'ai fait un livre spécial avec les recettes de mon père / parce que lui il a fait sans recettes mais juste avec le souvenir de ce qu'il a vu ou qu'il a goûté que sa mère ou une amie de sa mère faisait / et puis en France il a essayé de les refaire alors qu'il n'avait jamais cuisiné avant
214. Anna : donc si ça se trouve il y a des XXX qui n'ont pas du tout le même goût
215. Sophia : oui / mais tu vois il y a deux jours j'ai fait une *michmach* / mais effectivement quand les ingrédients s'y prêtent aussi / mais j'adore / j'adore manger / sinon je cuisine français normal quoi

2.3.4. Interactions avec Caroline

Je retrouve Caroline le matin du 17 juin 2013 à 10h30 place Gambetta. On se retrouve d'abord à la sortie du métro puis nous nous dirigeons vers un café alors que le temps est apocalyptique (7 heures de discussions).

1. Caroline : moi je sais qu'il y a d'autres XXX (*son nom de famille*) en France / il y a une famille / une autre famille / et en fait il y a des amis qui avaient cherché sur internet quand j'avais 13-14 ans / c'était le tout début d'internet et j'avais cherché / et j'avais vu dans /// je pense que c'était les pages blanches / mais tu sais comme j'habitais en Bretagne je n'avais pas les pages blanches de l'Île de France / et donc j'avais pris les pages blanches de toute la France et j'avais trouvé un Liouben XXX (*son nom de famille*) et j'étais là / mais mon dieu il y en a un autre / et quelques années plus tard / ça devait pas être les pages blanches parce qu'il y avait un mail et je l'avais contacté et il m'avait jamais répondu / donc j'étais un peu bon / déçue mais // et des années plus tard Facebook arrive et bon qu'est ce que je tape : XXX (*son nom de famille*) / et j'en trouve un : Stéphane / et je le contacte et on papote et on papote et Liouben c'était son père / donc voilà ils sont une petite famille comme nous / il a une sœur
2. Sophia : et vous aussi vous êtes une petite famille ?
3. Caroline : bah oui j'ai une sœur
4. Sophia : moi aussi j'ai un frère
5. Caroline : bah voilà / et j'ai une cousine qui s'appelle XXX (*son nom de famille*)
6. Sophia : oui donc toi tu n'as pas mis le *a*
7. Caroline : non / bah sinon ça fait bizarre d'avoir plusieurs noms pour une même famille
8. Sophia : eh oui et vous êtes tous ensemble les XXX (*son nom de famille*) / c'est ce qu'on a vu / les liens de parenté
9. Caroline : ah la la / c'est l'horreur ça / c'est l'horreur mais en même temps c'est vachement chouette parce qu'une fois que tu les connais hop / tu dis un mot et tu as compris qui était la

personne

(on parle de mots bulgares ; des cours ; les partiels)

10. Caroline : en fait moi j'ai commencé / je suis allée comme ça à des cours en me disant bon c'est intéressant mais jamais je passerai les partiels / ça me paraissait pas / je me voyais pas / je me sentais pas capable / j'avais pas envie en plus j'avais un but en parallèle et les examens de mon cursus principal
11. Sophia : mais pourquoi tu as fait bulgare / ton père ne t'as pas parlé
12. Caroline : bah non c'est ça le problème
13. Sophia : je pense que c'est pour ça qu'on passe par l'Inalco
14. Caroline : non / c'est le grand regret de mes parents / mais maintenant c'est trop tard
15. Sophia : ah oui encore aujourd'hui c'est un regret
16. Caroline : ah ouais enfin ils en parlent pas énormément / mais quand les gens / parce qu'il y a plein de gens si tu veux qui leur disent bah alors les filles / enfin ma sœur c'est différent parce que / en fait / mon père est arrivé en France euh je ne sais plus / en 79 quelque chose comme ça avec ma mère et euh comment dire et ma mère / ma sœur pardon est née en 81 / donc mon père n'avait pas un français encore parfait et du coup il lui a parlé pas mal / ma mère parle parfaitement bulgare
17. Sophia : c'est vrai ?
18. Caroline : ouais ouais c'est d'autant plus la honte pour moi / donc ma sœur comprend très bien le bulgare / moi je suis née 6 ans plus tard / en 1986 et là c'était foutu mon père il parlait parfaitement français il avait plus besoin du bulgare
19. Sophia : d'accord // et attend ta mère / enfin ils se sont rencontrés en Bulgarie / comment ça c'est passé en fait ?
20. Caroline : alors en fait / hum pardon / faut monter à mes grand parents pour tout comprendre l'histoire / mes grands parents maternels étaient communistes
21. Sophia : d'accord
22. Caroline : fervents / voilà et euh donc dans les années 60 un truc comme ça / ils ont commencé à beaucoup voyager et évidemment ils ont voulu faire les pays communistes / logique / ils ont fait la Chine / la Russie / machin et euh pas de coup de cœur jusqu'à ce qu'ils tombent sur la Bulgarie et là la Bulgarie / ils ont adoré / si bien qu'ils y sont retournés plusieurs fois et quand ma mère a eu son bac ils lui ont offert un voyage en Bulgarie chez

une dame qu'ils avaient rencontré là bas une bulgare dans un précédent voyage donc ma mère était en Bulgarie et un jour sur une plage elle voit ce bel homme ce beau bulgare qui était mon père tout simplement

23. Sophia : et donc ça se faisait les mariages / enfin ça devait être un peu compliqué
24. Caroline : alors voilà / donc après / elle elle était donc elle venait d'avoir son bac / elle est retournée c'était la fin des vacances / elle est rentrée en France pour ses études / lettres sup machin fac machin elle a fini / en attendant mon père était en Bulgarie / ils se retrouvaient à Berlin Est / les amoureux pour se voir / et ils s'écrivaient des lettres et donc euh voilà et après mon père l'a très vite demandé en mariage elle a dit oui mais après les études / très sage la fille / donc chacun de leur côté ils ont fait leurs études et après ma mère a tout fait pour avoir un poste de prof de lettre classique en Bulgarie
25. Sophia : d'accord
26. Caroline : ce qu'elle a eu / et donc elle est partie là bas elle l'a rejoint
27. Sophia : au bout de combien de temps ?
28. Caroline : bah écoute / 4 ans je crois
29. Sophia : ils ont eu une correspondance de 4 ans ?
30. Caroline : ah oui / ils s'aimaient
31. Sophia : ah ça franchement
32. Caroline : ah ouais ils s'accrochaient hein / il y avait pas internet / y'avait pas Facebook à l'époque
33. Sophia : et en plus le courrier devait être ouvert
34. Caroline : ah oui c'est sûr / le parti on en parle pas
35. Sophia : ah oui incroyable / ils se sont retrouvés combien de fois entre temps
36. Caroline : franchement je saurai pas te dire / mais je pense pas très souvent / parce que quand même mon père il roulait pas sur l'or
37. Sophia : c'est pas tous les week end
38. Caroline : bah oui attend je prends easyjet et on se retrouve à Berlin // donc voilà et après ils se sont mariés en 76 à Varna / parce que mon père est enfin il est de Choumen mais petit il est parti à Varna avec sa famille et euh d'ailleurs ta famille elle est de quelle ville ?
39. Sophia : de Sofia / et ma grand mère donc la mère de mon père de Vratza plus au nord à l'ouest

40. Caroline : d'accord
41. Sophia : et toi c'est plus de Varna ?
42. Caroline : à la base c'est Choumen et Preslav et après mon père était petit dans les années 50 ils sont partis à Varna voilà / euh je sais même pas pourquoi quand j'y pense est ce que c'était professionnel / j'en sais rien / mon grand père était flic / il était peut être / c'est dingue quand j'y pense je sais pas / j'ai dû savoir mais j'ai oublié / j'aurai dû réviser demander l'histoire familiale / et voilà et donc mes parents se sont mariés à Varna / ils ont travaillé en Bulgarie / mon père était ingénieur / ils ont travaillé tous les deux là bas / au bout d'un moment ils ont voulu venir en France / par ce que la Bulgarie était ce qu'elle était à l'époque c'était pas facile et voilà et ils ont repris l'affaire de / ils ont complètement changé de métier / ils ont repris l'affaire de mes grands-parents maternels qui étaient biscuitiers
43. Sophia : d'accord excellent
44. Caroline : et euh et voilà et donc d'abord ils ont fait les marchés / ils ont bien galéré Concarneau le froid et machin / les marchés comme tu t'imagines / en France en Allemagne / et après ils ont ouvert leur commerce 1 puis 2 puis 3
45. Sophia : d'accord et donc en Bretagne
46. Caroline : en Bretagne ouais à Concarneau dans le Finistère où il y a quelques bulgares / un petit peu de bulgares / je crois que c'est tous les ans à Vannes / il y a une réunion de tous les bulgares de Bretagne et il y en a quelques uns / il y a quelques familles / franchement je sais pas / j'ai peur de dire des bêtises mais entre 5 et 10 familles quoi / un truc comme ça // on n'imagine pas comme ça mais les bulgares sont partout // paraît qu'ils y en a plein à Paris
47. Sophia : ouais ouais mais disons ils ne se réunissent pas trop / c'est plus ///
48. Caroline : je crois qu'il y a d'autres communautés qui se réunissent
49. Sophia : là tu sais il y a un magasin bulgare Bai Ganio
50. Caroline : alors moi je suis passée devant un une fois mais c'est où / je suis passée devant en bus ///
51. Sophia : c'est vers gare de l'Est
52. Caroline : je crois que c'est là // non j'en ai vu deux de magasins / j'en ai vu un en prenant le bus / alors c'était dans le 19ème et gare de l'Est je crois bien justement et l'autre c'était dans le 18ème / un plus petit voilà / mais je suis pas rentrée / moi j'ai ma livraison de *Siréné* de *kachkaval* avec mes parents chaque année / je suis blindée tout le temps / moi j'ai pas besoin

53. Sophia : parce qu'ils vont souvent en Bulgarie ?
54. Caroline : alors en fait ils sont 6 mois là bas / depuis qui sont à la retraite et 6 mois à Concarneau
55. Sophia : et c'est à quelle période ?
56. Caroline : euh l'été en Bulgarie et l'hiver à Concarneau parce que l'hiver est très doux en Bretagne / et oui c'est très agréable et voilà l'été ils sont très bien là bas il y a une piscine
57. Sophia : et ils sont où là bas ?
58. Caroline : à Varna
59. Sophia : et toi tu y vas ?
60. Caroline : ah oui j'y vais maintenant tous les ans / depuis qu'ils y sont j'y vais l'été
61. Sophia : et ça fait combien de temps qu'ils sont là bas ?
62. Caroline : alors là du coup euh ça va faire 5 ans / ouais 5 / 6 ans
63. Sophia : et toi tu as toujours été en Bulgarie
64. Caroline : euh non pas tellement en fait quand j'étais petite enfin j'ai des souvenirs de toute petite y allais avec mes grands parents et j'avais une copine avec qui je voyageais beaucoup et sinon on y allait pas beaucoup en fait il faut savoir que mes parents travaillaient énormément et on se voyait très peu et du coup on y est pas allé beaucoup on a fait un Noël un fois là bas dans la montagne à Borovets et sinon on y allait pas énormément / mon père y allait énormément seul / un mois en septembre après la saison parce qu'il était glacier aussi enfin surtout glacier et mon père fabriquait et du coup c'était la folie l'été et du coup on avait pas de temps et du coup mon père partait après la saison un mois voir son frère
65. Sophia : d'accord parce qu'il est parti mais il pouvait revenir aussi / il est parti d'une manière officielle?
66. Caroline : ah oui oui oui // bah je sais pas si avant le mariage je crois pas qu'il soit venu en France je suis sûr que non / et en fait et après ça passe par Nantes et il a eu sa nationalité tout de suite
67. Sophia : ah oui tout de suite ?
68. Caroline : bah il me semble / et toi ça c'est passé comment tes parents / je suis désolée mais du coup ce me ///
69. Sophia : en fait aussi mes parents c'était un point de questionnement par rapport à l'histoire de ma famille // en fait mon père aussi est né en Bulgarie / a vécu en Bulgarie jusqu'à ses 15

ans / et ensuite / son père était médecin et ils sont partis à Berlin Est jusqu'à ses 25 ans / et il faisait des aller retour tous les étés en Bulgarie

70. Caroline : il est devenu allemand ?
71. Sophia : euh non / il est resté bulgare avec un visa permanent / il est pas devenu allemand
72. Caroline : il y a beaucoup de bulgares qui sont allés en Allemagne
73. Sophia : bah je pense que c'était un peu la porte principale pour aller à l'Ouest après / Bulgarie / Berlin Est / ensuite lui était à Berlin avant 61 / il est né en 45 mon père et je pense que ton père
74. Caroline : il est né en 42 ? / 48 ? C'est la même génération
75. Sophia : et puis un jour / il a toujours voulu aller aux Etats Unis / c'était son rêve / et donc il était aussi ingénieur et il est parti en laissant sa famille derrière et il est allé en Allemagne de l'Ouest pendant 6 / 7 ans
76. Caroline : en quelle année alors
77. Sophia : dans les années 70 / et son père est décédé et sa mère est décédée aussi et donc il devait partir aux Etats Unis et il faisait ses dernières vacances sur la côté méditerranée dans les années 70 alors je m'imagine toujours les cheveux longs et les pattes d'eph / et là il voit sortir de l'eau ma mère / lilloise venue passer ses vacances dans le sud avec sa famille
78. Caroline : c'est drôle
79. Sophia : et coup de foudre et j'ai même des photos de ma mère que mon père a faites avant de lui parler pour la première fois / et voilà et donc il a tout quitté pour venir s'installer en France avec elle / il est pas allé aux Etats Unis
80. Caroline : ah finalement non
81. Sophia : non finalement non / des vacances il est resté il a vendu sa voiture / et il est resté en France il a fait de la peinture en bâtiment / et ils se sont mariés deux ans après
82. Caroline : et il est resté en France sans problème ?
83. Sophia : oui parce que après / il était réfugié politique puisque comme il était parti si il revenait en Bulgarie il passait par la case prison / donc après il a épousé ma mère mais il était réfugié politique allemand et comme ma mère était d'une famille du nord / mon père a dû déjà apprendre le français / il avait deux ans pour faire ses preuves / et il a trouvé un boulot et ceci cela
84. Caroline : et à Lille du coup ?

85. Sophia : non à Paris / ils sont partis à Paris
86. Caroline : et ta mère elle fait quoi ?
87. Sophia : ma mère elle était mannequin et ensuite maintenant elle est décoratrice / mais au début c'est elle qui faisait vivre le ménage parce qu'il ne pouvait pas encore travailler à cause de la langue / et encore aujourd'hui il a un accent pourri / enfin on va dire un accent très prononcé
88. Caroline : mon père il a un accent et tu sais d'ailleurs / j'ai mis très longtemps à m'en rendre compte
89. Sophia : moi aussi
90. Caroline : et j'étais persuadée qu'il parlait comme tous les pères parlent / et je n'avais aucun doute que mon père parlait parfaitement français
91. Sophia : et moi je pense que c'était vers mes 7 ans / j'ai une amie qui m'a dit je comprend rien à ce que raconte ton père / j'ai dit ah bon ?
92. Caroline : COMMENT mais c'est mon père enfin / il parle très bien
93. Sophia : bien sûr
94. Caroline : non mais vers 10 ans un truc comme ça y'avait je sais même pas comment / parce que comment dire il a un vocabulaire riche c'est juste l'accent / et euh et je sais plus comment est ce que quelqu'un m'a dit mais ton père il a un accent ? je pense que ça doit être ça et du coup j'ai réalisé mais oui / il a un accent mon père / ma mère aussi mais l'accent breton hahaha et voilà
95. Sophia : et ils sont venus habiter à Paris aussi ?
96. Caroline : ah non pas du tout toujours en Bretagne Bretagne Bretagne
97. Sophia : et toi tu es venue pour tes études à Paris
98. Caroline : oui c'est ça / en fait moi j'ai eu mon bac en Bretagne après je suis partie deux ans en Angleterre / pour mes études / deux ans à Aix en Provence et après j'ai fini à Paris
99. Sophia : d'accord et en
100. Caroline : en communication à sup / j'ai fini à sup de pub / maintenant c'est dans les 19^{ième} à Stalingrad et c'est l'école qui a été fondée par Séguéla et c'est une école de communication globale mais je me suis spécialisée en web donc en web marketing
101. Sophia : et tu as travaillé dans le marketing ou
102. Caroline : en fait dès que j'ai fini mes études / enfin pendant mes études j'ai commencé à

monter mon projet

103.Sophia : comment ça t'est venu en tête les chaussettes en bambous

104.Caroline : en fait je voulais absolument faire un site de e-commerce / c'était clair et net je ne voulais pas travailler en agence / parce qu'en général c'est ça / j'avais pas envie / j'ai fait un stage chez Publicis qui m'a dégouté des agences / il faut avoir les dents qui raillent le parquet c'est particulier / enfin / c'est une ambiance il faut supporter les gens qui sont autour / et je suis pas sportive tout ce qui est compétition c'est pas mon truc / moi j'aime réussir pour moi quoi / et du coup voilà je voulais monter un projet / j'ai réfléchi et ça s'est passé très naturellement / j'étais en M2 et mes parents me disent / ils savaient que j'avais ce projet en tête / et ils me disent tiens on a rencontré des amis d'amis qui ont une usine de chaussettes // et je dis ah bon machin et ma mère me dit / mais ils ont des super chaussettes / et on commence à en parler et c'est un marché que je connaissais pas du tout / j'y connais rien / je porte même pas de chaussette moi même / je ne porte que des bas / et ça me paraissait infaisable / elle me dit réfléchis y quand même // bon je commence à faire une étude de marché / je commence à me passionner vraiment pour la chaussette / je commençais à tout connaître là dessus et finalement ça a été mon projet de fin d'étude / et j'ai créé mon nom de marque et machin et après / donc je suis allée en Bulgarie / parce que finalement c'est même pas l'usine qui m'a donné l'idée au début / depuis j'ai travaillé / parce que c'était pas parfait / avec une autre usine qui est mieux / qui est à taille humaine / tu vois les gens ils aiment te parler / trois mecs

105.Sophia : tu parles quelle langue alors ?

106.Caroline : malheureusement ça aurait été mon rêve de pouvoir parler avec eux en bulgare mais on est mal parti en tout cas / tant pis / en même temps maintenant / c'est au début qu'on a beaucoup parlé maintenant on parle de temps en temps mais c'est plus // et j'ai créé mes modèles / ma marque mon site et j'ai lancé mon petit site en mars 2012

107.Sophia : super et ça marche bien ?

108.Caroline : bah ouais / je suis contente c'est un bon début / ça fait un peu plus d'un an maintenant / premier bilan je suis contente / après voilà c'est un peu dur de se faire connaître quand on a pas de budget pub / parce que j'ai fait 5 ans de communication / MAIS / je n'ai jamais fait un seul projet avec 0 de budget / parce que quand on te fait faire des plans de com c'est toujours pour Lancôme Yoplait / mais c'est des budgets / enfin c'est des chiffres qui

n'ont même plus aucun sens tellement ils sont gros et les achats d'espace c'est des chiffres qui se comptent en millions et je vais te donner ma carte quand même

109.Sophia : ah merci génial et il est super le titre

110.Caroline : et voilà / il faut / en fait mon grand rêve / ce serait de / parce que évidemment j'ai envoyé des communiqués de presse / machin / je fais des relances / mais c'est très très dur de retenir l'attention d'un journaliste surtout si tu fais de ta pub / ban parce que c'est beaucoup la presse féminine et je ne suis pas une fan de cette presse du tout mais pourtant il faut bien passer par eux parce que c'est ça qui fait une sorte de vitrine // et donc en plus je sais que ce serait le graal pour moi un article dans Elle c'est le graal // parce que en plus j'ai eu deux articles dans la presse régionale Ouest France et télégrammeXXX en Bretagne et ça m'a fait une pub de malade

111.Sophia : c'est vrai ?

112.Caroline : ah oui / c'était incroyable / c'est venu le jour même / le jour où les journaux sont parus / je ne savais plus comment faire / mon copain m'a aidé à faire les colis et tout c'était de la folie

113.Sophia : oui parce que tout d'un coup ça donne une crédibilité

114.Caroline : bah oui tu vois ne serait ce le gens te connaissent / comment tu es entends parler sinon / c'est difficile / donc euh voilà donc il faudrait des articles de presse

115.Sophia : alors tu cherches

116.Caroline : bah oui j'envoie des communiqués / je relance

(...)

117.Sophia : alors qu'est ce qu'elles ont de spécial tes chaussettes ?

118.Caroline : alors elles sont en bambou

119.Sophia : et c'est quoi la spécificité du bambou ?

120.Caroline : alors c'est très très doux / voilà / c'est anti humidité / anti bactérien / et c'est surtout écologique bien sûr

121.Sophia : comment tu tisses ?

122.Caroline : alors en fait c'est le même processus que le papier / en fait tu prends la pulpe et après c'est traité / en fait ils le passent un peu comme une purée et après ils le tissent / j'ai jamais vu une vidéo j'aimerais bien le voir concrètement / j'ai lu plein de choses mais c'est vrai que enfin bon // et du coup ça fait une matière très douce / la finesse du coton / c'est

d'apparence on dirait du coton / mais c'est plus écologique parce que le bambou on le sait pousse sans rien / tout seul et du coup ça consomme très peu d'eau / y'a pas besoin d'engrais de pesticides toutes les saloperies que le coton a besoin et après au niveau du porté / voilà c'est fin / c'est doux / une chouette matière / et on commence à en voir pas mal dans les vêtements

123.Sophia : et comment tu en as entendu parler / est ce que tu avais la société de fabrication / l'usine en Bulgarie qui faisait du bambou et ça t'a donné l'idée

124.Caroline : non en fait la première faisait du bambou

125.Sophia : et ça pousse en Bulgarie ?

126.Caroline : non / eux ils achètent le fil et ça ne pousse qu'en Asie il y a les pandas qui le mangent / en fait la toute première usine qui m'a donné l'idée faisait du bambou c'est comme ça que j'ai commencé à étudier la chose et après j'ai cherché une usine qui faisait du bambou donc celle que j'ai trouvé en fait // la matière première pour le bambou est fait en Asie après le fil est tissé en Turquie juste à côté et après en Bulgarie

127.Sophia : c'est la route du bambou

(...)

128.Sophia : je m'étais inscrite à l'inalco / avant j'avais essayé d'apprendre toute seule le bulgare par Assimil

129.Caroline : j'ai aussi la méthode

130.Sophia : tu l'as ?

131.Caroline : je l'ai / j'ai peut être fait la leçon 1 / parce que en plus ma grand mère qui n'est plus des nôtres aujourd'hui mais à l'époque on l'avait acheté et ma grand mère me l'avait emprunté / elle voulait absolument

132.Sophia : donc la mère de ta mère

133.Caroline : oui la mère de ma mère voulait apprendre le bulgare et c'est vrai que quand on est plus âgé c'est plus difficile d'apprendre les langues mais elle voulait toujours et donc elle a essayé / elle a gardé le truc longtemps et chaque fois j'oubliais de lui demander bon ça arrangeait un peu tout le monde et je ne m'y suis jamais mise / et d'ailleurs je sais pas ce qu'elle est devenue / fin si le livre est quelque part et les cd sont perdus quelque part

134.Sophia :

135.Caroline :

- 136.Sophia : c'est sûr et moi j'étais motivée et pendant 3 étés de suite et la 3^{ième} année j'étais super motivée et pendant 3 mois tous les jours je faisais ma demi heure de bulgare j'suis allée jusqu'à la leçon 100
- 137.Caroline : ah ouais bravo /
- 138.Sophia : mais une semaine après j'avais tout oublié / c'est ça le problème / quand t'apprends une langue toute seule elle ne vit pas et ça marche pas et encore aujourd'hui j'ai un problème avec les accents / car comme j'ai appris toute seule j'ai mal appris les accents
- 139.Caroline : ton père il t'aidait un petit peu ?
- 140.Sophia : non pas trop en fait / il a toujours enfin / il a toujours dit ah ça sert à rien d'apprendre le bulgare
- 141.Caroline : ah bon c'est vrai ?
- 142.Sophia : y'a pas beaucoup de gens qui parlent le bulgare tu ferais mieux d'apprendre l'allemand
- 143.Caroline : tu parles allemand ?
- 144.Sophia : non c'est ça le problème / et je lui ai dit que tu aurais pu me parler allemand / au lieu d'apprendre l'allemand à l'école tu vois // mais depuis que je fait du bulgare j'ai l'impression que je comprends beaucoup mieux l'allemand qu'avant / mais c'est tellement compliqué le bulgare
- 145.Caroline : moi j'ai fait allemand première langue // je fais parti des rares personnes qui ont adorées l'allemand parce que j'avais un prof merveilleux / pédagogue / tu vois donc je l'ai eu de la 6^{ième} à la 3^{ième} bon et après c'était différent mais il était tu vois ma mère elle dit souvent que dans une scolarité on a un professeur qui vous marque à vie / et bien moi c'était monsieur XXX qui n'a pas un nom de prof d'allemand et ah la la écoute il était super / il faut dire aussi qu'on était 3 en cours / ça aide beaucoup contrairement au cours d'anglais / il n'y avait pas eu encore la mode tu sais il y avait un groupe allemand
- 146.Sophia : Tokyo Hôtel
- 147.Caroline : oui merci / qui a fait que les Ramstein ça a pas trop aidé / et donc voilà c'était pas du tout la mode de l'allemand tout le monde faisait anglais je crois quand même je pense qu'on a été la pire année parce que le prof n'avait jamais vu si peu d'élèves dans sa classe mais nous on été que trois et ça va très vite et super j'ai adoré / j'ai appris très vite je me suis passionnée pour cette langue / ma ville était jumelée avec une ville allemande / pourtant on

dit que les jumelages c'est un peu pour rien mais dans ma ville ça marche très très bien et j'y suis allée plusieurs fois

148.Sophia : et donc tu parles très bien allemand

149.Caroline : bah non parce que ça fait 9 ans que j'ai eu mon bac et j'ai oublié depuis forcément / merci bonsoir

150.Sophia : mais tu as des bonnes bases en allemand en une semaine dans le pays

151.Caroline : alors parfois je regarde ARTE en allemand parce que j'aime bien carambolage tu sais l'émission j'adore et du coup je regarde / parfois je regarde l'émission en français et après je la regarde en allemand / parfois je me dis allez je la regarde juste en allemand parce que je suis devenue fan de leur page sur facebook et c'est pas mal et en plus c'est une émission qui est sympa et tout et quand j'entends au bout d'un moment ça me revient un peu / mais il faudrait que j'y aille pendant au moins un ou deux mois

152.Sophia : ou que tu exportes tes chaussettes en Allemagne

153.Caroline : c'est ça / mais bon

154.Sophia : c'est génial d'avoir eu un bon prof

155.Caroline : c'est terrible parce que moi je me dit toujours que les langues contrairement aux maths / je suis pas du tout une matheuse / enfin les maths objectivement c'est quand même plus / y a plein de façons de rendre ça sympa / c'est de la conversation

156.Sophia : moi je trouve que c'est très mal appris en France / ça dépend vraiment de ton prof / mais la première de classe au bout de 8 ans c'était tu apprends à lire et à écrire mais pas à parler et c'était pas fluide

157.Caroline : non moi c'était de la discussion

158.Sophia : je me rappelle de la *leksion 1*

159.Caroline : c'était pas *allo freunde* / j'ai pas eu / ma sœur l'a eu / moi j'avais *sagmal*

160.Sophia : mais j'ai eu *sagmal* moi

161.Caroline : ah mais tu as eu *sagmal* à partir de la 4^{ième}

162.Sophia : oui c'est possible

163.Caroline : comme ma sœur

164.Sophia : moi je suis née en 82

165.Caroline : ma sœur en 81 // ma sœur elle a fait *allo freunde* et après /// mais on se souvient toujours de la première / moi c'était un clown / c'était un peu flippant /// (*là elle me refait sa*

première leçon)

166.Sophia : nous un truc marrant c'est qu'on changeait nos prénoms

167.Caroline : moi aussi Annia

168.Sophia : ah moi Nina

169.Caroline : ma sœur elle s'appelait Erika / mais même en anglais il faisait les prénoms // et donc tu as décidé de faire cette thèse

170.Sophia : oui parce que je me suis rendue compte que mon père est bulgare ma mère est française et je me suis rendue compte qu'il y avait beaucoup de personne comme moi dans les amis de mes parents qui était avec une mère ou un père bulgare et il ne parlait pas bulgare

171.Caroline : c'est vrai je t'assure je pense à ma sœur c'est dingue // mais ces amis tu les connais de ta famille qui a des amis franco-bulgare

172.Sophia : c'est mon père qui a enfin c'est tous des amis qui se connaissaient d'avant / ils sont venus habiter ici en France et ils se sont retrouvés et ils se sont mariés à une française et ils ont des enfants de mon âge / comme un ami de mon père qui est marié à une française il a trois enfants

173.Caroline : tu ne connais pas Lioubov XXX (son nom de famille) du coup

174.Sophia : Non // mais alors ce Stéphane vous vous êtes rencontrés ou pas

175.Caroline : on s'est parlé sur facebook / c'est un danseur / mais le plus drôle dans l'histoire c'est que ce mec ressemble à ma sœur / énormément

176.Sophia : ah bon

177.Caroline : et ma sœur et moi on se ressemble pas du tout on est l'opposé complètement / parce que ma sœur / moi je ressemble à ma mère / et mon sœur ressemble à mon père ils sont mates de peau / les yeux marrons / ma sœur elle est plus petite enfin voilà et du coup je vois ce mec et je me dis c'est pas possible on dirait genre le frère de ma sœur quoi

178.Sophia : c'est peut être un cousin éloigné

179.Caroline : sans doute / ça serait quand même étrange qu'on ait le même nom de famille / il ressemble à ma sœur / bon mais c'est vraiment / enfin moi ça m'a frappé / j'ai montré à mes parents / ils ont pas été frappé mais / parfois on est trop près du / c'est un garçon donc forcément tu te dis ah bas non

180.Sophia : par exemple ta sœur elle fait quoi ?

181.Caroline : elle / alors elle a fait une maîtrise d'anthropologie

- 182.Sophia : non c'est pas vrai
- 183.Caroline : si et elle a fait son mémoire sur /// alors / la mort et le deuil chez les gitans en Bulgarie
- 184.Sophia : ah excellent
- 185.Caroline : voilà et ça date / c'était il y a 8 ans un truc comme ça et après étant donné qu'il n'y a pas énormément de hein voilà / après rien à voir elle a fait son /// sa maîtrise à l'époque elle a fait donc sa maîtrise d'anthropologie et après elle a fait un BTS d'architecture d'intérieur / et maintenant elle est architecte d'intérieur / rien à voir
- 186.Sophia : ah non aucun rapport
- 187.Caroline : ah ça c'est sur non mais c'est toujours utile dans la vie ça c'est sûr / elle est à Montpellier
- 188.Sophia : ah mais vous êtes tous dispatchés alors
- 189.Caroline : ouais ouais ouais / mais on se retrouve à Noël et en vacances / parfois
- 190.Sophia : mais quand vous étiez petits vous étiez quand même
- 191.Caroline : ah oui en fait comme on a 6 ans d'écart / entre ma sœur et moi / comme on a 6 ans d'écart on a jamais été très proches / on l'est toujours pas / on est très différentes / donc c'est ma sœur il y a pas de problème mais euh
- 192.Sophia : ah je vois mon frère il a 5 ans de moins que moi et là je vois que maintenant
- 193.Caroline : oui tout le monde m'a toujours dit ça mais moi ça c'est pas produit (*je rigole*) ha non mais on est trop différentes // à moins que / mais on est très très très différentes / non seulement physiquement mais ça on s'en fiche mais de caractère c'est ///elle est très dure
- 194.Sophia : vous n'avez pas trouvé des points communs ?
- 195.Caroline : bah on en a mais ça ne nous / mais c'est surtout qu'on est incompatible de caractère je pense et du coup même si après il y a des choses qu'on aime toutes les deux / le cinéma / mais comment dire ça clash / ça fait des éclairs et enfin ça clash / c'est pas pour lui porter la faute mais elle est très nerveuse et très un caractère soucieux / qu'elle a hérité de mon père d'ailleurs c'est une vraie XXX (son nom de famille) elle
- 196.Sophia : c'est à dire c'est quoi ce caractère XXX (son nom de famille)
- 197.Caroline : bah ronchon quoi j'ai raison je ne veux pas discuter / c'est comme ça / encore une fois c'est ma sœur et je l'aime et voilà mais je sais qu'au quotidien / non // non mais elle vient pour des salons avec son associé à Paris ça dure trois jours et toute la journée elle est

dans les salons / mais j'en peux plus / alors qu'on se voit que le soir et le matin et là je //
sature / c'est quand même dingue c'est pour ça c'est pas mal d'être éloignées / ça nous va très
bien // on se voit à Noël / on se voit parfois en Bulgarie voilà

198.Sophia : oui la Bulgarie enfin votre maison à Varna c'est un peu le coin familial

199.Caroline : c'est ça oui / enfin et celle de Bretagne pareil // c'est très chouette en plus
vraiment on est pas au centre ville / on est éloigné du coup c'est calme / y'a la mer / c'est joli
comme tout

200.Sophia : tu sais moi je ne suis jamais allée en Bulgarie de ma vie

201.Caroline : NON pas une fois ?

202.Sophia : non / mon père n'y est jamais retourné puisque comme ses parents sont morts et que
il y a aucune attache

203.Caroline : il a des frères et sœurs

204.Sophia : il a un frère qui habite en Allemagne

205.Caroline : qui est resté en Allemagne du coup

206.Sophia : qui est resté en Allemagne qui lui va de temps en temps / enfin il s'est remarié à une
bulgare / il habite 6 mois de l'année en Bulgarie

207.Caroline : d'accord / donc tu as des cousins bulgarobulgare

208.Sophia : ils sont allemands / mais tout à fait / et ils parlent allemand ou bulgare et c'est au
mon dieu / donc on parle anglais

209.Caroline : tu les vois souvent ?

210.Sophia : bah pareil à Noël ou une semaine pendant les vacances en été tu vois / et c'est vrai
j'étais très fière de pouvoir parler quelques mots en bulgare sauf que eux

211.Caroline : eux ils parlent bulgare ? enfin couramment ?

212.Sophia : oui ils sont bulgares bulgares

213.Caroline : sauf que leurs parents même en étant bulgares auraient pu leur parler que allemand

214.Sophia : oui mais ils sont bilingues allemand bulgare et ils parlent aussi très bien l'anglais
donc j'ai dit bon aller on va tenter le bulgare // on va tenter l'allemand on va tenter un peu le
bulgare

215.Caroline : mais tu es timide avec le bulgare ?

216.Sophia : ah oui j'arrive pas / depuis que je sais / j'ai peur / j'ai un peu honte de parler

217.Caroline : oui moi c'est pareil / je me dis il faut mieux ne pas parler que d'être exposé au

fait t'as un sale accent / parce que moi comme j'y vais en Bulgarie / je suis constamment confrontée au fait que j'ai beau m'appeler XXX (son nom de famille) / je suis une étrangère // ça c'est pour moi enfin / c'est difficile parce que je me reconnais / parce que chez moi voilà on cuisine bulgare on fait les traditions etc

218.Sophia : ah oui

219.Caroline : ah ouais vraiment / j'ai un attachement vraiment fort et j'ai une comment dire une appartenance quelque part et vue qu'il y a pas la langue / c'est la clé

220.Sophia : et ici ou en Bretagne tu sens pas ça mais là bas

221.Caroline : c'est ça en fait c'est quand t'es là bas tu te prends le truc dans la tête quoi // bah non t'es française ma fille / t'es née en France / t'as grandi en France t'es française / en plus j'ai vraiment une tête de bretonne y'a rien à faire quoi // là bas je fais pas couleur locale // mon père / je sais pas comment est ton père / mon père il est vraiment très brun / la peau mate / bon pas les yeux foncés quand même mais pas comme moi // ma mère elle est châtain foncé mais elle a une peau de rousse voilà hein euh / là bas je sais que je fais pas couleur locale et en plus quand je me balade avec ma mère ma mère elle est pas rousse mais elle se teint les cheveux en roux et du coup voilà il la prenne pour une anglaise / c'est trop drôle

222.Sophia : et alors elle elle parle bulgare ?

223.Caroline : ah oui

224.Sophia : elle a appris à un moment donné ou sur place

225.Caroline : non sur place

226.Sophia : et ils parlent comment entre eux ?

227.Caroline : les deux // c'est ça la honte pour moi / mais c'était souvent la langue pour qu'on les comprennent pas aussi / enfin pour moi

228.Sophia : mais elle comprend ta sœur ?

229.Caroline : elle comprend oui elle refuse de parler je pense qu'elle a honte aussi mais elle comprend oui au moins 90% je pense

230.Sophia : toi tu es allée à l'Inalco pourquoi alors ?

231.Caroline : dans l'espoir de rattraper ce manque / cette erreur de mes parents / parce que c'est j'allais dire parce que c'est de leur faute et euh je savais bien que ça allait pas être miraculeux mais ça m'a quand même vachement aidé / ne serait ce que l'année et demi que j'ai passé là bas / ça a quand même débloqué des trucs j'ai bien progressé / j'y suis pas

encore mais

232.Sophia : et tu comprends

233.Caroline : je comprends / ouais quand même bien mieux qu'avant / voilà maintenant on peut plus parler dans mon dos

234.Sophia : oui c'est ça qui est bien // tu sais pas ce qu'on raconte mais tu sais que c'est dans ton dos

235.Caroline : oui je comprends mais d'ailleurs ça m'est arrivé plusieurs fois ma mère essaye de dire des trucs en bulgare à mon père ou inverse et moi je suis là / je comprends / arrêtez c'est ridicule / MERDE

236.Sophia : comment ils ont vécu tes parents en fait / ils étaient fiers que tu apprennes le bulgare

237.Caroline : ils étaient ravis c'était la plus grosse joie de leur vie et maintenant parce que j'ai arrêté et mon père il était hyper déçu / c'est limite le sujet tabou maintenant XXX c'est son côté bulgare / c'est XXX (son nom de famille) ou bulgare mais c'est de son côté parce que la famille de ma mère ils sont toujours à la cool très doux // mon père est quelqu'un de formidable / à la fois très sensible / très tendre / mais d'un autre côté il faut pas l'emmerder / ton père aussi il a un caractère bien trempé ?

238.Sophia : bien trempé oui c'est ça un côté j'ai raison c'est ma vérité

239.Caroline : et t'en a hérité ou pas

240.Sophia : euh non pas trop je pense pas alors le problème on se ressemble beaucoup enfin j'ai pas le même caractère que lui mais disons que je rentre dans son jeu / par exemple ma mère qui a compris comment était mon père elle sait le prendre / elle le retourne comme elle veut mais moi je fonce dedans et les fins de dîner c'est en pleurs

241.Caroline : moi aussi ça m'arrive très souvent moi

242.Sophia : disons que je vais à la confrontation et ma mère elle laisse couler

243.Caroline : mais ma mère est pareil / je pense qu'ils se sont bien trouvés / tes parents et les miens // mais je pense voilà quand on a un caractère comme ça il faut être avec quelqu'un de très doux / ma mère elle arrondie les angles / presque trop tu vois / elle déteste tellement la confrontation que c'est pas grave / moi ça m'agace un peu parce qu'à des moments t'as envie de / mais non ma mère fait tout pour préserver mon père il faut pas énerver ton père parce que

244.Sophia : ça part au quart de tour

245. Caroline : c'est peut être vraiment bulgare cet esprit
246. Sophia : et parfois c'est juste pour faire chier tu dis il pleut il va te dire mais non il fait très beau
247. Caroline : ah oui quand même // moi du coup je suis devenue quelqu'un qui déteste le conflit par ce que ça m'a tellement emmerdé / je suis comme ma mère // je déteste ça les confrontations / l'énervement // moi ça beaucoup beaucoup clashé entre ma sœur et mon père et comme on a 6 ans d'écart quand j'étais petite je l'ai très mal vécu / la crise d'adolescence de ma sœur c'était horrible horrible // pas une violence physique mais une violence verbale / une tension dans la maison / du coup j'ai besoin de calme de zen / de bambou (*on rigole*)
248. Sophia : et donc toi tu es orthodoxe ?
249. Caroline : non on est athée complètement anti-catho // et vous ?
250. Sophia : non moi j'ai été baptisée orthodoxe après
251. Caroline : et ta mère elle est catholique
252. Sophia : oui mariée catholique / mon frère et moi baptisés orthodoxe /
253. Caroline : oui comme ça on a fait un peu des deux
254. Sophia : non c'est parce que orthodoxe c'était plus joli
255. Caroline : donc à l'église orthodoxe à Paris ?
256. Sophia : oui à l'église grecque car il y a pas d'église bulgare à paris // et sinon / c'est plus ce côté tradition qu'autre chose
257. Caroline : non nous on cuisine enfin mon père il cuisine beaucoup bulgare en fait / c'est toujours très bon et ma mère elle a appris avec sa belle mère donc ma grand mère paternelle qui est décédée et donc quand elle était en Bulgarie elle assimilait toute la parce qu'on est une famille qui aime bien cuisiner de mon côté maternel aussi et du coup voilà elle a voulu s'imprégner et elle fait très bien à manger et les bulgares en redemande c'est bon signe // non mais vraiment elle a /// elle a adoré tout de suite la culture bulgare et s'est attachée à tout / la langue la cuisine les traditions elle y tient beaucoup alors que elle elle est française donc euh et oui et moi j'adore la nourriture bulgare et je pense que mes goûts vraiment ce sont développés avec ce côté //
258. Sophia : c'est quoi ton plat préféré ?
259. Caroline : euh j'aime beaucoup les *sarmi* alors de chou de vigne je ne sais jamais lequel je préfère le chou en ce moment mais en été on a toujours / là tu vois je mangerai bien un

sarmi de choux euh par contre il y a des trucs que je ne mange pas / à savoir les trucs à base de tripes

260.Sophia : ah tu veux dire la soupe *tchorba*

261.Caroline : oui ce n'est pas possible / je n'en ai jamais mangé mais je ne veux pas / donc non / et ma mère parfois / alors ma mère elle parle tout le temps de bouffe et elle me dit ah oui j'ai fait des tripes à ton père // non mais maman je ne veux pas le savoir / laisse moi laisse moi tranquille appelle moi quand tu auras fait des *sarmi* ou moussaka tout ce que tu veux

262.Sophia : j'aime beaucoup c'est les courgettes au yaourt

263.Caroline : ah oui c'est très très bon ça / j'adore aussi // moi je fais tout le temps du *tarator* / dès qu'il fait beau je fais du *tarator* tout le temps je suis la spécialiste / c'est ma spécialité hahaha j'adore ça j'aime beaucoup les concombres bon après une *chopska* en été / *moussaka* / bulgare bien sûr pas avec les pommes de terre

264.Sophia : le *tarama*

265.Caroline : ah ça je fais pas

266.Sophia : c'est mon père qu'il le fait à Noël

267.Caroline : c'est bon hein ça n'a rien à voir avec ce qu'on nous vend dans les boîte orange fluo là // bah mon copain depuis il est venu en Bulgarie et donc il a découvert que c'était pas du tout de cette couleur / ça n'a rien à voir et il dit mais tarama c'est pas rose normalement ?

(...)

268.Caroline : je suis intolérante au lactose / enfin il y a des degrés moi je ne suis pas / je supporte quand même certains trucs mais je ne peux pas boire de lait / le lait c'est une catastrophe // et d'ailleurs j'ai appris que apparemment c'est vachement lié à l'ethnie quoi et il y a énormément d'intolérants au lactose en Grèce en Turquie je SUPPOSE en Bulgarie aussi / et euh en Europe du Nord pas du tout / il y a aucun problème / en Afrique aussi je crois / chez les juifs ashkénaze aussi je sais pas pourquoi mais beaucoup beaucoup d'intolérance / c'est bizarre et c'est très chiant au quotidien

(... on parle de mon urticaire de stress 1h51... de mon roman...)

269.Caroline : bah mais moi j'ai l'impression pareil si je parle à mes parents c'est la version édulcorée /// enfin pas forcément édulcorée mais leur version donc en plus je pense que c'est sincère qu'ils sont de bonne foi mais tu sais parfois tu as une version des faits qui correspond qui te va et tu vas pas creuser tu vas pas remettre en question ce qui s'est passé prendre du

recul dire ah mais tiens cette situation là / donc je sais pas si c'est /// parfois je doute de / fin je doute pas de ce qu'il m'a raconté mais après tout c'est loin ils y pensent pas tous les jours / voilà si vraiment j'avais des questions à leur poser faudrait qu'ils soient à table et qui réfléchissent parce que si je pose des questions comme ça vite fait // mais oui ça m'intrigue pas mal / il y a plein de chose que je sais pas et du côté de ma mère aussi en fait // non mais / en fait j'ai l'impression / parce que mes parents quand même parlent / enfin je compare par rapport à mon copain / qui a justement une famille où on ne parle pas // il ne connaît pas l'histoire de sa famille // il sait que ses grands parents / enfin son grand père a été déporté / mais il ne sait pas pourquoi / donc moi je suis allée sur un truc de la mémorial de la Shoah / j'ai trouvé qu'il était à Buchenwald de telle date à telle date / tu vois / j'ai fait la démarche de savoir / mais lui il ne savait rien du tout quoi / enfin je trouve ça incroyable // dans ma famille on parle tu vois je connais voilà je connais l'histoire euh mon grand-père était prisonnier en Allemagne / tu vois je connais le truc et j'ai l'impression que parfois avec le temps on oublie et j'aimerais bien parfois creuser un peu plus / savoir et surtout il faudrait écrire ces choses quelque part parce que c'est important / les enfants plus tard // bah ouais fin / pareil j'ai peur d'oublier l'histoire et c'est intéressant et en plus mes grands-parents ils ont vécu plein de trucs et je connais mieux leur histoire je pense que celle de mes grands parents paternels

270.Sophia : d'accord tu connais mieux l'histoire maternelle que paternelle

271.Caroline : ah ouais ouais complètement / complètement / je serai incapable de dire /// par exemple ma grand mère paternelle je connais pas son nom de jeune fille // voilà / je sais pas en quelle année elle est née

272.Sophia : pourquoi parce que tu as pas posé la question ?

273.Caroline : j'ai déjà posé une fois parce que je faisais / j'essayais de faire mon arbre généalogique et j'ai oublié depuis /// c'était pas XXX je sais plus / mais tu vois avant de leur demander je sais pas alors que ma grand mère voilà née à Dieppe le 13 décembre 27 je sais / je connais tous ses frères et sœurs / moi mon grand père paternel je sais qu'il était jumeaux qu'il avait un sœur jumelle / je sais pas quand elle est morte je sais pas si elle était mariée si elle avait des enfants enfin tu vois je sais pas alors que ma famille / mais bon forcément tu vis pas dans le même pays / y'a 3000 kilomètres d'écart on parle pas la même langue surtout / moi mon grand père paternel / je l'ai vu je sais pas 5-6 fois et il est là / j'ai plus aucun

grands parents / voilà il est décédé en 2006 un truc comme ça et moi j'étais en Angleterre // je suis allée en Bulgarie pour l'enterrement / quand même / euh enfin j'ai tenu à y aller parce que en fait avant ça j'avais perdu mon autre grand père enfin c'était l'homme de ma vie / tu vois c'est comme mon père et euh donc quand il est décédé j'étais pas là / j'étais en Allemagne / mes parents me l'ont pas dit / un truc lourd tu vois / deuil super dur à faire bon et du coup je me suis dit bon

274.Sophia : et tes parents te l'ont pas dit pourquoi ?

275.Caroline : euh ils pensaient qu'il fallait me laisser faire mon fameux gymnaste et je sais pas ils se sont dit qu'il fallait mieux que je reste là bas que je fasse mon truc que je finisse et que je rentre et qu'après donc ils ont attendu // mais ils regrettent / je sais qu'ils regrettent euh fin ma mère en tout cas / ils se sont dit comment on va la faire rentrer / bon après il n'y a toujours des possibilités / l'Allemagne c'est pas l'autre bout du monde / c'est pas l'Australie quoi et du coup voilà / je suis rentrée / ils m'ont annoncé ça et ils avaient quand même gardé les cendres pour qu'on les jette ensemble dans la mer mais bon voilà j'ai pas vu / j'ai pas eu une cérémonie / pas religieuse par ce qu'on est athée mais il y avait plein plein de gens parce que mon grand père était une figure publique et puis le truc de la résistance / le drapeau français le truc / enfin voilà // moi j'étais pas là j'ai rien vu / j'ai l'impression que là c'était important j'ai pas vécu ça j'ai senti qu'il m'a manqué un truc // donc du coup pour mon grand père paternel / même si je ne l'ai pas connu autant / je me suis dit bah je vais y aller et je veux faire le truc comme il faut / voilà // tu as encore tes grands parents ?

276.Sophia : maternels / les deux et mes grands parents paternels je ne les ai jamais connu / c'est un peu mystérieux et effectivement

277.Caroline : ils sont décédés il y a longtemps

278.Sophia : dans les années 70

279.Caroline : ah ouais ils sont décédés assez jeunes

(...)

280.Sophia : et quand il est passé à l'Est c'est vrai qu'il n'avait pas de passé matériel et moi je ne connais pas grand chose / je connais ses histoires de petit garçon / mais je ne connais pas grand chose parce que lui ne connaît pas grand chose non plus // et toi ton père il connaît ses histoires familiales

281.Caroline : je pense enfin / j'imagine // je sais que son frère lui il est beaucoup plus / par

exemple quand j'essayais de faire l'arbre / mon père me disait va falloir que tu demandes à Io / donc mon oncle / qui est plus grand / qui a 5 ans de plus / lui il connaît bien il pourra te dire le métier de / et tu vois c'est lui qui a toutes les vieilles photos de famille et voilà / mais je pense que mon père sait / mais c'est vrai quand j'y pense on a pas forcément énormément parlé de

282.Sophia : de ces histoires de famille

283.Caroline : enfin au dessus de mes grands parents je ne sais pas ce qu'ils faisaient je ne sais pas ce qu'ils faisaient alors que du côté maternel je connais tout le truc

284.Sophia : donc il y a une vraie asymétrie

285.Caroline : ah ouais vraiment / mais encore une fois je pense vraiment / bon la distance c'est sûr / mais il y a vraiment la langue / bon ma grand mère elle est décédée quand j'avais deux ans de toute manière voilà et mon grand père il a quand même vécu très longtemps / plus longtemps que mon autre grand père et si on avait parlé la même langue / je pense qu'on aurait pu créer des liens on aurait pu en créer en tout cas / on aurait eu l'occasion

286.Sophia : par exemple ta sœur qui ne parle pas mais qui comprend / tu penses qu'elle a ses interrogations

287.Caroline : j'ai pas l'impression / ma sœur elle est pas très famille / donc / mais en tout cas on en a jamais parlé ensemble et elle / elle questionne pas beaucoup / alors que moi je vais faire un arbre j'essaie de poser des questions

288.Sophia : oui tu as fait une recherche et aussi d'avoir voulu parler la langue

289.Caroline : oui en plus / et j'ai voulu savoir d'où venait notre nom de famille j'ai fait des recherches sur internet

290.Sophia : et alors ça veut dire quoi

291.Caroline : je sais pas / mon nom de famille ? alors on sait que ça vient du samedi parce que *sebot* le samedi / ça c'est à peu près sûr // alors après il y a mille théories / est ce que voilà et une des théories / mais elle est hyper farfelue / mais moi je l'aime bien parce qu'elle est farfelue justement / parce que j'avais trouvé quelqu'un sur internet et il y a des années / j'étais à Aix à l'époque / c'était il y a 5-6 ans / mon dieu le temps passe vite / c'était j'avais trouvé quelqu'un qui avait un nom très similaire au mien je sais plus ce que c'était mais c'était un roumain qui habitait en Israël ha je sais plus mais ça ressemblait énormément ça m'avait interpellé euh donc je l'avais contacté et lui m'avait dit que son nom de famille

apparemment venait de shabatatsvi / accroche toi bien / c'est un mec alors je sais plus de quelle nationalité il était mais il était juif et il s'est fait passé pour le messie et il a créé une secte / les sabatéens / voilà et apparemment c'est très farfelu encore une fois / mai ça me fait rigoler / et donc soit ce serait les descendants de ce mec / ou alors simplement des gens qui l'ont suivi des adeptes de la secte // mais il y a aussi / parce que les samedi c'est important dans les religions / donc il y a aussi des branches chrétiennes qui ont aussi / comment ça s'appelle / on en connaît d'ailleurs une femme bulgare qui est mariée avec un français / ils sont adventistes du 7^{ième} jour // bon ils sont considérés comme religion en France / donc bon / comme disait mon grand père les religions sont des sectes qui ont réussi / et euh donc bon / eux aussi c'est une sorte de samedi ils font enfin / le samedi c'est le dimanche

292.Sophia : et ton père il est de quel religion

293.Caroline : alors athée / mais anti clérical / ils sont bien trouvés parce que famille de ma mère et famille de mon père sont anticlérical et du coup ils se sont bien trouvés et ils ont bien détesté les curés et autres ensemble / ce qui fait que moi adolescente je me suis énormément intéressée aux religions et j'étais complètement fascinée / ça m'a passé depuis / mais j'ai eu une très longue période de

294.Sophia : oui comme t'avais pas ça dans ta famille

295.Caroline : oui le cliché de l'ados qui va à l'envers // pourquoi ils n'aiment pas ? il doit y avoir quelque chose d'intéressant alors // mais je suis restée quand même athée / agnostique en fait

296.Sophia : mais en fait toi tu t'appelles Caroline

297.Caroline : oui ma sœur s'appelle Julie

298.Sophia : Caroline / Julie c'est quand même des prénoms français / pas trop bulgares

299.Caroline : alors justement / oui ma mère l'autre jour quand je lui ai dit qu'on allait se voir / je lui ai expliqué / elle me dit / je sais pas pourquoi c'est la première chose qui lui est venu à l'esprit / elle me dit tu sais pourquoi / tu vas lui dire pourquoi on vous a appelé Caroline et Julie ? bah oui il me semble / c'est une histoire d'intégration //elle me dit bah oui / comme vous aviez déjà un nom qui sonnait déjà très étranger on voulait que vous ayez un prénom français // mais toi / Sophia pour le coup

300.Sophia : oui moi avec mon prénom et mon nom on voit le côté bulgare (*on parle de l'orthographe de mon nom*) quand on m'appelle quelque part / XXX (*mon nom de famille*)

ah mais c'est de quelle origine ? c'est bulgare

301.Caroline : ah le yaourt ahaha // donc Caroline et toi ton frère

302.Sophia : Alexander

303.Caroline : ah / donc il y a quand même quelque chose // mais Sophia vraiment pour la ville ou pour / parce que malgré tout

304.Sophia : en fait il avait trouvé Alexander parce que c'était joli comme prénom de garçon

305.Caroline : c'est marrant parce que si j'avais été un garçon je me serai appelé Alexandre / c'est très beau oui

306.Sophia : et donc comme j'étais une fille ils se sont dit bah tiens on va peut être l'appeler Alexandra / mais si après on a un garçon on se saura pas quoi donner comme prénom il faut trouver autre chose // ils cherchaient cherchaient / je sais pas c'est ma mère qui a dit que Sophia c'est joli / comme Sophia Loren / ça fait un peu italien / mais il y a une petite touche voilà /

307.Caroline : oui c'est international / c'est compris partout prononçable partout

308.Sophia : alors toi c'est Julie et Caroline / et vous avez un second prénom

309.Caroline : non et toi

310.Sophia : moi c'est Liliana / mes deux grands mères s'appelaient Liliana et Liliane

311.Caroline : ah c'est drôle et le prénom de ton père c'est quoi

312.Sophia : Teko

313.Caroline : Teko / et moi Mladen

314.Sophia : et c'est son vrai prénom

315.Caroline : oui / Mladen / Dimitrov XXX (son nom de famille) / parce que mon grand père s'était Dimiter et ma grand mère c'était Koïka / c'est pas commun mais c'est très mignon et il y a un prénom en Bretagne c'est Koik ça ressemble

316.Sophia : et toi par exemple quand tu auras des enfants tu voudras les appeler comment ?

317.Caroline : euh ouais mais c'est pas vraiment bulgare / il y a un prénom que j'aime énormément pour une fille c'est Olympe / comment dire / notamment enfin j'aime bien le prénom déjà de base / en plus mon copain est un féru de mythologie donc ça tombe bien et aussi à cause d'Olympe de XXX la première vraie féministe voilà et en plus je trouvais que c'était un prénom magnifique je trouve ça très élégant / voilà non ensuite prénom breton / pour les filles en général ils sont jolis mais pour les garçons ça fait très / y'en a des jolis mais

- là pour les filles y'en a plein de jolis mais pour les garçons c'est plus dur // et toi ?
- 318.Sophia : moi / si c'est une fille ça sera Lilia /// et dans les garçons aucune idée
- 319.Caroline : nous avec mon copain on en parle / c'est pas prévu tout ça mais on en parle quand même / on aime bien IliacXXX pour un garçon / j'aime bien aussi Élisabeth / mais c'est long / c'est encore un prénom long et en plus j'aimerais qu'on ait nos deux noms accolés / mais en prénom court j'en ai pas trouvé encore qui me plaisent
- 320.Sophia : oui c'est ça quand tu as un prénom ça a quand même une incidence
- 321.Caroline : c'est terrible mais je trouve qu'on juge pas mal les gens avec les prénoms / quelqu'un qui s'appelle Brandon / tu vois que les parents étaient fan de Beverly Hills ou la fille Brenda // tu vois Marie Chantal tu te dis qu'elle vient d'une famille un peu / ouais ouais je suis persuadé que ça a une incidence / ça te donne ///
- 322.Sophia : et nous on peut en plus choisir / les parents peuvent donner n'importe quel prénom / alors qu'en Bulgarie comme en Grèce on te donne en tout cas pas mal le prénom de tes grands parents / les aînés portent pas mal le prénom du grand père
- 323.Caroline : ah bon je savais pas parce que dans ma famille c'est pas comme ça
- 324.Sophia : enfin et dans ce cas là ils donnent pas mal de surnoms / je ne sais pas si ton père
- 325.Caroline : ah oui moi à part mon père c'est marrant mon père c'est le seul qui a pas de surnom / tous ces amis y'en a aucun qui est appelé par son vrai prénom aucun y'en a aucun et moi du coup j'ai appris hyper tard que par exemple *tchitcho* c'était Vassil / aucun rapport / mon oncle on l'appelle Agno mais c'est Angel / euh / y'en a plein et en plus y'en a c'est des trucs / Misho *kourvata* / Misho la pute / des surnoms atroces quoi mais il est appelé comme ça par tous
- 326.Sophia : moi quand j'étais petite je ne connaissais que les insultes dont le fameux da *tieba maikata*
- 327.Caroline : mais bien sûr ça j'ai l'impression que je l'entends tout le temps
- 328.Sophia : c'est les seuls mots que je comprenais
- 329.Caroline : moi aussi oui les gros mots par ce qu'en plus mes parents ils juraient plus en bulgare qu'en français parce que voilà pour ne pas paraître / c'est rigolo
- 330.Sophia : ah oui non mais les surnoms / par exemple mon père Teko c'est Teko // mon oncle Dimiter c'est XXX / son ami Nicolai c'est Bebo
- 331.Caroline : aucun rapport ahah

- 332.Sophia : euh Théodore Théo / Victor c'est Grisha enfin bref y'a que des surnoms
- 333.Caroline : todor qui vient de décéder c'est mon parrain / c'était Totchko / et encore lui à l'inverse de Tchotcho pour qui vraiment on dit jamais Vassil / quand même Todor on disait un peu Todor / mais pour nous c'était Totchko / il se trouve qu'il était très connu en Bulgarie en plus donc en général et oui mon père c'est le seul qui a pas de surnom / c'est marrant Teko
- 334.Sophia : Teko oui et en même temps ça fait italien // comme il a un accent très prononcé
- 335.Caroline : moi ça m'est déjà arrivée d'entendre des gens et là mon père il est hyper sensible sur ce sujet il supporte pas qu'on lui dise qu'il a un accent et un jour je me souviens mon père demande un renseignement dans la rue et la dame avec un grand sourire hyper gentille / vous êtes italien mon père NON et il est parti / j'étais trop mal / non / hyper vexé // il a rien contre les italiens mais il ne veut pas qu'on pense qu'il est pas français // parce qu'il est français / enfin / il est bulgare avant tout mais voilà il aime pas être considéré comme un étranger ça fait trente ans qu'il vit en France il paye les impôts en France / il a la nationalité française / il est marié avec une française / ses filles sont françaises / mais quand tu as l'accent t'es toujours étranger
- 336.Sophia : mon père il dit jamais / enfin je pense qu'il a toujours eu peur un peu des choses qu'on note sur lui / il a toujours eu peur de la vérité / enfin je sais pas comment dire / il a toujours raconté des histoires et donc en ce moment il est italien / c'est XXX (*mon nom de famille*) // Teko di Palermo
- 337.Caroline : (*elle rigole*) mais c'est pour rigoler
- 338.Sophia : oui c'est pour rigoler mais il y croit presque vraiment et quand on lui dit tiens vous avez un accent ça vient d'où ? il va dire je suis serbe ou je suis je sais pas il va s'inventer à chaque fois une histoire différente // vous faites quoi dans la vie / alors là il invente
- 339.Caroline : c'est drôle
- 340.Sophia : parce qu'il a toujours peur pas des espions tu vois mais cette notion de on peut dire un truc qui va rester
- 341.Caroline : XXX (*mon nom de famille*)
- 342.Sophia : le problème c'est qu'il parle pas du tout italien
- 343.Caroline : (*elle rigole*) / ça lui est jamais arrivé de dire ça et la personne en face se met à parler ah si

- 344.Sophia : dans ce cas là il dit parlons en français
- 345.Caroline : les autres ne pourraient pas comprendre // c'est drôle
- 346.Sophia : ton père quand il était en France il avait des amis bulgares
- 347.Caroline : ouais quelques uns / euh mais il a toujours entretenu le lien avec la Bulgarie donc il a quand même il a jamais vraiment cassé et en France ils avaient un couple d'amis qui étaient eux complètement bulgare qui vivaient à Lorient donc pas loin de chez nous sinon y'a bah tous les gens qui se réunissaient à Vannes là on en fréquentait quelques uns voilà
- 348.Sophia : mais sinon leurs amis c'était des français
- 349.Caroline : oui bah ouais par la force des chose comme y'a pas énormément de bulgares / mais oui on fréquentait beaucoup ce couple de bulgare
- 350.Sophia : c'est drôle que ta mère soit tombée en amour et du pays et de l'homme
- 351.Caroline : elle est la plus bulgare en fait et pourtant elle a un regard très critique sur les bulgares sur plein de choses la Bulgarie etc mais elle les aime quand même
- 352.Sophia : donc ils ont fait l'effort et l'un et l'autre de s'intéresser à la culture et de l'un et de l'autre
- 353.Caroline : oui je pense bah mon père en vivant en France de toute manière tu intègres le truc et ma mère c'est vrai qu'elle était pas forcée / ils sont restés je crois 3 ans / de 76 à 79 il me semble
- 354.Sophia : et au départ ils parlaient comment alors ?
- 355.Caroline : en anglais et un peu en allemand aussi / fan des Beatles tous les deux du coup c'est comme ça que mon père a appris l'anglais parce que ça s'apprenait pas à l'école là bas / il a appris grâce à la musique il adorait les Beatles et les Stones // normalement c'est l'un ou l'autre mais lui il aimait les deux et voilà il avait une petite préférence Beatles / c'était un gentil pas un *bad boy* des Stones et du coup ma mère aussi et d'ailleurs il l'a draguée comme ça en lui disant qu'elle avait des yeux comme des caléidoscopes tu sais comme *Lucy in the sky with diamonds* / et voilà ils ont compris qu'ils parlaient le même langage et il parlait bien anglais mais c'était pas non plus euh
- 356.Sophia : mes parents aussi ils ont parlé anglais pendant les deux premières années
- 357.Caroline : ta mère ne parlait pas allemand ?
- 358.Sophia : elle avait fait un peu d'allemand mai ils parlaient mieux anglais ensemble // et lui il ne parlait pas très bien anglais au départ

359.Caroline : et ta mère elle connaît quelques mots de bulgare ?

360.Sophia : oui oui elle comprend tout // mais elle parle pas du tout // c'est marrant parce qu'elle comprend tout // mais moi ce que je trouve fou c'est que moi je ne comprends pas / comme toi / depuis toute petite j'entends / ma mère bon qui a 4 ans de plus que moi d'expérience comprend / mais bon ça aurait pu venir

361.Caroline : mais elle il y a l'amour / après tu me diras on a l'amour des parents mais c'est pas pareil

362.Sophia : en plus ma mère elle comprend un bulgare argot de Sofia qui est pas celui qu'on apprend à l'inalco

363.Caroline : tu sais que j'ai eu des hontes phénoménales en bulgare à cause de mes parents // bah oui forcément ils disent des mots d'argot parfois très vulgaires et moi je suis partie avec ces mots et je les ai sortis en cours // et la le pauvre il rigolait / gêné tu vois /// c'était un mot vulgaire turc pour les cuisses // et après j'ai appelé mes parents / mon père / il était mort de rire mais t'as dit ça en classe / oui / la honte

(...)

364.Caroline : moi je dis toujours c'est la seule ville (*Istanbul*) à part Paris où je pourrais habiter / pourtant j'y ai jamais vécu mais je suis sûre que j'y serai bien c'est un endroit que j'adore / je suis tombée amoureuse de cette ville / et bon mes parents ça aide aussi / ma mère est allée travailler à Istanbul / quand elle enseignait elle allait tout le temps en voiture de Varna / d'ailleurs quand on y va on y va en voiture / bref elle donnait des cours là bas à la femme d'un consul

365.Sophia : oui Varna Istanbul c'est pas loin

366.Caroline : non / c'est moins loin que Paris à notre ville en Bretagne Concarneau / mais le problème c'est qu'à Istanbul t'as des embouteillages incroyables donc tu mets pas beaucoup de temps à arriver à Istanbul mais après pour rentrer dans la ville c'est une horreur / c'est pire que Paris / c'est un énorme problème là bas la voiture / on dit Paris mais le stambouliote il rigole

(...)

367.Sophia : tu es madame samedi et moi madame hoche la tête

368.Caroline : j'aimerais bien savoir mais je sais pas j'ai aucune idée de où chercher // en Bulgarie sans doute tu vois /// mais j'ai l'impression que c'est pas un nom très courant / mais voilà je

sais que ma famille de base vient de Preslav mais avant ça je ne sais pas / mais c'est vrai que j'aimerais bien en savoir plus

369.Sophia : et ton fameux oncle qui détient des éléments

370.Caroline : non mais en plus je pense que mon père serait ravi que j'inves / que je fasse de l'investigation et mais bon il faudrait prendre un peu de temps

371.Sophia : mais tu vois / je pense qu'il y a toujours quelqu'un dans une famille qui

372.Caroline : s'intéresse plus / ouais ouais

373.Sophia : je vois mon frère / il a aucune / il se revendique de père bulgare mais aujourd'hui en tout cas il n'est pas du tout dans cette recherche du passé familial

374.Caroline : et il a du coup quel âge ?

375.Sophia : 26

376.Caroline : comme moi // et lui la langue pareil ça lui est pas venu

377.Sophia : non je lui ai dit que je lui achèterai un assimilé et tout

378.Caroline : bah bon courage

379.Sophia : non mais ça l'intéresse pas encore

380.Caroline : et justement toi quelles sont les réactions des gens quand tu dis que tu es d'origine bulgare / ça ça m'intéresse

381.Sophia : écoutes / heu / les gens savent à peu près que c'est un pays

382.Caroline : on parle en France hein

383.Sophia : oui oui mais c'est vrai qu'avec XXX (son nom de famille) on doit aussi toujours te poser la question ha c'est de quelle origine

384.Caroline : non c'est surtout t'es russe ? tout le temps enfin 9 fois sur 10 // t'es russe ? non non bulgare d'origine bulgare / Oh bah c'est pareil // va dire ça à la famille ça ça m'énerve / tu te dis c'est pas possible d'avoir une vision si réduite / en plus c'est l'Europe / c'est pas loin / bon y'a pas l'euro mais c'est l'Europe / c'est à 2h30 de vol les gars c'est pas compliqué

385.Sophia : mais en ce moment je trouve non ça fait j'ai l'impression exotique pour les gens

386.Caroline : oui peut être oui

387.Sophia : après t'a toujours le côté fromage et yaourt

388.Caroline : ah le fromage / moi c'est toujours yaourt pas fromage

389.Sophia : non fromage c'est peut être moi qui l'ai rajouté // en tout cas le yaourt / Sylvie

Vartan

390.Caroline : les gens qui aiment le foot me disent des noms que je ne retiens jamais

391.Sophia : *Stoitchkov*

392.Caroline : oui c'est ça

393.Sophia : ça et pas mal de gens qui font ah j'ai un ami qui est allé en vacances là bas

394.Caroline : oui je connais quelqu'un qui est allé en vacances // je me méfie toujours parce que les gens qui y sont allés en vacances là bas donc un truc organisé dans un hôtel où tu bouffes de la bouffe internationale / y'a plein d'endroits atroces / je me méfie de la vision qu'ils ont de la Bulgarie // bien sur les gens qui ont vus les reportages sur M6 / les putes la mafia la corruption bien sur / ah il y a beaucoup de corruption là bas / ouais ouais ouais // c'est un peu dur / enfin il y a l'électricité

395.Sophia : D'ailleurs j'ai pas vraiment suivi mais là c'est compliqué alors il y a les gouvernement qui est revenu

396.Caroline : ah je ne suis pas du tout non plus / je dois t'avouer d'ailleurs la dessus peut être que je devrais m'intéresser / mais je ne m'y suis jamais intéressée c'est terrible c'est fou parce que la vie / les gens ça m'intéresse // je dois dire quand j'ai fait mon tout dernier oral quand je présentais mon fameux projet de fin d'étude un des mecs du jury commence à me parler de politique en Bulgarie // non non non / qu'on me parle d'autre chose par ce qu'en général voilà les gens ah non il m'a posé des questions j'ai improvisé un petit dialogue...

(...)

397.Caroline : j'ai un bon souvenir / j'ai très très honte d'avoir arrêté du coup surtout qu'en fait je pensais y retourner je pensais y retourner et du coup je leur ai jamais dit que j'arrêtais et après plus tu attends plus tu te sens mal et du coup je leur ai jamais rien dit et je suis mais mortifiée mortifiée / ouais / j'ai un peu honte enfin j'ai très honte

(...)

398.Caroline :

399.Sophia :

400.Caroline :

401.Sophia :

402.Caroline :

403.Sophia :

404.Caroline :

405.Sophia :

406.Caroline :

407.Sophia : nous l'année dernière on était 6 houhou // et franchement on est resté jusqu'à la fin de cette année aussi nombreux / on se motivait entre nous alors qu'il y avait tous les niveaux / il y avait Anna sa mère est bulgare et elle elle est bilingue / elle parle un bulgare de rue c'est à dire qu'elle a des problèmes pour l'écrire mais

408.Caroline : oui comme ma mère / ma mère elle parle comme ça elle l'écrit comme elle parle et elle est venue pour ?

409.Sophia : alors elle est venue parce que elle aimerait faire de la traduction et elle a fait cette année la deuxième et la troisième année en même temps donc il lui reste plus que les transversaux à faire l'année prochaine pour valider sa licence et elle parle parfaitement bulgare

410.Caroline : quelle chance // leur grande phrase à XXX et XXX / ah je suis désolée de le dire mais elles m'énervaient avec ça / vraiment hein je comprends pas pourquoi tu parles pas bulgare / ça va on a compris au bout d'un moment / non mais vraiment je comprends pas tes parents // je les ai débriefé 1000 fois là dessus c'est bon d'accord / je parle pas bulgare / je parle pas bulgare on va pas refaire l'histoire

411.Sophia : moi aussi on m'a pas appris / mais comme mon oreille a été faite au bulgare / je pense qu'on a une facilité

412.Caroline : oui oui bien sûr

413.Sophia : je vois XXX ou XXX / ils n'ont pas de liens avec la Bulgarie

414.Caroline : oui et il y a une question d'âge aussi / mais c'est sûr qu'à 20-30 ans on apprend plus qu'à 50-60 / et même maintenant on apprend moins bien que quand on avait 10 ans // mais oui je suis sûre que notre oreille est plus faite

415.Sophia : je pense que c'est une langue hyper dure mais je pense

416.Caroline : que ça t'est familier / oui moi aussi bien sûr

417.Sophia : si j'apprenais je ne sais pas quelle langue / je veux dire c'est pas aussi facile que l'italien mais bon je comprends le système // je pense que j'ai un vrai blocage qui fait que je n'arrive pas j'ai peur de m'exprimer parce que je devrais parler et je parle pas donc

418.Caroline : oui c'est une question de honte un peu / moi c'est pareil

- 419.Sophia : mais mon père maintenant il est assez fier que enfin je fais pas de phases / mais il est assez fier et là mon oncle qui lui parle allemand et bulgare donc on a toujours parlé une langue étrange donc moi j'étais super fière parce que je me disais ha bah je vais pouvoir communiquer avec lui un peu plus tu vois avec un peu plus de mots en bulgare à l'intérieur et tout que ce soit plus un charabia logique et donc la seule chose que j'ai compris ça m'a super vexé depuis je veux plus du tout parler bulgare / c'est mon père il dit ah mais elle parle bulgare elle comprend et tout et il dit mais non elle parle ni bulgare ni allemand qu'est ce que tu veux que je parle avec elle / ils parlaient en bulgare et j'ai compris et j'étais trop ho bon bah je parlerai plus alors
- 420.Caroline : et ton oncle il parle anglais
- 421.Sophia : non c'est une sorte de mélange on se comprend très bien
- 422.Caroline : mais bon moi avec mon oncle y'a pas de communication possible
- 423.Sophia : et toi avec les uns an et demi tu parles un peu
- 424.Caroline : bah / c'est surtout que je comprends mieux / là il y a une vraie différence par rapport à avant mais pour parler j'essaye toujours de me lancer mais j'ai un peu honte et puis les gens sont là tu sais comme avec une gamine tu sais attendris ah c'est bien / je me sens conne quoi
- 425.Sophia : non mais en fait il faudrait aller chez des bulgares que tu connais pas
- 426.Caroline : et il faudrait y aller longtemps et avoir envie de le faire et puis moi quand je vais en Bulgarie même si j'y reste deux trois mois / le français prend toujours le dessus / ma mère est française on parle français
- 427.Sophia : tes parents parlent français et bulgares entre eux
- 428.Caroline : ouais les deux / un coup de français un coup de bulgare / un coup du français dans du bulgare et du bulgare dans du français et ouais c'est un vrai mélange
- 429.Sophia : ça doit être très marrant
- 430.Caroline : ouais alors nous ça nous paraît très naturel / mais les gens de l'extérieur ils sont là
- 431.Sophia : et quand tes parents se parlent tu comprends
- 432.Caroline : quand c'est en français oui / ahahah / oui je comprends alors je comprends mieux mes parents que les autres bulgares / parce que je suis habituée à leur façon de parler / comme un enfant je pense // bah pareil ma mère pour moi elle a pas d'accent en bulgare / elle parle un bulgare de maman quoi // c'est son bulgare c'est le bulgare de la maison quoi / parce

que j'ai pas entendu une diversité folle dans cette langue

433.Sophia : oui les accents Est Ouest

434.Caroline : bah justement XXX m'a très vite titillée sur le fait que moi les mots que je prononçais c'était jamais l'accent de l'Est / de Varna quoi / c'est pas de ma faute / je les ai toujours entendu comme ça et du coup des mots que j'entendais d'une certain façon je les écrivais de cette certaine façon / notamment les *o* et les *ou* / c'est du coup je découvre que c'est des *o* alors que je croyais que c'était des *ou* / alors j'ai pas de mots en tête / ça viendra pas /// ils me disaient tu parles mouillé ou tu parles mou

(...)

435.Caroline : ce qui est terrible en Bulgarie / c'est pas pour te décourager / mais / tu parles là bas / t'essaye de faire un effort / parce que moi j'essaye souvent / et surtout quand j'étais à l'inalco / je le faisais quand j'étais pas avec mes parents / mais eux tout de suite bam anglais ils entendent que t'es pas bulgare tac en anglais c'est plus facile pour tout le monde ils se disent / XXX je lui dit ça il me dit pas tu dis que tu parles pas anglais / ça m'était tellement pas venue comme une évidence / ah oui // mais d'ailleurs quand je suis allée une fois en Bulgarie avec une copine / j'avais 12 ou 13 ans je sais plus et j'étais à fond dans l'allemand et je parlais allemand avec les bulgares c'était drôle j'en serais incapable aujourd'hui

436.Sophia : et tu as / moi par exemple j'ai free et j'ai la télé bulgare

437.Caroline : bah moi / je l'avais avant avec bouygues et maintenant je l'ai plus chez orange

438.Sophia : moi je me disais tiens je vais écouter ça va me faire l'oreille / et j'attend toujours le dé clic

439.Caroline : oui où tu comprends tout / ça y est /

440.Sophia : oui / et bein je l'ai toujours pas eu

441.Caroline : ça va peut être venir ne perd pas espoir // du coup t'as quelle chaine ?

442.Sophia : BTV un truc comme ça

443.Caroline : avec des présentatrices toujours très élégantes

444.Sophia : elles tirent toujours la gueule

445.Caroline : mais ça c'est un truc malheureusement / ma plus grosse critique de la Bulgarie c'est ça

446.Sophia : qu'ils font toujours la gueule

447.Caroline : ouais / non mais dans les services / pas les gens que tu fréquentes mais tu vas dans

un café dans un magasin / c'est atroce t'as l'impression de les emmerder / ha avec ma mère ça nous rend folle / maintenant il y a une amélioration et du coup quand ça arrive qu'ils sont très aimables on leur dit à quel point vraiment ça fait plaisir bravo machin pour les motiver parce que c'est

448.Sophia : mon père il arrive très bien / n'importe où dans un restaurant tiens il repère tout de suite les bulgares

449.Caroline : ah ouais

450.Sophia : sans les entendre

451.Caroline : c'est plus dans la manière de tirer la gueule / c'est une bulgare // et une fois dans un restaurant / une fille qui faisait la gueule et il commence à lui parler en bulgare et la fille elle a commencé à pleurer ah mais vous parlez bulgare / tu vois la fille trop déprimée // mais c'est vrai qu'ils font souvent la gueule

452.Sophia : ah ouais c'est horrible / je comprends pas moi / je comprends pas c'est tellement agréable un sourire / et souvent ils aiment bien enfin j'ai remarqué / tu leur demandes comment ça va et c'est toujours négatif

453.Caroline : je croyais que c'était mon père qui était comme ça / franchement je sais plus à qui j'en parlais / mon père dès que je l'ai au téléphone c'est toujours négatif / c'est insupportable XXX allez la vie est belle tu es à la retraite au soleil au bord d'une piscine franchement y'a beaucoup de gens qui aimeraient être à ta place / moi déjà / tu sais à Paris il pleut depuis deux mois / et tu crois que c'est bulgare ?

454.Sophia : je sais pas mais mon amie XXX / dès que je lui demande comment elle va / y'a toujours un truc qui va pas / toujours à se plaindre comme ça // on me demande comment ça va je commence par très bien

455.Caroline : bah oui même si ça va pas d'ailleurs / c'est un réflexe / avec elle c'est pas une formule de politesse / c'est une vraie question // y'a plein de chose que j'aime en Bulgarie mais ça c'est une chose que je n'aime pas

456.Sophia : et toi tu as des amis bulgares en Bulgarie

457.Caroline : bah euh écoute mes parents fréquentent plutôt des gens de leur âge / enfin non ou un peu plus jeunes d'ailleurs / je dis des bêtises / parce que souvent c'est des gens entre nos deux générations et du coup les enfants sont plutôt des bébés ou petits sauf la fille d'un des copains de mon père qui est décédé / elle elle a 20 ans donc on a 6 ans d'écart / mais surtout

elle est très gentille et elle est très mature voilà elle écrit des poèmes / elle a été publiée plusieurs fois / elle fait de la photo / très artiste adorable // sinon je fréquente les amis de mes parents quand on est en Bulgarie mais tu vois je vais pas les appeler / après j'ai ma cousine qui est beaucoup plus âgée que moi qui a 42 ans un truc comme ça / il y a quand même un écart et là bon on s'entend très bien mais voilà elle a un fils on est pas / bon maintenant que je suis dans la vie active on est plus proche // voilà elle j'ai des nouvelles tout au long de l'année / mais sinon les autres voilà

458.Sophia : et ton copain alors / il te voit comme une demi-bulgare ?

459.Caroline : bah je lui en parlais l'autre jour justement l'autre jour je lui ai dit mais pour toi la Bulgarie c'est quoi / il m'a dit je lui dit il voyait pas trop où je voulais en venir / et je dis par exemple si tu entends parler de la Bulgarie est ce que ça va t'interpeller un peu plus ou pas du tout // bah si maintenant je fais attention / quand on en parle il me dit moi je suis allé que trois fois mais bon pour moi c'est ton pays // ça m'a interpellée // je me suis dit pour toi c'est mon pays // oui / je sais que tu es née en France / que tu as grandi en France et tout ça mais pour moi oui c'est ton pays // mais c'est marrant parce que chaque personne a sa vision des origines en fait et avant Sébastien / j'étais avec enfin bien avant je suis restée avec un garçon qui était saoudien et pour qui les origines c'était tout et il me disait je vois pas pourquoi quand tu te présentes tu dis que tu es française // tu veux mon passeport (*on rigole*) parce que en plus moi j'ai que la nationalité française et je suis française / je parle français / j'ai été à l'école en France / mes références / je sais pas mes références culturelles sont françaises littéraires ou tu sais c'est bête mais le cursus scolaire que tu as suivi je pense que ça a une grande importance / c'est comme ça que tu enfin ça te donne des repères et comment dire / tu te reconnais bon / les français à l'étranger on a toujours tendance à les détester mais voilà tu parles la même langue tu manges à peu près les mêmes plats tu as vu les même films tu as eu le même programme scolaire / plein de chose qui font qu'on se retrouve alors qu'avec la Bulgarie il y a certains trucs très fort dans lequel je me retrouve mais c'est pas voilà et comme je te disais j'ai un sentiment de ce qu'on peut dire d'appartenance qui est quelque chose de très particulier

460.Sophia : c'est le problème des enfants qui ont des parents qui viennent de pays différents en fait

461.Caroline : et du coup je lui disais ça et Shadi mon ex copain il me disait pour moi tu devrais

dire aux gens je suis française et bulgare ou bulgare et française et en plus c'est le pays de mon père donc pour lui très très très patriarcal donc forcément et voilà et donc du coup après je commençais à dire au gens mais tu sais ça faisait des explications de 5 ans / bonjour je m'appelle Caroline je suis française enfin basta quoi / alors je suis française mais mon père est bulgare enfin il est venu habiter en France avec ma mère enfin d'abord ils ont habité ensemble en Bulgarie / ouh tu peux pas t'en sortir au secours // enfin c'est important dans ma vie / mais je ne me définis pas quand je rencontre quelqu'un je lui dis pas que je suis franco-bulgare / après très vite quand on entend mon nom la plus part des gens ils disent donc la discussion arrive mais

462.Sophia : et ton copain alors

463.Caroline : bah oui j'ai découvert ça l'autre jour avant hier

464.Sophia : je comprends parce que c'est la petite originalité qui fait que tu es toi

465.Caroline : oui parce que il va y avoir des trucs exotiques à ses yeux qui pour moi sont tout à fait naturels parce que j'ai toujours baigné dedans et lui ça lui paraît enfin sans doute / et puis c'est vrai que comme mes parents sont 6 mois de l'année en Bulgarie on en parle tout le temps de la Bulgarie / bah tiens j'ai appelé en Bulgarie il fait beau / là tiens en ce moment il y a ça / donc il est quand même baigné dedans

466.Sophia : ton père a gardé sa nationalité française

467.Caroline : mon père a la double nationalité / ma mère est française voilà et nous deux ma sœur et moi on est françaises et euh ça fait drôle de dire ça on est française oui madame

468.Sophia : moi aussi je me sens française mais avec un père bulgare / ayant grandi en France mais aimant la *chopska salata* / mais c'est lié à la nourriture mon côté culturel

469.Caroline : mais c'est l'essentiel je pense

470.Sophia : alors ma mère elle cuisine vraiment des plats / mes deux parents cuisinent super bien ma mère c'est vraiment les plats français beurre surtout / plats mijotés en fait ça plait beaucoup à mon père aussi parce que y'a beaucoup de plats mijotés aussi en Bulgarie / mon père ce sont plus des plats bulgares / alors c'est plus pour des grandes occasions / tient c'est ton anniversaire je vais faire des plats bulgares sauf l'été où

471.Caroline : nous c'était toute l'année / je sais pas on devait manger je sais pas 70% bulgare / 60 à 70% // pareil chez ma mamie on mangeait français / elle était normande elle est venue pendant la guerre en Bretagne comment dire elle a toujours ce côté cuisine à la crème / plus

beurre breton alors tu imagines // donc deux cuisines

472.Sophia : oui et qui vont très bien ensemble

473.Caroline : ah oui très bien

474.Sophia : et toi tu cuisines un peu bulgare à part le *tarator* ?

475.Caroline : eh oui / ça c'est vraiment en été sinon je fais les *keufté* / des boulettes pas grand chose à faire / après alors je fait de la moussaka et le trucs c'est que j'utilise pas mal les épices bulgares dans les plats / *tchoubritsa* et *charina sol* / tu connais ça c'est magnifique

476.Sophia : c'est quoi *charina sol* ?

477.Caroline : c'est un mélange d'épices qui est vendu comme tel il y a du sel *charina* ça veut dire de toutes les couleurs / et euh il y a du cumin il y a plein de trucs et nous on en met partout partout partout c'est le truc indispensable / ma mère m'en ramène par sac de un kilo

478.Sophia : je demanderai ça la prochaine fois

479.Caroline : oui c'est très très bon / alors je ne suis pas rentrée dans ces fameuses épiceries / je ne sais pas si il y a ça

480.Sophia : oui sûrement il y a même du *boza*

481.Caroline : ah oui alors / t'as goûté ? ah il faut être bulgare bulgare pour aimer ça et encore pas tous // et toi tu cuisines du coup bulgare ?

482.Sophia : si les *chopska salata* / non mais j'ai fait un petit livre de recette familiale / j'ai demandé à mon père parce que mon père c'est vraiment à l'œil / au souvenir et au goût donc c'est pas évident à suivre // je fais alors c'est combien de cuillère ? non mais je fais mais pas tout le temps / mais c'est vrai que les plats bulgares c'est plus pour un événement

483.Caroline : chez mes parents c'était pareil / c'est marrant en France dès qu'ils recevaient des gens c'était bulgare et en Bulgarie c'est breton / bah parce que comme on aime beaucoup les fruits de mer elle fait des coquilles saint jacques à la bretonne / des trucs sauce armoricaine / plein de choses quoi et les bulgares aiment beaucoup / c'est vrai c'est marrant / ce qui est exotique pour les autres et donc ils jonglent entre les deux pour rester exotiques de toute manière //

484.Sophia :

485.Caroline :

486.Sophia : et en fait comment ça c'est passé le fait que / la famille de ta mère ils aimaient bien la Bulgarie et tout donc ils ont bien accepté ton père et inversement ou pas ?

487. Caroline : ah oui très très bien / ah oui je crois que tout de suite / ils parlaient pas la même langue parce que mes grands parents ils ne parlaient pas anglais / et mais ils se comprenaient quelque part quand même et ils se sont adoptés même plus que ça mes grands parents sont devenus les deuxièmes parents de mon père / quand mon grand père et ma grand mère sont décédés c'est comme s'il avait perdu ses parents et du coup forcément quand tu es loin de tes parents tu recrées des liens aussi fort / vraiment ils étaient très très très proches et tant mieux ça c'est très bien passé et à l'inverse ma mère aussi était très bien acceptée de mes grands parents paternels en plus le lien cuisine / ma grand mère était très heureuse de transmettre / elles se retrouvaient entre femmes en cuisine avec aussi mon arrière grand mère que j'ai absolument pas connue / voilà elles apprenaient à cuisiner et c'est comme ça aussi que ma mère a appris un peu à apprendre le bulgare // mon grand père aussi il l'aimait beaucoup mais ma mère c'est un caractère très facile elle est très douce gentille enfin en tout objectivité / c'est difficile de ne pas l'aimer elle a un grand cœur / mon père je l'adore mais je peux comprendre qu'il ait un côté difficile à cerner

488. Sophia : quand il y a quelqu'un avec un caractère dur il faut que l'autre

489. Caroline : il faut que ça s'équilibre sinon ça ne dure pas aussi longtemps // donc ma mère a été très bien acceptée / ça s'est très bien passé //

490. Sophia :

491. Caroline :

492. Sophia :

493. Caroline :

494. Sophia :

495. Caroline :

496. Sophia :

497. Caroline :

498. Sophia :

499. Caroline :

500. Sophia :

501. Caroline :

502. Sophia : il est pas très démonstratif / sauf avec ma mère mais même avec nous tu vois / lui la bise c'est il gonfle la joue et c'est des transferts de bactéries

503.Caroline : ah c'est rigolo

(...)

504.Caroline : alors que ton père il a quand même gardé des amis bulgares en France

505.Sophia : oui tout le monde après 89 est retourné en Bulgarie mais pas lui / vraiment il a

506.Caroline : il a une raison / si c'est pas indiscret

507.Sophia : non non sa raison je pense c'est que il n'a plus de famille là bas / son frère est en
Allemagne

508.Caroline : oui il n'a pas une fratrie là bas / c'est pas comme mon père qui a toute sa

509.Sophia : oui il a pas de cousin il a plus aucun lien de parenté / et ça faisait plus de 30 ans
qu'il était parti et

510.Caroline : et il y a rien qui lui manque

511.Sophia : ah si beaucoup mais il est dans une nostalgie permanente mais sans

512.Caroline : sans franchir le pas

513.Sophia : sans franchir le pas et je pense qu'il le franchira jamais

514.Caroline : peut être quand il sera vraiment vieux il aura une envie de

515.Sophia : un soir on était dans une soirée avec des tziganes la musique et il m'a dit écoute
demain on part on va juste passer une nuit là bas et on revient // bon évidemment ça c'est pas
fait / mais je pense qu'il a peur d'être déçu par la réalité parce que sa maison elle est toujours
belle alors qu'il sait très bien qu'aujourd'hui c'est une ruine / que

516.Caroline : ça doit faire un choc quand tu n'es pas allé depuis longtemps

517.Sophia : oui du coup il veut pas se confronter à la réalité je pense il est très bien dans son
rêve / il s'est recréé sa famille sa vie et il ne veut pas affronter / et en même temps il est
toujours sur télé bulgarie / il écoute la radio bulgare sur internet / il est sur *googleearth* à
regarder partout

518.Caroline : ah mon père il fait pareil c'est trop drôle

519.Sophia : regarder si les choses ont changé / donc moi je connais la Bulgarie par cœur / mais
sans y être allée

520.Caroline : toi tu aimerais y aller

521.Sophia : j'aimerais y aller mais il m'a toujours / enfin c'est pas une sorte d'interdit que je dois
franchir / mais il m'a toujours dit / ah mais il faut pas que tu y ailles / c'est pas bien / parce
qu'il a peur / il s'est créé une sorte de pays imaginaire c'est son idée et il a peur que comme

si il avait créé un monde et que si je le regarde je sois déçue

522.Caroline : ah oui c'est ça oui

523.Sophia : mais je sais très bien que ce qu'il me dit ce n'est en XXX / et il a peur que j'affronte la réalité / mais il ne veut pas que j'y aille pour chercher mon passé mes racines / mais en même temps quand j'avais parlé d'éventuellement faire un Ushuaia en Europe de l'Est là bah alors là il m'avait alors il faut que tu ailles là bas / il était très motivé / mais pas que j'y aille dans une recherche nostalgique

524.Caroline : oui quelque chose de détaché de la famille

525.Sophia : oui détaché de ses histoires / ma mère elle en peut plus avec *tv bulgaria* toute la journée 24h sur 24

526.Caroline : oui c'est insupportable / quand j'étais petite j'ai pris en grippe la Bulgarie et le bulgare surtout parce que j'en pouvait plus la radio / la télé le téléphone / et maintenant qu'il y a skype toute la journée skype avec les copains etc je ne sais pas ce qu'ils ont à se dire mais ils parlent / heureusement qu'il n'y avait pas ça quand j'étais petite parce que j'aurais pété un plomb / mais j'ai eu toute une période où j'ai un peu rejeté cela mais aussi parce que je me sentais / dans les conversations j'étais rejetée / je ne comprenais rien et en plus ils restent 10 ans à table ça n'en fini jamais au secours // ma mère m'a dit qu'à l'époque il y avait des diners / je te jure que c'est vrai / il y avait des diners qui duraient 24 heures / ça me rend dingue / enfin j'étais petite c'était des grands et je trouvais ça chiant je suis sûre qu'aujourd'hui avec mes potes j'aimerais bien hou 24 heure chrono de bouffe et d'alcool

527.Sophia : Surtout d'alcool

528.Caroline : Je bois pas une goutte d'alcool / les gens me disent attends t'es à moitié bretonne à moitié bulgare et tu bois pas une goutte d'alcool / eh ben non justement / et pour cause / je crois que ça m'a un peu dégoutée / haha

529.Sophia : En parlant de ça / est ce que tu veux déjeuner

(on change de place)

530.Caroline : j'étais en train de me dire que si tu veux / je pouvais acheter un concombre et des yaourts et tout ce qu'il faut / bon par contre chez moi c'est le bordel pas possible / si ça te dérange pas

531.Sophia : ouais carrément ça marche // allez avec grand plaisir

532.Caroline : t'aime bien le *tarator* / parce que moi je t'embête avec mon *tarator*

- 533.Sophia : il paraît que tu fais le meilleur du monde alors
- 534.Caroline : le meilleur de Concarneau et c'est dire // par contre j'ai deux chats / j'adore les chats et j'ai du linge qui sèche alors c'est le bordel
(chez elle : elle me fait un tarator)
- 535.Caroline : moi j'aime beaucoup effectivement la musique des années 70 / je n'écoute que des gens morts
- 536.Sophia : attend les Rolling Stones ils sont vivants
- 537.Caroline : c'est vrai c'est vrai // non je dis ça depuis que Amy Whitehouse est morte parce que c'était la seule personne jeune que j'écoutais et que j'adorais / je suis complètement fan donc bref c'était un gros choc et du coup j'aime les Stone Beatles / Janis Joplin Jimmy Hendrix / j'aime aussi Alain Souchon Gainsbourg quoi d'autre / euh voilà
- 538.Sophia : bref on a les mêmes goûts musicaux
- 539.Caroline : ah c'est vrai cool // mais rien de bulgare je dois l'avouer j'écoute pas trop / de temps en temps j'écoute mon parrain parce qu'il est chanteur ça m'arrive mais c'est particulier / c'est comme si je regardais un film de famille / c'est pas pareil // oui mais la musique bulgare et la musique actuelle c'est atroce / la *tchalga* // et là dans le fameux reportage sur M6 sur la Bulgarie c'était un truc genre
- 540.Sophia : style enquête exclusive
- 541.Caroline : oui c'était ça avec de la Villardière / oui voilà / le dessous caché des vacances en Bulgarie mais c'est terrible et du coup je dois avouer que moi j'ai toujours aimé regarder ces émissions à la con mais sauf que j'ai vu maintenant un truc que je connais avec leur regard bah du coup je peux plus croire quoi que ce soit sur les autres sujets
- 542.Sophia : oui c'est biaisé
- 543.Caroline : oh lala / mais tellement caricaturale c'est ridicule on dirait une caricature / un sketch fait par des comiques qui se moquent de ce genre d'émission
(on continue à faire le tarator, elle a des noix qu'elle ramène de Bulgarie on les casse au couteau parce qu'elle n'a pas retrouvé son casse noix)
- 544.Caroline : pour apprendre une langue il n'y a pas une meilleure raison que l'amour hein d'ailleurs c'est pour ça que ma mère l'a appris / puis elle elle voulait vraiment pas parce qu'elle se sentait exclue des conversations
- 545.Sophia : et elle a appris comment en fait ?

546.Caroline : dans la rue / du jour au lendemain elle a dit écoute je vais faire mes courses toute seule / ne vient plus ne m'accompagne plus / il faut que j'apprenne et comme ça / bon elle est douée en langue mais quand même en 3 mois

547.Sophia : quoi

548.Caroline : ouais mais toi t'y habite pas

549.Sophia : oui c'est ça le truc

550.Caroline : bah ouais quand t'y habites

(...)

551.Caroline : mais quand tu parles le bulgare tu comprends le serbe

552.Sophia : ta mère par exemple elle comprend le serbe

553.Caroline : mes parents quand ils passent par / parce qu'ils vont en Bulgarie en voiture et du coup ils passent par la Serbie et comment dire eux parlent bulgares les serbes leur parlent serbes et ils se comprennent quoi vraiment sans problème quoi // l'autre jour j'entendais un serbe à la télé ça ressemble vraiment beaucoup

554.Sophia : et les films de kusturitsa alors ?

555.Caroline : écoute je n'ai pas tenté

556.Sophia : t'as jamais regardé ?

557.Caroline : non / non et c'est vrai peut être que ça me ferait un que mon oreille serait un peu habituée et pourrait /// mais je ne désespère pas peut être qu'un jour en fait chaque été quand je vais en Bulgarie je me dis cet été c'est le bon / je me lance mais

558.Sophia : mais là tu vas te lancer

559.Caroline : écoute on verra / et là j'y vais avec mon copain / il essaye trop il a trop envie d'apprendre le bulgare / il connaît des mots et tout bah des mots quelques uns quoi il sait dire avion glace petite bêtes les insectes et du coup parce que on a toujours utilisé certains mots bulgares alors que je ne parle pas bulgare encore une fois mais il y a certains mots qui sont des mots de tous les jours quoi // par exemple on se dit bonne nuit en bulgare

560.Sophia : *leka nocht*

561.Caroline : ouais // et du coup avec Sébastien bah parfois je continue et il y a certain mot bah oui quand il y a des petites bêtes oui il y a des *boubouletchky* dans la piscine souvent on a un truc à la citronnelle écologique contre les *boubouletchki* et on appelle ça le truc anti *boubouletchki* / c'est mignon tu vois

- 562.Sophia : mon père dit souvent je vais *gueler* / ça veut dire qu'il va faire un somme
- 563.Caroline : ah je ne connais pas ce mot
- 564.Sophia : et j'ai demandé le lien logique à XXX et en fait j'ai demandé à mon père et il m'a dit c'est en fait de l'argot et c'est quand ta tête est tellement lourde que c'est comme un poids que tu jettes
- 565.Caroline : c'est rigolo mais ça lui est propre parce que XXX ça n'avait pas l'air de lui parler
- 566.Sophia : oui oui c'est peut être un argot des année 70 tu vois mais il ne connaissait pas cette expression // c'est comme *tchaptchourap* c'est quand tu prends quelque chose / et quand on apprenait les chaussettes avec XXX *tchorapi* j'ai dit ah c'est comme *tchaptchourap* XXX me regarde et me fait mais tu connais des mots trop bizarres
- 567.Caroline : voilà bah moi c'était aussi un peu ça je te disais tout à l'heure avec le turc et il y a plein de mots par exemple *divantcheprass*
- 568.Sophia : un canapé un truc comme ça
- 569.Caroline : c'est une expression turc c'est quand tu as un couple qui reçoit des personnes et que la femme ne s'assoit pas et reste tout le tant en service et le mec reste sur le canapé
- 570.Sophia : comme un pacha
- 571.Caroline : mais moi je l'entend comme ça mais si ça se trouve c'est pas du tout ça il y a divan c'est sûr / et quand je l'ai dit à XXX il était mort de rire // mais je pense qu'il y a certains mots qu'on a entendu et qui sont plutôt improbables
- 572.Sophia : sinon mon père il fait des expressions bulgares qu'il dit en français
- 573.Caroline : mon père aussi ça lui arrive on va pas tuer nos enfants
- 574.Sophia : non il dit quoi mon père il dit quand on te donne prend quand on te chasse court / c'est de l'expression
- 575.Caroline : je ne la connais pas celle là du coup ma mère elle le fait aussi mais parfois j'ai l'impression qu'ils ne savent même plus d'où ça vient par exemple j'ai souvent entendu ma mère dire à je vais te raconter une anecdote et en fait elle veut dire une histoire drôle / une blague l'histoire d'une curé et d'un / une blague quoi et du coup à chaque fois je lui demande mais vraiment une anecdote ah non pardon pas une anecdote enfin tu vois ce que je veux dire bon une blague quoi // mais c'est bizarre qu'ils aient ce mot en bulgare
- 576.Sophia : y'a plein d'autres mots en bulgare
- 577.Caroline : ils ont *minette* qui a la base a été utilisé en français pour dire ce qu'ils veulent dire

en bulgare mais qui n'est plus le cas en France / sinon c'est un petit chat mais non c'est une fellation / c'est un mot tellement mignon et non c'est rigolo comme ça quand des mots perdent enfin non en fait il a pas perdu son sens il a gardé son sens mais d'une autre époque // ah oui une pour dire une frange il disent bretonne / il faudra demander à XXX // et en plus bon nous on parle français mais il y a en plus des bretonnismes donc ils font un mélange entre tout ça

578.Sophia : que ton père a intégré aussi

579.Caroline : ah oui bien sûr c'est le français qu'il a appris / il a pas du tout appris à l'école donc

580.Sophia : en fait son accent c'est l'accent breton

581.Caroline : oui c'est ça c'est l'accent bretonneux-bulgare

582.Sophia : tu as appris le breton à l'école ?

583.Caroline : non malheureusement / j'aurai bien aimé / d'ailleurs j'aimerais bien si j'ai des enfants qu'ils aillent à diwan qui est une école bretonne d'ailleurs il y en a une à Paris / c'est que de la maternelle et du primaire

(le tarator se finit)

584.Sophia : par contre coté sucré les bulgares sont pas très fort

585.Caroline : non c'est pas ça / mais heureusement nous on fait les fars et les gâteaux bretons

(elle parle de la biscuiterie de son grand père etc jusqu'au commerce de ses parents)

586.Caroline : d'un truc nase que ma tante tenait de souvenirs ils en ont fait une belle biscuiterie il y avait aussi la faïence de Quimper qui est très connue et après ils ont fait des glaces et alors les glaces c'est mon père qui fabriquait et là c'était la folie mon père franchement c'est pas parce que c'est mon père / mais vraiment elles étaient excellentes du vrai artisanat c'est rare qu'on en trouve vraiment de très bonnes / je suis vraiment critique et j'ai beaucoup de mal à manger des glaces autre que très bonnes c'est terrible mais c'est comme ça // donc voila ils ont ouvert le magasin en bas de chez nous et après un deuxième puis un troisième et après c'est ce qu'ils ont appelé la semi retraite ils ont gardé plus que les glaces dans deux magasins et après ils se sont concentrés sur les glaces et c'était 6 mois de l'année seulement et il y a quelque temps j'ai demandé à ma mère et elle m'a dit si j'avais su ce que ça pouvait être j'aurait fait que les glaces 6 mois de l'année parce que le reste c'était trop d'emmerdement pour pas assez de bénéfice alors que la glace c'était ah ouais vraiment //

donc les glaces c'était super enfin super c'était pas parfait je pense que avec le temps j'embellis le truc parce que à l'époque moi du coup j'ai toujours travaillé avec mes parents comme beaucoup de commerçants et je trouve qu'ils ont raison c'est normal de faire travailler les enfants pour qu'ils aient la notion de l'argent pour qu'ils sachent ce que c'est travailler et tout ça et du coup quand j'étais petite j'aidais les week end les vacances dès que je pouvais en rentrant de l'école et du coup y'a un moment tu as envie d'être avec tes copains tous tes copains ils sont en vacances ils vont à la plage toi tu es là tu en as marre / mais quand même avec du recul je me dis c'était quand même chouette parce que l'argent rentrait quand même pas mal et en plus 6 mois de l'année tu es en vacances / c'est pas mal

587.Sophia : oui c'est saisonnier

588.Caroline : par contre tu bosses vraiment comme un taré / ce qui fait que du coup moi j'ai très peu vu mes parents quand j'étais petite j'étais beaucoup chez mes grands parents maternels et euh voilà mes parents je les voyais en hiver et encore il y avait le magasin d'ouvert mais je les voyais au moins le soir un peu alors que les glaces ça fermait à 1 heure du matin et encore le 14 13 juillet le soir c'était 2-3 heures c'était un truc de fou // les glaces c'est chouette il y a de la créativité

(...)

589.Caroline : et la glace au yaourt / j'adore / et nous on faisait ça aussi qu'est ce qu'on disait ? / parce que je le disais / bah oui vous avez vu XXX (son nom de famille) on est bulgare / un élément commercial mais qu'est ce qu'on disait aux gens est ce qu'on écrivait sur le truc je sais plus / on faisait yaourt et on faisait yaourt aux fruits des bois / super

(par rapport au tarator)

590.Caroline : il y a un ingrédient qu'on peut rajouter mais je ne vois pas l'intérêt / c'est de l'huile / mais pas de l'huile d'olive qui pourrait donner un gout c'est de l'huile d'arachide en Bulgarie / quel intérêt ? rajouter des calories pour rien euh pas la peine quoi / mon père il en met ça m'agace

591.Sophia : c'est vrai qu'en Bulgarie c'est pas de l'huile d'olive

592.Caroline : non / il y a pas d'olivier

593.Sophia : ou de tournesol aussi

594.Caroline : je sais pas peut être / parce qu'il y a plein de tournesol en Bulgarie c'est joli

595.Sophia : t'y vas quand ?

596.Caroline : en août / août / septembre / un peu à cheval sur septembre / il fait un peu moins chaud / parce que je me souviens d'un été / c'était en 2007 ou 2008 je sais plus il a fait 46 degrés / le four / tu ouvres la porte de chez toi tu es saisi comme un far breton / là je supporte pas / je supporte ni le froid ni le chaud je suis bien à 25 degrés / 23 / 25 je trouve ça très bien

(...)

597.Caroline : j'adore le soleil / je trouve ça magnifique quand il fait beau quand il y a du soleil je suis plus heureuse mais je me protège énormément et pourtant parce que j'ai la peau claire mais j'ai hérité de la facilité de bronzage de mon père donc je bronze hop tout de suite c'est vraiment et en parallèle avec mes taches de rousseur qui sortent / c'est du coup j'évite / mes parents ne comprennent pas

(...)

598.Caroline : j'aimerais bien retourner au crazy horse j'y suis allée une fois / pour voir Dita Von Tiese

599.Sophia : tu es fan ?

600.Caroline : complètement et c'était magique et en plus je pensais pas que c'était aussi petit et du coup on était bien placé mais même si t'es derrière tu vois tout / mes parents sont des grands fan aussi ils y sont allés plusieurs fois et d'ailleurs dès qu'il se retrouvaient à Paris avec des bulgares ils allaient au crazy horse

(...)

601.Caroline : tu sais il est venu avec ma mère pour nous aider à monter la cuisine et euh / vraiment les deux grands qui savent pas faire on est pas très bricoleur / mon père était très content de le faire bref en fait une touche il est content de nous aider finalement et

(...)

602.Caroline : parce qu'ils partaient / ils sont venus du vendredi soir au mardi matin / et ils reprenaient la route pour la Bulgarie / voilà donc ils ont fait Paris Concarneau 6 heures de route alors du coup pour le retour à Concarneau / c'est ma mère qui a conduit à partir de Rennes donc le plus gros de la route et il a dormi mon père en général c'est le mec qui veut jamais dire qu'il est fatigué qui est toujours et là il a dormi il a avoué qu'il avait mal en même temps il avait mal de chez mal / son genou était enflés /// il veut pas s'opérer /// comme il est très actif qu'il fait plein de choses / il veut jamais s'arrêter / c'est terrible / en fait comme il veut pas vieillir c'est vexant pour lui de se dire bah j'ai besoin d'une grosse

opération // bon c'est pas la vieillesse / c'est la vie quoi ///

(...)

603. Caroline : Bah alors moi j'ai plusieurs sacs de ma grand mère et il y en a un que j'adorai et en plus il y a le côté sentimental parce que c'est ma grand mère et tout et récemment j'ai regardé le film de mariage de mes parents en 76 en Bulgarie / ma grand mère est là et elle a ce sac tu vois c'est sentimental encore une fois

2.4.5. Interactions avec Elizabeth

Nous nous retrouvons le 10 juin 2016 à la sortie du métro Pigalle à 14 heures pour prendre un café. J'arrive en avance, elle 5 minutes en retard, nous rigolons de la ponctualité quand on se retrouve. Elle me propose de monter plus vers Montmartre car ce sera moins bruyant. On marche donc jusqu'à la place des abbesses et nous arrêtons dans un café en terrasse. Sur le chemin, avant de commencer l'enregistrement, elle me demandait quelle était ma situation familiale et mon travail en anthropologie.

1. Elizabeth : eux en fait ils l'ont fait / ils me racontaient / cette espèce Bulgarie qu'ils me racontaient été assez extraordinaire // j'étais trop petite pour me dire cette Bulgarie n'existe plus / et c'est vrai en 75 / j'avais 10 ans / ils m'ont amené jusqu'à la frontière parce que ma mère habitait presque
2. Sophia : oui c'est ce que tu racontes
3. Elizabeth : oui et ils ont pu rentré aussi // et ils sont restés juste quelques jours tu vois ils étaient pas rentrés depuis 12 ans ils étaient / comme des fous / et l'année d'après on y est retourné mon père m'a dit je n'y remettra pas les pieds et il n'y a pas remis les pieds / parce que parce qu'au fond cette Bulgarie / j'en ai conclu un peu à la fin de mon texte / d'avoir écrit tout ça / c'est que cette Bulgarie elle n'a jamais existé que dans leur tête / et pareil pour ton père // donc je pense
4. Sophia : exactement / mais je respecte tout à fait ça mais
5. Elizabeth : mais tu as de la famille en Bulgarie ?
6. Sophia : non en fait j'ai plus ça aussi / c'est ce qui fait que
7. Elizabeth : plus d'oncle
8. Sophia : non mon oncle il habitait en Allemagne / mes grands parents sont morts donc en fait / il y a avait plus // en fait j'avais commencé à écrire un livre avant de commencer ma thèse j'avais commencé un roman qui s'appelle dans la tête de mon père et

9. Elizabeth : ah magnifique
10. Sophia : et j'ai décrit ce pays fantasmé / ces trente ans de pays fantasmés
11. Elizabeth : il y est jamais retourné jamais jamais encore aujourd'hui ? / ma mère a d'autres / a des amis qui sont maintenant morts tous les deux / et qui se sont enfuis encore plus jeune / eux ils se sont enfuis /// ils avaient trente ans / et ils se sont servis pareil de d'un / ma mère était sage femme / donc ils avaient des accords avec l'Algérie / ils se sont servis de ça pour partir
12. Sophia : oui parce que tes parents ils sont partis comment ?
13. Elizabeth : en VOITURE (*je rigole*) non non ma mère avait elle a eu une première année un accord avec l'Algérie / ils ont // mon père a réussi à la rejoindre / ce qui était assez rare / parce que en général ils séparaient les familles pour pas qui y ait de tentation / mon père a réussi à la rejoindre / ils sont revenus / ils ont dit au revoir à tout le monde / et là ils ont décidé de partir / et ils sont pas revenus en effet / ils sont partis et ils sont arrivés en France en 64 / je suis née en 65 j'ai été conçue sur la route // m'a t on raconté
14. Sophia : en Algérie ou // ils sont passés par l'Algérie
15. Elizabeth : ils se sont arrêtés je ne sais j'ai jamais vraiment su pourquoi dans le sud de la France / ils ont trouvé ça beau / ils aimaient la température / je sais pas quoi ils se sont arrêtés dans le sud de la France donc effectivement comme me le disaient des amis / mais oui / fille d'immigrés mais à Cannes (*je rigole*) on était dans la banlieue / je suis née à Cannes on était dans la banlieue cannoise à Cannes la Boca / qui était une banlieue populaire maintenant ça doit changer un peu / ensuite ils ont construit leur propre maison plus dans l'arrière pays entre Cannes et Grasse / mon frère moi j'ai un frère qui a 12 ans de plus / qui est né là bas qui est parti avec eux / et qui lui a vécu le déracinement / la paranoïa dans la bagnole / le / notre père qui était / un grand grand nerveux et qui lui a jeté l'accordéon en papier sur la route parce que ça alourdi la voiture et il l'avait jeté l'accordéon // des petites anecdotes comme ça // et après au bout d'un an ils ont voulu repartir au Maroc parce que ça leur avait bien plu l'Afrique du nord et il paraît que j'ai pas supporté le climat donc ils sont revenus dans le sud // et c'est là qu'ils se sont vraiment enracinés
16. Sophia : ça devait être un changement incroyable de
17. Elizabeth : bah ce qui était un changement incroyable c'était qu'ils parlaient pas la langue euh ils ont pas pu exercer

18. Sophia : comment ils ont appris en fait ?
19. Elizabeth : bah sur le tas / il y a très longtemps / mais ils parlaient avec un accent à couper au couteau et ma mère ça fait / elle a vécu plus longtemps en France qu'en Bulgarie mais elle
20. Sophia : c'est la Jane Birkin des Balkans
21. Elizabeth : c'est le moins qu'on puisse dire oui oui et puis c'est marrant parce que comme beaucoup de gens qui sont déracinés elle met des mots français maintenant / elle bulgarise ça m'énerve / ça m'agace // des fois elle me soutient mordicus que si si ça existe
22. Sophia : quoi par exemple
23. Elizabeth : comme mot *impoto* / les impôts // ça existe pas ça // DA // non c'est pas vrai
24. Sophia : déjà elle sait qu'il y a le t au bout d'impôt
25. Elizabeth : eh c'est pas MAL / c'est vrai *impoto* / mais enfin je pense plutôt que c'est le *kratcheto* c'est plutôt le to du bulgare // ça doit être hyper dur à apprendre // littéralement le bulgare // ça a l'air de rien
26. Sophia : ah moi je trouve que ça pas l'air de rien / mais / je pense que j'avais l'oreille faite parce que mon père avait son frère qui venait souvent son frère / et tout donc j'ai toujours entendu la langue / mais j'ai jamais réussi à détacher un seul mot je pense j'avais entendu tout
27. Elizabeth : en bloc
28. Sophia : en bloc / bizarre hein / sauf le seul mot que je savais c'était *da tieba maikata*
29. Elizabeth : un grand classique // *e da tieba maikata*
30. Sophia : et ce qui est étrange c'est que donc ma mère est française / et elle / elle dit elle comprend tout // elle comprend elle parle pas un seul mot je vais lui dire bah comment on dit table elle sait pas pain elle sait pas / par contre elle entend en plus elle parle le con va dire la go Sofia on va dire que parle mon père
31. Élisabeth : y'a un argot sofiote ?
32. Sophia : oui non je sais pas en tout cas pas les termes littéraires justement *tchaptchourap* pour voler
33. Élisabeth : ah bon ?
34. Sophia : je vais *gueuler* / pour dire je vais faire une sieste enfin il emploie des termes comme ça

35. Élisabeth : ah ouais / c'est drôle il a quelques-uns qui sont venus installer / ils ont pas ils ont adapté l'accent sofian mais pas le enfin j'ai jamais entendu ces termes là / parce que ma mère est du sud de la frontière turque dont ils avaient vraiment l'accent particulier / et d'ailleurs c'est plutôt là que j'ai appris / donc / mon frère il a l'accent carrément / lui il parle maintenant plus mal bulgare que moi parce qu'il a du oublier pour
36. Sophia : c'est vrai ?
37. Élisabeth : bah il est arrivé à 12 ans il ont mis au CP / après faisait deux ans / et il sautait une année à chaque fois /// et il a du oublier lui il parlait écrivait et euh il a tout oublié
38. Sophia : c'est vrai ? et il habite en France ?
39. Élisabeth : il est resté dans le sud / on a plus de relations / il a coupé court avec sa famille mais /// il a du il a du / il a oublié il paraît qu'au début il écrivait des lettres à son cousin il / on a cousin qui a son âge / ils ont été comme des frangins quasiment / il lui écrivait il piquait des timbres et il lui écrivait / après il a arrêté // il a dû oublier
40. Sophia : et il est pas retourné là-bas ?
41. Élisabeth : SI bah moi je suis retourné avant lui finalement la première fois le premier voyage où j'ai pris 10 kg grâce au sens / de l'hospitalité bulgare / et après j'y suis retournée plusieurs fois / mais après mon père est mort / et j'y suis retournée une fois ou deux avec ma mère / une autre fois toute seule
42. Sophia : mais ça c'est après 89 ?
43. Élisabeth : j'y suis allée avant 89 / donc j'ai connu la Bulgarie / voilà j'y suis allé en 90 / j'ai emmené Olivier PI / c'est ce que je raconte (*dans la pièce*) après je ne suis pas allée pendant un long moment / je suis retournée pour essayer de rencontrer des gens de théâtre et ça a été très compliqué voire impossible ///
44. Sophia : pourtant il a une grande communauté d'artistes
45. Élisabeth : ENORME mais ça ne les intéresse /// j'étais une intruse c'est ce que je raconte aussi dans le texte / j'étais totalement une intruse je parlais bulgare mais quand même avec un drôle d'accent mais quand même je parlais bulgare
46. Sophia : c'est vrai tu as un accent ?
47. Élisabeth : j'ai un accent un peu mou tu vois / un peu comme souvent on me prend pour une russe / parce que j'ai un accent un peu mou /// j'ai eu une élève dans une école de théâtre qui était bulgare et qui pissait de rire quand je parlais / ah j'adore quand tu parles c'est drôle

comment tu parles haha comment tu parles / parce que non seulement il y a un peu le patois du sud avec l'accent particulier et le vocabulaire pour le coup là aussi pas de patois mais ouais de l'argot du coin et en plus le faite d'être // je ne suis pas native quoi / quand t'es pas native y'a pas chier enfin moi je n'ai jamais rencontré qui parlait super bien en étant // j'y ai jamais vécu tu vois le maximum que j'ai passé c'était deux mois en été quand j'étais petite / et j'y suis retournée après avec ma famille / parce que j'ai aussi pour le coup / avec mon compagnon et mes enfants // et là ça a été super parce qu'on a vraiment été à la découverte du pays // pas par le prisme familial qui est assez appauvrissant / en tout cas la mienne de famille / et ils sont comme toutes les familles phagocytant et super accueillants / mais ils réussissent je ne sais pas par quel miracle / à te prendre en otage tu te retrouves enfermé / il fait 40° dehors il y a des choses superbes à voir et toi tu te retrouves enfermé dans les apparts à bouffer à boire // et en fait on a été / grâce à lui / comme il parle pas le bulgare ça m'a servi d'excuse // grâce à lui on a été / on a découvert on a trouvé des coins absolument merveilleux

48. Sophia : oui comme des touristes

49. Élisabeth : Oui comme des touristes / mais comme je parle / c'était pas tout à fait ça quoi / du coup on rentrait vraiment en contact avec les gens // on a découvert en particulier un village merveilleux vers la Grèce dans la montagne / un petit village qui s'appelle *Doltchevu* un petit village qui est resté dans son jus / avec des vieilles dames absolument délicieuses avec le foulard sur la tête qui vivent / on ne sait pas comment elles vivent

50. Sophia : c'est dans les Rhodopes ?

51. Élisabeth : non c'est pas dans les Rhodopes c'est dans Pirin et vraiment le village est merveilleux / il se trouve qu'un hollandais est tombé complètement amoureux de ce village / il a acheté trois ou quatre maisons à retaper dans le style / il en a mis quelques-unes à louer et puis comme je parle bulgare / on est rentré en contact avec les gens et les vieilles dames / elles ne demandent que ça parler / donc on s'est retrouvé à essayer d'aller acheter du fromage de chèvre et puis elles nous chantaient / et maintenant je vais te chanter une chanson / et donc le contact est un peu / c'est pas tout à fait / c'est un peu quand tu parles la langue du pays // et après avec les gosses / mon fils joue de la flûte / Mathilde chante / ils ont fait tous les deux / ils ont fait trois ou quatre ans dans une école de bulgare qui s'appelle *tsaitchencento bialo* / et il en a deux / il y a 2 écoles de bulgare

52. Sophia : ah je ne savais pas

53. Élisabeth : celle-là est dirigée par XXX qui est une bulgare mariée à un français / qui a voulu apprendre / créer cette école de bulgare parce qu'elle voulait que ses fils parlent bulgare // d'ailleurs ils parlent le bulgare / et mais moi / mes gosses étaient les seuls qui n'étaient pas de parents directement bulgares // et au fond / les bulgares ils ont / je ne sais pas si ton père est d'accord / mais ils ont / ils se repoussent entre eux à l'étranger / c'est horrible / moi j'ai passé mon enfance à aller de bulgare en bulgare / mon père dès qu'il entendait le bulgare / ah on va y allez *haide otivame* / on arrive chez le bulgare et chaque fois il se prenait un râteau / il s'est pris des râteaux monstrueux
54. Sophia : oui je pense c'est la peur des espions
55. Élisabeth : oui bien sur / c'est ce qu'on m'a dit
56. Sophia : on ne sait pas comment l'autre est arrivé ici / c'est louche parce que pour arriver à passer le mur / bah / ou on a vraiment fui / ou on a du faire un pacte avec le parti / on sait pas / y'a des gens qui traînaient qui pouvaient être des espions
57. Élisabeth : tout a fait
58. Sophia : je sais pas mais mon père à part les connaissances qu'il connaît comme ça / et en plus / il n'y a pas de lien / il n'y a pas de communauté bulgare vraiment je trouve
59. Élisabeth : il y a les églises bulgares figure toi / y'a des chapelles
60. Sophia : tu vas m'apprendre des choses / parce que à part Bai Ganiou qui est la petite épicerie
61. Élisabeth : il y en a une qui s'appelle / je ne sais pas comment / qui est près de la gare de l'Est mais tu as l'impression qu'il n'y a rien / contrairement à Bai Ganiou qui est tout petit et blindé
62. Sophia : il y a même de la *bosa* là-bas
63. Élisabeth : ah oui il y a de la *bosa* // ouais il faut que j'aille voir / je voudrais bien abonner ma mère à un journal bulgare / impossible de le faire avec le site / ils envoient pas à l'étranger /et donc peut-être par Bai Ganiou // mais grâce au spectacle j'ai rencontré des gens formidables // et pour le coup / là les bulgares ont cessé de me fuir / par exemple les gens de l'école qui m'avaient quasiment jamais adressé la parole / sont venus tous les profs / tous les élèves / les grands tu vois qui passent le bac avec option bulgare / la directrice / ils sont venus / ils ont pas systématiquement attendu d'ailleurs / mais il y en avait eu une / il m'est arrivé une aventure assez rigolote / c'est que le mari d'une de ces bulgares qui était venu voir

le spectacle m'appelle un jour / et me dit / c'est l'anniversaire de ma femme je voudrais lui faire une super surprise je vous invite à déjeuner /// (*je rigole*) donc je suis allée déjeuner chez eux / chez ces gens que je ne connaissais pas / et elle était en effet très émue / après elle est venue me voir une autre fois au spectacle / je pense que le spectacle ne lui a pas plu je ne l'ai plus jamais entendu // c'était assez drôle le cadeau d'anniversaire / mais elle était très contente / et puis elle était hyper émue je voyais bien qu'ils étaient hyper émus mais *nia kaksi* comme disent les bulgares / *nia kaksi ne stano* // et moi j'ai arrêté de dire bonjour aux bulgares que je croisais dans la rue parce que chaque fois je voyais qu'ils avaient les cheveux qui se dressaient sur la tête // on s'est pris tellement tellement tellement de râtaux // ma mère continue parce qu'il en beaucoup en plus près de chez moi de l'autre côté la butte / il se trouve que c'est l'hôtel de toutes les agences bulgares envoient leurs touristes // là aussi les bulgares disent / on a jeté ton nombril / c'est-à-dire on a l'impression qu'on m'a jeté mon nombril en Bulgarie parce que effectivement dès qu'il y a un bulgare pritkt /// mais il y a une communauté assez importante qui tourne par exemple autour de cette école

64. Sophia : comment elle s'appelle cette deuxième école déjà ?
65. Élisabeth : l'école maternelle s'appelle *tsaitchensento bialo*
66. Sophia : attends c'est la chanson ?
67. Élisabeth : oui c'est ça / et donc ça c'est l'école maternelle / ensuite après ils vont du CP au bac donc les élèves peuvent prétendre à l'option troisième langue // comment s'appelle l'école je crois que c'est *Kyryl i Méthodi* // c'est pas très original // et euh ouais il y a une grosse communauté autour de cette école / visiblement ce sont des gens qui se connaissent / c'est beaucoup des femmes bulgares avec des français / un je me rappelle d'un père bulgare / avec une mère française / ou bien ce sont des couples qui ont émigré avec l'enfant petit / ou l'enfant née ici / ça arrive / et qui tiennent absolument à ce que l'enfant apprenne la langue de façon littéraire // ce qui n'est pas mon cas / moi écrire en bulgare / je le fais tu vois quand je dois écrire des SMS à mes cousines / mais en général j'écris comme j'entends donc c'est pas toujours
68. Sophia : Mais le fait d'être bilingue c'est quelque chose que je trouve
69. Élisabeth : il suffit que tu y ailles
70. Sophia : mais c'est ce que tu racontes dans ton livre / que tes parents ils t'ont pas appris forcément

71. Élisabeth : en fait on a eu des invités qui était bulgare / à cette occasion ils se sont rendus compte que non seulement je comprenais et que en plus j'avais enregistré des trucs et que je me suis mise à parler //mais
72. Sophia : mais avec ton frère par exemple ils se parlaient tous les 3 en bulgare ? Et avec ton frère vous parlez en quelle langue tous les deux ?
73. Élisabeth : déjà quand il parlait / on parlait pas beaucoup // quand il me parlait c'était plutôt en français et euh et euh / c'est resté d'une certaine manière / c'est resté son truc la Bulgarie / ça veut dire / il était pas très content / il était pas très content quand j'y allais tu vois // c'est resté son / c'est un peu un problème / c'est ouais /// on y est allé une fois ensemble / on est allé en bagnole // il fallait pas parler // j'ai jamais pensé à la corrélation avec / il fallait pas parler mais il fallait pas dormir /// donc on a fait la voiture d'une traite / 24 heures de bagnole / et quand je m'endormais il m'enfonçait son doigt dans les côtelettes // mais oui c'est vrai d'une culture du non-dit et du /// mon père est mort 49 ans il était dépressif il a mis fin séjour et pendant longtemps bon il y a beaucoup de gens qui ont cru qu'il s'était fait tuer // parce qu'il partait / il partait comme ça en voyage / on ne savait pas trop où il allait / mais moi je pense qu'il tournait autour de la Bulgarie en fait il allait un peu humer l'air du pays
74. Sophia : une sorte de nostalgie mais sans jamais vouloir aller
75. Élisabeth : mais il y est entré je te dis c'était avant 75 / après 75 ils sont entrés / ils sont restés une semaine / ils avaient peu de vacances donc il fallait qu'il rentrent // l'année d'après il a organisé tout l'été et au bout d'une semaine on s'est barré / par ce que / parce que parce que / il a pas retrouvé ce qu'il cherchait en fait / par ce que les gens avaient peur par ce que / et alors bizarrement / peut-être que c'est nous qui avons trouvé au fond / qui avons retrouvé quelque chose comme ça / enfin je dis nous / moi les enfants leur père / au fond on a trouvé une espèce de Bulgarie authentique / mais si tu vas à Sofia tu pourrais être n'importe où dans le monde / le centre de Sofia tu pourrais être partout / aussi bien en Europe qu'aux Etats-Unis qu'à Dubaï // après tu sors tu fais 50 m / tu vois les trottoirs défoncés les vieilles poubelles en métal tu vois bien que tu es plus tout à fait où tu pensais / mais sinon la musique est la même avec ces trucs des pays qui ont été contraints / tu as de la musique partout / de la techno partout / au bord de la piscine au supermarché / j'ai un copain qui a analysé ça comme comme les ados tu sais
76. Sophia : une rébellion

77. Élisabeth : oui c'est ça exactement une rébellion
78. Sophia : non mais c'est vrai moi mon sujet de thèse par exemple il fait sens par rapport à la Bulgarie et au silence // en fait voilà comment a commencé mon sujet je me suis voilà je m'appelle Sophia je ne suis jamais allée en Bulgarie
79. Élisabeth : et ton nom de famille ?
80. Sophia : Sophia XXX (*mon nom de famille*) et donc je porte quand même un nom / à chaque fois on me dit ah bah c'est de quelle origine ? c'est bulgares / mon père est bulgare/ ah d'accord mais tu parles bulgare ? ah bah non en fait / c'est une sorte de salamalecs à chaque fois de dire tout ça / une certaine culpabilité oui de ne pas parler à langue et d'être juste détentrice
81. Élisabeth : mais ton père il a pas voulu te la passer non plus
82. Sophia : non
83. Élisabeth : et tu es fille unique ?
84. Sophia : non j'ai un petit frère qui s'appelle Alexander et qui ne parle pas non plus la langue
85. Élisabeth : Alexander XXX (*mon nom de famille*) plus bulgare que cela tu meurs (*je rigole*)
86. Sophia : mais Alexander ça fait aussi un peu américain // moi Sophia ça fait un peu italien ils avaient joué sur ça aussi
87. Élisabeth : mais ils ne tenaient pas à cacher
88. Sophia : non non ils ne tenaient pas à cacher
89. Élisabeth : parce qu'ils auraient pu aussi changer le nom
90. Sophia : non non il est fier de ses origines / mais c'est vrai que c'est un petit pays qui n'est pas forcément reconnu / il m'a toujours dit mais pourquoi je t'apprendrai le bulgare c'est une langue qui sert à rien / pas contre j'aurais bien voulu t'apprendre l'allemand / parce qu'il a vécu 15 en Allemagne / mais il m'a dit j'ai commencé à te parler pendant une semaine / tu as commencé à pleurer / donc je me suis tapée huit ans d'allemand / trois ans de bulgare mais je ne parle ni allemand ni bulgare merci beaucoup // nan nan c'est vrai je disais c'est pertinent par rapport à mon sujet par rapport au silence au non-dit et même parole et communisme en fait / car dans le communisme je pense que dans les familles il y avait un trou générationnel et les gens ne se racontaient pas les histoires / sur la vie de mon père / dans sa famille il ne sait pas du tout / il sait juste le nom de ses grands-parents et c'est à peu près tout / parce que les enfants pouvaient / dire dans les écoles enfin les parents faisaient pas confiance aux

enfants non plus / on ne parlait pas en fait / il y a une sorte de censure d'auto censure qui s'est mis en place comme ça / parce que on ne pouvait même pas faire confiance à ses enfants car à l'école on pouvait leur demander / que disent tes parents / qu'est-ce qu'ils pensent / et donc il ne sait pas / il ne sait pas plein de choses / et de ce silence je pense qu'il a créé une sorte d'imagination / de grandes fantaisies sur sa jeunesse / sur une grande invention et c'est vrai que la dernière phrase de ton livre de ta pièce

91. Élisabeth : c'est parce qu'on a bien raconté
92. Sophia : ah mais cette phrase c'est exactement ça
93. Élisabeth : bah oui oui c'est vrai qu'ils ont ça il y a eu tant de répression / les livres de Rouja a pour ça sont vachement bien / et le titre en bulgare c'est pas le muscle de silence/ c'est l'organe silence / c'est mieux avec organes / et je sais pas pourquoi elle l'a changé / elle m'a pas donné d'explications convaincantes / parce qu'au fond / l'organe du silence il y a une espèce / y'a un organe qui produit du silence / je trouvais ça presque plus fort que le muscle/ il y a quelque chose de passif / alors que l'organe il y a vraiment quelque chose d'actif // on est activement silencieux / on a décidé de ne pas parler // et c'est vrai que ma mère je te dis ça fait 50 51 52 ans qu'elle est en France / et elle est toujours la peur du gendarme / le cœur qui s'accélère quand elle voit des flics / alors qu'elle a la ceinture de sécurité machin le truc
94. Sophia : nous on est allé à la montagne et on s'est arrêté à Genève pour louer une voiture et on passe la frontière et là mon père / on venait de Bellegarde / monsieur vous venez d'où ? et il dit de Belgrade / oh non BELLEGARDE / je suis français / je suis français / et nous on l'a regardé / la peur de la douane
95. Élisabeth : bien sûr Bellegarde Belgrade / c'est magnifique l'inconscient c'est fou hein
96. Sophia : oui il a peur toujours / même que moi / et m'a inculqué de savoir qu'on peut être espionné / de ne pas se dire des choses téléphone parce que il peut y avoir des espions qui sont là / de brûler les papiers / ne pas jeter dans les poubelles des papiers importants / j'ai toujours vu mes parents brûler des papiers plutôt que de jeter
97. Élisabeth : mais il n'y a pas de fumée sans feu / au fond il y avait / il devait y avoir quelque chose en tout cas là bas c'est sur / on entendait jamais parler de la Bulgarie / parce que c'est un petit pays c'était les plus solides / les plus fidèles à l'Union soviétique / mais il y avait des camps // des gens qui disparaissaient du jour lendemain / qui se faisaient tabasser / et personne ne disait rien / quand mes parents sont partis // leur famille / surtout la famille de

mon père / parce que c'était considéré que les femmes ne prenaient pas de décision / c'était des hommes // la famille de mon père on leur a pris leur appart alors après il y a eu des représailles / la mère de ma mère a dû prendre la carte du parti même si ils étaient absolument pas politisés / tu vois / et au fond il leur en ont voulu // tout en disant qu'ils avaient bien fait / parce que la vie était très très dur // après pour la petite fille de 10 ans que j'étais / c'était génial de faire la queue pour acheter du pain / c'était génial d'avoir des cochons des machins des trucs / toute cette espèce de / et ma tante / la sœur de mon père est venue en France mon père était déjà mort / mais elle était complètement / abasourdie / quand elle voyait les légumes et tout ça / elle disait / tu permets que j'en achète une / prends moi en photo avec le poivron / il disent que chez vous il y a rien de tout ça / donc il y avait une propagande qui était faite / qui était quand même très

98. Sophia : tu sais que mon père / son endroit préféré c'est le supermarché / tu le lâches dans un supermarché il est heureux / en fait il achète n'importe quoi / mais c'est juste le fait d'avoir de l'opulence / et il a son caddie / et n'importe quoi il est content / de son grand passe temps c'est d'aller au supermarché

99. Élisabeth : il fait quoi comme

100. Sophia : alors il est / docteur en cybernétique / il travaille dans l'automobile il a inventé l'ordinateur de bord / et à l'époque quand il est arrivé / oui parce qu'il était en Allemagne il a fait ses études côté est / ensuite il a fait un doctorat coté ouest / il devait aller bosser aux Etats-Unis / et il a passé ces dernières vacances en 75 à Saint-Tropez et il a vu ma mère / très jolie femme sortant de l'eau en monokini / il a même fait une photo d'elle avant de lui parler et on a toujours la photo

101. Élisabeth : c'est vrai ? c'est génial l'instant zéro

102. Sophia : de l'instant moins un / avant la drague // ma mère fille du nord / 19 ans / venue avec toute la famille à la plage / et ma mère quelle est donc cette langue étrangère / bref coup de foudre quand même / et lui qui devait partir a tout annulé/ et il est venu avec sa voiture à Paris / il a vendu tout ce qu'il avait en Allemagne / et il arrivait avec que sa voiture à Paris

103. Élisabeth : Elle était de où ta mère ?

104. Sophia : Elle était de Lille/ elle était mannequin / c'est elle qui a ramené l'argent en travaillant / lui il faisait des petits boulots à Paris entre-temps / il dormait dans sa voiture toute la semaine pour économiser / pour pouvoir payer une chambre d'hôtel pour ma mère

pour le week-end / et puis il créé en un même temps sur la petite table de bridge qu'on a toujours dans le salon / il a créé l'ordinateur de bord qui a ensuite commercialisé et il est resté dans le monde de l'automobile / mais il a quoi / il a 71 ans aujourd'hui

105.Élisabeth : 71 ? ah oui on a 20 ans d'écart d'accord / j'avais compris qu'il était de 55

106.Sophia : non non de 45

107.Élisabeth : oui d'accord il est vraiment entre mon frère et ma mère / ma mère est de 31 et mon frère 53

108.Sophia : oui mon oncle / son grand frère / il était né en 40 et mon père il a été conçu pendant la guerre / j'ai fait quelques recherches pour voir quand est-ce qu'il avait été conçu / pendant les bombardements de Sofia je pense

109.Élisabeth : uh uh (*avec un air coquin*)

110.Sophia : et tes enfants donc tu a deux enfants c'est ça ?

111.Élisabeth : j'ai deux enfants un garçon qui a 16 ans et demie / et l'autre qui a presque 13 / un garçon une fille et le garçon s'appelle Lazard le prénom existe en Bulgarie / ça existe / et la deuxième s'appelle Mathilde // qui n'existe pas

112.Sophia : Mathilda

113.Élisabeth : non non ils en ont pas

114.Sophia : Et pourquoi tu as choisi ces prénoms ?

115.Élisabeth : bah écoute Lazare par ce que / rien à voir avec la Bulgarie / ma mère me disait au début Lazare c'est drôle parce que *Lazarovden* c'est le jour avant les rameaux / et c'est la journée des fous // et puis après elle s'y est fait / et puis c'est en fait ça n'a rien à voir avec la Bulgarie / c'est un copain qui m'avait parlé de ses grands-parents / il y avait un Narcisse et un Lazare et j'avais trouvé le prénom très beau / et puis on était pas parti sur ça / et au bout d'un moment j'avais quand même proposé à son père qui a dit oui

116.Sophia : qui lui est français alors

117.Élisabeth : oui il est français // et il a adoré aller en Bulgarie sauf que dans la famille / c'est terrifiant parce que // oui pour pouvoir rencontrer un peu Sofia / connaître Sofia / il a fallu que j'attende que j'ai des copines qui viennent / et on est retourné à Sofia avec les copines / et donc avec les enfants et mon hommes / sans le dire à la famille pour pouvoir être tranquille et libre / et pouvoir visiter un peu les trucs / parce que sinon / tu restes enfermée à la maison / je te dis / à bouffer et boire des trucs / et que tu le veuilles ou non / clac // il y a

cette espèce de truc / d'enfermement / déjà on les a extrêmement choqué en louant une bagnole / en louant un chalet / la première année on a loué un chalet // dans la montagne au centre de la Bulgarie / mais pourquoi ? / et puis la fois d'après / dans ce village dont je t'ai parlé // et ils étaient un peu choqués // quoi pourquoi / pourquoi aller dépenser de l'argent / pourquoi aller dormir ailleurs / on aurait pu vous prêter une voiture / on aurait pu louer directement par eux // enfin bon c'est toujours très compliqué / et en fait je crois même que si je pouvais y aller sans le dire à personne / ça m'arrangerait aussi tu vois / ce serait / parce qu'il faut / j'ai des cousines jumelles qui ont mon âge / avec qui j'ai longtemps entretenu un rapport très proche / parce que enfant on avait / mais ça commence à se / ça se délie / quand on se retrouve c'est chouette / mais bon c'est compliqué / mais c'est à dire on a vraiment rien en commun / on a pas les mêmes intérêts on a pas les mêmes activités et au fond / je crois aussi que peut-être de la même façon que je suis sortie de mon milieu ici tu vois / en faisant du théâtre / en devenant comédienne même si en cherchant un peu c'est pas bien loin / mais quand même de même / là-bas il n'y a pas de / je suis allée jouer ce spectacle

118.Sophia : c'est vrai ?

119.Élisabeth : oui // dans trois villes différentes / je suis allé à Varna à Stara Zagora et à Sofia // à Varna c'était super parce que c'est un public de jeunes bilingues c'était vraiment génial

120.Sophia : c'était en français alors ?

121.Élisabeth : j'ai fait en français c'était surtitré / y a des petites choses en bulgare / et là // grosse réaction / c'était vraiment super // à Stara Zagora c'est pas un très bon souvenir parce qu'il y avait une salle immense j'étais un peu un bouche-trou de l'institut Français / et à Sofia c'était génial / il y avait toute ma famille déjà que je connaissais qui sont venus / moi ne connaissant pas les habitudes / je salue on me donne un bouquet / je m'en vais / et en fait ils attendent tous avec le bouquet / y'a une espèce de cérémonie qui se fait à chaque fois / tu restes sur scène / et après on passe / les gens passent sur scène t'apporter des bouquets // après ils sont tous venus me voir dans la loge avec 10 bouquets à me disant / mais où tu étais ? / Pourquoi tu n'es pas resté ? / mais je n'étais pas au courant // en fait je suis un peu une étrangère qui parle la langue / c'est bizarre / et qui / c'est comme si j'avais une espèce de connaissance intime mais pas de connaissance général

122.Sophia : oui du fait de ne pas avoir habité là-bas

- 123.Élisabeth : de pas avoir habité / de ne pas avoir étudié la langue d'une façon livresque // ouais je sais pas qu'est-ce qui serait l'équivalent / y'a sûrement d'autres dans mon cas // mais toi / en y allant peut-être ouais / peut-être que tu vivrais mais non parce que toi la connaissance que tu as de la Bulgarie elle est vraiment passée par le prisme de ton père
- 124.Sophia : oui ça / et par l'Inalco après après je me suis quand même tapé 15 heures de cours par semaine de bulgare à l'Inalco / c'est pas mal du tout / ce n'est pas juste la langue / je dis justement ça / les gens ils y vont pour la langue / et finalement tu apprends tellement de choses autour / tu as histoire géographie littérature / et finalement la langue / c'est presque secondaire c'est le fait de se retrouver entre personnes
- 125.Élisabeth : c'était qui les gens qui prenaient les cours ?
- 126.Sophia : c'était des gens un peu dans mon cas / des gens qui ont un père ou une mère et qui leur a pas parlé / des gens qui ont des lettres qui ont été transmises en héritage / et qui essayent de traduire / donc ils viennent toujours avec une sorte d'excuse là-bas / et en fait c'est un peu ce que je dis / ils y vont avec l'excuse de la langue / ils vont chercher une parole en fait / une parole entre les personnes qui se posent la même question / il y a un vrai problème par rapport à la langue / et au bout de trois ans quatre ans / personne ne parle / c'est un peu les handicapés de la langue
- 127.Élisabeth : les gens qui te donnent les cours c'est des bulgares ?
- 128.Sophia : oui alors il y a des bulgares des français / il y a non des très bons profs
- 129.Elisabeth : Inalco c'est quoi comme acronyme
- 130.Sophia : c'est les langues'o en fait / oui / donc c'est marrant / les gens se retrouvent / ils vont par plaisir pour se retrouver entre eux peu importe les cours
- 131.Élisabeth : c'est très sympa
- 132.Sophia : donc j'ai rencontré pas mal de gens qui justement participent à ma thèse / et ces personnes sont vraiment à la recherche de quelque chose qu'on leur a pas transmis / ils essayent vraiment de répondre à un silence par différentes stratégies
- (....)
- 133.Élisabeth : mais la Bulgarie vraiment / les villes ne représentent pas un intérêt majeur / mais les montagnes / les petits bled / y'a des choses magnifiques / après effectivement / le communisme a pas mal bousillé de chose / parce que par exemple à Sofia / sous l'église / dans la crypte de l'église russe / il y a une collection d'icônes qui doit être unique au monde /

mais en fait toutes les petites églises ont été / ils ont pas osé les brûler / mais ils les ont foutu là // un des plus cuisants souvenirs donc on est allé en 90 avec Olivier Py / et on arrive dans l'ancienne capitale qui s'appelle Stara Zagora / et on voit au loin enfin un truc qui ressemble un vieux village / un peu joli / et le lendemain on va voir le village et en fait le village avait été entièrement reconstruit pierre par pierre / et l'église l'ancienne église / à l'intérieur c'était de la grosse peinture communiste / de loin ça faisait bien / ça ressemblait exactement / c'était la Bulgarie /// c'était une métaphore de tout ce que je vivais en Bulgarie / de loin ça ressemblait à ce que l'on m'avait raconté / de près ça ressemblait plus à rien / à rien de tout ça / mais après finalement / ça n'en finit pas de / par ce que aussi / parce que est un esprit bulgare / c'est presque / je trouve que c'est il y a presque // souvent quand j'entends des blagues juives ça ressemble à de l'humour bulgare finalement / il y a quelque chose avec la saudad tu vois la fameuse âme slave

134. Sophia : la nostalgie slave

135. Élisabeth : que je retrouve dans l'humour juif

136. Sophia : tout à fait tout ce qui est ashkénaze je trouve cela aussi très proche

137. Élisabeth : oui oui très très proche

138. Sophia : ouais c'est très proche et c'est ce que Rouja fait comme parallèle entre les deux totalitarismes

139. Élisabeth : et les deux tentatives de mettre des gens plus bas que terre /et j'ai une très jolie histoire que je vais jouer en Bulgarie pour l'inauguration de l'institut français qui a réouvert à Sofia / il m'invite pour jouer le spectacle / et nous accueille un mec qui s'appelle David / je ne sais plus comment / qui était chargé de la culture à l'institut français /// marié avec une française avec deux fils nés en Bulgarie / il parlait bulgare / et il aimait la Bulgarie passionnément / et je lui dis / mais qu'est ce qu'il vous lie à la Bulgarie ? / Il me raconte que petit il allait dans une école juive / où il y avait dans l'entrée une carte de l'Europe avec des pastilles / des chiffres sur chaque pays / et sur la Bulgarie était écrit zéro / c'était les juifs qui avaient été donnés / et voilà quelque chose que la Bulgarie n'a pas fait / elle s'est toujours gouré / sauf sur ça / ils ont jamais donné / ils se sont toujours plantés mais ils n'ont pas participé au pogrom // ils font partie des peuples des gentils / et tout petit il s'était dit je ferai quelque chose pour ce pays / et il a fait quelque chose parce qu'il a rendu tribu à ce pays

*(je lui donne le nom d'un livre qui pourrait l'intéresser Angel Wagenstein et the world is big,
Georgui Gospodinov)*

140. Sophia : parce qu'il y a beaucoup de gens comme toi qui se servent de l'art pour raconter cette histoire

141. Élisabeth : ça ma mère elle va adorer / comment je vais le trouver ce film ?

(...)

142. Sophia : donc voilà y'a plein de gens qui travaillent sur mettre des mots sur le silence

(Elle me raconte une amie tchèque avec la notion de secret)

143. Élisabeth : on lui disait petite il faut pas que tu dises qui vient à la maison / faut pas que tu dises ce que tu as entendu et c'est vrai que ça détermine ton schéma mental en fait / le fait de dire ah non ça tu peux pas le dire

144. Sophia : mais même moi mon père il me dit ah non ça tu peux pas le dire / ça on va pas croire / ça raconte pas parce que ça se dit pas / et justement toi par rapport à cela / parce que toi tu racontes ton histoire / c'est du privé on va dire / et on ne raconte pas ça logiquement à l'extérieur ça n'a pas été un problème pour toi ? de dire je vais raconter des choses / en plus ta mère elle est encore là / ça ne leur a pas posé un problème que tu racontes l'histoire en fait ?

145. Élisabeth : en 89 j'ai écrit un premier texte / mon père qui fonctionnait par période culinaire

146. Sophia : oui oui je l'ai lu ce livre

147. Élisabeth : j'avais besoin de raconter aussi ouais / c'est de l'autofiction c'est une forme répandue chez les artistes / quelque soit d'ailleurs / théâtre roman / ça se fait / ça a toujours été fait / les histoires personnelles ont toujours été une source d'inspiration /// j'ai eu besoin de le raconter / je l'ai fait et ma mère elle est venue et elle m'a jamais dit / tu n'as pas le droit de nanana / elle m'a dit / c'est la vérité toute crue

148. Sophia : c'est vrai ?

149. Élisabeth : et pour celui-là /// je crois qu'ils étaient contents / ça disait aussi des choses je sais pas vraiment / je voyais / j'ai une petite cousine / une cousine germaine qui vit en France depuis dix ans / elle est venue avec ses copines qui sont aussi des femmes qui doivent avoir à peu près ton âge / elles ont au moins vécu avec le communisme jusqu'à leur 10 ans / c'était la fin quoi // et elles sont sorties en larmes /// parce que en fait / c'était une surprise je ne pensais pas que ça les touchait directement / en fait c'était histoire de leurs parents / elles me

disaient / ah c'est exactement comme ça / des copines de ma mère pareil // qui pleuraient à chaudes larmes / les gens de l'école de bulgares // et puis là où finalement ça me touchait encore plus / parce que c'était étonnant / c'était des gens qui avaient vécu ça / mais de toutes sortes d'origine / parce que je trouve que c'est ça la richesse de notre pays // on est beaucoup à avoir des origines / ou des gens d'origine italienne / une femme d'origine yougoslave qui m'est tombée dans les bras / une dame de 70 ans / chic avec du vison et tout / mais qui m'est tombée dans les bras comme ça donc vraiment

150. Sophia : oui parce que ça raconte des déracinés / plein de gens peuvent se retrouver là-dedans de toute manière

151. Élisabeth : je pense que c'était le cas / et de toute façon j'ai l'impression aussi que quand on se raconte soi // à part exceptions // quand on se raconte / au fond c'est le meilleur moyen de parler du monde // moi je ne saurais pas parlé du monde en parlant du monde / donc je parle du monde et je parle aux gens en parlant de moi en espérant que ça va leur parler à eux // et c'est le cas / donc après évidemment il y a tous les petits arrangements avec la réalité / c'est ce que je dis dans le 4^e de couverture c'est / le petit texte derrière / on arrange sa vie comme on arrange un bouquet // c'est peut-être pas // voilà c'est peut-être pas exactement comme ça que ça s'est passé / mais l'idée elle est là // cela dit / je dis c'est suffisamment proche de la réalité / parce que ma mère me dit / c'est la vérité toute crue donc // et au fond / la vérité toute crue / elle est tellement plus extraordinaire que tout ce qu'on peut inventer

152. Sophia : mais c'est ça / elle est tellement fantasque

153. Élisabeth : bah ouais c'est quand même une chose folle / et les gens / moi j'ai encouragé les gens à écrire leur vie / et il y en a au moins deux qui l'ont fait / franchement ça donne des choses je trouve / c'est toujours passionnant les gens qui se racontent // mais bon // après peut-être aussi venant de gens qui ont cultivé le silence et le secret contraint et forcé / peut-être aussi pour elles c'était une revanche / c'est possible // mais je vois / tu vois Rouja c'est pareil / le succès qu'elle a eu ici /// elle a peut-être pas eu aussi fort en Bulgarie / je crois pas // non les deux livres sont parus je crois / le muscle du silence aussi / mais les gens sont pas toujours prêts à entendre là bas / ils sont pas prêts à entendre tout / c'est pas encore totalement /// il y a toujours un peu d'appréhension / on ne sait jamais si ils revenaient puis c'est les mêmes surtout / ils ont changé le nom mais c'est les mêmes

154. Sophia : il faut absolument que tu vois *the world is big* / c'est exactement ça / tu vas adoré ce film
155. Élisabeth : et bien je vais aller le chercher illico / tu m'a mis l'eau à la bouche // j'avais adoré le *goodbye Lénine* magnifique ce film
156. Sophia : mon père aussi il est très proche du tout ce qui est bah *La vie des autres* par exemple / ça il a regardé peut-être 10 fois ce film // et il est toujours branché sur tv bulgaria / y'a un site où il y a toutes les chaînes
157. Élisabeth : comment il fait ? ah ah MAIS NON
158. Sophia : c'est neterra.tv / tu t'abonnes et après tu as accès à toutes les chaînes
159. Élisabeth : c'est de la folie /// (*on regarde sur mon téléphone*) c'est génial moi je cherche un bouquet pour prendre à ma mère mais
160. Sophia : tu prends ça c'est super / mon père il est branché dessus tout le temps
161. Élisabeth : très bien tu m'apprends des choses extraordinaires / toutes les TV en direct comme en Bulgarie (*elle note*) / c'est génial /// ton père il y des journaux en bulgare ?
162. Sophia : non pas vraiment il regarde plus la télé /// et c'est marrant parce que même ses amis qui sont partis / ils sont tous partis dans les années 70 et maintenant il regarde la télé / il dit les gens ils parlent bizarrement / il a pas réactualisé en fait
163. Élisabeth : bah si il est jamais retourné / il va avoir une surprise / et ce qu'ils disent / ils ont des expressions /// *absurd* // oui mais moi aussi / c'est vrai que je n'ai pas une langue super actuelle / et quand j'y retourne les gens comment ils parlent c'est amusant // ah oui d'accord /// oui c'est drôle et il a jamais la curiosité d'y retourner ?
164. Sophia : non il ne veut pas il me disait même je t'interdits d'y aller / Mais en même temps non par ce que une fois / on était dans un restaurant russe avec des musique tzigane / il a été tellement heureux / il m'a sorti / il m'a dit / viens / on prend l'avion on part demain on va juste faire la fête une nuit et on revient comme si ça devait être irréel en fait // mais non / il n'a jamais voulu confronter // mais son frère qui habitait en Allemagne / qui est décédé il y a deux ans / et on avait fait un enterrement là-bas en Allemagne / et je pense qu'il faisait le deuil de toute sa famille parce qu'il n'avait pas pu assister à leur enterrement de son père et sa mère
165. Élisabeth : c'est pas vrai
166. Sophia : parce qu'il était partie à l'Ouest en fait

- 167.Élisabeth : ah oui il a un gros dossier quand même
- 168.Sophia : ah oui non mais sa vie est passionnante / je m'étais dit vraiment je vais en faire un film après / et d'abord un livre ça commence // la vie de mon père découle du fait qui n'a jamais existé / parce que en fait / quand son père l'a inscrit sur les registres il était saoul / c'est ce que mon père me raconte / on ne sait pas où est la réalité et tout / il était saoul
- 169.Elizabeth : ça ça peut tout à fait être vrai
- (...)
- 170.Élisabeth : c'est pas mal / ça mérite effectivement
- 171.Sophia : moi j'ai déjà écrit la première partie / mais c'est affreux parce que moi j'ai ce problème / j'ai demandé l'autorisation / j'ai demandé / est-ce que tu acceptes que j'écrive un roman qui s'inspire de ta vie mais où je puisse inventer avec ma propre vision / il m'a dit / oui oui pas de problème / et je commence à raconter ça / et je lui ai fait lire sa première partie / et il me fait / parce que je n'ai jamais vu mes grands-parents / il me dit / mais mon père n'était pas un alcoolique / ma mère n'était pas une menteuse / et tout d'un coup j'ai déformé sa réalité
- 172.Élisabeth : mais c'est ça l'art père
- 173.Sophia : et donc j'ai développé un urticaire de stress
- 174.Élisabeth : il y a quelque chose à faire avec les pères bulgares tu sais / par ce que dans la série / mon père avait décrété que / c'est ton urticaire qui m'y a fait penser / mon père avait décrété que le roquefort n'était pas un fromage pour les enfants // j'avais pas le droit de manger du roquefort / évidemment j'adorais le roquefort / évidemment mon rêve c'était de bouffer le roquefort /
- 175.Sophia : en plus comme il y avait l'interdit du roquefort c'était encore plus fort
- 176.Élisabeth : je mangeais du roquefort en cachette et j'ai développé une allergie quand je mangeais du roquefort / j'avais la lèvre comme ça (*elle me mime*) / et mon père me voyait / tu as mangé du ROQUEFORT (*je rigole*) / y'a quelque chose / y'a une chose comme ça ouais / âpre /// c'est marrant il se // oui il est née / oui de toute façon les déracinés tu peux pas / il n'y a pas / toute la vie ils portent ça aussi après ils en font peut-être quelque chose / mais ce truc de raconter des histoires aussi parce que mon père aussi il nous racontait / il ME racontait parce que mon frère était déjà grand et on s'entendait très mal / mais mon père me

racontait quand j'étais petite les histoires de son enfance à lui / mais mais mais qu'il // je te dis pas comme il brodait / il avait un sanglier apprivoisé

177.Sophia : ah mais moi j'ai baba Vanga qui arrive dans ses rêves / qui montre à mon père où trouver de l'argent (*elle rigole*) / qu'est-ce que j'ai dans les histoires ? J'ai des histoires / mais lui il en est persuadé

178.Élisabeth : et mon père il racontait génialement et puis // moi j'y croyais évidemment il avait apprivoisé des sangliers / mon père a été orphelin très très tôt / je crois que son père est mort quand il avait cinq ans / et après il a très vite entretenu sa mère

179.Sophia : et il était de où ton père ?

180.Élisabeth : il était d'un bled des Rhodopes qui s'appelle *bojkovo* qui est au dessus de Plovdiv mais il a grandi à Plovdiv / il a fait ses études / il a travaillé à Plovdiv / puis ils sont descendus en ville // mais il racontait ça tellement bien d'une manière tellement savoureuse / je me rappelais des grandes choses / mais tu vois j'écoutais ça // et quand mes enfants on grandit / comme ils ont entendu parler de mon père / j'ai commencé à leur raconter les aventures de Ange // non mais ils étaient fans // et puis comme je me souvenais pas de tout ce qui m'avait raconté / j'ai moi même brodé là-dessus / tous les soirs / il fallait que je raconte l'histoire de Ange / et j'ai improvisé // pendant très très longtemps on a fait / et ils étaient tellement fans

181.Sophia : tes enfants ils ont une curiosité vis-à-vis de la Bulgarie ?

182.Élisabeth : oui oui ils ont une curiosité pour ce que / bon le bulgare ça ne l'a pas fait / parce que comme je te l'ai dit / au fond ils étaient un peu en porte-à-faux / et puis ma mère ne leur parlait pas le bulgare / et maintenant elle me dit / tu ne voulais pas / mais c'est faux / moi simplement je ne me sentais pas / je ne pouvais pas leur parler le bulgare devant leur père / parce que ça le m'était totalement à l'écart / et puis surtout ce n'était pas ma langue maternelle / ç'aurait été un véritable effort / il aurait fallu vraiment que je / je dise voilà / aussi imparfait mon bulgare soit-il / je leur parle bulgare pour qu'ils parlent bulgare / et ça l'aurait fait / simplement je ne l'ai pas fait parce que ça mettait Pierre-Yves totalement à l'écart

183.Sophia : ah / mon cousin s'appelle Pierre-Yves

184.Élisabeth : ah / il y en a peu

185. Sophia : oui c'est pour ça / c'est la première fois que j'entends quelqu'un qui s'appelle Pierre-Yves
186. Élisabeth : et donc je ne leur ai pas parlé bulgare / mais je disais à ma mère parle-leur bulgare / elle leur a jamais parlé bulgare / et maintenant elle me dit / ha / tu ne voulais (*je rigole*) / tu me l'as interdit / c'est n'importe quoi // et maintenant l'âge venant / et la mémoire étant ce qu'elle est / elle est pas fameuse chez ma mère / elle parle de plus en plus bulgare / et maintenant Mathilde dit / mais parle français baba je ne comprends pas / alors elle se remet en bulgare // et quand ils disent / qu'est-ce qu'elle a dit ? / je dis / vous n'aviez qu'à apprendre
187. Sophia : ils l'appellent baba ?
188. Élisabeth : oui oui ils appellent baba / mais tout le monde appelle ma mère baba du coup / ce qui m'agace mais bon c'est pas la grand-mère de tout le monde merde //
189. Sophia : oui c'est comme le début de ta pièce / tout le monde appelait ta mère *maiko*
190. Élisabeth : oui oui exactement / elle est passée de mère à baba / la plupart de mes amis l'appellent baba / oui parce que / ils entendent les enfants l'appeler comme ça / c'est assez drôle // qu'est-ce qu'on était entrain de raconter je ne sais plus / oui sur les histoires / c'est vrai que c'est des *storyteller* vraiment c'est des
191. Sophia : attends j'avais juste pris comme ça avec moi la préface de mon livre qui s'appelle /de Sofia à Sophia
192. Élisabeth : pas mal
193. Sophia : et juste à un moment c'est exactement ça par rapport à ce que tu dis
194. Sophia : (*je lis un passage de mon livre*) les pères racontent le plus souvent à leurs enfants des histoires pour les aider à s'endormir / ce sont des contes ou bien des mythes qui permettent à leurs chères têtes blondes de passer en douceur dans le monde des songes / mon frère et moi n'avions d'histoires paternelles que les siennes // au lieu de raconter Blanche Neige ou Hansel et Gretel / nous écoutions l'histoire de ces petits enfants/garnements dont lui était le héros // les aventures de ce personnage se déclinaient en épisodes farouches et ce petit homme / que nous imaginions comme on peut donner un visage à un être fabuleux / partait vivre des dangers dans un monde fantastique // il s'en allait quelquefois pêcher dans les montagnes écorchées / pays des serpents et des loups ou bien glisser sur la neige entre les bus de la ville glacée // nous nous hypnotisions de ces paroles magiques sortant de la bouche

de ce Shahrazade à l'accent slave / qui ne comptait pas les nuits de clameur et dont la peur de la fin ne venait pas d'un sultan tyrannique mais du silence et de l'oubli //

195.Élisabeth : c'est drôle c'est exactement ça / mais c'est peut-être ça au fond qui nous fait vouloir raconter cette histoire là / qu'est-ce que c'est d'autre qu'une injonction aussi de leur part de raconter ça / c'est pour ça que / après c'est son histoire et tu as eu besoin de lui demander la permission / mais moi j'ai pas demandé la permission à ma mère / mon père était mort depuis longtemps / je n'ai pas demandé la permission à mère parce que cette histoire c'est la mienne aussi

196.Sophia : mais oui exactement

197.Élisabeth : et que // je ne sais pas ce qui ce serait passé si mon père était encore vivant / je ne sais pas / parce que par exemple mon frère / qui m'a jamais parlé / qui n'est jamais venu voir le spectacle tout ça / un jour / j'ai eu la surprise quand je suis retourné dans le sud / dans sa bibliothèque il n'avait qu'un seul livre / le mien /// et il l'avait mis bien comme ça en évidence / et il a des copains qui disaient / mais c'est toi c'est ta sœur qui a écrit ça / et il était en fait assez fier // mais il s'est bien gardé de / tu vois / ne l'a pas dit // et l'autre spectacle que tu as vu / mémoire pleine / tribulations d'une étrangère d'origine / on était déjà plus / il n'est pas venu // et c'est assez drôle parce que ce spectacle m'a amené des frères / un gars en particulier est venu / et qui a pris contact avec moi et qui maintenant m'appelle / il vient déjeuner il amène ma mère à des sorties des fois ça lui arrive // il doit avoir le même âge que mon frère d'ailleurs

(...)

198.Élisabeth : j'ai une histoire aussi assez poignante avec un gars qui vient du bled de ma mère / *guerasin* / il a quatre / cinq de moins que moi //et il est mime / il a fait l'école de Marceau / et il y a 25 ans / au moment où moi j'en avais ras le cul me prendre des râtaux avec tous ces bulgares / il vient voir ma mère qui était installée chez moi / et pour la première fois je suis hyper froide avec ce type qui a du se demander pourquoi

199.Sophia : comme une bulgare

200.Élisabeth : bah je me suis conduite comme les autres bulgares se conduisaient avec moi des dizaines et des dizaines de fois / je te dis toutes les humiliations que je me suis mangées / et puis ce gars là il m'en a pas voulu / je l'ai retrouvé / et puis on est devenu potos / et c'est un type formidable //il a écrit un texte qui s'appelle / monologue dans une valise / où aussi il

raconte son arrivée ici plutôt / par le billet du mime / sa sœur à publier un livre qui s'appelle / la valise de mon frère aussi des petites nouvelles où elle fait raconter parler des gens sur le thème de la valise / et puis à travers le spectacle j'ai rencontré une autre nana qui est elle aussi comment ça elle a appelé son spectacle / place F 13 / un truc comme ça où elle raconte son arrivée

201. Sophia : mais c'est marrant que toutes ces personnes aient besoin de raconter / de se raconter

202. Élisabeth : mais parce qu'elles savent bien qu'elles vont trouver un écho // c'est vrai que tu interrogues autour de toi il y a très peu de gens qui ne sont pas passés / où il n'y a pas d'histoires d'immigration / de migration / d'arrachement / de double culture // il en a énormément // et c'est pour ça que

203. Sophia : oui d'une particularité ça touche en fait tout le monde

204. Élisabeth : bah je crois je crois en tout cas aux regards des réactions que j'ai eu / et j'en ai joué d'autres spectacles / mais c'est vrai c'est vrai que tout les spectacles d'autofiction comme ça ont / provoquent des réactions où les gens se livrent / et au fond t'as parlé de toi / du coup ils parlent d'eux // ouais les gens ont envie de parler d'eux / et ça leur ouvre cette porte là / tu vois j'ai écrit et publié plusieurs textes / y'a la trois qui sont de l'auto fiction / et ces trois là ont fait que les gens ont réagi comme jamais / et des spectacles j'en ai quelques-uns mon actif mais cette / ces trois là qui ont fait que les gens sont venus parler de //

205. Sophia : comme un miroir quoi

206. Élisabeth : oui le théâtre n'est pas autre chose qu'un miroir mais quand le miroir est assumé et quand c'est le sujet même / moi je vois je te raconte ça / et vous / eh bien ça ouvre la porte et ça donne lieu à des échanges assez extraordinaires et émouvants des fois / je te dis cette femme qui m'a pleuré dans le gilet alors que je ne la connaissais ni d'Eve ni d'Adam / les gens qui écrivent des mots par Facebook alors tu vois c'est assez drôle

207. Sophia : et les gens qui viennent à tes spectacles justement c'était du bouche-à-oreille ?

208. Élisabeth : il y avait de tout / mais y'a eu pas mal de bouche-à-oreille pour les bulgares en tout cas / et puis certains sont restés / certains non ils sont partis / vraiment

209. Sophia : c'est vrai ?

210. Élisabeth : oui oui // mais toujours motivés par la même chose / après // mais ils envoyaient d'autres gens / donc je savais que ça leur avait plus / ça les avait touché / mais ils faisaient pas / ils venaient pas me parler / parce que parce que c'est dans leur chair je crois que

vraiment // ouais la culture du secret / le truc de on dit pas / il faut pas qu'on dise // c'est vraiment / oui / ils ont tété à cette mamelle là il n'y a pas de doute //

211. Sophia : c'est vrai et il n'y a pas de restaurants bulgares à Paris

212. Élisabeth : il y a un restaurant bulgare paraît-il pas très loin de chez moi qui s'appelle *Kukeri*

213. Sophia : mais il a fermé

214. Élisabeth : il a fermé / je n'y suis jamais allée / mais j'ai un copain qui a monté mon texte il y a une dizaine d'années il me parlait de ce resto / et il avait un accord avec *Kukeri* qui leur faisait la bouffe /// et quand je suis arrivée à Paris / il y avait un restaurant quai des grands augustin / sous une arcade ça s'appelait le petit village / j'y suis allée et là aussi pareil / mais le mur / le mur de Berlin / punq / je parlais bulgare / prrrrp // il y a une rue de Sofia juste à côté / et il y avait un restaurant bulgare mais alors pareil un peu caché ils avaient refait un décor genre une grotte et j'y suis allée quand j'étais ado avec cette amie bulgare / mais là y'a plus

215. Sophia : alors que les restaurants serbes y'en a 3 // mais pareil moi la nourriture bulgare je ne connais que celle de mon père

216. Élisabeth : la cuisine il fait à manger ?

217. Sophia : oui c'est par rapport à ses souvenirs gustatifs mais c'est très très bon

218. Élisabeth : mais tu as lu mon livre / mon père fonctionner partage culinaire ? / ça a dû te parler quand même

219. Sophia : moi ce que j'adore / c'est ce que tu as donné à la sortie du théâtre / un petit livre avec la recette de la *chopska salata* / j'ai j'ai adoré ce texte

220. Élisabeth : oui y'a pas mal de gens qui me l'ont dit oui // bah c'est la Bulgarie / je te souhaite que tu découvres la Bulgarie de la découvrir comme ça // mais je t'ai dit va dans ce bled / vas y avec ton homme / ne dis rien à ton père / va voir c'est / je pense qu'il y a quelque chose de ce que nous racontaient nos pères // il y a deux auberges dans ce bled dont une qui faisait des chambres / c'est la nourriture bulgare mais oui c'est bon c'est généreux

221. Sophia : avec de vraies tomates

222. Élisabeth : attention quand tu as mangé des tomates bulgares tu ne peux plus jamais manger de tomates / c'est fini / c'est même pas la peine ça n'a plus rien avoir // les pastèques c'est pareil // encore les pastèques tu peux trouver / mais les tomates comme les tomates bulgares /

je n'ai jamais mangé nul part / mais mes enfants c'est pareil / maintenant quand ils mangent des tomates mouais / quand on te les vend au bord de la route elles sont chaudes

223. Sophia : mon père est toujours à la recherche de bonnes tomates

224. Élisabeth : ça ne m'étonne pas / il n'y en a pas

225. Sophia : si la trouver des pas mal / une tomate cerise un peu plus grande

226. Élisabeth : oui c'est vrai je vois elles sont pas mal / mais quand je suis allée jouer mémoire pleine tribulations d'une étrangère en Bulgarie / je suis partie avec François le metteur en scène / et deux techniciens / on était au mois d'avril / on était pas en pleine période de la tomate / et on a mangé *chopska salata* / et ils m'ont dit / ce que tu nous a dit sur la tomate c'est vrai // ils ont aimé / ils ont apprécié / c'est vrai que les restaurants là-bas sont absolument pas cher / et ça ils n'en revenaient pas / et puis généreux / et puis ça picole ça picole toujours // le bulgare boit // ton père est toujours à la recherche de *rakija* ?

227. Sophia : pas trop *rakija* il est plus whisky //

228. Élisabeth : tu peux en trouver chez Bai Ganiou // tu peux trouver des feuilles pour faire la *banitsa* // et c'est drôle parce que Bai Ganiou c'est ce personnage / et j'ai lu il y a pas longtemps les aventures // comment il s'appelle // *nasredin* / le fou qui voulait être sage / et c'était surtout l'Afrique du Nord mais c'est les mêmes histoires /// mais je lis très lentement le bulgare / donc le plaisir de la lecture est un peu altéré / mais c'est vrai que Bai Ganiou je l'ai lu / j'ai trouvé ça tellement drôle / mais la traduction d'une manière générale je ne trouve pas terrible / maintenant un peu plus mais bon

(...)

229. Élisabeth : mais je ne lis pas très bien / je lis comme quelqu'un qui n'a jamais appris le bulgare ///

(...)

230. Élisabeth : on est en train d'acheter une maison dans le Morvan et je compte bien faire du jardinage / planter des tomates bulgare / quand ma mère était en Bulgarie / je lui ai dit / cherche des semences bulgares / des graines de tomates bulgares / on nous a donné des graines à jeter c'est quand même un peu chiant /

(...)

231. Élisabeth : on est allé / je me rappelle petite / pour moi c'était les premières effluves de l'est / c'était les voyages en Macédoine / j'étais fasciné par ce que / les mûriers dans les rues /

encore des rues en terre battue / c'est mon premier mmmm / c'est ma première bouffée de / après quand je suis allée en Bulgarie / j'ai retrouvé des choses semblables évidemment

232. Sophia : et toi avec tes parents

233. Élisabeth : alors toutes les vacances on partait et on tournait autour de la Bulgarie / on pouvait pas rentrer donc j'ai visité au pas de course parce que mon père n'était bien que dans la bagnole / j'ai visité la Yougoslavie la Pologne la Grèce un petit bout de la Turquie / j'ai vu les Dardanelles quand le pont était encore entrain de se construire // donc oui oui on tournait autour // on faisait comme ça pvvvv Tchik Tchik Tchik / on n'est pas allé la Roumanie bizarrement / je ne sais pas pourquoi / ça devait être vraiment trop craignos / puis peut-être que c'était compliqué avec les Ceausescu peut-être fermé / je me rappelle que quand l'année en Bulgarie en 90 / je voyais Olivier Petit à petit feu se décomposer / parce que vraiment // c'était compliqué pour lui / et puis le pays était pauvre // et puis voilà c'était quand même pas rock'n' roll quoi / et en plus c'était même plus l'est comme je l'avais entendu raconter puisque ça s'ouvrait / et la première chose qui rentrait c'était la pornographie donc tu avais les filles qui se déshabillaient machin / et puis au bout d'un moment il n'a plus pu supporter / j'ai trouvé un billet / il est parti plus tôt que prévu / et moi ça m'a soulagé / j'étais plus obligé de me trimbaler le boulet qui faisait la gueule tout le temps / j'en pouvais plus / et à la gare de Sofia / on rencontre on rencontre deux garçons qui arrivaient de Roumanie et qui disaient / mais c'est merveilleux la BULGARIE / on peut s'acheter du PAIN // ils arrivaient de Roumanie où ils avaient un bout de viande verte au petit déjeuner donc c'était vraiment visiblement beaucoup beaucoup plus fermé / et puis je suis allée en Roumanie depuis / c'est un pays beaucoup plus évolué que la Bulgarie / ils ont tout foutu par terre / ils ont tout reconstruit / ils ont tout recommencer / toutes les industries d'automobile du secteur tertiaire / tout ça ça s'est installé en Roumanie / et parce que c'est pas un pays slave au fond c'est un pays latin / à côté de ça la culture roumaine est pas bien loin de la culture bulgare / ils ont le plus grand mépris les uns pour les autres mais enfin // le Danube c'est la frontière naturelle / ils se jettent des pierres d'un côté à l'autre du Danube / tu vois c'est quand même pas trop trop loin ///

234. Sophia : donc vous n'avez pas fait la Roumanie

235. Élisabeth : non on est pas allé en Roumanie / on est pas allé en Pologne / c'est un peu loin la Pologne // vraiment il fallait (*elle respire*) pouvoir sentir un peu l'air du pays quoi // et puis

je te dis dès qu'il a pu / JE REVIENDRAIS JAMAIS (*avec l'accent de son père*) /// je sais pas ce qu'il a

236. Sophia : peut-être quand on s'imagine // moi je pense mon père c'est pour ça qu'il ne veut pas y retourner / c'est parce que son imagination est plus

237. Élisabeth : ah bah de toute façon / moi je te dis c'est pour ça que moi aussi je me suis pris de telles déconvenues / c'est que c'était loin loin / et en fait quand j'ai pu me détacher / de / de ce qui s'y vivait vraiment / et que j'ai plus au fond un contact qui passait par le prisme familial / et que j'ai retrouvé ces endroits / et je me suis dit / ah oui je vois ce qui veut dire / sauf que effectivement c'est en voie de disparition si tu veux le voir il faut que tu y ailles vite

(...)

238. Élisabeth : on n'y est pas retourné (*en Bulgarie*) ça fait trois ans quatre ans / mais on voulait y aller l'année dernière / parce que tous les cinq ans il y a un festival de musique traditionnel à *Kukeritsa* qui est au centre de la Bulgarie / et puis on n'a pas pu parce que mon homme bossait l'été donc on est pas allé / mais j'aimerais bien y aller

239. Sophia : et vous allez y aller cet été ?

240. Élisabeth : bah là cette année du coup on va plutôt essayer d'aller dans le coin de la nouvelle maison / mais oui j'espère qu'on va pas renoncer à y aller // bah c'est un pays attachant c'est un peuple attachant même s'ils sont racistes / xénophobes // souvent tu es quand même effrayé / effectivement il a une fuite des cerveaux qui fuit depuis longtemps / les jeunes cherchent à se barrer à faire leurs études et se barrer ailleurs / il n'y a plus du tout 8 millions ils sont passés sous la barre des 7 depuis longtemps / ils avaient presque atteint les 10 et puis ils sont retombés à moins de 7 / et la communauté turque de plus en plus importante // et les bulgares « de souche » évidemment détestent les turcs / les turcs il faut pas en entendre parler / quand je veux emmerder ma mère je dis / mais oui turc et bulgare c'est pareil // ma grand-mère parlait turc c'était sa seconde langue / l'empire ottoman / mais il y a aussi toute une histoire de cinq siècles effectivement de dominance turc / et moi je souviens que petite c'était l'époque où il y avait les pomaks / les turcs qu'ils ont rebaptisé c'était d'une violence / et maintenant les hommes d'affaire sont à moitié d'origine turc et les mafieux aussi // les infrastructures touristiques sont rachetées par les turcs et tous les bulgares de souche de dire / ahh le pays n'existe plus nian nian nian / mais heureusement qu'il y a les turcs pour racheter / sinon le pays serait désert / et il y a un minaret par village parce qu'il a une énorme

communauté musulmane / et au fond c'est vrai que la Bulgarie / les gens connaissent mal la Bulgarie / à part Sylvie Vartan et le yaourt / mais c'est vraiment le poult de l'Europe / c'est là que tu prends la température / tu vois ce qui se passe en Bulgarie

241. Sophia : bah ça va pas très bien en Europe alors

242. Élisabeth : bah non ça ne va pas très bien en Europe / on parle beaucoup de la Grèce mais / les bulgares sont dans Schengen ils en ont même profité pour rafler pas mal de subventions / y'a plein de gens qui se sont fait des maisons de campagne en profitant de subventions européennes / mais ils sont quand même dans une merde noire / et c'est vrai que jamais il n'y aura le passage à l'euro / par ce que tu t'imagines // déjà avec le lev ils en chient / ils ont deux boulots / moi j'ai une cousine qui a gardé qui a gardé un boulot d'Etat / on ne sait jamais si les communistes reviennent / donc elle a travaillé au ministère des transports maintenant elle est dans le grand hôpital sofiant / mais ils sont tous avec deux boulots pour pouvoir s'en sortir avec le système D / ils ont tous leurs parents vieillissants à la maison mais parce que sinon les parents ne pourraient pas subvenir / ils ne pourraient pas payer rien / que l'électricité c'est toute la retraite qui passe / non c'est compliqué // le prix du pain n'a pas changé mais la taille du pain oui / le pain était comme ça quand j'étais petite et maintenant il est comme aç (*elle montre l'écart avec ses mains*) // le pain a changé enfin le prix c'est le même

243. Sophia : nous on augmente le prix / eux ils diminuent le pain

244. Élisabeth : ouais / ça raconte pas mal de choses sur le pays en fait / toujours pareil / vous dites qu'il n'y a pas la queue en France mais regarde le samedi soir au supermarché // non non mais j'ai un copain / bulgare qui est comédien / et lui sur Facebook il met des blagues bulgares / parce que je me suis pris pas mal pris de vent comme ça en traduisant des blagues / qu'est-ce qu'il a mis / il a mis des blagues bulgares qui font pisser de rire ma mère / et visiblement elles ont l'air d'être assez comprises / peut-être qu'il traduit mieux que moi /// je vais te la retrouver parce que je pense que ça peut être te faire rire /// accusé pourquoi êtes-vous entré par effraction dans le magasin ? bah la première fois c'était pour prendre une robe pour ma femme // et la deuxième et la troisième fois c'était pour la changer (*on rigole*) // une autre // le comble du snobisme c'est de parler de Mozart sans avoir jamais lu un de ces tableaux / ça pour moi c'est typiquement typiquement les blagues bulgares

245. Sophia : c'est pas très loin de l'humour juif

- 246.Élisabeth : oui c'est pas très loin / j'ai joué une pièce de de / comment s'appelle-t-il ? // Anok Levin / et moi il y a des choses qui me faisait rire aux larmes / et on avait une dramaturge qui est israélienne / et qui me racontait des trucs qui me faisait pisser de rire / et je voyais bien que que les autres n'avaient pas la même la même // il y a une saveur comme ça // je ne serais pas dire autrement / c'est comme la *chopska salata* / il y a vraiment un truc particulier / il y a un gout ///
- 247.Sophia : alors qu'il y a les mêmes ingrédients mais il y a la chose qui fait que
- 248.Élisabeth : mais il y a un goût / un goût bulgare /// bon écoute j'espère / je ne sais pas en quelle mesure c'est conversation peut t'aider
- 249.Sophia : déjà le plaisir de t'avoir rencontré
- 250.Élisabeth : et bien moi aussi j'étais très contente de te connaître / par ce que / moi ce qui me touche plus c'est les correspondances entre ton père / qui est vivant // *i jiv i zrdav* // et le mien qui est mort depuis si longtemps / et qu'il y est tellement de /// tellement de choses en commun
- 251.Sophia : oui sur les histoires / sur le fait de / moi je dis y'a quand même / qu'il a une richesse immatérielle dans la Bulgarie qu'on transmet / une culture immatérielle qu'on transmet plus que matériel finalement / quand ils sont partis ils n'avaient rien // mon père il a deux photos je pense il a rien rien / donc il doit compenser ce rien par quelque chose / par ses histoires par ses souvenirs
- 252.Élisabeth : oui par ce dont il se rappelle bien sûr / et lui il n'a jamais eu envie d'écrire ?
- 253.Sophia : non //
- 254.Élisabeth : et il a lu mausolée ?
- 255.Sophia : ma mère l'a lu et / alors lui pour lui tout ce que les bulgares disent c'est faux ils mentent / par ce que lui il sait la vérité et donc c'est pas possible // Vesco Branef a écrit un livre qui s'appelle l'homme surveillé / j'étais en train de lire le livre sur un passage où il se promène à Berlin / et il me dit mais non c'est n'importe quoi / dans les années 60 Berlin était tout détruit // il me dis il ment il ment // dès que je lui raconte un truc il pleure de rire en disant / mais ce ne sont que des mensonges ///
- (...)
- 256.Sophia : ça veut dire quoi XXX (*son nom de famille*) / ça veut dire quelque chose ?
- 257.Élisabeth : non / et toi ça veut dire quoi ?

258.Sophia : qui hoche la tête / je pense après avoir fait des recherches dans le dictionnaires turc /
ça vient de l'époque ottomane je pense

259.Élisabeth : redis ton nom

260.Sophia : XXX (*mon nom de famille*)

261.Élisabeth : ah oui ça c'est vraiment turc / ah oui c'est la première fois que je vois un nom
bulgare traduit avec un W // parce que nous on connaît avec deux ff // on a des Kristoff ou
sinon avec ev / mais il y a plein de gens qui me disent XXX (*son nom de famille*) / qui le
prononce comme ça / parce qu'effectivement en Bulgarie / on le prononce f / mais ça s'écrit
ev

262.Sophia : mais moi mon nom personne ne sait le prononcer / sauf aux Etats-Unis / mais ça fait
un chewing-gum

263.Élisabeth : mais oui XXX (*mon nom de famille*) (*elle rigole*) // et hop // il y en a des choses à
mâcher là-dedans

(...)

264.Élisabeth : oh mais / il faut que tu te fasses ce cadeau là (*d'aller en Bulgarie*) parce que
comme tu vas parler / ça va t'ouvrir / ça délit les langues // après les instants les moments
qu'on a vécu dans ce bled c'était quand même assez fou

(...)

265.Sophia : et ton mari il aime la Bulgarie ?

266.Élisabeth : ah oui il a beaucoup aimé / et puis arrivé là bas au bout d'un moment / il me disait
non mais ne me traduit pas je comprends / avec une ou deux *rakija* tu comprends / on
comprend vite

267.Sophia : et moi je comprenais le sens général sans jamais comprendre un seul mot //
maintenant je comprends mais je ne pratique pas assez / ça je sais

268.Élisabeth : y'a pas secret si tu ne parles pas

269.Sophia : et oui les langues si tu ne parles pas ça meurt

270.Élisabeth : effectivement c'est vivant et puis ça évolue

(...)

271.Sophia : eh bien merci pour ce temps

272.Élisabeth : merci à toi c'était un vrai plaisir merci pour le café / il y en aurait encore plus à
dire mais ça n'en finit pas / tu salueras ton père

273.Sophia :

274.Élisabeth : oui il a brouillé les pistes / Teko XXX (*mon nom de famille*)

275.Sophia : eh bien mon frère son surnom / c'est Al schew

(... Sur Mausolée et Sacho le violoniste)

276.Sophia : mon père dit / mais oui je le connaissais lui / bon l'histoire qu'elle raconte n'est pas
vraiment vraie / toujours à remettre en doute ce que les autres disent

277.Élisabeth : il doute de tout

278.Sophia : lui il dit la vérité mais les autres ce ne sont que des mensonges c'est rigolo

279.Élisabeth : c'est lui qui détient la vérité // c'est drôle

Elizabeth autre corpus :

Ceci est la transcription d'une interview faite par le site internet Théâtre contemporain, qu'Elizabeth a donnée au moment de la sortie de sa pièce de théâtre : Tribulation d'une étrangère d'origine.

280.Elizabeth : J'ai cru comprendre que mes camarades auteurs // avaient le même rapport c'est quelque chose d'organique c'est une partie de soi qu'on qu'on cède qu'on offre /// euh // comme souvent ce sont des textes qui partent d'éléments autobiographiques // parce que j'ai la prétention de vouloir raconter le grand en racontant le tout petit euhm quelque fois quand c'est pris un peu trop au sérieux // euhm /// je considère que c'est à côté, par contre quand c'est quand au départ les gens le font avec la légèreté et la dérision qui convient ça me va car j'ai pas la prétention de révolutionner l'écriture contemporaine, mais celle de raconter tout le monde en me racontant moi

(...)

281.Elizabeth : y'a des artistes qui euh dont le travail me touche particulièrement par ce que ça tourne toujours autour de cette sphère / évidemment Boltanski Sophie Calle / euh d'une manière différente aussi mais qui me touche beaucoup // de quel artiste je pourrais parler qui sont des sources d'inspiration // quand on parle d'artiste et d'inspiration ça paraît tout de suite immodeste mais bon //après on a tous des œuvres donc évidemment marcel Proust mais euh // avec toute la distance qu'il convienne d'y mettre mais euh évidemment la lecture de la recherche du temps perdu ça a été un choc // euh // et puis théâtralement pas dans l'écriture mais théâtralement, je le dis souvent que Mathias Langov et Claude Régis c'est les deux mamelles à lesquelles on a tété quand on est arrivé à 20 ans à Paris et qu'on avait jamais rien vu

(...)

282.Elizabeth : bah j'associe la difficulté à la douleur et je suis pas je suis pas une j'ai plutôt tendance à aller dans le sens de la pente donc je suis pas encline au labeur donc quand ça vient pas bah je m'arrête et puis j'attend que ça revienne c'est peut être pour ça que j'ai mis

autant de temps à le terminer parce que / ou il aurait pu ne jamais se terminer par ce qu'il y a à chaque fois / c'était le moment et puis quand c'est pas le moment bah euh j'arrête et j'attends je fais autre chose et comme je ne suis pas poussée par une / je sais pas une date une date butoir du coup oui j'attend que ça vienne /// alors après j'avais fait pas mal de carnets de voyage et donc se replonger dans ces carnets longtemps après souvent ça a été // c'était pas la partie la plus agréable // mais parce que ça sous-entend du travail et que je suis je crois que je suis une paresseuse qui se cache comme ça sous des apparences de travail mais c'est pas ma nature profonde / je pense que si j'avais été une scientifique j'aurais inventer la roue ça m'aurait permis de monter sur un chariot

(...)

283.Elizabeth : j'ai commencé à écrire ce texte il y a longtemps // y'a 15 ans /// parce que // parce que j'en avais besoin / à ce moment là / c'est quelque chose / un endroit que j'interroge beaucoup celui de la / culture en héritage de quelle culture quelle forme de qu'est ce qui est à qui / qu'est ce qui est / à acquérir / qu'est ce qui est un poids et qu'est ce qui est un moteur / en fait tout est dans tout je crois / et puis // donc j'ai commencé à l'écrire il y a relativement longtemps / puis j'ai fait plusieurs séjours en Bulgarie qui étaient de plus en plus ciblés autour du fait de rencontrer des artistes bulgares // et puis il y a eu une longue interruption et puis un jour j'ai une amie qui s'appelle Camille Chabou qui est actrice et metteuse en scène arrive chez moi et / c'était Pasques et il y avait des enfants euh des trucs sur la table des bouteilles des bulgares on parlait en bulgare et ma mère aussi était là et elle m'a dit il faut que tu écrives un onemanshow franco-bulgare // et on rit voilà / et le soir je me suis dit mais il est déjà commencé ce one-man-show franco-bulgare / et ça été le moteur pour que je le termine et puis effectivement ça plus le fait que Nelly Lenorman à France culture m'en ait passé commande m'a / poussé à le terminer et puis / et en fait peut être que tout bonnement c'est la suite / c'est la suite des deux / autres textes qui sont plus autobiographiques donc les deux qui sont publiés aux solitaires / mon père qui fonctionnait par période culinaire puis les drôles c'est il y a comme une image dans le tapis tout ça raconte la même chose / ça raconte // une personne qui est née au milieu de 20^{ième} siècle et qui mourra au 21^{ième} siècle (*elle rigole*)

2.3.6. Interactions avec Inana

Le 6 avril 2016, nous nous rendons Inana et moi dans un café près de l'Inalco après une projection d'un film documentaire bulgare en présence du réalisateur ainsi que de toute la « famille Inalco ». A 9h30 nous nous éclipsons toutes les deux mais en mode différé après avoir établi une stratégie pour pouvoir nous retrouver toutes les deux et aller prendre un verre sans le reste du groupe. Nous ne nous sommes pas vu depuis au moins 10 mois et nous nous retrouvons pour faire le point sur nos évolutions. Je n'avais jamais enregistré Inana auparavant.

1. Inana : non mais ce que je te disais c'est que la phase de traduction que j'ai eu à l'Inalco à ce moment là /
2. Sophia : c'était à ce moment là aussi où tu te cherchais justement artistiquement
3. Inana : mais complètement /
4. Sophia : ah bon ? je pensais que c'était avant que tu avais ces bonnes femmes et tout
5. Inana : non mais j'ai toujours fait / sauf que l'affirmation artistique est venue parce que j'ai réussi à retrouver / via le bulgare un // ce // cette expression là aussi / l'expression de la langue maternelle en fait et euh / bah en fait depuis que je suis arrivée / mes émotions j'ai jamais réussi à les dire en français / tu vois j'avais un vrai blocage vis à vis de ça
6. Sophia : c'est marrant ça
7. Inana : tu vois c'est étrange / j'arrivais enfin je suis quelqu'un d'hyper communicatif et dès qu'on en arrivait aux émotions / mais par contre je les exprimais que / je pouvais les exprimer en bulgare
8. Sophia : et en peinture aussi ?
9. Inana : et en peinture du coup / donc c'était / c'est il y avait une logique si tu veux / mais c'était aussi le langage en tant que tel quoi / ça je l'ai complètement conceptualisé avec le travail de trad où justement tu fais que l'intertextualité etc de ce truc // donc euh / donc en gros ça m'a aidé
10. Sophia : d'accord mais tu allais souvent en Bulgarie quand même ?

11. Inana : oui j'allais en Bulgarie / oui
12. Sophia : et quand est ce que t'as compris qu'il y avait un problème on va dire
13. Inana : quand je me suis mise à traduire / oui quand je me suis mis à traduire des passages // de voilà de littérature où tu as des moments qui te réfère à ton histoire propre / finalement // là tu te reconnais et tu te réidentifies complètement / ça m'a recentré tu vois dans mon identité quoi
14. Sophia : et donc après dans ton travail artistique aussi
15. Inana : complètement / tout a enfin oui mais c'est ça / et au moment où j'étais en latence en me disant mais attend / je ne suis pas une littéraire au point de faire ce travail etc / j'ai compris que c'était aussi une affaire de sens quoi / si tu veux les sens les sens que tu développes dans la peinture ou quelques formes artistique que ce soit // ça reste ça reste toi / qui t'exprimes là dedans quoi que tu fasses même dans une traduction finalement // mais je m'en rendais compte que ça c'était désaxé par rapport au justement / bah tu vois / à l'histoire que j'ai eu et où on m'avait dit de ne pas / d'oublier un peu ce côté là de moi // enfin mes parents m'avaient imposé ça la réussite de l'immigration tu vois la colère que eux avaient par rapport à la Bulgarie et qui est pas du tout du coup mon histoire en fait / tu vois / c'était super dur à porter
16. Sophia : oui tu étais petite quand tu es partie
17. Inana : bah voilà / donc tu portes rien directement / c'est un peu / mais ça reste là ancré et il faut reconstruire tout quoi // je te dirai que c'est ça ouais /// oui faire ce chemin personnel
18. Sophia : comment tu en es venu à faire l'Inalco en fait ?
19. Inana : comment j'en suis venu à faire l'Inalco ? bah écoute
20. Sophia : tu t'es dit tiens je veux devenir traductrice
21. Inana : pas du tout / pas du tout en fait j'étais encore dans cette phase / j'étais intéressé j'avais voulu approfondir ma culture tu vois des Balkans de la Bulgarie sous une autre forme que celle dont j'avais hérité / et comprendre les choses mais avec du recul et par mes propres moyens quoi / la scientificité comme tu dis exactement (*j'avais dû employer ce terme plus tôt dans la conversation*) et après la langue m'a ramené à ça aussi / naturellement la langue me ramenait
22. Sophia : mais toi tu étais bilingue bilingue
- 23.

24. Inana : ah oui complètement
25. Sophia : et à l'écrit aussi
26. Inana : non / ah bah non pas du tout / mais du coup tout était hyper oral au final / et euh // et du coup je faisais autre chose et je me suis inscrit là un peu par hasard en me disant c'est peut être pas mal tu vois // de découvrir vraiment / d'une autre façon et de jouer même un rôle entre les deux pays / enfin à la base c'était un peu ça que j'avais / en tête
27. Sophia : mais quoi artistiquement parlant ou
28. Inana : non / au début c'était culturellement parce qu'artistiquement parlant j'étais encore tu vois frileuse vis à vis de mes de mon histoire // et euh / et plus j'avancerais entre guillemet à l'Inalco plus je réalisais l'ampleur du truc / et plus je m'intéressais à des questions auxquelles je ne me serai pas forcément intéressée toute seule et euh et plus je faisais le lien / c'était la zone tampon si tu veux ce truc entre ce que tu es ici ce que tu es en Bulgarie et cet espace neutre qui se place au milieu où tu peux être / vraiment les deux et où justement ce côté / bilingue où tu peux pas parler de tes émotions avec tes potes français parce que en fait c'est juste un blocage que tu as toi / t'en parle mais ///
29. Sophia : tu en as parlé à ta psy de ces émotions qui restent en bulgare et pas en français t'as réussi à faire le lien ou pas
30. Inana : aujourd'hui ouais j'ai fait le lien ouais / mais avec / parce que j'en ai pris conscience et que / au moment ou / justement j'avais / j'avais ce / si tu veux j'ai eu le focus là dessus où je me suis dit ah putain ça vient de là / en traduisant des mots enfin tu vois et du coup ça sonnait dans ma tête d'une certaine façon / c'est à ce moment là que je me suis dit mais euh ton blocage ton blocage il vient aussi de là / il vient aussi de cette identité que tu cherches // enfin qui t'es quoi / t'es hyper et je suis hyper à l'aise dans ce que je suis aujourd'hui là et je suis hyper à l'aise en Bulgarie enfin tu vois / je suis chez moi là bas / je suis chez moi ici
31. Sophia : ça doit être hyper perturbant
32. Inana : et en fait c'est hyper perturbant / parce que là bas on va me dire mais non mais toi enfin t'es une fille du pays enfin voilà / et ici on va me dire mais évidemment
33. Sophia : moi je peux pas m'imaginer que tu es bulgare
34. Inana : mais tu vois non mais c'est / t'as un tel point que ne fait tu te rend compte que effectivement je me dis souvent j'aurais pu naître ailleurs ça aurait été le même combat etc / mais

35. Sophia : et ton frère il doit vivre les choses différemment vu qu'il était plus grand
36. Inana : ouais
37. Sophia : lui il a un accent en français par exemple ou pas ?
38. Inana : bah oui complètement
39. Sophia : ah c'est marrant et vous parlez en bulgare tous les deux ?
40. Inana : oui // mais du coup il y a même des décalages dans la langue parce que moi j'ai la langue que moi mes parents m'ont toujours / lui il a la langue argotique vraiment de celui / comme moi je parlerai français aujourd'hui enfin le langage de / moi je reste avec une langue assez policée par rapport tu vois il y a des vrais trucs linguistiques quoi
41. Sophia : et la même chose en français
42. Inana : et inversement ouais / lui il peut pas parler français comme moi voir euh *uhit (elle siffle)*
43. Sophia : parce que quand il arrive il doit avoir 14 ans un truc comme ça
44. Inana :
45. Sophia :
46. Inana : les relations pères fils sont une espèce d'histoire horrible / où le père impose des trucs à son fils / qui lui est en plein déchirement hyper jeune etc / il était pas bien enfin il avait besoin de mon père à ce moment là mais mon père était le mec qui avait vécu dix fois plus de trucs plus durs que / donc de toute façon on pouvait rien dire face à lui / parce que il a connu les cassages de pierres
47. Sophia : parce qu'il a été au camp ton père
48. Inana : oui il a été en camp de travail ouais // en camp de travail c'était pas les camps
49. Sophia : oui tu m'as dit il était pas à Belene il était où ?
50. Inana : et donc on était toujours sous ce poids là / et on l'est encore il a beau avoir 40 ans
51. Sophia : mon père aussi / il y a un poids où t'as pas le droit de / il a vécu des choses / il a pas été dans les camps mais voilà
52. Inana : ah oui non mais et puis dont le silence // sauf que mon père a quand même œuvré pour la transmission / ça il a été bien avec moi
53. Sophia : oui oui / il t'a dit des choses et tout il t'a raconté son histoire
54. Inana : ah oui / au contraire il a eu vachement de transmission / mais ça n'empêchait pas le reste / au niveau familiale //on était toute manière on savait rien et on pouvait pas

comprendre les choses et nous on était des fruits post 80 machin enfin mon frère pas tout à fait mais moi en tout cas c'était évident // et donc j'en pouvais plus de ce poids bulgare si tu veux comme ça tous ces trucs de cette entité là et à 14 15 ans quand j'y allais toute seule déjà enfin tu vois / j'ai commencé à faire ma route là bas aussi / à découvrir par moi même plein de choses /

55. Sophia : hors du poids paternel
56. Inana : et puis en ayant l'outil de la langue en parlant avec les gens et euh / c'était énorme quoi / c'était énorme / et enfin ouais //
57. Sophia : ha je ne savais pas que tu avais été à l'Inalco moi je pensais vraiment que tu avais été dans un but de traduction quoi
58. Inana : bah à la base je voulais un truc de la langue / je savais que c'était mon atout je sais pas il y avait un truc qui était là dont je pouvais rien faire / qui était comme ça au milieu en moi inexploitable hors du cadre familial enfin horrible /// et euh et en fait ça fait parti intégrante de moi donc euh
59. Sophia : non mais c'est ça / c'était une richesse que t'as tu t'es dit tiens je peux m'en servir et tout
60. Inana : mais au début je savais pas exactement où ça allait mener quoi / donc euh / mais maintenant ça m'a permis de me placer aussi ///
61. Sophia :
62. Inana :
63. Sophia : tu veux faire quoi après tu veux vraiment faire de la traduction professionnellement ou euh
64. Inana : pas forcément / en fait je veux traduire / être messenger d'écrivains bulgares que je trouve enfin tu vois que moi j'entends je vois etc et que je sais que je peux transposer (...) donc tu vois je sentais le truc où effectivement chez moi c'était encore une autre émotionnalité / et je veux le faire vraiment dans un but de donner aux gens quoi / comme quand je peins si tu veux je veux apporter des choses aux gens je veux apporter par ce biais là le travail d'un artiste écrivain ou même de film parfois même des films où il y a d'autre enfin
65. Sophia : oui mais tout est lié / franchement tous les arts sont liés

66. Inana : ah mais c'est ça / alors le violon que j'ai fait c'était pareil / tu vois faire l'apprentissage du violon ça a joué là dedans c'est imbriqué tout est imbriqué / en fait j'ai commencé après le bac par les cours Florent

(...)

67. Inana : et en art plastique j'ai travaillé avec un artiste contemporain, donc lui très sur le côté épuré et ça m'a fait vachement progresser dans mon boulot aussi donc euh // sur l'espace sur les vides car finalement les silences les vides ça revient / et moi je travaille les vides vachement dans mon boulot / ça reste

68. Sophia : mais oui les silences les vides

69. Inana : j'ai pas envie d'être dans le représentatif, il y a plein de choses / en fait techniquement il y a pas de problème mais je sais pas / je suis pas là dedans / je suis pas dans la mythologie pure / j'ai pas envie de raconter quelque chose de de d'évident

70. Sophia : ça doit tellement être dur de trouver son

71. Inana : c'est hyper dur / c'est vraiment très dur

(...)

72. Sophia : je ne suis jamais allée en Bulgarie

73. Inana : c'est un scandale / c'est un scandale

74. Sophia : je sais / mais là c'était ma première fois dans les Balkans / alors je me suis dit mince est ce que / parce qu'il sait très bien que ça peut être très traumatisant pour moi d'aller en Bulgarie parce que j'ai tellement eu un interdit de non il faut pas y aller écoute mes histoires

75. Inana : la grosse claque

76. Sophia : mais grave // quand j'y suis allée (*en Serbie*) je me suis dit ah tiens je vais peut être ressentir un truc style / j'étais pas loin de Nish / il y a quelques kilomètres // mais je pense que quand j'irai en Bulgarie ça sera quelque chose / et toi tu y vas souvent ou pas ?

77. Ianna : bah oui / enfin souvent là j'y étais en octobre // après j'ai vu mon frère beaucoup en Suisse parce qu'il était en Suisse / là mon frère va venir et puis je pense que cet été je vais / là il a loué un truc pendant trois mois donc au bord de la mer / moi c'est pas mon délire mais de rester à Sozopol même / mais en fait j'ai de la famille partout en Bulgarie

78. Sophia : ah ouais / toi t'es de où / tes parents sont de où ?

79. Inana : ma mère est de Veliko Teurnovo / mais il faut savoir que mon arrière / j'ai une partie grecque

80. Sophia : moi aussi / mon arrière grand mère était grecque
81. Inana : et voilà pareil / une arrière grand mère hongroise et une grand mère espagnole / donc bon
82. Sophia : ah ouais espagnole c'est bizarre
83. Inana : mon arrière grand père était pope et il a été en séminaire en Espagne / mon arrière grand mère était danseuse classique // et il a été au spectacle et euh // et il a enfin voilà il y a apporté des fleurs à la fin du spectacle machin et elle est venue en Bulgarie / et bah du côté de mon père j'ai un arrière grand père qui est parti en argentine après la guerre / mon arrière grand mère a été tuée sous les bombes et il a refait sa vie en argentine / donc il y a une lignée en argentine j'aimerais aussi partir là bas / mais c'est drôle mais il y a beaucoup de famille à Bourgas / à Bourgas // à Varna pardon // Veliko Teurnovo / Kostel là bas et après c'est près de Kazablak / tu sais c'est plus dans les terres et Sofia quoi
84. Sophia : et toi tu es née à Sofia
85. Inana : à Sofia
86. Sophia : tes parents étaient à Sofia
87. Inana : ils étaient à Sofia / ma mère a passé beaucoup / enfin / ses parents étaient profs de matières scientifiques en fait / mon grand père était un mec qui faisait de la géométrie appliquée spacio je sais pas quoi / elle elle était mathématicienne quoi / et du côté de mon père euh mon grand père était orchestrant pour l'orchestre de Sofia et sa femme était chanteuse d'opérette // et en fait mes parents se rencontrent parce que mon grand père paternel et ma grand mère maternelle sont le premier amour en fait //
88. Sophia : ah bon ?
89. Inana : par ce qu'ils ont grandi dans le même coin / mais il y a une haine viscérale des deux familles par ce que ça fait je sais pas combien de temps qu'ils se disputent
90. Sophia : les Capulet et les Montaigu
91. Inana : ouais non mais tu rigoles pour ça / et donc mon grand père croise son fils dans la rue il lui dit je monte chez ma pote / voilà ils se connaissaient depuis 40 ans / il avait l'habitude de lui donner des billets pour les concerts et ma mère qui avait vécu au Maroc jeune / elle revenait à ce moment là du Maroc et elle était là et c'est comme ça que mes parents se sont rencontrés // mais donc mon grand père paternel et ma grand mère maternelle c'était enfin l'un et l'autre le premier amour // c'est drôle

92. Sophia : ah la famille / et c'est vraiment une famille d'artiste du coté de ton père // trois génération peut être même plus
93. Inana : mais ma grand mère elle a fait 15 ans de violon / tu vois même si elle était mathématicienne / enfin bon / non non mais il y a un truc trop drôle dans la famille
94. Sophia : et donc tout ça c'était à Sofia
95. Inana : c'était à Sofia / et à Veliko Teurnovo///
96. Sophia : moi je sais mon père est de Sofia
97. Inana : et ta mère ?
98. Sophia : ma mère elle est de Lille en France
99. Inana : bah oui bon ta mère ça
100. Sophia : et donc sa mère était de Vratsa au nord de Sofia et son père de Sofia / une famille de sofioite mais en fait il y a beaucoup de XXX (*mon nom de famille*) à Stara Zagora //à mon avis le berceau c'est plus vers là / mais c'est Sofia
101. Inana : t'as aucun lien / avec cette ville ?
102. Sophia : bah j'ai plus de famille là bah en fait // non j'ai des cousins surement éloignés
103. Inana : oui mais là bas il y a pas tu vois / bizarrement là bas les cousins éloignés tu verras là bas il y a pas de // enfin quand t'es cousin que tu soit éloigné ou pas / c'est hallucinant, moi j'ai halluciné // je suis tombée sur des cousins de ma mère j'avais l'impression que c'était mes oncles et tantes depuis toujours / hallucinant
104. Sophia : oui tu as peut être un rapport de la famille
105. Inana : c'est très bizarre c'est pas tout à fait la même chose que nous où on va dire ah bah cousin germain / issu de germain // c'est marrant
106. Sophia : oui par ce que mes grands parents sont morts assez jeunes en fait quand mon père avait la vingtaine tu vois / ensuite son frère est parti vivre en Allemagne
107. Inana : ah non mais toi tu vas faire des films en Bulgarie mais c'est obligé
108. Sophia : je t'avais dit que j'avais commencé à écrire un livre un roman / je me suis arrêtée mais je vais reprendre / ça s'appelle dans la tête de mon père en fait je raconte ses trente premières années fantasmées de ce qu'il me racontait quand on était jeune et tout / j'ai écrit la première partie j'ai écrit 150 pages déjà /
109. Inana : oh non mais ça

110.Sophia : c'est un mélange de ce que je m'imagine dans ma tête / c'est un mélange des films de Kusturitsa / mélange de big fish les films de Fellini / pour moi c'est un univers comme ça // donc mon but c'est d'écrire un livre ensuite de le co-réaliser avec Kusturitsa sur ce que je suis en train d'écrire sur les trente années entre la Bulgarie et l'Allemagne / le passage à l'ouest

111.Inana : en plus il y a un lien énorme //

112.Sophia : donc voilà /// non mais on va faire de grandes choses

(...)

113.Sophia : la Bulgarie n'existe pas donc

114.Inana : non mais la Bulgarie s'annihile elle même c'est à dire qu'elle est / elle est dans la négation de sa propre existence // je t'assure ///

115.Sophia : oui le pays il n'existe pas / c'est pas reconnu / personne n'en parle

116.Inana : oui et personne s'insurge là bas /

117.Sophia : oui c'est vraiment

118.Inana : moi j'en parlais avec ma tante qui est prof de littérature / en plus elle vient d'une famille / enfin mon grand-père côté paternel était prof à l'université et son frère aussi / lui en // en scientifique / et son frère en littérature bulgare / et elle me disait un truc / c'était dû aux 5 siècles de l'empire ottoman / il y a eu un espèce de statuquo / tu vois / qui a été fait pendant ces 5 siècle et du coup le bulgare ne sont pas / dans cette envie finalement de revendiquer quoi que ce soit / parce que ils ont eu 5 siècles où leur esprits // a été // c'est vrai que tu peux assister à ça aujourd'hui // les influences américaines / ils sont / enfin tu passes d'une chaine à une autre en disant // (*je rigole*) non mais enfin // tu passes du folklore le plus complet / au truc le plus putassier de la terre

119.Sophia : non mais c'est vrai tu as des gens qui dansent sur du gazon des danses traditionnelles dans un décor de campagne et tu zappes et tu as un porno de l'autre côté / *tchalga* pourri

120.Inana : c'est de la schizophrénie à l'état pur ce pays / nan mais // et moi j'avais bien aimé le la / ce qu'on avait vu du réalisateur /

(...)

121.Sophia : oui / la seule chose / la seule culture matérielle / y'a le centre culturel bulgare / mais personne n'y va

122. Inana : à Paris / en France y'a rien

123. Sophia : mais y'a deux écoles

124. Inana : je sais / y'en a une Lyon // non / enfin tu parles de paris toi ?

125. Sophia : oui à Paris

126. Inana : une pour les petits

127. Sophia : et une pour les grands

(...)

128. Inana : non mais c'est hyper intéressant // je veux bien traduire de temps en temps / de temps en temps oui / mais pas ///

129. Sophia : oui à ton compte

130. Inana : oui pour prôner une culture etc / mais // enfin // ma formation première est pour la peinture tu vois // et puis / l'inalco c'est une configuration spécifique quand même ///

131. Sophia : mais tu vas quand même aller jusqu'au bout de ton master / tu penses

132. Inana : oui faire un M2 // mais pour faire un M2 il faut que je fasse un stage //

133. Sophia : c'est vrai

134. Inana : um / c'est un M2 pro /// je veux pas partir sur la thèse /// j'en aurais des trucs à raconter mais hum /// oui c'est dans l'édition mais autant te dire

135. Sophia : mais c'est pas mal ça / c'est intéressant

136. Inana : non mais c'est vrai /// (6 secondes) moi je le fais vraiment pour apporter une plus-value à tout ça // c'est pas pour travailler dans l'édition tu vois //

137. Sophia : et ce stage ça serait combien de temps 6 mois

138. Inana : non / j'espère moins /// je le ferais à Sofia je pense tu vois // bah en plus j'ai un des meilleurs potes de mon frère qui // je connais tous les grands éditeurs /// donc // j'ai pas de problème là dessus / mais j'ai pas le temps pour ça pour l'instant / tu vois

139. Sophia : mais il te reste des choses à valider

140. Inana : ah OUI // j'ai énormément de trucs à valider / j'ai encore des trucs pour le M1 / autant te dire /

(...)

141. Inana : l'anarchie / parfois ma vie / a quoi ressemble t elle // et là mon père (car on a croisé son père dans la rue)

142. Sophia : il a l'air top ton père

143. Inana : ouais il est génial // par contre il est très communicant lui //
144. Sophia : je suis contente de l'avoir rencontré
145. Inana : LE SILENCE / mais t'as raison il y a des silences mais/
146. Sophia : mais le silence est mis en mot / moi aussi mon père il ne fait QUE raconter ses histoires / c'est à dire il a trois sujets de prédilections / et ma mère a remarqué / elle m'a dit // mais j'ai remarqué / mais il n'y a pas un seul dîner où il n'arrive pas à ne pas faire dévier la conversation
147. Inana : pour revenir
148. Sophia : pour revenir sur la Bulgarie
149. Inana : pareil / pareil // oui // non mais tout // ils vivent ensemble tes parents
150. Sophia : oui mais comment il fait / on peut parler de pâquerette en suisse et il va arriver / à // dévier sur la Bulgarie
151. Inana : pareil // t'avais pas / mais il y a pas non / c'était / t'avais pas
152. Sophia : non c'est un ami de mon père qui était à Belene
153. Inana : ah oui c'est peut être ça oui ///
154. Sophia : donc voilà super communicant sur tout ce qu'il a fait /
155. Inana : ton père ?
156. Sophia : oui / mais dans un cercle privé
157. Inana : ah voilà c'est ça // il a quel âge ? il doit être plus âgé que le mien
158. Sophia : il a 71
159. Inana : oui / mon père il est de 52 //
160. Sophia : maintenant il parle de plus en plus librement / mais il veut quand même maîtriser son histoire // et aussi / lui il est parti dans les années 60 et il est jamais revenu // lui il n'a pas réactualiser le pays / donc en gros pour lui // le fait que j'écrive un livre / que je fasse ça pour lui il s'imagine presque que ça peut être dangereux / parce qu'il y a toujours des espions / pour lui il s'imagine toujours que son passé est actif dans son présent / et il a pas réactualisé ses données et il dit / non non ça tu peux pas raconter / parce que si quelqu'un lit ça il va croire que nin nin /
161. Inana : les mêmes // mécanismes / mais mon père est plus jeune mais /
162. Sophia : mais ton père il a été dans un camp /
163. Inana : il a été dans un camp de travail / je sais plus où /

164.Sophia : tu sais pas ?

165.Inana : le nom je ne m'en rappelle plus / il me l'a dit mais ///

(on est interrompu car la musique du restaurant est vraiment trop forte)

166.Sophia : donc ton roman ?

167.Inana : écoute je suis en train de / sonder / là / mon père pour / réussir à le faire parler / de façon // chronologique

168.Sophia : chronologique ? ah oui c'est compliqué ça

169.Inana : non mais / bah parce qu'il a pas mal de souvenir / très ancien // et / je veux vraiment des faits / antécédents à

170.Sophia : et tu as une idée de comment ça se construit ou pas

171.Inana : bah je pense faire ça / comme // comme un truc à plusieurs voix / polyphonique / justement je trouvais ça intéressant // plusieurs voix c'est à dire qu'il y aurait justement le via / enfin / le récit de mon père qui s'entremêlerait à celui de ma mère // et au mien // et en fait moi j'aurai une voix un peu narrative / et à côté de ça /// je ferai intervenir une amie à moi qui est sociologue // pour // donner un point de vue encore plus extérieur quoi / et là dedans je mettrais des choses // historiquement ancienne et // je voudrais que ça soit une espèce / d'imbrication entre l'émoti / fin le vécu / le biopic quoi // et les fait // que derrière tout ça que la trame de fond soit historique // donc ça part de l'indépendance bulgare à aujourd'hui

172.Sophia : d'accord

173.Inana : donc tu vois c'est quand même une longue période // sachant que mes arrière grand parents ont participé à l'indépendance bulgare / donc j'ai quand même des récits sachant que ma grand-mère aussi a écrit énormément / j'ai encore tous ces carnets / il faut que je me plonge un peu là dedans // et je vais en ressortir des choses / mais il y a des choses qui vont partir dans des trucs plus abstraits / parce que elle elle a vécu beaucoup à l'étranger aussi fin / fin voilà // ça sera pas

174.Sophia : ah ouais jusqu'à aujourd'hui / donc vraiment / l'histoire de la Bulgarie

175.Inana : balayer un peu le // de fin 19^{ième} à aujourd'hui

176.Sophia : à travers // l'histoire particulière de tes parents

177.Inana : à travers plusieurs générations / à travers une famille quoi / en fait que tu prendrais

178.Sophia : oui parce que tu as un peu toutes les particularités de l'histoire traversée // c'est super intéressant

179. Inana : bah je pense que ça sera /// moi je le fais par ce que j'ai travaillé avec ma psy sur le / je t'avais dit / sur le génogramme etc. / donc euh // je pense qu'il y a de // de clefs de lecture / tu vois / là dedans // qui sont pas seulement dû à l'histoire d'ailleurs / qui peuvent se transposer à plein d'autres // à d'autres configuration quoi / une histoire c'est une histoire mais tu te retrouves face aux mêmes réactions / aux mêmes époques /
180. Sophia : d'une particularité / tu peux raconter un peu l'humanité / enfin c'est une trajectoire particulière mais ça peut parler à plein de gens
181. Inana : mais / il y a quelque chose d'universel là dedans et en même temps il y a l'histoire de la Bulgarie qui est méconnue quoi
182. Sophia : exactement / comme tu disais tout à l'heure
183. Inana : ABSOLUMENT méconnue / j'ai l'impression de parler // fin / les îles Galápagos c'est plus connus
184. Sophia : non mais c'est VRAI
185. Inana : non mais franchement
186. Sophia : alors que c'est l'Europe quoi
187. Inana : tout à l'heure on m'a dit ouais c'est au nord de l'Ukraine la Bulgarie
188. Sophia : mais non c'est pas vrai
189. Inana : je te jure /// non mais j'ai tout le temps ce genre de réflexion // je m'en rends compte de l'inexistence en soi de la Bulgarie qui ne souhaite pas par elle même exister // putain /avec des parents qui nous / ah mais la Bulgarie de toute façon (*souffle ppprrp*) //ok / je vois que tout le monde
190. Sophia : ton père l'a dit tout à l'heure / c'est un petit pays
191. Inana : heureusement que vous soyez né en France allez (*elle siffle*)
192. Sophia : c'est un petit pays ça intéresse personne / il l'a redit
193. Inana : il te l'a dit / et ton père il sort
194. Sophia : mais tout le temps
195. Inana : mais là il l'a sorti / direct // non mai c'est ///
196. Sophia : oui cette négation
197. Inana : négation // identitaire /// c'est fou hein // moi je trouve ça dingue // c'est horrible
198. Sophia : alors que / et l'histoire est intéressante / il y a de la culture / y'a tout quoi
199. Inana : et puis nous on est là genre // NOUS ça nous intéresse

200. Sophia : mais c'est rai que c'est complètement // mais justement c'est pour ça je pense qu'il faut écrire
201. Inana : ah mais il FAUT parce qu'il y aura personne sinon
202. Sophia : il faut raconter mais ouais
203. Inana : sauf si il y a un mec qui s'est perdu là bas //
204. Sophia : non mais c'est comme // pourquoi il y a un personnage qui marque l'histoire plus que d'autres c'est d'avoir un bon biographe / j'avais lu ça // par exemple Christophe Colomb tout le monde le connaît parce qu'il avait une bonne biographie / par contre tu as Americo Vespucci / celui qui a donné son nom / y'a rien / donc tout dépend de comment tu laisses une trace aussi dans l'histoire quoi
205. Inana : bah raconter / ouais c'est //
206. Sophia : après il y a pas mal de gens qui essaient de raconter // j'ai lu un livre très noir / critique d'une Bulgarie // ça s'appelle *apostoloff* // c'est un livre écrit par une allemande d'origine bulgare / et c'est une sorte de road movie
207. Inana : c'est écrit en français
208. Sophia : ouais / enfin c'est traduit en français mais ça été écrit en allemand (*elle prend note*) / et c'est l'histoire de cette fille là et de sa sœur qui font une sorte de roadtrip étrange d'Allemagne en Bulgarie (*je décris le livre grinçant dépeignant une Bulgarie détestable*)
209. Inana : c'est marrant / *apostoloff* / bah si ça existe en français c'est cool
210. Sophia : il y a aussi les livres de Rouja / tu dois lire (*je décris brièvement*)
211. Inana : ah tient regarde j'ai des photos de mes grands parents // j'adore c'est trucs là (*elle me montre des photos archivées sur son téléphone*)
212. Sophia : ah j'adore ces photos là // raconte c'est qui qui
213. Inana : ça c'est mon arrière grand père / sa femme / mon grand père qui est le premier violon de Sofia / enfin qui était premier violon de Sofia // la sœur de cette femme et son mari du coup / donc trop drôle quoi
214. Sophia : ça c'est ton grand-père au milieu
215. Inana : mon grand père enfant
216. Sophia : on est dans les années quoi ? on est mille neuf-cents quoi ? dix ?
217. Inana : ouais c'est // vers // un peu plus parce qu'il a eu mon père jeune donc // il est de 39 lui

- 218.Sophia : il a eu ton père très très jeune dans ce cas là / non mais attend il a eu ton père a quelle age ? à 10 ans ?
- 219.Inana : non qu'est ce que je dis / 29 peut être / je dis des bêtises / 29 / années 30 oui // mais je crois que j'en ai pas mal des autres photos / mai spas là //parce que du coup j'ai des photos / donc c'est marrant
- 220.Sophia : moi aussi / alors // j'ai deux trois photos /// mais je les ai pas là en fait
- 221.Inana : tu vois / il faudrait que je scanne
(...on regarde des photos de mon frère)
- 222.Inana : il s'appelle comment ton frère
- 223.Sophia : Alexander
- 224.Inana : ouais / classique /// c'est ça que je voulais te montrer /// tu sais moi j'ai des familles de balkan balkan / fin des montagnes quoi / ce qu'on appelle les balkaniques quoi // et en fait il y a plusieurs maisons de mes ancêtres qui ont été spoliés / tu sais pris
- 225.Sophia : et tu as réussi à les récupérer ?
- 226.Inana : j'ai pas cherché
- 227.Sophia : tu pourrais
- 228.Inana : bah il faudrait que je fasse les démarches aujourd'hui / mais ça par exemple c'est des musées quoi
- 229.Sophia : et ton père il a pas voulu faire la démarche / ou ta mère
- 230.Inana : mon père il s'en fout complètement / et ça par exemple c'est une maison de mes arrières grands parents (*elle me montre les photos de l'intérieur d'un musée*) / et c'est des musées maintenant / des petits musées traditionnel quoi / c'est trop drôle quoi / je trouve ça génial
- 231.Sophia : tu as été toi ?
- 232.Inana : hum hum // mais j'y vais en tant que touriste / c'est trop drôle ///
- 233.Sophia : c'est marrant c'était chez / dans ta famille quoi
- 234.Inana : et tout ces époques là quand ils ont été vraiment sous domination ottomane / ils ont vécu là dedans // c'est marrant
- 235.Sophia : c'est à dire que ceux qu'on a vus (*sur la photo avant*) ils habitaient là
- 236.Inana : non eux non c'est du côté de ma mère ça vraiment / parce que ma mère est de Veliko Turnovo et on a des terres encore là bas / des forets // qui sont / aux Balkans / un peu perché

/ c'est trop bien // mais c'est génial // je trouve ça terrible // par ce que c'est des lieux / et je pense partir de ces époques là du coup / parce que j'ai encore pas mal de /// de preuve de tout ça / tu vois et pas mal de récits encore // malgré tout

237.Sophia : et toi tu aurais quel / enfin de discours de narrateur / tu dis que c'est toi qui amènera les choses / mais ça sera fait // il faut absolument que tu lises un livre en fait / qui a été traduit par Julie / qui s'appelle au nom du peuple // la préface est de Tzvetan Todorov / et c'est sur les camps

238.Inana : de travail ? / non / où ? bulgare ?

239.Sophia : oui oui Béléne et Lovetch et tout / t'as 4 ou 5 personnes qui racontent leur histoire des camps

240.Inana : c'est génial

241.Sophia : comment ils étaient avant / l'arrestation / dans les camps / et après les camps // et après le point de vue des capo // super intéressant

242.Inana : encore un truc gai / non ça va ou // parce que je crois vraiment que les camps étaient / les bulgares ont été entre guillemet épargnés / de / des gros camps par rapport aux russes // mais pour autant // c'est méconnu quoi

243.Sophia : attend ton père quand même là dedans

244.Inana : bah mon père il a cassé des pierres / toi fin voilà

245.Sophia : il est resté combien de temps

246.Inana : deux ans

247.Sophia : putain deux ans à casser des pierres quoi / c'est pas la prison où tu peux faire des études / non c'est vraiment pour casser les personnes

248.Inana : ouais ouais mais / lui il a eu de la chance / parce que à un moment il a été mis aux panneaux signalétiques vu qui dessinait bien et tout ça / donc ça l'a / ça l'a sauvé quoi // il a une un peu de crève mais il a vu ses potes // fin morts quoi

249.Sophia : et qu'est ce qu'il avait fait pour ça

250.Inana : il avait /// gueulé quand il était en /// tu sais ils avaient des trucs pendant le service militaire / donc le service militaire durait deux ou trois ans // t'avais des espèces de réunion / et il avait ouvert sa gueule parce que il y avait un // drapeau russe quoi / il avait dit ce drapeau il a rien à faire là et voilà ///

251.Sophia : ah ouais // c'était la terreur et la peur

252. Inana : bah il s'est fait dénoncé quoi // par quelqu'un qui devait être //

253. Sophia : mais regarde ça / au nom du peuple //

254. Inana : c'est gai / mais attend

255. Sophia : ah ouais la Bulgarie // mais il y a quand même une littérature par rapport à ça

2.3.7. Interactions avec Nicole :

2.3.7.1. Nicole première interaction

Contexte de la conversation : Nous nous sommes retrouvées dans un café près de l'Inalco, à 14h30 le 5 février 2013 (1h33 et 40 secondes de conversation).

1. Nicole : c'est que un enregistreur ça ?
2. Sophia : oui / et ça marche / la batterie est pleine
3. Nicole : tu travailles beaucoup avec / tu enregistres beaucoup ?
4. Sophia : franchement là / je n'ai fait aucun entretien pour l'instant / mais avant oui / j'en faisais pas mal / mais tu vois le problème de ma thèse sur ça / voilà // comment les parents racontaient aux enfants les histoires de parcours de vie / comment ils sont partis / les histoires avant / et comment ils ont aussi transmis à l'intérieur de ces histoires / on va dire / des silences et des peurs anachroniques
5. Nicole : ouais ouais
6. Sophia : moi par exemple / on ne va pas raconter parce que il y a peut être des micros / enfin tu vois / le téléphone on écoute si il y a un clac / (*elle acquiesce et je rigole car on avait déjà parlé de ça avant*) des trucs débiles qui n'ont aucun rapport avec aujourd'hui et la politique du pays de là bas et aujourd'hui / mais franchement / ils m'ont été inculqués
7. Nicole : moi aussi hein
8. Sophia : tu vois
9. Nicole : ah ça c'est sûr
10. Sophia : c'est incroyable quand même de se dire ça / c'est (*Nicole m'interrompt*)
11. Nicole : ton père il est parti en quelle année ?
12. Sophia : lui il est parti en /// alors il est parti de Bulgarie en
13. Nicole : ah oui / à Berlin Est
14. Sophia : voilà à Berlin est / il est parti de Europe de l'Est on va dire en ///

15. Nicole : 72 ?
16. Sophia : oui 72 / 71
17. Nicole : et il est parti de Bulgarie à Berlin ?
18. Sophia : en /// 61 // juste avant la construction du mur
(...)
19. Nicole : c'est fou ces histoires hein /
20. Sophia : oui c'est fou / oui c'est deux vies quoi et elles se construisent l'une sur l'autre // mais ta mère elle est partie beaucoup plus jeune toi ?
21. Nicole : ah oui / maman elle est partie en 42 ou 43 / je pense que c'est XXX / j'en sais rien / elle avait 12-13 ans / elle est née en 30 / tu vois elle avait 12 ans 13 ans // elle est partie avec / avec sa gouvernante qui était suisse // et donc à un moment donné / si tu veux cette femme elle est rentrée en suisse et elle a proposé à mes grands parents d'emmener maman si ils voulaient // donc ils ont accepté / je pense que / bon elle était / enfin tu sais il y a toujours des prétextes / les vraies raisons tu les connais pas / elle était asthmatique MOMAN donc euh moi j'ai toujours entendu quand j'étais petite qu'elle était partie parce que tu vois / et que en même temps elle était asthmatique donc euh
22. Sophia : le bon air suisse
23. Nicole : tu vois et en même temps si tu veux mon grand père intuitivement se disait que ça allait bouger mais que eux ils voulaient pas partir / qu'ils se retrouveraient peut être après tout ça tout ça / enfin tu vois ils sont quand même partis et ma mère n'a jamais revu ses parents
24. Sophia : jamais
25. Nicole : jamais / parce que jamais / donc elle a été élevée par cette femme et confiée aussi à / à des cousins éloignés / lui bulgare / elle américaine // et euh donc après elle est partie / elle est restée quelques années en Suisse et après elle est partie aux Etats Unis
26. Sophia : ah oui
27. Nicole : dans cette famille et euh / mais donc elle a jamais revu ses parents parce que tu sais moi mon grand père il a été a de 49 à 54 ou 53 il est mort en 54 / à / tu sais à Belene / sur le / dans le
28. Sophia : oui le fameux livre

29. Nicole : ah ouais ouais c'est XXX qui fait l'exposé (*une camarade de l'Inalco qui en cours d'histoire va faire un exposé sur les camps*) // donc lui il est parti / donc mon frère il a fait une recherche il a retrouvé tous les documents administratifs la dessus
30. Sophia : c'est vrai
31. Nicole : et donc mon grand père voilà et toute ma famille a été déplacée et est partie vivre à Trojan
32. Sophia : mais euh / libre ou un peu surveillée enfin pourquoi il s'est fait arrêté ton grand père ?
33. Nicole : parce que c'était de grand bourgeois / tu sais nous on a / ils avaient de l'argent / eux ils étaient ministres
34. Sophia : ministre ?
35. Nicole : bah mon arrière grand père / il en a pas parlé XXX (*un professeur*) / alors je me disais est ce qu'il va en parler ou pas / mais non pas du tout // j'ai pas osé demander / et il était président du conseil // avant Stambolov
36. Sophia : avant Stambolov //
37. Nicole : oui oui oui / ce que je regardais à la maison / je voulais savoir exactement quand mais je pense si tu veux il était là / plus ou moins / je ne sais même pas / c'était au moment des guerres balkaniques et de la première guerre mondiale / il est mort en 23-24 / j'ai un bouquin
38. Sophia : ton grand père ?
39. Nicole : mon arrière grand père / donc c'est le père de mon grand père
40. Sophia : et moi j'ai appris euh que j'avais un grand père ministre / mon arrière arrière-grand-père était ministre des finances sous Stambolov
41. Nicole : ahhhh / il a peut être été à Neuilly / signé le traité de Neuilly
42. Sophia : je ne sais pas
43. Nicole : et ton père il ne sait pas ?
44. Sophia : non / j'ai juste une photo quand tu tapes XXX (*mon nom de famille*) // il y a un non non il était ministre des finances et je crois que c'est lui qui a ramené / mon père dit toujours / ils sont allés chercher le roi / ils ont fait toutes les cours d'Europe pour trouver un roi / donc c'est peut être

45. Nicole : ahh oui oui oui oui / attends / non mais ça c'était avant / bien avant 1920 / c'était vers les années / j'ai oublié déjà 5-6-7-8
46. Sophia : 1^{er} semestre
47. Nicole : je ne sais plus quand c'était / attend c'était après Batenberg / c'était ça ils sont allés chercher Ferdinand / c'est quand ils sont allés chercher Ferdinand
48. Sophia : et personne ne voulait faire
49. Nicole : c'est début du siècle je crois
50. Sophia : et il dit que cet ancêtre a ramené Ferdinand
51. Nicole : moi j'ai quasiment l'âge de ton père donc si tu veux / on a 5-6 ans de différence
52. Sophia : attend
53. Nicole : j'ai 58 ans moi
54. Sophia : il a 68
55. Nicole : oui on a 10 ans // et moi ils se connaissaient sûrement
56. Sophia : sûrement
57. Nicole : ah oui oui oui
58. Sophia :
59. Nicole :
60. Sophia :
61. Nicole :
62. Sophia :
63. Nicole :
64. Sophia :
65. Nicole :
66. Sophia :
67. Nicole : oui XXX (*un professeur*) / je me suis demandée / il va en parler ou pas et j'ai pas osé poser la question parce qu'il va me dire : c'est bien un emmerdeur fini /// (8 secondes)
68. Sophia : oui tu as bien fait parce que XXX (*un professeur*) / on ne sait pas ce qu'il aurait dit
69. Nicole : j'ai pas osé lui demander / ça aurait été intéressant / mais c'est idiot de ma part
70. Sophia : donc d'accord / donc il était bourgeois et dans la politique

71. Nicole : oui / du côté de mon grand père ils avaient / ils étaient dans la politique les finances et tout ça // mais tu sais à l'université de Sofia / tu as deux statues à l'entrée et on m'a toujours dit que c'était mes oncles
72. Sophia : ah oui
73. Nicole : oui d'origine roumaine / deux grandes statues // quand tu iras tu verras // et du côté de ma grand mère / c'était enfin une famille assez artiste mais si tu veux ils s'occupaient des roses // quand tu entend XXX (*un professeur*) parler / bon c'étaient des grands bourgeois / si tu veux j'ai pas envie / enfin lui quand il parle de son grand père qui fait des chaussures / tu étais là ?
74. Sophia : oui oui oui exact
75. Nicole : bon je laisse un peu de poésie à tout ça // mais en même temps ça serait bien d'en parler / mais je ne me sens pas // si tu veux / bah justement ce qui / moi je me cache / je suis quelqu'un qui s'est toujours // tu vois à un moment elle nous a tellement parlé / je pense d'abord qu'elle s'est toujours sentie très coupable ma mère / d'être vivante tu vois / d'avoir une vie / mon père avait de l'argent / elle a eu une vie facile matériellement ma mère / si tu veux je pense qu'elle (*son père*) l'a protégé sur ce plan là / en même temps je pense qu'elle s'est sentie toujours très coupable / moi j'ai retrouvé une lettre mais j'ai jamais / tu vois / j'ose pas demander les choses hein / j'ai jamais demandé vraiment à mon père / parce que j'ai / si tu veux / enfin c'est idiot / mais je ne supporte pas l'idée de mettre quelqu'un mal à l'aise ou en porte à faux // tu vois ma grand mère elle était très malade parce que elle était maniaco dépressive / et j'ai trouvé une lettre là / parce que maman / elle achetait beaucoup de choses / elle est morte jeune elle est morte quand elle avait 62-63 ans / mais elle nous a laissé ses lettres en bulgare / ses courriers en bulgares / une partie c'est mon frère qu'il l'a une autre c'est moi qui l'ai / c'est pas très logique pour le moment / en tout cas il y a une lettre qu'une copine m'a traduite et on voit que ma grand mère et très très très malade et ces frères écrivent une lettre à maman
76. Sophia : mais donc il se sont revus ?
77. Nicole : non jamais / c'était avant 89 / ma grand mère est morte en 63 / enfin mon grand père en 54 / c'est l'année où je suis née d'ailleurs / euh ma grand mère est morte en 63
78. Sophia : ils avaient quand même une correspondance entre ta mère et ses parents ?

79. Nicole : oui / mais si tu veux ses frères lui demandaient est ce que tu veux pas prendre ta mère / la faire venir / soigner en France ou en Europe // bon je sais qu'elle est morte très vite après cette lettre // si tu veux elle perdait la tête / bon maman envoyait de l'argent je sais / mais elle perdait la tête / tu vois quand t'es maniaco dépressive / je ne sais pas quels sont les comportements / mais elle distribuait de l'argent / elle vivait si tu veux / ils vivaient misérablement hein ça c'est sûr / amis après avoir vécu fastueusement
80. Sophia : mais après avec ton grand père qui est décédé / mais c'était lié au camp tu penses ?
81. Nicole : ah oui oui oui / parce que dans les papiers que mon frère a / tu vois que c'est un homme malade donc heu / je pense qu'il est sorti / il est pas mort à Belene / il est mort deux ou trois mois après / il est sorti et il est mort après / mais euh /
82. Sophia : oui c'est sur tu ne retrouves pas le faste d'antan pour la famille (*elle me coupe*)
83. Nicole : j'ai un oncle alors aussi si tu veux le frère de ma grand mère que j'ai rencontré lui qui est mort maintenant / il a été si tu veux / il y a eu un / j'ai grandi toujours avec ces histoires / il a été si tu veux sollicité par les russes pour travailler pour eux / parce qu'il parlait plein de langues il avait fait ses études en France il était ingénieur etc / mais euh / si tu veux il s'est réfugié à l'ambassade américaine et ils lui ont dit / on va vous sortir du pays et puis ils l'ont largué à un moment à la frontière / il s'est fait piquer / il a été 13 ans en prison et euh / si tu veux il y a eu un procès / mais je crois que les américains l'ont laissé tomber / et euh / j'ai rencontré cet homme / avec maman on a eu en 72 toutes les deux / à Trojan / il a fini sa vie à Trojan
84. Sophia : d'accord / mais alors toi tu es allée en Bulgarie ?
85. Nicole : moi j'étais en Bulgarie deux fois
86. Sophia : mais c'était avant 89 ?
87. Nicole : ah oui oui oui oui / j'ai été en 72 / par ce que maman voulait y retourner mais elle a voulu y retourner à partir du moment où les bulgares ont reconnu la nationalité française
88. Sophia : ah oui d'accord / parce que ma question c'est pourquoi elle n'y serait pas retournée aussi avant pour voir ses parents et tout
89. Nicole : il fallait si tu veux cette preuve / je ne sais pas / comme quoi les bulgares reconnaissent qu'elle était française et non pas / et donc la première fois qu'on y a été c'était en 72 à mon avis / une fois j'y ai été avec mes parents et mes frères et sœurs / et

l'autre fois je crois j'ai en mémoire que j'ai été seule avec maman / on était allé voir cet oncle d'ailleurs

90. Sophia : ça devait être quelque chose de retourner là bas en tout cas pour elle et euh ///
91. Nicole : ouais
92. Sophia : tu imagines ?
93. Nicole : ouais // mais je pense que si tu veux maman elle a / oui elle a voulu nous protéger entre guillemet / protéger son mari si tu veux et elle s'est / elle s'est sûrement sentie très coupable maman / jusqu'à la fin de sa vie / puisqu'elle est morte / elle est morte d'ailleurs au même âge que sa mère hein / à l'âge de 62 ans
94. Sophia : et quoi de maladie ?
95. Nicole : de cancer
96. Sophia : ah cancer
97. Nicole : et mon père il est toujours vivant / maman elle est partie très jeune / mais bon moi j'ai grandi euh moi je ne sais pas / si tu veux moi je /// je me dis c'est un peu pour ça que je viens ici si tu veux / que ce qu'elle nous a transmis / enfin ce que moi j'ai pris en tout cas parce que moi je suis l'ainé des 4 enfants / si tu veux / c'est t'as pas le droit de vivre // t'as pas le droit de vivre / les autres ils souffrent et t'as pas le droit de vivre / enfin / tu vois c'est les mic mac dans la tête des enfants hein euh /
98. Sophia : par ce que les autres ont souffert toi tu en es sorti que ///
99. Nicole : de mémoire d'enfant si tu veux / j'ai toujours souvenir que maman justement nous parlait des horreurs / de la prison / de la délation / de la /// d'avoir été déplacé / d'avoir tout perdu / des gens qui était mis à mort / d'autres qui ont été fusillés / d'autres qui ont pu s'échapper / tout ça tu vois tout ce contexte là j'ai grandi avec ça // j'ai dans / moi j'ai retenu que ça / elle nous a peut être raconté d'autres choses hein / mais j'ai entendu ça si tu veux mais j'ai sûrement entendu toute sa souffrance vraiment // mais euh / et du coup c'est vrai si tu veux / au delà de la langue qu'elle nous a jamais appris /
100. Sophia : parce qu'elle parlait bien le français ? ou pourquoi elle ne vous a pas parlé
101. Nicole : bulgare ?
102. Sophia : oui bulgare

- 103.Nicole : bah je pense / qu'elle parlait qu'XXX / mais elle se disait tu sais c'est dans les années 60 / elle se disait le bulgare / personne ne parle cette langue / ça sert à rien / je vais leur apprendre l'allemand
- 104.Sophia : dans les années 80 j'ai eu exactement la même chose
- 105.Nicole : c'est vrai ?
- 106.Sophia : le bulgare ça sert à rien / je vais te parler allemand / oui / mais il ne m'a pas parlé allemand non plus // tu parles allemand alors ?
- 107.Nicole : NON mes frères et sœurs oui / parce qu'on est 4 si tu veux / mes deux sœurs et mon frère ils parlent anglais / allemand / moi je ne parle rien
- 108.Sophia : tu es l'ainé pourtant ?
- 109.Nicole : oui / mais parce que moi j'ai toujours été très en colère avec ma mère / depuis toujours / et j'ai toujours dit non à ce qu'elle me disait / comme une andouille / les bonnes choses je ne les prenais même pas / (*on rigole*) « non maman pas nein nein nein » / alors je me souviens elle voulait qu'on apprenne l'allemand et la hantise de ma mère / elle voulait qu'on parle des langues / qu'on soit ouvert sur le monde parce que petite fille / elle avait pas mal bougé / et elle trouvait que mon père si tu veux il avait des vues un peu courtes si tu veux en bon français / (*je rigole*) même si il n'était pas franchouillard mais bon voilà / quelque soit l'éducation qu'il ait reçu / alors il fallait qu'on parte / qu'on visite des musées / qu'on parle des langues / et /// tu vois / nous on a été élevés par euh cette femme qui a sorti ma mère de Bulgarie /
- 110.Sophia : oui / la nounou
- 111.Nicole : la nounou / notre gouvernante que j'adorais / tu vois maman elle s'occupait de nous sur le point intellectuel mais pas sur le reste
- 112.Sophia : oui / bah comme ça se faisait
- 113.Nicole : et ça se fait encore / mais bon / et donc / c'était / et bon / mes frères et sœurs ils parlent allemand et anglais
- 114.Sophia : mais vous ne vous parliez pas allemand pour autant ?
- 115.Nicole : si / si enfin bon on allait se promener dans la forêt / tu sais on habitait à la campagne et puis elle nous parlait allemand / j'ai ce souvenir là si tu veux
- 116.Sophia : vous avez grandi où en fait ?

- 117.Nicole : dans l'Est de la France / enfin / moi je suis née au Maroc mais euh / je suis arrivée en France / dans l'Est de la France quand j'avais deux ans // donc dans l'Est / dans les Vosges / parce que papa / mon père avait une entreprise // alors on été dans une grande baraque à la lisière de la forêt / donc on allait se promener dans la forêt
- 118.Sophia : en allemand
- 119.Nicole : en allemand oui exactement (*elle sourit*)
- 120.Sophia : donc vous êtes quatre alors
- 121.Nicole : oui
- 122.Sophia : et dans les quatre / toi tu es l'ainée
- 123.Nicole : oui / deux sœurs et mon frère c'est le dernier
- 124.Sophia : et vous avez beaucoup d'âge de différence ?
- 125.Nicole : non / nous les trois filles on est assez rapprochées / et mon frère est / j'ai 9 ans de plus que lui // tu vois et lui maintenant il s'investit beaucoup en ///
- 126.Sophia : et eux ils ont pas du tout appris le bulgare / qu'est ce qu'ils ont comme rapport enfin qu'est ce que vous avez comme rapport à la langue déjà / puis après au pays
- 127.Nicole : écoute longtemps / moi j'ai toujours été très contre / quand maman / mes sœurs elles adoraient dire / enfin j'ai ce souvenir là / que /// tu sais j'étais une petite fille très sauvage / et euh très enfermée / et euh moi je détestais dire que ma mère était bulgare / ça m'énervait / ça m'énervait / ça m'énervait // et pas du tout mes sœurs
- 128.Sophia : pourquoi ça t'énervait ?
- 129.Nicole : j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose qui était pas juste / que on trichait / qu'il y avait une tricherie quelque part
- 130.Sophia : par rapport à quoi ?
- 131.Nicole : bah que si tu veux / je ne sais pas il y avait un mystère autour de ça si tu veux / mais que la vérité je ne la connaissais pas vraiment / mais ///
- 132.Sophia : et dire qu'elle était bulgare / c'était dire que tu ne connaissais pas le reste non plus ?
- 133.Nicole : je sais pas si tu veux je sais pas pourquoi ça me mettait mal à l'aise / et tu vois ça ne me mets plus du tout mal à l'aise aujourd'hui évidemment / mais quand j'étais petite / tu vois il y avait si tu veux / il y avait un mystère autour de ça et euh
- 134.Sophia : et parce que on ne devait pas te raconter tout non ? on te parlait ouvertement de tout / ce parcours de toute cette famille quand tu étais petite aussi ou ///?

135. Nicole : moi j'ai le souvenir que maman nous racontait si tu veux / mais c'était toujours des drames (*on rigole*) c'était des drames / oh la la mais bon tu sais XXX fixe quand on est enfant donc je sais pas // mes sœurs si tu veux / moi j'ai toujours été en conflit avec maman hein / même jusqu'à toute ma vie hein / euh peut être parce que maman si tu veux / nous on s'arrange tous avec nos vies et moi / commencé pas moi / mais je pense que ma mère elle s'est arrangé avec son histoire / tu vois pour survivre / pour traverser tout ça elle s'est arrangée et que moi / euh / tu sais / quand tu es petite fille t'es toujours en soif d'absolue / de vérité et tout ça / et donc intuitivement je devais le sentir
136. Sophia : que c'était plus une sorte d'arrangement qu'elle te racontait
137. Nicole : oui et enfin / d'arrangement / qu'elle s'est arrangée je ne sais pas sur quel plan si tu veux tu vois / mais euh elle a trouvé ses portes de sorties et moi il y a quelque chose qui me mettait mal à l'aise / je ne peux pas te dire quoi en fait
138. Sophia : et par contre / tes frères et sœurs
139. Nicole : non je pense qu'ils n'ont pas du tout oui // et mon frère / ils avaient tous les trois de très bon rapport avec maman / et euh qui était une femme qu'on aimait beaucoup et euh / oui de très très bon rapport avec elle // et si tu veux mes sœurs elles commencent un peu à s'intéresser mais de loin et mon frère s'intéresse parce que si tu veux j'ai des oncles qui ont fait des fondations / qui sont occupés / il y a une université américaine en Bulgarie / ils s'en occupent / mon frère maintenant il s'en occupe aussi tu vois / il s'investit lui sur un autre plan / comme c'est un homme d'affaire et qu'il a des moyens / il entreprend des choses et donc euh
140. Sophia : par contre tu es la seule a essayé d'apprendre le bulgare ?
141. Nicole : OUAIS (*avec un peu de fierté*)
142. Sophia : non mais c'est vrai
143. Nicole : oui oui je sais
144. Sophia : ça c'est sûrement une recherche aussi / une sorte de
145. Nicole : enfin / si tu veux il a demandé a quelqu'un d'aller chercher dans les archives tu vois et donc il nous a été transmis le dossier
146. Sophia : oui en fait il y a une sorte de mystère que vous essayez de percer encore avec
147. Nicole : mais c'est à dire / je ne sais pas si tu veux
148. Sophia : un inconnu / des silences ///

149. Nicole : des vies quoi / on sait en gros comment les gens vivaient si tu veux / mais c'est vrai il y a toutes ces lettres qu'il faut qu'on traduise / qui sont en bulgare // tu vois la façon dont les choses ont été vécues / quelles sont les lettres que ma mère a reçues si tu veux qui sûrement devaient lui faire très mal // parce que moi la seule qu'on ait traduite si tu veux / quand tu reçois une lettre comme ça / enfin c'est vachement difficile // elle était si tu veux / la sœur de ma grand mère que j'ai bien connue / une femme qui est morte âgée qui était adorable / qui est morte à l'âge de 90 ans si c'est pas plus / il y a maintenant 10 ans je pense // elle était gentille cette femme / elle était souvent en France et maman l'adorée
150. Sophia : c'était sa tante
151. Nicole : oui / mais elle adorait son père ma mère je sais / par contre je pense que sa mère était plus difficile / c'était une femme / tu vois très belle femme / je ne sais pas si elle s'occupait beaucoup de maman mais euh c'était sûrement quelqu'un de pas très simple / très fascinant
152. Sophia : et ta mère avait des frères et sœurs
153. Nicole : non / elle était fille unique
154. Sophia : ça devait être quelque chose d'être comme ça séparée
155. Nicole : oui elle avait 12 ans
156. Sophia : et toi / tu t'appelles Nicole et c'est / enfin pourquoi tu t'appelles Nicole / tu sais pourquoi ?
157. Nicole : je m'appelle Nicole Nadejda en fait
158. Sophia : ahhh
159. Nicole : et ma mère elle voulait Nadejda mais bon /// elle a pas gagné (*on rigole*)
160. Nicole : nicole alors là c'est pas excitant du tout / c'est la sœur de mon grand père paternel / qui est la sœur du père de mon père et qui est morte à l'âge de 13 ans qui s'appelait Nicole / donc voilà tu vois
161. Sophia : um / un peu lourd quand même (*on rigole*)
162. Nicole : et Nadejda c'est maman qui avait choisi / oui c'est jolie /// donc je m'appelle Nicole-Nadejda // à un moment donné / j'ai eu très fort envie de m'appeler Nadejda et j'ai pas eu le courage de le faire / j'ai senti / j'ai senti si tu veux que ça pouvait me donner une force de vie / parce que ce qui me manque / enfin / j'ai beaucoup d'énergie en même temps mais si tu veux il me manque une force de vie / je suis je suis quelqu'un qui se saborde

énormément / tu vois / je sais très bien faire pour que les choses ne marchent pas // je fais ça très bien même / non je les vois et je me dis oh là je vais me faire un croche pied et poum // et euh / j'ai senti et puis je ne sais pas ce qui s'est passé / j'ai pas eu le courage de le faire / ma sœur par contre elle a divorcé il y a pas longtemps / enfin il y a pas longtemps / y'a 5-6 ans et elle a pris le nom / repris son nom de jeune fille et elle a ajouté le nom de maman / donc elle s'appelle XXX-XXX ou XXX-XXX j'en sais rien / je ne sais plus dans quel sens elle a mis ça mais

163.Sophia : d'accord / oui c'est une question de savoir comment tu t'appelles / et ta sœur par exemple elle s'appelle comment / enfin tes sœurs et ton frère ils s'appellent comment ?

164.Nicole : non / elles ont des prénoms français / Anne Solange et mon frère il s'appelle François / lui il s'appelle Ivan après / mais mes sœurs / non elles n'ont pas de prénoms bulgares / y'a que mon frère et moi

165.Sophia : oui parce que finalement avec XXX (*son nom de famille*) / Nicole XXX (*son nom de famille*) / Solange XXX (*son nom de famille*) tu vois rien

166.Nicole : tu vois rien oui oui

167.Sophia : ton côté bulgare / c'est à toi de l'affirmer ou non

168.Nicole : oui c'est vrai / ou pas oui / moi j'ai jamais affirmé pendant /// et encore si tu veux je ne l'affirme pas tellement dans ma vie

169.Sophia : oui / toi tu n'as pas à te justifier / Sophia XXX (*mon nom de famille*) / c'est plus difficile

170.Nicole : ah oui ça c'est vrai

171.Sophia : je dois me justifier dès que je dis mon nom ou mon prénom

172.Nicole : surtout ton nom

173.Sophia : oui et en plus avec Sophia devant // ah c'est de quelle origine ? bulgare ? toujours / depuis toute petite

174.Nicole : et pour toi c'est simple d'être bulgare ou pas ?

175.Sophia : euh /// alors je me sens française avec un père bulgare / vraiment je me sens comme ça et moi j'aime bien ce côté un peu original / le fait de ne pas m'appeler / ma mère elle s'appelle XXX par exemple et elle a toujours détesté son nom XXX et elle était très contente de passer XXX (*mon nom de famille*) justement

176.Nicole : c'est joli d'ailleurs / c'es très joli comme nom

- 177.Sophia : oui / oui c'est bien mais par contre ça a aussi un côté XXX (*mon nom de famille*) ça fait un peu aussi turc / ottoman / alors j'ai fait des recherches pour savoir qu'est ce que c'était que ce nom et c'est / qui hoche la tête
- 178.Nicole : ah oui ? donc tu as une origine turque ?
- 179.Sophia : oui / sûrement oui / alors mon père dit non Thrace Thrace / mais il y a beaucoup de noms qui viennent de cette période là en tout cas quoi // donc je m'appelle Sophia hoche la tête // non j'aime bien ce côté un peu pas comme tout le monde et en plus c'est Bulgarie c'est un petit pays aussi
- 180.Nicole : alors là ça me rend hystérique / avec les cours en ce moment ça me rend hystérique // ça monte en plus // enfin / c'est pas qu'ils aiment pas la Bulgarie / c'est que ///
- 181.Sophia : en plus on m'a toujours dit qu'on été mon frère et moi qu'on était les seuls encore à s'appeler comme ça // faux / vus que j'ai fait une recherche facebook la semaine dernière et en fait il y a plein de XXX (*mon nom de famille*) mais ils s'écrivent *shev* et pas *schew* comme nous // j'ai montré ça à mon père et j'ai dit qu'il y a même un Teko XXX (*mon nom de famille*) comme lui / et il y a des photos de ce bulgare / face aux voitures en tenu de sport // ils sont tous de Shoumen ou de Xraskovo et j'ai dit c'est quoi ces cousins éloignés bulgares ? voilà // et toi Nicole XXX (*son nom de famille*) tu vois rien
- 182.Nicole : tu vois rien / je suis cachée / je peux déjouer oui c'est vrai // mais ton père il se sent bulgare / c'est important pour lui ? parce que tu m'avais dit qu'il voulait pas y retourner
- 183.Sophia : non il n'y est jamais retourné / donc lui il est vraiment euh dans son invention de pays / dans ses souvenirs et ses nostalgies fantasmiques de ce qu'était son pays il y a 40 ans / 50 ans / mais voilà / il n'a jamais confronté ce qu'il nous a raconté à ce qu'est la réalité aujourd'hui de la Bulgarie / et il ne veut pas qu'on y aille aussi / dans le sens il ne veut pas qu'on soit déçu / parce qu'il nous en a fait un monde et euh on sait très bien voilà c'est un pays qui n'existe que dans sa tête mais pas en réalité / mais lui ne veut pas qu'on aille voir qu'en fait la maison / les choses qu'il raconte en fait ça n'existe pas quoi / ça existe en 1000 fois raconté revisité et transformé donc euh
- 184.Nicole : et il a grandi où ton père ?
- 185.Sophia : à Sofia / oui à Sofia et c'est vrai que voilà // par contre avec son accent pourri / parce qu'il a vraiment le pire accent au monde (*je prend l'accent de mon père avec des « r » roulés*) / on confond un peu avec de l'italien / lui aime bien se dire aussi italien // il a un

accent pourri / si j'enregistre les phrases / je pense qu'il n'y a pas un seul mot de juste / il y a le à la place de la / le « rr » partout / et voilà l'italien / il aime bien dire qu'il est italien / il se sent un peu italien / pour lui bulgare italien c'est un peu pareil / voilà // euh surtout pas russe alors lui c'est vraiment le truc anti russe / tout sauf russe / et bulgare oui / mais il noie le poisson / car il n'aime pas parler de lui tu vois / donc il va dire / je suis serbe / il s'invente / à chaque fois qu'on lui dit / il a tellement peur je pense des choses qui sont vraies et qui peuvent être mises dans un rapport un truc comme ça que il va dire / oui je suis serbe / et il s'invente des vies

186.Nicole : mais moi je vois si tu veux / c'est un pays qui fait ça dépend de quelle éducation tu as reçu / mais par exemple chez les bourgeois français / c'est un pays qui n'attire pas du tout les gens autant si tu veux autant la Grèce tout le monde y court / enfin tous les pays communistes font peurs qui ont un passé communiste en tout cas

187.Sophia : oui c'est ça / ils n'ont gardé que cette histoire là en ayant oublié ce qui s'est passé avant // mais toi tu y es retournée dans les années 70

188.Nicole : j'y suis retournée avec maman / une fois avec ma mère mon père mon frère et mes deux sœurs / on a fait un tour dans la Bulgarie / on a visité le pays / et une fois j'y suis retournée seule avec maman j'ai du voir cet oncle et alors lui avec ses 14 ans de prisons il fantasmait sur une de ses petites copines qu'il avait eu à Paris quand il était jeune et donc j'ai promis que je trouverai cette femme et que j'irai lui offrir des fleurs de sa part // alors j'ai fait des recherches / c'était il y a longtemps / en 72 / et euh j'ai fait des recherche et je l'ai retrouvé

189.Sophia : NON / c'est génial

190.Nicole : alors tu sais / il m'avait décrit une femme elle était hongroise je crois avec des yeux bleues magnifique / délicate / tu vois moi je voyais le tableaux / une femme avec une grâce absolument incroyable / donc je l'avais retrouvée / je suis arrivée avec mon bouquet de fleurs / immense bouquet de fleurs et je suis tombée sur une petit bout de bonne femme qui avait tu sais des petites bottines en plastique pour aller faire le jardin / tu VOIS et euh / elle a pris le bouquet de fleurs et elle l'a balancé sur le canapé et bon elle se souvenait de lui si tu veux mais elle avait continué / elle avait épousé je crois un aviateur hongrois et

191.Sophia : et elle était belle délicate avec des yeux bleus

- 192.Nicole : non pas du tout / une petite bonne femme / enfin bon elle avait 60 ans 70 ans / mais petite bonne femme rondelette / très VIVANTE aimant la vie et tout ça mais elle était restée en France elle avait eu une vie et mon oncle il avait passé 14 ans en prison et je pense qu'il rattachait a /// donc tu vois c'était rigolo
- 193.Sophia : donc lui / il était en prison / il n'était pas en camp
- 194.Nicole : il était en prison / sa femme l'a attendu / elle était belle cette femme / elle l'a attendu mais ils ont vécu ensemble après si tu veux mais c'était un couple qui a explosé
- 195.Sophia : bah oui
- 196.Nicole : et donc sa fille il avait eu une fille unique qui est morte il n'y a pas longtemps / toujours les femmes elles meurent à 62 ans / maman est morte à 62 / 63 ans d'un cancer et euh elle a dû être adoptée par un de ses oncles pour faire des études / elle en a énormément voulu à son père / parce que son père si tu veux / il s'est / il est resté droit par rapport à ce quoi il était / ses valeurs et tout ça et il s'est pas du tout vendu pour de l'argent ni rien et je sais que cette fille / en même temps elle devait être fière et en même temps si tu veux elle a eu une vie très difficile / sa femme aussi d'ailleurs // et euh
- 197.Sophia : est ce qu'on t'a raconté un peu à Belene comment ça se passait
- 198.Nicole : bah j'ai lu le bouquin en fait / enfin je l'avais pas lu en entier d'ailleurs / je me suis arrêtée à un moment donné / mais /// de ce que je me souviens / tu vois j'ai le souvenir d'eau / tu sais dans l'eau / patauger dans des marécages / enfin tu vois de à cette lecture / le souvenir que j'ai c'est ça
- 199.Sophia :
- 200.Nicole :
- 201.Sophia :
- 202.Nicole :
- 203.Sophia :
- 204.Nicole :
- 205.Sophia :
- 206.Nicole : moi / c'est dont je me souviens du bouquin tu vois / que c'était vraiment putréfiqueXXX / mais j'ai pas été au bout du livre
- 207.Sophia : et t'as pas eu des histoires / ta mère

- 208.Nicole : bah écoute il faudrait que je reregarde les documents que mon frère à fait tirer mais ce sont plutôt des documents administratifs / mais euh non / maman si tu veux de Belene non // maman si tu veux elle vivait au Maroc pendant cette période là / quand mon grand père est mort // il a passé trois ans je pense à Belene / 4 ans puis après il est sorti il est mort
- 209.Sophia : 3 / 4 ans dans l'eau je veux pas dire
- 210.Nicole : et il avait pas 20 ans donc euh / mais
- 211.Sophia :
- 212.Nicole :
- 213.Sophia :
- 214.Nicole :
- 215.Sophia :
- 216.Nicole : (...) ils sont partis aux Etats Unis à ce moment là // et qu'est ce que je voulais dire / ah oui / maman est partie vivre un peu chez eux et mon père est venu et a épousé maman aux Etats Unis / contre l'avis de ses parents parce que la Bulgarie tu vois à l'époque c'est un pays zoulous / et après ils sont partis au Maroc
- 217.Sophia : et ils se sont connus aux Etats Unis ?
- 218.Nicole : non en Suisse
- 219.Sophia : d'accord / ils se sont connus en suisse / ensuite elle est partie aux Etats Unis
- 220.Nicole : mon père est allé la chercher et voilà ils sont partis au Maroc et ils sont revenus
- 221.Sophia : quand même ça devait pas être évident de faire des mariages comme ça
- 222.Nicole : oui oui / je pense que mon oncle bulgare lui a un peu forcé la main à mon père parce que ouais il a dit / bon maintenant tu te décides / mais c'est vrai qu'il l'a épousé seul sans famille / papa il y a été et il l'a épousé aux Etats Unis / donc il y avait pas ses parents / il y avait personne / et
- 223.Sophia : et ta mère elle a été accepté par la famille
- 224.Nicole : jamais très bien
- 225.Sophia : ouais hein
- 226.Nicole : jamais très bien / par un oncle de mon père oui / parce que c'était un homme assez érudit / curieux / tu vois et cultivé tout ça / mais les parents de papa surtout ma grand mère / non ils ne comprenaient pas / et je pense qu'elle a jamais / c'était difficile pour elle / très difficile pour elle / et surtout que maman c'était une femme assez curieuse / et donc après

elle est venue s'enterrer dans l'Est de la France et euh je pense qu'elle a souffert parce qu'elle aimait beaucoup voyager / tu vois elle était curieuse / c'était une femme très gaie / très gaie / c'est vrai qu'une fois j'avais vu un psy / enfin je commence souvent les trucs et je les arrête / j'avais vu un psy il m'avait dit emmenez moi des photos et alors j'ai emmené des photos de maman et il m'avait dit / jeune et avant qu'elle parte / et il m'avait dit regardez comment / et c'est vrai même à 18 ans elle se marre tout le temps elle est gaie et tout dit ça / et en fin de vie tu vois elle est triste // mais euh / bon voilà

227.Sophia : et donc / j'ai l'impression que toi et ton frère vous êtes quand même plus curieux de cette histoire que tes deux sœurs ou pas

228.Nicole : oui oui / beaucoup plus

229.Sophia : c'est marrant ça pourquoi ?

230.Nicole : j'en sais rien / moi si tu veux c'est c'est venu doucement / peut être par d'autres personnes qui m'ont dit allez / va regarder par là etc. si tu veux ça a commencé comme ça si tu veux / c'est pas / le chemin il est venu comme ça

231.Sophia : et ça vous rapproche ou pas

232.Nicole : mon frère et moi ?

233.Sophia : oui le fait de et en même temps tes deux sœurs

234.Nicole : elles ont toujours été très proches hein et elles étaient toutes les deux comme les deux doigts de la main si tu veux moi j'étais seule et mon frère était seul

235.Sophia : un peu comme des jumelles et les aînés et les cadets

236.Nicole : oui exactement et euh mes sœurs elles s'entendent vachement bien et d'ailleurs elles s'entendent toujours très bien et moi je suis un peu plus seule et mon frère / mon frère aussi // mais si tu veux / je pense que ça nous rapproche / mais bon on se voit jamais et on se parle peu

237.Sophia : ah vous en parlez peu vous avez pas de

238.Nicole : si de temps en temps mais si tu veux on se voit pas beaucoup et euh enfin si remarque on doit se voir / on se voit plus qu'avant maintenant / d'une façon générale si tu veux tous les quatre on se voit un peu plus souvent

239.Sophia : ils habitent ///

240.Nicole : maintenant on habite tous pfout / entre Paris Antony tu vois

241.Sophia : ah d'accord dans le coin quand même

242.Nicole : ouais ouais ouais dans le coin // non non non / mon frère il est parti pendant 20 ans

243.Sophia : ah ouais

244.Nicole : ouais mais il est en France de nouveau depuis 5-6 ans / je pense qu'il s'est barré parce qu'il voulait / c'est ma mère qui a du lui dire // barre toi mon fils barre toi surtout / va mener ta vie et sois loin de ton père pour mener ta vie / je pense hein // si tu veux / mon père et ma mère ils pensaient pas du tout / au niveau de l'éducation des enfants ils pensaient pas du tout la même chose // je pense que si tu veux / ma mère elle pensait ça mon père pensait ça /// et chacun donnait enfin essayait de nous transmettre ses histoires // mais non maintenant mon frère il est revenu / j'ai une de mes sœur elle était un peu dans l'Est de la France à une époque elle est revenue / donc on est tous géographiquement / on est tous assez proche // et j'ai une sœur qui reçoit beaucoup si tu veux / qui a une grande maison / qui a une maison où enfin on peut aller chez elle / donc elle est très sympa pour ça / son mari aussi

245.Sophia : la fameuse de Noël

246.Nicole : OUAIS celle qui reçoit / oui mais non on était 25 et on était 18 à dormir tu vois / à la cave sur des matelas partout

247.Sophia : trop marrant

248.Nicole : son mari est vachement gentil aussi non ça c'est vachement sympa // ma mère adorait recevoir / elle adorait avoir une maison pleine / alors bon / quand j'étais petite j'ai des souvenirs où il y avait la maison était pleine pleine pleine // elle était curieuse elle était devenue fan de théière de jardin / elle bouquinait / elle bouquinait / elle bouquinait / puis elle faisait venir un pasteur qui était fan de théière de jardin / donc elle faisait des conférences elle amenait toutes ses copines / tu vois elle faisait des trucs comme ça // puis il fallait qu'on parte à Florence / il fallait qu'on parte à Venise / il fallait aller voir les musées et tout ça / donc elle était folle parce qu'à l'époque tu sais dans les années 70 / je pense / enfin 70 moi j'avais quoi 16 ans mais euh il fallait que le père tu sais signe des sorties de territoires / donc euh // si moi j'ai ce souvenir là de maman qui avait eu des ouvertures quand elle était petite et qui était / la seule / mais une angoisse c'était qu'on s'enferme dans l'Est de la France et que si tu veux on est pas d'horizon de vie / tu vois qui dépasse l'Est de la France / tu vois parce que mon père il était chez lui dans l'Est de la France tu vois / mais euh c'est pour ça qu'elle a dit qu'elle a tout fait pour que mon frère parte tu vois

249.Sophia : mais tes parents ensemble ils voyageait aussi / elle le trainait aussi

250. Nicole : non mais il voyageait pour ses affaires papa mais si si quand on était petite on partait en voyage avec eux un peu / on a fait quelques voyages avec eux / et maman bah elle a travaillé avec mon père aussi après si tu veux et donc ils partaient en voyage / et puis ils se sont séparés / jamais divorcés mais séparés
251. Sophia : ah oui je savais pas d'accord
252. Nicole :
253. Sophia : et le fait d'être une famille enfin pas particulière mais en tout cas d'avoir une mère qui n'avait pas un parcours singulier est ce que ça vous rapprochait dans une sorte d'unité familiale ou pas ? est ce que vous vous sentiez comme un petit îlot ou
254. Nicole : moi j'ai jamais senti ça mais je pense que mon frère non plus / mes deux sœurs si / moi /// ma mère a toujours tout fait pour ça si tu veux je pense de faire tu vois de maintenir la famille / de faire des grandes réunions en famille / enfin avec la famille lointaine / parce que mon père aussi est fils unique / mais euh / moi je / si tu veux je pense que ma mère ne savait pas me gérer puis j'étais très en colère souvent / puis je lui faisais peur / je pense que / en tout cas ma sœur m'a dit ça il y a pas longtemps / elle m'a dit / elle a fait une une thérapie elle m'a dit que moi je faisais le tartare de la famille dès qu'il y avait quelque chose qui allait pas je gueulais / ouais ça va pas / et que si tu veux elle avait aussi très peur que je sois f// entre guillemet folle comme ça mère / tu sais ma grand mère était maniaco / comment on dit maintenant / il y a un autre terme bipolaire
255. Sophia : ah oui c'est pareil ? ah oui elle avait peur que
256. Nicole : que je sois pareil / et je piquais de sacrées colères donc elle avait / je pense que je lui faisais peur // elle arrivait pas à me gérer / enfin moi j'arrivais pas à me gérer non plus / (*on rigole*) donc on m'a collé en pension en voilà // et et j'étais sauvage / j'étais très sauvage / tu sais j'arrivais pas à m'exprimer quand j'étais petite / donc j'étais en pension /// après voilà ça toujours été un peu compliqué mes rapports avec elle / mon père aussi d'ailleurs
257. Sophia : ah ça chaque famille tu te rends compte quand tu commences à creuser tu te rends compte que c'est jamais simple
258. Nicole : enfin comme je suis mère maintenant si tu veux je sais que tu fais toujours ce que tu peux / avec ce que t'es / mais tu fais des conneries si tu veux
259. Sophia : et ton fils / il a une curiosité ?

- 260.Nicole : non / pour le moment non / mais je ne lui ai pas vraiment transmis non plus je pense
// je lui ai pas transmis
- 261.Sophia : pourquoi ? l'occasion ne s'y prêtait pas ou ///
- 262.Nicole : mais si tu veux /// non non non parce que les occasions tu les crées donc euh j'ai pas
créer les occasions pour lui transmettre ça /// je sais pas
- 263.Sophia : parce que déjà tu lui a transmis un prénom (*il s'appelle Aliocha*)
- 264.Nicole : AH OUI CATASTROPHIQUE non mais attend / je te l'ai raconté qui était
Aliocha ?
- 265.Sophia : non
- 266.Nicole : attend mais ça a fait scandale dans la famille / ah oui je te l'ai pas dit ?
- 267.Sophia : NON
- 268.Nicole : parce que Aliocha / tu sais en Bulgarie tous les / enfin / dans les autres pays aussi
qui ont été envahi par la Russie / si tu veux / c'est le symbole du soldat communiste russe qui
envahit / qui est l'envahisseur (*je rigole*)
- 269.Sophia : c'est le Frantz allemand (*elle rigole*)
- 270.Nicole : et quand ma mère / ma pauvre maman je lui avait pas dit elle l'a su le jour ou mon
fils est né / que il allait s'appeler Aliocha et euh / elle a reçu des lettres de la famille mais qui
et ils ont engueulé ma mère / il comprenait pas pourquoi j'avais pris Aliocha parce que par
exemple à Plovdiv tu sais tu as une colline / tu as une statue d'un soldat russe et on l'appelle
Aliocha tu vois et c'est vraiment le symbole de l'envahisseur RUSSE
- 271.Sophia : et pourquoi tu l'as appelé Aliocha ?
- 272.Nicole : parce que j'ai rêvé à ce prénom et que je trouvais que c'était joli
- 273.Sophia : c'est très beau
- 274.Nicole : bon / c'est un diminutif c'est vrai
- 275.Sophia : de ?
- 276.Nicole : Alexis ou Alexandre je sais plus ou d'Alexeï je sais pas / c'est un diminutif / mais
moi je trouvais joli si tu veux // j'ai rêvé à ce prénom là / bon il y a la XXX de Dostoïevski
- 277.Sophia : mais tu as rêve dans quel sens ?
- 278.Nicole : juste rêvé / j'avais deux prénoms qui me venaient à l'esprit / alors si c'était une fille
/ j'adorais ce prénom / c'était Séraphine et si c'était un garçon c'était Aliocha // donc voilà /
mais j'ai juste rêvé tu vois

- 279.Sophia : oui oui et c'est la grande littérature aussi Aliocha // mais alors le côté je me rapproche avec un nom slave / ça n'a pas marché
- 280.Nicole : (*elle rigole*) je pense que je leur ai fait mal à ma famille // je m'en suis pas rendue compte hein / mais ça leur a fait du mal
- 281.Sophia : et lui / le fait de s'appeler Aliocha c'est pas très commun tu vois / donc il doit se justifier ou pas
- 282.Nicole : je crois que dans cette génération / je pense qu'il y a plus de prénoms Sacha machin / si je me souviens d'une anecdote c'était au à paris à je ne sais plus comment ça s'appelait / en face du château de Versailles ? enfin bref / un jour il a croisé un petit garçon qui s'appelait Aliocha aussi / il a dit et l'autre lui a dit // tu t'appelles comment alors ? / Aliocha XXX (*son nom de famille*) / et Aliocha // t'es un faux Aliocha / t'es un faux Aliocha
- 283.Sophia : c'est pas possible il y en a qu'un
- 284.Nicole : c'est ça (*elle rigole*) il commence maintenant un petit peu / mais il a été en Bulgarie Aliocha / je l'ai emmené quand il était petit je l'ai emmené deux ou trois fois // enfin à Varna sur la plage tu vois
- 285.Sophia : mais toi tu retournes souvent en Bulgarie / tu as un rapport quand même avec le pays
- 286.Nicole : oui oui enfin de loin / c'est moi qui connaît le mieux / de loin de loin / bon / mon frère quand il y va c'est pour le business / si tu veux / c'est un homme d'affaire donc il a des rapports comme moi j'aurai jamais si tu veux / il va à l'université américaine / il est dans le conseil d'administration enfin tu vois / il et si tu veux j'avais un oncle il est mort / bah il le connaissait XXX / il est mort il y a pas longtemps / il y en a un autre bon ils connaissent un peu si tu veux les gens qui sont / mais si tu veux / il donne de leur temps de leur énergie / ils sont largement dans des associations / entreprises comme cette université américaine / et mon frère voilà c'est le chemin qu'il prend
- 287.Sophia : oui c'est sa façon de s'impliquer
- 288.Nicole : oui oui c'est vachement bien
- 289.Sophia : et toi par contre / tu connais bien tu y vas tout le temps en Bulgarie // tu as toujours été / enfin tu a été deux fois avec ta mère
- 290.Nicole : j'étais deux fois avec maman / non j'ai été une autre fois / j'étais avec mes frère et sœurs

291. Sophia : mais plus tard ?
292. Nicole : ouais / c'était y'a pas longtemps / c'était il y a 10 ans je crois
293. Sophia : et tu as eu une période où tu n'as pas été pendant un certain temps ?
294. Nicole : si si parce que j'étais avec une copine qui était bulgare aussi donc on y va assez souvent ensemble / non j'ai été deux fois avec mes frères et sœurs une fois il y a 10 ans et une fois il y a trois quatre ans / j'ai été deux trois fois avec mon fils seulement / à voir cette cousine dont je te parlais qui est morte maintenant que j'aimais beaucoup beaucoup et et et puis j'y vais souvent avec une de mes copines aussi // donc euh / non j'y vais assez souvent / moi j'ai envie d'y aller cet été
295. Sophia : et tu te sens bien là bas / comment tu te sens chez toi / tu te sens ///
296. Nicole : ah ouais ouais / au début / plus maintenant / quand j'atterrissais / j'avais l'impression que je devenais vivante / JE TE JURE jt'e jure / maintenant ça ne me fait plus ça / mais j'atterrissais je me disais je suis une femme libre / je suis une femme vivante / je suis heureuse de vivre / j'atterrissais sur ces terres / maintenant c'est passé / ça a duré très longtemps / ça a duré au moins 10 ans ça / ce sentiment
297. Sophia : comme si tu ramenais / toi tu étais le côté vivant de ta mère et que tu revenais là bas et que tu avais réussi à vivre et à survivre à tout ça
298. Nicole : oui / parce que si tu veux / je pense que maman elle a renié son essence profonde / je pense que c'est pour ça que j'ai toujours été en colère avec elle // elle a renié cette vitalité et puis elle a puisé dans la France / si tu veux sa porte de sortie qui était l'intellect / mais en fait ma mère je pense que c'est pas une pure intellectuelle tu vois / c'est quelqu'un qui aimait la vie qui était gaie / et donc tu vois je pense qu'elle a renié des choses / enfin c'est comme ça que je sens intuitivement / je sais pas je sais pas hein / mais pour aussi peut être si tu veux elle est pas arrivée à / elle a peut être eu envie de sauver ses parents / sa mère en tout cas / elle y est pas arrivée tu vois / elle osait peut être pas demandé à mon père et tu vois j'ose même pas demandé à mon père si tu veux je sais pas si ce que maman lui a dit ou pas / je sais pas si tu veux quand elle lui a dit euh / tu vois j'ai même pas posé cette question à mon père je suis quand même pas championne hein / et (*elle rigole / je rigole*)
299. Sophia : tu devrais avoir un petit carnet avec toutes les questions que tu voudrais poser à ton père

- 300.Nicole : j'ose pas dire à mon père / papa est ce que maman t'a demandé tu vois de faire venir sa mère en France est ce que c'était possible est ce que vous auriez pu le faire
- 301.Sophia : non / mais c'est dur de poser des questions / des vraies questions qui te rongent et qui t'importent / sortir des mots / moi je trouve ça très dure
- 302.Nicole : mais je pourrais en parler à mes frères et sœurs si tu veux / pour qu'on pose la question à quatre / enfin le fait d'en parler de le partager ça fait toujours XXX mais bon enfin
- 303.Sophia : oui / elle s'est créée avec l'art les lectures une sorte de sous pape de sécurité
- 304.Nicole : oui elle s'est trouvée ses soupapes de sécurité surement oui
- 305.Sophia : est ce que tu veux autre chose / un thé ?
- 306.Nicole : non merci
- 307.Sophia : comme tu tousses (*elle est malade la grippe mais elle a pas de thermomètre*)
- 308.Sophia : donc tu vas super souvent en Bulgarie quoi
- 309.Nicole : mais moi je disais l'autre jour à mes frères et sœurs ça serait sympa qu'on y aille tous les 4 / qu'on se ballade ensemble j'ai une cousine en Bulgarie que je déteste / alors je ne veux pas la voir / donc euh
- 310.Sophia : vous parliez dans quelle langue dans ce cas là ?
- 311.Nicole : elle parle français // si tu veux / nous on a gardé des liens avec les membres de la famille que maman connaissait plus ou moins
- 312.Sophia : et ils parlaient aussi français / il y a beaucoup de francophile en Bulgarie
- 313.Nicole : mais t'en a plein qui parlent pas français
- 314.Sophia : maintenant tu vas pouvoir parler avec eux
- 315.Nicole : oui mais moi je trouve que finalement il y a un truc qui s'ouvre pas / tu vois j'arrive pas à apprendre cette langue
- 316.Sophia : mais moi non plus
- 317.Nicole : toi non plus ?
- 318.Sophia : mais non qu'est ce que tu crois / j'étais très fière de t'envoyer un message en bulgare
- (...)
- 319.Sophia : non mais franchement moi aussi j'ai un vrai blocage / j'ai un blocage avec cette langue // là je suis contente parce que je sens que ça commence à se développer

(le serveur arrive / commande...)

320.Nicole : j'ai un blocage / mais ça se débloque toi ?

321.Sophia : non pas encore / mais je sens que c'est pas loin / moi j'entends cette langue / parce que mon père ne m'a pas parlé cette langue / mais en même temps il y a son frère / son meilleur ami est bulgare et depuis que je suis petite il y a des bulgares à la maison et j'entends cette langue depuis que je suis petite et jamais / pour moi c'est familier mais je suis jamais rentrée dedans / ça veut dire que je n'avais jamais dissocié un seul mot de la phrase / tu vois / et en plus quand ils parlent ils collent tout comme dans les textes que tu entends de S. / donc pour moi c'est habituel mais jamais je ne suis rentrée dedans // et j'arrive pas à pénétrer la chose / c'est / la grammaire ok / mais je ne comprends /

(serveur revient)

322.Sophia : et voilà et puis là je sens que je vais peut être pouvoir débloquer et commencer à / parce que maintenant quand mon père est avec son ami / je me mets à côté / donc je suis un peu espionne / mais je me dis est ce que je vais commencer à comprendre ce qu'ils racontent / parce que je n'ai jamais rien compris à ce qu'ils racontaient / et là tout d'un coup *huop* il y a des petits mots / je ne comprends rien encore mais il y a des petits mots alors je suis hyper contente je sais de quoi ils parlent déjà // par contre mon oncle habite en Allemagne /// et quand il parlait au téléphone j'ai tout compris / là j'ai compris la conversation mais sinon à part ça je ne comprends rien mais j'ai un blocage pareil

323.Nicole : et comment t'expliques ce blocage ?

324.Sophia : j'ai eu un interdit je pense de mon père et je ne sais pas / je ne sais pas / voilà mon père m'a toujours dit il faut pas aller là bas / tu n'iras pas là bas / c'est un truc fort et en même temps il a une nostalgie il est toujours sur la télé bulgare et tout mais il faut pas y aller / et il m'a mis une interdiction inconsciente et je pense que c'est la même chose pour la langue // alors il est super fier quand même que j'apprenne le bulgare donc quand je lui explique c'est compliqué le perfectif imperfectif il dit c'est quoi ça / parce que lui il parle normalement même si il a été à l'école il ne se rappelle pas du perfectif /imperfectif / alors il est très fier de se dire que je commence peut être à comprendre mais on ne parle pas tout les deux de toute manière / enfin on ne se voit pas parler en bulg // on a tellement parlé en français / je ne savais même pas que mon père parlait une autre langue // quand j'étais petite mon père parlait français comme un père parle français mais avec un accent pourri tu vois et

j'ai une amie je devais être en CP un truc comme ça et elle était venue à la maison et elle me dit mais il parle quelle langue ton père / et je dis qu'il parle français / mais non je comprends rien // et c'est vrai que du coup j'ai réalisé que tous les pères ne parlaient pas avec cet accent bulgare très prononcé // mais voilà ouais j'ai un blocage mais ça va se débloquent / mais j'ai mis moins longtemps à comprendre l'italien ou l'anglais que le bulgare / mais c'est très compliqué comme langue

325.Nicole : le bulgare ? ah ouais / c'est vachement compliqué / la grammaire est vachement compliquée et les verbes c'est HA moi j'ai compris que c'est plus compliqué pour les verbes que le russe / mais moi aussi je sens que j'ai un blocage / ta mère elle comprend ?

326.Sophia : ma mère le comprend mais elle ne le parle pas du tout / mais c'est drôle elle comprend tout et je lui dis mais comment tu peux comprendre un truc qui est complètement impénétrable pour moi et elle comprend en plus l'argot sofiotte parce que mon père parle comme nous on parlerait le parisien avec des expressions ou quoi que ce soit et elle comprend mais quand je lui demande comment on dit pain / elle peut pas me dire par contre elle comprend toutes les conversations de mon père // elle me dit oui c'est normale depuis 35 ans / mais je lui dit moi aussi c'est pareil mais sauf que moi rien tu vois / mais elle parle pas du tout du tout du tout / c'est drôle

327.Nicole : moi j'ai ouais ouais un sacré blocage / j'arrive pas à

328.Sophia : mais je pense que ça se débloquent / mais moi à part aller en cours et réviser pour les partiels c'est vrai que je bosse pas du tout / mais c'est déjà beaucoup ce qu'on fait / 15 heures par semaine / c'est énorme non ?

329.Nicole : j'étais morte après les examens de janvier / ça faisait longtemps je ne n'avais pas été cuite // mais j'ai eu 17 dans les voyageurs de l'empire ottoman

330.Sophia : et toi tu as le câble ou je ne sais pas tu as quoi comme télé

331.Nicole : j'ai pas de télévision

332.Sophia : tu ne peux pas regarder tv bulgaria

333.Nicole : je regarde tv bulgaria / les infos sur mon ordi / mais c'est merdique

(...)

334.Sophia : après (*je lui montre ma liste de questions ouvertes pour l'entretien*)

335.Nicole : ah oui t'avais fait vachement de questions

- 336.Sophia : non / c'est en gros / c'est /// est ce que vous parlez entre vous entre frère et sœur / est ce que ça vous rapproche / pourquoi le prénom Nicole / tu vois t'as répondu à tout ça / euh / est ce que tu mets en avant ta bulgarité ou
- 337.Nicole : non / ça c'est sur
- 338.Sophia : ou est ce que ça change avec le temps
- 339.Nicole : mais moi je me sens coupable de vivre hein / c'est très très fort chez moi / c'est / d'être vivante / c'est très fort et ça m'a pourri la vie hein
- 340.Sophia : par exemple est ce que tu te sens proche des gens / des enfants issus de parents de la Shoah / tu vois ce que je veux dire ? ce côté survivant / la culpabilité de vivre que peuvent reconnaître
- 341.Nicole : oui je peux me sentir proche si tu veux / mais j'ai pas de oui oui oui / je serai à l'écoute si tu veux // mais tu vois par exemple dans ma vie personnelle / enfin il y a plein de / si tu veux je me suis apaisée un peu par rapport à tout ça mais il y a beaucoup de choses que j'arrive pas à réaliser ou à concrétiser ou à /// j'arrive pas à vivre /
- 342.Sophia : tu penses que c'est ta mère qui t'a donné ce cette peur
- 343.Nicole : cette peur de vivre / de vivre / euh /// je sais pas / c'est un mélange des deux je pense / de mon père et de ma mère de toute façon parce que
- 344.Sophia : oui ton père aussi il doit avoir une histoire / enfin comme toute personne / des histoires de vie
- 345.Nicole : oui oui
- 346.Sophia : ta mère bien sûr il y a eu des déplacements de ce côté bulgare // en plus maintenant on est dans une grande période de paix / avant tous les 20 ans depuis la création de la société il y a des guerres
- 347.Nicole : bah en fait c'est ma génération qui a enfin qui est la plus privilégiée // parce qu'en même temps il y a eu cette période facile de croissance et tout ça
- 348.Sophia : oui / c'est la première période de non guerre depuis 60 ans // et toi aussi tu as peur des espions des micros et tout ?
- 349.Nicole : ah ouais ouais ouais / ah ouais mais par exemple attends mais je t'ai raconté / je me souviens à l'époque à Paris j'habitais dans un immeuble / le gardien il fouillait dans les poubelles je te jure c'est pas du tout n'importe quoi / dans les poubelles // je le savais et je je je brûlais / ou j'allais jeter autre part / mais je n'allais pas jeter dans les poubelles

- 350.Sophia : moi je brûle encore les papiers / mais tu connais beaucoup de personnes qui brûlent des papiers / mais simplement ou le nom apparaît pas / des secrets
- 351.Nicole : toi aussi t'as ça ?
- 352.Sophia : mais bien sûr je brûle les papiers / mon père je l'ai toujours vu brûler les papiers / tu sais cette odeur / voilà de faire quand tu racontes un truc un peu secret de faire attention dans le salon parce qu'il peut y avoir des micros sous le mur
- 353.Nicole : ah oui oui oui / ça c'est sûr
- 354.Sophia : t'as vu le film la vie des autres
- 355.Nicole : oui // comme j'ai vu Est Ouest aussi / tu as vu Est Ouest / ça se passe en Russie / mais c'est avec Sandrine Bonnaire / c'est vachement bien si tu veux / moi j'avais adoré ce film / si tu veux / bah là tu vois bien si tu veux comment ces familles vivent dans les mêmes appartements t'as dix famille / la délation
- 356.Sophia : /// Est Ouest alors
- 357.Nicole : oui / je pense qu'il a 20 ans ce film / ou 15 ans je sais plus
- 358.Sophia : et tu fais toujours / ces reflexes que ta mère sûrement devait avoir / brûler les papiers
- 359.Nicole : ouais ouais / j'ai toujours des réflexes / si si si oui ça fait parti de moi // si il y a des choses / si il y a des choses que je ne veux pas ///
- 360.Sophia : matérialiser ?
- 361.Nicole : oui mais ça fait parti de moi si tu veux donc je ne m'en rends même plus compte ou // mes poubelles sont propres / oui je fais attention / il y a des choses que j'irai pas jeter dans la corbeille à papier si c'est des courriers par exemple / jamais jamais jamais jamais
- 362.Sophia : tu les mets ou alors ?
- 363.Nicole : je les mets dans la vraie poubelle / mais je les déchire / pour pas que ça se recoupe / dans une poubelle puis dans l'autre // si attends dans quel film j'ai vu ça /// ah oui oui *Argo* / tu as vu *Argo*
- 364.Sophia : oui j'ai vu *Argo*
- 365.Nicole : tu as vu quand il recompose les documents
- 366.Sophia : oui pour moi la machine à broyer ça ne sert à rien / il faut brûler // oui ce film est incroyable // et aussi par exemple facebook / moi je suis sur facebook
- 367.Nicole : alors pas moi / alors là je ne risque pas d'y être

- 368.Sophia : mais moi / je regarde ce que les autres font / mais par contre personne ne peut même écrite sur mon mur / j'efface tout de suite / le fait de me dire que des gens pourrait lire un truc privé ou des informations // mais moi / j'ai juste une photo et rien / je ne suis pas du tout dans la démonstration / alors qu'il y a des gens il raconte leur vie et tout le monde lit ça / toutes leurs relations savent toute leur vie
- 369.Nicole : alors ça c'est un truc / ça me dépasse complètement / tu vois ma copine avec qui je vais souvent en Bulgarie elle est vachement comme ça / dans le sens elle se protège enfin personne ne sais rien
- 370.Sophia : elle est de parents
- 371.Nicole : ces deux parents sont bulgares elle est née en France mais ces deux parents sont bulgares
- 372.Sophia : et je pense que l'Inalco c'est assez marrant parce que c'est un des seuls endroits ou on va / enfin / par exemple mon père a toujours fuit ce qui était réunion de bulgares / car tu ne sais pas qui sont les autres bulgares / c'est peut être des espions
- 373.Nicole : oui oui
- 374.Sophia : et je pense que l' Inalco c'est un endroit où les gens y vont pour une raison apprendre la langue chercher quelque chose qui n'a pas été léguée

2.3.7.2. Nicole deuxième interaction

Une autre discussion entre deux cours avec aussi notre camarade de classe Michèle, le 3 octobre 2013 (Enregistrement de 5 minutes)

375. Nicole : enfin mon père est toujours là / maman est partie depuis longtemps / oui je trouvais qu'ils trichaient entre eux / je croyais pas à leur amour // mon père trompait ma mère à tire larigot si tu veux et je le savais intuitivement / je le savais si tu veux / je le savais / je l'ai toujours dit et j'ai dit à mon père il y a quelques années je savais que tu trompais maman / il me dit je sais que tu savais / tu vois cool mon père / mon père c'était un fêtard et tout ça / et ma mère quand ils se sont séparés / bon elle est morte je pense que si tu veux oui elle est morte jeune à 62-63 ans d'un cancer / mais ouais elle a jamais voulu regarder la réalité en face je pense / tu sais bon il arrivait

376. Sophia : et ils ont resté ensemble tout

377. Nicole : ils se sont séparés mais ils n'ont jamais divorcé // bah tu sais maman elle avait toute son histoire de réfugiée politique et tout ça

378. Michelle : elle était réfugiée politique

379. Nicole : oui / parce qu'elle a quitté la Bulgarie pendant la guerre mais jeune / enfin elle avait 12-13 ans

380. Michelle : avec ses parents alors

381. Nicole : non avec sa gouvernante / mai ses parents elle les a jamais revu / oui ouais elle les a quitté à 12 ans et elle les a jamais revu / parce que mon grand père il est mort à Belene / enfin non il est mort / il était a Belene et trois mois après il est mort / et ma grand mère était maniaco dépressive oui c'est ça maniaco dépressive donc elle était très très malade et je pense / moi j'ai essayé de retrouver des lettres / je pense que si tu veux la famille a demandé à maman de la prendre / c'était très compliqué je sais pas si elle / je pense qu'elle osait pas trop demandé à mon père qui avait de l'argent mon père tu vois mon père il avait des moyens financiers bref elle est morte jeune aussi / maman est morte au même âge que sa mère / tu vois très malade une femme enfin voilà

382.Sophia : et toi et tes frères et sœurs vous avez un peu la même vision de cette histoire / de la vision des parents

383.Michèle : oui c'est ça

384.Nicole : non non non moi j'ai toujours eu des rapports très compliqués avec ma mère j'étais toujours très en colère et bah les 3 autres pas du tout / c'était une femme qu'on aimait beaucoup euh mais les trois autres pas du tout ils l'adoraient moi aussi si mais on s'égeulait tout le temps avec maman / je trouve qu'elle trichait si tu veux quelque part si tu veux / enfin tricher c'est pas le bon mot parce qu'elle faisait ce qu'elle pouvait / mais pour moi en tant qu'enfant

385.Michèle :

386.Nicole : oui elle a voulu maintenir une vie de famille

(on est coupé parce qu'on va rentre en cours)

387.Nicole : bon sur le plan de la réussite professionnelle c'est de loin mon frère / bon moi c'est un fiasco total et mon frère il a bien réussi par contre affectivement c'est un fiasco / mes deux sœurs haha bon c'est un fiasco aussi / et l'une de mes sœurs qui fait le lien avec la famille c'est elle qui est plus inscrite dans la vie sur le plan familial et sur le plan du boulot ouais elle est bien / mais mes frères et sœurs ils ont pas du tout le même regard sur ma mère et sur mon père que moi

388.Michèle : vous habitez tous à Paris ?

389.Nicole : maintenant oui / mon frère il a été 20 ans à l'étranger et mais maintenant oui

390.Michèle : on a tous des histoires

391.Nicole : ouais

2.3.7.3. Nicole troisième interaction

Une autre discussion le premier juillet 2015 dans un restaurant à Montrouge avec une amie commune bulgare, S., Nicole et moi. Ce soir-là nous nous sommes retrouvées toutes les trois dans un restaurant, le seul en région parisienne tenu par des bulgares, mais qui n'ont de typiquement bulgare dans leur carte que des dvoika kiufteta. L'année étant finie, nous avons mis à exécution ce diner dont nous parlions en cours toutes les semaines. L'ambiance estivale. (enregistrement de 36 minutes)

392.Sophia : oui parce que vous avez pas mal de différence

393.Nicole : oui il a 9 ans de moins que moi / bah voilà c'est les premières années et après je crois que j'y suis retournée en / ouais 99

394.Sophia : oui t'as eu une grosse coupure

395.Nicole : il semble que j'y suis pas retournée avant / ah non non je dis des bêtises non j'y suis retournée avec mon fils quand il était petit j'y suis retournée je pense deux ou trois années avec lui en 94

396.S. : tu as encore de la famille ?

397.Nicole : euh oui avec Aliocha j'ai été chez une de mes tantes / c'était l'été donc on était à Varna / (5 secondes) / après en 2000 et puis je suis allée assez souvent depuis

398.S. : tu y vas presque tous les ans

399.Nicole : oui oui / j'avais même été prendre des cours de bulgare à la fac à Sofia

400.S. : c'est vrai ? mais il faut s'inscrire hein tu sais je ne sais pas si vous savez mais en fait l'ambassade bulgare donne des cours pour des étudiants qui font les cours d'été en fait

401.Sophia : mais c'est pas toi qui parlait de ça des cours d'été dans un village

402.Nicole : oui près de Veliko Teurnovo

403.S. : il y a à Veliko Teurnovo il y a à Sofia bon l'université mais qui le fait à Bankja en fait c'est une sorte de banlieue chic de Sofia et

404.Nicole : parce que moi j'avais pris des cours sur une route qui va à l'aéroport

- 405.S. : ça c'est oui c'est le centre pour apprendre le bulgare pour les étrangers
- 406.Nicole : c'est là où j'étais / et toi ton endroit chic il est où ?
- 407.S. : c'est à Bankja
- 408.Sophia : c'est là où il y a les sources
- 409.S. : oui oui
- 410.Sophia : moi je connais un Sofia imaginaire
- 411.S. : il faut y aller
- 412.Sophia :
- 413.Nicole :
- 414.Sophia :
- 415.S. :
- 416.Sophia :
- 417.S. :
- 418.Nicole : alors tu y vas quand en Bulgarie
- 419.Sophia : quand j'aurai fini toutes quand je me serai donnée tous les
- 420.S. : mais Sophia il faut pas repousser il faut y aller
- 421.Sophia : oui j'espère vite (....)
- 422.Sophia :
- 423.S. :
- 424.Nicole :
- 425.Sophia : la fameuse exposition
- 426.S. : que Nicole n'a pas encore vu
- 427.Sophia : j'ai vu encore des panneaux aujourd'hui j'étais à Denfert Rochereau je voyais des
panneaux sur l'exposition
- 428.Nicole : oui il faut que j'y aille / mais les scythes c'est où ? J'ai une absence dans quel pays
(...)
- 429.Nicole : j'ai passé là en rattrapage enfin j'avais pas passé au premier tour mais l'Islam en
Asie centrale
- 430.Sophia : mais c'est intéressant

(...)

431.Sophia : c'est trop important pour nous / c'est comme je disais on essaye de répondre à un silence tu vois Nicole et moi

432.S. : oui c'est un rapport c'est quelque chose qui a été certainement pendant de longues années un peu

433.Sophia : c'est ça on se dit mais pourquoi on nous a caché cette langue un petit peu donc on essaye de d'y répondre et je dis grâce à l'Inalco / bon on est parti chercher une langue et finalement on a trouvé une parole / bah on a trouvé / franchement que j'ai plaisir à revenir à tes cours alors que voilà c'est juste parce que c'est une sorte de petite famille qui se reconstruit tu vois où tu as une amitié qui se forme

434.S. : bien sûr

435.Sophia : et des gens qui se posent les mêmes questions un petit peu tu vois / c'est pas forcément on a pas trouver les réponses mais on se pose les mêmes questions on est content de savoir qu'on est plusieurs à se poser les mêmes questions / et d'à partir d'un silence qui logiquement pourrait être un vide / comment ça crée plein de chose ça crée bah voilà on a fait une License on a appris aussi plein de choses sur les Balkans / sur / toi (*Nicole*) sur les cythes (*rire*) tu vois

436.S. : sur les icônes

437.Sophia : t'imagines à quoi ça t'a amené finalement de rechercher une langue qu'on t'a pas parlée / tu t'es enrichie de plein de choses / donc c'est super positif en fait / et si tu te construis pour combler ça tu construis plein de chose / voilà / c'est un peu la conclusion Inalco / c'est on part chercher la langue et finalement on trouve la parole

(...)

438.S. : il est venu avec une carte de son père écrite à l'ancienne avec les *e* à la fin etcetera et il m'a dit voilà j'ai ça je veux apprendre c'est la langue de mon père / il était très très motivé / mais après au bout de d'un an il a / je sais pas il s'est rendu compte que c'est très difficile pour lui ou je sais pas / c'est aussi un cas d'un silence assez particulier il savait pas du tout des choses pendant jusqu'à ce que Nicole venait en fait ils étaient tous les ans il me disait cette année on va en Bulgarie cette année on va en Bulgarie et quand leur fils a commencé les grandes écoles en fait je sais pas / Nicole m'a dit en fait maintenant Nicolas me dit peut être que si papa nous avait rien dit peut être qu'il avait des choses qui n'étaient pas très agréables et il voulait pas qu'on sache / faut pas aller déterrer comme ça donc oui

- 439.Sophia : et les lettres / ils les ont jamais traduites alors ?
- 440.S. : c'était juste une carte et après il a pas ramené je sais pas
- 441.Sophia : je sais qu'il avait aussi des / (*à Nicole*) toi t'as tout ça ?
- 442.Nicole : j'en ai une partie chez moi mais l'autre partie elle est chez mon père / j'ai pas osé tout prendre / XXX tout piquer
- 443.Sophia : et tu as essayé d'en traduire une ou deux
- 444.Nicole : ouais / non y'en a une je l'ai traduite avec quelqu'un qui parlait le bulgare
- 445.S. : ça doit être touchant / je trouve ça tellement touchant parce que maintenant on reçoit plus les lettres / prendre le temps d'écrire
- 446.Nicole : la seule / y'en a en français en allemand aussi / mais la majorité sont en bulgare / donc tu vois il faudrait que j'arrive vraiment à prendre du temps et à le faire pour déjà comprendre chaque mot // non y'en a une seule qu'on m'a aidé / qui est très longue / c'était enfin c'était pas très rigolo comme lettre hein / mais c'est deux oncles dont celui qui a fait 13 ans de prison / qui demandaient à maman de faire venir sa mère / c'était en 62- 63 parce qu'elle était / comment on dit / maniaco dépressive / ils avaient donc étaient déplacés / ils étaient à Trojan
- 447.S. : ce sont des choses / tu sais pas ce que tu vas trouver
- 448.Nicole : enfin les lettres elles sont plutôt comme ça tu vois
- 449.Sophia : c'est des demandes, des choses comme ça
- 450.Nicole : bah cette lettre là en tout cas
- 451.Sophia : c'est la seule que tu as traduite ? / t'es tombée sur une pas sympa, si ça se trouve après il y a plein de lettre sympa
- 452.Nicole : ouais / faut que je traduise / il faut vraiment que je traduise
- 453.Sophia : et tu penses que tu vas le faire ou pas ?
- 454.Nicole : un jour ouais / enfin oui un jour // bah tiens il faudrait que je les prenne pendant les vacances // tiens ça c'est une bonne idée // faut que je les photocopie XXX
- 455.Sophia : c'est marrant / par ce que tu voudrais / enfin / c'est toi qui veux les traduire sinon tu peux les passer à S. et en deux secondes elle te les traduit
- 456.Nicole : ah ouais ça c'est sur
- 457.Sophia : tu vois ce que je veux dire, et là tu fais un travail de ///
- 458.S. : je peux te dire Nicole, ça tu lis pas ça tu peux (*on rigole*)

459.Nicole : ah bah tu sais il y a plein de choses je pense où c'est rien de spécial

460.S. : non mais parfois même rien de spécial

461.Nicole : ouais c'est sympa, d'abord les dates et puis le ///

(...)

462.S. : c'est marrant / mais bon après c'est vrai que les trucs du passé ça peut te traumatiser /
après tu sais pas comment les

463.Sophia : les interpréter

464.S. : oui // après si tu as un regard un peu plus distancé //c'est toujours difficile

465.Nicole : ah en tout cas moi je trouve que c'est pas anodin que ma mère nous les ait laissées

466.Sophia : bien sûr

467.Nicole : ma mère je trouve que c'est pas anodin qu'elle nous les ait laissées ces lettres //
enfin //

468.S. :

(le serveur vient nous donner les desserts)

469.Sophia :

470.Nicole :

471.S. :

472.Sophia :

473.S. :

474.Sophia :

475.Nicole :

476.Sophia :

477.Nicole :

478.Sophia :

479.S. :

480.Nicole :

481.S. :

482.Sophia :

483.S. :

484.Sophia :

485.S. :

486.Sophia :

487.S. :

488.Sophia :

489.S. :

490.Nicole :

491.S. :

492.Nicole :

493.S. :

494.Sophia : (*à Nicole*) mais euh, fait tes sœurs elles font quoi ?

495.Nicole : bah j'en ai une qui fait du qui donne des cours pour retapisser des fauteuils puis elle les retapisse aussi / pour les refaire aussi // elle est très douée de ses mains / mais elle donne des cours elle est pas / elle est tapissière pour les cours / enfin elle peut le faire aussi si tu veux / mais elle donne essentiellement des cours // elle travaille vachement / elle travaille tous les jours // elle donne beaucoup de cours // elle travaille très très bien ma sœur / elle est très minutieuse // elle fait tout bien ma sœur // avant quand elle était jeune / bah elle était aux languesO' / elle avait appris le chinois, puis elle était partie à Taïwan / elle avait monté un théâtre de marionnette d'ombre / elle avait appris avec un maître et tout de suite ça a démarré très fort et puis ensuite elle s'est mariée / elle avait été à Avignon et tout ça et elle s'est mariée / et puis elle a arrêté

496.Sophia : et elle a pas voulu apprendre le bulgare alors ?

497.Nicole : non / bah c'était il y a trente ans attend

498.S. : tu es la seule qui a voulu apprendre de tes sœurs

499.Nicole : le chinois ? moi ? qu'est ce que tu dis ? si c'est moi qui ais voulu apprendre ? // ah oui oui oui oui oui // non sur les quatre enfants parce que j'ai deux sœurs et un frère / mon frère est maintenant très investi en Bulgarie mais pas de la même façon //

500.S. : tu as dit qu'il a le passeport maintenant ?

501.Nicole : ah oui d'ailleurs il a son passeport ça y est // d'ailleurs j'ai même pas vu // ouais ça y est il l'a obtenu / il a mis trois ans pour l'obtenir // moi j'ai un peu la flemme je l'avoue

502.S. : à quoi ça te servirait ?

503.Nicole : à rien / c'est symbolique // enfin il a dû faire pas mal de démarche par ce que déjà on trouvait pas de traces de ma mère / donc tu vois

504.Sophia : ah ouais ?

505.Nicole : ouais ouais ouais ouais / elle avait disparu donc euh /

506.S. : mais il l'a retrouvé

507.Nicole : oui oui oui oui / mais ça a pris du temps / il a pris un avocat / pour nous c'est plus facile maintenant / il a payé tout ça (*on rigole*) il a ouvert la voix si nous on voulait suivre / mais bon ça me gonfle il faut faire des prises de sang

508.Sophia : ah oui ?

509.Nicole : ah ouais ouais ouais / voir si t'as pas le sida le machin le truc

510.S. : ah oui ? tu dois le faire ?

511.Nicole : oui oui / et maintenant je pense qu'ils vont demander quand même de savoir parler un peu bulgare

(...)

512.Nicole : parce que en fait tous nos enfants / enfin / enfin mon frère n'a pas d'enfants / mais mes deux sœurs / et mon fils / tout à coup ouais à une époque il y a deux trois ans c'était / quand mon frère a fait les démarches tout le monde voulait avoir le passeport bulgare /

513.S. : c'est marrant

514.Sophia : ouais un truc familial

515.Nicole : mais bon / le seul qui a persévéré c'est mon frère ///

516.Sophia : et ton autre sœur elle fait quoi alors ?

517.Nicole : mon autre sœur elle fait du / elle a travaillé dans une boîte comme euh / pas designer / mais comme euh / ouais // elle dessine // maintenant elle est à son compte

518.Sophia : donc plutôt artiste dans la famille

519.Nicole : ouais // et pas mon frère // enfin si mon frère il fait des photos aussi mais lui c'est un homme d'affaire (*14 secondes*) (*on mange le dessert*) non il s'occupe de l'université américaine /// elle est XXX j'avais un oncle qui s'en occupait XXX / enfin il a commencé avec lui et du coup /// oh il a fait des recherches sur mon grand père /// à la bibliothèque à Sofia /// et il faut des truc comme ça mon frère

2.3.7.4. Nicole quatrième interaction

Une autre discussion entre Nicole et moi. Nous nous retrouvons le 11 décembre 2015 au Trocadéro pour déjeuner ensemble dans une brasserie de la place. Cela faisait quelques mois que nous ne nous étions pas vues, mais nous nous parlions souvent au téléphone, et avions convenu de ce rendez vous quelques jours avant. Cet enregistrement s'est fait vers la fin du plat principal quand je sentais que les sujets abordés étaient intéressants quant à ma recherche. (Enregistrement de 24 minutes 41 secondes)

520.Nicole : parce que / quand c'est écrit à la main c'est ///

521.Sophia : bah tu m'étonnes / en plus déjà l'écriture c'est / entre le « t » qui est un « m » // ah tu avais commencé à traduire les lettres alors ?

522.Nicole : oui / j'ai commencé à traduire

523.Sophia : après qu'on en est parlé avec S. / c'était quoi c'était cet été t'en avais traduit une

524.Nicole : ouais mais j'en ai fait au moins une petite dizaine

525.Sophia : et elles sont comment ?

526.Nicole : elles sont moyennement / j'ai rien fait depuis cet été / y'en a une qui est très très dure à traduire donc je l'ai envoyé l'autre jour à ma copine parce que / j'y arrivais pas // enfin elle elle est

527.Sophia : tu te fais aider maintenant parce que à l'origine t'avais ces lettres et t'osais pas les donner

528.Nicole : oui /// oui c'est vrai // mais j'ai envie je me dis tu vois ça serait bien ça serait bien // que je // que j'arrive à les finir

529.Sophia : mais oui // t'en as combien de lettres ?

530.Nicole : j'en sais rien parce que j'étais chez mon père à Noël et je sais qu'il y en a encore // je vais regarder // donc faudrait que j'arrive à faire ça il faut que je finisse mon année et que je fasse ça en même temps / que je me consacre à ça voilà //

531.Sophia : mais tu arrives à traduire toute seule ? Tu fais quoi avec un dictionnaire dans ce cas là ?

- 532.Nicole : ah oui avec le dico / non mais déjà quand c'est manuscrit t'essaye d'écrire en bulgare avec mon écriture / et après de traduire // mais c'est très dur de // il y a une très belle lettre qui a été écrite qui a été envoyé à ma tante mais là c'est très difficile / c'est un bulgare très difficile // oui oui parce que c'est c'est les deux frères de ma grand mère qui écrivent à maman / qui était tu sais maniacodépressive // et qui lui écrivent pour lui demander de la prendre / c'était je sais pas je pense dans les années 63 / et que si tu veux maman s'en occupe // qu'elle la prenne qu'elle la fasse venir en Autriche etc et c'est une lettre je pense en très très bon bulgare et d'ailleurs moi je sais jamais si ma mère XXX mon père
- 533.Sophia : et t'as pas posé la question à ton père ?
- 534.Nicole : je crois qu'on a même posé la question à mon père et euh // il se souvient pas / je pense que maman n'en a pas parlé / est ce elle ne voulait pas XXX elle n'osait pas trop lui demander de choses // enfin voilà écoute moi je trouve ça bien je suis fière de ça
- 535.Sophia : oui même si tu te fais aider tu vois même avec S.
- 536.Nicole : oui ce qui serait bien c'est que je traduise à la maison quand c'est manuscrit et que je marque si tu veux les mots pour qu'elle le lise
- 537.Sophia : mais tu as vraiment envie que / et j'admire je trouve ça formidable / que ce soit toi même
- 538.Nicole : euh oui je veux que ce soit moi // oui oui //
- 539.Sophia : et t'as pas envie de faire ça avec tes frères et sœurs ?
- 540.Nicole : bah mon frère à un moment donné voulait demander à une tante en Bulgarie mais j'ai pas envie de
- 541.Sophia : oui c'est marrant c'est ton truc
- 542.Nicole : /// oui par contre il y a des lettres en anglais tout ça je pourrais les donner à mes frères et sœurs pour qu'ils les traduisent /// mais euh // je pourrais le faire aussi mais ça me /// mais euh // d'ailleurs en parlant je me dis c'est vrai à Noël je pourrais leur proposer qu'ils prennent une des lettres
- 543.Sophia : oui / ou ensemble tu vois tu prends une deux lettres à Noël et vous faites ça ensemble
- 544.Nicole : oui c'est vrai // oui oui
- 545.Sophia : parce que là Noël vous allez le faire chez ton père alors
- 546.Nicole : on va chez papa oui / donc effectivement on va pouvoir on pourra ///

- 547.Sophia : et tous ensemble vous allez tous être réunis ?
- 548.Nicole : hum /// sauf une de mes nièces qui habite à Shanghai qui vient pas ///
- 549.Sophia : et en fait / tu dis à chaque fois que ton frère a beaucoup voyagé // mais il était ou lui ? il a vécu dans quel pays ?
- 550.Nicole : il a été en Angleterre / beaucoup en Allemagne / au Danemark ou en Suède je sais plus / un peu au Japon / non il travaillait au Japon // enfin surtout ces pays // et la Suisse
- 551.Sophia : d'accord ///
- 552.Nicole : après aussi il a voyagé dès qu'il est en vacances / ses vacances c'est voyage
- 553.Sophia : /// ces fameuses lettres /// elles t'auront amené quelque part ces lettres en tout cas
- 554.Nicole : oui (*elle rigole*) // M. s'arrache les cheveux parce qu'elle arrive pas à apprendre le bulgare /// c'est ce que je te disais tout à l'heure d'ailleurs //
- 555.Sophia : mais en même temps c'est pas facile d'apprendre le bulgare comme ça je pense // je pense que // là maintenant on a toutes les bases grammaticales et tout ça / maintenant il faut // enfin je pense un mois là bas sur place et c'est bon quoi //
- 556.Nicole : moi je pense que ça me suffirait pas mais oui ///
- 557.Sophia : et qu'on se l'autorise aussi // toi tu crois que t'as / moi j'attend le déclic tu vois ce que je veux dire ou pas / style un jour je vais tout comprendre (*elle rigole*) non t'as pas ça toi ?
- 558.Nicole : hum (*elle acquiesce en continuant à manger*) /// mais j'avais la flemme alors je lui ai dit maintenant j'y vais à l'instinct je vais voir comment ça se passe /// ah mon instinct il était pas tellement juste (*on rigole*) /// donc il faudrait faire même une demi heure tous les jours ou trois quart d'heure, je les fais pas //
- 559.Sophia : c'est comme si / encore une fois on se fait des croche-pieds quoi
- 560.Nicole : ouais /// en fait on est tous terrorisés // donc mais ma copine / ma copine avec qui je vais en Bulgarie / ses deux parents sont bulgares / ça n'a rien à voir avec moi
- 561.Sophia : elle parle ?
- 562.Nicole : elle se débrouille mais elle comprend tout // presque tout
- 563.Sophia : par exemple toi quand tu vas en Bulgarie tu dis que ta mère est bulgare / enfin était bulgare
- 564.Nicole : quand je dis à mes copains que je suis en quatrième année que je parle toujours pas bulgare XXX (*on rigole*) // mais c'est vrai qu'il y a deux jours / deux trois jours je me disais

c'est pas possible il faut vraiment arriver à parler bulgare / tu fais ça mais il faut vraiment y arriver // à un moment donné ///

2.3.8. Interactions avec Alexandra

Conversation réalisée le 5 octobre 2016 alors que nous prenions un thé et que nous parlions du fait que les histoires de Teko se répétaient (26minutes 54 secondes).

1. Alexandra : non mais donc il répète les mêmes histoires / moi je l'écoute depuis // des dizaines et des dizaines d'années // il répète les mêmes histoires pendant les diners quand il y a Joro et Lili / qui connaissent aussi ses histoires par cœur et chaque fois que Lili dit mais ça tu nous l'as déjà raconté
2. Sophia : c'est vrai elle dit ça Lili ?
3. Alexandra : oui elle dit / ah mais ça tu nous l'as déjà dit // on connaît // oui oui // après il répète
4. Sophia : toi tu dis pas ça ?
5. Alexandra : euh non je le laisse parler et puis après je dis ah oui oui je me souviens / mais je veux pas / couper la chose // enfin // je crois qu'il n'y a pas une seule histoire que je ne connais pas
6. Sophia : et est ce que c'est toujours les mêmes histoires ou ça change un peu quand même
7. Alexandra : non c'est toujours pareil // raconté pareil /
8. Sophia : il n'y a pas de changement ?
9. Alexandra : non // non non / non / il brode pas sur l'histoire des choses en plus / non non c'est toujours les mêmes histoires / après euh alors quand il y a un auditoire inconnu / enfin qui ne connaît pas sa vie donc // il aime bien amener la conversation sur // ça // ça arrive toujours mais à CHAQUE diner à CHAQUE diner / avec euh soit c'est des amis proches / soit c'est des amis qu'on voit moins souvent / mais il y a toujours un moment dans la conversation où il sera où il arrive à amener // de toute façon c'est ou la politique / ou la religion // ou la Bulgarie // et c'est souvent / c'est plus vraiment euh la Bulgarie que l'Allemagne
10. Sophia : incroyable
11. Alexandra : c'est incroyable oui // parce que ces histoires d'Allemagne je sais pas
12. Sophia : c'est vrai qu'il en raconte pas beaucoup

13. Alexandra : très peu / très peu / il raconte / non tous ces souvenirs ils sont plus // par rapport à la Bulgarie / je sais pas pourquoi d'ailleurs
14. Sophia : oui parce qu'il a vécu jusqu'à 15 ans et il revenait pendant les vacances et tout mais
15. Alexandra : après si / il connaît de histoires qui se sont passées en Allemagne et tout ça
16. Sophia : mais les histoires qu'il répète ça ne se passe pas en Allemagne
17. Alexandra : non // pratiquement jamais /// donc ça c'est intéressant mais c'est toujours je te dis / mais tout le temps mais il y a pas un diner pas un moment quand on passe du temps avec des amis
18. Sophia : et il a combien d'histoires / tu penses / si tu devais compter / mais à peu près il y a combien d'histoires qu'il raconte ?
19. Alexandra : pfff /// 50 / je sais pas // énormément /// mais en même temps / alors tu vois alors il y a des choses il se rappelle c'est très précis / et d'autres choses qu'il a complètement oublié par exemple cette histoire de pas se souvenir si il avait une chambre à lui / dans l'appartement de ses parents / de pas savoir où il dormait de pas savoir / ça c'est bizarre je trouve / ça il a complètement / par contre il se souvient très bien de l'immeuble / des rues à côté / des // quand on visite alors / deux trois fois on va sur google / donc on se promène dans le quartier / ça il me l'a fait deux trois fois / il me remontre les mêmes choses parce que / là où il y avait le parc zoologique / là où son école / là où il jouait au foot / où il y avait le stade / après où il y avait l'église / où il a été baptisé // voilà / donc sa rue
20. Sophia : non mais c'est comme ses histoires c'est comme si en gros il y avait quatre rues qu'il connaît très bien par cœur et qu'il décrit mais en fait tout le reste autour en fait ça existe pas / fin il se focalise sur les rues
21. Alexandra : ça plus la maison de campagne
22. Sophia : oui // mais même ses histoires par exemple / effectivement il focalise sur / 50 histoires c'est déjà beaucoup
23. Alexandra : enfin je dis 50 comme ça / je saurai pas te dire peut être c'est plus c'est peut être moins / je sais pas mais il en connaît énormément d'histoires //
24. Sophia : mais c'est vrai que après il a plein de choses qu'il ne sait pas non plus quoi // en fait il va raconter ce qu'il sait
25. Alexandra : bah oui // de toute façon je sais pas si il est curieux par rapport aux autres / enfin aux autres par rapport à Joro par exemple / il connaît les histoires de Joro par exemple aussi

mais est ce que // quand ils parlent tous les deux en bulgare quand ils se racontent leurs histoires / est ce que c'est toujours / ils parlent de gens qu'ils connaissaient / ils parlent d'histoires qui leurs sont arrivées ensemble / mais alors est ce que ton père il est curieux de / essayer de faire parler Joro par exemple / à savoir connaître des choses qu'il ne connaîtrait pas

26. Sophia : à un moment donné il disait par rapport au camp ah bah non ça je sais pas / j'ose pas lui demander
27. Alexandra : oui il y a des sujets peut être difficiles à aborder /// non puis lui c'est resté / enfin c'est normal puisque c'est resté figé dans sa mémoire / son Sofia / c'est son Sofia à lui quand il était plus jeune // alors quand Lili qui a quand même vécu à Sofia plusieurs années et qui retourne / qui lui dit toujours ah mais tu reconnaîtrais plus rien / et il me dit mais qu'est ce qu'elle pense / pourquoi elle dit des choses comme ça / moi je connais beaucoup plus qu'elle / donc il // enfin il s'imagine pas que ça ait pu changé
28. Sophia : bougé
29. Alexandra : oui // il sait que ça a changé et en même temps // ses souvenirs c'est comme c'était quand il était jeune ///
30. Sophia : attend je vais te lire et tu me dis à quoi ça te fait penser // donc récit bloc / l'histoire répétée et figée / donc c'est toujours les mêmes histoires qu'on répète qui change pas et qui sont toujours répétées comme des
31. Alexandra : des contes /// mais c'est normal il a raconté tellement d'histoires de sa vie il va pas / enfin t'as des souvenirs mais y'a des choses / enfin je sais pas tu vas pas inventer des choses après
32. Sophia : non mais par exemple quand il raconte baba Vanga qui arrive dans ses rêves
33. Alexandra : oui /// mais comme n'importe qui / je sais pas si toi ou moi j'ai des souvenirs de mon enfance des passages de ma vie mais tu te souviens pas de tout ce que tu as fait mais voilà il y a des choses qui t'ont plus ou moins marqué et lui c'est pareil
34. Sophia : Je fais l'hypothèse qu'il y a une construction d'un récit bloc pour transmettre une histoire qui serait en lien avec l'expérience subjective communiste pour « protéger », laisser libre les enfants / bref c'est l'histoire qu'on raconte et en même temps tu dois pas aller chercher ailleurs d'autres choses // récit bloc récit figé récit répété lisse, c'est quelque chose qu'on donne que Teko nous donne bah voilà c'est ça et après j'ai une deuxième partie c'est

comment les enfants ils reçoivent et perçoivent ces récits mais pourquoi on nous donne une histoire comme ça et pourquoi c'est toujours la même histoire et en fait qu'est ce qui est caché derrière comme quoi on lui raconte un truc et c'est lissé avec le temps comme une pierre dans le courant et avec le souvenir tout d'un coup c'est

35. Alexandra : ce qu'il aurait fallu savoir / c'est quand Micha était encore vivant / et de savoir si ce que / je pense qu'ils étaient pas d'accord sur certains souvenirs / de savoir justement
36. Sophia : même sur la date de leur mère ils étaient pas d'accord
37. Alexandra : oui / déjà ça c'est / la date de naissance la date de mort de leur père et de leur mère
38. Sophia : déjà ça c'est quand même des choses factuelles logiquement et chacun est resté sur son truc
39. Alexandra : et donc je voulais savoir / enfin j'aurai bien aimé savoir / enfin si Micha avait parlé français ou anglais / si leurs souvenirs étaient / si des choses qu'ils avaient vécu ensemble s'ils s'en souvenaient de la même façon
40. Sophia : oui parce que de quoi ils parlaient tous les deux / dans les souvenirs à chaque fois Micha il disait non non c'est pas ça ou
41. Alexandra : comme quand ton père disait que tous les soirs ils allaient dîner au restaurant / parce que le père de Teko n'aimait pas sentir l'odeur de cuisine dans la maison il voulait pas que sa femme fasse la cuisine / et Teko il dit que tous les soirs ils allaient dîner au restaurant / et Micha je sais qu'il disait mais c'est pas vrai du tout c'était pas tous les soirs c'était peut être une fois par semaine / donc qui dit la vérité ?
42. Sophia : là je pense plus Micha quand même
43. Alexandra : mais d'après Teko c'était tous les soirs
44. Sophia : c'est comme par exemple vous on peut dire que vous sortez tous les soirs si on veut mais on peut dire aussi que vous dînez à la maison / vous sortez trois fois par semaine donc
45. Alexandra : oui oui /
46. Sophia : mais c'est sur qu'avec Micha / tu sentais qu'ils étaient pas d'accord sur les mêmes trucs vraiment sur la date de naissance des parents ou l'âge de sa mère / juste la date précise / à deux ans près il savait pas quel âge avait leur mère

47. Alexandra : je crois que sa mère avait triché sur son âge aussi / donc elle s'était rajeunie / parce que je crois que sur la pierre tombale c'est même pas marqué la bonne date / parce que nous on a une photo de la pierre tombale / il y a les dates de naissances et de décès
48. Sophia : et c'est pas la bonne date ?
49. Alexandra : non je crois que c'est pas la bonne date ///
50. Sophia : attend j'avais calculé que ça correspondait à 17 ou 14 je sais plus
51. Alexandra : ah oui par exemple un autre truc // quand toi / toi t'es gauchère / alors CA // et d'un seul coup / alors que t'avais commencé à écrire de la main gauche / de la main droite / et ta ta ta
52. Sophia : que c'était de ta faute à toi parce que tu me donnais le biberon du mauvais côté
53. Alexandra : et qu'un jour il a sorti ah bah non je crois que ma mère était gauchère / mais ça c'était déjà / tu devais avoir 20 ans // incroyable /// et récit figé // un récit c'est toujours / si tu racontes tes souvenirs
54. Sophia : oui mais raconter toujours les mêmes souvenirs / tu vois ce que je veux dire
55. Alexandra : il n'a pas l'impression de lasser son public (*on rigole*)
56. Sophia : et en plus c'est vrai on se lasse pas vraiment / mais c'est comme si on regardait toujours le même film en fait / ah chouette on va regarder le même film
57. Alexandra : tu sais que maintenant Lili quand on est à diner elle dit encore / ah ça y est vous parlez encore de la Bulgarie / ça y est c'est reparti / elle l'a dit la dernière fois il n'y a pas un seul diner où vous n'en parlez pas ///
58. Sophia : ensuite / la question de mémoire et d'oubli / qu'est ce que je veux dire par là c'est contrairement à ceux d'après 89 qui font des biographies / mais ceux qui étaient partis avant tirent un traits sur le passé et il y a une volonté d'oubli // donc les gens qui sont partis avant 89 ils vont pas écrire leur biographie / ils sont là oui on oublie
59. Alexandra : oui parce qu'ils ont peur / ils ont encore peur
60. Sophia : donc table rase du passé / donc on oublie / ne dit pas ça c'est pas la peine de raconter / ne dis pas les noms
61. Alexandra : oui / ça c'est peut être un peu normal
62. Sophia : oui mais tu vois papa il va pas écrire une biographie pour raconter en tant que témoin de ce qui s'est passé
63. Alexandra : non /

64. Sophia : ça il le dit dans un cercle privé
65. Alexandra : privé mais en même temps il /
66. Sophia : oui maintenant il le dit de plus en plus à d'autres personnes c'est vrai / mais par exemple il s'est pas dit mon histoire est incroyable / je vais écrire quelque chose
67. Alexandra : oui non mais il dit que ça n'intéresserait personne
68. Sophia : voilà il dit ça et pourquoi il dit ça ça intéresserait personne / parce que ça il le dit souvent / il dit pourquoi tu fais ça qui ça va intéresser ça / et ça c'est mon deuxième truc justement / c'est pas la peine d'y aller c'est un petit pays c'est pas intéressant / pourquoi il dit ça tu penses
69. Alexandra : parce que // en même temps il fait un rejet sur / un rejet sur les gens un rejet sur le pays mais en même temps il est / c'est une attraction / c'est // je sais pas quand il parle de la Bulgarie il dit ils sont tous cons / il en parle pas dans des termes élogieux /
70. Sophia : non / sauf ses souvenirs qui sont élogieux mais la Bulgarie c'est pas important / pourquoi je t'aurai appris le bulgare
71. Alexandra : et c'est vrai personne n'en parle de ce pays // oui
72. Sophia : oui c'est vrai / il m'a toujours dit pourquoi je t'aurai appris le bulgare personne ne parle cette langue c'est pas important c'est un petit pays / une sorte pas de / c'est pas honte mais voilà c'est un petit pays géographique et la même chose XXX qui avait fait un rapprochement avec le Portugal / il avait dit il faut pas comparer la Bulgarie avec les grands pays il faut le comparer avec par exemple le Portugal ou avec de petits pays géographique /// donc voilà les gens d'avant 89 ils veulent pas être témoin de quelque chose
73. Alexandra : non parce qu'ils ont encore à mon avis / ils ont toujours été imprégnés de cette peur de représailles de / ils étaient menacé donc c'est resté encore aujourd'hui ils sont toujours terrorisé par ça
74. Sophia : maintenant le rapport à l'histoire au pays / donc là je dis qu'ils apprenaient une histoire figée et hop eux ils reproduisent et ils ne croient jamais l'histoire
75. Alexandra : oui non c'est ça
76. Sophia : ils se méfient beaucoup des récits blocs justement / c'est donc complexe parce que eux ils ont grandi dans les récits figés même les livres d'histoire oui on vous a appris des faux trucs / il croit pas l'histoire
77. Alexandra : non

78. Sophia : il croit son histoire à lui mais pas l'histoire
79. Alexandra : mais ça il reproduit ça pour tous les pays / il dit c'est pas vrai / ça c'est pas vrai ce qui s'est passé / ça s'est pas passé comme ça / que ce soit pour la France
80. Sophia : oui l'histoire en général / il croit pas en l'histoire // donc le rapport à l'histoire oui tout le monde dit des mensonges
81. Alexandra : oui voilà
82. Sophia : l'histoire la presse c'est des mensonges un peu tout ce qu'il a vécu lui là bas / il reproduit ça dans tous les pays / on nous manipule
83. Alexandra : oui c'est ça / et par contre quand il parle de la Bulgarie / que c'était un grand pays qu'il y avait de frontière avec elle même / où les thraces / tout le monde était bulgare avec lui
84. Sophia : oui / le grand passé de la Bulgarie par contre l'histoire communiste /// ensuite comment il analyse ça c'est le système dictature donc ça il le dit / et ensuite le dernier point c'est une volonté de ne pas déranger le présent / pour lui mais aussi pour nous / une volonté de laisser libre la génération d'après c'est trop lourd et on va pas envenimer l'enfant avec toutes ces histoires donc on va pas dire pour protéger / et je sais pas si papa c'est un peu ça ou pas / pourquoi par exemple / je ne dit pas par rapport à ces histoires / ça il nous les donne / mais pourquoi il ne nous a pas appris la langue / pourquoi il nous dit qu'il faut pas aller en Bulgarie / pourquoi il a un tel rejet et pourquoi nous on devrait avoir un rejet à sa place
85. Alexandra : oui pourquoi il doit le transmettre à ces enfants /// je pense qu'il doit réaliser que peut être que si on y va on va avoir honte de / de ce que c'est / parce que comme ça a beaucoup changé et qu'on va être confronté à la réalité par rapport à tout ce qu'il nous a raconté / nous on s'imagine on se fait un film de comment c'était et que quand on va arriver là bas il doit bien savoir que quand même ça a ça a changé / que c'est pas beau et que tous les immeubles sont tagués et c'est sale et enfin d'après ce que dit Lili
86. Sophia : non mais moi j'en suis persuadé de ça
87. Alexandra : et qui veut pas qu'on voit ça // parce que c'est un peu / c'est la honte enfin / je pense que c'est ça parce qu'il a honte // parce que pourquoi on va à Berlin / Berlin c'est une belle ville il était très content de nous montrer tout à Berlin pourquoi / c'était pareil
88. Sophia : tu penses qu'il ne serait pas content de nous montrer Sophia et la Bulgarie
89. Alexandra : non // non //

90. Sophia : c'est bizarre avoue
91. Alexandra : oui oui / parce que combien de fois on a été à Berlin et il dit à chaque fois je veux bien y retourné / ça me fait plaisir et tout / il était fier // même si c'était des endroits un peu / enfin coté Berlin est c'est toujours un peu pauvre et tout ça mais // il / c'est pas une période qu'il veut caché et qu'il veut nous / voilà il veut bien nous montrer ces endroits là mais par contre la Bulgarie il veut pas // c'est ça qui est bizarre
92. Sophia : oui // alors qu'on a suffisamment de recul pour comprendre que
93. Alexandra : mais justement parce qu'il nous a raconté tellement de choses peut être un peu embellies etc. que là il sait très bien que si on y va on va dire / ah bah c'est ça
94. Sophia : que c'est un menteur
95. Alexandra : non pas un menteur / ah c'est ça c'est ça c'est
96. Sophia : c'est ça ta Bulgarie
97. Alexandra : oui // c'est possible / il faudrait lui demander pourquoi // pourquoi il a eu envie de retourner comme ça à Berlin et que ça lui plait et pourquoi pas la Bulgarie
98. Sophia : je t'avais dit moi une seule fois il m'a dit qu'il voulait y aller
99. Alexandra : oui tu m'avais dit
100. Sophia : mais bon / oui c'était dans le rêve dans l'irréel si on y va une nuit on danse et on revient
101. Alexandra : peut être parce que je sais pas ses parents sont enterrés là bas / il y a plein de choses
102. Sophia : oui il a laissé son passé
103. Alexandra : oui // en plus là il y a son frère qui est là bas // c'est de plus en plus lourd / à mon avis c'est pas
104. Sophia : c'est un pays mort quoi // oui c'est vrai ils sont tous morts tous là bas // c'est bizarre quand même
105. Alexandra : oui à analyser ça
106. Sophia : alors qu'est ce que tu penses de mon plan
107. Alexandra : c'est bien /// est ce que c'est par rapport aussi à l'âge / est que plus il vieillit plus il raconte non ou pas / je sais pas
108. Sophia : parce qu'il racontait moins avant ?
109. Alexandra : /// pareil

110.Sophia : un petit peu plus peut être / ou on les a plus entendu aussi voilà

111.Alexandra : ça doit être ça ///

112.Sophia : mais moi j'aime toujours entendre ses histoires

113.Alexandra : ah moi aussi j'adore / c'est comme un film c'est comme si t'allais au cinéma

114.Sophia : c'est ça oui oui

2.3.9. Interactions avec Joro

2.3.9.1. Joro première interaction :

Le 16 janvier 2015, à table, dans la salle à manger de Alexandra et Teko. C'est la première fois que Joro nous raconte vraiment son histoire. Nous sommes au milieu du dîner. A table il y a Joro, Lili, Teko, Alexandra, moi Sophia, B. mon mari et Jean-Michel un ami de la famille que tout le monde connaît depuis 30 ans, il est d'origine tunisienne et lui ne connaît pas du tout l'histoire de Joro.

Je démarre l'enregistrement avec mon iphone lorsque la conversation a déjà commencé.

On parlait de la prise d'otage qui avait eu lieu la semaine dernière et de l'otage dans l'imprimerie qui était resté 9 heures caché et la conversation a bifurqué sur l'histoire de Joro (1heure 36 de conversation)

1. Joro : le garçon est resté pendant 9 heures et moi je suis resté 8 heures et demi une fois après je suis sorti
2. Jean Michel : et t'a pas envi de faire pipi / comment tu fais ?
3. Joro : 8 heures et demi et je suis sorti / non tu sais quoi je raconte pas des histoires j'ai bu trois bouteilles de coca qui était avec moi à côté de moi et j'ai pas eu envie
4. Tout le monde : de faire pipi
5. Joro : non non
6. Jean Michel : l'angoisse oui
7. Teko : mon frère de la Yougoslavie à la frontière yougoslave autrichienne jusqu'à Munich ou jusqu'à après Allemagne il était dans le coffre de XXX / c'était une voiture de sport Porsche
8. Jean Michel : oui tout petit coffre
9. Teko : ça fait 600 kilomètres ou je sais pas combien de kilomètres

10. Joro : combien / combien ? non jusqu'à quelle frontière
11. Teko : jusqu'à Allemagne
12. Joro : oh beaucoup plus que ça Teko je connais très bien oui
13. Sophia : toi tu as fait quoi comme chemin Joro ?
14. Joro : moi ?
15. Teko : jusqu'à Suède
16. Sophia : oui mais quelle frontière t'as fait ? donc de Bulgarie
17. Joro : de Bulgarie / Yougoslavie / oui // avec deux mots je vais pas rentrer dans les / quelqu'un qui m'a promis à Sofia / un yougoslave m'a promis qu'il va me donner le chemin pour pour passer de Slovénie en Italie / et en arrivant à sa maison il m'a dit regarde XXX elle a un bébé / si tu es attrapé et moi je t'aide je vais aller en prison avec toi et le bébé qu'est ce qu'on fait ? j'ai dit bon je vais dormir chez vous et demain matin je pars la personne qui m'a promis de et à partir de ce moment là tout seul et à Koper où je suis allé dormir chez une femme et elle a dit je vous préviens je sais très bien pourquoi vous êtes ici il y avait deux roumains qui étaient chez moi ici et ils ont été tués en traversant la frontière (*il rigole*) elle m'a bien tranquilisé (*tout le monde rigole*)
18. Teko : parce que les bulgares payaient 90 kilo de viande de porc pour un bulgare attrapé
19. Joro : oui c'est ça
20. Teko : serbe / donc les serbes sont des paysans comme les bulgares c'est le même et donc dès qu'il voit un bulgare parce que quand tu as fui on dit *gousen ne goden begen* il y a un proverbe bulgare même si tu tu penses que tout le monde te regarde // en principe on te regarde pas mais
21. Jean Michel : mais tu as l'impression d'avoir tous les regards posés sur toi
22. Sophia : parano
23. Teko : et c'est comme ça que les douaniers attrapent les gens à la frontière / parce que tu es tu es tu sens la peur donc tu sens qu'il y a quelque chose qui va et donc ils sont entraînés pour ça la police serbe est entraînée aussi pour voir si il y a un bulgare parce que 90 kilo de viande c'est toute la famille qui mange
24. Sophia : et pour longtemps // et comment tu as fait après ? comment tu as fait pour passer la frontière ? non mais déjà de Yougoslavie pour passer alors

25. Joro : je peux te dire à Goritsa / Nova Goritsa / parce que Teko parle de viande et pour finir une histoire avec la viande / on me dit il y a une possibilité à la frontière Goritsa / Nova Goritsa y'a que une comment ça s'appelle une (*il fait des signes de choses entrecroisées*)
26. Alexandra : un grillage
27. Joro : un grillage et tu sautes et tu es déjà en Italie / je vais dans cette gare petite gare où une fois on doit aller avec Lili et je commence goulasch et coca
28. Teko : (*il rigole*) déjà tout le monde sait que c'est un ennemi / ça se voit sur le visage
29. Joro : je suis le serbe / parce que là bas on parle slovène et la serveuse a dans cette petite gare il y a deux policiers qui sont là bas ils ont un bureau et ils restent là bas en attendant si il y a quelqu'un qui veut traverser et ils courent là bas et moi dans le même temps je vais dans les toilettes et je vois là ou est le grillage / le goulasch le coca et je sors et je cours vers le truc et j'entends derrière moi (*là il tape la table avec ses mains pour faire les pas qui le poursuivent*) les deux policiers sans chapeau ils viennent ils m'attrapent à deux mètres du grillage / bon ils me ramènent ils appellent il viennent une jeep et ils me ramènent à la police là bas et c'est là que Teko parle de viande et le chef de police oui il doit être maintenant déjà parti parce que il était un certain âge mais c'est lui qui était un mec
30. Teko : oui pas tout le monde
31. Joro : oui il a dit *maltcho* je sais que tu vas avoir 5 ans je veux pas avoir ça sur la conscience je sais qu'on va nous donner cette fameuse viande oui je te laisse maintenant et tu vas pas essayer encore une fois mais c'est Goritsa / Nova Goritsa c'est Italie tu vas marcher au milieu de la rue et tu vas aller là où il y a la station de bus / il est 5 heures ou 6 heures je me souviens pas exactement passe le bus qui va aller à Lubjiana / tu prends le bus et tu vas plus jamais revenir ici sinon je te ramène // je marche / je vais là bas je me mets sur un banc en bois et de temps en temps passe une voiture avec le policier il regarde le truc est arrivé je vais te dire maintenant parce que tout est / oui qu'est ce qui s'est passé avec moi à Lubjiana / je prends le bus je suis seulement avec une pull un jean côtelé et un t shirt et je prends le journaux
32. Lili : comme d'hab
33. Alexandra : ça vient de là
34. Joro : j'arrive à Lubjiana mais tu peux t'imaginer / je monte dans les toilettes parce que dans les toilettes je m'assis pas je suis avec les deux pieds et je casse les toilettes et toute l'eau

coule affreux / tu es oui bon et je suis parti effectivement je savais déjà qu'il y avait un violoniste bulgare qui était dans l'opéra de Split et sa femme est cosméticienne et parce que je suis un garçon qui est très gentil il y a un an ou 6 mois avant j'ai ramené Gerovital à quelqu'un qui a ramené pour elle parce que c'est une cosméticienne elle faisait des crèmes et elle s'appelait XXX / je prends un train et je suis déjà le jour là bas à Split mais je sais pas où il vit et je sais que si il est dans le théâtre là bas il fait des répétitions et j'attends quand il finit la répétition

35. Teko : quand ils disent j'attends il attend 5 heures
36. Joro : oui et sort le violoniste / c'est moi bref etc il me ramène chez sa femme la cosméticienne et moi je reste dans la cuisine pendant deux trois jours et elle très gentille ramène quelqu'un qui a un bateau mais il a dit on va me confisquer oui pour traverser en Italie et si on me prend on va me confisquer le bateau excuse moi mais je peux pas le faire et comme ça je reste dans la cuisine et chance pour moi un garçon violoniste qui travaille à Berlin avec sa femme XXX / les deux sont là bas parce qu'ils jouent dans les fêtes de *summer* oui et XXX la cosméticienne et son mari parlent de moi qui sont dans la cuisine qui reste pendant des jours là bas je reste pendant des jours là bas café oui et ils viennent et cette XXX l'allemande dit je vais avoir honte si je vais pas aider à cette personne ils sont avec une Volkswagen une coccinelle et et ils disent on va faire un essai maintenant oui et on monte dans la Volkswagen je me mets
37. Jean Michel : dans le coffre ?
38. Joro : pas le coffre à l'arrière caché ils couvrent avec le gonflable le truc gonflable avec le violon et tout ça non mais je peux te dire on va finir très vite maintenant parce qu'on est presque à la frontière (*on rigole*)
39. Sophia : on est pas encore en Suède mais bon
40. Joro : imagine toi de Split on va à Zagreb où sa maman est là bas on dort là bas et il part pour Berlin avec sa femme et moi dans la Volkswagen // à quelques kilomètres de la frontière je me mets derrière on couvre tout comme ça / je peux te dire je vais parler très vite / ça fait tellement mal comme si tu es avec un couteau quand tu es comme ça et il fait on est dans une petite on est rentré dans une forêt dans une petite pente comme ça c'est elle qui prend le truc / marche arrière et le fil d'embrellage se casse (*rire*) oui non mais je te jure je ne raconte pas des conneries (*rire*) on peut pas marcher on pousse la voiture et on va jusque la personne qui

s'occupe des chaussées *kak ce kaje (comment on dit)* oui avec sa femme il est la personne qui regarde la route et il a une petite maison bref lui il nous héberge les trois et le matin il pousse la voiture jusqu'à le prochain village moi je peux pas aller avec XXX et XXX on répare la voiture et on repart de nouveau parce que vous avez parlé de quelque chose / avant de partir on est dans un petit restaurant qui est au bord de la route et il y a 4 personnes qui sont en train de déjeuner ils nous regardent mais ils regardent peut être maintenant quand je pense ils regardent l'Allemande qui est blonde etc ils regardent les deux cons mais je me suis dit maintenant c'est foutu bref mais tu peux à la fin rien d'autre que continuer parce que oui bon on continue maintenant on sait très bien qu'on doit pas aller sur des pentes comme ça oui je me mets et commence sans exagération parce que tous les Allemands partent au même moment ça c'est les vacances et on part les vacances mois d'aout et je suis dans le truc et ça fait tac tac un mètre 5 mètres 10 mètres / oui incroyable et ça commence à me faire mal tellement que je peux pas supporter et en plus tout les trucs derrière moi tu peux t'imaginer peut être que j'ai maigri / de toute façon j'ai maigri beaucoup pendant tout le oui / et à partir du moment oui la frontière etc eux papiers et tout ils prennent un risque les deux / mais il y a tellement de voitures tous les allemands et on me dit maintenant on est parti

41. Teko : ça c'est les serbe très gentil
42. Joro : et je regarde le chemin ça je vais jamais oublier dans ma vie la route avec une ligne jaune j'étais déjà en Autriche / on arrive à Salzbourg je sors une pièce bon ici / tu sais que le police m'ont vidé tout mais ils n'ont pas
43. Jean Michel : touché la ceinture
44. Joro : oui c'est ici que je l'ai mis toute les
45. Sophia : dans la ceinture ?
46. Joro : non non donc ici (*il montre près de son corps au niveau de la ceinture*) oui une pièce eux ils continuent et moi je reste à la gare de Salzbourg mais je ne peux plus continuer avec eux
47. Sophia : ah bon pourquoi
48. Joro : ah partir de ce moment là ça devient oui / bref après Vienna Vienna quelqu'un me héberge il me dit pendant plusieurs jours il me dit maintenant tu dois aller parce que à 40 kilomètres de Vienne il y a une camp de réfugié où Teko était à
49. Teko : ah en Allemagne

50. Joro : oui mais en Autriche il y a aussi
51. Teko : mais dans tous les pays tu as mais quand tu vas là c'est foutu
52. Joro : ha non c'est pas foutu
53. Teko : tu peux pas aller ailleurs
54. Joro : il y a des commissions qui viennent de Suède de
55. Teko : mais oui mais tu es là et tu restes là
56. Joro : et je lui dis je peux pas je peux pas aller dans une camp et une histoire avec le train
57. Alexandra : ah oui c'est là alors
58. Sophia : mais tu t'es mis comment sous le train alors ?
59. Joro : non pas sous le train sous les banquettes et il y a un morceau en métal pour stabilité et tu dois faire comme ça humm (*il retient sa respiration*) tu rentres là bas et tu restes comme ça
60. Sophia : mais comment tu as appris ça pour savoir comment il fallait aller / c'est toi même ou c'est quelqu'un qui t'a dit ?
61. Joro : ça je peux pas te dire j'ai pense que ou c'est quelqu'un je peux pas te dire
62. Sophia : parce que pour savoir comment rentrer dans un sous un siège de train
63. Teko : on apprend on apprend / quelqu'un tu sais tu sais
64. Joro : oui effectivement mais il y avait un monsieur avec un truc comme ça un vieil autrichien qui était touriste et qui devait partir en Suède ou en Norvège je sais pas et en rentrant dans les cabine le train je suis rentré en premier classe
65. Lili : mais oui bien sur
66. Joro : et c'était presque vide et je lui ai dit je ne suis pas un criminel je suis *aufdenflugt* je suis oui je suis bulgare et il dit je vais vous aider
67. Sophia : tu es tombé sur de bonnes personnes
68. Teko : non mais les gens aident
69. Sophia : là t'es encore en Autriche
70. Joro : je suis en Autriche et après je reste jusqu'à Hanovre à Hanovre le monsieur me dit
71. Alexandra : sous la banquette
72. Joro : naturellement mais c'est ce que je dis regarde le garçon qui était dans la fabrique là bas sous l'évier
73. Jean Michel : mais Joro une fois que tu étais passé à l'ouest pourquoi tu t'es caché

74. Teko : par ce que sinon tu restes dans le pays
75. Sophia : lui il voulait aller en Suède
76. Joro : non quand j'étais à Vienne avec toutes les merdes
77. Teko : non droit d'asile il faut aller en Allemagne ou en Suède
78. Alexandra : et Allemagne toi ça t'intéressait pas ?
79. Joro : j'ai appelé en Suède les gens que ils sont voisins de Teko la famille XXX et quelqu'un qui avait déjà une entreprise et il m'a dit viens tout de suite tu vas commencer du travail on est dans la merde total et on te dit viens oui oui comment oui mais il y a quelque chose j'ai fini maintenant
80. Alexandra : ah non c'est intéressant
81. Joro : je pourrais jamais m'expliquer moi il y a un endroit où le ferry s'arrête et on change avec une train qui est sur le quai et on va jusqu'à Stockholm / je raconte jamais j'ai jamais raconté Lili connaît pas ça première fois tu écoutes ça
82. Lili : hum
83. Joro : oui écoute je sors moi et je vois des deux cotés il y a des douaniers et des policiers qui regardent cigarettes et alcool parce que on traverse maintenant on va en Suède et moi je sors et je vais à travers des deux cotés il y a des douaniers et tout
84. Alexandra : des gens qui sont fouillés
85. Joro : oui moi j'ai rien avec moi toute façon c'est peut être une explication je pars comme ça je me dis maintenant on va m'arrêter c'est pas tellement grave on me mettre en quarantaine mais j'étais déjà tac tac tac tac et le train je monte et mon autrichien il était déjà dans le train et avec / on arrive à Stockholm et moi je prends un taxi et j'ai vu que c'est pas un pays pour moi je dis
86. Lili : ahah après toute cette cavalcade (*on rigole*)
87. Joro : XXX c'était l'endroit *yoho* ? XXX / mais il n'y a pas le « H » ah *yoho* / il me ramène là bas oui et là j'arrête maintenant tout est fini / je vois le bulgare Teko connais / je vois le bulgare ils font une fête pour que je suis arrivé mais bon les gens qui font la fête Teko connaît sont les gens qui font waterpolo oui et j'arrive dans la cuisine
88. Lili : toujours la cuisine
89. Joro : oui whisky vin etc là bas c'est cher le vin et le whisky c'est cher
90. Teko : en plus eux ils sont très radins

91. Joro : oui et je sais pas pourquoi je sors de la cuisine et je vois / toi tu as donné ça moi j'ai donné ça
92. Teko : là bas tu es invité tu payes
93. Joro : et moi je me suis dit mais c'est quoi comme pays de merde oui
94. Lili : tout ça pour ça
95. Teko : moi j'ai été invité à un mariage d'un ami en Suède à Stockholm on est à table je sais pas 20 personnes et il y a une autre table les gens sont là mais ils mangent pas je dis mais qu'est ce qu'il se passe pourquoi il mange pas ? il dit eux ils sont invités seulement pour boire (*on rigole*)
96. Teko : et alors je monte l'escalier lui s'est marié avec une riche / c'est XXX / je monte et je vois / un bulgare qui s'est marié à une suédoise et je monte et il y a sa sœur qui était très belle et qui était la petite amie à XXX et je la vois comme une tante / tu sais c'était une jolie fille et tu vois une vieille femme elle me voit elle commence à pleurer c'était horreur / elle dit je suis elle était très haut gamme à Sofia là elle était elle nettoyait dans hôtel les chambres c'est incroyable
97. Joro : ah oui Suède écoute on va finir on est à une soirée comme ça je suis fumeur fumeur et je finis les cigarettes
98. Teko : il a appris ça après en Allemagne il demande une cigarette et il donne 10 centimes
99. Joro : non mais ça c'est Teko ça c'est jamais passé non on fumait dix cartouches de cigarettes on a jamais fait ça / et le soir mais ces gens qui m'ont dit venez c'est la famille qui était en face de chez eux je lui ai demandé si je pouvais / 3 krona / c'était 5 couronnes pour une Marlboro j'ai sorti les couronnes j'étais invité chez ces gens oui ils deviennent plus suédois que les suédois
100. Teko : tu sais quand ils t'invitent ils te demandent tu veux boire quelque chose - ou pas (*on rigole*)
101. Joro : oui oui
102. Sophia : et tu es resté combien de temps là bas ?
103. Joro : 4 mois oui le jour quand j'ai pris mon *travel document* / le jour même à 10 heures à la police
104. Teko : et il arrive chez moi à Munich
105. Joro : à 10 h et à 11 heures j'étais déjà à la gare oui j'ai pas eu des valises j'ai eu un carton

106. Teko :
107. Joro :
108. Teko :
109. Joro :
110. Teko :
111. Joro :
112. Teko :
113. Joro :
114. Sophia :
115. Joro :
116. Teko :
117. Joro :
118. Alexandra :
119. Teko :
120. Lili :
121. Teko :
122. Joro :
123. Teko :
124. Joro :
125. Alexandra :
126. Joro :
127. Teko :
128. Joro :
129. Teko :
130. Joro :
131. Teko :
132. Alexandra :

(...)

133. Joro : maintenant je vais arrêter parce qu'on est encore à table
134. Teko :
135. Joro :

136. Teko :
137. Joro : non mais attend / avec deux mots parce que / comme étudiant
138. Teko :
139. Joro :
140. Teko :
141. Teko : aide / tu sais ce que c'est aide ? vous donnez ou pas / c'est le racket communiste
142. Joro : Tako ce sont des motos avec lesquelles on fait du motocross effectivement
143. Teko : je viens de la part du parti vous devez me donner ou pas (*tout le monde rigole*)
- (...)
144. Joro :
145. Teko :
146. Joro :
147. Lili :
148. Teko :
149. Joro :
150. Sophia : tu aides on t'aide
151. Teko : dans les trucs comme ça dans les dictatures hein / tu sais pas comment
152. Joro : mais / on finit maintenant avec quelque chose qu'il connaît
153. Alexandra : deux heures plus tard / pour finir maintenant / pour faire court (*tout le monde rigole*)
154. Lili : Joro
155. Joro : on finit oui et c'est lui qui me propose de devenir dans une société mixte italienne bulgare de devenir la personne qui doit espionner les bulgares et qui doit donner et j'ai dit / je vais réfléchir c'est une proposition qui est assez intéressante / je vais réfléchir
156. Teko : oui tu dis pas non
157. Joro : et je lui dis mais j'ai quelqu'un / Teko connaît l'histoire / j'ai quelqu'un qui est peut être très intéressé // une semaine plus tard moi je suis parti déjà / j'étais déjà sur la route
158. Sophia : c'est quand tu es parti juste après alors
159. Joro : oui et j'ai dit il y a quelqu'un après il est allé chez ma mère et il a dit mais il y avait une possibilité d'avoir de faire une carrière /// incroyable / incroyable

160. Sophia : et toi quand tu es parti ta famille elle était enfin / ta famille qui était en Bulgarie n'avait pas peur ?
161. Teko : tu dis pas à ta famille
162. Sophia : bien sur que non mais tu sais qu'après il peut y avoir des répercutions sur ta famille
163. Joro : il y avait que ma mère qui savait que j'allais partir mon père non / oui ma mère savait et elle m'a dit de toute façon je sais très bien que pour toi ici c'est
164. Sophia : et ils ont pas été embêtés après quand tu es parti ?
165. Joro : ah mais naturellement COMMENT / mon père devait quitter son travail tout de suite oui
166. Alexandra : il y a toujours des représailles
167. Teko : représailles immédiat et même de telle façon que lui doit savoir qu'il y a des représailles
168. Sophia : pour revenir éventuellement ?
169. Teko : non pas pour revenir mais pour faire mal
170. Jean Michel : pour culpabiliser
171. Teko : et ils disent à ses parents que lui il meurt dans la rue je sais pas quoi
172. Joro : ah mais oui ça c'était une histoire que nous on est dans les pont de Paris
173. Teko : mon frère est souteneur à Istanbul avec des putes
174. Joro : incroyable
175. Sophia : ah oui ils racontaient des histoires comme ça ?
176. Teko : ah oui des désinformations
177. Joro : ils sont spécialistes oui
178. Teko : ils créent une image de très bas de gamme
179. Sophia : mais toi tu pouvais appeler par exemple t'as appelé ta famille ou envoyé une lettre ?
180. Joro : oui oui mais et le petite carte ouverte tout ouvert je suis très bien oui
181. Teko : oui moi je pouvais pas
182. Joro : comment
183. Teko : moi quand je appelais j'appelle ma mère parlait mais elle m'entend pas / donc elle commence à se inquiéter ah de nouveau je peux pas parler avec lui donc tu sais elle commence à parler peut être il y avait des gens autour d'elle et tu écoute ça / et tu cris HALLO hum hum (*il est ému et se tait*)

184. Sophia : comme dans un cauchemar
185. Joro : oui ça c'est des histoires que j'ai eu mais quand Lili est allée là bas eux quand tu parlais ils mettaient des coussins là où est le téléphone
186. Jean Michel : AH OUI
187. Teko : pas la peine parce qu'il y en avait partout
188. Joro : oui
189. Teko : comme le film / tu as vu le film *la vie des autres*
190. Joro : pour quelle raison on aime cet film parce que on a vécu la même chose oui
191. Sophia : tu as vu le film qu'on t'as dit de regarder *svetet e goliam i ...*
192. Teko : c'est le camp de concentration pas concentration de réfugiés en Italie à Trieste / il faut que tu vois ça / y'a les bulgares qui vont et ils sont dans les camp de Trieste
193. Joro : tu sais que moi je devais aller là bas dans cet camp
194. Sophia : il faut que tu vois ce film
195. Teko : ah oui c'est dingue comme toi le train et tout ça avec la fille et la femme on les attrape ils se jettent et tout / un très bon film
196. Joro : on vous a embêté un petit peu avec les histoires comme ça
197. Tout le monde : AH NON
198. Teko : ça c'est les histoires des réfugiés il y a toujours beaucoup d'histoires tu sais
199. Sophia : bah oui
200. Teko : on est parti de raconter ça à travers l'histoire que les gens qui font les bandits / parce que nous on sait
201. Sophia : ça a commencé comme ça avec les frères Kouachi
(on était aussi en train de débarrasser. Après ils parlent en bulgare et partent sur d'autres sujets)
202. Joro : effectivement / tu étais un garçon chanceux quand même / oui /
203. Teko : non mais nous on était aussi très chanceux parce qu'on a eu expérience qui était / parce qu'on est passé sans problème / c'était très dur
204. Jean-Michel : extraordinaire
205. Teko : mais extraordinaire / comme émotion // moi je me souviens avec plaisir donc c'est pas / je me souviens pas // négatif / même si c'était dur
206. Joro : exactement comme tu dis

(...)

- 207.Joro : mais malheureusement / quand on est allé / parce qu'elle avait un contrat / elle XXX
Vienne / quand on est allé à Stokhlom // tu peux t'imaginer / qu'est ce qui XXX d'allemand /
on a dit nous on peut pas avoir une étranger /// danser dans notre opéra
- 208.Teko : ah oui après tu arrives et on te reçoit comme un voleur
- 209.Joro : non ça c'est autre chose
- 210.Teko : badgamme
- 211.Joro : non on dit
- 212.Teko : attends on a dit tu sais quoi vous allez nettoyer // parce qu'elle devait travailler
quelque chose / alors on va on lui donne un truc pour travailler / de se présenter
- 213.Joro : elle a dit depuis 6 ans je fais que ça / je sais pas faire quelque chose d'autres /
comment oui /
- 214.Teko : attends on se présente dans une là où on vend le parfum / oui / on dit donc vous savez
/ parce que là ils sont méchants / vous savez on vous engage mais vous devez nettoyer le soir
/ vous nettoyer le magasin / vous êtes engagé pour nettoyer (*il rigole*)
- 215.Joro : et je vais te dire quelque chose / c'était une fille qui faisait le défilé de mannequin à
Berlin
- 216.Sophia : et tout d'un coup tu te retrouves de l'autre côté et tu es plus rien
- 217.Joro : tu es (*il rigole*) no body tu es vraiment
- 218.Teko : mais pas no body / no body at all
- 219.Joro : (*il rigole*) oui / mais nous / nous on a pas eu les problèmes comme ça parce qu'on est
des hommes et c'est différents
- 220.Jean-Michel : non mais j'entends ce qu'il dit
- 221.Joro : je vais te dire quelque chose d'autre / excuse moi / elles ont été des femmes gâtées /
très gâtées / c'est ça le / oui /
- 222.Sophia : tout d'un coup quand tu te retrouves de l'autre côté
- 223.Teko : eh c'est ça la vie
- 224.Joro : (*il rigole*) oui
- 225.Teko : donc c'était très intéressante comme expérience
- 226.Sophia : en tout ça ça fait de belles histoires
- 227.Teko : oui absolument

228. Jean-Michel : mais pourquoi vous écrivez pas ?
229. Teko : parce que Sophia écrit
230. Sophia : oui j'ai commencé
231. Teko : comment elle a fini presque
232. Sophia : non non j'ai fait la première partie enfance mais c'est un roman
233. Teko : j'ai pas été d'accord avec deux pages
234. Sophia : deux pages / deux pages sur 150
235. Jean-Michel : comment qu'est ce que tu dis ?
236. Sophia : j'ai écrit 150 pages déjà / ça s'appelle dans la tête de mon père
237. Teko : oui / elle est très bien
238. Joro : dans la quoi ? dans la tête ?
239. Sophia : dans la tête de mon père
240. Teko : très bien / sauf que deux pages qui sont très / comment ça s'appelle / vexant / comme le / je suis Charly (*il rigole*)
241. Sophia : non // mais moi je connais pas mes grands parents / ses parents / donc j'ai créé des personnages
242. Teko : j'ai raconté une histoire / j'ai raconté une histoire / sur mon père / et c'est elle c'est resté dans sa tête / c'est l'histoire de mon père / c'était / il buvait bien / il buvait beaucoup d'accord / c'est pas un alcoolique / c'est un médecin // d'accord / c'est comme moi / mais je me souviens une fois qu'il est venu tellement soul / à la maison / qu'il est tombé (*il rigole*) en rentrant donc / aux toilettes je crois / il a perdu même ses dentiers dans les toilettes / et donc ça c'est resté dans Sophia dans la tête / et donc quand elle écrit elle dit
243. Sophia : j'en ai fait un balkanique qui boit
244. Teko : quand ma mère était enceinte / en train de accoucher / mon père était en train de se saouler
245. Sophia : non non il était à l'hôpital en train de travailler / et elle allait le retrouver à l'hôpital / c'est comme ça que ça commence
246. Teko : oui mais elle devait courir tout seule dans la nuit
247. Sophia : bah elle marchait seule
248. Teko : marchait seule dans la nuit pour accoucher
249. Sophia : bah oui c'est un roman / c'est un roman

250. Teko : (*il rigole*) donc ça c'est un truc // ça peut être vrai mais c'est pas vrai donc // est ce qu'il a bu ? / mais l'histoire qu'il a créé autour c'était un peu exagéré

251. Sophia : romancé ça s'appelle

252. Alexandra : c'est romancé

253. Teko : oui / c'est vrai / mais avec les noms

254. Sophia : je changerai les noms

(...)

255. Teko :

256. Sophia :

257. Teko :

258. Joro :

259. Teko :

260. Sophia :

261. Joro :

(...)

262. Teko : moi je dis je pardonne mais je n'oublie jamais je garde pas j'ai appris peut être je ne sais pas ça c'est peut être la seule chose qui est chrétien chez moi je ne veux pas garder un esprit négatif vers quelqu'un / je coupe ça n'existe plus mais je ne veux pas créer une émotion négative

263. Jean Michel : oui je suis comme toi

264. Teko : moi je me sens très bon (*on rigole*) non pour tout j'ai eu plusieurs trucs négatifs tu dois savoir que si tu t'occupes avec des choses négatives tu deviens négatif toi même donc c'est pas la peine / donc il y a un proverbe serbe je pardonne mais je n'oublie jamais

265. Joro : *ehiii* je pense que tu cites maintenant Kusturitsa

266. Teko : ça c'est Kusturitsa la fin du film

(...)

(à propos du livre que j'ai commencé à écrire sur la vie de mon père « dans la tête de mon père » / on explique à Jean Michel qui n'était pas au courant que j'avais écrit 150 pages pour l'instant sur l'enfance de Teko)

267. Teko : c'est pas / c'est tellement précis ce que tu as écrit tout / pas sur les deux pages

268. Sophia : c'est toutes tes histoires

269. Teko : en permanence les histoires sont très bien décrit et très profond très bon et c'est pour ça si c'était un peu n'importe quoi

270. Sophia : en tout cas les 4-5 personnes à qui j'ai fait lire ont beaucoup aimé

271. Teko : aimaient les deux pages

272. Sophia : non toutes les pages

(...)

273. Joro : il y a d'autres choses que tu peux mettre aussi qui sont intéressants quand même l'histoire de quelqu'un qui est avec ses amis dans un café et on voit un garçon qui veut traverser l'ambassade d'Italie et il va il appelle le police

274. Teko : oui donc on est tous les copains dans la rue et on parle à minuit et d'un seul coup il y a ambassade d'Italie au coin il y a un garçon qui sort sur le gris et il dit j'ai quitté la prison je me suis réfugié dans l'ambassade je sais pas quoi / mon frère est allé tout le monde est allé parce que on le connaissait c'était gens de in et le lendemain il y a la police qui m'appelle chez moi viens me voir donc je vais chez Stasi chez le chef de mon frère et donc il dit mais ton frère comment il peut être si con / je dis quoi / il dit tu sais vous étiez ensemble hier à minuit / où vous étiez ? je dis mais on se promenait (*il rigole*) tu sais pas ce que c'est et il dit oui vous étiez où / bon on était *rakorski* tu as vu quelque chose ? j'ai dit oui tout le monde a vu le garçon qui se cachait dans l'ambassade // et ton frère il a vu aussi ? j'ai dit bien sur il a vu aussi et pourquoi il a pas couru pour téléphoner pour dire qu'il a vu ? j'ai dit mais pourquoi ? parce que son copain est allé il a téléphoné il a dit moi je suis là j'ai vu mais XXX est là aussi mais il dit rien

275. Joro : après il a fait une carrière le con oui en Bulgarie si tu es salaud tu peux faire une carrière

276. Teko : mon frère c'est par le façon de dire de faire con ou il était con ou il faisait con qu'il était pas devenu homme du système / donc le seul moyen de devenir homme de système / tu peux pas refuser / parce qu'il était approché donc il était approché parce qu'il rassemblait beaucoup de gens autour de lui donc il avait beaucoup de relations donc les gens comme ça sont intéressants pour le système pour avoir des informations donc la seule chose c'est de faire le con / de faire le con / moi je peux te donner dans mon dossier c'est marqué peut jamais devenir un truc parce que il s'intéresse pas il s'intéresse à d'autres choses donc il est pas

277. Joro : tu as gardé les trucs sur ça
278. Sophia (à Joro) : toi aussi tu as
279. Joro : non Teko est allé en Allemagne pour prendre moi je dois
280. Sophia : mais en Bulgarie aussi tu as des dossiers
281. Joro : oui naturellement mais
282. Lili (à Joro) : tu peux avoir accès au dossier
283. Joro : comment ? mais naturellement je peux l'avoir / XXX est allé chercher son dossier et il a vu tous les gens qui l'ont dénoncé
284. Lili : c'est vrai ?
285. Sophia (à Teko) : même toi tu as un dossier en Bulgarie tu sais ça y'a pas qu'en Allemagne y'a en Bulgarie aussi c'est sur
286. Teko : je crois que le mien il est détruit
287. Joro : comment le tien est détruit ? je l'ai vu le tien
288. Lili : comment tu as vu ?
289. Joro : mais naturellement
290. Lili : d'Allemagne pas de Bulgarie
291. Joro : ah de Bulgarie tu sais pas si il est détruit
- (...)
292. Joro : tous les communistes bulgares qui étaient pas prorusse on lui trouvait des raisons de lui faire un procès et certainement tu dois savoir et on élimine XXX oui
293. Teko : donc ça doit être dans la ligne des russes sinon c'est jusqu'à aujourd'hui il y a un problème en Bulgarie
294. Joro : la fille de Jivkov Ludmila
295. Teko : elle a été éliminée parce qu'elle était probulgare et pas prorusse
296. Jean Michel : ah oui
297. Joro : elle a remonté le moral des bulgares elle a sorti tout le trésor des thraces dans le monde entière on a vu qu'il y a une culture
298. Teko : et ça on savait pas quand on était là on savait que la Russie
299. Joro : et un jour un matin avec un chauffeur de taxi paf / c'est XXX qui nous a dit
300. Teko : oui oui même son père savait qu'elle va être tuée

301. Jean Michel : comme dans le film le film dont on parlait sur les écoutes / comment ça s'appelle déjà ?
302. Sophia : la vie des autres
303. Teko : nous on savait pas ce que je vois aujourd'hui ce qu'il y a en Bulgarie moi je savais pas moi je connaissais Sofia Varna et point il y a peut être Teurnovo tu vois là il y a des trucs en Bulgarie exceptionnels on découvre aujourd'hui depuis 10 ans ça c'est depuis 10 ans ça ressort des choses qui sont des choses les plus exceptionnelles qu'il y a sur l'Europe mieux que en Grèce l'ancienne Grèce mais c'était interdit de le dire
304. Lili : elle a été tuée quand ?
305. Teko : en 87-88
306. Lili : avant l'ouverture
307. Teko : elle était ministre de la culture comme XXX elle a commencé à remonter le moral bulgare commencé à montrer ce qu'il y a en Bulgarie de dire qu'il y a de l'histoire qu'il y a une grande histoire et tout ça
308. Jean Michel : elle s'est faite écrasée par un taxi
309. Joro : non un taxi NON / elle était dans la voiture et il y avait un camion qui oui
310. Teko : mais c'était prévu parce qu'il y a tout est prévu parce qu'il y a tout est ressorti et même ils ont prévenu Jivkov que ça va se finir ta fille c'est le dernier jour de sa vie donc il y a des gens qui ont donné comment ça s'appelle
311. Lili : des informations

2.3.9.2. Joro seconde interaction :

Conversation du 12 avril 2015. Chez Timmy et Corine. A l'apéritif dans le salon, interviennent dans la conversation : Corine, Lili, Alexandra, Sophia et Joro. Sont en plus dans le salon mais ne participent pas et forment une autre conversation : Timmy, Teko, Boris

312. Corine : (*à propos de sa fille Karine*) elle va faire des concerts ukrainiens / des concerts un peu de slave

313. Alexandra : comme quoi sur deux enfants / y'en a un qui est plus attiré

314. Corine : mais les filles c'est peut être différent

315. Sophia : c'est possible oui

316. Alexandra (*à Corine*) : Timmy il parlait bulgare à vos enfants ?

317. Corine : oui oui

318. Alexandra : alors que Teko n'a jamais parlé bulgare ni à Sophia ni à Alex

319. Sophia (*à Lili*) : Joro non plus

320. Lili : non plus

321. Sophia : Arnaud c'est par l'école

322. Lili : Arnaud parle bulgare mais pas par son père

323. Alexandra : mais si vous aviez vécu tout le temps en France peut être qu'il aurait pas parlé bulgare

324. Lili : non il aurait jamais appris le bulgare

325. Alexandra : parce qu'il lui parle en français Joro (*Lili hoche la tête*) oui donc c'est parce qu'il a eu l'opportunité d'apprendre à l'école

326. Corine : alors moi j'ai mon petit dernier il a deux ans / il est français / tous les deux ils parlent que français Cyril parle français avec / et lui il va à l'école en Bulgarie maintenant sa première langue c'est le bulgare / il a deux ans et bien il parle bulgare le tout petit / des petits mots / pas des grandes phrases / alors ça les amuse parce qu'ils disent tiens on lui a parlé français et il parle bulgare en premier / et Maximilien alors lui il est parfait il parle les deux langues

- 327.Sophia : par exemple ton fils il s'appelle Cyril et ses enfants ils s'appellent comment ?
- 328.Corine : lui Maximilien / il a toujours fait le contraire de ce que voulait Timmy / Maximilien c'est autrichien Timmy il voulait des noms un peu plus / et Benjamin / Benjamin c'est juif / alors qu'on a aucune origine juive / Cyril il a pas de culture quand même au lieu d'appeler Adrien Aurélien il a été faire Benjamin
- 329.Alexandra : et ta fille ?
- 330.Corine : alors elle c'est Lucas et Émilie
- 331.Sophia : donc c'est international on va dire
- 332.Corine : oui par ce que à un moment donné on avait choisi je sais pas un prénom que les américains ils avaient du mal à prononcer alors elle a choisi Lucas comme ça c'est prononcé bien
- 333.Sophia : mais elle par contre ils sont bilingues français anglais mais pas bulgare
- 334.Corine : oui oh bah non ils vont quand même pas parler bulgare aux Etats Unis le petit par exemple il veut pas parler français alors que Karine parle français / il va à l'école donc il parle anglais alors au téléphone il me parle anglais
- 335.Sophia : et il a quel âge ?
- 336.Corine : 4 / et Maximilien qui est grand alors il dit plus rien lui / quand ils sont 7/8 ans au téléphone ils sont plus très loquaces / oui non / non mais c'est vrai que c'est bien la culture des langues quand les enfants sont bilingues / ça leur ouvre plus l'esprit et puis même pour apprendre plus tard ils sont mieux quand ils ont différentes langues je trouve
- 337.Sophia : oui c'est vrai Arnaud il parle bien bulgare
- 338.Lili : oui
- 339.Alexandra : et quand vous avez choisi le prénom Arnaud
- 340.Sophia : oui pourquoi Arnaud en fait
- 341.Lili : moi j'hésitais entre Thibaud et Arnaud et puis voilà c'était Arnaud
- 342.Corine : c'est joli Arnaud je préfère Arnaud que Thibaud
- 343.Alexandra : et son deuxième prénom c'est quoi ?
- 344.Lili : il en a pas
- 345.Alexandra : ah il en a pas
- 346.Corine : bah c'est obligatoire chez nous / trois prénoms en France
- 347.Alexandra : ah oui moi j'ai trois

- 348.Sophia : moi j'ai deux / mais il y a plein de gens qui ont un seul prénom / c'est pas obligé
- 349.Alexandra : un deuxième t'es obligé // Jean Dupont y'en a peut être 10 000 de Jean Dupont
(...)
- 350.Sophia : donc voilà c'est (*ma thèse*) sur ça
- 351.Corine : oui mais c'est intéressant / il y a des bulgares qui ont des choses intéressantes /
- 352.Sophia (*à Joro*) : par exemple est ce que tu racontes à Arnaud par exemple tes histoires d'avant ?
- 353.Alexandra : est ce que Arnaud est curieux ? parce que par exemple Alexandre est pas du tout curieux et Sophia est curieuse // Alexandre il demande jamais quelque chose
- 354.Corine : Joro je connais pas bien ton histoire parce que j'ai pas bien compris pourquoi t'as émigré puisque tu faisais parti du komsomol
- 355.Lili : tu connais pas Joro / si tu lui poses la question
- 356.Sophia : on est foutu
- 357.Alexandra : aie aie aie // on en a pour la journée // t'as des chambres ?
- 358.Joro : avec deux mots
- 359.Sophia : quand ça commence avec deux mots on est mal
- 360.Joro : l'Allemagne / en Bulgarie on m'a pris mon passeport / Moi j'aimais beaucoup Allemagne / j'étais là bas quelques années
- 361.Corine : quand tu étais étudiant ?
- 362.Joro : oui / je arrive en Bulgarie on me prend mon passeport on me dit tu vas regarder l'étranger en carte postal
- 363.Corine : ahh / ils t'ont fait des menaces
- 364.Joro : heureusement j'ai un ami qui était dans l'université et lui il était déjà un prof très haut dans le komsomol et il s'appelait SXXX il me dit je vais t'aider ne t'inquiète pas il y a une poste pour toi tu vas être secrétaire général parce qu'en Bulgarie secrétaire général de XXX de komsomol
- 365.Corine : tu étais avec XXX / la copine à Timmy XXX elle était quoi elle dans le
- 366.Joro : elle était dans le même bâtiment de tout le komsomol moi je me suis occupé de XXX et comme ça avec eux je voyageais en Roumanie en Yougoslavie mais pas parce que chaque année il y avait des courses et moi je pouvais pas aller en Turquie / je sais pas pourquoi / je sais pourquoi mais / bref / et à partir d'un moment je pouvais revenir de nouveau d'avoir un

passerport pour sortir / oui / mais je ne / pouvais pas sortir comme avant / je connais Pologne
Tchécoslovaquie DDR

367. Corine : tous les trucs communistes vous faisiez

368. Joro : j'étais obligé à un moment à une fête national entre bulgares et serbes / ça peut être
Sophia connaît / il y avait les deux villages qui se rassemblaient *kebebtcheta* et comme ça
j'ai traversé Yougoslavie et je suis parti

369. Corine : en Allemagne de l'Est alors

370. Joro : non comment en Allemagne de l'Est ? non

371. Corine : avant c'était l'Allemagne de l'Est

372. Joro : j'étais en Allemagne de l'Est officiellement oui

373. Lili : mais il a toujours voulu à l'Ouest Joro

374. Joro : oui / mon rêve était d'aller d'abord en Italie

375. Sophia : ah en Italie

376. Alexandra : son rêve c'était l'Italie

377. Corine : c'est pas évident tu sais à cette époque c'était compliqué hein / moi aussi Timmy il
m'en a raconté des histoires avec sa maman sa maman quand j'avais mes enfants ici il fallait
après elle passait des contrôles et puis elle me racontait que la viande chez nous c'était bien à
manger et tout et bas là bas ils notaient qu'elles disaient qu'en France la viande était plus
ceci cela / bon c'était

378. Alexandra : c'était des malades

379. Corine : oui des rapports pour tout tout des rapports / mais lui ces deux parents ils ont réussi
à venir parce que Timmy leur faisaient XXX

380. Sophia : et toi tu y allais

381. Corine : oui moi j'y suis allée même avant d'avoir mes enfants j'y suis allée / j'avais 18 ans
quand je suis allée en Bulgarie / on allait à *Kavacity*

382. Alexandra : c'est quoi *Kavacity*

383. Corine : *Kavacity* c'est un endroit où il y avait tous les toute la jeunesse bulgare / XXX on
allait tous à *Kavacity* là bas c'était beaucoup des artistes des artistes des gens de théâtre et
puis d'autres des peintres des gens qui faisaient des tapisseries enfin c'était tout un groupe de
jeunes et nous on était tous jeunes / je me souviens plus de ce qu'on faisait tu perds la
mémoire quand / bon enfin c'était sympa il y avait les petits feux de campement

384.Sophia : c'était vers la mer ?

385.Corine : oui c'était la mer mais il y avait rien à cette époque là c'était sauvage

(...)

386.Corine : d'abord maintenant je trouve que c'est pas bien d'immigrer parce que en fin de compte t'es plus heureux dans ton pays parce que regarde tous les gens qui viennent en France ils savent pas où ils mettent les pieds c'est le cas de le dire / bah oui mais tous ces gens là c'est des malheureux / ils dépensent des fortunes pour venir avec les passeurs et tout et ici ils vivent comme des chiens parce que ils savent pas ce que c'est

2.3.10. Interactions avec Teko

2.3.10.1. Teko première interaction :

Conversation enregistrée entre Teko et Sophia en 2011 dans le domicile de Teko et Alexandra dans le salon. J'avais demandé à mon père Teko de me relater les faits chronologiques de ses premières 30 années. Cet enregistrement date d'avant ma thèse, lorsque j'avais voulu écrire un roman basé sur la vie de mon père. Cette conversation devait m'aider à structurer dans le temps toutes les histoires que j'avais entendus depuis mon enfance pour m'aider à créer une sorte de canevas pour l'écriture de mon livre. Nous sommes l'après midi, dans le salon familial, après le déjeuner.

1. Sophia : et la maison de campagne vous y alliez tous les combien ?
2. Teko : on allait à partir du mois de mai quand il faisait beau on allait et tout l'été on restait là bas / sauf quand on allait à la mer
3. Sophia : et ton père était dans la maison de campagne
4. Teko : oui en été
5. Sophia : oui mais quand vous vous alliez à Varna lui restait à la maison de campagne
6. Teko : oui il restait parce que il était / ça c'est rare hein / il avait un permis de travailler privé / donc il faisait ça // mais ça c'est politique il faut pas en parler
7. Sophia : d'accord
8. Teko : donc quand tu dis ça quand le bulgare lit (*dit ?*) que le père pouvait travailler dans les années 50 privé / ils vont dire bah dis donc c'est un communiste dur et pur // la réalité c'est quoi / la réalité c'est médecin / il était médecin pendant / médecin / il était médecin et ses copains étaient anti communistes / ils étaient communistes pas anticommunistes / et quand il y avait la guerre ils ont été résistance et quand ils étaient touchés ses copains se cachaient

chez mon père et quand la guerre s'est finie ses copains lui ont protégé pour qu'il pas être tué par les communistes / par le peuple par ce qu'il y avait des nettoyages / donc c'était ça / c'était des amis l'un était pas communiste l'autres ont été communistes mais ils ont été restés amis / ils se sont aidés / c'est ça le histoire et ensuite ils sont venus de grands ministres en Bulgarie de grands de pouvoir de nomenclature et ils ont protégé quelque part de ne pas aller en camp et tout ça / c'est comme ça qu'on était protégé / c'est comme ça qu'on était aussi en Allemagne / c'est eux qui l'ont envoyé parce que lui il s'énervait toujours dans la rue il criait que ce sont des cons et ils ont dit écoute à la fin on peut plus te protéger on va te faire / à la fin on va t'arrêter et on va te tuer donc va partir et il l'ont envoyé en Allemagne

9. Sophia : et en Allemagne il avait pas de problème à dire tout ça
10. Teko : ah non parce qu'en Allemagne
11. Sophia : on pouvait être anti communiste
12. Teko : non il était pas anti communiste / il gueulait pas parce qu'il aimait bien les allemands // voilà donc ça c'est l'histoire mais c'est spécifique parce que si tu parles dis quelque chose mais pas total / c'est pose une question énorme / comment c'est possible que ils ont vécu comment ils ont vécu / comment c'est possible qu'il est parti en Allemagne avec les premières 8 personnes / 59 c'était la dictature pur et dur / dictature pour partir en Allemagne ou Berlin Est ouvert / il n'y avait pas de mur donc mur c'est 61 / donc ça signifie qu'on était pas communiste mais plus que nomenclature / or on n'était pas // mais c'est bizarre mais c'est comme ça
13. Sophia : donc ensuite Allemagne en 59 // Allemagne de l'Est
14. Teko : Berlin / Berlin c'est ouvert / c'est ouvert
15. Sophia : jusqu'en 61
16. Teko : jusqu'en 61 donc 61 moi je suis rentré au mois de juillet / ma mère était rentrée aussi pour vacances en été
17. Sophia : et XXX ?
18. Teko : et XXX et mon père ont été arrêtés dans l'ambassade bulgare
19. Sophia : et ils étaient en Allemagne quand ils se sont fait arrêter
20. Teko : oui et ils ont été par force ramenés en Bulgarie
21. Sophia : ah c'est parce que XXX il y a eu quelque chose

22. Teko : rien / mais pourquoi pour prendre la place de mon père qui était chef de l'hôpital et le chef de l'ambassadeur / son frère ou son cousin ou je ne sais pas qui a voulu avoir la place de mon père et donc c'est pour ça tac tac c'est facile dictature // on a arrêté en envoyé en Bulgarie
23. Sophia : et le type / celui qui voulait la place il était quoi allemand
24. Teko : non bulgare / le frère de ambassadeur de Bulgarie / ou le cousin d'ambassadeur de Bulgarie // c'est quoi tu écris ?
25. Sophia : non j'enregistre comme ça il y a plus d'information
26. Teko : le frère ou cousin / la famille
27. Sophia : et donc vous vous étiez là bas et eux ils sont arrivés
28. Teko : qui ?
29. Sophia : XXX et ton père
30. Teko : moi j'étais en vacances
31. Sophia : avec ta mère
32. Teko : non pas avec ma mère / j'étais en vacances ma mère était en Bulgarie mais elle devait rentrer et d'un seul coup on se retrouve tous les 4 à Sofia
33. Sophia : donc en juillet
34. Teko : non en aout / ils ont été arrêtés avant le mur qui a été bâti
35. Sophia : ah avant le mur
36. Teko : le 3 ou 10 aout ils ont été arrêtés
37. Sophia : et le mur s'est construit quand ?
38. Teko : le 13
39. Sophia : ah je savais pas que c'était au mois d'aout
40. Teko : le 13 aout 61
- (...)
41. Teko : donc j'ai terminé la terminale en 62
42. Sophia : donc tu avais passé ton bac
43. Teko : j'ai terminé / j'ai pas passé l'examen /// c'est grâce à ça que je suis pas allé soldat hahaha donc il y a des petits trucs / mais là n'écris pas c'est compliqué
44. Sophia : non mais que j'ai au moins le truc après je simplifie justement
45. Teko : oui

46. Sophia : et pourquoi pas soldat
47. Teko : parce que mon frère était soldat et en principe il y avait une loi que deux frères on pouvait avoir un des frères soldat pendant que l'autre n'est pas / un soldat l'autre pas soldat donc pas deux frères en même temps / donc mon frère était soldat en 62 / mon père était réhabilité disons parce que on était arrêté officiellement on a dit qu'on était espion je sais pas quoi / on sait même pas quoi mais bon espion
48. Sophia : par qui
49. Teko : mais c'était un truc dénonciation par l'ambassadeur qu'on était espion que mon père était espion et que c'est pour ça qu'il a été arrêté / en relation avec des capitalistes et alors donc il était réhabilité avec l'aide de ces copains de l'époque de la résistance et on nous a renvoyé à nouveau on nous a donné la liberté de revenir en Allemagne
50. Sophia : donc il a pas eu du tout le droit de travailler en Bulgarie mais il a eu le droit de travailler en Allemagne
51. Teko : quoi ?
52. Sophia : il avait le droit de retravailler en Allemagne ?
53. Teko : il avait le droit donc on pouvait sortir de Bulgarie / on nous a donné les passeports et on est parti à nouveau au mois de septembre 62 / en Allemagne et voilà
54. Sophia : et après
55. Teko : et voilà c'est pas mal de chose
56. Sophia : et ensuite tu étais en Allemagne toujours à Berlin maintenant Est
57. Teko : Berlin à l'époque c'est Est parce que il y avait le mur et donc on est en Allemagne Berlin Est et moi j'ai essayé de m'inscrire dans l'école de cinéma parce que j'avais pas le bac terminé et on pouvait s'inscrire sans bac terminé dans l'école de cinéma / si tu avais terminé terminale mais sans bac donc j'ai essayé de m'inscrire là / j'ai fait tout les / j'ai pris des cours et tout ça j'ai fait tout ce qu'il fallait faire et je me suis j'étais en principe inscrit mais par erreur on m'a dit que je suis pas inscrit parce qu'il y avait un autre bulgare donc c'est ça et après j'ai recommencé à faire le bac / j'ai passé le bac en Allemagne

(...)

58. Sophia :
59. Teko :
60. Alexandra :

- 61. Teko :
- 62. Sophia :
- 63. Teko :
- 64. Alexandra :
- 65. Teko :
- 66. Sophia :
- 67. Teko :
- 68. Alexandra :
- 69. Teko :
- 70. Sophia :
- 71. Teko :

(...)

- 72. Sophia : de 68 à 78 y'a plus que 10 ans donc qu'est ce qui s'est passé alors après tu es parti à l'ouest
- 73. Teko : non en 71 / donc j'ai terminé toutes les études
- 74. Sophia : de docteur
- 75. Teko : oui la thèse terminée et c'était la merde j'avais fini donc je devais aller en Bulgarie de nouveau
- 76. Sophia : ah parce que c'était un visa d'étude
- 77. Teko : non parce que oui visa d'étude donc marié ou pas marié là il faut faire le militaire / donc c'est la merde / donc c'était la merde marié ou pas marié tu dois faire le soldat et donc j'ai pas pris ma diplôme / je sais pas comment j'ai fait mais en tout cas je ne l'avais pas dans les mains / donc j'ai dit que je suis pas encore terminé / j'ai raconté des histoires de nouveau quelque chose

(...)

- 78. Teko : oui après l'été au mois de septembre // donc je devais rentrer en Allemagne de l'est pour aller chercher ma / je savais pas quoi / donc j'étais prêt pour fuir / oui j'étais pas fuir mais aller vers / oui je ne fuyais pas j'allais à l'ouest / j'étais prêt pour donc de ne pas / c'était carrément de la fuite
- 79. Sophia : d'accord donc là septembre et tout tu es en Bulgarie on sait pas pourquoi et éventuellement faire ton service militaire mais tu as dit que il te manquait un truc

80. Teko : il me manquait un truc donc j'ai essayé de voir comment je vais faire et j'ai préparé mon évasion vers l'ouest
81. Sophia : comment ?
82. Teko : mais en réfléchissant comment faire
83. Sophia : oui mais comment / c'était quoi ta technique
84. Teko : il y a pas de technique tu penses partir
85. Sophia : tu as pas un plan
86. Teko : non tu as pas un plan
87. Sophia : tu as pas un plan style tu pars demain
88. Teko : non tu réfléchissais à tu dois partir / donc c'est un moment de de quitter le pays pour l'ouest pour jamais retour / pour *never* retour / c'est pour ça ça s'appelle retour comment ça s'appelle
89. Sophia : *one way ticket*
90. Teko : donc c'est pour ça que j'ai jamais retourné donc là
91. Sophia : je l'avais noté un aller simple
92. Teko : ah oui / tu l'as effacé
93. Sophia : non (*et là je lis un morceau de ma préface*) et à un moment j'ai marqué *one way ticket*
94. Teko : non j'ai jamais vu
95. Sophia : si j'ai fait *one way ticket*
96. Teko : non
97. Sophia : si je te jure
98. Teko : non j'ai lu non // et donc voilà tac tac tac et là 71 d'un seul coup ta ta ta et c'est fini
99. Sophia : et c'est fini quoi
100. Teko : ça suffit pour toi jusqu'à là
101. Sophia : non / juste un dernier truc / et donc là t'as pris ton billet pour aller voir le truc avec ta mère
102. Teko : donc j'ai eu mon passeport pour aller à l'Ouest tu t'imagines
103. Sophia : tout seul ?
104. Teko : tout seul oui

(...)

105. Teko : j'étais habitant de l'Ouest je venais à l'Est pour visite (*il rigole*)
106. Sophia : et tu habitais à l'Est en fait
107. Teko : mais j'habitais à l'Est / mais ça tu peux pas l'expliquer personne peut comprendre
108. Sophia : trop compliqué // et après
109. Teko : et donc ça c'était 71-72 jusqu'au mois de mars là j'ai eu des propositions de faire des / de prolonger mon doctorat / de faire des jobs de grand patron et tout ça par la Stasi et tout parce que j'avais un grand diplôme / et le passeport quand ça s'est terminé mois de mars / j'ai fini mon certificat de diplôme et de doctorat et je suis resté à l'ouest ///
110. Sophia : pourquoi ?
111. Teko : pourquoi ?
112. Sophia : parce que sinon tu devais faire ton service militaire encore
113. Teko : non je devrais signer de travailler pour les sta / je sais pas pour
114. Sophia : mais si ton visa s'arrêtait qu'est ce qui se passait ?
115. Teko : au tout cas accepter de travailler pour le service qui m'était proposé là dans ma fonction en tant que docteur en cybernétique mais dans la fonction très spécifique d'espionnage industriel je ne sais pas quoi / ou je rentre en Bulgarie je ne sais pas ce que je devrais faire / en tout cas ce n'était pas mon ma vision / ma vision était différent / pas mon fantasme mais ma vision / ma vision était à l'ouest / liberté
116. Sophia : et donc là tu es resté à l'Ouest
117. Teko : je suis resté à l'Ouest
118. Sophia : mais illégalement
119. Teko : légalement
120. Sophia : ah légalement / illégalement ?
121. Teko : non illégalement parce que je n'avais plus de passeport
(...)
122. Teko : d'accord / nous on a terminé
123. Sophia : pas du tout
124. Teko : hahaha // non mais attend là tu as écrit encore ça c'est plusieurs chapitres // après on va continuer un jour
125. Sophia :
126. Teko :

127. Sophia :
128. Teko :
129. Sophia :
130. Teko :
131. Teko :
132. Sophia :
133. Teko :
134. Sophia :
135. Teko :
136. Sophia :
137. Teko :
138. Sophia :
139. Teko :
140. Sophia :
141. Teko :
142. Sophia :
143. Teko :
144. Sophia :
145. Teko :
146. Sophia :
147. Teko :
148. Sophia : d'accord / par contre sa mère la grecque / Paraskieva / elle parlait bulgare aussi
149. Teko : probablement oui
150. Sophia : lui il parlait grec ou pas ton père
151. Teko : non
152. Sophia : il parlait pas grec // il devait parler grec
153. Teko : oui mais je ne me souviens pas
154. Sophia : oui mais surement qu'il devait parler grec
155. Teko : à l'époque tu devais savoir que les relations entre parents et enfants ça n'existait pas
156. Sophia : on disait rien // ça c'est intéressant / j'aimerais bien faire une thèse sur ça / dit et non
dit dans les histoires de familles

157. Teko : ça existe mais très / c'est un grand amour mais sans relation //
158. Sophia : et c'est pour ça / est ce que justement / elle elle devrait parler grec avec son fils
159. Teko : je ne sais pas / on ne sait pas
160. Sophia : et toi tu la connaissais ?
161. Teko : non elle est morte en 40 ou 41 ou 42
162. Sophia : et donc ta grand mère elle avait jamais parlé avec Liliana
163. Teko : ça c'est ce que je sais par dire comment ça s'appelle / par ma mère // elle a jamais voulu parler avec ma mère devant ses copines / donc ses copines c'était grec aussi dans ce cas
164. Sophia : parce qu'il y a beaucoup de grecs en Bulgarie ?
165. Teko : euh oui certainement / on a été 100 ans sous les grecs
166. Sophia : enfin ça remonte
167. Teko : à mille ans // 100 ans quand tu es sous les grecs

2.3.10.2. Teko deuxième interaction :

Le 03 mars 2012, à table, à la maison. Teko, Alexandra, Sophia

168. Teko : donc il y avait mon père est parti / jack est mort

169. Sophia : mais vous êtes partis quand ?

170. Teko : décembre / le 23 décembre

171. Sophia : et vous êtes parti comment en avion ou en train

172. Teko : non / train

173. Sophia : c'est long quand même

174. Teko : deux jours deux nuits

175. Sophia : donc tu es arrivé à Noël ?

176. Teko : on est arrivé à Noël

177. Sophia : le jour de Noël ?

178. Teko : oui / Noël on est arrivé le 24 ou 25 / 25 ou 24

179. Sophia : donc tu es parti tout seul avec ta mère et ton frère

180. Teko : non avec ma mère et mon frère

181. Sophia : oui c'est ça et ton père était déjà parti

182. Teko : oui

183. Sophia : et vous aviez reçu des autorisations de partir

184. Teko : par ce que la famille

185. Sophia : mais c'était très rare de partir à ce moment là

186. Teko : ah oui là c'était stalinien / à l'époque

187. Sophia : à la pire période

188. Teko : à la pire période oui / et on était privilégié comme on dit

189. Sophia : parce qu'il était médecin et qu'il était parti parce que là bas il manquait de médecin

190. Teko : non / non / parce qu'il y avait quand il était pendant la guerre il a aidé de ces copains / et les copains ils ont été des communistes / et lui était pas communiste hein / et donc plus le temps passé / plus il commençait à gueuler et donc c'était presque on lui a dit on va t'arrêter

et tu vas disparaître on va pas pouvoir te protéger / et donc il vaut mieux que tu pars / quelque part on va te trouver / d'abord ils ont trouvé / parce qu'il s'énervait mon père / il s'énervait

191.Sophia : on peut s'imaginer

192.Teko : il gueulait un peu

193.Sophia : on peut s'imaginer

194.Teko : et alors il devait d'abord partir avec un bateau pour que comme médecin de bateau / donc médecin de bateau / bateau de pas de voyageur / bateau de commerce / pour deux ans et quelqu'un lui a piqué la place / quelqu'un avait des meilleures relations et tsac on lui a piqué la place / et alors on lui a dit écoute il y a une demande d'Allemagne pour quelques médecins on va te faire intégrer dans le groupe de médecin et tout le groupe c'était des communistes pur hein / huit / je sais qu'ils étaient huit / et le problème s'était après que mon père / parce qu'il était presque allemand / il parlait allemand comme un allemand / et il a eu la meilleure place / tu sais quand ils sont arrivés / ils devaient être placé à gauche à droite / et là il y a eu la jalousie des autres / tu t'imagines pas

195.Sophia : les autres ils étaient communistes / du parti et tout

196.Teko : oui c'est pour ça qu'on a été arrêté en 61 // donc deux ans plus tard retourné à cause de frère / cousin de l'ambassadeur qui a voulu avoir la place de mon père / il lui a dit au cas ou on lui arrête / la place va être libre et je vais lui prendre la place / et on les a arrêté

197.Sophia : et il a eu la place ?

198.Teko : non / parce que les allemands sont très / nous aimaient beaucoup / et nous aimons les allemands / les allemands nous aiment beaucoup / alors

2.3.10.3. Teko troisième interaction :

Le 28 février 2014 dans un restaurant à Paris. A table avec Teko, Alexandra, Bernard, Sophia.

199. Teko : qui sont en bas de la pyramide ont une certaine avantage parce qu'ils connaissent quelqu'un qui peuvent lui dire tu peux t'acheter un kilo de viande là bas / si tu es en dehors de la pyramide / l'information ne te revient trop tard / quand tu vas là bas il y a rien / donc tout le monde en dehors de cette pyramide essaye de rentrer dans la pyramide / mais tu rentres dans la pyramide tu deviens un soumis / et donc tu es d'accord avec / tu n'aimes pas ce qu'ils disent c'est pas ta philosophie / c'est pas ta / c'est pas ta vie / ton opinion / mais pour rester dedans / quand tu es avec ces gens là tu souris / tu fais le lèche cul / c'est comme ça // plus tu montes dans la pyramide plus tu as des avantages / parce que tu connais toujours quelqu'un plus haut / donc à la fin tu es parfait et les gens de l'extérieur ils sont dans la merde comme tu dis / donc tout le monde court pour rentrer dedans en disant « moi / si je rentre si je connais quelqu'un qui est déjà dedans je vais profiter au moins de manger ou d'avoir l'école / et là tu rentres dedans / quand tu rentres dedans tu restes dedans / tu as peur de dire / de sortir ton opinion parce que si tu donnes ton opinion réelle tu es chassé dehors et tu sais que dehors c'est pas bien / donc intérieur hein hein tu profites un petit peu de truc quand tu es en bas / quand tu es plus haut tu profites beaucoup // voilà ça c'est le système dictature

2.3.10.4. Teko quatrième interaction :

Diner avec Teko, Alexandra, Joro, Lili, Sophia, Bernard, le 9 novembre 2015. Nous parlons de comment on prenait les gens dans la rue pour les mettre dans les camps

200. Teko : (...) qui faisait les tris ou qui part où / et qu'il (*son frère*) a vu un homme mon père par hasard lui a soigné / parce que mon père était médecin / il lui a dit tu es le fils de le médecin / il a dit oui / bah il nous a appelé à la maison / et venez chercher votre fils / et tout le reste est parti dans les camps

201. Sophia : ah oui / je savais pas ça pour XXX

202. Teko : ah oui oui

203. Lili : ce qui est incroyable / c'est que jamais les parents en Bulgarie ne parlent de cette époque à leurs enfants / c'est une époque vraiment qu'ils veulent

204. Teko : ah oui oui

205. Alexandra : cacher / taire / taire

206. Sophia : c'est trop récent peut être

207. Joro : il y a quelque chose / on va / on va arrêter là mais / il y a quelque chose qu'on entend à la télévision / en France aussi / les juifs qui se sont échappés des camps ils n'ont jamais parlé de tout ce qu'ils ont eu / non c'est quelque chose

208. Teko : on parle pas

209. Sophia : il paraît que quand il y a un grand traumatisme / il y a trente ans de silence avant de pouvoir mettre des mots sur une situation traumatique

210. Lili : ah oui

211. Teko : mais par contre / Belene / les gens se rencontrent à Sofia / en Bulgarie il y a des réunions et tout ça des gens

212. Sophia : qui ont été dans les camps

213. Teko : qui ont été dans les camps // se rencontrent dans les camps / et il y avait un film / je l'ai dit à Joro / il y avait un film sur Belene / très très bon film / mais il montre pas / il montrait au début / comment / parce qu'il y a un journaliste qui est allé filmer les policiers

- qui étaient les policiers qui surveillaient les camps / les méchants // qui habitaient là bas dans le petit village et tu as vu comment ils parlaient on les interviewait / c'était très intéressante
214. Joro : mais c'est pas une film avec des acteurs
215. Teko : non non non / c'est un documentaire / on a fait un documentaire / mais juste après le changement quelqu'un est allé dans l'île là bas / il a filmé aussi les gens / il a cherché les gens qui sont vivants qui ont été des surveillants qui habitaient dans cette île
216. Lili : ils ont accepté de parler
217. Teko : c'était très intéressante / ils parlaient / ils parlaient pas c'était très intéressant
218. Sophia : moi j'ai un livre qui s'appelle au nom du peuple (*en fait « pour l'amour du peuple »*) / avec une grande préface de Tzvetan Todorov et c'est avec XXX
219. Teko : XXX / ami à nous
220. Sophia : c'est à l'intérieur de ce livre qu'il raconte ça / et en fait c'est l'histoire de quatre personnes qui ont été dans les camps entre une personne qui surveillait des personnes dedans et qui expliquaient comment ils se sont fait prendre comment ils ont vécu dans les camps
221. Teko : XXX était notre ami
222. Sophia : tu l'as lu ou pas ce livre
223. Teko : non
224. Sophia : je te le passerai parce que c'est passionnant / comment ils tapaient sous les pieds / sous la plante des pieds pour faire gonfler les plantes des pieds et ensuite ils devaient marcher pour retirer les traces / il fallait surtout pas que les gens sachent
225. Lili : qu'ils ne savent pas que ?
226. Sophia : qu'on les torturait sous les plantes des pieds comme ça il y avait pas de traces en fait
227. Teko : parce que quand on tape sous la plante des pieds ils gonflent et après il y a une piscine et tu marches sur les mains et les pieds / donc on te tape sur les pieds et les mains et ça fait très mal
228. Sophia : c'est ce qu'ils racontent
229. Teko : oui sur les mains et sur les pieds et après pour ne pas pour qu'il n'y est pas de traces / parce qu'il faut pas qu'il y est de traces et après il y a une piscine / une petite piscine et tous les gens qui ont été battus / tu les vois / je ne sais pas comme dans le film *midnight express* / il y a 50 personnes dans cette piscine / ils marchent comme ça pour que le sang ne se comment ça s'appelle / ne coagule pas / donc tu marches

230. Lili : attend c'est vraiment la torture plus cet esprit torturé après / c'est incroyable l'humanité / c'est fou
231. Teko : oui / donc par exemple XXX était à Sofia *bkeude ? na muskovska* / au centre de Sofia / *muskovka* / là il y a en bas une piscine comme ça / quand on te bat que tu marches / hihihi /
232. Joro : une seule parenthèse / parce que c'est pas très agréable tout ça / les policiers qui sont là bas dans cette île / camp / sont aussi des gens qui sont pénalisés / parce que dans leur village le policier dans une histoire / il a tiré une balle
233. Teko : il a violé
234. Joro : il s'est pris
235. Sophia : donc il est méchant en plus / il est rancunier
236. Teko : très méchant
237. Joro : et à partir de ce moment là tu peux t'imaginer / lui il est aussi comme un prisonnier seulement il est chef des prisonniers
238. Teko : et le pire / c'est à Lovetch / Lovetch c'est là où il y a la carrière de pierre / parce qu'on demandait au gens de porter les pierres d'un coté à l'autre et de retourner aller retour et si tu peux pas porter / si tu tombes tu es battu à mort
239. Sophia : (*à Joro*) mais toi tu as été
240. Teko : pas à Lovetch à Béléné // et après à Lovetch on les prenait dans le sac on les ramenés à Belene et à Belene on les a jetés dans le Danube ou on les donnait au porc
241. Alexandra : oh lala
242. Lili : vous êtes des sauvages
243. Teko : les porcs mangeaient
244. Lili : arrête Teko
245. Sophia : toi t'es resté combien de temps à Belene ?
246. Teko : (*à la place de Joro*) un an
247. Joro : moins que un an
248. Teko : presque un an quoi // il était pris dans le même jour que mon frère
249. Tout le monde : ah oui c'est vrai ?
250. Joro : oui
251. Sophia : mais toi t'avais pas de manteau

252. Teko : non il ferme la rue // il ferme la rue / il bloque la rue et tous les gens qui sont là on les prend pour exemple
253. Sophia : pour faire peur
254. Teko : et ça c'est pour faire peur au peuple pour les faire la dictature
255. Joro : pour les peurs ils ont réussi / Lili peut te dire / elle est allée voir mes parents avec la valise
256. Teko : haha oui avec la valise
257. Joro : et le téléphone / c'est elle qui m'a dit ils mettaient un coussin sur le téléphone
258. Alexandra : traumatisés
259. Joro : oui et ça continue maintenant par exemple XXX / il est sur écoute continuellement
260. Sophia : c'est sur
261. Teko : ah oui oui
262. Joro : ça tu sais très bien qu'il est sur écoute // ils n'ont pas changé le système
263. Teko : ils ont gardé le système
264. Lili : Joro quand il sait que quelqu'un est sur écoute // bon je vais pas te dire ça au téléphone
(Tout le monde rigole)
265. Lili : et je dis mais arrête Joro / je vais pas te le dire au téléphone
266. Alexandra : tu vois ce que je veux dire
267. Joro : hier j'ai dit il y a quelque chose que je dois te dire mais je peux pas te le dire *(Tout le monde rigole)*
268. Lili : mais à chaque fois tu me fais le coup toi aussi / quand tu es en Bulgarie et que tu as quelque chose d'important à dire
269. Teko : il dit attend Lili dit de ne pas le dire au téléphone
270. Sophia : et ton histoire de valise alors / ensuite tu es allée voir les parents de Joro / c'est ça avec la valise
271. Lili : voilà / et en même temps on est vite monté au grenier en plein silence / je parlais pas un mot de bulgare
272. Sophia : mais oui c'est ça ça devait être quelque chose // tu les avais déjà rencontré ou pas ses parents ?
273. Joro / Teko : non
274. Sophia : tu t'imagines la rencontre

275. Teko : oui / bravo Lili

276. Sophia : et alors ça s'est bien passé ?

277. Lili : bah oui

278. Teko : elle est là donc

279. Sophia : mais je veux dire tu es restée combien de temps / ça devait être quelque chose de rencontrer tes beaux parents

280. Lili : ah oui / c'est intéressant moi je suis heureuse d'avoir vécu et cette période et puis l'ouverture parce qu'on était là bas aussi à l'ouverture donc on a vu toute cette explosion et cette mafia des riches

(...)

281. Teko : *(En parlant d'un ami en commun qui est allé voter)* il est allé voter

282. Lili : il est allé voter

283. Sophia : à l'ambassade alors

284. Lili : parce qu'il a la double nationalité

285. Teko *(à Joro)* : toi aussi tu peux voter

286. Lili : non Joro n'a pas double nationalité

287. Teko : mais bien sûr tu as / tu es bulgare

288. Lili : non non non non / il n'a plus / lorsque tu étais en Bulgarie / non

(...)

289. Teko *(en parlant de son passeport bulgare)* : mais moi est ce que j'ai un appartement à Sofia ? non // j'ai donné mon adresse dans l'époque // moi sur mon passeport c'est l'adresse de Sofia où j'habitais

290. Sophia : ah / cette adresse là c'est la même ?

291. Lili : et tu l'as eu de où ton passeport ?

292. Teko : de l'ambassade

(...)

(Ne reste plus qu'à table Teko et Joro, ils continuent à parler tous les deux en français, pendant 2 minutes, puis cela tourne au bulgare, et même si on retourne autour de la table, ils restent en bulgare)

293. Lili : chu chu chu c'est l'esprit bulgare tout d'un coup hein / on a augmenté la conversation et le ton

(Mais ils continuent leur conversation en bulgare, et Teko va se mettre à traduire et à remettre dans le contexte ce qu'ils se racontaient tous les deux en bulgare)

294. Teko :

295. Joro :

296. Teko :

297. Joro :

298. Teko :

299. Lili :

300. Teko :

(...)

(Joro montre maintenant une photo de l'entrée de l'immeuble où habitait Teko)

301. Teko : ha / ça c'est l'entrée de chez nous

302. Sophia : ho non / Avec des tags partout

303. Teko : qu'est ce qui est marqué ?

304. Lili : c'est quoi Joro ?

305. Teko : c'est là où j'habitais // c'est l'entrée

306. Alexandra : oh mince

307. Teko : oui

308. Lili : mais vous les avez vu

309. Teko (*traduit les tags kolkoto ci teup / tolko ci i grozen*) : autant tu es con autant tu es aussi moche (*tout le monde rigole*)

310. Sophia : et en dessous c'est quoi / *kourvi* c'est quoi *kourvi* / *kourva* / mais *kourva* c'est pute

311. Teko : pute oui // pute tu n'as pas d'argent

312. Sophia : *kourvi pari niamach* / et après qu'est ce qu'il y a

313. Teko : et ça c'est le rez de chaussé où habitait le policier qui écrivait les rapports / chaque quand il y a un rez de chaussé

314. Sophia : *umri chumkar* / meurt / c'est quoi *chumkar* ?

315. Teko : *chumkar* c'est euh

316. Joro : c'est euh résistance

317. Teko : *chumkar* / c'est comme en français / les comment vous faites / c'est quoi

318. Alexandra : la révolution

319. Teko : non / les gens qui sont dans les bois / vous appelez comment
320. Bernard : maquis
321. Joro : oui le maquis
322. Teko : oui maquis maquis
323. Alexandra : maquisard
324. Joro : oui *choumkar* c'est exactement le maquisard
325. Teko : les fenêtres sont en train de tomber (*il rigole*) horreur
326. Lili : tu as vu les poubelles un peu en bas
327. Teko : non mais attends
328. Sophia (*à Joro*) : tu pourras m'envoyer la photo
329. Teko : et un seul photo / *niama drougi ? (il n'y en pas d'autres)*
330. Joro : j'ai enlevé l'autre
331. Teko : mais pourquoi
332. Lili : je ne sais pas si je les ai gardée
333. Sophia : ça c'est la porte
334. Teko : oui / et là où tu vois là c'était marqué le nom de mon grand père
335. Sophia : d'accord XXX
336. Teko : oui en dessous de ça / là il y a un truc blanc / là il y avait un plaque de mon grand père
/ c'était l'immeuble de mon grand père / mais elle est enlevée
337. Sophia : et c'était toujours le numéro 43
338. Teko : 43A oui
339. Sophia : et bein les tagueurs ils ont pas fait de jolies choses
340. Joro : oui parce que si il y avait les plaques / ton papa pouvait faire comme le roi bulgare / il
pouvait dire ça c'est à moi
341. Teko : mais il y avait les plaque / quand on était encore là il y avait les plaques // personne
n'enlevait / quand on était là c'était là // il a été enlevé prochainement il y a tout en blanc
encore
342. Joro : oui ?
343. Teko : oui maintenant c'est enlevé // *E be ski pod 43 (et bien regarde sous 43)*
344. Joro : oui tu sais ce que ça veut dire *umri chumkar* / il y a quelqu'un qui est communiste
345. Teko : dans l'immeuble

346.Joro : mais meurt

347.Teko : oui quelqu'un était qu'il habite là bas / mais ça c'est celui là qui est au premier qui a pris notre appartement

348.Joro : ça c'est un joueur de foot

349.Teko : c'est le fils d'un joueur de foot

350.Sophia : tu m'enverrais cette photo

351.Teko : et qu'est ce que tu vas faire

352.Sophia : bah / d'accord d'accord je vais le faire

353.Teko : toi tu as un nouveau téléphone Lili ?

354.Lili : non

2.3.10.5. Teko cinquième interaction :

Le 27 novembre 2015, nous parlons lors d'un diner, Teko, Alexandra et moi Sophia, du livre L'homme surveillé de Vesko Branev.

355. Teko : ouest / c'est Berlin c'est ouest / c'est comme si / c'est / Berlin était ouvert / quand tu vas à Berlin tu es à l'ouest // donc lui pour aller

356. Sophia : je te dirai parce que je l'ai lu pourquoi il est parti mais je pense qu'à l'origine il est d'une famille communiste

357. Teko : ah oui / mais après tu peux changer

358. Sophia : et ensuite il était là bas et puis l'ouest

359. Teko : oui / ça c'est normal // c'est comme le livre / tu as pas lu le livre de

360. Sophia : Markov ?

361. Teko : Markov / oui ça tu dois lire / je te l'ai donné ou pas

362. Sophia : oui je l'ai il est dans ma chambre / mais c'est encore trop compliqué pour lire

363. Teko : merde lis le / tu verras tu verras qu'est ce que c'était que le communisme / parce que lui il était il était vraiment après guerre 47 il est devenu le *komsomol* d'aller bâtir le communisme en Bulgarie et tout ça et il était écrivain aussi / et donc écrivain et tout ça et à un moment donné il a pas reçu les médailles de Lénine ou de je sais pas quoi / et il est parti vexé / c'est pour ça et quand il est parti vexé à Munich il a commencé à radio free Europe / contre le communisme / or pendant 20 ans il a profité

364. Sophia : mais comment il est parti ?

365. Teko : mais les gens comme ça pouvaient partir

366. Sophia : les gens qui étaient hauts placés tu veux dire

367. Teko : oui / donc et donc il a commencé à parler et il a écrit le livre / ça que je t'ai donné et on l'a tué / on a demandé dans une émission à la télé avec le chef de KGB chef de bulgare / comment KGB bulgare / chef des américains chef des français ou je ne sais pas quoi allemand / ils discutaient entre eux et lui on lui a demandé alors Markov le parapluie bulgare c'est vrai / il a dit oui les bulgares nous ont demandé si on a quelques choses contre de

éliminer quelqu'un qui était l'un des nôtres et qui a trahi et nous avons dit faites comme vous voulez

368.Sophia : et euh parce que quand j'ai regardé l'histoire du parapluie bulgare là il y a eu a Paris aussi un autre qui s'était fait

369.Teko : non mais là c'est un mensonge

370.Sophia : tu penses que c'était un mensonge ?

371.Teko : oui

372.Sophia : parce que j'ai lu l'histoire il y a même une radiographie où on voit que ça s'était planté dans l'os et tout / tu penses tu connais lui

373.Teko : non

374.Sophia : mais pourquoi vous vous connaissez pas entre bulgares alors qu'il n'y en a pas beaucoup / il y en a tellement peu de bulgares je pense à Paris / et même à l'époque

375.Teko : moi je suis allé / j'ai été invité à l'ambassade

376.Sophia : à l'époque ?

377.Teko : non il y a 3 ans 4 ans

378.Sophia : oui mais je veux dire à l'époque vous étiez vraiment pas nombreux

379.Teko : ou à l'époque

380.Sophia : dans les années 80 à Paris

381.Teko : j'étais pas en 80 à Paris // oui moi je connaissais XXX

382.Alexandra : t'étais pas dans les années 80 à Paris / t'étais pas dans les années 80 ? t'étais marié et tu avais des enfants

383.Teko : ah bon ? alors donc non je connaissais XXX / et XXX je connaissais l'autre là comment il s'appelle Christo / Joro / Christo c'est celui avec des cheveux blancs

384.Sophia : Christo avec les cheveux blancs / je connais pas

385.Teko : Timmy

386.Alexandra : et le grand là

387.Teko : euh oui euh oui Bobi

(...)

388.Sophia : ah et en fait j'ai jamais posé une question / ah Bobi / pourquoi il est venu en France ? il est parti comment / il a quitté comment ?

389. Teko : il a quitté avec un passeport / il est venu avec un passeport en Allemagne / de faire un voyage de touriste
390. Sophia : c'est vrai ?
391. Teko : oui // et donc il est allé d'abord en Allemagne et donc en Allemagne
392. Sophia : ça je savais pas tu vois
393. Teko : et donc en Allemagne et en Allemagne / non d'abord il est venu ici
394. Sophia (*à Alexandra*) : toi tu as vu un homme dans le judas / t'avais eu peur
395. Alexandra : oui parce qu'on m'avait pas prévenu
396. Teko : (...) il est venu à Paris / et moi j'ai dit écoute si tu restes restes mais je peux pas te donner plus qu'à manger donc et là il est rentré en Allemagne / moi j'ai dit c'est dur c'est pas / on était dans un studio
397. Alexandra : il a dormi plusieurs temps à la maison
398. Teko : oui j'ai dit on n'est pas on n'a pas mourir de faim mais c'est tout et donc c'est dur il faut travailler et il a dit d'accord donc je rentre / il est parti en Allemagne de nouveau
(...)
399. Sophia : et pourquoi il est parti de Bulgarie ?
400. Teko : ah il est parti / il était pas parti il est parti mais tout le monde veut partir et pas partir tu sais c'est pas
401. Sophia : oui parce que tu as la pression de la famille tu sais qu'ils vont se faire embêter
402. Teko : non lui il a pas de famille
403. Alexandra : il a sa sœur
404. Teko : il a sa sœur donc mais tout le monde désire veut avoir parce qu'ils s'imaginent qu'à l'ouest il y a l'argent qui tombe et tout ça mais personne n'ose le faire / oui ils pensent que je sais pas tout va bien / c'est un mélange entre liberté et rêve
405. Alexandra : bah c'est comme les réfugiés économiques
406. Teko : ah oui tout le monde est économique / y a personne n'est politique attend arrête // quand j'entends XXX par exemple
407. Sophia : XXX pourquoi il est parti ?
408. Teko : la même chose / il est parti pour faire l'ouest / mais lui il a dit qu'il était mal traité pour sa fois religion
409. Alexandra : ah lui c'était une raison de religion

410.Sophia : il était quoi ?

411.Teko : il dit qu'il est catholique (*on rigole*) et les catholiques sont pas très bien vus donc il pouvait pas exercer sa religion

(...)

412.Teko : donc les gens que tu vois à l'ouest quand tu vois des bulgares à l'ouest / donc tu étais pas amis avec eux en Bulgarie / tu dis bonjour ici mais c'est tu sais que tu étais en Bulgarie tu seras jamais amis avec donc tu deviens ami par obligation

413.Sophia : parce que c'est la communauté

414.Teko : et donc et moi j'ai refusé // parce qu'ils sont toujours entre eux / et moi j'ai refusé depuis le début en Allemagne / parce que eux ils sont négatifs / ils parlaient toujours contre / on était en Allemagne / ils parlent toujours contre les allemands / moi je dis mais si vous parlez contre les allemands allez y en Bulgarie / qu'est ce que pourquoi vous restez en Allemagne si vous n'aimez pas l'Allemagne

415.Alexandra : ton frère il était un peu comme ça

416.Teko : oui

417.Alexandra : quand il était en Allemagne il parlait contre les allemands / quand il était en Bulgarie il était contre les bulgares / en France contre les français / hein

418.Teko : oui oui

419.Alexandra : il était jamais satisfait

420.Sophia : c'est très bulgare ça à mon avis de critiquer

421.Teko : oui je me suis énervé toujours quand je l'ai vu ensemble quand toujours contre contre contre j'ai dit va te faire foutre

422.Sophia : et tu crois jamais les gens quand ils racontent leurs histoires // là par exemple tu as écouté le truc (*je parle toujours du livre L'homme surveillé de Vesko Braney*) tu pense que c'est pas forcément vrai ce qu'il raconte Vasco

423.Teko : parce que quand tu viens à l'ouest tu embellis un peu ou tu fais un peu dramatique ou pour te faire intéressant

424.Alexandra : donc toi il faut pas te croire vraiment parce que

425.Teko : si tu veux tu me crois pas

426.Alexandra : tu dois embellir la chose aussi

427. Teko : non pas du tout parce que mon histoire est tellement pleine que je dois même un peu réduire sinon c'est pas crédible

(Sophia rigole)

428. Alexandra : mais peut être qu'il y en a qui sont comme toi aussi

429. Teko : je les connais

430. Alexandra : tu connais pas tout le monde

431. Teko : non / non mais attends Sofia / j'te explique Sofia c'est un ville qui avait trente mille personnes il y a cent ans d'accord trente mille / et les descendants de ces trente mille personnes ont gardé le pouvoir jusque / pas pouvoir mais ils faisaient le noyau

432. Sophia : noyau dur de la ville

433. Teko : de la ville / donc sport / culture tout

(...)

434. Sophia : par exemple XXX il est de Plovdiv lui

435. Teko : ah bon ? je savais pas

436. Sophia : parce que l'histoire de son livre se passe à Plovdiv

437. Teko : lui il raconte des histoires / lui il dit qu'il était arrêté pour révolution / tu sais pourquoi il a été arrêté ? Jacky a été arrêté parce qu'ils ont fait un *hold up* dans une banque / ils ont été arrêtés mais il était anti allemand / juif

438. Sophia : oui tout le monde raconte des histoires parce qu'il faut bien raconter des histoires / parce qu'on attend que tu racontes des histoires aussi

439. Teko : lui il a trouvé / bien sûr qu'il a été arrêté et ensuite il a été mis je ne sais pas si il a été mis en *katset* ou pas / non pas *katset* parce qu'il était en Bulgarie / mais il était arrêté mais il a fait un *hold up* c'est pour ça qu'il a été arrêté pas pour autre chose / il a même été condamné à prison pour la vie ou je ne sais pas quoi pendant les allemands

(...)

440. Alexandra : oui mais les bulgares ils avaient pas d'argent

441. Teko : mais chacun dans la dictature chacun a argent un peu

442. Alexandra : donc par rapport je sais pas à ce que tu peux gagner en un mois

443. Teko : quand tu dis on a pas d'argent ça c'est les gens / non tout le monde a argent / je te donne un exemple / dans notre immeuble il y a trois étages / et tout le monde venait chez nous / parce que nous on avait plus d'argent que les autres / on avait pas beaucoup mais plus

que les autres et tous les trois étages venaient chez ma mère pour demander donne moi un leva deux leva je ne sais pas pour acheter des fruits ou du pain n'importe quoi / on était les riches qui donnent aux autres aux copains / et quand on devait percer le plafond pour mettre le chauffage centrale et l'eau chaude / il fallait payer mille leva / mille leva c'est énorme / c'était beaucoup / c'était dix salaires / un an de salaire // nous on a dit mille leva on peut pas / on a beaucoup mais on a beaucoup juste sur 50 /100 mais pas 1000 / tout les autres ont eu 1000 leva à sortir / et ils venaient chez ma mère donc on est devenu fou / et on a dit nous comme on était au premier étage / on ne permet pas de faire ça / vous allez pas avoir l'eau chaude ou vous payez pour nous et donc tout le monde a payé // parce que nous on donnait et eux ils avaient / mais ils gardaient / ils économisaient donc

444.Sophia : pas généreux

445.Teko : pas pas généreux / ils étaient généreux aussi mais on pensait qu'ils n'ont pas parce que tous les jours ils venaient chez ma mère / donc voilà et quand tu dis donne moi c'est pas prête moi

446.Alexandra : tu sais que tu le reverras jamais

447.Teko : c'est pas beaucoup / je ne sais pas un deux cinq un truc comme ça / et ça ça a été un exemple énorme pour moi /

(...)

448.Teko : /// donc voilà les histoires avec les bulgares / c'est très non les gens racontent les histoires mais ils embellissent un peu

449.Alexandra : mais est ce que toi / en étant sincère avec toi même est ce que tu crois tout ce que tu racontes

450.Teko : parce que si je raconte il y a aussi les bulgares qui écoutent ce que je dis et si je raconte des choses qui sont fausses tout le monde rigole / entre nous / donc par exemple quand Bebo dit quelque chose nous on sait qu'il raconte des histoires et on rigole et il se vexe

451.Alexandra : et quand toi tu racontes quelque chose / les gens aussi rigolent

452.Teko : personne ne rigole

453.Alexandra : et comment tu sais / peut être derrière ton dos

454.Teko : oh non même pas

455. Alexandra : ils disent ah il exagère ça s'est pas passé comme ça et / je sais pas / pourquoi il n'y aurait que toi qui raconterai les choses

456. Teko : parce que j'ai été élevé à l'étranger / parce que je suis sorti j'avais 15 ans donc j'ai appris j'ai appris j'ai appris différemment / donc j'ai pas la mentalité totale bulgare / peut être c'est ça la raison je ne sais pas peut être que je raconte pas / Joro Joro raconte pas des histoires faux / mais Joro il a rien à raconter / les choses racontées Joro c'est très intéressante / avant d'aller à Belene donc i-on sait qu'il était le grossiste mais il était seul un solitaire un solitaire

(...)

457. Teko : non non officiel officiel / il fallait raconter une histoire il fallait mentir / il fallait trouver les gens il fallait écrire des lettres / je lui ai dit toutes les procédures comment faire pour arriver là bas / parce que Allemagne de l'est c'était comme si c'était pas ouest parce qu'il y avait des frontières / mais la meilleure partie de l'est / donc tu peux pas aller comme ça

458. Sophia : et pourquoi la Suède

459. Teko : après il y a pour tous les bulgares ou les gens de l'est ont va en Allemagne ou en Suède parce que c'est le plus grand pays de la sécurité / comme vous dites en France / sécurité sociale / c'est vraiment l'Allemagne et la Suède / tu as sécurité on te donne argent tu es pas jeté dans la rue tu as pas besoin donc

460. Sophia : el dorado quoi

461. Teko : carrément el dorado / donc lui il est parti en Suède

462. Alexandra : pour aller en Suède c'est plus compliqué que pour aller en Allemagne / c'est loin

463. Teko : il faut passer

464. Sophia : et il est passé par où ?

465. Teko : l'Allemagne / toujours / tu passes par l'Allemagne pour aller en Suède /

Annexe 3 : INALCO

INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES
Pôle des langues & civilisations, 65 rue des Grands Moulins, 75013 PARIS

www.inalco.fr

LICENCE LLCER

LANGUES, LITTERATURES ET CIVILISATIONS ETRANGERES ET
REGIONALES

PARCOURS **BULGARE** (EUROPE EURASIE)



LE BULGARE À L'INALCO

Le bulgare est la langue officielle de la République de Bulgarie, parlée par environ huit millions de locuteurs. Comme toutes les langues slaves des pays orthodoxes, il s'écrit à l'aide de l'alphabet cyrillique.

Son histoire et sa position géographique font du bulgare une langue à part dans le groupe des langues slaves auquel il appartient (et plus précisément des langues slaves du sud), particulièrement intéressante à étudier, aussi bien par rapport aux langues slaves qu'aux langues balkaniques.

Au IX^e siècle, les événements et la clairvoyance politique de ses souverains ont permis au Royaume de Bulgarie d'accueillir les disciples des frères Cyrille et Méthode, créateurs des alphabets slaves, et d'être ainsi le berceau de la première langue littéraire slave et de la première littérature écrite dans cette langue – faite d'abord de traductions de textes sacrés et liturgiques, puis d'œuvres originales. A partir de là, elles allaient être diffusées en Serbie, dans la Russie de Kiev, etc.

Au cours de son histoire, le bulgare a perdu presque entièrement ses cas et est devenu une langue analytique, qui exprime les fonctions au sein de la phrase par des prépositions, tout comme le français. Il a développé très tôt un article défini postposé, et son système verbal, fondé sur l'opposition aspectuelle, est particulièrement riche avec, trait intéressant car quasiment unique en Europe, un mode médiatif. Un bon nombre de caractéristiques grammaticales et lexicales (nombreux emprunts au turc par exemple) le rapprochent singulièrement des autres langues balkaniques, telles que le roumain, le serbe, l'albanais, le grec moderne.

Le bulgare est actuellement la langue d'une littérature dynamique, d'un pays membre de l'Union européenne et qui a toujours entretenu des relations culturelles privilégiées avec la France.

L'INALCO est le seul établissement d'enseignement supérieur en France à offrir un cursus complet de bulgare, du niveau débutant au doctorat. Ces cours sont destinés à tous ceux qui s'intéressent à la Bulgarie, à sa langue et à sa culture. Aucune connaissance préalable n'est

requis¹. Les cours de langue sont assurés conjointement par des enseignants de langue maternelle française et bulgare et couvrent tous les aspects de l'apprentissage : grammaire théorique, exercices pratiques, prononciation, expression et compréhension écrites, expression et compréhension orales, lecture de textes de la presse et littéraires, version et thème.

Des enseignements d'histoire et de géographie de la Bulgarie, d'histoire de la littérature, d'apprentissage de la langue par le cinéma viennent les compléter.

LA BULGARIE ETANT MEMBRE DE L'UNION EUROPEENNE DEPUIS 2007, LES TRADUCTEURS DE ET VERS LE BULGARE SONT RECHERCHES.

1 Seule condition d'accès : être titulaire d'un baccalauréat ou d'un diplôme équivalent. Une bonne maîtrise du français écrit est fortement recommandée.

	Enseignements fondamentaux (langue, littérature, civilisation)	Enseignements transversaux et disciplinaires	Enseignements d'approfondissement disciplinaire ou de langue	Enseignements d'ouverture (libres)	TOTAL ECTS
	118 ECTS	20 ECTS	24 ECTS	18 ECTS	180
S 1	24 ECTS	3 ECTS	-	3 ECTS	30
S 2	24 ECTS	3 ECTS	-	3 ECTS	30
S 3	20 ECTS	4 ECTS	3 ECTS	3 ECTS	30
S 4	20 ECTS	4 ECTS	3 ECTS	3 ECTS	30
S 5	15 ECTS	3 ECTS	9 ECTS	3 ECTS	180
S 6	15 ECTS	3 ECTS	9 ECTS	3 ECTS	180

LICENCE DE BULGARE : LISTE DES ENSEIGNEMENTS

Codes UE & EC	Intitulés	ECTS	Volume horaire	Travail personnel
Semestre 1		30	221	
BUL1A10	Structure de la langue bulgare 1	6	32,5	
BUL1A10A	Grammaire bulgare 1 (G. Armianov)	3	13	
BUL1A10B	Exercices d'application - bulgare 1 (S. Gadjeva)	3	19,5	
BUL1A11	Pratique de la langue bulgare 1	10	78	
BUL1A11A	Compréhension et expression orale bulgares 1 (S. Gadjeva)	4	19,5	
BUL1A11B	Expression écrite et thème bulgares 1 (G. Armianov)	4	19,5	
BUL1A11C	Pratique de la langue bulgare : prononciation 1 (S. Gadjeva)	2	13	
	Les mots pour le dire : lexique bulgare 1 (E. Gueorguieva)			26
BUL1A12	Civilisation bulgare 1	8	52	
BUL1A03A	Histoire de la Bulgarie 1 (B. Lory) /	3	19,5	
BUL1A03B	Géographie de la Bulgarie 1 (B. Lory) (en alternance)			
BUL1A07A	Histoire de la littérature bulgare 1 (E. Gueorguieva)	2	13	
ECO1A03C	Introduction aux études balkaniques 1 (B. Lory)	3	19,5	
MET1A11	Méthodologie	1,5	19,5	
ANG1A11	Langue de travail 1	1,5	19,5	
BUL1A20	Ouverture : 1 EC au libre choix de l'étudiant	3	19,5	

Semestre 2		30	221	
BUL1B10	Structure de la langue bulgare 2	6	32,5	
BUL1B10A	Grammaire bulgare 2 (G. Armianov)	3	13	
BUL1B10B	Exercices d'application - bulgare 2 (S. Gadjeva)	3	19,5	
BUL1B11	Pratique de la langue bulgare 2	10	78	
BUL1B11A	Compréhension et expression orale bulgares 2 (S. Gadjeva)	4	19,5	
BUL1B11B	Expression écrite et thème bulgares 2 (G. Armianov)	4	19,5	
BUL1B11B	Pratique de la langue bulgare : prononciation 2 (S. Gadjeva)	2	13	
	Les mots pour le dire : lexique bulgare 2 (E. Gueorguieva)			26
BUL1B12	Civilisation bulgare et balkanique 2	8	52	
BUL1B03A	Histoire de la Bulgarie 2 (B. Lory) /	3	19,5	
BUL1B03B	Géographie de la Bulgarie 2 (B. Lory) (en alternance)			

BUL1B07A	Histoire de la littérature bulgare 2 (E. Gueorguieva)	2	13	
ECO1B03C	Introduction aux études balkaniques 2 (B. Lory)	3	19,5	
MET1B11	Méthodologie 2	1.5	19,5	
ANG1B11	Langue de travail 2	1.5	19,5	
BUL1B20	Ouverture : 1 EC au libre choix d l'étudiant	3	19,5	

Semestre 3		30	260	
BUL2A10	Structure de la langue bulgare 3	6	32,5	
BUL2A10A	Grammaire bulgare 3 (G. Armianov)	3	19,5	
BUL2A10B	Exercices de bulgare 3 (S. Gadjeva)	3	13	
BUL2A11	Pratique de la langue bulgare 3	6	84,5	
BUL2A11A	Compréhension et expression orale bulgares 3 (S. Gadjeva)	2	19,5	
BUL2A11B	Expression écrite et thème bulgares 3 (G. Armianov)	2	19,5	
BUL2A11C	Version et lecture de la presse bulgare 1 (E. Gueorguieva)	2	13	
	Les mots de la presse : lexicque bulgare 3 (E. Gueorguieva)			26
BUL2A12	Civilisation bulgare et balkanique 3	8	65	
BUL2A12A	Histoire de la littérature bulgare 3 (E. Gueorguieva)	2	13	13
BUL1A03A	Histoire de la Bulgarie 1 (B. Lory) /	3	19,5	
BUL1A03B	Géographie de la Bulgarie (alternance) 1 (B. Lory)			
ECO2A02C	Les Balkans sous l'Empire ottoman 1 (B. Lory)/	3	19,5	
ECO2A02D	Les Balkans à l'époque des nationalismes 1 (alternance) (B. Lory)			
INF2A11	Enseignements transversaux	4	39	
Informatique		1	19,5	
ECOTRA3	Enseignements disciplinaires	3	19,5	
1 EC au choix parmi les trois disciplines:				
	Linguistique			
LGE2A02B	La langue et ses usages			
LGE2A02A	Les langues du monde			
	Histoire et sociétés			
HIS2A02	Méthodologie de l'histoire 1 - B. Drweski			
ETH2A01	Ethnologie européenne 1 - C. Zervudacki			
	Littératures, arts et cultures			
LIT2A03	Introduction à la théorie littéraire 1 - A. Prstojević			
HIS2A03	Introduction à l'histoire culturelle - C. Servant			
BUL2A15	Approfondissement disciplinaire : 1 EC au choix	3	19,5	
	Linguistique			
LGE2A02B	La langue et ses usages (<i>si non choisi dans la liste des transversaux</i>)	3	19,5	
LGE2A02A	Les langues du monde (<i>si non choisi dans la liste des transversaux</i>)	3	19,5	
	Littératures, arts et cultures européens			
ECO2A01C	Cinéma de l'Est 1 - D. Lengyel	3	19,5	
LIT2A03	Introduction à la théorie littéraire 1 - A. Prstojević	3	19,5	

HIS2A03	Introduction à l'histoire culturelle - C. Servant (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
Histoire et sociétés européennes				
HIS2A02	Méthodologie de l'histoire 1 - B. Drweski (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ETH2A01	Ethnologie européenne 1 - C. Zervudacki (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ECO2A01F	Histoire de l'Europe centrale habsbourgeoise au XIX ^e siècle 1 -	3	19,5	
HEB2A05	É. Boisserie	3	19,5	
RUS2A19A	Histoire du sionisme 1 - R. Cohen-Muller	3	19,5	
RUS2A05E	Histoire de la Russie-URSS au XX ^e siècle 1 - A. de Tinguy	3	19,5	
TUR2A05A	La question nationale avant l'éclatement de l'URSS - T. Ter Minassian	3	19,5	
	Histoire de l'Empire ottoman 1 - M. Anastassiadou			
BUL2A20	Enseignement d'ouverture : 1 EC au libre choix de l'étudiant	3	19,5	

Semestre 4		30	260	
BUL2B10	Structure de la langue bulgare 4	6	32,5	
BUL2B10A	Grammaire bulgare 4 (G. Armianov)	3	19,5	
BUL2B10B	Exercices de bulgare 4 (S. Gadjeva)	3	13	
BUL2B11	Pratique de la langue bulgare 4	6	84,5	
BUL2B11A	Compréhension et expression orale bulgares 4 (S. Gadjeva)	2	19,5	
BUL2B11B	Expression écrite et thème bulgares 4 (G. Armianov)	2	19,5	
BUL2B11C	Version et lecture de la presse bulgare 2 (E. Gueorguieva)	2	13	
	Les mots de la presse : lexique bulgare 4 (E. Gueorguieva)			26
BUL2B12	Civilisation bulgare et balkanique 4	8	65	
BUL2B12A	Histoire de la littérature bulgare 4 (E. Gueorguieva)	2	13	13
BUL1B03A	Histoire de la Bulgarie 2 (B. Lory) /	3		
BUL1B03B	Géographie de la Bulgarie 2 (alternance) (B. Lory)		19,5	
ECO2B02C	Les Balkans sous l'Empire ottoman 2 (B. Lory)/	2		
ECO2B02D	Les Balkans à l'époque des nationalismes 2 (en alternance) (B. Lory)			
IN2B11	Enseignements transversaux	4	39	
INF2B11A	Informatique	1	19,5	
ECOTRA4	Enseignements disciplinaires	3	19,5	
1 EC au choix parmi les trois disciplines :				
	Linguistique			
LGE2B02A	Morphosyntaxe			
LGE2B02B	Sémantique et structuration du langage			
	Histoire et sociétés			
HIS2B02	Méthodologie de l'histoire 2 - B. Drweski			
ETH2B01	Ethnologie européenne 2 - C. Zervudacki			
	Littératures, arts et cultures			
LIT2B03	Introduction à la théorie littéraire 2 - A. Prstojević			

HIS2B03	Histoire des idées en Europe – C. Folschweiller			
BUL2B15	Approfondissement disciplinaire : 1 EC au choix	3	19,5	
	Linguistique			
LGE2B02A	Morphosyntaxe (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
LGE2B02B	Sémantique et structuration du langage (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
	Littératures, arts et cultures européens			
ECO2B01C	Cinémas de l'Est 2 - D. Lengyel	3	19,5	
LIT2B03	Introduction à la théorie littéraire 2 - A. Prstojević (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
HIS2B03	Histoire des idées en Europe – C. Folschweiller (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ECO2B01E	Musiques d'Europe centrale et orientale – S. Sawas et M. Nitttis	3	19,5	
	Histoire et sociétés européennes			
HIS2B02	Méthodologie de l'histoire 2 - B. Drweski (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ETH2B01	Ethnologie européenne 2 - C. Zervudacki (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ECO2B01F	Histoire de l'Europe centrale habsbourgeoise au XIX ^e siècle 2 -	3	19,5	
HEB2B05	É. Boisserie	3	19,5	
RUS2B19B	Histoire du sionisme 2 - R. Cohen-Muller	3	19,5	
RUS2B05E	Histoire de la Russie-URSS au XX ^e siècle 2 - A. de Tinguay	3	19,5	
TUR2B05A	La question nationale après l'éclatement de l'URSS – J. Radvanyi	3	19,5	
	Histoire de l'Empire ottoman 2 – M. Anastassiadou			
BUL2B20	Enseignement d'ouverture : 1 EC au libre choix de l'étudiant	3	19,5	

Semestre 5		30	234	
BUL3A10	Grammaire bulgare 5	5	39	
BUL3A10A	Grammaire bulgare 5 (G. Armianov)	3	13	
BUL3A10B	Thèmes d'application du bulgare1 (S. Gadjeva)	2	13	13
BUL3A11	Pratique de la langue bulgare 5	4	58.5	
BUL3A11A	Culture et pratique de la langue bulgare par le cinéma 1 (S. Gadjeva)	2	19,5	
BUL3A11B	Lecture de la presse bulgare (E. Gueorguieva)	2	13	
	les mots de la presse : lexicque bulgare 5 (E. Gueorguieva)			26
BUL3A12	Civilisation bulgare et balkanique 5	6	39	
ECO2A02C	Les Balkans sous l'Empire ottoman 1 (B. Lory) /	3	19,5	
ECO2A02D	Les Balkans à l'époque des nationalismes 1 (alternance) (B. Lory)			
ECO2A02G	Les Balkans dans l'entre-deux-guerres 1 (B. Lory)	3	19,5	
ECOTRA5	Enseignements disciplinaires			
1 EC au choix parmi les trois disciplines:		3	19,5	
	Linguistique			
LGE3A01B	Syntaxe (prérequis: Morphosyntaxe)			
LGE3A04	Typologie générale des langues			
	Histoire et sociétés			

ECO3B01A ECO3A01D	Géopolitique de l'Europe 1 – C. Durandin Économie, sociétés et institutions en Europe centrale et orientale 1 – A. Slim			
Littératures, arts et cultures				
LIT3A07 LIT3A05	Principes de théorie de la traduction – P. Bilos Initiation à la littérature comparée – A. Kányádi			
Anthropologie et oralités				
ANT3A02	Oralité : approche méthodologique 1 – U. Baumgardt			
BUL3A15	Approfondissement disciplinaire : 3 EC au choix	9	58,5	
Linguistique				
LGE3A01B LGE3A04 LGE3A05 LGE3A06 RUS3A05S	Syntaxe (prérequis : Morphosyntaxe) (<i>si non déjà choisi</i>) Typologie générale des langues (<i>si non déjà choisi</i>) Atelier de description linguistique 1 Initiation à une autre langue de l'INALCO Vieux slave et langues slaves	3 3 3 3 3	19,5 19,5 19,5 19,5 19,5	
Littératures, arts et cultures européens				
LIT3A07 LIT3A05 LIT3A06 LIT3A04	Principes de théorie de la traduction – P. Bilos (<i>si non déjà choisi</i>) Initiation à la littérature comparée – A. Kányádi (<i>si non déjà choisi</i>) Le roman européen au XX ^e siècle 1 - A. Prstojevic Littératures russe et européennes 1 - C. Géry	3 3 3 3	19,5 19,5 19,5 19,5	
Histoire et sociétés européennes				
ECO3B01A ECO3A01D ECO3A02A ECO3A01E HEB3B56A RUS3A05H RUS3A05Q ECO3A01B	Géopolitique de l'Europe 1 - C. Durandin (<i>si non déjà choisi</i>) Économie, sociétés et institutions en Europe centrale et orientale 1- A. Slim (<i>si non déjà choisi</i>) Les voyageurs dans les Balkans 1 - C. Zervudacki L'Europe centrale dans l'entre-deux-guerres 1 (É. Boisserie) Histoire des Juifs d'Europe 1 - A. Grynberg La Russie et le monde 1 - A. de Tinguy Économie de la Russie 1 - J. Vercueil Transitions en Europe post-communiste 1 – O. Perrot	3 3 3 3 3 3 3 3	19,5 19,5 19,5 19,5 19,5 19,5 19,5	
Anthropologie et oralités				
ANT3A02 ECO3A02C	Oralité : approche méthodologique 1 – U. Baumgardt (<i>si non déjà choisi</i>) Anthropologie balkanique – F. Bouchereau	3 3	19,5 19,5	
BUL3A20	Enseignement d'ouverture : 1 EC au libre choix de l'étudiant	3	19,5	

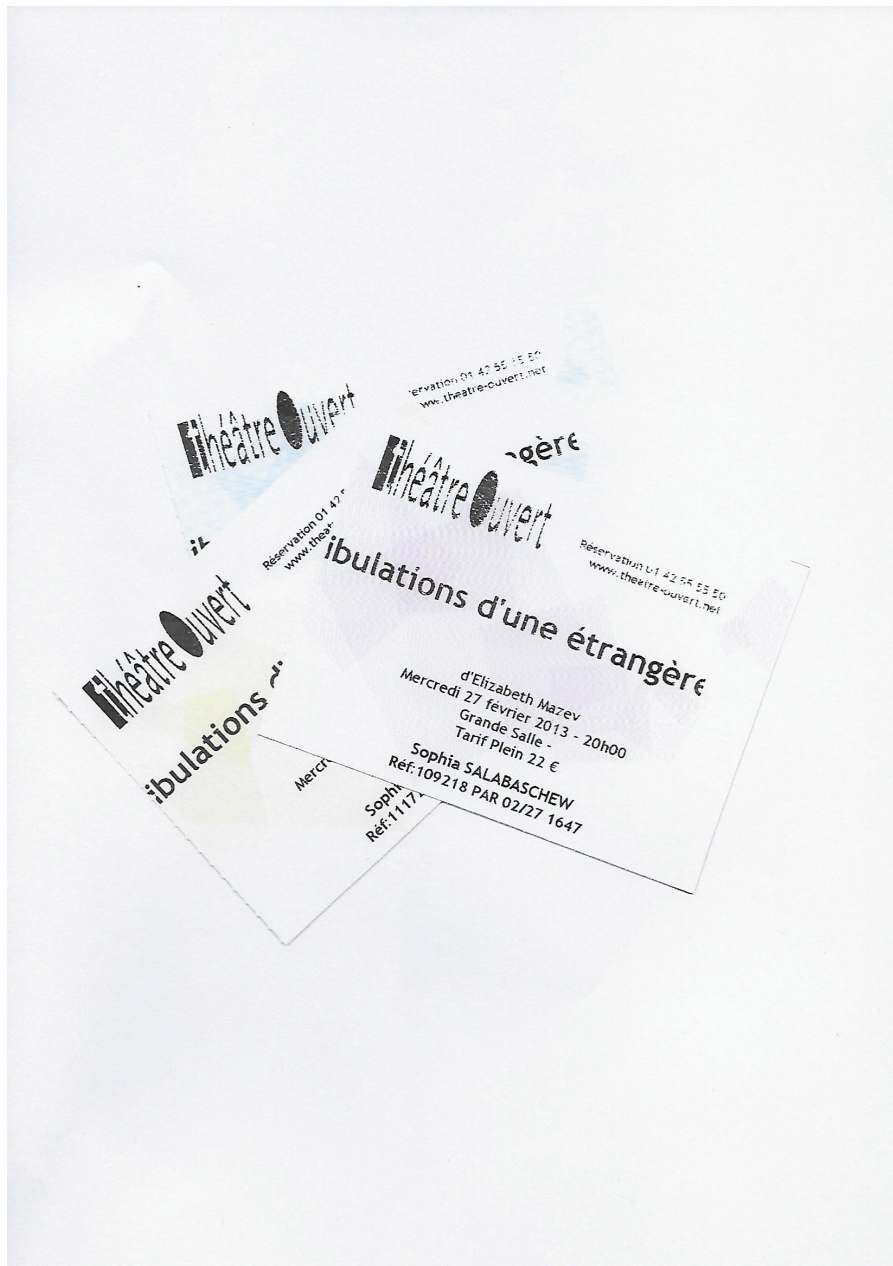
Semestre 6		30	247	
BUL3B10	Grammaire bulgare 6	5	39	
BUL3B10A BUL3B10B	Grammaire bulgare 6 (G. Armianov) Thèmes d'application du bulgare 2 (S. Gadjeva)	3 2	13 13	13
BUL3B11	Pratique de la langue bulgare 6	4	58,5	
BUL3B11A BUL3B11B	La littérature bulgare contemporaine par les textes (E. Gueorguieva) Les mots de la littérature : lexicque bulgare 6 (E. Gueorguieva) Culture et pratique de la langue bulgare par le cinéma 2 (S. Gadjeva)	2 2	13 26 19,5	26
BUL3B12	Civilisation bulgare et balkanique 6	6	39	

ECO2B02C	Les Balkans sous l'Empire ottoman 2 (B. Lory) /	3	19,5	
ECO2B02D	Les Balkans à l'époque des nationalismes 2 (alternance) (B. Lory)			
ECO2B02G	Les Balkans dans l'entre-deux-guerres 2 (B. Lory)	3	19,5	
ECOTRA6 Enseignements disciplinaires				
1 EC au choix parmi les trois disciplines:		3	19,5	
Linguistique				
LGE3B05	Dynamique historique des langues			
LGE3B04	Dynamique des contacts de langues			
Histoire et sociétés				
ECO3B01A	Géopolitique de l'Europe 2 - C. Durandin			
ECO3B01D	Économie, sociétés et institutions en Europe centrale et orientale 2 - A. Slim			
Littératures, arts et cultures				
LIT3B03	Initiation aux théories françaises de la traduction littéraire- M. V-Nikolov			
LIT3B05	Littératures européennes - cours collectif			
Anthropologie et oralités				
ANT3B02	Oralité : approche méthodologique 2 - U. Baumgardt			
BUL3B15 Approfondissement disciplinaire : 3 EC au choix		9	58,5	
Linguistique				
LGE3B05	Dynamique historique des langues (<i>si non choisi dans la liste des transversaux</i>)	3	19,5	
LGE3B04		3	19,5	
LGE3B03	Dynamique des contacts de langues (<i>si non choisi dans la liste des transversaux</i>)	3	19,5	
LGE3B06		3	19,5	
RUS3B05S	Atelier de description linguistique 2 Initiation à une autre langue de l'INALCO Vieux slave et langues slaves			
Littératures, arts et cultures européens				
LIT3B03	Initiation aux théories françaises de la traduction littéraire - M. Vrinat-Nikolov (<i>si non déjà choisi</i>) → 2016/2017 : TRL4B03A Pratique de la	3	19,5	
LIT3B05	traduction, M1 (Pauline Fournier)	3	19,5	
LIT3B06	Littératures européennes - cours collectif ANT3A02)	3	19,5	
LIT3B04	Le roman européen au XX ^e siècle 2 - A. Prstojevic Littératures russe et européennes 2 - C. Géry	3	19,5	
Histoire et sociétés européennes				
ECO3B01A	Géopolitique de l'Europe 2 - C. Durandin (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ECO3B01D	Économie, sociétés et institutions en Europe centrale et orientale 2- A. Slim (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ECO3B02A	Les voyageurs dans les Balkans 2 - C. Zervudacki	3	19,5	
ECO3B01E	L'Europe centrale dans l'entre-deux-guerres 2 (É. Boisserie)	3	19,5	
HEB3B56A	Histoire des Juifs d'Europe 2 - A. Grynberg	3	19,5	
RUS3B05H	La Russie et le monde 2 - A. de Tinguy	3	19,5	
RUS3B05Q	Économie de la Russie 2 - J. Vercueil	3	19,5	
ECO3B01B	Transitions en Europe post-communiste 2 - O. Perrot	3	19,5	
Anthropologie et oralités				
ANT3B02	Oralité : approche méthodologique 2 - U. Baumgardt (<i>si non déjà choisi</i>)	3	19,5	
ECO3B02B	Les oralités balkaniques - F. Bouchereau	3	19,5	
BUL3B20 Enseignement d'ouverture : 1 EC au libre choix de l'étudiant		3	19,5	

Annexe 4 : Théâtre

4.1. Tribulation d'une étrangère d'origine.

Elizabeth Mazev



4.1.1. Programme



théâtre Ouvert

CENTRE NATIONAL DES DRAMATURGIES
CONTEMPORAINES

Spectacle

Les Tribulations d'une étrangère d'origine

d'Elizabeth Mazev

mise en scène et scénographie François Berreur

avec Elizabeth Mazev

lumières François Berreur, Bernard Guyollot

costumes Nathy Polak

musique Christian Girardot, d'après la chanson populaire

Mon pays, ma Bulgarie

assistante à la mise en scène Marie Delaby

Construction du décor - Atelier du Nouveau Théâtre

(CDN de Besançon - Franche-Comté)

Enregistrement - Studio Le Zèbre (Besançon)

Création bande-son - Pascal Flamme

Version scénique de *Mémoire pleine*

12 février
2 mars 2013

lundi à 20h
mardi à 19h
mercredi au samedi
à 20h
matinée le samedi à
16h
relâches exceptionnelles
le vendredi 15 février
et
le samedi 2 mars à 16h

Elizabeth Mazev et François Berreur ont travaillé à Théâtre Ouvert une première version de *Mémoire pleine*, en 2010, dans le cadre de l'EPAT. Ce texte a fait l'objet d'une commande de France Culture (2010) diffusée en septembre 2011, avant sa publication aux Ed. Les Solitaires Intempestifs.

Les premières représentations du spectacle *Les Tribulations d'une étrangère d'origine*, ont eu lieu au Festival *Mettre en scène*, à Rennes en novembre 2012 et au Nouveau Théâtre de Besançon du 5 au 9 février 2013.

un événement
Télérama

Production Compagnie Les Intempestifs, coproduction Théâtre Ouvert - Paris, avec le soutien du Centre Dramatique National Besançon Franche-Comté. Remerciements au TNP pour le prêt d'éléments de costumes

Les Tribulations d'une étrangère d'origine d'Elizabeth Mazev

Elizabeth Mazev raconte l'histoire d'une petite fille née en France de parents réfugiés politiques bulgares. Seule en scène, la comédienne rejoue des scènes de sa vie, de ses trois ans et demi à l'âge adulte : la chanson bulgare chorégraphiée par sa mère pour le spectacle de fin d'année, les longs périple estivaux en DS break passés à tourner autour de la Bulgarie, sans pouvoir pénétrer «le plus fidèle satellite de l'Union soviétique», le voyage décevant, plus tard, dans un pays qui s'engouffre dans le capitalisme sauvage, où elle cherche à retrouver ce que tous les Bulgares tentent de fuir ...

*Il y a ce que les parents racontent
et il y a ce dont on se souvient.
Il y a aussi ce dont on croit se souvenir
ou dont on se souvient par les autres.
Il y a ce qu'on ne veut pas oublier
et ce qu'on voudrait pas avoir connu.
Il y a la patrie des parents, et celle où
naissent les enfants.
Il y a la patrie commune, et la patrie imaginaire.
Il y a ce qu'on s'approprie et ce qu'on nous
lègue de force.
Chaque histoire est banale mais toute
histoire est singulière.
Elle tente de raconter le monde.
On écrit sa légende personnelle, on tisse
son histoire minuscule, on arrange sa vie
comme on dit «arranger un bouquet».*

E. Mazev

Comédienne et auteure dramatique, Elizabeth Mazev est diplômée en langues étrangères appliquées. Elle se forme au théâtre en suivant des cours à L'école de La Belle de Mai. Montée à Paris à vingt ans, avec son ami d'école communale Olivier Py, elle commence par écrire et jouer ses propres textes, qu'il met en scène.

Outre leur collaboration régulière, elle a travaillé avec Jean-Luc Lagarce, François Rancillac, Giorgio Barberio Corsetti, Jean-Pierre Vincent, Claude Buchwald, Valère Novarina, Caterina Gozzi, Gregory Motton, Bernard Sobel, François Berreur, Thomas Quillardet, Jeanne Candel, Marion Guerrero, David Lescot, Monica Espina

En mars 2013, elle jouera dans *Le Système de Ponzi*, de David Lescot, mise en scène par l'auteur.

Ses textes sont publiés aux Editions *Les Solitaires Intempestifs* : *Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres...* (1989), *Les Drôles* (1992), *Les Cigales* (2004) et *Mémoire pleine (suivi de) l'artiste maudit* (2011).

François Berreur

François Berreur a été le plus proche collaborateur artistique de Jean-Luc Lagarce, au sein de la compagnie le Théâtre de la Roulotte. Ensemble, ils ont fondé la maison d'édition *Les Solitaires Intempestifs*, en 1991, dont il est encore aujourd'hui le directeur littéraire. Il est aussi le fondateur du site internet theatre-contemporain.net.

Il a mis en scène des textes de Rodrigo Garcia, Ionesco, Serge Valletti et Lagarce : *Music-hall*, *Le voyage à La Haye*, *Le Bain* (triptyque *Le Rêve de la veille*), *Juste la fin du monde*, *Les Règles du savoir vivre dans la société moderne*, et, à Théâtre Ouvert et en tournée, *Ebauche d'un portrait*, d'après le *Journal* de Jean-Luc Lagarce, avec Laurent Poitrenaux. Ce spectacle a été joué au Festival d'Avignon 2011 pour les 40 ans de Théâtre Ouvert.

prochains rendez-vous

Rencontre

Traits d'union
en partenariat avec
la Bibliothèque nationale de France

André Marcon
invite
Pascal Rénéric

Après deux cycles de rendez-vous consacrés à l'histoire du théâtre où auteurs, puis metteurs en scène, passaient le témoin aux invités de leur choix, c'est au tour de comédiens, motivés par la création contemporaine, de passer le relais.

Lundi 18 février à 18h30
à la BnF - Site Richelieu, salle des commissions
5, rue Vivienne - Paris 2e

Entrée libre sur réservation

Rencontre

Théâtre'ouvert'icales
en partenariat avec
les éditions Verticales

Rencontres animées par Yves pagès, directeur de la collection, et Jeanne Guyon, autour de nouvelles écritures littéraires ponctuées de lectures de romans à paraître, par les auteurs ou des comédiens.

Soirée "avant-première" avec
Alban Lefranc
autour de son roman
Le ring invisible
(parution en mars 2013)
lecture par
Marcial Di Fonzo Bo

Lundi 18 février à 19h00

Entrée libre sur réservation

Réservations / Renseignements
01 42 55 55 50
resa@theatreouvert.com

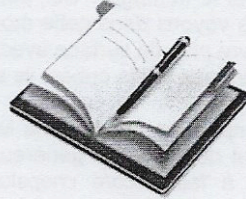
Restez informés !
Inscrivez-vous à la Newsletter sur notre
site internet

www.theatreouvert.net



CENTRE NATIONAL DES DRAMATURGIES CONTEMPORAINES
Subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication, la Ville de Paris et, pour l'EPAT, la Région Ile-de-France
Jardin d'Hiver - 4 bis cité Véron 75018 Paris
tél : 01 42 55 74 40
accueil@theatreouvert.com
Métros : Blanche, Place de Clichy
Bus : 30, 54, 74 (arrêt Blanche), 68, 80, 81, 95 (arrêt Place de Clichy)
Vélib' : 55 et 132 bd de Clichy (18043/18044), 50 bis, rue de Douai (9038), 25 rue Véron (18114)

4.1.2. Recette de la *chopska salata*



Recette de la chopska salata

(littéralement : Salade du chop. Chop : bulgare du nord, réputé buté, peu sobre et incorruptible, n'est pas sans faire penser au petit gaulois malin et à son compagnon à tresses...)

Pour faire une bonne chopska salata, avec des vrais morceaux de bulgares dedans, il faut des tomates.

La tomate bulgare est, bien entendu, incomparable. Vendue tiède au bord de la route par quelque paysan tout droit descendu de ses Rodhopes natales, en charrette tirée par un âne cacochyme, elle est rose et charnue, légèrement veloutée. Quiconque a goûté à la tomate bulgare, jamais n'en mangera plus d'autre, il est perdu.

Viennent les concombres. Il faudra, sans crainte, les tâter, les presser et les soupeser, écarter les éléments mous et flétris, les choisir comme on choisit son mari, avec attention et discernement. Et, pourquoi pas, croquer dedans au préalable pour en vérifier l'absence d'amertume.

L'odeur d'un concombre que l'on pèle avec le couteau qui reste toujours au jardin, avant de le croquer avec du sel qu'on a emporté dans la poche de sa blouse, c'est la Bulgarie un soir d'été quand on vient d'arroser le potager et qu'on se rafraîchit enfin en s'offrant ce met de choix.

Quant aux oignons, c'est toute une affaire. Pour ne pas pleurer à la découpe, chacun y va de son conseil, aucun ne fonctionne réellement.

Car on se doit de pleurer en pelant les oignons. Mon oncle, un bras cassé notoire, que la terre lui soit légère, était cependant célèbre pour sa préparation de l'oignon.

Après l'avoir soigneusement découpé en petits morceaux et, en conséquence, pleuré abondamment, il le faisait mariner dans de l'eau salée pour en ôter toute l'amertume et le piquant exagéré, il ne restait alors que la quintessence de l'oignon : le goût.

L'oignon hâché de mon oncle, c'est la Bulgarie un soir d'été dans la cuisine fraîche, les femmes seront rentrées plus tôt du jardin pour accueillir les hommes fourbus quand ils se seront rincés les pieds à la pompe du potager.

Enfin vient le fromage de brebis.

Il convient de l'émietter soigneusement au-dessus des autres ingrédients préalablement découpés. (Ici il serait souhaitable d'ouvrir une parenthèse sur la découpe des légumes qui, d'une famille, voire d'une personne à l'autre, varie à l'infini, mais ce serait pousser trop loin le souci du détail, et nous laisserons à chacun la liberté de sa technique).

Râper le fromage ? Oui, pourquoi pas, mais plus qu'un souci d'esthétique, nous voyons dans cette mode une mesure d'économie. Râpé, le fromage couvre plus de surface avec moins de matière. Personne ne sera dupe. Quant aux petits cubes, ils sont tout bonnement une hérésie, n'en parlons pas plus.

Tremper ses doigts dans la saumure pour en retirer le bloc de fromage avant de l'émietter généreusement sur la salade déjà avancée mais pas tout à fait encore chopska, c'est la Bulgarie un soir d'été quand la mère est allée chercher la bouteille de rakia maison pendant que la fille ainée sort les petits verres, enfilés soigneusement un sur chaque doigt pour ne pas qu'ils s'entrechoquent.

Les plus jeunes enfants jouent encore dans la cour qu'on vient de mouiller pour laver la poussière du jour et rafraîchir toute la maison.

On aimerait parler ici de la boîte en fer, verte et blanche, décorée d'une brebis paissant, qui contient le fromage. Le temps nous manque, tant pis...

On notera au passage que ce fromage de brebis est connu sous nos latitudes sous le nom de féta. C'est joli, ça fait penser à fête, mais, las, la féta est grecque, et le grec comme le turc, c'est l'Autre, le voisin, le Frère ennemi.

Le Bulgare n'a qu'un mot pour désigner le fromage de brebis : le mot "fromage", "siréné" dans le texte. Qui le veut entend "sirène", c'est joli aussi.

Oui, français incrédule, il n'y a qu'une sorte de fromage en Bulgarie (deux pour être tout à fait exact, mais l'autre ne s'appelle pas "fromage" alors...). Arroser généreusement la salade, bientôt prête, d'huile, d'un trait de vinaigre, saupoudrer d'une pincée de sel, et de poivre à discrétion. Voilà, quand la salade est faite, il faut la manger. La soirée peut commencer. On ne verra aucun buveur bulgare, digne de ce nom, lever son verre sans avoir au préalable piqué une bouchée de salade avec la fourchette qu'on aura mis à sa disposition. Directement dans le plat, c'est mieux, même si la tradition se perd.

Le morceau de pain trempé dans le fond du plat pour éponger la sauce, c'est la Bulgarie un soir d'été sous la tonnelle, les yeux levés vers les grappes de raisins pas encore tout à fait mûrs. A travers les feuilles, on voit les étoiles.

E. Mazev

4.1.3. Photos de la représentation



4.2. Orchestre Titanic



ORCHESTRE TITANIC

de **Hristo Boytchev**, traduit du bulgare par **Iana-Maria Dontcheva** (Éditions L'Espace d'un instant)

du **10 janvier** au **5 février 2017** → du mardi au samedi à **20 h**, le dimanche à **16 h**
(relâche exceptionnelle le **mardi 24 janvier**) / durée **1 h 15** //

mise en scène **Philippe Lanton** / Cie Le Cartel
scénographie et lumière **Yves Collet**,
collaboration lumière **Christelle Toussine**, construction du décor **Franck Lagaroje**,
assistante à la mise en scène **Emilie Prévosteau**, assistante stagiaire **Mariana Georgieva**,
son **Thomas Carpentier**, costumes **Raffaëlle Bloch**, conseiller illusion **Nicolas Hédouin**,
régie lumière et son **Nicolas Prosper**

avec **Bernard Bloch** → Louko / **Olivier Cruveiller** → Hari / **Philippe Dormoy** → Meto
Christian Pageault → Doko / **Evelyne Pelletier** → Lubka

remerciements → Jean Claude Halimi, Elisabeth Cazin, Marie Bastien- Jacquin

FABLE CONTEMPORAINE ET FANTAISIE PHILOSOPHIQUE

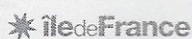
« Hier, il est passé cinq trains dans un sens, qui transportaient du sable, et cinq autres dans le sens inverse, qui eux aussi transportaient du sable. Quel est le sens, je demande, de transporter du sable à droite et à gauche ? Si on y réfléchit, il n'y a aucun sens, mais si on n'y réfléchit pas, il y en a peut-être un ... » Louko.

Orchestre Titanic (extraits)

Cette pièce écrite en 2002 par Hristo Boytchev lors de la demande d'adhésion de la Bulgarie à l'Union Européenne - elle y entrera officiellement le 1^{er} janvier 2007 - est une pièce à ellipses, à entrées multiples, à strates entremêlées de dimensions géopolitiques, sociales, intimes et burlesques. Ainsi, si le titre évoque bien le fameux, naufrage du Titanic en 1912, toute la pièce a lieu dans une gare désaffectée, où les trains filent passent sans jamais s'arrêter... Serait-ce donc l'Europe entière qui est en train de couler, tandis que l'orchestre continue à jouer, comme si de rien n'était ?

En dix ans, l'espoir suscité par l'entrée de la Bulgarie dans l'Europe s'est progressivement effrité suite au peu de changements dans la réalité économique et sociale du pays : la Bulgarie demeure aujourd'hui le pays le plus pauvre de l'Union européenne. « L'hymne à la joie » de la 9^{ème} symphonie de Beethoven, hymne officiel de l'Europe, a perdu de sa superbe...

production → Le Cartel et CAP* La Fabrique conventionnés par le Conseil Régional Île-de-France, le Conseil Général de Seine-Saint-Denis et subventionnés par la Ville de Montreuil. Coproduction → Théâtre des 2 Rives de Charenton-le-Pont. Coréalisation → Théâtre de l'Aquarium. Soutiens → La Ferme Bel Ebat de Guyancourt, le Théâtre Jean Vilar de Suresnes, la DRAC Île-de-France pour l'aide à la Production Dramatique, l'ADAMI, la SPEDIDAM, l'Institut Culturel Bulgare et la Ville de Joinville-le-Pont.



Signe des temps ? En décembre dernier, il y a eu une nouvelle élection présidentielle en Bulgarie. C'est Mr Roumen Radev (Parti Socialiste) qui a été élu : Ancien général de l'armée de l'air, commandant des forces aériennes entre 2014 et 2016, c'est un partisan du rapprochement avec la Russie. Le président Poutine l'a d'ailleurs vivement félicité pour sa victoire, une rencontre entre eux est d'ores et déjà prévue au printemps prochain. L'emblème de l'ours soviétique, bien présent dans la mémoire collective, a encore de beaux jours devant lui...

Dans cette gare désaffectée, quatre « laissés pour compte » (sensiblement inspirés des Marx Brothers) se retrouvent quotidiennement pour une étrange répétition théâtrale, comme un rituel de trafic de survie pour le jour où un train s'arrêtera enfin : ils voleront les valises pleines des voyageurs en les échangeant contre leurs valises vides. Manière pour cette petite communauté humaine de se rêver une autre destinée ? Car faut-il partir ailleurs en quête d'un devenir, ou rester sur place pour transformer leur quotidien ? Partir pour renaître dans un autre monde ou rester pour transformer le leur ? Leur nécessité première est-elle le besoin d'avoir ou le désir d'être ? À moins que l'énigme humaine se situe dans l'intrication paradoxale des deux...

L'arrivée imprévue d'un cinquième personnage bousculera nos quatre houspilleurs, alcooliques

invétérés. L'illusionniste « Hari » (Houdini ?), d'ailleurs aussi aviné qu'eux, va les inciter à la recherche du sens, les obliger à s'interroger sur ce qu'ils sont et ce qu'ils souhaiteraient devenir et les initier aux rapports du rêve à la réalité, de l'illusion au réel. Car si « le monde est un théâtre », comme dit Shakespeare, « de quoi est donc faite l'étoffe de nos rêves ? ». De quoi est faite l'étoffe de cette Europe rêvée par nos quatre loustics, par tant de migrants Est/Ouest ou Sud/Nord en quête d'une terre plus prospère, où ils trouveraient accueil, sécurité, travail, dignité ? De quelle réalité s'agit-il, quand l'Europe – s'il faut en croire Hari – réclame d'abord et surtout aux « étrangers » de disparaître, de devenir invisibles ?

La force de Boytchev est toujours de dépasser l'actualité de l'écriture. Et quinze ans plus tard, sa pièce n'en est que plus brûlante, hélas – quand l'Europe se referme toujours plus sur elle-même, quand, à l'intérieur même de l'Europe, des murs se dressent chaque jour pour refouler les plus pauvres, les plus assoiffés de justice, de pain et de paix. Sa force est aussi de savoir questionner notre monde d'une manière drôle et ironique, passant allégrement de l'espoir au désespoir, de l'insoutenable légèreté à une profondeur souvent tragique. Boytchev nous invite avec une distanciation burlesque à entendre les grands enjeux humains et politiques de l'avenir de notre Europe apparemment si démunie et si impuissante face à son propre destin.

Philippe Lanton

pour Julia et Louise.

Le Théâtre de l'Aquarium comptera parmi ses spectateurs des groupes de réfugiés venus par l'intermédiaire de différentes associations. Vous pouvez vous soutenir ces associations qui les accueillent :

France terre d'asile, fondée en 1970, a but de maintenir et développer l'asile, de garantir en France l'application de toutes les conventions internationales pertinentes. Elle aide les personnes en situation de migration ou celles qui ont besoin de protection : les demandeurs d'asile, les réfugiés ou encore les mineurs isolés étrangers. Elle mène aussi un travail juridique et politique, des actions d'information, des démarches et interventions auprès des organismes publics et privés concernés.

→ contact : Patricia Bibane 01 53 04 39 99 / secretariatgeneral@france-terre-asile.org

Le CADA de l'APTM est un foyer spécialisé pour l'hébergement des demandeurs d'asile durant le temps d'examen de leur demande de statut de réfugié. Avec ses 250 places, il accueille quelques personnes seules mais en majorité des mamans avec enfants ou des familles.

→ contact : M. Caldeira, responsable du CADA : 06 89 57 59 91 ou 01 44 74 39 29

AUTOUR DU SPECTACLE

→ **BORD DE SCÈNE**, vendredi 13 janvier à l'issue de la représentation :
rencontre/débat avec le metteur en scène **Philippe Lanton** et son équipe

→ **MIGRATION : L'EUROPE EN QUESTIONS** : Rencontre, samedi 14 janvier à l'issue de la représentation animée par le journaliste et grand reporter **Patrick de Saint Exupéry**, rédacteur en chef de la revue XXI (deux numéros de XXI traitent de la question de l'Europe : le n°33 « L'Europe éclatée » et le hors série « Les déracinés », anthologie des meilleurs reportages de XXI sur l'immigration publiés en janvier et février 2016). avec **Damien Carême**, maire de Grande-Synthe (qui fera construire le premier camp humanitaire de France avec l'aide de l'ONG Médecins sans frontières), **Pierre Henry**, directeur général de **France terre d'asile** et **Philippe Lanton**, metteur en scène.

→ **LES ÉCRITURES BALKANIQUES** : Rencontre, samedi 21 janvier à l'issue de la représentation, avec **Hristo Boytchev** (invité par l'**Institut culturel bulgare** à Paris), **Rouja Lazarova** (autrice, entre autres, de *Mausolée* (Flammarion), *Le Muscle du silence* (Intervalles)), **Marie Vrinat-Nikolov**, traductrice et professeure de littérature bulgare à l'**INALCO**, **Nadège Ragaru**, chercheuse au CNRS et professeure à Sciences Po et **Philippe Lanton**, metteur en scène...

→ **ATELIER DU WEEK-END**, samedi 28 (de 10 h à 17 h) et dimanche 29 janvier (de 10 h à 15 h) :
« **L'art de l'absurde** », un atelier amateur animé par François Rancillac, metteur en scène et directeur de l'Aquarium : Comment dénoncer l'absurdité du monde en jouant des situations burlesques.

60€ l'atelier + la place du spectacle correspondant au tarif réduit / 45€ l'atelier avec le **Pass 4 spectacles** à 48€

Prochain atelier : les 25 et 26 mars, « L'art de la métamorphose », autour du spectacle *Métamorphoses* d'après Ovide et *Contes d'Ovide* de Ted Hughes (Editions Phébus), mise en scène par **Aurélien Van Den Daele**.

NB : 2 ateliers du week-end suivis vous permettent de participer au spectacle final inspirée de la saison **Tous en Scène(s) !**

Infos et inscriptions : service des relations avec les publics 01 43 74 67 36

→ **PRÉLUDE #2**, samedi 21 janvier à 19 h 30 (entrée libre) :
Bref lever de rideau inspiré d'*Orchestre Titanic* par des élèves de conservatoires franciliens dirigés par Aurélien Van Den Daele, metteuse en scène associée à l'Aquarium.

→ **L'AQUARIUM FAIT SON CINÉMA**, lundi 16 janvier à 20 h 30 :
au Ciné **Le Vincennes** (30 av. de Paris) avec la projection de *La soupe au canard*, film américain réalisé par Léo McCarey (1933), avec **Chico, Groucho et Harpo Marx**, suivie d'une discussion avec **Philippe Lanton**, metteur en scène dans le cadre du ciné club animé par Laura.

Tarifs réduits pour les spectateurs respectifs dans l'un et l'autre lieu.

Retour → **LA NAVETTE CARTOUCHERIE** gratuite dessert l'arrêt du M°1 Château de Vincennes pendant 1h après les spectacles. Ou bus 112.

Le **BAR DE L'AQUARIUM** est ouvert pendant 1h, avant et après les spectacles, et vous permet de vous restaurer sur place. Dans le même temps, la **LIBRAIRIE ATOUT-LIVRE** met à votre disposition plus d'un millier d'ouvrages de littérature, de théâtre...

Théâtre de l'Aquarium La Cartoucherie - route du champ de manœuvre 75012 Paris

Le **Théâtre de l'Aquarium** est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication (Direction Générale de la Création Artistique), avec le soutien de la Ville de Paris et du Conseil Régional d'Île-de-France. Licences 1033612-1096546-1096547

Annexe 5 : Recette de cuisine bulgares

5.1. Livre de cuisine bulgare 1



Salade Chope

Il faut: 1/2 kg de poivrons, 300 g de tomates, 150 g de concombres, 100 g d'oignons, 150 g de fromage blanc, 0,6 dl d'huile, sel, persil, vinaigre, 1 piment fort.

Epluchez et épépinez les poivrons après les avoir grillés en les passant au four ou sur un réchaud électrique. Découpez-les en minces lanières, émincez les oignons et salez. Découpez les tomates et les concombres en dés. Mélangez les produits, salez, persillez, relevez

avec l'huile et le vinaigre et disposez dans une saladière ou en portions dans des assiettes. Saupoudrez abondamment de fromage rapé et décorez avec de petits morceaux de piment fort. Servez comme amuse-gueule avec le raki (eau-de-vie de quesches) convenablement rafraîchi.

**Oeufs brouillés aux poivrons –
miche-mache**

Il faut: 1 kg de poivrons, 100 g de beurre, 4 ou 5 oeufs, 200 g de fromage blanc, persil.

Epluchez et épépinez les poivrons grillés, découpez-les en minces lanières ou en petits morceaux et faites-les revenir dans le beurre bien chaud. Battez les oeufs, incorporez le fromage rapé, versez le tout sur les poivrons et continuez la cuisson.

Persillez avant de servir chaud.

Tarator sec

Il faut: 1/2 litre de yaourt, 150 g de concombres, 60 g de noix, 1 cuillerée à soupe d'huile, sel, ail, fenouil, vinaigre.

Egouttez le yaourt dans une gaze, ajoutez les concombres finement coupés, le fenouil, l'ail pilé et les noix pilées, relevez avec l'huile et le vinaigre, salez. Lorsque le mélange est bien homogène, décorez avant de servir avec du persil ou du fenouil.

5.2. Livre de cuisine bulgare 2

Raymond Wagenstein

LA CUISINE BULGARE

TRADUIT DU BULGARE PAR ROUMIANA STANTCHEVA

Le poète Petko R. Slaveikov fut le premier dans l'histoire de la Bulgarie à regrouper des recettes traditionnelles dans son *Livre de cuisine ou instructions pour la préparation de divers plats à la mode de Constantinople et divers conseils ménagers*, paru en 1874. Raymond Wagenstein, un autre homme de lettres, coiffe aujourd'hui la toque de son prestigieux aîné pour proposer aux lecteurs et gourmets français quarante recettes traditionnelles d'une savoureuse cuisine bulgare contemporaine où se lit et surtout se savoure un mélange de tradition, de modernité et d'influences culinaires très variées. De la Salade à la chop au Tarator (potage de concombre), de la Carpe de Saint-Nicolas à la Banitsa (pâte feuilletée au fromage), de l'Agneau rôti aux œufs pochés à la mode de Panagurichté, aucun délice ne manque ici à l'appel des papilles.

Raymond Wagenstein, fils de l'écrivain bulgare Angel Wagenstein, dirige les éditions Colibri à Sofia.

ISBN : 2-84636-097-9



7 €

La cuisine nationale bulgare

Le poète Petko R. Slaveikov fut le premier dans l'histoire culinaire de la Bulgarie à regrouper des recettes traditionnelles dans son *Livre de cuisine ou instructions pour la préparation de divers plats à la mode de Constantinople et divers conseils ménagers*, paru en 1874. Le titre de ce premier livre de cuisine bulgare indique bien l'influence qu'ont exercé sur la cuisine nationale les traditions culinaires de l'Orient et, plus particulièrement, de la Turquie, fait qui trouve son explication dans les cinq siècles que la Bulgarie a passés sous domination ottomane. Mais bien avant les Turcs, ces terres étaient peuplées de Thraces, puis de Slaves, venus s'y installer au VI^e et VII^e siècles, suivis des Protobulgares (seconde moitié du VII^e siècle).

En vérité, du fait de sa situation géographique, la Bulgarie a été traversée au cours des siècles par une trentaine de peuplades qui ont dû laisser chacune leur empreinte sur les pratiques culinaires. Les kebabs, kavarmas et guvetchs, les baklavas, halvas et loukoums sont autant de témoignages de l'influence orientale. Un grand nombre de plats ont gardé leur appellation turque : *meze* (entrée), *sudjuk* (saucisson), *sarmis* (feuilles de chou ou de vigne farcies), *airian* (yaourt allongé d'eau), *kiopoolu* (caviar d'aubergines) et autres. Les analogies avec la cuisine grecque sont non moins nombreuses : feuilles de vigne farcies, moussaka, salade de yaourt et concombre, assaisonnée d'ail et de noix pilées, etc. Après la Libération (1878) la cuisine nationale s'ouvre aux influences européennes. Des termes culinaires sont ainsi empruntés à la langue française (dessert, menu, omelette, soupe, confiture, paner, sauce) ; italienne (salami, macaroni, salade, marinade) ; allemande et austro-hongroise (leberwurst, leberkäse, schnitzel, strudel, goulasch) ou russe (borchtch, blini), etc.

Salade à la Chop

C'est la salade bulgare la plus appréciée des étrangers.

Ingédients pour 4 personnes :

2 ou 3 belles tomates

2 ou 3 poivrons verts

1 oignon rouge

100 g de fromage blanc

bulgare (il rappelle la feta,
mais il est meilleur)

1/2 cuillerée à café de sel

3 c. à soupe d'huile d'olive

1 c. à soupe de persil haché

(on peut ajouter aussi du
concombre en dés)

TEMPS DE PRÉPARATION :
15 MINUTES.

Préparation

Griller les poivrons, les laisser reposer quelques minutes à couvert, puis enlever la peau et les pépins. Pendant ce temps, couper les tomates en quatre ou en six, couper l'oignon en rondelles fines. Couper les poivrons grillés et pelés en lanières. Mélanger les ingrédients, assaisonner et recouvrir la salade de fromage blanc râpé.

Tarator

(potage frais d'été)

Ingrédients pour 4 personnes :

1 concombre
500 g de yaourt
3-4 gousses d'ail
2-3 c. à soupe de noix hachées
2 c. à soupe d'huile d'olive ou
de tournesol

2 c. à soupe d'aneth haché
1 ou 2 verres d'eau
sel, poivre

TEMPS DE PRÉPARATION :
10 MINUTES.

SOUPE ET POTAGES

Préparation

Éplucher le concombre et le hacher très finement. Écraser l'ail, hacher l'aneth. Battre le yaourt, le couper au besoin d'eau. Ajouter les autres ingrédients en terminant par l'huile. Servir avec 1 ou 2 glaçons. Le tarator peut jouer le rôle de meze et accompagner l'eau-de-vie en apéritif.

Soupe de tripes

C'est un classique de la cuisine des Balkans. Pour obtenir un bon résultat, le bouillon doit être riche et les tripes très cuites. Utiliser de préférence une cocotte-minute. On trouve dans le commerce également des tripes précuites. Le temps de cuisson dépendra donc du choix du mode de cuisson et des ingrédients. De toute façon, les tripes doivent être très tendres. Les amateurs de ce plat vantent ses vertus revigorantes les lendemains de fête.

Ingrédients pour 4 personnes :

500 g de tripes de veau ou
d'agneau
30 g de beurre
1 verre de lait
(1 jaune d'œuf)
1/2 c. à café de paprika
1,5 c. à café de sel
1 l d'eau

Pour l'assaisonnement :
1/3 de verre de vinaigre avec
quelques gousses d'ail
écrasées,
piment fort, poivre noir.

TEMPS DE PRÉPARATION ET DE
CUISSON : AUTANT QU'IL FAUDRA.

Préparation et cuisson

1. Laver les tripes à grande eau, les gratter au besoin avec un couteau.
2. Faire bouillir les tripes dans l'eau jusqu'à leur cuisson complète. Les retirer du bouillon et les couper en fines lanières, puis les remettre dans le bouillon. Ajouter le sel et le lait et laisser mijoter encore quelques minutes.
3. Faire chauffer le beurre, ajouter le paprika, mélanger rapidement et retirer du feu. Verser le beurre fondu avec le paprika dans la soupe. On peut lier la soupe avec un jaune d'œuf. Servir en présentant séparément l'assaisonnement de vinaigre, ail et piment fort.

Mich-mach

Ingédients pour 4 personnes :

8 œufs	50 g de beurre et un filet d'huile
1 oignon	1/3 bouquet de persil
2 gousses d'ail	1/2 c. à café de piment fort
2 ou 3 poivrons verts (on peut utiliser des poivrons crus ou grillés et pelés)	sel, poivre du moulin
2 tomates	
50 g de fromage blanc (feta) écrasé	

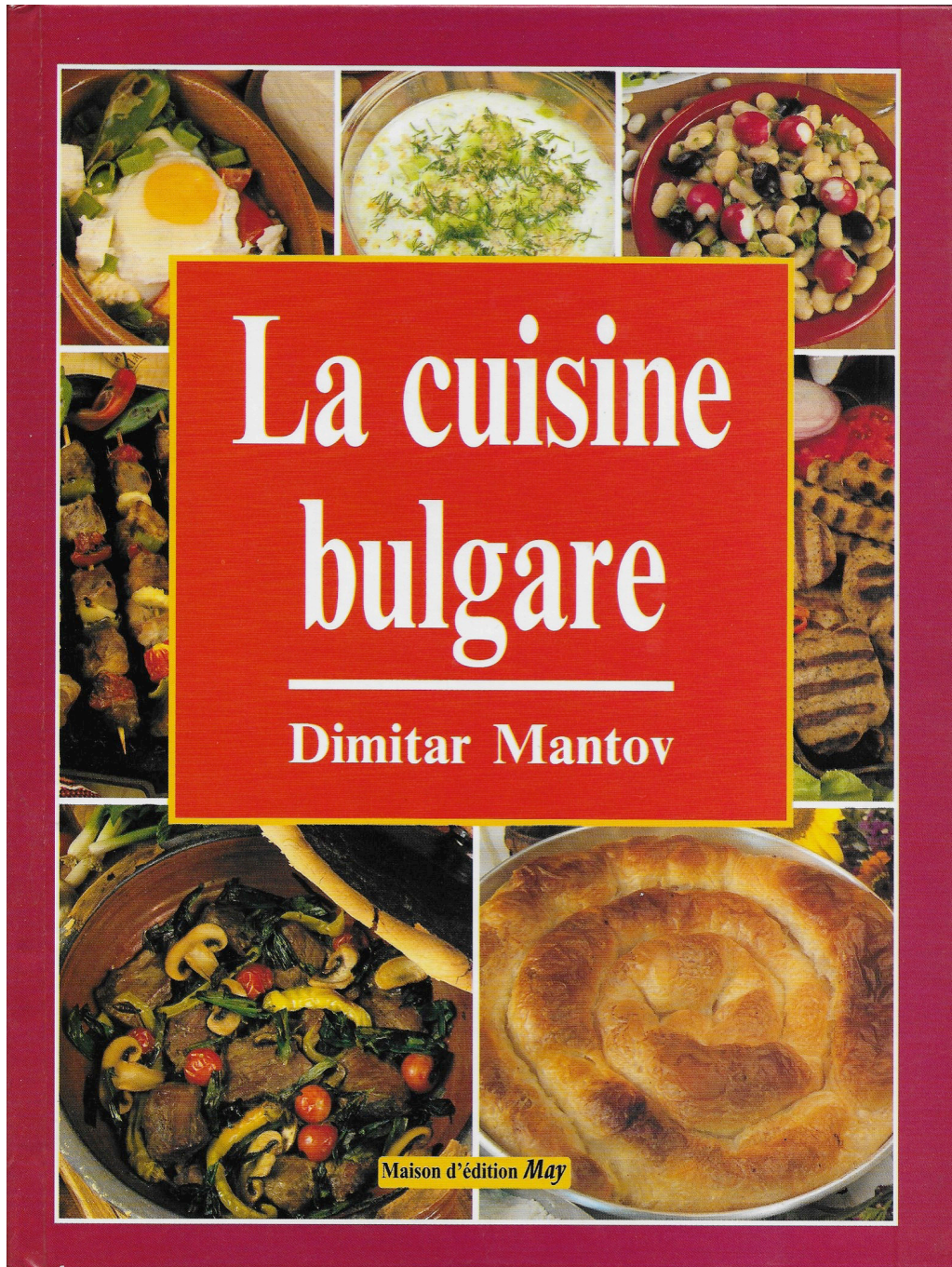
TEMPS DE PRÉPARATION :
30 MINUTES.

Préparation et cuisson

1. Couper l'oignon en rondelles de moyenne épaisseur. Couper les poivrons en deux dans le sens de la longueur, puis en lanières. Hacher l'ail et le persil. Peler les tomates et les couper en dés. Dans un bol, battre les œufs, y ajouter le fromage écrasé.

2. Dans le mélange de beurre et d'huile faire revenir l'oignon et l'ail à feu moyen pendant 1 ou 2 minutes. Ajouter les poivrons sans cesser de remuer pendant deux ou trois minutes. Ajouter les tomates et laisser réduire le jus une dizaine de minutes. Saler, poivrer, ajouter paprika et piment fort, avant de verser le mélange œufs-fromage. Mélanger avec précaution pendant 2 ou 3 minutes. Retirer du feu, persiller et servir.

5.3. Livre de cuisine bulgare 3



Préface

Cinq mille années d'histoire et près de cinq mille recettes de cuisine qui nous sont parvenues – telle est la cuisine traditionnelle bulgare. J'ai passé trente cinq ans à recueillir la richesse culinaire de la Bulgarie et j'ai pu publier 4 500 recettes grâce à ma fructueuse collaboration avec la Maison d'édition *May* de Sofia. Une partie d'elles sont incluses dans le livre proposé – des recettes sélectionnées et éprouvées, les plus typiques et de plus, faciles à réaliser.

Les plats les plus anciens viennent du temps des Thraces – une des trois composantes de la nation bulgare avec les proto-Bulgares et les Slaves. Les principales fêtes dans le cycle annuel sont thraces – il y en a une seule qui est proto-bulgare et une autre qui est slave. La chrétienté adapte les fêtes païennes. C'est ainsi par exemple que la fête du dieu jovial thrace Dionysos (emprunté des anciens Grecs et déclaré leur dieu) devient Trifon Zarézan (le 14 février), la grande fête printanière consacrée au Cavalier-héros thrace est appelée Guerguiovdén (La St Georges, le 23 avril) – c'est alors que l'on mange pour la première fois dans la nouvelle année la viande d'agneau. Chaque fête est liée à une nourriture rituelle – un type déterminé de viande d'un animal qui a jadis été sacrificatoire et à la préparation d'un pain rituel (*pogatcha*). Les premiers poulets ayant été élevés pendant la nouvelle année sont préparés pour la St Pierre (Pétrovdén), le 29 juin. Ce jour là, des kermesses et des foires traditionnelles sont toujours tenues dans de nombreux villages. Pour Nikouldén (la St Nicolas, le 6 décembre), on prépare du poisson, pour Ko-

léda (Noël) – la viande du cochon élevé avec beaucoup de soins pendant de longs mois etc.

La première particularité caractéristique de la cuisine traditionnelle bulgare est le caractère saisonnier des plats. Elle est en rapport avec les conditions climatiques locales ainsi qu'avec la vie et le travail du Bulgare.

Le caractère saisonnier implique **la seconde** particularité – l'utilisation de produits frais et la combinaison des différents types de viande avec des légumes déterminés.

Exemple – la viande d'agneau se marie bien avec le persil, les oignons nouveaux ou les épinards. La viande de porc est préparée avec des haricots blancs ou bien avec la choucroute, le mouton – avec des tomates et des pommes de terre, le boeuf – avec des pruneaux, le poulet – avec les oignons nouveaux.

La troisième particularité est la diversité des produits – beaucoup de légumes variés, des champignons, des légumes secs, des fruits, des viandes de différents types, des escargots, du poisson, des lapins et des lièvres. La venaison est préparée selon des recettes anciennes et éprouvées, après avoir été au préalable marinée à la marinade locale, typiquement bulgare.

La quatrième particularité est la correspondance entre les graisses et les produits utilisés. Les plats maigres sont cuisinés avec de la graisse végétale (huile de tournesol, huile d'olives), alors que pour les plats gras on se sert de graisse d'origine animale (beurre, saindoux).

Les volailles grasses (dindons, poules, oies)

sont préparées dans leur propre graisse sans autre supplément. Les plats cuits à l'étouffée deviennent ainsi très savoureux.

Le saindoux est purifié en le faisant bouillir dans du lait avec de différents fruits jusqu'à ce qu'il devienne blanc comme la neige et acquière une haleine agréable. Il est ensuite utilisé pour des plats à la viande d'animaux domestiques, de volaille et de gibier ainsi que pour la préparation de plats à pâte farcie typiques, telle la *banitza* (la feuilletée). Les pommes de terre frites en bain de saindoux deviennent particulièrement savoureuses et appétissantes.

La cinquième particularité consiste en la grande diversité des épices et des condiments. Chaque région de Bulgarie possède ses propres condiments, certains même inconnus ailleurs.

Enfin, **la sixième** particularité est la technique de cuisiner.

Les *étouffades* sont cuisinées avec très peu de liquide. Les produits utilisés conservent ainsi leur jus et leur arômes spécifiques.

Pour les *kébars*, la viande est à moitié cuite, à moitié étouffée ce qui la rend plus juteuse que celle dans les ragoûts (dont les ingrédients irremplaçables sont l'oignon et le paprika) bien que la sauce soit en quantité inférieure. La viande dans le *kébar* devient plus savoureuse et plus aromatique si on la laisse reposer cinq à six heures dans un endroit frais ou dans un réfrigérateur en récipient couvert, coupée en dés de 2 cm, en marinade sèche d'oignon finement coupé, poivre noir moulu, sarriette et très peu de vin blanc ou de vinaigre.

Le plat *guvetch* prend son nom du récipient rond et large en terre cuite dans lequel il est cuit dans un four (ce type de récipient peut être remplacé par un plat ou un récipient en verre réfractaire). Ce qui est caractéristique pour ce plat, c'est que tous les produits sont cuits ensemble mais ils sont sautés ou bouillis auparavant. Les viandes utilisées pour ce plat sont plutôt grasses, surtout de la partie anté-

rieure de l'animal. Aucune farine n'est ajoutée à la friture, la sauce est moins abondante et le plat reste en graisse. Le *guvetch* est cuit à feu doux.

Kapama est un plat aux oignons nouveaux, avec ou sans viande, qui se prépare à l'étouffée, sous couvercle (à l'origine du mot *kapama* est le mot *kapak* – couvercle). Il existe des *kapamas* avec de différents types de viande ou des combinaisons avec elles. Le plat est cuisiné avec de divers types de légumes.

Plakia est un plat à l'oignon et autres légumes, cuit au four. Les produits pour ce plat sont bouillis sans être sautés au préalable. Il est fait à partir de poisson, volailles, moules, légumes etc.

Le *rôtissage* des viandes se fait en utilisant la braise ou le charbon de bois. Enfilés sur une broche que l'on tourne de temps en temps, les morceaux de viandes cuisent à point. Dans la vie quotidienne on peut se servir de gril électrique. De différents types de viande peuvent être rôties sur gril ou bien au four.

Le carême chrétien que l'on respecte à plusieurs reprises dans l'année pour des raisons aussi bien religieuses et morales que sanitaires, a porté empreinte sur la cuisine bulgare par la variété de soupes et de plats maigres, cuisinés sans graisse ni protéines animales. Au cours du carême on mange des escargots, des crabes, des moules et autres mollusques. On prépare le caviar *tarama* etc. Dans la cuisine pratiquée dans les monastères on utilise particulièrement les champignons et les légumes frais.

On propose très souvent pour le petit-déjeuner fraîchement cuite la *banitza* – une feuil-

Salade de poivrons grillés à la sauce de tomates (page 20) ⇨

SALADES ET ENTRÉES

CHARÉNA SOL (LE SEL BIGARRÉ)

On le rencontre à chaque table bulgare. On sert en tant qu'entrée un petit pain rond avec *charéna sol*. Dans certaines régions ce type de sel est appelé également *pipéréna sol* puisque l'ingrédient principal en est le paprika préparé à la maison.

Préparation du paprika

Faire rôtir légèrement 15–20 poivrons rouges dans un four modéré et les concasser dans un mortier en bois, 4–5 à la fois. Asperger ensuite le paprika à l'huile de tournesol, le broyer entre les mains et le laisser sécher au soleil (ou bien dans un faible four) jusqu'à l'obtention d'un rouge vif.

Préparation de *charéna sol*:

INGRÉDIENTS:

- 1 tasse à thé de grains de pop-corn non éclatés,
- 1 tasse à café d'amandes de noix,
- 3/4 de tasse à thé de sarriette sèche et pilée,
- 1/2 cuillerée à thé de poivre noir moulu,
- 2 cuillerées à soupe de paprika doux,
- 1 cuillerée à soupe de sel

1. Quand on prépare du pop-corn à la maison, ramasser à part les grains non-éclatés et les piler dans un mortier à bois.

2. Pendant 1/4 d'heure faire rôtir légèrement les amandes de noix dans un plat sec à feu modéré. Les piler aussi dans le mortier et les ajouter au pop-corn et à la sarriette déjà pilés.

3. Faire passer le mélange par un tamis ou bien le broyer à la main. Écarter les gros morceaux et les piler à nouveau dans le mortier. On peut également utiliser à cet effet un moulin à café.

4. Aux trois ingrédients mentionnés ajouter le poivre noir moulu et le paprika doux. Ajouter le sel juste avant la consommation, celui-ci étant fortement hygroscopique et absorbant l'humidité.

5. Conserver le sel bigarré (*charéna sol*) au sec dans un bocal à couvercle. Utiliser pour préparer des sandwiches, en tant que condiment pour les étouffades, dans la viande hachée ou lors de la préparation de saucisses de ménage.

CHOPSKA SALATA (SALADE CHOP)

INGRÉDIENTS:

- 4 grandes (ou 6 moins grandes) tomates,
- 1 petit oignon (1/2 grand),
- 1 concombre moyen,
- 4–5 poivrons frais,
- 4–5 cuillerées à soupe d'huile de tournesol,
- 1 cuillerée à soupe de vinaigre,
- 4 tasses à café de siréné (fromage blanc) râpé,
- 4 piments,
- 1 cuillerée à soupe de persil haché,
- sel

Chopska Salata (Salade Chop)



1. Faire revenir dans l'huile l'oignon coupé en petits morceaux.

2. Verser doucement la farine préalablement grillée sur une poêle sèche tout en remuant avec une cuillère en bois. Déposer la marmite du feu, mettre le paprika, verser 1 tasse à thé d'eau chaude, remuer avec la cuillère et remettre la marmite sur le feu.

3. Verser 3 tasses à thé d'eau chaude et ajouter la carotte râpée, le céleri coupé en dés et les tomates épluchées et râpées en gros. Saier et laisser cuire au feu modéré.

4. Au bout d'un quart d'heure mettre le riz nettoyé, lavé et séché. Laisser sur le feu jusqu'à ce que le riz soit cuit à point. Ajouter alors le céleri et le persil hachés.

La soupe peut être servie chaude ou froide.

TARATOR

(SOUPE FROIDE AU YAOURT ET AUX CONCOMBRES)

INGRÉDIENTS:

300-400 g de concombres,
1/2 kg de yaourt,
les amandes de 3-4 noix,
5-6 gousses d'ail,
1 cuillerée à thé de vinaigre,
1 cuillerée à soupe d'huile de tournesol,
1 botte d'aneth,
sel

1. Eplucher les concombres et couper-les en petits dés.

2. Battre au fouet ou à la fourchette le yaourt, l'allonger d'eau et le verser sur les concombres.

3. Piler les noix et les ajouter.

4. Dans un mortier en bois piler les gousses

d'ail, les allonger au vinaigre et les ajouter au tarator.

5. A la fin ajouter l'huile et l'aneth haché, saler au goût.

SOUPE DE HARICOTS BLANCS À LA MANIÈRE DES MONASTÈRES

INGRÉDIENTS:

1 tasse à thé d'haricots blancs,
2 carottes,
1 céleri-rave,
1 tête de panais,
2 racines de persil,
15-20 échalotes,
1 cuillerée à soupe de menthe crépue hachée,
1 cuillerée à soupe de sarriette,
1 cuillerée à soupe d'aneth,
2-3 tomates (fraîches ou de conserve),
sel

1. Nettoyer et laver les haricots, les faire tremper du soir au matin dans de l'eau froide à laquelle on a ajouté 1 cuillerée à thé de sel.

2. Le lendemain laver les haricots, les égoutter à travers une passoire et les faire bouillir au feu modéré. L'eau doit dépasser les haricots de quatre doigts. Porter à ébullition. Au choix, on peut jeter la première eau, égoutter les haricots par la passoire et remplir à nouveau la marmite. On continue de faire bouillir les haricots au feu modéré en ajoutant de l'eau chaude de temps en temps.

3. Vingt minutes environ après le début de la cuisson verser les carottes, le panais, le céleri

Tarator (Soupe froide au yaourt et aux concombres)



4. Verser de l'eau chaude jusqu'à 1/3 de la hauteur des coings et saupoudrer du sucre. Faire cuire les coings au feu doux en faisant attention de ne pas les faire éclater.

5. Retirer le récipient du feu et lier la sauce avec les jaunes d'oeuf battus.

GRILLADE DE KUFTÉTA (BOULETTES) ET DE KÉBAPTCHÉTA

Les kuftéta et les kébaptchéta sont un plat de viande propre à la cuisine bulgare et aux cuisines des pays des Balkans en général. Pour les préparer on utilise de différents types de viande hachée. La différence entre kuftéta et kébaptchéta consiste principalement en leur forme – le kufté représente une boulette de viande hachée, grande comme une petite pomme, aplatie des deux côtés. La même quantité est utilisée pour la préparation des kébaptchéta mais leur forme est cylindrique, d'une longueur de 10–15 cm.

La viande hachée pour les kuftéta et pour les kébaptchéta est préparée avec les mêmes ingrédients. La seule différence est que pour les kuftéta on ajoute de l'oignon. Une des viandes peut prédominer – l'agneau, le mouton, la chèvre, le veau, le boeuf ou le porc. La viande maigre est mélangée à la viande de veau ou de porc. Une combinaison réussie est celle de 2/3 d'agneau et 1/3 de boeuf (veau, chèvre, mouton). Le plus souvent le mélange est de 2/3 de viande de boeuf (veau) et d'1/3 de viande de porc.

Assaisonner 1 kg de viande hachée d'une cuillerée à thé rase de sel, 1 cuillerée à thé rase de poivre noir, 1/2 cuillerée à thé de cumin moulu et 1/2 cuillerée à thé de sarriette sèche

broyée. Pétrir bien et laisser reposer au frais pendant quelques heures.

Pour le mélange destiné aux kuftéta ajouter 1 oignon moyen haché pour 750 g de viande. Ajouter également 1 tasse à café d'eau.

Pour former les kuftéta, tremper la main dans une solution de quantités égales de vinaigre et d'eau. Prendre une poignée de viande, bien rouler la boule, l'aplatir et l'allonger pour obtenir la forme désirée.

Les kébaptchéta sont formés de la même manière en utilisant une planche à pain mouillée de vinaigre et d'eau pour leur conférer la forme cylindrique.

Pour obtenir un goût piquant des kuftéta, assaisonner de piment coupé en petits morceaux.

Servir les kuftéta et les kébaptchéta avec une salade de légumes et des pommes de terre bouillies ou frites.

GRILLADE DE KUFTÉTA À LA MANIÈRE DE DRYANOVO

INGRÉDIENTS:

1/2 kg de viande hachée,
1 petit oignon,
1 cuillerée à thé de cumin cuit au four et moulu au moulin à café,
1/2 cuillerée à thé de poivre noir moulu,
1 tranche de pain blanc rassis (sans croûte),
1 tasse à café de lait ou d'eau,
sel

1. Faire tremper le pain dans de l'eau et l'essorer à l'aide d'un tamis pour en conserver l'humidité. L'ajouter à la viande hachée avec l'oignon finement coupé, le cumin, le poivre

*Grillade de kuftéta
(boulettes) et de kébaptchéta* ⇨

6. On peut étendre les feuilles prêtes en couches minces et les faire sécher. Ensuite les dresser sur un papier propre et les mettre en paquets. Conservées dans un endroit sec, les feuilles peuvent durer des mois.

PRÉPARATION DE LA BANITZA (LA FEUILLETÉE)

Première manière: Prendre douze feuilles. Enduire le fond d'un plat d'huile ou de beurre. Dresser 3 feuilles l'une sur l'autre en les huilant. Étendre un tiers de la farce. Dresser 3 nouvelles feuilles enduites d'huile. Étendre le deuxième tiers de la farce. Ajouter encore 3 feuilles enduites d'huile et le dernier tiers de la farce. Pour finir étendre 3 feuilles enduites d'huile. Faire cuire dans un four modéré. Pour vérifier que la banitza est cuite à point, planter un cure-dents dedans. S'il sort propre, sans pâte collée, c'est que la banitza est prête. La retirer du four et la découper en rectangles.

Deuxième manière: Enduire le fond d'un plat de graisse. Dresser la moitié des feuilles (5 ou 6) en enduisant chacune d'elles de beurre ou d'huile. Étendre la farce et la couvrir des autres feuilles (5 ou 6). Faire cuire dans un four modéré. Découper la banitza prête en rectangles.

FARCES POUR LA BANITZA

Farce au siréné

INGRÉDIENTS:

4 oeufs,
1 pincée de bicarbonate de soude,
1/4 kg de siréné (fromage blanc)

Battre les oeufs, ajouter le bicarbonate de

soude, continuer de battre et ajouter le fromage concassé, râpé ou broyé.

Farce aux épinards

INGRÉDIENTS:

1/2 kg d'épinards,
1/2 tasse à thé de yaourt,
1 tasse à café d'huile de tournesol (ou beurre fondu),
1 cuillerée à thé de sel,
1 tasse à thé de siréné (fromage blanc) concassé,
3 oeufs

1. Essorer à la main les épinards lavés et émincés. Les faire revenir dans la graisse.
2. Une fois les épinards refroidis, les mélanger au siréné, aux oeufs et au yaourt.

Farce à la viande hachée

INGRÉDIENTS:

1/2 kg de viande hachée,
100 g de beurre (ou de saindoux),
1 oignon,
1 cuillerée à thé de poivre noir moulu

1. Faire tout d'abord revenir l'oignon coupé finement, ensuite la viande. Assaisonner du poivre noir.
2. Laisser le mélange refroidir et farcir les feuilles avec.

Farce aux poireaux et au riz

INGRÉDIENTS:

1/2 kg de poireaux,
1 tasse à café de riz,
1/2 tasse à thé d'huile de tournesol,
1/2 cuillerée à thé de poivre noir moulu,
sel

Banitza tournée (page 88)



